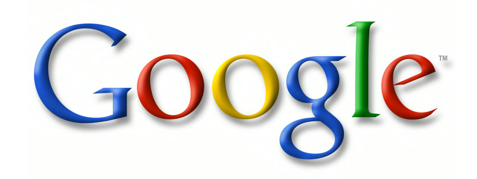


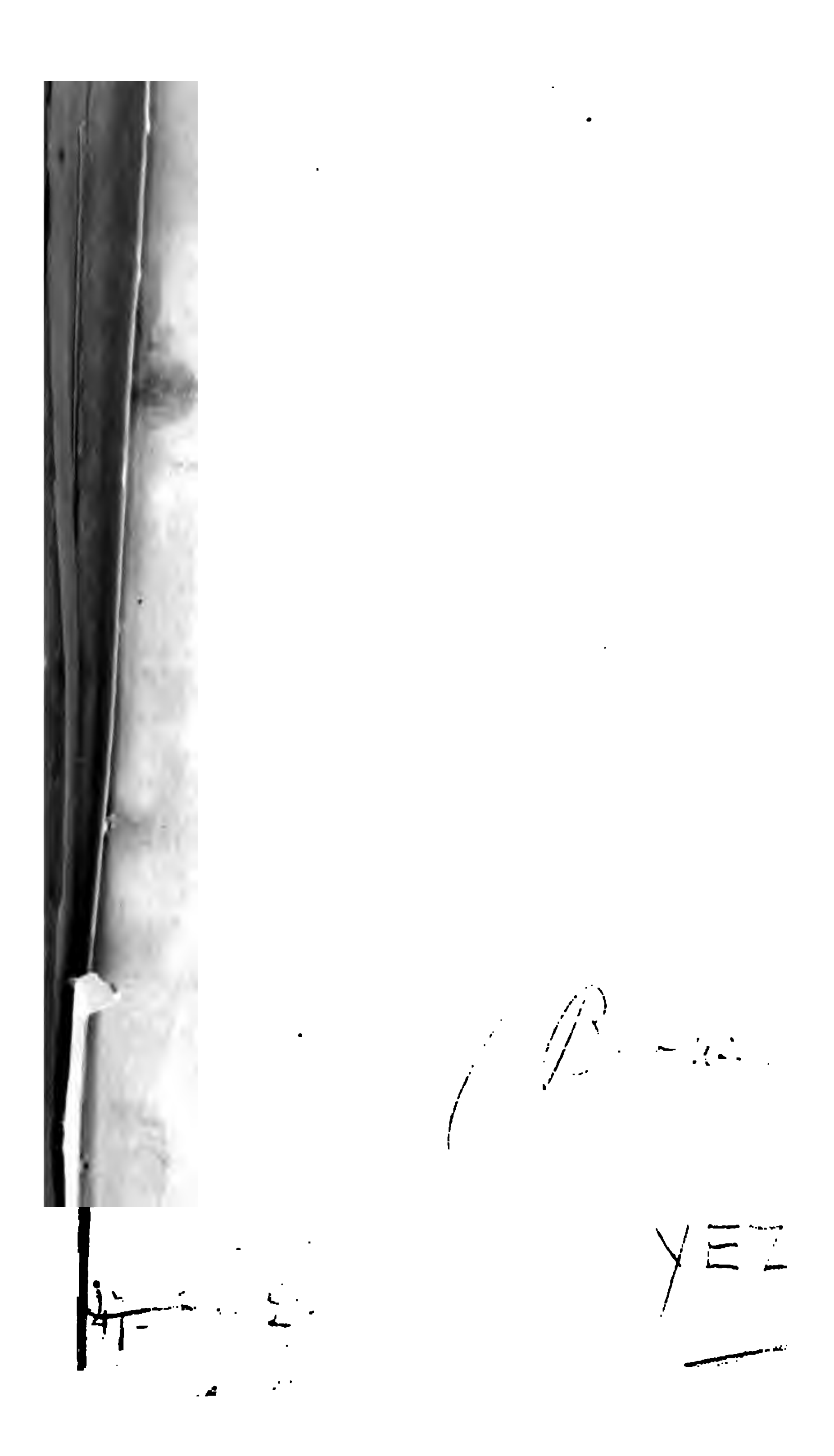

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06817606 8





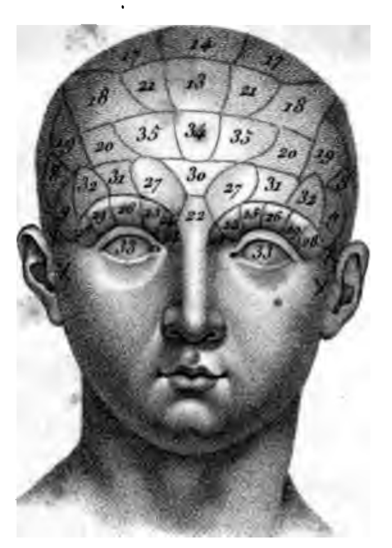


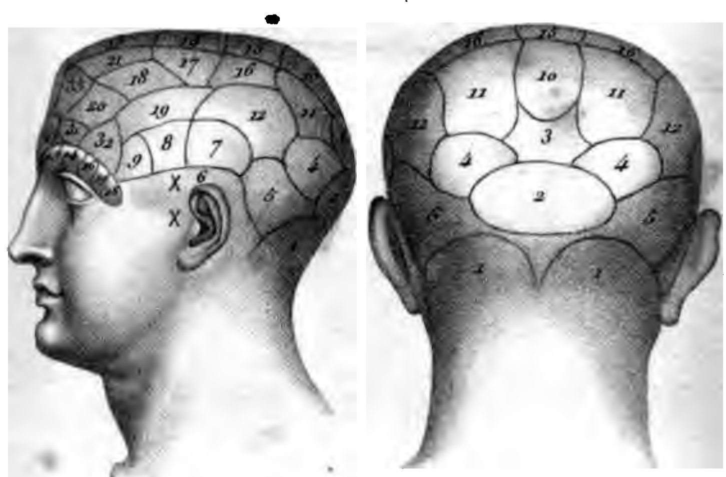












Gravé par Ambroise Tardieu.

COURS

DE

PHRÉNOLOGIE,

PAR

F.-J.-V. BROUSSAIS,

MEMBRE DE L'INSTITUT,

Officier de la Légion-d'Honneur, Professeur à la Faculté de médecine de Paris,
Inspecteur, membre du conseil de santé des armées,
ex-médecin en chef et premier professeur à l'Hôpital militaire d'instruction du Val-de-Grâce,
de l'Académie royale de Médecine, etc.

PARIS,

CHEZ J.-B. BAILLIERE,
LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,
RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 13 BIS;
A LONDRES, MÊME MAISON, 219, REGENT STREET.

1836.

PRÉFACE.

La multitude des personnes qui se présentèrent pour suivre ce cours aussitôt qu'il fut ouvert, les demandes qui me furent faites, par plusieurs d'entre elles, de consentir à ce qu'elles le publiassent, ont dû me déterminer à en entreprendre moi-même la publication. Je tenais, comme de raison, à ce que le public ne fût point induit en erreur sur les propositions que je croyais devoir émettre, soit sur la phrénologie proprement dite, soit sur les applications de cette science à beaucoup d'autres. Aussi mon parti fut-il bientôt pris ; un sténographe fut chargé de recueillir l'improvisation, et je m'imposai à moi-même le travail de la rédaction définitive et la surveillance des épreuves. C'est donc moi seul qui suis responsable des doctrines consignées

dans cet ouvrage, et la forme m'appartient aussi bien que le fond.

Maintenant, je dois compte au public des motifs qui m'ont déterminé à embrasser et à propager la phrénologie.

Mes motifs sont tirés de l'utilité de cette science; je la crois vraie, et comme toute vérité est utile, selon moi, je pense que celle-ci doit être propagée par tous les moyens que la raison et les convenances avouent.

L'utilité de la phrénologie ne se borne pas à fournir la meilleure analyse des facultés de l'homme et des animaux qui ait encore été proposée, ce qui constitue, à mon avis, un progrès dont la philosophie doit beaucoup se féliciter; il me semble que d'autres utilités toutes pratiques recommandent encore davantage l'étude de l'organologie cérébrale. Je ne dis rien ici de l'application qu'on en peut faire au choix d'une profession, aux codes, aux prévenus dans un grand nombre de cas litigieux : tous ces

sujets ont été traités dans divers ouvrages ; je veux parler surtout de la possibilité qu'elle procure de reconnaître l'homme intellectuel et moral, par des signes sensibles, à la portée de toutes les intelligences. L'art de dissimuler est porté *si loin* dans notre degré actuel de civilisation, que c'est presque toujours au hasard que chacun donne sa confiance. Plus l'homme est fourbe et disposé à tromper, mieux il sait prendre le ton et la physionomie de l'homme franc et incapable de toute supercherie. L'expérience est donc toujours nécessaire, dans l'état actuel des choses, pour que l'on puisse être pleinement rassuré sur les liaisons que l'on est forcé journellement de contracter, soit en amitié, soit pour les affaires. Mais il est clair que cette expérience vient trop tard ; chacun ne peut donc que gagner à la connaissance des signes extérieurs qui distinguent l'intrigant de l'homme probe et de bonne foi.

Il est d'autres penchants dépravés qui ne se décè-

lent jamais au premier aspect, bien que ceux qui les ont ne fassent aucun effort pour les dissimuler; souvent même on ne parvient à les découvrir que lorsque les circonstances capables de les faire ressortir viennent à s'offrir, ce qui exige parfois beaucoup de temps; et quand cette époque funeste est arrivée, il n'y a plus de remède possible. Combien d'unions entre les deux sexes qui se terminent subitement par des suicides, des assassinats, après quelques années de bonheur! Combien d'autres, formées sous les auspices les plus favorables, et d'abord fort heureuses, ne sont-elles pas suivies de la ruine ou du déshonneur! Or ces malheurs seraient bien souvent prévenus, si l'on avait des signes positifs pour découvrir les penchants secrets, qui n'attendent que l'occasion pour prendre le plus funeste essor.

Je plains les chefs des gouvernements, des administrations, etc., d'être privés, comme ils le sont, des moyens de lire à travers le masque trompeur

dont se couvrent généralement ceux qui aspirent à devenir les instruments de leur pouvoir, les exécuteurs de leurs plans. Quels avantages ne pourraient-ils pas retirer, tous ces hommes responsables, qui ont besoin de se faire représenter, des signes dont la phrénologie seule possède le secret!

«Vous voulez donc, dira quelqu'un, introduire la défiance dans la société, et détruire cet abandon et cette bienveillance réciproques qui en font le charme...» Non, certes, car je suis convaincu qu'il y a dans la nature de l'homme des vertus et des sentiments supérieurs en assez grande abondance pour justifier le penchant qui porte tant d'honnêtes citoyens à la confiance et à l'estime, dans les relations sociales; mais je voudrais que ces braves gens ne fussent pas autant exposés qu'ils le sont à la déception. Ce que je désirerais surtout, ce serait de voir la phrénologie bien comprise et bien appréciée par les personnes qui ont eu le malheur de naître avec des penchants et des sentiments qui sont de

nature à porter atteinte à leur félicité. Si leurs parents, si leurs maîtres les en informaient dès l'enfance, s'ils leur en faisaient prévoir les conséquences, s'ils travaillaient de concert avec eux à leur correction, le nombre des pervers diminuerait nécessairement beaucoup. Ceux qui auraient des défauts sauraient de bonne heure qu'ils les ont; que tel sentiment, tel penchant qui ne les alarment pas, sont reconnus mauvais par tout le monde; qu'ils en portent les signes visibles, et que chacun est en droit de s'informer s'ils ont fait tous leurs efforts pour s'en rendre maîtres, s'ils ont donné à la société des gages suffisants de répression ou de correction. Ne sont-ce pas ces gages, en effet, que l'on demande aux hommes qui ont été repris de justice? Eh bien! on les demanderait à quelques personnes malheureusement nées, assez tôt pour les préserver de l'animadversion des lois; et tout le monde y gagnerait.

Qu'on ne nous dise pas que, dans le cas où les

connaissances phrénologiques seraient devenues populaires, ces personnes ne parviendraient jamais à rassurer les autres sur leur compte. Socrate avait de grands défauts innés, des germes de vices qu'il avouait hautement, et dont il avait su triompher; sa gloire en a-t-elle souffert? Ne voit-on pas chaque jour l'éducation et l'exemple corriger, chez les enfants des riches, les inclinations les plus malheureuses; tandis que le défaut d'instruction et le spectacle continuel d'une conduite déréglée dans leur famille, ne manque presque jamais de plonger les enfants du peuple dans la débauche, et les expose aux crimes, quoique souvent ils soient très susceptibles de correction?

Pour moi, je suis persuadé que si la phrénologie était cultivée et estimée comme elle doit l'être, loin de s'exercer au sophisme, comme on le fait habituellement pour justifier ses mauvais penchants, chacun se ferait un devoir, à l'exemple de Socrate, de les avouer, et de donner aux autres des conseils

fondés sur son expérience propre, pour les aider à en triompher.

Une autre utilité de la phrénologie doit fixer l'attention de l'homme moral. Nous avons des devoirs à remplir dans cette vie; ils ne sont pas chimériques, ces devoirs; les sages les connaissent, mais il leur est assez difficile de les formuler de manière à les rendre sensibles, convaincants pour tout le monde et surtout pour les enfants. Le plus souvent, c'est le prêtre que les familles chargent de ce soin : mais les comprend-il bien lui-même? ne les réduit-il pas, trop souvent, à ce qui est dans l'intérêt de son culte, de sa corporation? sa morale doit-elle être dispensée du contrôle? ne doit-elle pas au moins être mise en balance avec celle de la raison? Je n'ai pas ici le loisir de répondre à ces questions; mais le fait est qu'il y a plus d'un culte sur notre terre, et que les enfants de tous les cultes ont également besoin de la morale du citoyen. Or cette morale, qui est aussi celle de la raison, se trouvera toute

formulée dans la phrénologie, et chacun pourra tous les jours se demander à lui-même s'il a rempli tous ses devoirs envers ses supérieurs, envers ses égaux et envers la société.

Je ne mentionnerai plus qu'une utilité de la phrénologie dans cet avant-propos, les autres se déduiront assez de la lecture de l'ouvrage : il s'agit de la médecine. Cette science a désormais un besoin impérieux de l'organologie cérébrale ; la folie n'est pas la seule maladie qui la réclame; toutes les affections cérébrales, toutes les névroses, toutes les inflammations aiguës des grands viscères ; que dis-je ? toutes les maladies sans exception doivent y puiser sinon toujours des données de diagnostic, au moins des éclaircissements sur les méthodes curatives; car aussitôt qu'un moyen thérapeutique est mal appliqué, les instincts et les sentiments en donnent l'important avis.

La phrénologie a des ennemis ; qui l'ignore? mais plus elle sera connue, moins elle en comptera.

Nouvelle raison, pour ceux qui la croient utile, de chercher à en rendre l'étude plus facile. Ce ne sont pas les psychologistes qui la redoutent le plus, ils se croient encore aujourd'hui trop au-dessus de cette science, et notre intention n'est pas de les détromper dans cette préface; les adversaires les plus ardents du système de Gall sont ceux qui sentent ce qu'ils doivent perdre à être connus. Mais ils se garderont bien d'alléguer leur véritable motif; toutefois, comme ils peuvent utiliser à leur profit la connaissance des organes, ainsi que nous venons de le montrer, nous espérons qu'ils se résoudront un jour à lui faire grâce. Dans cet espoir, nous entrons en matière sans plus de préambule.

LEÇONS
DU PROFESSEUR BROUSSAIS
SUR
LA PHRÉNOLOGIE
FAITES
A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

PREMIÈRE LEÇON.

11 AVRIL 1836.

Qu'est-ce que la phrénologie? Un livre publié récemment porte ce titre ; et l'auteur résout la question qu'il pose, en présentant la phrénologie comme un système de psychologie, et même comme le plus parfait de ces systèmes que l'état actuel de nos connaissances puisse comporter. Une définition semblable recommande déjà l'étude dont je me propose d'avoir l'honneur de vous entretenir durant quelques leçons. La phrénologie, le meilleur, le plus avancé des systèmes psychologiques qui aient

été conçus jusqu'ici! préférable même à la théorie métaphysique de l'école écossaise, théorie qui est considérée comme la philosophie la plus naturelle, la plus avancée de notre époque! Voilà, pourrait-on croire au premier aperçu, un grand éloge d'un système de connaissances qui a rencontré, qui rencontre encore tant d'incrédules et tant d'ennemis. Nous n'acceptons cependant ni la définition, ni son développement; nous la réprouvons, au contraire. Non, messieurs, la phrénologie n'est point un système de psychologie : nous ne devons pas admettre, dans cette enceinte, des qualifications qui suggèrent des théories hypothétiques. La phrénologie est la physiologie du cerveau, voilà quelle doit être la véritable acception de ce mot ; c'est la définition adoptée par Gall, et qu'on aurait dû conserver, parce qu'elle est aussi exacte que rationnelle.

Lorsque l'étude des fonctions de l'encéphale fut appelée psychologie, on étudiait la vie indépendamment de l'organisme; mais telle n'est heureusement plus la direction actuelle de nos études. Le mot ψυχή (âme, esprit) présuppose un moteur, une puissance qui ne sont point accessibles à nos sens : c'est le *comment*, le *quomodo* des phénomènes physiologiques. Nous n'avons point la prétention de saisir et de vous montrer cette force cachée; nous l'abandonnons aux croyances. En étudiant les actions des organes encéphaliques, nous nous bor-

nerons à celles qui peuvent être comprises par le secours de nos sens, ainsi que par l'induction de faits avérés, les deux seuls moyens dont l'homme puisse disposer pour rester fidèle à la vérité dans ses jugements.

Le cerveau vous est connu, messieurs, ainsi que le reste de l'appareil nerveux; ce centre reçoit des impressions par des nerfs qu'on peut considérer comme des conducteurs; ces impressions, nous pouvons les appeler des stimulations, puisqu'elles réveillent et exaltent la fonction cérébrale. Les nerfs qui transmettent ces émotions à l'encéphale sont visibles, leur rôle est démontré par des expériences probantes, l'effet produit est manifeste; nous pouvons donc admettre ces premières informations comme avérées.

Le cerveau étant stimulé réagit; c'est-à-dire, pour n'employer que des expressions claires et définies avec exactitude, il agit après avoir reçu une stimulation. Les actes ainsi produits peuvent être divisés en quatre ordres : 1° *instincts*, que nous subdiviserons, avec les phrénologistes, en deux espèces : en instincts proprement dits, et en besoins ou penchants; 2° *sentiments*; 3° *facultés intellectuelles*; 4° *mouvements*. Cette division comprend l'ensemble des fonctions du cerveau appréciables tant par nos sens que par l'induction. Les observations que nous ferons dans la suite, tant sur l'homme que

sur les animaux, vous en donneront la preuve. En attendant, nous allons vous signaler les régions de l'encéphale qui correspondent aux trois premiers de ces quatre ordres de fonctions.

Les *instincts*, premiers mouvements que le cerveau fait exécuter pour le maintien de la vie, proviennent de la partie inférieure centrale et de la partie postérieure inférieure et latérale de ce centre principal de l'appareil nerveux. C'est de ces régions, stimulées par les nerfs de l'intérieur et de l'extérieur du corps, que partent les impulsions des mouvements par lesquels sont exécutées les fonctions de la circulation, de la respiration, de la digestion, de l'appétit générateur, le besoin de soigner les produits de la génération chez les animaux qui doivent prendre ces soins, le besoin d'association, la défense, l'attaque, la ruse, facultés qui sont communes à l'homme et aux animaux.

Les *sentiments* dépendent de la partie supérieure du cerveau : ce sont des espèces d'instincts sociaux qui portent les hommes à se réunir pour vivre en société; ils sont les éléments de la civilisation, on en découvre des traces chez quelques animaux.

Les *facultés intellectuelles* dépendent de la partie antérieure de l'encéphale ; ce sont elles qui dotent l'homme de sa prééminence sur tous les animaux, chez lesquels on les trouve fort inférieures à ce qu'elles sont dans l'espèce humaine. On a établi

entre ces dernières facultés une subdivision dont il sera fait mention plus tard.

Ces trois divisions de la fonction cérébrale ont des rapports évidents avec le développement de ces trois régions de la tête, rapports qu'on ne peut contester en voyant l'accord qui règne entre les dispositions physiques et les qualités instinctives, morales et intellectuelles des hommes. Examinons des têtes d'idiots, celle, par exemple, de l'idiote d'Amsterdam, connue de tous les phrénologistes, et qui offre un manque extraordinaire des organes de l'intelligence. Cette tête, qu'on croit être celle d'un enfant, tant elle est peu développée, provient cependant d'une fille morte à l'âge de dix-sept ans. La partie postérieure est presque développée uniquement; il n'y a qu'une légère ébauche de la partie supérieure correspondante aux sentiments: la partie antérieure de la tête, siége des organes de l'intelligence, est tout-à-fait aplatie. Eh bien! les actes du ressort des fonctions de l'encéphale s'accordaient parfaitement avec cette conformation. L'idiote qui nous occupe avait des instincts, des sentiments; elle aimait, elle avait des affections, était caressante, flatteuse, douce; elle avait, sous tous ces rapports, les qualités d'une petite chienne; mais elle n'avait aucun sentiment élevé et paraissait totalement dépourvue d'intelligence, ne pouvant articuler aucune parole; à peine parvenait-elle à prendre des aliments.

Avec des conformations moins défectueuses, on observe des nuances d'idiotisme moins prononcées, et qu'on peut évaluer aisément par l'inspection de divers crânes dont nos collections se sont enrichies.

Qu'on place en regard de semblables têtes celles d'hommes qui se sont distingués sous les rapports de la moralité et de l'intelligence, on verra des conformations contraires, un ample développement des parties supérieure et antérieure de la tête; ces rapprochements avec de semblables hommes, qui ont été multipliés dans une foule de circonstances diverses, ont une signification éloquente. Il est impossible de se refuser à croire aux inductions qui en jaillissent, à moins qu'on ne ferme les yeux afin de se soustraire à l'évidence.

Il me reste à vous exposer une vue générale des mouvements qui composent la quatrième partie de la division établie ci-dessus, Ce sont des actions du cerveau, qui, après avoir été stimulé, fait mouvoir, soit par les nerfs qui lui sont propres, soit par ceux de son prolongement dans le rachis, divers organes dont les tissus diffèrent entre eux; et, sous le rapport de cette diversité, les mouvements peuvent être divisés en deux ordres.

Les premiers mouvements s'opèrent dans les organes intérieurs. Aucun de vous n'ignore que les affections morales produisent communément ces effets; elles font battre le cœur, elles font éprouver

des sensations dans les viscères, elles dérangent l'acte de la digestion, elles agissent sur les organes sécréteurs qui font partie de l'appareil génital de l'homme; elles influencent aussi notablement les organes excréteurs de la bile, du résidu de la digestion, etc., etc. Il serait superflu d'entrer ici dans des détails plus amples sur un sujet connu, et qui ne peut fournir matière à des contestations.

Les mouvements du second ordre sont ceux exécutés par les muscles. Il suffit d'énoncer ceux-ci pour que vous les compreniez, et il serait oiseux d'en entretenir des auditeurs instruits en anatomie, comme je suppose que le sont ceux qui me font l'honneur de m'écouter.

Voilà, messieurs, les bases sur lesquelles la phrénologie a été fondée : d'une part, ce sont les centres nerveux logés dans les enveloppes solides que forment le crâne et le rachis; d'une autre part, ce sont les fonctions de ces centres subdivisibles en quatre ordres. L'anatomie, la physiologie, seront donc l'objet de nos études. Les fonctions cérébrales seront considérées par nous comme le sont, dans cette enceinte, toutes les autres actions organiques. Nous n'abandonnerons pas aux métaphysiciens une partie de notre domaine, comme on l'a fait à tort jusqu'à la naissance de la phrénologie : vous ne serez donc pas environnés des nuages qui couvrent le champ de la psychologie, où tout est vague; nous

n'aurons à nous occuper que de faits dont toute personne convenablement organisée pourra constater l'authenticité.

La distinction des fonctions du cerveau, qu'il fallait vous exposer sommairement afin de vous faire comprendre la portée de la phrénologie, a été établie dans ces derniers temps; elle est le résultat des progrès de l'esprit humain. Une esquisse de ce perfectionnement de la raison devant vous intéresser, je vais essayer de la tracer rapidement sous vos yeux, et suivre une route qui nous ramènera au système de connaissances qui est le sujet de ces leçons.

Dans les temps où les flambeaux de l'anatomie et de la physiologie n'avaient point encore été allumés; quand l'homme jugeait son moral par l'impression que les objets extérieurs exercent sur lui, et par sa volonté, on ne partageait les facultés intellectuelles qu'en deux ordres : l'entendement et la volonté. L'entendement, c'était la faculté ou la capacité de recevoir des idées, de les reconnaître, de les combiner, de juger, de raisonner, etc. ; la volonté, c'était la faculté ou la capacité d'être affecté agréablement ou désagréablement, de désirer, de vouloir et d'agir en conséquence. Cette distinction a suffi long-temps au plus grand nombre des anciens philosophes. Les dogmes qui datent des temps antiques paraissent en quelque sorte sacrés, et sont long-temps révérés dans les siècles

postérieurs. Ce respect explique pourquoi la naissance de la physiologie du cerveau a été si tardive. Cependant, il y eut dès l'antiquité un pressentiment de la différence que nous apercevons aujourd'hui dans les fonctions cérébrales. L'empire de la volonté, qui est si remarquable parce qu'il est obéi avec la rapidité de l'éclair, appela la méditation. On veut lever le bras, on le lève ; on veut diriger sa pensée sur un objet, elle y est aussitôt dirigée ; veut-on au contraire la détourner de ce même objet, tout aussitôt elle se porte ailleurs. Qui put voir à cette époque quelque chose du ressort de la matière dans ce phénomène ? personne. Alors on supposa un être immatériel qui commandait à la matière, et ce souverain fut nommé Esprit, Ame ou Psyché. Enfin, l'esprit humain ayant acquis quelques connaissances anatomiques, on s'aperçut que le principe immatériel résidait dans le cerveau. Une observation bien concluante suffisait d'ailleurs pour le démontrer : une fois la tête coupée, Psyché perdait ses droits ; la condition de la cause première d'où dérive la volonté était, par ce seul fait, trop évidemment manifestée pour qu'il fût possible de la méconnaître. Cependant, il y avait des organes dont l'action devait être dès lors reconnue. On s'apercevait que les facultés intellectuelles pouvaient, en quelque sorte, être disséquées et isolées. Ainsi, un sens venait-il à manquer, avec lui

disparaissait une série d'idée ; deux sens de moins entraînaient la perte de deux séries d'idées, et on reconnaissait une imperfection de l'intelligence. Il fallut alors admettre des sens qui devinrent les ministres de Psyché logée dans le cerveau. Voilà donc une première division établie, un souverain et des ministres.

L'esprit qu'on avait reconnu devint ensuite le sujet de longues dissertations, et les organes dont les sens devaient révéler l'importance furent oubliés. On observa facilement en soi que les idées intellectuelles diffèrent, parce que les hommes ne se ressemblent pas. Comme ils peuvent se communiquer leurs idées, l'un dit à l'autre : « Je sens de telle manière, et vous sentez différemment ; notre voisin ne sent comme aucun de nous. » D'après ces remarques, on fit des divisions, des subdivisions dans les opérations de l'esprit ; on arriva ainsi à établir plus tard des facultés, et toujours indépendantes des organes.

Cependant les philosophes de la Grèce, qui probablement avaient reçu des communications de l'Orient, portèrent plus loin leurs vues ; ils voulurent faire la part du cerveau et des sens ; les idées furent considérées comme fournies par les sens, et on admit une opération du cerveau sur les idées. Platon vint et dit : « Les idées sont tout ; elles forment l'univers entier ; elles proviennent de Dieu, elles sont

placées par lui, et elles sont le modèle de l'ensemble de la création. » Quelles conceptions de l'esprit humain! Admirez, messieurs! Les idées, qui étaient venues par les sens, sont transformées en types des corps; on prétend qu'elles existaient de toute éternité dans le sein de Dieu, et qu'il les avait ensuite réalisées en formant des objets sur leur modèle. Mais ces considérations nous éloigneraient trop de notre but, si nous nous y abandonnions davantage; nous ne devons considérer les idées que par rapport aux fonctions du cerveau. Eh bien! en nous tenant dans cette limite, nous remarquons qu'aux yeux de Platon les idées furent le phénomène principal, dont le cerveau était le siége, et qu'elles étaient toutes innées. Lorsque l'homme croyait les recevoir des impressions extérieures, il n'en avait que la réminiscence.

Aristote, disciple de Platon, parut : il déclara que les idées, admises par son maître, sont, pour l'homme, antérieures à toutes les connaissances, mais qu'elles ne sont pas innées; elles arrivent par les sens, et s'impriment sur l'intelligence, qu'il compare à une table rase, à une tablette de cire, par exemple, ou à une feuille d'impression qui reçoit les caractères appliqués dessus.

Cette théorie, quoique claire en apparence, ne satisfit cependant pas : Aristote lui-même fut obligé d'admettre des passions, des tourmentes

venant de l'extérieur, qui dérangeaient la régularité des impressions qui se faisaient sur sa table rase.

Les platoniciens ne s'en contentèrent pas : on reconnut qu'avec les mêmes idées tous les hommes n'agissent pas de la même manière ; il fallut donc, dès ces temps reculés, convenir qu'il y avait quelque chose de caché et au-delà des idées qu'il y avait une disposition innée à faire des idées tel ou tel usage plutôt que tel autre. La remarque était fondée, n'est-il pas vrai? Eh bien! où conduisit-elle? où fut placée cette disposition innée? Encore dans l'esprit vaguement, par les sectateurs de Platon ; mais dans l'esprit siégeant dans le cerveau, d'après d'autres vues d'Aristote que nous vous exposerons en traitant la partie historique de la phrénologie.

Voilà, messieurs, l'origine des sentiments, des instincts.

Ces premières notions sur les idées sont abstraites; elles peuvent répugner à plusieurs d'entre vous; cependant le sujet qui les suggère ne doit pas être dédaigné par les médecins. Rien ne doit leur être étranger, puisque tout est relatif à l'homme, puisque, dans la société, ils sont interrogés sur tout, et qn'on en réfère à leurs jugements dans un grand nombre de questions en litige. D'ailleurs, ce sujet se rattache à la philosophie, principalement à la logique. Je suis en outre obligé de suppléer ici à un

cours de philosophie fondé sur la phrénologie, qui ne peut encore exister parce qu'on n'en comprend pas toute l'importance, mais qui probablement existera plus tard, et dont je me féliciterais d'avoir pu hâter l'établissement dans nos écoles.

Il y a déjà long-temps que je vous entretiens sur le sujet difficile des idées, et pour lequel je réclame votre attention ; et je n'ai même pas essayé de déterminer le sens qu'on doit attacher à ce mot ; c'est ce qu'il est pourtant important de faire, comme plusieurs d'entre vous peuvent le désirer, tandis que d'autres peuvent n'y attacher aucun prix. Le mot idée signifie littéralement en grec image : les idées prirent leur origine dans l'observation. L'homme, après avoir vu un objet, et après en avoir détourné les yeux, remarqua qu'il croyait encore l'apercevoir; qu'il avait même quelquefois la faculté de représenter cet objet par les couleurs comme par les formes, par la peinture, le dessin et la sculpture. Il conclut de ces remarques qu'il avait dans son esprit (il n'était pas question de cerveau) des images des corps. Voilà la table rase d'Aristote; voilà les images des corps qui viennent s'imprimer dans l'esprit, vraie tablette de cire; voilà l'action des idées sur l'esprit substitué au cerveau, et cette action est comparée à un burin. Ainsi, l'homme est toujours obligé de chercher des objets matériels de comparaison, lorsqu'il veut traiter ce qu'il croit être

spirituel; mais, en définitive, que sont ces images ou idées? Ce sont, en réalité, des résultats de l'action des corps matériels sur le cerveau, autre substance matérielle, par l'intermédiaire des sens. J'espère vous démontrer plus tard que les idées des psychologues les plus fins ne sont pas d'une autre qualité. Platon lui-même prit ses modèles dans ces sortes d'actions, quand il prétendit que des images avaient été créées d'abord, puis que les corps avaient été façonnés d'après ces patrons; en effet, il devait avoir en vue des modèles semblables à ceux que font les sculpteurs sur une petite échelle, avant d'entreprendre des travaux qu'ils se proposent d'exécuter en grand. Comme toutes nos idées se rapportent à des existences matérielles, on peut former cette conjecture.

Mais, d'autre part, les philosophes ayant découvert en eux des impulsions indéfinies, qui dirigeaient leurs actions tantôt vers un but, tantôt vers un autre, ils nommèrent également ces forces inconnues *idées*, et les considérèrent comme *innées*. Ils comparèrent donc celles-ci aux premiers qui leur avaient servi pour expliquer les phénomènes intellectuels. Ainsi, l'amour, la haine, l'aversion, toutes les passions, tous les goûts pour s'occuper de tel objet plutôt que de tel autre, etc...., toute cette liste fut comprise sous le nom d'idées, tout cela fut comparé aux prétendues images des corps. Alors naquit la

théorie des idées innées. En effet, il n'y a pas dans le monde extérieur de haine, d'amour, d'aversion, d'affection, de répugnance, de goût pour telle chose, de compassion, d'admiration pour la vertu, pour le beau, pas plus que de répugnance, d'aversion ou de penchant pour le crime. Les faits que représentent ces dénominations sont des phénomènes nerveux qui n'ont point d'existence matérielle dans la nature; il n'y a point de corps qui puissent leur servir de terme de comparaison. Cependant, la dénomination *idée* fut adoptée pour les désigner: on accepta l'idée du meurtre, celle de l'amour, celle de l'aversion; enfin tout fut idéifié. Voilà, certes, une grande confusion: pour s'y reconnaître, les idées immatérielles furent distinguées de celles qui ont rapport à la matière, par l'épithète d'*innées* que nous avons déjà fait connaître.

Maintenant vous pouvez concevoir ces idées des anciens; vous savez qu'elles comprennent sous une même dénomination les impressions faites par les corps, et les penchants, les instincts, les sentiments, les actes de l'intelligence, dont le siége correspond aux diverses régions de la tête qui vous ont été indiquées. Vous comprenez comment on put disputer dans les écoles, pendant plusieurs siècles, sur cette théorie confuse: les uns prétendaient que toutes les idées étaient suggérées par les sens, parce qu'ils n'avaient égard qu'aux prétendues images des corps;

les autres soutenaient qu'il n'y avait que des idées innées, parce qu'ils n'avaient égard qu'aux penchants, aux affections, etc., dont on avait mal à propos fait des idées.

Si j'ai eu le bonheur de me faire comprendre de vous, messieurs, vous devez déjà entrevoir la valeur de la phrénologie par l'aperçu que je vous en ai donné afin de la définir exactement, et par le rapprochement que vous pouvez en faire avec les théories surannées dont je rappelle le souvenir.

Aristote régna long-temps dans les écoles, et fut toujours contredit par les partisans des idées innées, quoiqu'il eût admis des penchants, des aptitudes, des passions. Parmi les philosophes, les uns donnaient toute prépondérance aux idées acquises par les sens, tandis que les autres accordaient la prééminence à celles qu'ils croyaient innées. Les hommes jugent ainsi contradictoirement; c'est une loi de nature, parce que leurs facultés intellectuelles ou leurs penchants sont involontaires et variés. Nous pouvons en faire la remarque dans cet instant même. J'ai l'honneur de parler devant une assemblée très nombreuse : eh bien! je suis sûr que les propositions que j'émets sont reçues dans des sens différents, et qu'elles excitent diverses affections, diverses pensées. Les uns approuvent mes opinions, les autres les accueillent avec doute et défiance; d'autres enfin les réprouvent et les dédai-

près cet aperçu, on voit que Descartes a conservé une erreur qui vous a été signalée : il donne encore le nom d'idées non seulement aux prétendues représentations des objets extérieurs, mais encore aux jugements, car ce sont ses idées factices; et même, jusqu'à un certain point, aux dispositions innées.

Locke donna aux idées deux origines, les sens et la réflexion; mais la réflexion, que fournit-elle? des jugemens. Eh bien! voilà encore des notions erronées; voilà encore des jugements mis sur la même ligne que la représentation des corps. Il est facile de voir que cette opinion est au-dessous du degré de philosophie auquel nous sommes parvenus aujourd'hui, grâce à la phrénologie. Locke, après tout, est obligé de reconnaître des penchants et la volonté qui sont séparés des idées et qui ne peuvent plus dès lors être que des qualités du *moi*. Ainsi, les idées proprement dites ont déjà beaucoup perdu de l'importance qu'on leur accordait avec Platon et Aristote, qui étaient des idéologues exclusifs. Les idées, en effet, étaient l'élément de la pensée selon ce dernier, qui avait été jusqu'à dire que la pensée est tout. Il avait même nommé Dieu, *la pensée de la pensée*. Il subordonnait tout à la pensée alimentée par les images considérées comme *des espèces réelles* représentant les corps. A l'époque où nous voici arrivés avec Locke, les progrès dans l'étude de

l'entendement humain sont remarquables, puisqu'on distingue des *idées qui sont les images des corps*, *des idées innées* qui représentent nos penchants, et *des idées factices* qui ne sont autre chose que notre jugement, et enfin le *moi* qui préside à tout cela.

Mais une terrible conséquence est bientôt déduite de ce système. Les idées des corps n'étant plus des *espèces réelles* comme les avait faites Aristote, mais de simples images des corps, existant dans l'entendement, et perçues par le *moi*, qui ne peut être en rapport avec les corps eux-mêmes, le monde extérieur est mis en doute ; bientôt il est nié par les sceptiques, et le *moi* de Descartes, *qui est son unique réalité*, reste seul dans l'homme en présence des images ou idées qu'il façonne et transforme de mille manières, sans jamais arriver à la certitude. Telle est la conséquence de la théorie des idées à modèles puisés dans les sensations, et appliquées ensuite aux sentiments, aux impulsions intérieures. On ne pouvait plus sortir du doute que par le mysticisme, en disant : « Cependant, il faut croire à l'existence des corps, puisque Dieu l'a révélée. » Sentence que l'on réfutait en répliquant que la révélation n'avait pas plus de certitude que le reste, puisqu'elle vient à l'homme par les paroles ou les écrits des prophètes et des apôtres, qui sont des corps.

Kant, qui a été trop loué et trop blâmé, reconnut bien aussi les idées représentatives des attributs des corps, qui sont, selon lui, les seuls objets de la connaissance ; mais il s'arrêta particulièrement sur les moteurs de nos actions. Il établit en principe que l'homme n'est pas dans le monde seulement pour apprendre, pour savoir, pour enrichir son esprit de connaissances venues par les idées ; il ajouta qu'il y a en nous des impulsions intérieures, et il les nomma lois éternelles ou *virtualités*. Ce philosophe allemand admit de semblables moteurs intérieurs pour le bien, pour le juste, pour le beau, etc.... Voilà ce qu'il plaça dans l'intérieur. Mais, quel intérieur ? Dieu le sait! Est-ce dans le moi? est-ce dans l'âme? est-ce dans l'esprit? Mais où sont ces entités par rapport à notre corps ? Aucune région de matière nerveuse, aucune cavité de viscère ne sont désignées dans ce nébuleux système de métaphysique; tout y est vague, indéfini et diffus, défaut trop commun dans plusieurs ouvrages de nos voisins d'outre-Rhin. De semblables productions leur ont cependant inspiré beaucoup d'orgueil ; ces métaphysiciens germains nous traitent avec un ton de supériorité et de mépris vraiment incroyable. A leurs yeux nous ne sommes que des sensualistes, de pauvres esprits incapables de concevoir d'autres idées que celles qui proviennent des sens, incapables d'apprécier les moteurs

intérieurs, les virtualités, les puissances qui ne sont pas sensoriales; ils semblent oublier qu'ils doivent à notre Descartes ce *moi* sur lequel repose, en définitive, toute leur métaphysique. En nous regardant du haut de leur grandeur, ils nous disent : « Qu'ont de commun avec les objets connus par » les sens ces admirables qualités placées dans notre » intérieur, ces sentiments du beau, du juste et de » l'injuste, du devoir, de tout ce qu'il y a de grand, » de sublime dans la conscience ? Ce sont des qua» lités innées, ce sont des puissances données à » l'homme, senties par sa conscience, dont le » moi constitue l'essence, et bien supérieures aux » idées. Pauvres matérialistes! en prononçant le mot » *âme*, vous n'en comprenez pas la valeur! » C'est pourtant ainsi, Messieurs, que nous autres anatomistes et physiologistes sommes traités par les métaphysiciens de l'Allemagne, pays où, sous d'autres rapports scientifiques, on compte tant d'hommes illustres par leurs travaux, et notamment en anatomie et en physiologie. Mais avant de détourner nos regards de Kant, remarquons que c'est beaucoup d'avoir dit que l'homme n'est pas fait seulement pour apprendre, qu'il n'agit pas uniquement en vertu de ce qu'il sait, mais qu'il recèle en lui des pouvoirs qui lui communiquent des impulsions. Nous trouvons là un des jalons qui marquent les progrès de la philosophie jusqu'au point culminant où la phrénologie a

permis d'établir cette science sur des bases solides et conformes à la raison contemporaine.

La réputation glorieuse que l'école d'Édimbourg s'est acquise en ces derniers temps, est due à plusieurs savants d'un grand mérite, dont les écrits sont de beaucoup préférables à ceux que la métaphysique avait engendrés avant eux. Parmi les écrivains qui ont cherché à approfondir les questions relatives à l'esprit humain, Hutchezon, Reid et Dugald Steward nous sont connus par de précieuses traductions d'ouvrages entiers, ou par des fragments choisis que nous devons à M. Thomas Jouffroy. L'impartialité nous prescrit de faire remarquer qu'on ne trouve point dans ces livres le langage insultant que l'orgueil a dicté à quelques métaphysiciens allemands. Les auteurs écossais que nous venons de nommer, Reid principalement, ont voulu fonder la philosophie sur le sens commun; ils dirent : « Pourquoi donc se plonger dans des abstractions nébuleuses, où il est difficile de ne pas se perdre quand il s'agit d'examiner les phénomènes qui nous sont offerts par le moral de l'homme? Qu'ont de commun les images des corps avec l'*amour*, avec la *haine*, avec les sentiments du *beau*, du *grand*, du *sublime*, de *la justice*, de *la vertu*, de la bienfaisance? avec le sentiment de la *vénération*, de *l'admiration*, etc.? Ces mots existent dans toutes les langues; toutes les nations les ont adoptés : par conséquent ils

représentent des émotions, des impulsions ou des notions généralement senties et admises. L'origine des phénomènes qu'ils désignent n'est pas suffisamment expliquée : voilà le défaut. Eh bien ! on peut les concevoir en les considérant comme des phénomènes primitifs, des impulsions spontanées qui portent avec elles la conviction et rendent le doute impossible. Nous en trouvons la preuve, ont-ils ajouté, dans la croyance générale des peuples qui leur donnent tous le même sens ».... Toutefois ces philosophes n'assignèrent point d'organes à ces phénomènes.

Ces écrivains écossais, passant en revue les suggestions naturelles à l'homme, dont il s'agit, distinguèrent et signalèrent presque tous les phénomènes instinctifs et affectifs que Gall a localisés dans l'encéphale sous les noms de besoins et de sentiments, et qui effectivement nous inspirent la conviction ; car les sceptiques ne sont arrivés au doute et à la négation du monde extérieur, qu'en plaçant ces sentiments sur la ligne des prétendues images venues par les sens, et contre le témoignage de leur conscience ; car il est évident que s'ils n'avaient pas cru aux corps extérieurs, ils n'auraient pas prolongé leur existence bien au-delà de ce doute.

Tandis que la raison humaine s'agrandissait par ces travaux importants, la plupart des philosophes français demeuraient retranchés dans le cercle

des idées qu'ils avaient adoptées depuis long-temps; ils continuaient à n'admettre que deux divisions dans les facultés intellectuelles : *entendement* pour tout ce qui concerne l'intelligence, *volonté* pour tout ce qui concerne l'action. Des critiques élevèrent la voix pour démontrer la confusion qui résulte de ces deux distinctions insuffisantes. « L'entendement, dirent-ils, embrasse les idées comme les connaissances acquises; mais il ne peut expliquer tous les actes de l'intelligence. La volonté a différents moteurs; tous ne sont pas les produits des idées venues par les sens, etc. Un grand nombre de phénomènes du plus haut intérêt se rattache à des causes que vous ne trouverez pas dans vos idées. » C'est enfin à la suite de cette succession d'efforts pour concevoir et déterminer l'intelligence humaine, qu'on est arrivé à distinguer les *sensations*, les *besoins*, les *instincts*, les *sentiments*, les *affections*, les *facultés intellectuelles*, phénomènes dont le mouvement est la conséquence commune.

Après avoir esquissé l'ensemble des facultés qui caractérisent l'intelligence de l'homme, il me reste à jeter un coup d'œil sur l'échelle zoologique, afin d'examiner si ces mêmes facultés existent dans la série des animaux, ou si elles sont un privilége de notre espèce; à rechercher si la comparaison ne peut éclairer fructueusement l'étude des fonctions du cerveau chez l'homme; à examiner enfin si on

ne peut pas obtenir, par ce rapprochement, des résultats avantageux comme ceux que la même voie a procurés aux anatomistes. Cette partie de la tâche que j'ai entreprise est aussi importante que nécessaire, et je me propose, messieurs, de l'aborder dans la leçon suivante.

DEUXIEME LEÇON.

15 AVRIL 1836.

Les matières dont nous nous sommes occupés dans notre première leçon, ont pu vous faire concevoir quelques doutes, parce que la nature de l'esprit humain le veut ainsi : tant que nous n'avons pas acquis l'intelligence complète d'un objet d'études, un grand nombre d'objections se présentent à nous. Comme je crois qu'elles seront résolues par l'entier développement de mes propositions, je ne chercherai point à les combattre en ce moment ; je me borne à vous demander de l'attention.

Nous avons annoncé qu'après les longues et infructueuses discussions des philosophes sur la métaphysique, des physiologistes, plus judicieux à notre

avis, avaient établi dans les fonctions du système nerveux les distinctions suivantes : des sensations; des besoins ou instincts; des penchants qui engendrent les passions; l'intelligence proprement dite ; enfin, des mouvements. Nous examinerons encore sommairement chacune de ces divisions, parce qu'il est indispensable d'en avoir une connaissance exacte pour comprendre clairement les théories qui s'y rattachent.

Les sensations en général, qui composent la première série des phénomènes intellectuels, furent d'abord considérées comme des effets produits par des causes extérieures; c'est-à-dire comme les résultats de l'action des organes des cinq sens. On se contenta long-temps de cette donnée élémentaire, mais les recherches et les méditations des physiologistes l'agrandirent dans ces derniers temps. Ils reconnurent, et signalèrent des sensations suscitées intérieurement par l'exercice même des fonctions et déterminées, dans le cerveau, par les nerfs qui font partie de nos organes intérieurs.

Depuis lors, cette première section, celle des sensations en général, a été et doit être subdivisée : on a distingué des sensations internes et des sensations externes.

Les différences qui existent entre les unes et les autres, doivent être nettement définies. Les premières, celles dites internes, commencent à se mani-

fester chez l'homme durant sa vie utérine; dans cette période, il s'agite, il se remue; mais rien ne prouve, et il n'est pas possible de prouver, que le fœtus exécute ces mouvements par l'action des sens extérieurs; car alors il est entièrement isolé. Il se meut donc par les impulsions parties de ses viscères, et qui opèrent sur l'axe cérébro-spinal. Ces sensations internes sont l'expression des premiers besoins; elles proviennent des extrémités nerveuses qui sont épanouies sur les membranes muqueuses de l'intérieur des viscères, que l'on peut considérer comme des sens internes, et des nerfs placés dans l'intérieur des tissus. C'est ainsi que l'état de flexion d'un membre peut devenir douloureuse pour l'enfant à une certaine époque, et provoquer des mouvements, aussi bien que la stimulation du méconium accumulé dans les intestins. Si d'autres stimulations ont leur point de départ sur la peau, on ne saurait les comparer à la sensation du toucher, qui a lieu après la naissance, sous l'influence d'une foule de corps différents; car la surface cutanée de l'enfant étant plongée dans un liquide dont la composition ne varie pas, et dont la température est toujours égale, ne peut adresser au centre nerveux que des sensations confuses, analogues à celles qu'il reçoit des viscères. Peut-on même donner le nom de sensations à ces impressions venues de l'intérieur des tissus, des membranes internes et même des

expansions nerveuses de la peau pendant la gestation? Cette dénomination, sensations, est-elle rigoureuse et juste : celle de stimulations sensitives internes et externes ne serait-elle pas plus rationnelle et ne donnerait-elle pas avec plus d'exactitude la notion qu'on doit se faire du phénomène appelé sensation interne? Mais ce mot est adopté; nous le conservons.

Après sa naissance, l'enfant se trouve en rapport avec le monde extérieur; les objets qui l'impressionnent sont variés : c'est alors que commence la sensation proprement dite; c'est alors que la peau peut fonctionner comme sens externe. En effet, cette enveloppe, ainsi que les organes de la vue, de l'ouïe, de l'odorat et du goût, est en contact avec des modificateurs qui étaient étrangers à l'enfant durant son développement dans l'utérus. C'est à dater de cette époque que commencent les sensations externes, celles qui méritent cette dénomination.

Les sensations ainsi déterminées, que sont-elles en réalité, messieurs? C'est une question extrêmement importante et qu'il faudra résoudre. Les sensations transmettent au cerveau l'action des stimulants extérieurs : il n'y a point de doute en cela; mais les transmettent-elles dès le moment de la naissance telles qu'elles les transmettront plusieurs années après? Non, certes : l'enfant

nouveau-né qui reçoit les sensations, n'en tire pas la notion claire de corps extérieurs, et n'agit point par la réflexion, par la connaissance, par l'intelligence, que cette notion est destinée à produire un jour. Aucune de ces facultés ne détermine et ne dirige ses mouvements. Ce fait est trop incontestable pour qu'il ne suffise pas de l'énoncer. Ces sensations sont imparfaites, comparativement à celles qui adviendront dans un âge plus avancé; néanmoins, elles produisent des effets : elles provoquent l'enfant à saisir le mamelon avec sa bouche, à jeter des cris quand il souffre, à essayer de rire quand il éprouve du plaisir.

Mais comment ces sensations, déjà fort différentes de celles exécutées dans l'utérus, agissent-elles pour produire tous ces actes, puisque la connaissance et la réflexion n'y ont point de part? Ces sensations agissent au moment de la naissance par le réveil des instincts ou besoins; c'est-à-dire que les mouvements nerveux de chaque sensation s'associent à l'instant avec ceux de la portion de l'encéphale qui doit satisfaire le besoin, sans que l'intelligence y prenne part.

Qu'est-ce que l'instinct? direz-vous. C'est, répondrons-nous, pour procéder de ce que nous connaissons à ce que nous avons à découvrir dans la suite de ces leçons, c'est la même puissance qui suggérait à l'enfant durant sa vie utérine, de s'agiter

quand il se trouvait dans une position douloureuse. Elle siége dans le cerveau, comme vous l'avez vu. Cette puissance, messieurs, est maintenant mise en exercice par d'autres causes; par des agents externes dont la stimulation vient d'arriver par les sens, et cela sans connaissance, sans réflexion, sans phénomène intellectuel quelconque pour le moment.

Toutes ces actions sont instinctives : c'est l'instinct qui domine, qui régit tout à cette époque de l'âge. Les impressions qui déterminent les mouvements, par l'intermédiaire de l'instinct, partent alors des sens internes, comme des sens externes. N'oublions pas cette double origine. En voici des exemples :

La faim cause du malaise; le froid excite de la douleur et de l'agitation; la piqûre d'une épingle sur la peau fait pousser des cris; une indigestion est accompagnée de coliques et de mouvements qui expriment la souffrance; dans tous ces cas, on reconnaît l'empire de l'instinct qui se met en action, tantôt à l'occasion d'une sensation venue de l'intérieur; tantôt à l'occasion d'une sensation arrivée par les sens, et agissant l'une et l'autre sur les régions de l'encéphale, destinées à la satisfaction des premiers besoins.

Les impulsions instinctives, que nous espérons avoir fait ainsi comprendre, se continueront dans

les années subséquentes, mais elles ne conserveront pas toutes la prééminence qu'elles ont dans les premiers temps qui succèdent à la naissance, et auxquels nous assistons : les sentiments prendront insensiblement plus de part aux actions, et la connaissance, qui fera chaque jour plus de progrès, finira par jouer un rôle marqué dans la production de ces mêmes actions. Alors donc ce qu'on appelle la volonté agira d'après l'impulsion de ces trois moteurs, tandis que maintenant elle n'agit encore que par deux.

Mais avançons un peu dans la vie : l'enfant s'est développé, tout en se mouvant instinctivement ; les organes des sens se sont habitués à l'action du monde extérieur ; des phénomènes nouveaux sont survenus en lui ; il a acquis ce qu'on appelle l'idée ou l'image des corps : arrêtons-nous là. Qu'est-ce que l'idée des corps? ceci est un point fondamental à examiner, et sur lequel la philosophie repose en grande partie, parce qu'on a presque subordonné cette science à ce phénomène. Cette base est fausse, pourtant ; nous devons vous en prévenir, et vous le voyez d'abord, en considérant que l'enfant a long-temps vécu et agi avant d'avoir l'idée des corps; il en était dépourvu, sa nourrice ou ses parents l'avaient pour lui. Maintenant il l'a acquise cette connaissance, et, en conséquence, il retient ce qu'on appelle l'image des

corps qu'il a vus. Est-ce bien réellement une image? Eh non, certes; il a d'abord senti la présenee des corps avec lesquels il est en relation : un homme, un animal, un cercle, une table, une coupe, un corps quelconque, enfin, ont exercé sur lui une impression qu'il a conservée, qui se renouvelle même à l'écart de ces objets, et qui lui fait éprouver un état analogue à celui que leur présence avait excité. C'est un acte de mémoire; l'enfant se représente les corps qui ont produit des impressions sur lui, ils semblent être sous ses yeux. De là, la théorie des images.

Mais cette expression ne peut être prise à la lettre. Si vous placez des images dans le cerveau, l'étendue de cet organe ne suffira pas à leur multiplicité ; d'ailleurs, ce tableau suppose un être établi là pour le regarder. Et comment allez-vous organiser ce nouvel être ? A-t-il un cerveau, des yeux ? ses yeux et son cerveau reçoivent-ils les images de vos images? s'il n'a rien de cela, qui donc, en lui, regarde, contemple ces images (1)? Mais si vous lui donnez des yeux et un cerveau, vous insérez un homme dans un autre homme; rien n'empêche dès lors qu'on n'en suppose un

(1) Sur quoi peut-on fonder l'assertion d'un être qui voit, sans les seuls moyens de vision que nous connaissions? Cette hypothèse était tolérable dans l'ignorance de l'anatomie et de la physique, mais aujourd'hui elle ne l'est pas.

deuxième dans le second, et qu'ainsi l'on n'emboîte les uns dans les autres, des principes de vision, intuition, contemplation, jusqu'à l'infini. Même nécessité pour les perceptions provoquées par les autres sens qui ne ressemblent point à celui de la vue, comme le toucher, qui perçoit la consistance, la résistance, laquelle, outre un sens, exige l'action musculaire; l'ouïe, l'odorat, le goût, qui font percevoir les sons, les odeurs, les saveurs. Rien de plus commode que de transformer toutes ces perceptions en images colorées ou en traits gravés comme par un burin. Mais, encore une fois, où gravés? par qui palpés, flairés, goûtés? par qui vos notes seront-elles chantées?..»

Laissons donc là le mot image, et disons perceptions. Or la perception est un phénomène primitif, par lequel nous sommes mis en rapport avec tous les corps de la nature; et ce phénomène est inexplicable, mais nous en avons la conscience, et un sentiment invincible nous force à croire à la vérité des objets perçus.

Les objets ayant été perçus par un sens quelconque, la perception semble se prolonger quelque temps, quoique ces objets cessent d'agir sur le sens : et lorsqu'ils ont cessé d'être perçus et que l'impression qu'ils avaient faite a disparu, la perception de ces mêmes objets peut renaître, sans qu'ils viennent faire, par leur présence, une nouvelle impression sur

nos organes. Voilà la mémoire considérée en général, que l'on peut distinguer en mémoire de prolongation, mémoire de reproduction de nos perceptions. On voit aussi que tout acte de mémoire suppose qu'il y a eu impression faite sur les sens par les objets extérieurs.

Perception des objets extérieurs; mémoire, c'est-à-dire prolongation ou reproduction de ces perceptions, malgré l'absence des objets: tels sont les premiers phénomènes intellectuels, qu'on nomme aussi facultés intellectuelles.

Mais pourquoi sommes-nous doués de ces facultés? C'est pour nous approcher des corps et nous les approprier s'ils peuvent nous servir, comme pour nous en éloigner ou les écarter s'ils sont nuisibles. L'observation des actes de chaque animal nous fournit cet enseignement, et nous concevons que la mémoire est nécessaire à l'exécution de ces actes, aussi bien chez eux que chez nous.

Mais les déterminations qui nous sont dictées par la perception actuelle et par le souvenir des perceptions passées, sont-elles toujours produites par l'intelligence, sont-ce des calculs, des raisonnements basés sur la connaissance des qualités, des propriétés des corps? Non, pas toujours, à l'époque de la vie dont nous nous occupons; l'instinct et les sentiments naissants y ont encore la plus grande part; la plus petite reste à la réflexion. L'enfant apercoit

vant un objet qui lui a causé du mal, s'en éloigne en se souvenant de l'impression qu'il a reçue; tout au contraire, il se rapproche d'un objet dont il se rappelle avoir retiré du bien; mais il fait l'un et l'autre moins par calcul ou par raisonnement que pour obéir à un sentiment instinctif de peine ou de plaisir que la vue de cet objet rappelle en lui; car les instincts et les sentiments ont leur mémoire comme les perceptions externes. L'instinct, que nous avons reconnu exister avant que les rapports de l'enfant avec le monde extérieur fussent établis, est donc maintenant excité par la présence des corps; les sentiments le sont beaucoup moins; la réflexion commence à se manifester, mais elle ne se fait encore que dans l'intérêt de ces deux premiers moteurs, et par cette triple impulsion sont déterminés les mouvements destinés à saisir ou à écarter les corps. Il est bien évident que chez les animaux, l'influence de l'instinct sur les déterminations est encore beaucoup plus grande que celle des deux autres facultés, qu'ils ne possèdent qu'à un très faible degré, dans les espèces supérieures, et nullement dans les inférieures.

Maintenant que nous concevons les sensations, les besoins et les instincts, examinons comment se développent les sentiments dont l'homme naissant ne possède que de faibles traces, n'en ayant pas encore besoin dans sa première enfance. Les sentiments se

développent en lui dès qu'il devient un être social, et quand ce moment est venu, l'organisme s'est aussi développé. Ce n'est qu'en croissant que l'enfant a acquis la sociabilité; jusqu'ici, nous avions vu les organes des sens servir presque uniquement aux besoins instinctifs : ces besoins continueront encore à se faire sentir; mais nous arrivons à une époque de la vie où les sentiments vont commencer à prendre une grande part aux actions humaines. Comment ce perfectionnement s'opère-t-il chez l'enfant? D'abord, le besoin qu'il a de ses semblables: voilà le moteur principal, et non pas la réflexion, comme l'ont prétendu à tort des philosophes du XVIIIe siècle. C'est uniquement par un besoin senti, que l'homme devient social, et, redisons-le, avant que la réflexion se soit développée en lui; il agit comme différents animaux, pour lesquels la société est aussi un besoin instinctif et qui ne réfléchissent que très peu. Voyez comme plusieurs d'entre eux, les poulets, par exemple, se rassemblent dès leur naissance, et sans que l'intelligence les guide, et sans qu'ils soient aptes à raisonner les motifs de l'association. C'est ainsi que la sociabilité se développe chez l'enfant : il apprend à aimer telle personne, à s'y attacher, à avoir de la reconnaissance avant d'apprendre à raisonner, bien qu'il ait des idées qu'on appelle des images, et qu'il puisse percevoir les corps, faculté primitive

qui est inexplicable, mais dont la réalité est incontestable.

Hume a prétendu que nous n'avons pas la certitude de l'existence des corps, parce qu'ils ne sont que des images existant dans notre intérieur, et que les corps et l'univers entier ne peuvent y pénétrer. Arrêtons-nous un instant sur ce sujet, que nous n'avons fait qu'effleurer dans notre première leçon, car quelques uns d'entre vous, messieurs, peuvent partager l'opinion du philosophe écossais et se faire l'objection qui en surgit. A Dieu ne plaise que j'aspire à être cru sur parole; mais désirant me prononcer franchement sur cette question, je vous déclare que l'opinion de Hume me paraît absurde, parce qu'il faut nécessairement avoir croyance aux corps pour admettre l'existence de l'homme. Si le sceptique doute du témoignage de ses sens, il doute de l'existence de son père, de sa mère, de ses enfants, de tous les hommes, et le voilà seul dans l'univers. Son corps lui-même est mis en problème, car il ne le connaît que par les sens. Il est réduit au sentiment personnel, au *moi;* mais qu'est-ce qu'un *moi* sans corps et sans perception de corps dont il puisse se distinguer? Qui en a observé de pareils? Que deviennent pour le sceptique tous les sentiments moraux qui se rattachent à l'association des hommes, aux liens du sang? Il les éprouve cependant; il aime ses proches, ses amis; il n'obtiendra jamais de sa conscience l'aveu

que l'existence de ces êtres est une chose douteuse, encore moins qu'ils n'existent pas. Voilà donc le sentiment qui le condamne. Autant en va faire l'instinct; car comment pourrait-il exister si ses actes n'attestaient sa croyance à l'existence des autres corps? « Comment mangeriez-vous, lui dirions-nous, si vous ne croyez pas à l'existence des aliments? comment chercheriez-vous à vous désaltérer si vous n'admettiez pas l'existence de l'eau? comment éviteriez-vous un précipice si vous n'étiez pas convaincu de sa réalité? Vous l'évitez pourtant par instinct et sans réflexion; la vue du danger a suffi pour vous faire reculer. Vous ne mettez pas en question s'il faut attendre un loup affamé sans vous mettre en défense. Vous agissez dans tous ces cas comme vous agissiez dans votre enfance, avant d'avoir cette réflexion dont vous abusez aujourd'hui, dans le silence du cabinet. Vous voilà donc aussi réfuté par l'instinct. Au surplus, lorsque vous écrivez ainsi, ne croyez-vous donc pas à l'existence de votre plume et des personnes à qui vous adressez vos sophismes? Si vous doutez de leur existence, pourquoi vous donner tant de peine pour les détromper? » La réflexion, c'est-à-dire l'intelligence, ne condamne donc pas moins les sceptiques que les instincts et les sentiments.

Ces réponses nous paraissent trop péremptoires pour qu'il soit nécessaire d'insister plus long-temps sur le jugement de Hume. L'évêque Berkeley et le

moine Mallebranche furent du même avis; mais ils eurent recours, l'un à des *notions spirituelles* infusées dans l'âme, sans le secours des sens, l'autre à l'intervention directe de Dieu lui-même, dans lequel notre âme perçoit tous les corps, pour justifier notre espèce de croire à l'existence du monde extérieur. Ces extravagances ne méritent pas l'honneur de la réfutation; mais elles démontrent combien la phrénologie est nécessaire pour mettre un terme aux divagations des psychologistes. En effet, la conviction de l'existence des corps, établie sur la faculté de les percevoir, est inhérente à notre nature; c'est un fait primitif incontestable, inexpliqué, inexplicable, mais qui explique les mouvements, les actes de la vie, soit instinctifs, soit dictés par le sentiment et la réflexion; considérons-le donc, ce fait, comme un principe sur lequel nous pouvons baser nos raisonnements ultérieurs.

Mais voici venir une autre assertion à laquelle vous ne vous attendez peut-être pas, et qui pourtant est une vérité. L'édifice social repose en grande partie sur les instincts ou besoins et sur les sentiments; ces dernières facultés se développent avant les intellectuelles, après l'instinct et la connaissance du monde extérieur; les sentiments naissent *sponte suâ* comme les penchants instinctifs, comme les premiers besoins, avec lesquels ils se confondent. On peut assigner aux sentiments une même origine qu'à

l'instinct, et quoique ce phénomène soit du même ordre que les sentiments, ceux-ci sont toutefois plus élevés, puisqu'ils ne se dessinent complètement que quand l'homme est en état de s'associer à ses semblables, et qu'on ne les rencontre que chez les animaux destinés à vivre en société; puisque enfin ils n'acquièrent ce haut degré de perfection qui produit la notion de moralité, que chez l'homme complètement développé, bien organisé et jouissant actuellement de toutes les facultés qui le distinguent au milieu des êtres vivants.

Nous arrivons maintenant aux facultés intellectuelles, au couronnement de l'œuvre. L'homme a appris à connaître le monde extérieur en sentant, en entendant, en odorant, en palpant, en goûtant les corps de la nature; il a exécuté les mouvements que ces diverses perceptions lui ont commandés, son obéissance a été d'abord passive et sans la conscience de ce qu'il faisait. Le voilà qui arrive maintenant à une époque où il commence à ouvrir les yeux, comme on dit au figuré. Il examine ses actions, se met à les interpréter et à se demander : « Qu'est-ce que je fais? et pourquoi fais-je telle chose? » Dès lors il entre dans le domaine intellectuel. Désormais les qualités des corps ne seront plus perçues par lui sans que des conséquences en soient tirées, sans que la curiosité soit excitée, sans que la réflexion soit provoquée. Quand arrive ce complément de la

perfection humaine ? il advient, chez l'enfant, quand l'organisme s'est développé, non tout-à-coup, mais par une gradation insensible. Les réflexions sont d'abord peu nombreuses ; elles s'appliquent aux masses, peu à peu elles s'étendent aux détails ; l'enfant établit des distinctions, il abstrait les notions acquises. C'est ainsi que les facultés intellectuelles se développent, et que le jeune homme arrive à la dignité d'homme.

Quel est le but de la nature dans ce perfectionnement des facultés de l'homme ? c'est toujours pour qu'il réagisse sur les corps extérieurs, pour qu'il les fasse servir à ses besoins ; il fait d'abord avec réflexion ce qu'il faisait autrefois par l'instinct seul, lorsqu'il était abandonné à cette unique ressource ; mais bientôt il fait plus, car il observe, non seulement pour satisfaire les besoins de la conservation et de la reproduction, mais pour satisfaire le *besoin de connaître* qui s'est enfin développé avec les organes de l'intelligence.

Mais croyez-vous, messieurs, qu'arrivé à ce point, l'homme cessera d'être soumis à l'empire des impulsions que ses besoins et ses instincts suscitaient en lui avant que son intelligence eût été développée ? Vous seriez dans une grande erreur si telle était votre opinion. Il sera toujours soumis à ces impulsions secrètes ; et, malgré ses sages réflexions, malgré les plus admirables calculs dont il soit capable,

ses actes ne seront pas toujours dirigés par ce qu'on appelle la raison; ils seront, le plus ordinairement, déterminés, à son insu, par les instincts et par les sentiments. Cette vérité est déduite de l'étude physiologique du cerveau que Gall et Spurzheim nous ont aplanie; mais nous la devons surtout à ce dernier, qui l'a nettement exprimée, au moins dans ses leçons orales. Elle est importante, cette vérité, car seule elle peut expliquer les contradictions qu'on observe dans les actions des hommes, les désordres de la société, les obstacles aux progrès de l'esprit humain, progrès qui seraient immenses et étonnamment rapides si nous n'agissions que d'après la réflexion. Mais ces instincts et ces sentiments qui avaient prédominé chez l'homme durant les premières années de la vie, qui l'avaient gouverné, le domineront encore. C'est à peine si la réflexion, si le jugement, suffiront pour les réprimer et pour les empêcher d'imprimer aux actions une tendance conforme aux passions.

Entendez-vous cela, messieurs? je le désire, je l'espère, car ce concours des diverses fonctions cérébrales est le point fondamental des notions que je me suis proposé de vous communiquer. Ces connaissances préliminaires, qu'il fallait vous exposer, doivent déjà vous faire entrevoir combien l'étude de la phrénologie est importante. Il est d'autant plus

nécessaire d'acquérir ces connaissances, qu'elles sont peu répandues. Les phénomènes que l'intelligence humaine présente n'ont été énoncés, étudiés que d'une manière générale. En les groupant, on a façonné trois ou quatre titres de chapitres, on en a fait des entités dont les noms sont propres à éblouir, qui semblent expliquer l'homme et qui ne l'expliquent point. L'homme adulte, s'il est instruit, s'est observé, et s'est donné pour le type de l'espèce. Ce n'est pas ainsi qu'il faut étudier l'homme intellectuel et moral; il faut suivre pas à pas son développement depuis sa naissance jusqu'à son apogée. Il faut voir l'homme agir d'abord par l'instinct, par les besoins, et par les penchants, modifications d'un même ordre de facultés; il faut ensuite le voir obéir aux sentiments qui sont une extension des facultés précédentes, et enfin le regarder quand l'intelligence naît, grandit et prend part à ses déterminations, c'est-à-dire lorsque l'intelligence s'est mise en action pour modifier les impulsions que produisent les besoins, les penchants, les sentiments et les passions.

Ici se trouve une source d'erreur qu'il est temps de vous signaler. Ce couronnement de l'œuvre, cette intelligence, on l'a érigée, messieurs, en souveraine, et on lui attribue encore une autorité despotique qu'elle est bien loin de posséder. Ceux qui prêtent à l'intellect de l'homme, abstrait sous les noms d'esprit, d'âme ou de personne, des pré-

rogatives semblables, se trompent et induisent les autres en erreur.

Cette erreur est évidente dans la philosophie de Condillac, qui n'est point tombée, quoi qu'on en dise, mais qui compte encore de puissants soutiens dans les universités de France. Je m'abstiendrai des détails, content de vous indiquer les dogmes fondamentaux auxquels les philosophes attachés à ces doctrines se rallient.

Je vous ai déja parlé de la distinction antique de nos facultés, en *entendement* et *volonté*. L'*entendement* se compose, d'après ce système, de l'attention, de la comparaison et du raisonnement. Les phrénologistes font observer que l'attention est une faculté générale, commune à tous les organes cérébraux, car on n'a point d'attention sans objet; on n'a d'attention que pour les impressions qui intéressent, et chaque impression s'adresse à un organe. Nous reviendrons sur ce point en étudiant, et après avoir étudié les organes. Les mêmes phrénologistes remarquent que la *comparaison* et le jugement sont également dans toutes nos perceptions, puisqu'il n'y en aurait aucune de nette si elle n'était distinguée de toute autre.

Le *raisonnement* est la répétition des jugements, et comme on juge ses propres jugements, c'est aussi la répétition des jugements de nos jugements; le tout sous la direction de l'intelligence.

Eh bien! voyons si l'intelligence gouverne despotiquement toutes les opérations qu'on affecte de dénommer opérations de l'intelligence.

L'*attention* ne dépend point de l'intelligence: on est attentif à ce qui plaît; et ce qui plaît est ce qui convient à nos organes actuellement développés: la métaphysique et la morale ne provoqueront jamais l'attention d'un enfant; les joujoux, les poupées, les jeux, la provoqueront, et seront sans influence sur l'attention de la plupart des adultes: l'intelligence n'est donc point le régulateur de l'attention considérée comme faculté générale.

La *comparaison* est dans toutes nos perceptions, et pour qu'elles soient nettes, il faut que leurs organes soient suffisamment développés. Le plus profond penseur jugera fort mal des couleurs, des sons, des formes, si les organes qui correspondent à ces attributs des corps sont faibles chez lui. Tout le monde a pu en faire l'expérience. La comparaison n'est donc pas plus que l'attention soumise au gouvernement despotique de l'intelligence.

Le *raisonnement* s'applique tantôt aux attributs premiers des corps, tantôt aux jugements, aux instincts, aux sentiments comparés entre eux ou avec les perceptions et les sensations. Or l'homme ne pourra raisonner juste que sur celles de ces opérations qui se seront exécutées chez lui d'une manière convenable, c'est-à-dire que l'un raisonnera fort bien

sur les couleurs, ou les formes, ou les distances, etc., qui raisonnera pitoyablement sur les instincts, sur les sentiments, sur la moralité, sur la valeur des signes du langage, etc. De là résulte évidemment que l'intellect ou l'intelligence, ou, si l'on aime mieux, car tout cela nous est égal, la personne ou le *moi*, ne produit pas à son gré les divers raisonnements; qu'il se borne à présider à ceux qui se font; et que ceux-ci sont toujours en raison des perceptions qui leur servent de base.

Passons à la section de la volonté.

Elle se compose, nous dit-on, du désir, de la préférence, de la liberté... Le *désir* est provoqué par chaque centre cérébral de faculté, mis en action par le stimulateur qui lui convient dans l'ordre de la nature au moyen d'une sensation et d'une perception; il en est ainsi, mais en sens inverse, de l'*aversion*, et tout le monde sait que le plaisir et le déplaisir, l'amour et la haine, se rapportent à cette double catégorie. Or, le principe intelligent, personnifié sous l'une des trois expressions sus-relatées, ne peut rien du tout à cette provocation : il la perçoit; c'est son rôle et voilà tout... Le désir n'est donc point despotiquement gouverné par le principe personnifié de l'intelligence.

La *préférence* suit immédiatement l'impression comme conséquence du désir ou de l'aversion qui tiennent à l'instinct ou au sentiment mis en action

par cette impression. Le prétendu principe de nos philosophes joue donc ici le même rôle que dans le désir.

La *liberté* ne peut se concevoir autrement que dans les actes de la personne qui est réellement libre d'agir ou de rester en repos; car il ne suffit pas de croire et de dire que l'on est libre pour l'être en effet. Eh bien ! cet état de l'homme ne peut exister ni chez l'embryon, ni chez le jeune enfant, ni chez le fou, ni chez le malade, etc.; et l'observation bien attentive prouve que tel qui croit agir librement, se meut sous l'influence d'un instinct, d'un sentiment, d'une passion, dont lui seul ignore le despotisme et la tyrannie sur toute sa conduite.

Nier ces assertions ce serait nier la lumière; et notre conclusion est que les philosophes se sont trompés nécessairement, lorsque, abstrayant la somme de nos facultés intellectuelles et la réalisant avec les titres d'esprit, d'âme ou de *sensorium commune*, ils en ont fait une espèce de président qui dirige l'entendement, la volonté, les sentiments et en grande partie les instincts, tantôt d'après son caprice, tantôt d'après sa constitution propre, ses penchants, ses goûts, sa nature en un mot, dont Dieu seul a le secret.

Séduits par le *moi* de Descartes, d'autres philosophes ont raisonné d'après le témoignage de la conscience. La conscience se manifeste par le sentiment

de la personne ou du moi : c'est là, nous a-t-on dit, que se trouvent l'esprit, l'âme de l'homme par excellence. Eh bien! le premier aveu que sont obligés de faire les partisans de ce système, est que la faculté nouvelle qu'ils substituent à l'âme des anciens peut s'absenter; qu'elle n'existe ni dans l'embryon, ni dans l'enfance ; qu'elle disparaît pendant un certain nombre d'heures sur les vingt-quatre dont le jour se compose, et qu'elle devient obscure dans l'état morbide. De sorte que le phénomène dont ils ont fait leur pivot immatériel, est intermittent.

Quant à nous, messieurs, il nous semble que toutes ces manières d'expliquer l'homme, sur lesquelles nous reviendrons dans la prochaine leçon, sont essentiellement vicieuses. L'intelligence est un phénomène qui s'ajoute à ceux de l'instinct et des sentiments par le progrès de la vie, et toutes ces facultés sont diversement réparties dans la série des animaux, comme nous l'allons voir.

Le premier fait que nous avons à poser pour nous aider dans la comparaison des animaux avec l'homme, c'est que, ni chez lui, ni chez eux, la sensation ne s'opère dans les nerfs des sens externes. Les organes sensoriaux ne font que modifier les impressions des corps pour les rendre perceptibles par le cerveau, mais c'est cet organe seul qui perçoit. Ce qui le prouve, c'est que si le cerveau est malade, il n'y a pas de perception, quoique les organes des sens soient

parfaitement sains et qu'ils reçoivent sans obstacle l'influence des agents qui ont coutume de produire les sensations. Ajoutons que la perception des corps qui ont stimulé les nerfs sensitifs n'est pas l'office du cerveau en masse, mais celle de quelques unes des parties de l'appareil encéphalique qui ont cette destination. On peut le prouver en faisant voir que certaines affections partielles de cet appareil détruisent les perceptions qui devraient arriver par certains sens, quoique ces sens conservent leur intégrité, et que les perceptions provoquées par les autres sens continuent de se faire. Malheureusement on n'est pas encore assez avancé dans la physiologie du cerveau pour assigner les points précis d'où dépendent les perceptions des divers attributs des corps.

Un second fait à prendre en grande considération dans la question qui nous occupe, c'est que les facultés par lesquelles nous témoignons à nos semblables que nous avons perçu les attributs des corps, sont des phénomènes tout différents de la perception elle-même. Ainsi, la peinture, la soulpture, la mimique et le langage, appartiennent à des régions du cerveau qui sont différentes de celles qui président à la perception proprement dite. La preuve qu'on peut en donner est péremptoire : c'est qu'on peut avoir des perceptions fort nettes et fort distinctes, sans posséder les facultés de la peinture, de la sculpture et du langage.

Un troisième fait non moins important, c'est que le sentiment de la personnalité, qui chez l'homme instruit s'exprime par le signe *moi*, signe de pure convention, paraît tenir à la même région du cerveau qui préside au jugement de nos propres facultés. Il y a quelque présomption que certains animaux partagent ce sentiment avec nous, quoiqu'ils soient dépourvus de la faculté de l'exprimer ; mais ce qui est évident, c'est que le sentiment personnel exprimé par le signe *moi* n'est pas l'homme par excellence, l'homme tout entier, comme le prétendent quelques psychologistes, car, ainsi que nous l'avons vu, l'homme ne peut pas être constitué homme par un phénomène qui ne se montre en lui qu'à des périodes intermittentes. Avec des théories aussi obscures, la philosophie deviendrait un objet de disputes éternelles ; il est donc nécessaire que la méthode physiologique vienne à notre secours pour diriger convenablement l'étude de l'esprit humain.

On professe cependant que la conscience contient tous les faits relatifs aux sens, ceux relatifs à la raison, ceux relatifs à la connaissance, et ceux relatifs à la volonté. Comment la conscience contiendrait-elle les faits relatifs aux sens ? cela est-il possible ? Jugez-en, vous qui savez maintenant que l'homme a des sensations avant d'avoir la conscience ; nous l'avons démontré chez l'enfant, et vous verrez bientôt une foule d'animaux susceptibles de per-

ception chez lesquels on ne peut encore soupçonner le sentiment de la personnalité.

Les faits du ressort de la connaissance sont incontestablement du domaine de la conscience chez l'homme parfait, mais ce n'est pas une raison pour que cette faculté constitue l'homme tout entier; il n'est pas dans sa nature de toujours connaître. Ce ne serait que par une abstraction forcée qu'on le réduirait à ces faits; et on ne le jugerait que d'après un moment de son existence. Si les psychologistes se contentent de pareilles explications, il ne peut en être ainsi de nous qui nous livrons à la physiologie du cerveau et qui nous trouvons en rapport avec l'homme dans tous les troubles qu'il peut éprouver. Les faits du ressort de la connaissance et de la raison disparaissent dans la folie; il s'ensuivrait donc, si nous écoutions la psychologie, que les fous que nous traitons ne seraient pas des hommes, mais des animaux. Cette philosophie, comme vous voyez, est vraiment une source de controverses et de discussions interminables.

Nous avons les mêmes objections à faire pour les faits relatifs à la volonté que les mêmes psychologistes identifient avec le moi. Les faits de volonté ne se rencontrent que dans des conditions où l'intelligence prédomine sur les instincts et sur les sentiments. C'est à tort qu'on érige le *moi* en faculté première, on ne peut établir cette supposi-

tion que par une abstraction violente : une doctrine philosophique basée sur un pareil principe ne peut pas avoir de durée. On aura beau dire que l'homme n'existe que quand il se sent libre et maître de ses actions et quand il peut être reconnu tel par ses semblables ; jamais un médecin ne croira avoir affaire à un animal, quand il traitera un fou, un frénétique, un apoplectique, un asphyxié, etc. Il ne le croira pas davantage, lorsqu'il examinera un enfant, un embryon ; il dira : C'est un homme, mais qui n'est pas développé. Une théorie qui contredit et renverse tous les faits du domaine de l'histoire naturelle, et qui tend à produire une religion phantasmagorique et arbitraire, ne saurait se soutenir dans un moment où toutes les connaissances vont en avant, à la lueur du flambeau de l'observation.

Il nous reste, messieurs, à jeter un coup d'œil sur l'ensemble des êtres dont l'animalité se compose, afin de corroborer nos assertions précédentes par la comparaison. Vous connaissez les diverses facultés qui sont propres à l'homme : nous allons les retrouver, pour la plupart, chez les animaux. Commençons par les organisations les plus simples, pour revenir à celles qui sont les plus compliquées.

Chez les infusoires et chez les polypes, le sentiment, le mouvement et l'instinct sont confondus : quelle que soit la quantité de substance nerveuse qui entre dans leur composition, ce que je

ne prétends pas évaluer, leur substance entière est une matière sentante et contractile. Il y a sur ce sujet des recherches importantes à faire; mais, sans me prononcer autrement, j'ose dire qu'on ne peut distinguer dans ces animaux des phénomènes relatifs aux sens d'avec d'autres qui auraient rapport aux instincts, aux sentiments et aux facultés intellectuelles. Le sentir et le mouvoir, voilà tout ce qu'on aperçoit: après la stimulation vient le mouvement; ce dernier phénomène est même pour l'observateur la seule démonstration que l'animal ait senti. Si la matière animale dont les polypes se composent ne se contractait pas sous l'influence des corps étrangers, on ne saurait pas si ces animaux les ont sentis; ils n'ont aucun organe pour nous le témoigner.

Sur un échelon plus élevé, chez les vers à sang rouge, les annélides, on ne trouve qu'un des sens externes, celui du tact, et il est plus développé sur une partie que sur une autre; il y a une extrémité qui se présente toujours la première pour palper des corps du monde extérieur. Voilà un perfectionnement d'organisation et de facultés comparativement aux zoophytes, mais cette action extérieure est encore très bornée. Dans leur intérieur, un seul nerf fait les fonctions de nutritif et de sensitif; il détermine des mouvements ayant pour buts l'appréhension de l'aliment, la génération, l'excrétion, quel-

quefois la fuite du danger; mais surtout il préside aux mouvements qui apportent des matériaux à la nutrition. Toutes ces actions dérivent de la stimulation interne et du tact extérieur : ce sont des phénomènes de pur instinct, mais rien ne provient encore des sentiments et des facultés intellectuelles.

Dans une classe d'animaux plus perfectionnés, chez les mollusques, si nous examinons les individus supérieurs aux autres, les limaçons, par exemple, nous allons trouver des facultés plus nombreuses et une organisation plus compliquée. Nous observons une bouche et des appareils sensitifs : on voit l'animal examiner les corps extérieurs, préférer les uns aux autres, éviter ceux-ci, rechercher ceux-là ; rentrer en lui-même à l'approche du danger, prendre les attitudes les plus convenables pour travailler à la reproduction de son espèce, se soustraire aux influences météorologiques qui peuvent lui nuire et s'offrir spontanément à celles d'un effet contraire. L'instinct est supérieur à celui des infusoires, des zoophytes et des vers, mais il n'y a pas encore de sentiments : il y a un système nerveux central unique, mais il est plus perfectionné vers l'extrémité destinée à affronter les corps extérieurs ; il est déjà l'ébauche de la tête. On y trouve les rudiments du cervelet et même du cerveau formant les renflements en rapport avec les insertions des nerfs sensitifs qui se réduisent au toucher.

Arrivés aux insectes, nous trouvons un sens très développé, c'est le sens de la vue, qui semble prédominer sur tout l'organisme; il est vrai que l'appareil de ce sens est si considérable, qu'il constitue la majorité du système nerveux du cerveau ; il nous fournit un exemple de la proposition avancée ci-dessus et dans laquelle j'ai averti que le sens extérieur n'est pas le seul organe de la sensation. En effet, outre les nerfs optiques, qui sont nombreux et aboutissent extérieurement à de petites facultés destinées à recevoir les rayons lumineux, la portion de l'encéphale où aboutissent ces nerfs forme la majeure partie de cet appareil. Il est facile de juger que les déterminations aux mouvements sont principalement données par la masse nerveuse qui opère la perception des corps éclairés, ce qui était nécessaire pour explorer les fleurs, etc. Quant à la génération, elle est commandée par le petit cervelet de ces curieux animaux. La délibération est, dans cette classe, à peine esquissée.

Les poissons et les reptiles forment une série d'animaux plus avancés encore que les précédents; leur organisme est plus compliqué et leurs facultés sont plus étendues; ils en avaient besoin, je parle surtout des reptiles, parce que la patience, la ruse, l'attaque, etc., leur sont nécessaires pour se procurer la nourriture. L'instinct est plus développé chez eux : recevant plusieurs impressions, ces ani-

maux ont à délibérer sur celle à laquelle ils doivent obéir. Si un ennemi ne leur inspire pas beaucoup de crainte, ils se dirigent directement vers leur proie; dans un cas contraire, ils l'évitent, etc. Ils combinent leurs mouvements d'après le danger dont ils sont menacés. Déjà nous découvrons une esquisse des facultés intellectuelles et de quelques sentiments chez certains reptiles surtout : des grenouilles vivent en société, quelques poissons même s'attroupent par bandes et voyagent ensemble L'instinct s'est élaboré avec les organes des sens, et par conséquent avec les représentations des objets extérieurs.

Enfin, en nous élevant aux oiseaux et aux mammifères, nous allons nous rapprocher de l'homme. Nous trouvons les instincts toujours prédominants, mais des sentiments se manifestent. Sous le rapport de l'intelligence, ces animaux sont bien partagés : ils conservent évidemment les représentations des corps, et ils savent parfaitement reconnaître les objets qu'ils ont vus ; c'est une certitude que nous ne saurions recevoir oralement de leur part, mais que nous pouvons acquérir par l'induction : sans qu'un chien nous parle, il est facile de juger qu'il reconnaît son maître, telle autre personne qu'il a vue, celle dont il a reçu du bien ou du mal, le logis qui lui est ouvert, etc. Mille faits prouvent qu'il pense à ces objets quand il en est éloigné, qu'il s'attriste de

leur absence, et qu'il éprouve du plaisir s'il entrevoit les préparatifs d'un voyage qui doit l'en rapprocher; ce qui suppose qu'il en conserve l'idée : il a donc, aussi bien que nous, la sensation, la perception, la comparaison et la mémoire; en un mot, dans bien des cas on dirait qu'il ne lui manque que la parole. On peut même lui accorder un sentiment de personnalité, mais il ne saurait l'exprimer. Le chien a aussi des sentiments, car il vénère son maître et les amis de son maître, tandis qu'il hait et qu'il poursuit ses ennemis. On observe chez lui la reconnaissance, le ressentiment, l'orgueil, le mépris, la bonté, l'imitation, l'émulation, l'envie, peut-être même une certaine nuance d'imagination. Plusieurs animaux jouissent des facultés de l'amitié et de l'association. Des animaux s'assemblent pour chasser, d'autres se réservent des terrains pour cet objet et défendent sévèrement l'approche de leurs domaines. Ils ont leur habitation choisie; ils la défendent : ils ont le sentiment de la propriété. Toutes ces facultés se présentent diversement modifiées et combinées chez les vertébrés, depuis les reptiles, jusqu'aux mammifères les plus rapprochés de nous. Ces animaux partagent la plupart de nos sentiments. Je ne dis rien de plusieurs animaux aussi avancés que le chien, tels que l'éléphant, le phoque qui les surpasse peut-être en intelligence et en sentiments. J'aurais beaucoup plus à

dire sur l'orang-outang, mais il faut attendre de nouvelles observations.

Enfin nous retrouvons l'homme. Eh bien! embryon, fœtus, enfant, il a parcouru, dans son développement, tous les anneaux de la chaîne zoologique que nous venons de dérouler. Il a commencé sous l'empire des lois de la chimie organique et sans instincts; puis il a vécu à la manière des animaux infusoires et zoophytes, en acquérant progressivement les organes de l'instinct et des sentiments; enfin s'est développée l'intelligence sous l'influence des impressions intérieures et extérieures, senties ainsi que perçues. Nous voilà arrivés au plus haut degré du perfectionnement de l'animalité. En quoi consiste-t-il? c'est une question capitale et qu'il nous importe de résoudre.

En quoi l'homme est-il supérieur aux animaux? Les surpasse-t-il par des organes sensoriaux plus parfaits? Non; l'avantage sous ce rapport n'est pas pour lui. L'aigle a de meilleurs yeux; le chien, l'animal herbivore, etc., ont un appareil olfactif bien plus puissant. La nature s'est montrée beaucoup plus libérale envers eux qu'envers nous sous ce rapport, comme sous celui du développement de la partie du cerveau qui correspond aux organes des sens. Ce n'est pas là que gît la cause de notre supériorité. La trouve-t-on dans les instincts? Pas davantage : les instincts des animaux sont plus

prononcés que ceux de l'homme, car les besoins qui en sont l'expression se manifestentplus clairement et sont satisfaits par des actes plus énergiques. C'est par des sentiments plus élevés, par une intelligence plus étendue, par des abstractions d'un ordre supérieur, par le besoin et le pouvoir de nous comparer avec tous les autres corps, et de comparer entre elles nos différentes facultés; c'est aussi par la faculté de créer des signes, c'est-à-dire de rattacher nos sensations, nos perceptions, nos jugements, nos sentiments, nos instincts à des sons, à des formes, à des couleurs, et de nous les transmettre; en un mot de faire sentir et penser les autres avec nous, que nous l'emportons sur les animaux. Vous verrez aussi plus tard comment les signes nous servent à multiplier nos connaissances; mais je dois pourtant vous dire qu'on a trop exagéré l'influence de la parole, lorsqu'on a osé soutenir que puisque les animaux ont comme nous des perceptions et la faculté de juger, notre supériorité et nos progrès dans toutes les connaissances ne pouvaient dépendre que des signes. Cette assertion suppose que ceux qui l'ont émise ne connaissaient pas les sentiments et qu'ils n'admettaient pas des degrés dans l'intelligence.

Comme vous le voyez, messieurs, c'est surtout par l'intelligence que l'homme s'élève si haut audessus des animaux; car la faculté de produire et

de concerter des signes fait évidemment partie de l'intelligence ; c'est une ampliation des facultés intellectuelles qui ne se présente que chez nous. Mais tous ces phénomènes ont des instruments différents ; d'où il suit qu'aucun d'eux ne peut s'expliquer par un autre. Ce grand fait, qui ne pouvait être démontré que par l'étude anatomique et physiologique du cerveau, c'est-à-dire par la méthode fondée par Gall, est bien digne de votre attention. Mais comme il est trop tard pour aborder cette question, nous la renvoyons à la prochaine leçon.

TROISIÈME LEÇON.

15 AVRIL 1836.

Nous avons jeté un coup-d'œil rapide sur l'ensemble de la zoologie, afin de rechercher quels sont les moteurs qui déterminent les actions des animaux quand l'organisation commence. Chez l'infusoire et le zoophyte, nous n'avons vu que des masses de matière animale pourvues d'une cavité digestive, et dans lesquelles on ne pouvait distinguer la substance nerveuse. Chez les vers à sang rouge, les annélides, nous avons reconnu un instinct à peu de chose près borné aux besoins de la nutrition, et une génération hermaphrodite, besoins auxquels préside un système

nerveux ganglionaire, qui coexiste avec un vaisseau et une ébauche de cerveau et de cervelet. En passant à un chaînon plus élevé, nous avons vu le sens du tact se développer davantage, et des mouvements plus étendus se manifester pour aller chercher à quelques distances et choisir la nourriture. Le cerveau nous a paru plus développé, car il faut que l'animal reçoive plus d'impressions des objets extérieurs; mais la génération est toujours hermaphrodite, et les actes qui sont effectués n'annoncent point encore de délibération. Nous avons vu ensuite les organes sensoriaux devenir plus nombreux chez les insectes, et chez certains mollusques des impressions parvenir en plus grand nombre; le mouvement est alors très considérable, et a un centre nerveux; la puissance de délibérer commence à se montrer, étant nécessaire à l'animal ainsi organisé, qui rencontre une foule d'obstacles s'opposant à la satisfaction de ses besoins. Nous avons fait la remarque que le cerveau de l'insecte agissait particulièrement sous l'influence du sens de la vue. Plus haut, nous avons trouvé les poissons et les reptiles; ces derniers seuls nous ont offert des exemples remarquables de délibération, car les poissons ne sont mus que par une voracité aveugle et irréfléchie, dévorant sans distinction toute proie vivante, sans exception de leur espèce et même de leurs petits. Or, ces mouvements multipliés de

certains reptiles, ce choix de la proie à saisir, l'estimation de sa force, faite par l'animal, l'impulsion qui le porte à la guetter, à la saisir d'une manière opportune, à fuir ou à se défendre, etc., tous ces actes supposent un organe nerveux déjà considérable, et l'anatomie comparée nous montre cet organe, déjà complexe, dans les hémisphères cérébraux qui commencent à se développer.

Lorsque nous sommes parvenus aux oiseaux et aux mammifères, nous avons trouvé un grand perfectionnement des organes sensoriaux : ils sont beaucoup plus développés ; la puissance délibéraratrice est plus étendue ; la faculté du choix est mieux exprimée ; le sentiment de l'association est plus prononcée ; plusieurs autres sentiments et l'intelligence existent déjà ; les hémisphères cérébraux ont pris un développement considérable qui les rapproche de ceux de l'espèce humaine.

Arrivés à l'homme, nous avons retrouvé tous les phénomènes que notre coup-d'œil sur la chaîne zoologique nous avait fait découvrir. Nous l'avons vu, au commencement de son existence, vivre comme les infusoires, les zoophytes ; s'élever ensuite par degrés, jusqu'au moment où il quitte le sein de sa mère, et où il se trouve en rapport avec le monde extérieur. A cette époque, il est pourvu de tout ce que les animaux mammifères possèdent de plus parfait dans l'organisme, mais il ne sait et

ne peut encore en faire usage. Il est bien organisé pour délibérer, pour avoir des sentiments et des affections, mais il lui faut du temps pour acquérir ces facultés. La manière dont il fait cette acquisition est si intéressante, que nous la rappellerons sommairement.

Les besoins ne s'étaient point fait sentir tant que l'enfant n'avait pas eu de rapport avec le monde extérieur; mais ils se manifestent dès que commence ce rapport, par les impressions qu'il en reçoit. Alors s'établit une relation, bien digne de remarque, des sensations avec les instincts et avec les besoins. Ce n'est donc pas par la connaissance, par la réflexion, ni en vertu d'une délibération fondée sur la notion des qualités des corps, sur les avantages qu'il y a pour lui à les prendre ou à les rejeter, qu'agit l'enfant qui vient de naître; c'est en vertu des instincts que les perceptions ont mis en action; et pendant qu'il leur obéit, la connaissance s'ébauche, l'intelligence se développe, la réflexion vient la perfectionner, et l'homme formé fait par calcul ce qu'il faisait, enfant, par le seul instinct. Au surplus, on voit assez que les premiers moteurs des instincts, comme ceux des sentiments et de la réflexion, se trouvent toujours dans les perceptions qui résultent des sensations. C'est en ce point important que nous nous trouvons d'accord avec l'école de Condillac.

Cherchant la cause de la prééminence de l'homme sur les animaux, nous ne l'avons point trouvée dans l'action des organes sensitifs, car il leur est inférieur sous ce rapport : témoin l'odorat des herbivores, la vue des oiseaux et des insectes, l'ouïe de la plupart des quadrupèdes. Nous avons ajouté qu'il leur était également inférieur par les instincts et les besoins. Sa suprématie provient, avons-nous dit, en premier lieu, des sentiments qu'on a vus poindre chez les reptiles, s'accroître chez les oiseaux et les mammifères, et qui atteignent chez l'homme le plus haut degré de perfection. Elle provient, en second lieu, de ce que les impressions produites sur lui par les corps sont accompagnées de sensations plus distinctes, lesquelles ensuite sont analysées par son intelligence, puis soumises à la synthèse, et représentées par la peinture, par la sculpture, par la mimique, par le langage ; ce qui suppose des facultés intellectuelles plus multipliées, et des organes pour les exercer qu'il possède en effet, et dont les animaux sont dépourvus. Enfin nous avons dit que la suprématie lui est surtout acquise par la faculté qu'il possède de s'observer, non seulement dans ses rapports avec la nature extérieure, mais encore avec lui-même ; comme aussi de distinguer entre elles les différentes facultés qu'il possède ; de les rattacher à des signes sensibles et de les comparer ; de se sentir sentant pendant qu'il opère tous ces prodiges, et même de

tres. Je la résoudrai formellement avant d'énoncer les motifs de mon jugement. Non, messieurs, cette explication n'est pas possible. Après une telle déclaration, il me reste à la valider par les raisonnements, et je vais y procéder avec toute l'attention que de graves contestations réclament.

Dans un système de philosophie qui a prévalu presque généralement durant le XVIIIe siècle, on a prétendu expliquer tous les phénomènes dits métaphysiques par la sensation; et en conséquence, ceux qui le professent furent appelés sensualistes par leurs adversaires. Cette dénomination adjective est insidieuse sous un rapport : elle rappelle la sensualité attribuée injustement, à la vérité, au système d'Épicure, mais enfin, passée en proverbe; elle induit à jeter de la défaveur sur ceux qui admettent l'intervention des sens dans l'explication de l'entendement humain. Ce fut un moyen adroit de répandre sur eux un vernis d'égoïsme et même de grossièreté, d'en faire ce qu'on appelait des pourceaux d'Épicure. Toutefois, cette épithète, quoique mal fondée, a prévalu, et elle est si généralement employée, que ceux à qui elle s'adresse ont été obligés de l'accepter.

Pour montrer que la sensation peut tout expliquer, il a suffi à Condillac et à ses disciples de lui faire subir des transfigurations : mais ce moyen arbitraire n'est pas admissible aux yeux de l'ob-

servateur de la nature. Il peut être utile de rechercher l'origine première de ce système. Messieurs, cette explication me paraît provenir de ce qu'on n'a eu égard qu'au phénomène du sentir dans l'observation de nos facultés. On le retrouve, en effet, partout dans le langage; on dit : Je sens que telle chose est belle; je sens que telle chose est hideuse; je sens que cette action est bonne, sublime, tandis que cette autre est sentie par moi mauvaise. En un mot, le verbe sentir a servi très fréquemment pour désigner certains états de l'homme par lesquels il se représente en rapport avec une impression quelconque. On dit même : Je sens la justesse de telle proposition, etc. En effet, ces sentiments, ces jugements se passent en nous avec la rapidité et la facilité de la sensation la plus simple, produite par les agens extérieurs, et nous sommes portés à les assimiler à la sensation, à les désigner par la même expression. Eh bien, messieurs, à force d'employer le verbe sentir dans des acceptions aussi nombreuses que variées, mais qui paraissaient identiques, et qui d'ailleurs étaient fort pittoresques, on a fini par croire que tout se réduisait à la sensation; qu'il suffisait de transformer la sensation produite par un corps en une autre sensation pour avoir l'explication des facultés intellectuelles.

Néanmoins le sentir n'explique pas tout : il n'explique pas plus l'intellect que les instincts, les be-

soins et les sentiments moraux. Disons mieux, il n'explique rien; et la preuve, c'est qu'on trouve ce phénomène chez tous les êtres qui sont du domaine de la zoologie; et cependant vous avez vu qu'il ne se rencontre pas toujours avec les besoins et les sentiments; qu'il est isolé chez certains animaux, et que long-temps il ne produit rien de sentimental ni d'intellectuel chez l'enfant. Puisqu'il en est ainsi, les instincts, les besoins, les sentiments, l'intelligence, ne peuvent pas être des conséquences du sentir. La seule explication possible des différences qu'on observe chez les animaux sous le rapport de ces facultés gît uniquement dans l'organisation du cerveau. Pourquoi transformer en une foule de phénomènes si différents le phénomène général du sentir, qui est ou le résultat de l'impression produite par des corps extérieurs, et leur représentation lorsqu'elle a lieu; ou les modifications agréables ou pénibles pour nous de nos organes, par suite de changements survenus dans leur intérieur? La vue est la perception des corps, produite par l'action des rayons lumineux sur les yeux; l'ouïe est la sensation et la perception produites par l'action des sons sur l'appareil acoustique, et ainsi des autres sens. Certaines portions du cerveau s'acquittent de cette première fonction intellectuelle; d'autres font percevoir la douleur et le plaisir, que l'on a qualifiés de physiques; d'au-

tres sont destinées à mettre en action les instincts et les sentiments auxquels se rattachent le plaisir et la douleur, qu'on rapporte au moral; d'autres enfin s'acquittent des opérations intellectuelles. Jamais un de ces actes nerveux ne se transforma en un autre; la preuve, c'est que tous se présentent isolément, soit dans la série des animaux, soit dans les différents sujets de l'espèce humaine, et toujours des rapports évidents sont observables entre ces phénomènes et les organes qui leur correspondent. Voilà ce que nous devons aux observations des phrénologistes.

Cependant, le système que nous blâmons ici a prévalu pendant fort long-temps ; il a triomphé dans un siècle si distingué par ses lumières, qu'il conservera toujours un grand éclat dans l'histoire.

Comment l'erreur a-t-elle donc pu se maintenir aussi long-temps et dans un tel âge? C'est, messieurs, parce qu'on a supposé résolu ce qui était encore en question. On a dit : Il y a dans la tête de l'homme une intelligence qui opère sur le sentir, et tous les phénomènes moraux sont les résultats de cette opération. Pour les matérialistes, cette intelligence était le cerveau en masse, ou l'une de ses parties centrales; pour les spiritualistes, c'était un être immatériel, placé ou dans le cerveau entier, ou encore dans un point central, comme la glande pinéale, le corps calleux, la protubérance annu-

laire, etc. Cet être intelligent, quel qu'il fût, avait les sens pour courriers, porteurs de dépêches, et les muscles pour ministres. Et l'on ne s'apercevait pas que cette hypothèse n'explique rien, puisque cette intelligence interne, matérielle ou spirituelle, est faite sur le modèle d'un homme ordinaire! de sorte que l'on se bornait à reculer la difficulté en plaçant gratuitement un petit homme dans un grand, dont on lui accordait toutes les prérogatives.

Maintenant que l'observation, en donnant naissance à la phrénologie, a appris qu'il y a des organes particuliers pour chacune des fonctions cérébrales, on reconnaît combien il est ridicule de supposer qu'un être intelligent réside dans l'intérieur de la tête : toutefois c'est ce que supposent encore ceux qui demandent aux phrénologistes qu'ils leur montrent un point central dans le cerveau, auquel correspondent tous les organes. Ils se figurent encore, comme les précédents, un autocrate assis sur la glande pinéale, ou logé dans le centre des ventricules pour être plus à son aise, recevant des courriers qui venaient autrefois des sens, qui viennent maintenant des organes cérébraux, et expédiant des ordres pour l'exécution des mouvements. C'est une de ces personnifications que l'homme est inclin à créer, mais qui doit désormais cesser.

Les idées ou représentations, soit des corps, soit des phénomènes ou évènements, n'expliquent pas

plus l'intellect que ne l'explique le sentir, à moins qu'on ne suppose des transformations, ou bien une intelligence placée dans le cerveau pour opérer sur les idées; ce qui rentre dans les erreurs que nous venons de relever.

C'est sur l'hypothèse qui vient d'être refutée d'une intelligence, soit matérielle, soit immatérielle établie dans le cerveau, que se fonde le système de *l'égoïsme bien entendu*, proposé par les philosophes du XVIIIe siècle. Elle s'applique, particulièrement ici, aux sentiments et aux impulsions qui constituent le moral humain : ainsi, quand on a dit, c'est un sentiment d'égoïsme qui fait faire le bien et le mal, on a toujours supposé un principe intérieur, appelé âme, esprit, ou *sensorium commune*, matériel ou spirituel, mais toujours agissant d'après les calculs qu'on voit faire à certains hommes, calculs qui supposent d'ailleurs bien à tort que l'intelligence produit les sentiments, les impulsions, les passions. Ainsi, lorsque ces philosophes observaient des actes répréhensibles, ils disaient que l'intelligence intérieure avait mal calculé ses intérêts en agissant d'après la passion du moment; qu'elle n'avait point compris qu'il y aurait eu pour elle des avantages plus grands, en agissant dans l'intérêt commun, attendu que les intérêts particuliers s'y rattachent nécessairement; qu'au lieu d'écouter ses inclinations, elle aurait mieux fait de

les refréner, etc... Toutes ces explications, dont le but est d'ailleurs louable et très moral, sont hypothétiques, parce qu'elles supposent que la personne intérieure ou le principe, quel qu'il soit, aime ou hait, cherche ou fuit d'après la réflexion fondée sur la connaissance du monde extérieur. Or cela n'est pas vrai, puisque les penchants et les sentiments dépendent d'organes qui ne sont ni ceux de la connaissance, ni ceux de la réflexion. L'intelligence peut bien repousser ou caresser les penchants, mais elle ne les produit pas; et, pour vaincre ceux qui sont préjudiciables à l'état social, il lui faut une force organique, et une habitude d'exercice, dont les utopistes du XVIIIe siècle n'ont eu aucune idée.

Dans une école plus moderne, des voix se sont élevées pour dire : « L'action de sentir peut bien » expliquer l'intelligence, mais elle ne peut pas » expliquer les sentiments moraux, le sentiment » du beau, celui du juste, celui du devoir, l'amour » de la vérité, le besoin de faire le bien pour le » seul plaisir de le faire et au péril de l'honneur » et de la vie. Les sensualistes sont des égoïstes » qui ont tout soumis au calcul, à des intérêts » particuliers. Les représentations des corps, les » impressions extérieures, les sensations n'expli- » queront jamais les sentiments élevés, supérieurs, » qui font la base de la moralité, qui établissent les » rapports de l'homme avec ses semblables, avec

» son créateur, comme avec toute la nature, et qui sont des attributs ou des qualités de l'âme. » Ces déclamations pompeuses ont été écoutées et accueillies avec faveur, et l'on s'est écrié : « Voilà qui » est beau! voilà qui est sublime! » Eh bien! messieurs, c'était applaudir à une erreur tout-à-fait semblable à la précédente. D'abord on a eu tort d'accorder que le sentir peut expliquer l'intelligence; en second lieu, on a continué de faire allusion à un être inclus dans l'homme, et doué, soit par Dieu, soit par la nature, de toutes les qualités sentimentales qu'on vient d'exposer. Qu'on ait appelé cet être personne par excellence, *moi*, esprit, âme ou *sensorium commune*, c'est toujours la même entité qu'on a fait jouer comme une marionnette; c'est toujours la même ornière dans laquelle on s'est traîné.

C'est encourir et braver bien des reproches, et même des haines, que de vous parler avec cette franchise; mais, messieurs, la vérité me prescrit ce langage, c'est pour servir ses intérêts sacrés que je le tiens; aucune autre considération ne doit m'arrêter. Oui! ce sont de pures fictions, de pures suppositions que les psychologistes ont étalées devant le public. L'anatomie et la physiologie du cerveau peuvent seules fournir des notions rationnelles sur l'entendement humain.

Raisonnant d'après les renseignements puisés à

cette source, nous répondrons aux psychologistes : « Croyez-vous avoir expliqué l'homme en plaçant, et par supposition encore, au lieu d'un centre dans la matière cérébrale, un *moi* immatériel sans siége déterminé chargé de sentir, de se passionner, de vouloir et de commander l'action ? Vous ne voyez donc pas que ce *factotum* du logis est construit sur le modèle de la vieille âme dont vous vous moquez, et que de plus il est sujet à des absences que l'âme ne faisait pas, car on la laissait se reposer ou attendre chez l'embryon, chez l'endormi, chez le malade, etc., tandis que votre *moi*, revêtu d'un signe sensible, ne peut être supposé quand ce signe manque. Vous n'avez rien expliqué de cette manière. Dites-moi pourquoi votre être intérieur, esprit, âme, personne ou *moi* a des facultés différentes? Vous ne pouvez pas satisfaire à cette demande ; vous vous contentez de suppositions, ou bien vous répondez : *Ma conscience m atteste qu'il est bien l'opérateur de ces phénomènes*. Eh bien ! moi, je vous dis : « Votre conscience vous trompe ; interrogez vos sens appliqués à l'observation des autres hommes, et ils vous instruiront comme ils m'ont instruit : car moi, parlant au nom des physiologistes, je vous les montre les pourquoi de ces facultés, et je vous les explique autant qu'il est possible à notre intelligence d'expliquer. Mon explication consiste à vous faire voir les organes qui sont en rapport

avec ces différentes facultés; je ne vous les montre pas seulement dans l'homme, je fais plus : je vous les désigne dans toute la nature animale. Telles que je les fais passer sous vos yeux, ces facultés ne sont pas des êtres imaginaires; ce sont des actions d'organes matériels dont vous pouvez constater l'activité et le repos, la prédominance et la faiblesse relatives, le concours et l'opposition dans les animaux, tout aussi bien que chez l'homme. C'est, en effet, de ces diverses démonstrations que doit se composer un système parfait de phrénologie. Il faut convenir que nous ne sommes pas encore arrivés à ce degré de perfectionnement; mais du moins nous sommes sur la voie, et nous y sommes assez avant pour être sûrs qu'aucune autre méthode que celle-là ne peut conduire à la connaissance de l'homme intelligent et moral, telle qu'il est possible à son espèce de la posséder. »

On me répondra probablement par un reproche banal et désormais fort usé; on me dira : « Toute cette doctrine conduit au matérialisme! » Ce mot, messieurs, ne m'impose pas, parce que je n'ai nullement l'intention de découvrir ou de nier la cause première des phénomènes dont je vous fais l'histoire. Libre à chacun de se figurer à sa guise l'élément primitif de la vie, et de le considérer comme immatériel. Je me borne à répéter après les phrénologistes, que la cause première, quelle

qu'elle soit, de notre intelligence et de notre moral, a besoin de tels ou tels organes pour se manifester par les actes que l'on désigne sous ces dénominations. Ceci est clair et intelligible pour tous, aussi facile à déduire de l'observation empirique que l'assertion des psychologistes, forcés, malgré toute leur répugnance, de déclarer *coram populo,* que le cerveau, pris collectivement, est nécessaire pour la manifestation de l'esprit, et que l'âme ou le moi ne peut opérer sans une tête. Quelle différence y a-t-il donc, en effet, entre dire que l'esprit opère avec un organe simple ou avec un organe multiple? c'est toujours de la matière nerveuse qu'il lui faut pour se manifester. L'une de ces propositions n'est pas plus matérialiste que l'autre, mais celle des phrénologistes paraît, dès le premier abord, plus vraisemblable; car si vous n'accordez à l'esprit qu'un seul instrument, dont la forme et l'étendue sont indifférentes, vous ne pourrez jamais concevoir, ni comment il peut le monter sur des tons si différents, ni comment il ne peut pas le monter sur tous les tons, y réunir toutes les octaves et y jouer tous les airs possibles, malgré les différences d'âge, de sexe et de santé. Aussi les plus sages entre les croyants, des hommes animés d'une foi sincère et éclairée ont-ils compris cette nécessité, et n'ont-ils pas craint d'étudier la phrénologie, persuadés qu'aucun des dogmes de cette science n'attaque des convictions

auxquelles ils tiennent autant qu'à leur propre existence.

Mais revenons aux philosophes modernes qui font sonner si haut leur spiritualisme et leur moralité, dans le dédain dont ils accablent la physiologie du cerveau. Si ces messieurs veulent bien convenir qu'il n'y a pas une différence essentielle entre les conditions qu'ils reconnaissent être indispensables pour la manifestation de nos facultés, un cerveau simple, et celle voulue par les phrénologistes, un cerveau composé, ils seront maîtres de nous dire : « La tête est nécessaire, soit; mais elle ne suffit pas seule à l'accomplissement des actes spirituels, il nous faut donc un esprit. » Nous leur disons : gardez votre esprit, pourvu que vous rendiez à chaque organe du cerveau ce qui lui appartient.

Nous pourrions aussi leur répondre : « Effectivement le cerveau ne peut agir sans le concours de divers agents, le calorique, l'oxygène, l'électricité, les impondérables enfin, dont l'action n'est pas aussi étudiée par les physiologistes que par les physiciens. Nous ajouterions que ces principes, qui ne nous sont connus que par quelques effets, semblent se confondre avec la cause première de la vie; mais que pourtant nous ne répugnons point à en distinguer cette dernière, pourvu qu'on ne l'emprisonne pas, par fragments, dans les différents cerveaux d'une seule espèce d'êtres vivants. » Cette cause,

nous la sentons par induction sans la concevoir; nous comprenons même la nécessité d'un moteur unique pour toute la nature, mais nous n'avons aucun moyen de le découvrir, et certes, les idéalistes et les moralistes ne sont, sur ce sujet, pas plus avancés que nous. Le philosophe ne peut que le concevoir ce moteur, et ne peut jamais lui assigner des attributs : M. Royer-Collard en a fait lui-même l'aveu formel, d'après les fragments de ses leçons publiés par M. Jouffroy. Pourquoi donc, si l'on ne peut définir le premier moteur, faire opérer des actes matériels, comme les mouvements volontaires, etc., à une entité intra-cérébrale, fixe ou volante, active ou virtuelle, façonnée sur le modèle de ce moteur qu'on ne connaît pas ? J'aimerais autant mettre immédiatement Dieu en action sur les corps comme *Malebranche* ou *Spinosa*. Les hommes scrupuleux ne craignent-ils pas de s'exposer à l'impiété par toutes ces suppositions? Eh, messieurs! laissez agir les organes, puisque leur action ne porte aucune atteinte à la cause première, et gardez-vous de croire que vous expliquez quelque chose en insérant une intelligence, construite sur le modèle d'un homme, dans un cerveau.

Telles sont cependant les prétentions des philosophes qui condamnent la phrénologie sans réfléchir qu'elle ne porte aucune atteinte à la cause

première, qu'ils affectent de vénérer. Ils arrêtent, par cette condamnation, les progrès des lumières. C'est ainsi que la découverte de Galilée rencontra des obstacles; c'est ainsi que la géologie fut anathématisée comme dangereuse, parce qu'elle jetait des doutes sur l'époque qu'on avait assignée à la création de la terre. La publication de ces connaissances excita de longues rumeurs. Quel en a été le résultat? le triomphe de la raison et l'avancement de la science. Eh bien! il en sera de même pour la phrénologie. Il est absurde aussi d'accuser cette science de favoriser l'immoralité, puisqu'elle démontre que l'homme renferme dans son organisation la source de toutes les vertus, de tous les pouvoirs moraux capables de corriger les inclinations vicieuses, et cela sans qu'il soit nécessaire ni d'invoquer des motifs d'un égoïsme qu'on dit bien entendu, mais qui est toujours de l'égoïsme, ni d'armer un Dieu vengeur, figuré sur un roi colère, et dont les menaces n'ont jamais arrêté les grands scélérats, ni de lui donner pour exécuteur une caricature ridicule qui n'épouvante plus que quelques paysans grossiers et des femmelettes.

De vaines déclamations ne doivent pas nous arrêter, messieurs; la morale, comme la raison qui en est inséparable, doivent nous engager à étudier les fonctions du cerveau, et à nous assurer si les facultés que nous trouvons chez l'homme sont

diversement réparties dans la série des animaux. Pour accomplir cette tâche, il nous faudra spécifier les différents organes de ces facultés. Ce sont ces distinctions qui ont répandu l'alarme, et qui soulèvent effectivement des méditations très graves. Le moment s'approche de les aborder; elles seront le sujet de nos prochaines leçons.

En définitive, ces généralités longues et sérieuses ont dû, messieurs, vous apprendre que la phrénologie, étant fondée sur des études anatomiques, ne doit pas être considérée comme un système conçu *à priori*. Non, elle n'est pas sortie tout armée du cerveau d'un homme, comme Minerve sortit, selon la fable, du cerveau d'un dieu : elle se compose de faits et de déductions successivement amassés. Cette moisson a été abondante, quoique le champ où elle a été recueillie soit cultivé depuis peu de temps. Nous devons, avant d'entrer dans ces détails, vous esquisser l'historique de ces travaux si fructueux, et qui rendent le nom de Gall immortel. Nous passerons ensuite à la partie empirique de la phrénologie, à l'étude proprement dite de l'esprit humain, non pas, bien entendu, d'un être fictif portant ce nom mystérieux, mais de l'ensemble des facultés mentales de l'homme, tenant à l'organisation de son cerveau, et dont l'association le constitue ce qu'il est pour le philosophe et le moraliste.

QUATRIEME LEÇON.

1er JUIN 1836.

MESSIEURS,

J'éprouve un plaisir bien vif à me trouver réuni au milieu de vous après les obstacles qui nous ont séparés pendant quelques semaines. L'empressement que vous avez mis à aplanir les obstacles qui s'opposaient à cette réunion (1), en même temps qu'il flatte mon amour-propre, m'est un sûr garant de la tendance au progrès qui existe dans notre jeunesse. Je vois que désormais le ridicule ne peut avoir d'action que lorsqu'il est bien placé, et que, dirigé contre l'observation, il perd tous ses traits, toute son acuité. Cependant, ne préjugeons rien, et examinons froidement cette doctrine contre laquelle on trouve que le ridicule ne suffit plus désormais, puisqu'on l'attaque avec la fureur, avec le sarcasme, et même avec la calomnie, comme l'ont

(1) L'extrême affluence des élèves avait forcé le professeur à interrompre ces leçons commencées à la Faculté de médecine de Paris le 11 avril. Il ne put réussir à se procurer un local plus ample dans les autres facultés ; et le cours, interrompu après la troisième leçon, n'aurait pu être continué si les élèves ne se fussent portés d'eux-mêmes à faire une souscription pour pourvoir aux frais d'une salle libre, indépendante de toute corporation enseignante. Les leçons interrompues le 15 avril 1836, ne purent être reprises que le 1er juin suivant.

prouvé assez évidemment plusieurs publications faites dans les journaux.

Je vais vous rappeler, en peu de mots, ce qui a été développé dans les trois premières leçons. Nous avons cherché quel était l'objet de la phrénologie, et nous avons établi que ce n'était pas un système de psychologie, inventé pour expliquer les facultés de l'homme; que c'était le résultat d'observations faites par les sens, et non des conceptions *à priori* faites dans le cabinet.

Nous avons été forcé de jeter un coup d'œil sur l'antique philosophie, afin de savoir quelles idées on s'était faites de ces facultés de l'homme, et nous avons rencontré différents systèmes. Ces systèmes, d'abord grossiers, à peine élaborés, ont pris ensuite du développement, et l'on est arrivé, comme nous l'avons montré, à partager les facultés de l'homme en deux séries, l'entendement et la volonté. Ces deux facultés générales, dont nous avons donné la définition, n'expliquent pas tout. On avait senti leur insuffisance, et plusieurs philosophes s'étaient attachés à un phénomène signalé par Descartes comme le phénomène fondamental du moral humain, le sentiment personnel ou le *moi*. Une doctrine, qui a fait de très grands progrès depuis le dix-huitième siècle, était fondée exclusivement sur l'étude du *moi*. Nous avons fait remarquer l'inconvénient de cette méthode ; c'est un homme qui s'observe, qui écoute ses pensées, qui les interprète, qui se prend

pour modèle de l'espèce entière : or, comme les hommes diffèrent beaucoup entre eux, vous devez sentir que chaque psychologiste, en procédant par l'étude de lui-même, devait prendre une idée différente de l'espèce. C'est ce qui est arrivé. Les psychologistes ne se sont point trouvés d'accord.

Gall est survenu, pendant ces dissensions, ces discordes générales des philosophes; il a pris une autre voie. Il a senti qu'il ne suffisait pas à l'homme de s'observer lui-même, qu'il fallait appliquer toutes nos facultés à l'étude des autres hommes, ce qui est une chose immensément différente; car, messieurs, vous ne pouvez vous observer que quand vous êtes instruits, parvenus à l'âge adulte, bien portants, jouissant actuellement de la plénitude de toutes vos facultés, mais surtout instruits. Il faut que vous vous soyez exercés pendant long-temps à la pensée, au raisonnement, avant de pouvoir vous observer avec fruit. Qu'apprenez-vous par là ? l'homme dans certaines positions déterminées. Mais l'observateur d'autrui dirige différemment ses études; il observe l'homme depuis l'état d'embryon jusqu'à la mort. Il l'observe malade, il l'observe sain, et avec des conditions d'organisation bien différentes de celles où l'observateur de soi-même a pu se saisir. Il l'observe lorsque quelques circonstances, comme la fatigue, un besoin, le sommeil, interrompent l'exercice de ses facultés. En un mot, il observe l'homme quand l'homme ne peut s'obser-

ver lui-même. Il est clair que de là résulte une une notion beaucoup plus large, beaucoup plus profonde de l'espèce humaine. Je cherche aujourd'hui à vous faire sentir, palper, toucher au doigt la différence de ces deux observations. Jamais les philosophes n'avaient procédé de cette dernière façon. Qu'en résulte-t-il? que l'étude de l'homme est une observation d'histoire naturelle, et qu'alors la psychologie n'en est plus qu'une branche, n'est plus que l'histoire de quelques unes des circonstances où l'homme peut se trouver.

Voilà ce que j'ai cherché à vous développer. Revenant ensuite sur les résultats de l'observation obtenue par les sens, c'est-à-dire à l'étude du naturaliste, faite non seulement sur lui, non seulement sur un autre homme adulte, bien portant, instruit, raisonnant, etc., mais faite aussi sur l'espèce tout entière, j'ai trouvé qu'il y avait de grandes relations entre nos facultés et celles des animaux; que de l'étude des animaux et de l'étude de l'homme, il résultait une somme de connaissance qui constituait une véritable science sous le rapport des fonctions du système nerveux. Cela nous a conduit à jeter un coup d'œil sur l'animalité. Nous avons passé en revue, d'une manière rapide, les séries des animaux, et vous savez à quels résultats cet examen nous a conduit.

Dans la comparaison que nous avons faite de l'homme avec les animaux, nous avons insisté

sur un point important : non seulement il compare entre eux, avons-nous dit, les corps de la nature, mais il rapproche, compare et juge les jugements qu'il en a portés, les sentiments qu'ils lui ont fait éprouver, et les impulsions qui en ont été la conséquence ; et pendant qu'il se livre à toutes ces comparaisons, il s'observe lui-même, il se place au-dessus de tous les phénomènes qui se passent en lui, de sorte qu'il a le sentiment de quelque chose qui est au-dessus de tout ce qu'il voit intellectuellement.

Voilà précisément, avons nous fait observer, le point sur lequel les psychologistes s'étaient arrêtés pour attribuer au sentiment de *moi*, au sentiment de la personne qui se met au-dessus de tout, qui se sépare, s'abstrait, se voit opérer, qui semble se dédoubler à l'infini, une nature toute différente de celle des phénomènes de perception, d'instinct, et même de sentiment. Malheureusement pour les psychologistes et pour nous aussi, car tous les hommes voudroient trouver en eux une nature au-dessus de toute la nature, l'observation par les sens, faite sur les autres hommes, démontre que cette faculté du sentiment personnel, est, comme les autres, inhérente à des organes.

Voilà, d'une manière très abrégée, ce que nous avons dit sur les systèmes de philosophie. Il manque à ce résumé beaucoup d'arguments, mais vous les trouverez dans les trois premières leçons qui vont incessamment être publiées.

Nous nous sommes résumés à trois sortes de facultés, quatre en y comptant les mouvements : ce sont les instincts, les sentiments, et l'intelligence, qui se subdivise, suivant les travaux des phrénologistes, en perception des attributs des corps et réflexion. Nous avons rattaché ces quatre facultés à des masses qu'il est bon peut-être de vous rappeler.

Les instincts siégent dans les parties inférieures, postérieures et latérales, avons-nous dit ; les sentiments, dans la partie supérieure ; l'intelligence, dans la partie antérieure.

Ces propositions sont prouvées d'un côté par le défaut de développement de chacune de ces régions, qui entraîne la nullité des phénomènes qui leur correspondent, et de l'autre par le développement prédominant de ces mêmes régions, d'où résulte la prédominance desdites facultés. En voici des exemples assez multipliés. (Le professeur compare des têtes d'idiots de différents degrés et quelques têtes de condamnés peu intelligents, et privés des sentiments supérieurs, mais à instincts prédominants, avec des têtes d'hommes éminemment intellectuels et moraux ; puis il continue.)

Ainsi l'usage, la destination de ces trois genres de facultés, sont prouvés par leur plus ou moins de développement ; par leur absence chez les sujets où la dépression existe, et par leur développement très prononcé chez ceux où tous ces organes sont effectivement très prononcés aussi. Notre pro-

position est donc prouvée et par le positif et par le négatif : voilà les bases, nous verrons les détails.

Qu'ont de commun toutes ces facultés ? D'être mises en action par les sensations et les perceptions, et voilà ce en quoi seulement nous sommes d'accord avec l'école de Condillac. Si l'homme n'avait pas de sensations, inutilement il éprouverait des impulsions vers les sentimens ; ces impulsions ne se rattacheraient à rien ; il n'en résulterait qu'un trouble qui n'aurait pas d'objet; ce serait une agitation idiote, folle. Ainsi, il faut que les deux autres sections, la section des instincts et celle des sentiments, soient servies par la section de l'intelligence. La fonction de cette section de l'intelligence est de mettre les passions et les instincts en rapport avec le monde extérieur ; en d'autres termes, de montrer aux passions et aux instincts l'objet extérieur qui doit les satisfaire.

Il résulte de là que la sensation ne peut tenir lieu d'aucune de ces autres facultés. Parconséquent, c'est un système erroné que celui qui fait naître toutes les facultés de la sensation par voie de transformation directe. La sensation est la sensation, rien de plus. Il y a deux choses à y distinguer, avons-nous dit : l'action du *sens* et la *perception*. En effet, l'action de l'expansion sensitive n'est pas la perception, car l'œil peut être parfaitement sain, la lumière jouer dans l'intérieur de cet organe d'une manière parfaite, sans qu'il y ait

perception des corps éclairés; l'oreille peut être parfaitement organisée, l'air peut y être réfléchi, y produire tous les ébranlements qui ont coutume de déterminer la sensation de l'audition, sans que la perception des sons en soit la conséquence : il suffit pour cela que le cerveau ne soit pas apte à ces perceptions.

C'est donc dans le cerveau que s'effectue la sensation, après quoi, le corps extérieur étant connu, deux choses se passent : les instincts et les sentiments sont mis en action pour agir sur les corps extérieurs, et l'intelligence observe cela et réfléchit sur ces phénomènes.

Toutefois, la réflexion n'a pas toujours lieu, comme nous l'avons dit. Ainsi, l'enfant commence à avoir les sensations, les perceptions, les instincts, sans jouir de la réflexion. Il agit comme les animaux, sur les objets extérieurs, sans savoir ce qu'il fait. Mais à mesure qu'il se développe, la partie qui correspond à l'intelligence ayant pris de l'accroissement, s'étant exercée, il commence à réfléchir sur ses actions et les rattache à ses instincts et à ses sentiments. On peut écrire telle injure qu'on voudra contre cette proposition : cela m'est indifférent, parce que tel est le fait. Le *moi* vient à la suite des instincts et des sentiments, et se dessine peu à peu avec les organes de l'intelligence.

Nous avons prouvé que les autres facultés ne sont pas le résultat de la transformation des sen-

sations. Ce qui interdit toute espèce de doute à cet égard, c'est qu'on peut avoir la sensation très nette, comme l'ont les animaux, sans avoir l'intelligence ni le sentiment.

Le *moi* ne dirige point le moral humain comme on l'a cru; il n'est que témoin dans bien des cas; mais témoin, il joue un rôle, un rôle immense, dans la réflexion, pourvu que les passions, les instincts, ne viennent pas heurter avec trop de violence la masse cérébrale, parce qu'alors il est entraîné lui-même. Tout cela a été dit et sera prouvé par les détails; je me contente de vous rappeler ces observations, parce qu'elles se rattachent aux trois premières leçons. J'ai cru devoir encore ajouter ces réflexions générales, et désormais je pense vous en avoir dit assez.

Vous voyez que les distinctions des phrénologistes sont venues fort à propos pour mettre d'accord les philosophes, et que ces trois sections de nos facultés, auxquelles on pourrait même ajouter le mouvement, expliquent des systèmes de philosophie ancienne, qui réduisaient les facultés de l'homme à l'entendement et à la volonté; elles expliquent également le système des modernes fondé sur le *moi*, et qui fait consister l'homme moral dans une conscience composée de faits sensitifs, de connaissance, et faits volontaires. Nous avons dit aussi que ces trois grandes fonctions produisent les mouvements; et, en effet, c'est par les mouvements

qu'elles se manifestent; sans les mouvements, nous n'aurions aucune idée de ce qui se passe dans le moral de nos semblables. Aux mouvements se rattachent la parole, le geste, l'écriture, et par les mouvements, nous savons ce que c'est que l'homme, ce qu'il pense, ce qu'il sent, pourquoi il se meut, etc. Le mouvement que nos sens perçoivent chez les autres hommes, est donc un résultat définitif de ces trois groupes de facultés; elles sont mises en action par les expansions nerveuses qui s'appellent sens, et produisent le mouvement par leur réaction sur les muscles. Nous avons ajouté qu'il se passait en même temps d'autres mouvements dans l'intérieur des tissus; mais ce n'est pas ici le lieu de nous en occuper, quelle que soit leur influence sur les sentiments et les déterminations de l'homme et des animaux.

Historique de la Phrénologie.

Maintenant je dois vous dire ce que les anciens pensaient du cerveau, puisqu'il faut que nous arrivions aux localisations. J'entre dans l'historique de la phrénologie proprement dite.

Dès l'antiquité, dès cinq cents ans avant Jésus-Christ, ou plutôt avant notre ère, car cela est plus clair, Pythagore avait dit que l'âme végétative et l'âme sensitive étaient dans le corps, dans le sang; mais que dans la tête était la partie la plus sublime de l'homme, l'âme rationnelle. Ce fut aussi l'opi-

nion de Démocrite. Platon plaça également l'âme raisonnable dans la tête, mais il mit les passions dans les viscères, idée qui a prévalu pendant long-temps. Au reste, l'activité qui fait agir le cerveau et les viscères était tirée du πνευμα. Qu'est-ce que c'est, direz-vous, que le *pneuma*? C'était, suivant les anciens, l'âme universelle, un mouvement de vie que l'on supposait animant toute la nature. Il fournissait au cerveau, ainsi qu'aux sens, une espèce d'αυρα qui constituait l'élément de leur activité. C'est la doctrine la plus antique ; mais comment est fait ce *pneuma*? par subtilisation, c'est-à-dire qu'on supposait un corps extrêmement ténu, aériforme, qui arrivait, à force d'être raffiné, au point de n'être plus qu'un élément imperceptible aux sens. Alors on lui donnait une activité extraordinaire. Vous voyez, messieurs, que cette antiquité avait, en quelque sorte, pressenti nos impondérables. Mais c'était toujours le cerveau qui était le dépôt de cette *aura* qui en provenait, et qui servait pour la production des phénomènes de l'intelligence, car les passions étaient reléguées dans les viscères.

Aristote parait avoir pensé de différentes manières, ou ne s'être pas toujours exprimé de la même façon, sur les fonctions du cerveau. Je vous avoue que je n'ai pas eu le temps de compulser beaucoup Aristote pour me mettre bien au courant de ses opinions ; mais je vais vous rendre compte du résultat

des travaux qui ont été faits par d'autres. Aristote semblait d'abord avoir adopté l'idée que le cerveau n'était qu'une glande, sécrétant une humeur pituiteuse, destinée à rafraîchir le sang. C'était à peu près aussi l'idée d'Hippocrate. Il résultait de là, que quand cette glande était trop considérable, le tempérament était trop humide; et une grosse tête était considérée comme un signe d'hébétude. Ceci a bien un certain fondement, car, comme vous le savez, les rachitiques, qui ont des têtes extrêmement volumineuses, sont souvent idiots par l'effet d'une hydropisie du cerveau. Je crois que telle est l'origine de cette opinion-là, que les ennemis de la phrénologie font sonner bien haut contre elle; mais je ne pense pas qu'Aristote ait toujours tenu à cette idée, car Aristote est aussi le fondateur de l'anatomie comparée. Il a comparé le cerveau de l'homme avec celui des animaux, et il a fait la remarque que celui de l'homme avait un volume relativement et même presque absolument plus considérable que celui des animaux, et c'est à cela qu'il attribuait la supériorité de son intelligence.

Du reste, il a été publié, dans le journal d'Edimbourg, une notice historique qui n'est pas traduite en français, qui est comme inédite pour nous, et de laquelle on m'a communiqué quelques extraits, dont je vais vous donner connaissance. Ils seront bien placés dans l'historique de la phrénologie. D'après l'au-

teur de cette notice, Aristote aurait eu des idées moins grossières du cerveau. Je vais lire :

« Aristote, dont la plupart des théories scientifiques sont émanées, considérait le ventricule antérieur du cerveau, qu'il supposait correspondre au front, comme étant le siége du sens commun, les nerfs des cinq sens prenant leur origine sur ce lieu. Il plaçait ensuite l'imagination, le jugement et la réflexion dans le second ventricule, lequel communique avec le premier par une petite ouverture donnant passage, suivant lui, aux impressions transmises par les cinq sens. Le troisième ventricule était destiné à la mémoire : c'était une sorte de magasin où les conceptions de l'esprit, produites dans le second ventricule, demeuraient en réserve. Ces notions furent reproduites ensuite par plusieurs auteurs, sans être ni étendues ni perfectionnées. »

Elles passèrent de siècle en siècle, et on les retrouve dans l'école d'Alexandrie. Ceci est très positif. Erophile place l'âme derrière la voûte à trois piliers. Erasistrate est moins clair. Vous savez qu'une grande partie des ouvrages de ce temps-là sont détruits. Quoi qu'il en soit, on en trouve assez dans les classiques qui nous restent, pour voir quelle était l'idée de ces anciens philosophes. Ils considéraient nos facultés comme tenant à des espèces d'*auras*, que nous appellerions aujourd'hui des gaz. Pour qu'elles fussent plus à l'aise,

on les mettait dans les ventricules du cerveau. Comme on porte la main au front, et qu'il semble que le front soit affecté quand on pense, ils y plaçaient le sens commun ; ils élaboraient ces idées dans la partie moyenne, et les mettaient en dépôt dans la partie postérieure. Vous voyez là une tendance vers la localisation.

Au reste, ces tendances à la localisation de l'ancienne Grèce, n'étaient pas bornées aux philosophes, car les artistes et les poëtes les avaient aussi. Ainsi les artistes, quand ils veulent représenter le génie, la science, la sagesse, configurent toujours un front saillant, volumineux ; et s'ils n'ont pour but que de montrer la force musculaire, ils font une petite tête avec de gros muscles. Ceci est encore parfaitement d'accord avec les observations que l'on fait aujourd'hui à Londres, où l'on a eu la curiosité de se procurer des renseignements auprès des chapeliers ; en effet, ces renseignements établissent que les personnes athlétiques prennent des chapeaux plus petits que les personnes moins musculeuses, et dont l'intelligence a été plus exercée que les membres. C'est particulièrement dans les statues de Jupiter et des grands prêtres qu'on voit ces fronts saillants, tandis que les athlètes, les gladiateurs et les femmes presque toujours offrent des fronts déprimés.

Les poëtes avaient fait aussi la même observation; Gall a même cité quelque chose de bien intéres-

sant. C'est un passage d'Apollonius de Rhodes, qui dit, dans ses Argonautiques, que lorsque Médée était éprise d'amour pour Jason, elle souffrait dans la région du cervelet. Je veux seulement vous prouver, par ces citations, la tendance qui a toujours existé vers la localisation.

Galien était, comme vous le savez, élève de l'école d'Alexandrie. Il modifia un peu cette doctrine venue d'Aristote, qu'il avait probablement puisée dans cette école d'Alexandrie. Ainsi, le cerveau, suivant lui, était le siége de l'âme. Les sens et tous les organes y étaient soumis. Il avait remarqué qu'il y a des nerfs de sensibilité, et des nerfs de mouvement. Effectivement, depuis que l'on cultive l'anatomie, on a fait cette distinction, mais cette observation ne s'étendait pas aussi loin qu'elle s'étend depuis les travaux de Gall. Elle se bornait aux organes des sens, nerf optique, nerf olfactif, nerf acoustique. Ces trois nerfs ont toujours été considérés comme des organes de sensibilité. Vous savez qu'il a fallu beaucoup de temps, pour qu'on distinguât, dans les autres sens, quels étaient les nerfs du sentiment et les nerfs du mouvement. Le *pneuma*, que Galien avait puisé dans l'antique école grecque, animait tout; il admettait trois espèces d'esprits : des naturels, des vitaux et des animaux. Les premiers esprits étaient la vapeur du sang; cette vapeur, recueillie par le foie, monte au cœur et aux poumons,

par la voie de la circulation, et là reçoit un premier degré de raffinement ; ensuite elle est criblée par les membranes du cerveau, et définitivement subtilisée. Ainsi procédaient les anciens pour qui les esprits et les âmes n'étaient que de la matière subtilisée, c'est-à-dire atténuée au point de n'être plus perceptible aux sens. Nous demandons si les modernes font autre chose lorsqu'ils placent dans le cerveau une substance qu'ils assurent n'avoir rien de matériel, et qui pourtant est dans des rapports actifs et passifs avec la matière du cerveau.

Vous savez que Pacchioni, Baglivi, et beaucoup d'autres, avaient fait des membranes du cerveau les principaux moteurs de tous les mouvemens nerveux. Nous ne nous arrêterons pas là-dessus. Vous voyez que cette doctrine de Galien est la doctrine de Platon et d'Aristote, qui a passé par l'école d'Alexandrie ; et effectivement ces doctrines ont long-temps prévalu : pendant tout le moyen âge on n'est pas sorti de là, mais il y a toujours eu, dans ce moyen âge, des tendances à la localisation. Et c'est une chose fort curieuse. Au temps que le clergé s'occupait de médecine, un évêque, nommé Ceria, parla d'une cellule de la mémoire qui était oblitérée par suite d'une plaie, d'après une observation recueillie par un chirurgien qui avait été son maître.

Albert-le-Grand, si fameux par ses disputes philosophiques sur le réalisme et le nominalisme, cher-

chait aussi à localiser, ainsi que saint Thomas-d'Aquin, son élève. On ne se doute guère aujourd'hui que saint Thomas-d'Aquin voulait être phrénologiste. (*On rit.*)

Consultons encore notre note. Le Journal d'Edimbourg nous a laissé des renseignements sur un nommé Gordon (Bernard). Je vous demanderai la permission de vous en donner lecture.

« En 1296, Gordon (Bernard), médecin écossais et professeur à Montpellier, dans un livre intitulé *Affectus præter naturam curandi methodus*, a reproduit en grande partie les opinions d'Aristote. Le sens commun réside dans la partie antérieure du ventricule antérieur, dont la fonction est de prendre connaissance des formes variées ou des images reçues par les cinq sens et de les juger : la partie postérieure de ce ventricule est destinée à la phantaisie (*phantasia*) ; sa fonction est de conserver les impressions des cinq sens ; la phantaisie en est comme le trésor. L'imagination (*imaginativa*) siége dans la portion antérieure du second ventricule ; elle est toujours active et engendre des chimères durant le sommeil comme durant la veille. On la distingue par deux dénominations : si les produits de l'imagination sont conformes à la raison, s'accordent avec des objets ayant une existence réelle, et coïncident avec les perceptions sensoriales, la faculté est appelée *cogitativa* ; si les produits ne

coïncident pas avec les perceptions des sens, et s'ils sont influencés par la faculté appelée *estimativa*, la dénomination *imaginativa* est conservée, parce que les idées conçues sont fausses et probablement impossibles. Gordon plaçait dans la portion postérieure du ventricule moyen la faculté appelée *estimativa*, et sa fonction est de juger des impressions qui ne sont pas reçues par les sens, comme l'amitié. D'après cette faculté, l'agneau sait instinctivement que le loup est son ennemi, sans l'avoir jamais vu ; c'est un instinct qui règle la conduite des animaux, comme la raison dirige celle de l'homme. Quand celui-ci se laisse gouverner par l'instinct, il agit comme un animal. Le professeur de Montpellier place la mémoire dans le troisième ventricule ou postérieur; donc il y a, dit-il, trois facultés ou vertus, *imaginatio*, *cogitatio*, et *memoria*. Toutes sont naturelles, corruptibles, et ont des organes; au-dessus d'elles se trouve une faculté divine, et incorruptible appelée intelligence, qui n'a point d'organe qui puisse lui servir d'intermédiaire pour agir sur le monde extérieur.

Ces facultés, ajoute-t-il, peuvent devenir imparfaites quand les organes sont malades, et comme ils sont distincts, l'une peut-être affaiblie et les autres être conservées. « Chez quelques uns, l'ima» gination est altérée tandis que les autres facultés » n'ont éprouvé aucun changement, *et vice versâ*.

»On en a vu un exemple remarquable chez un »aliéné qui avait frappé son père, et auquel celui-ci »demandait s'il était bienséant qu'un enfant levât »la main sur ses parents; il tomba à genoux de »suite, demandant pardon. L'imagination, en ce »cas, était altérée au point que le fils avait méconnu »d'abord son père; mais comme la raison était »conservée, elle lui fit apercevoir promptement sa »faute.»

Plusieurs autres observations du même auteur se retrouvent dans un autre livre qu'il a publié en 1305 (*Lilium medicinæ*), et elles ont des rapports intéressants avec la phrénologie, principalement la section *De passionibus capitis, pars ij*, page 186, 187 et 193, *De somno naturali.* A la page 200, il donne une longue liste de prescriptions pour faire cesser l'insomnie; en voici une : *Et si omnia deficiunt, incipiat dicere horas dominicas, et statim dormiet.* Il expose ensuite une théorie fondée sur un mouvement supposé des esprits animaux, qui est constamment entretenu et s'oppose au repos des facultés dépendantes de l'imagination.

C'est pourtant dans le moyen âge, dans des temps théologiques, que l'on écrivait cela.

Vous voyez que sans se rendre compte de la cause de ces différences dans le moral, on les observait néanmoins. Comme cette note est inédite, j'ai cru devoir vous en donner connaissance; nous allons y

trouver encore d'autres renseignements, qui ne sont pas indignes de votre attention, mais voilà ce qui m'a paru le plus important sur le moyen âge.

Les esprits animaux furent attaqués avec quelque succès dans le seizième siècle. Toutefois, on trouve encore que Michel Servet (1559), cette déplorable victime du fanatisme, admettait des esprits, et plaçait l'âme dans l'aqueduc de Sylvius. Il tendait donc aussi à la localisation des facultés. Mais il existe un auteur qui paraît avoir été plus positif que tous les précédents, c'est l'Espagnol Huarte. Espagnol ou Français, il était contemporain de Henri IV. Il s'est encore plus approché de la phrénologie, telle que nous l'avons maintenant. Le titre de son ouvrage, qui date de 1580, est celui-ci : *Examen des esprits dans leur aptitude aux sciences*. En voici le résultat en deux mots : Chaque homme naît avec son genre d'esprit; chaque genre d'esprit et d'aptitude correspond à une forme de tête.

Wepfer voulut, en 1658, renverser les esprits animaux; mais ils furent défendus par le fameux Willis, professeur de philosophie naturelle à l'école d'Oxford. Willis avait une théorie particulière. Le cerveau et le cervelet, suivant lui, sécrétaient différents esprits animaux; ceux du cervelet étaient pour les mouvements viscéraux. Cette idée, à part les esprits animaux, n'est pas encore abandonnée. Les esprits du cerveau étaient pour

l'imagination, la mémoire, la discussion, la raison.

« Les esprits animaux, dit la note dont je vous ai énoncé l'origine, ont occupé ultérieurement divers auteurs. André Vésale en fait une assez longue mention, et il cite Thomas-d'Aquin, Duns l'Écossais, Albert-le-Grand, et autres, qui ont divisé les fonctions de l'esprit en imagination, ratiocination, cogitation et mémoire; facultés qui correspondent à diverses parties du cerveau.

Ces notions composaient la philosophie du moyen âge relativement au cerveau et à l'intellect; on les trouve précisées par une figure qu'un Vénitien, Ludovico Dolce, publia en 1562, dans un livre intitulé : *Dialogo di M. Ludovico Dolce, nel quale si raggiona del modo di acrescer e conservar la memoria*. Robert Flud est auteur d'une théorie et d'une figure semblables. Robert Flud, qui fut un fameux philosophe et alchimiste du moyen âge, cherchait donc aussi à localiser les fonctions du cerveau.

Il y a beaucoup d'autres détails dont je puis vous faire grâce; cependant, vous me permettrez encore de vous parler d'un nommé J.-B. Porta.

En 1596, Jean-Baptiste Porta, publia à Vico un livre intitulé : *De humana Physiognomonia* (1); on y trouve les notions qui se rattachent à la dé-

(1) Ce livre a été traduit à Paris en 1798.

couverte de Lavater, comme on trouve dans les précédents ouvrages celles qui se rapportent à la découverte de Gall, aussi bien que les opinions d'Aristote, d'Adamantius, médecin grec dans le ve siècle, de Rhasis ou Rhazès, et de différents philosophes grecs. Ce livre contient des vues beaucoup plus philosophiques qu'on ne pourrait en supposer dans ce temps éloigné. Vers la page 14, on trouve un catalogue curieux des instincts que l'homme partage avec les animaux. Il y a beaucoup de têtes humaines comparées à celles d'animaux; celle de Vitellius César est en regard de celle d'un hibou; celle de Platon, de celle d'un chien épagneul; celle d'un idiot est comparée à celle d'une truie, etc. Il nous informe que Rhasis considérait une tête d'un volume modéré et d'une forme arrondie, s'élevant postérieurement, et comprimée latéralement, comme étant la meilleure conformation. Albertus regardait une tête oblongue, en avant et en arrière, comme l'indice de la prévision et de la circonspection : Périclès avait, dit-il, une semblable tête, et il fut très estimé des Athéniens; suivant lui, la rotondité de la tête est le signe d'un manque de mémoire et de sagesse; le peu de volume de cette partie comporte peu d'esprit; si la portion antérieure est aplatie, la perception et l'imagination sont faibles; — si c'est la portion postérieure, il y a peu de mémoire et d'énergie; — si c'est la portion moyenne, la

raison et la réflexion sont peu marquées, etc. Enfin il y a dans ce volume un grand nombre de remarques très intéressantes.

L'anecdote suivante a été racontée à la Société phrénologique de Londres, par un converti à la croyance de Gall après de longs combats littéraires avec ce médecin et ses partisans. « Le marquis de Mascardi, chef de la justice criminelle à Naples, depuis 1778 jusqu'à 1782, avait étudié l'ouvrage de Porta et la physiologie de Cabanis (publiée en 1781). Toutes les fois qu'un criminel condamné à mort devait subir son supplice et qu'il n'avait point avoué de crimes, bien qu'il eût été convaincu par des témoignages suffisants, il le faisait comparaître devant lui, examinait attentivement son ensemble et puis sa tête, après quoi il portait un jugement définitif dont voici deux exemples :

« 1° *Auditis testibus pro et contrà, visa facie et examinato capite, ad furcas damnamus.* 2° *Auditis testibus pro et contrà, reo ad denegandum obstinato, visa facie et examinato capite, non ad furcas, sed ad catenas damnamus.* »

Voici en effet, Messieurs, de pauvres têtes, sous le rapport de l'intelligence, et les instincts y restent évidemment prédominants. Ce sont des têtes de parricides, d'assassins. Voyez au contraire comme ces autres têtes d'hommes de génie, d'hommes vertueux, de grands citoyens, offrent des développe-

ments considérables dans toutes les directions. Ne soyons donc pas surpris que Mascardi ait osé juger des accusés, d'ailleurs convaincus par des témoins, plutôt d'après les formes de leur tête que d'après leurs dénégations.

Ce sont là les efforts de l'esprit humain qui cherche à sortir de l'ignorance, qui ne veut pas se contenter de données vagues *à priori.* Cette méthode peut suffire pour certains hommes; mais elle ne satisfait pas ceux d'un jugement sévère et d'une conscience délicate.

Le système de Porta place la mémoire dans la partie postérieure du cerveau; c'était l'opinion antique, elle est erronée; mais il y place aussi l'*énergie*, et cette remarque pourrait bien être de lui. Elle est parfaitement justifiée par la phrénologie, car ce sont les masses postérieures et latérales qui donnent les impulsions passionnées, et par conséquent l'énergie qui vient plutôt des instincts que des sentiments et de la réflexion. Vous voyez que les efforts de localisation n'ont pas été tout-à-fait infructueux.

En 1770, Charles Bonnet pressentit jusqu'à un certain point ces découvertes. Georget (1) a cité un passage de cet auteur, qui a été rapporté par beau-

(1) *De la physiologie du système nerveux*, Paris, 1821, 2 vol. in-8°.

coup de personnes. Charles Bonnet, qui était un physiologiste philosophe, a considéré le cerveau comme formé de l'assemblage de divers organes différents, à peu près comme Gall, d'où la multiplicité des idées. Une intelligence qui comprendrait cette mécanique, y lirait comme dans un livre. Suivant lui, chaque sentiment a ses fibres appropriées; quand ces fibres sont mises en action trop fortement, trop longuement, elles se fatiguent et deviennent douloureuses. Il veut de plus que chaque partie du cerveau ait une fonction; c'est, comme vous le voyez, une tendance bien manifeste vers la phrénologie. Mais il ne savait comment limiter ces fonctions-là, car, quand on veut procéder d'une manière arbitraire, on n'a ni règles ni limites. Il sentait qu'il était nécessaire qu'il y eût des rapports entre les corps extérieurs et le cerveau. Quels sont ces rapports? Il supposait une fibre pour chaque corps extérieur; il n'avait pas de limites possibles. C'est aussi un reproche qu'on a fait au système de Gall; on lui a dit: Pourquoi n'avez-vous pas autant d'organes qu'il y a de corps dans la nature, et de nuances dans les sentiments?.... Nous traiterons cette question lorsque nous nous occuperons des organes en particulier. Vous sentez qu'on ne peut pas arriver ici à une précision arithmétique, mais il faut toujours tirer parti des faits.

En 1775, Herder émit l'espoir que l'on parvien-

drait à découvrir la distinction de chacune des parties du cerveau; en 1779, Willich soutint que les facultés de l'homme ont chacune leur siége dans le cerveau, et il établit le cœur et les viscères comme le siége des passions. C'est toujours la doctrine de Galien, et cette doctrine va jusqu'à Cabanis.

Cabanis (1), comme vous le savez, avait placé la réflexion, la pensée dans le cerveau, mais il avait mis ces facultés beaucoup trop loin des passions, qu'il laissait, avec l'antiquité, dans les viscères. La pensée était en quelque sorte réalisée suivant lui; il la faisait *sécréter*, jusqu'à un certain point, par le cerveau. Il s'est servi de cette expression qui est mauvaise, et qui a donné lieu aux ennemis de la philosophie positive de lui adresser des reproches extrêmement virulents et souvent injustes.

Messieurs, en voilà peut-être assez pour vous prouver que de tous temps les facultés intellectuelles de l'homme ont été placées dans le cerveau. Les modernes, dégoûtés par les controverses des anciens, se tenaient sur la réserve, craignant toujours de tomber dans les explications hypothétiques et les systèmes *à priori*. Cependant, il y avait toujours un fond d'observation persistant. Camper avait d'abord établi que l'intelligence était en raison de

(1) *Rapports du physique et du moral de l'homme*, Paris, 1824 3 vol. in-12. Mais la première édition est de 1801.

l'angle facial. Cette idée n'est pas non plus dénuée de fondement; on la retrouve dans l'antiquité, puisque l'intelligence réside particulièrement dans la partie antérieure et supérieure de la tête, et que la prédominance de cette partie rend, comme vous le voyez, l'angle facial aigu. Vous pouvez vérifier cette observation sur ces têtes, dont les crânes appartiennent à des hommes supérieurs, et les autres à des criminels, dont quelques uns sont à moitié imbéciles, et à des idiots. Mais il y a beaucoup de choses qui peuvent s'opposer à ce que cet angle soit aigu, même chez les intelligences supérieures. Ce sont des observations que nous aurons occasion de vous faire faire plus tard.

Cuvier avait dit que, en général, il était avantageux que le volume de la tête l'emportât sur le volume de la face. Effectivement, cela se vérifie le plus souvent; mais on peut avoir une face extrêmement charnue, extrêmement grasse, et cependant posséder un cerveau très développé. Ce signe est donc infidèle. Ces faits en apparence contradictoires, rendaient toujours les modernes plus circonspects. Cuvier lui-même, qui avait d'abord accueilli la méthode de Gall, l'abandonna, et changea tout-à-coup de batterie, lorsqu'il sentit que l'autorité du temps répugnait à voir cette doctrine encouragée par nos savants.

Quelle opinion devons-nous prendre des diffé-

rentes masses du cerveau ? Les fonctions que leur assignent les phrénologistes rendent-elles bien tout le moral de l'espèce humaine ? Je le crois. Cependant, ces masses ne sont pas encore bien appréciables par l'exploration : il y a quelques portions du cerveau qui ne se prononcent pas à l'extérieur; mais quoique nous soyons privés des renseignements que nous pourrions tirer de là, nous en savons assez pour admettre, d'une manière générale, les fonctions de ces trois grandes masses. Ce sont quelques organes qui nous manquent, mais les masses y sont toujours. Quoique l'on ne puisse pas bien apprécier les fonctions de toutes les parties qui font saillie ; ni celles à plus forte raison des circonvolutions qui se prononcent à la base du cerveau, ni celles enfin de quelques autres circonvolutions que l'on remarque dans les intervalles des hémisphères; cependant nous pouvons croire que les fonctions de ces masses sont effectivement celles que nous leur avons attribuées dans la première leçon de ce cours.

Les organes sont la subdivision des masses dont nous venons de parler. On peut le présumer d'avance, et en quelque sorte *à priori*, d'après les faits suivants, qui paraissent en effet supposer l'existence de facultés différentes dans le cerveau. Ces faits sont : 1° le développement successif des facultés. Si l'on remarque qu'une faculté n'existe pas à un certain âge, et que telle partie du cerveau soit

en même temps peu prononcée; et si, plus tard, la faculté se développant, la partie du cerveau qui lui correspond se développe aussi, voilà déjà une donnée. 2° On peut présumer les organes d'après la différence des aptitudes. Les hommes n'ont pas tous les mêmes aptitudes, les mêmes penchants; eh bien! si l'on peut découvrir un rapport constant entre les aptitudes, les penchants et les développements de certaines parties du cerveau, voilà une seconde donnée.

On tire encore des données des maladies du cerveau. Ainsi, si l'on peut découvrir une affection maladive, partielle, d'une portion du cerveau, correspondant à une lésion partielle des instincts, des sentiments ou de l'intelligence, on aura fait un pas. Toutefois ce diagnostic est très difficile, beaucoup plus difficile que ne l'ont cru jusqu'ici les phrénologistes. Je vous ferai faire, à ce sujet, une observation qui a pour but de prévenir les objections qui vous attendent peut-être au sortir d'ici, qui peut-être déjà retentissent à votre oreille: quelle que soit la cause qui ait fait perdre la raison, lorsque la raison est perdue, chaque organe prend son action prédominante. Tel organe qui était contenu auparavant par une foule de considérations, surtout par l'état sain de la raison, quand il n'est plus retenu par ce frein, acquiert la prépondérance que doit lui donner son volume. Vous pourriez croire

que cet organe-là est plus malade que les autres ; il est seulement plus développé. J'ai vérifié ce fait dans les maisons d'aliénés. La cause de la folie n'était pas toujours la cause de l'aberration qui prédominait. Eh bien ! cela provenait de ce que l'organe de cette aberration était maintenu dans certaines bornes pendant l'état de santé, par la force de sa réflexion ; seulement de temps à autre il faisait des élans pour se manifester. C'est ce qui arrive tous les jours dans la société : dans les passions on décèle ses penchants ; ainsi, l'homme cruel qui dissimule son penchant, devient cruel dans un moment de colère et d'ivresse ; celui qui cachait sa perfidie, la laisse découvrir, par exemple, lorsqu'il est dans le délire, ou seulement lorsque son amour-propre est offensé et son ressentiment excité.

Il est donc difficile de tirer des preuves en faveur de la phrénologie, de la maladie d'un seul organe, parce qu'il est difficile que la maladie ne se généralise pas dans le cerveau, et parce que la maladie étant au même degré dans tout le cerveau, les organes les plus forts détermineront le genre d'aberration, sans être, pour cela, plus malades que les autres. Toutefois, les monomanies s'expliquent parfaitement bien si elles sont conformes à la prédominance qui est dans le cerveau.

La dissection ne saurait révéler les organes. Qu'importe si les observations sont positives. Quelles

exceptions opposerez-vous à une tête comme celle-ci, qui est celle d'un idiot de naissance? Elle se rapproche de celle d'un acéphale. N'est-il donc pas assez prouvé que celui qui n'a pas de front n'a pas d'intelligence? Viendrez-vous dire : « Montrez-moi l'intelligence dans cette portion du cerveau. » Je répondrais que vous n'êtes pas faits pour suivre le mouvement de notre science; car on n'avance pas toujours par le scalpel ni par le microscope. On avance aussi par l'induction; il est facile de conclure de la coïncidence constante du défaut d'un organe avec le défaut constant d'une faculté, que la faculté dépend de l'organe. Rien de plus clair, et pourtant ce n'est pas la dissection qui a montré cela.

Combe a fait la remarque, très judicieuse, que l'observation de soi-même, ou la méthode psychologique, c'est-à-dire la méthode qui procède par le *moi*, ne pouvait jamais aboutir à faire découvrir les organes. Comme c'est par là que j'ai commencé la leçon, je n'y reviens pas.

Le crâne se moule sur le cerveau, c'est un fait positif. Voici une tête qui vous en donnera l'idée. Vous le savez tous, le crâne cède quoiqu'il soit fort dur. Il change de forme avec le cerveau, même dans l'âge adulte. On a beaucoup fait valoir, contre la phrénologie, la dépression de la lame interne du crâne, ou même de la totalité de cette boîte osseuse dans certaines maladies, à la suite de

des conditions tout-à-fait opposées. Or, la différence de mouvement doit amener d'abord une différence correspondante dans les résultats, indépendamment des diversités de volume. C'est ce qui m'explique la grande différence qu'on voit dans les facultés des hommes à volume presque égal de la tête. En effet, une fois que la tête a acquis un certain développement, les facultés peuvent prendre un essor assez difficile à limiter. En dessous de ce développement, il n'y a pas possibilité de facultés tant soit peu éminentes. Jamais vous n'auriez pu faire un savant, un administrateur, d'une tête comme celle-ci, qui fut celle d'un idiot parlant, mais à peine susceptible de réflexion et dépravé dans plus d'un genre. Mais une fois qu'une tête a acquis un certain volume, s'il existe un concours d'organes dirigés vers un but d'utilité, d'éclat, dans l'ordre social, et que ces organes soient convenablement exercés, en même temps qu'ils sont doués d'une activité très considérable, la tête qui le présente, quoique d'un volume médiocre, pourra dominer des têtes moins actives et moins bien assorties, quoique beaucoup plus volumineuses qu'elle.

Du reste, ces détails seront beaucoup mieux sentis, lorsque nous serons arrivés à l'étude des organes en particulier. Je me résume ainsi ; les facultés sont multiples : le cerveau en est l'instrument. Le cerveau et le cervelet sont doubles. Il n'y a pas d'or-

gane central. C'est une des objections qu'on a cru les plus puissantes contre Gall. Il n'a pas voulu y répondre, que je sache; moi, je serai plus franc, plus hardi peut-être : je dirai qu'il n'est pas possible qu'il y en ait; que tout organe central qui serait censé commander les autres organes, est une hypothèse semblable à toutes celles que je vous ai énumérées dans les trois premières leçons; mais il y a une concordance entre les divers organes, dont le résultat est, pour l'observateur, l'ensemble des actes qui assurent l'existence et la reproduction de l'individu.

Cependant on a dit que le sentiment du moi supposait l'existence d'un organe central, régulateur de tous les actes relatifs au moral de l'homme. C'est une erreur qui vient du défaut d'observation : par moral le commun des philosophes entend l'intelligence, les sentiments et une partie des instincts; or, les instincts, comme nous l'avons vu, se mettent en action long-temps avant l'existence du moi chez l'embryon, et continuent d'agir chez l'enfant, avant l'apparition de cette perception. Le moi n'est pas encore distinct pour celui-ci, lorsque les premiers sentiments commencent à se manifester; et les perceptions des corps extérieurs s'effectuent aussi fort long-temps avant que l'enfant pense à s'isoler de tout autre corps. L'enfant perçoit des corps, sent des impulsions instinctives, sentimentales, amour, aver-

sion, peur, joie, et s'agite en raison de tout cela sans se dire à lui-même : « Ces corps ne sont pas moi, et je ne suis pas ces corps; » quoiqu'il perçoive en même temps son propre corps. Soutenir le contraire, c'est soutenir une fausseté. Le sentiment réfléchi du moi n'apparaît qu'avec les progrès de l'intelligence, et ne se dessine jamais chez l'imbécile de naissance qui manque de la faculté réflective, quoiqu'il ait des perceptions, des sentiments, des instincts et qu'il perçoive aussi ses propres organes.

On a soutenu à l'Académie de médecine que le *moi tuait* la pluralité des organes; l'absurdité de cette assertion est démontrée par les faits que nous venons de rapporter. La perception de nous-mêmes se fait d'après les mêmes lois que la perception des autres ; l'enfant perçoit son corps par ses sens en percevant intérieurement sa personne ; je défie qu'on me montre un homme privé de ses sens qui sache se distinguer au milieu de la nature. L'enfant ne dit pas *moi* naturellement, lorsqu'il commence à réfléchir sur la perception de soi ; il se désigne comme il désigne les autres, à la troisième personne, ou par son nom; lorsqu'on l'apostrophe par le mot *toi*, il le répète, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine et à force d'observer les autres, qu'il parvient à comprendre que le mot *moi* désigne son individu, qu'il percevait d'ailleurs depuis longtemps.

Il n'y a donc point d'organe particulier et central qui gouverne les autres, et la perception de nous-mêmes a pour base les perceptions sensitives. Cette perception est, comme toutes les autres, un fait primitif inexpliqué, inexplicable, mais qui n'atténue en rien les autres phénomènes de l'action cérébrale, et qui surtout n'en donne point la raison.

La masse à laquelle le moi appartient, et celle qui préside à la réflexion, c'est la région supérieure du front, en admettant qu'elle soit bien servie par l'inférieure qui opère les perceptions des corps. Mais assigner au *moi* un organe particulier dans cette région, je ne crois pas que ce soit chose possible. Les animaux inférieurs sont privés de sentiment personnel, ceux qui se rapprochent de notre espèce en sont doués lorsqu'ils jouissent de toutes leurs facultés, quoiqu'ils ne puissent l'exprimer; car cette expression suppose des organes qu'ils n'ont pas. Ils ne se confondent pas avec d'autres; en un mot, tout être qui perçoit les autres corps se perçoit aussi lui-même, l'un implique l'autre; mais il y a des différences très considérables dans les réflexions que lui suggère la perception de soi; et ces différences dépendent du développement des organes de la comparaison, du jugement et de la causalité.

Voici maintenant quels sont les caractères d'une faculté. On les a résumés d'une manière fort ingé-

nieuse au nombre de sept : je vais vous les exposer.

Une faculté est admise comme primitive :

1° Lorsqu'elle existe dans une espèce et non dans une autre parmi les animaux ;

2° Lorsqu'elle varie dans les deux sexes de la même espèce ;

3° Lorsqu'elle n'est pas proportionnée aux autres facultés du même individu ;

4° Lorsqu'elle ne se manifeste pas simultanément avec les autres facultés ; c'est-à-dire, lorsqu'elle apparaît ou disparaît de meilleure heure ou plus tard que les autres facultés ;

5° Lorsqu'elle peut agir ou se reposer séparément ;

6° Lorsqu'elle se transmet des pères aux enfants ;

7° Enfin lorsqu'elle peut conserver séparément son état propre de santé ou de maladie.

Voilà comment les phrénologistes ont résumé l'idée d'un organe. Cela est-il complètement satisfaisant ? Je ne vous dis pas que j'adhère à cette division d'une manière absolue. Je m'expliquerai pour chaque organe en particulier.

Le mot faculté présente la notion d'une action complexe, non d'une individualité matérielle.

Il est difficile de faire tomber tout le monde d'accord sur le caractère d'une faculté : vous verrez que l'on s'est particulièrement attaché aux actes les plus notables, qui paraissent déterminés par une portion du cerveau pour établir les facultés, mais

vous remarquerez aussi que cela n'est pas inamovible, puisqu'on y a introduit des changements; en un mot, c'est une conception abstraite que désigne ce mot faculté, une chose intellectelle, difficile à déterminer. Cependant voilà des données très précieuses, qui sont contenues dans ces sept caractères. Je vous conseille d'en tenir note; vous les trouverez d'ailleurs consignées dans le *manuel* de Combe, d'où je les ai extraites, parce qu'il faut bien partir de l'état où est aujourdhui la doctrine phrénologique pour pouvoir la discuter. Quand je serai arrivé aux faits particuliers, je vous communiquerai ma façon de voir sur chacun. Mais en attendant je dois poser les bases de la science, et vous les présenter telles qu'on les trouve chez les phrénologistes.

CINQUIEME LEÇON.

5 JUIN 1836.

Historique. Gall.

MESSIEURS,

Dans la dernière séance, la première de ce local, nous avons fait sentir l'importance de procéder à l'étude des fonctions du cerveau par la méthode

expérimentale, mais par cette méthode appliquée à autrui, et ceci est important, car les psychologistes se vantent d'employer la méthode expérimentale par excellence. Cette expérience ils la font sur eux-mêmes en observant ce qui se passe en eux, et non pas en observant le physique de l'homme dans toutes ses phases, depuis l'état d'embryon jusqu'à la caducité, en tenant compte de l'état de maladie : cela fait, comme vous le sentez, deux modes d'expérience bien différents. Ils disent : « j'ai telle idée, j'éprouve telle sensation, tel sentiment. C'est un fait, et mon voisin m'assure que le fait existe pour lui comme pour moi : voilà de l'expérience. » Mais nous disons, nous, que ce n'est pas là l'expérience que réclame la science aujourd'hui ; que l'expérience et l'observation doivent être faites sur autrui en même temps que sur soi, et non pas seulement sur autrui instruit, formé comme on l'est soi-même dans le moment où on se livre à cette observation, mais sur l'homme physique et moral en même temps, et considéré dans toutes les phases de son existence.

Voilà l'observation très importante que je tenais à vous faire et à vous rappeler, afin que vous distinguassiez bien ces deux genres d'observation, car la méthode que je propose change tout-à-fait la face de la science.

C'est cette dernière méthode que Gall a suivie.

Son système n'est pas le résultat de conceptions faites en s'écoutant penser dans le silence du cabinet, et en confiant ses réflexions à des savants pour en obtenir l'approbation. Il a commencé à observer encore fort jeune, avec très peu de connaissances, n'en ayant presque pas en histoire naturelle, n'en ayant pas du tout en anatomie; il remarqua, comme vous pourrez le voir en lisant son ouvrage, que ceux qui avaient de gros yeux apprenaient plus facilement leurs leçons que ceux d'une conformation opposée. Il fit cette remarque parce qu'il était porté a ce genre d'observation. Il en fit plusieurs autres pareilles sans en comprendre la valeur, et c'est une chose très importante, parce que voilà la méthode d'observation naturelle.

Lorsque plus tard Gall se livra à l'étude de l'anatomie, il constata qu'il y avait un rapport entre les saillies de la surface du crâne et celles de la substance cérébrale; alors ses observations acquirent à ses yeux un nouveau degré de valeur. Il chercha à prendre connaissance de toutes les opinions qu'on avait émises sur les fonctions du cerveau, et bientôt il conçut la possibilité de rectifier les théories régnantes sur les facultés intellectuelles et morales; ainsi, vous voyez que, chez lui, l'observation empirique a vraiment précédé le raisonnement et la systématisation. La systématisation ne lui est venue dans l'esprit qu'après des observations répé-

[illegible], et encore ne l'a-t-il pas poussée aussi loin que plusieurs de ses collaborateurs et de ses continuateurs l'ont fait.

Lorsqu'il eut réuni un nombre assez considérable de faits, il pensa, disons-nous, qu'il devait les coordonner et en faire un système; c'est la tendance de tous les bons esprits. Il y a cependant des personnes qui ne systématisent jamais, et nous verrons pourquoi, en étudiant les organes en particulier; mais il y en a d'autres qui sentent le besoin de trouver un lien commun pour réunir, pour associer toutes leurs observations, et ce sont ceux-là qui font le plus marcher les sciences. Gall était de ce nombre. Lorsqu'il crut avoir trouvé la vérité, il se hâta de la proclamer. Il rencontra des obstacles, cela devait être. D'abord il eut pour ennemis, pour contradicteurs tous ceux que l'habitude et le préjugé portaient à voir la chose d'une manière toute différente. De plus il trouva un obstacle non moins considérable chez ceux qui répugnent à la systématisation : or, ceux-là sont assez nombreux et assez puissants dans la société, lorsqu'en même temps ils se trouvent riches en faits et qu'ils ont beaucoup de mémoire ; car ils enregistrent beaucoup de faits, ils les citent avec profusion, et ils se font une étude de désorganiser un système qui se présente, quel qu'il soit; ils mettent une espèce de gloire à cette dissociation, à cette désorganisation,

et lorsqu'ils sont diserts, ils exercent une influence très considérable sur leur siècle. Ainsi les hommes à préjugés, ceux qui étaient les partisans d'un centre commun, spirituel ou matériel, et les ennemis des systèmes, furent naturellement ses antagonistes.

Ces considérations lui firent espérer qu'il obtiendrait plus de succès en France qu'en Allemagne, et il vint s'y fixer.

D'abord son système, étant fondé sur l'anatomie, étant appuyé par une dissection du cerveau plus significative que celle qu'on avait faite jusqu'alors, frappa les savants, et on fut disposé à lui rendre justice. On répugnait aux localisations, mais on le loua de ses travaux sur l'anatomie du cerveau. Son idée principale était, qu'il faut suivre le cerveau dans la direction de ses fibres, et ne pas se borner à faire des coupes arbitraires, à décrire ce qu'on observerait dans ces coupes, ou dans l'aspect de l'extérieur et de l'intérieur. Il insista aussi sur la nécessité de suivre le développement du cerveau, depuis l'état d'embryon jusqu'à celui d'adulte, de s'assurer comment une portion du cerveau s'ajoute à l'autre, comment ainsi se développe complètement l'encéphale.

Cette idée était bonne, et elle fut embrassée. Cependant, elle rencontra des obstacles que Gall n'avait pas prévus. L'homme qui tenait dans ses mains les destinées de la France avait de très hautes

qualités, c'était un grand guerrier, un grand politique, un grand administrateur; mais il avait quelque répugnance pour les travaux qui tendent à analyser les facultés de l'homme, et à les réduire à des éléments simples; il craignait les conséquences de ces sortes de travaux. Aussi supprima-t il une des classes de l'Institut, celle qui a été rétablie depuis par Louis-Philippe, et qui porte le nom d'*Académie des Sciences morales* et *politiques*. Ceci est bien fort et bien positif. Napoléon protégeait tous les arts, tous les travaux de l'imagination, les sciences qui, s'occupant de faits matériels, tendent à avancer l'organisation sociale, à multiplier les moyens d'existence, à augmenter les ressources du pays, etc.; mais il n'aimait pas les discussions approfondies sur la nature et l'origine des facultés, et, en vertu de cette répugnance, il prononça la proscription du système de Gall (1).

Messieurs, les hommes ne peuvent pas être doués de toutes les qualités, de toutes les vertus.

Aussitôt que cet arrêt eut été entendu, les mêmes personnes qui avaient accueilli avec faveur les ob-

(1) Des sénateurs, des généraux, des conseillers d'État, des savants admis à la cour suivaient assidument les démonstrations de Gall à cette époque mémorable : eh bien! nous savons de bonne part que, le lendemain de la soirée où l'empereur lança quelques traits, en plein salon, contre la cranioscopie, la leçon du professeur cessa d'être honorée de la présence de ces hauts personnages.

servations de Gall changèrent de ton, s'armèrent contre lui, cherchèrent des biais, pour ne pas paraître en contradiction avec le bien qu'ils avaient pu en dire. Mais ce ne fut pas tout: cela aurait produit peu d'effet; le sarcasme fut mis en action; les journalistes furent lancés, et leur plume distilla pendant plusieurs années le fiel de l'ironie contre la doctrine de Gall. Il y avait d'ailleurs des intérêts plus puissants qui occupaient alors tous les Français, et la progression de la phrénologie fut arrêtée pendant un certain temps. Cependant, quel fut le sort de cette science? Il fut celui de toutes les sciences contrariées; la phrénologie grandit dans le silence, dans l'obscurité. Peu à peu elle se recruta d'un grand nombre de personnes qui n'allerent pas proclamer leur opinion sur les toits. Mais cependant ces hommes marchèrent. Les faits se multiplièrent. Gall, voyant que cette marche était un peu lente, se transporta en Angleterre; et là, ne trouvant plus les mêmes obstacles qui l'avaient arrêté en France, il obtint de très grands succès, et la phrénologie commença à se répandre. En effet, en Angleterre, en Suède, en Danemarck et dans l'Amérique, cette étude a fait de très grands progrès.

Il est resté en France un souvenir de cette opposition; un certain nombre d'arguments qui courent le monde, des plaisanteries, des sarcasmes, qu'on sait par cœur, qui forment une espèce de fausse

monnaie dont on se sert encore tous les jours pour arrêter les progrès de la phrénologie. Mais enfin, la liberté de la presse, la liberté de l'enseignement, ayant fait des progrès, il a bien fallu que cette science marchât et reprît l'élan qui avait été pendant quelques temps arrêté.

Voilà un historique des progrès de la phrénologie, et les progrès se sont toujours effectués par la méthode empirique. On a cherché à vérifier si les assertions de Gall étaient justes, et en le faisant on a découvert quelques organes que Gall n'avait pas aperçus, ou sur lesquels il était resté en doute.

Gall s'associa Spurzheim. Spurzheim était, comme lui, un homme de génie, qui n'a pas sans doute le mérite de l'invention du système, car il n'y a pas deux inventeurs dans une science, mais qui a celui d'avoir fait faire des progrès remarquables à celle-ci. Il l'a rendue intéressante pour bien des personnes auxquelles elle répugnait. Je vais vous en donner la raison.

Gall était parti des faits les plus vulgaires; ainsi, en observant des gens qui retenaient bien leurs leçons, il avait dit: *Mémoire de mots;* en remarquant des personnes qui avaient de la tendance à établir des comparaisons, il avait dit: *Sagacité comparative.* En observant que les voleurs déterminés, ceux qui offraient le penchant à un point

très éminent, au point de ne pouvoir le comprimer, avaient une certaine portion du cerveau très développée ; il avait nommé cette partie : *Organe du vol* ; il en avait fait autant pour l'organe qui paraît souvent saillant chez les assassins, et il l'avait appelé : *Organe du meurtre*, *organe de l'assassinat.* Il créa ainsi plusieurs dénominations qui furent prises en mauvaise part, et d'autres qui paraissaient détruire tout le mérite des bonnes actions ; par exemple, il admit *un organe de la bonté.*

On s'écria de plus d'un lieu : « Que veut cet homme, avec ses organes de vices et de vertus ? Il nous considère donc comme des victimes destinées tantôt à commettre des crimes inévitables, tantôt à faire de bonnes actions sans aucun mérite. Que devient notre libre arbitre ? Il prêche le fatalisme, il détruit tous les fondements de la morale, il attaque la justice des lois, il avilit la dignité de l'homme. » Que de prétextes aux déclamations, aux calomnies et aux injures de tout genre !...

Ce fut précisément à corriger ces vices de la nomenclature que Spurzheim s'attacha. Il dit : « Le *vol* n'est qu'une application de l'organe. On peut très bien avoir de la tendance à acquérir, à posséder, sans être voleur. On peut être disposé à combattre dans certaines circonstances, même à verser le sang, sans être un criminel. »

Il alla plus loin : car il prouva que les organes qui

avaient été dénommés d'une manière si défavorable, étaient des mobiles nécessaires pour donner de l'activité aux autres organes. Cette remarque s'appliquait très bien au besoin de la propriété, qui est une des bases de l'état social, à celui de la rixe et de la destruction où l'on trouve les éléments du courage militaire, de la défense du pays, de la résistance à l'oppression, etc.

Il réforma aussi le mot *ruse* qui avait été pris en mauvaise part, et fit voir qu'il est naturel et fréquemment très nécessaire à l'homme de dissimuler sa pensée et ses intentions. La dissimulation est souvent de la prudence; il s'en faut qu'elle soit toujours un moyen de nuire; d'ailleurs, elle peut nous rendre service en nous aidant à pénétrer un homme rusé qui nous veut du mal; et la finesse qu'elle nous procure n'a pas pour but nécessaire des actions blâmables; associée avec le jugement et avec des sentiments élevés, cette finesse prend le nom de sagacité et devient l'instrument de beaucoup d'actes utiles à l'état social aussi bien qu'à l'homme privé. Déterminé par ces importantes considérations, Spurzheim crut devoir substituer au mot ruse celui de *sécrétivité*, qui indique, chez les personnes douées de ce penchant, une tendance à se séparer, à se soustraire aux regards, pour mieux observer. La même réforme fut appliquée à plusieurs autres organes, mais pour éviter les doubles emplois je m'abs-

tiendrai de les passer en revue. Je vous dirai cependant, à propos d'un organe dont je vous ai déjà parlé, qu'il ne trouva pas que le mot *mémoire* rendît parfaitement les fonctions de la partie antérieure et inférieure du cerveau qui préside au langage, car il se dit : « La *mémoire* est le résultat de la remise en action de l'organe qui a perçu ; lorsque cet organe est puissant, la mémoire est forte ; si au contraire il jouit de peu d'activité, ou s'il ne se remet pas facilement en action, sans le secours d'impressions nouvelles, la mémoire ne pourra manquer d'être faible. Ainsi disparurent les dénominations de *mémoire des mots*, *mémoire des sons*, *des physionomies*, *des lieux*, etc. Le même organe servit à la perception et à la reproduction : on comprit que les sentiments devaient agir d'après les mêmes lois, et l'on put comprendre l'assertion de Gall, qui avait dit le premier que la mémoire n'était point une faculté isolée, et qu'il devait y avoir autant de mémoires que d'organes.

Alors la science reprit vigueur, elle inspira de l'intérêt à beaucoup de personnes qui y répugnaient; on vit qu'il ne s'agissait plus d'une espèce de fatalité qui portait au bien ou au mal, mais d'une association d'organes, qui, se combinant diversement, et se trouvant exercés à différents degrés, produisaient des effets extrêmement variés. Il fallait bien qu'il en fût ainsi, car l'histoire aurait déposé contre

le système de Gall. En effet, on a vu des âges dans lesquels les nations se livraient au vol et au pillage de leurs ennemis, considérant ces moyens d'existence comme très légitimes; d'autres où elles ne se plaisaient que dans la guerre et l'envahissement; d'autres où les disputes religieuses semblaient avoir absorbé toutes les facultés. Comment expliquer ces différences? la phrénologie amendée le permettait: tous les organes existant dans le cerveau de l'espèce et même de chaque homme en particulier, les organes les plus exercés par l'éducation et par l'exemple deviennent les plus puissants, l'emportent nécessairement sur les autres. Toutefois, cet exercice, résultant de l'exemple et de l'éducation, ne saurait jamais changer l'organisation du cerveau: les organes de la comparaison, de la réflexion, de la causalité tendent toujours à revenir sur les faits admis sur parole, sur les simples croyances; les sentiments supérieurs, suspendus dans leurs effets, ne peuvent être flétris, puisque leur racine tient au cerveau; ces sentiments s'associeront donc un jour la réflexion, et le progrès suspendu reprendra tôt ou tard son essor. Quel vaste et beau sujet d'étude et de méditations! Aussitôt que l'importance en fut sentie, la phrénologie trouva de nouveaux adeptes: elle continua de progresser, et l'on comprit qu'il en pouvait sortir un nouveau système de philosophie, un système qui se substituait de lui-même

aux théories métaphysiques qui avaient existé jusqu'alors. Or, messieurs, c'est du moment où cette influence a été sentie, qu'on a vu se former la grande levée de boucliers que vous observez maintenant contre Gall. Auparavant il n'y avait que quelques savants et quelques citoyens de bon sens et exempts de préjugés qui s'en occupassent dans un but d'instruction ou d'utilité particulière. Maintenant tout le monde semble vouloir prendre intérêt à la question phrénologique : les uns veulent s'en faire une juste idée, d'autres la condamnent d'avance et cherchent à comprimer l'essor qu'elle vient de prendre : il en est qui s'exercent à chercher les subtilités pour la combattre; on en voit d'autres qui s'attachent plutôt à ramasser les faits qu'ils croient les plus propres à la détruire. Tout cela se passe avec une espèce d'activité et même de passion qui n'existaient pas autrefois et qui marquent vraiment une époque scientifique.

Voilà la position où nous sommes; voilà ce qui rend la phrénologie extrêmement intéressante, et qui en fait l'étude la plus importante du moment.

Maintenant nous avons à faire choix de la méthode que nous voulons suivre dans ce cours. Assurément nous ne pouvons pas adopter une autre méthode que celle de Gall, la méthode d'observation faite sur l'homme vivant, sain, malade, enfant, vieillard, et ainsi de suite; mais nous pouvons cepen-

dant profiter des travaux des successeurs du grand homme, et c'est ce que nous nous empresserons de faire : nous suivrons donc l'ordre des trois divisions dont nous avons donné l'idée. Nous étudierons les instincts, les sentiments, les facultés intellectuelles; et en voici les raisons, c'est que cet ordre-là est l'ordre historique

Ainsi que nous l'avons prouvé dans la première leçon, l'homme commence à être instinctif avant d'être sentimental, il devient sentimental en même temps qu'intelligent; mais l'intelligence ne peut dominer le sentiment que lorsqu'elle est complètement développée, encore cela n'arrive-t-il que chez une minorité vraiment déplorable par sa faiblesse. Permettez-moi une petite observation à ce sujet. Dans la jeunesse, il y a une intelligence fort active, d'autant plus active qu'elle acquiert tous les jours, qu'elle reconnaît sa force et que l'amour-propre est chaque jour plus satisfait par des découvertes et des rapprochements inattendus. Le jeune homme est fier de se trouver égal en puissance de raisonnement à des hommes qu'il considérait naguère comme infiniment au-dessus de lui; il se voit à leur niveau, quelquefois il se croit supérieur à eux.

Avec cette intelligence, qui est en mouvement pour se développer, coïncident des sentiments extrêmement actifs. La jeunesse s'estime, elle a même

beaucoup d'orgueil, et du mépris pour ceux qui ne pensent pas comme elle croit qu'il est nécessaire de penser. Elle se passionne souvent sans avoir beaucoup réfléchi, et pour un seul mot qui remue son amour-propre ou son affection, elle se coalise, s'associe, s'irrite et se livre à des excès par le seul effet de l'exemple et par imitation. De tout temps on a vu des partis, des émeutes dans les réunions de jeunes hommes. Dans les colléges, c'est pour un système philosophique, pour un maître, quelquefois c'est pour une opinion politique bien ou mal comprise; dans les villes et parmi les ouvriers, des coalitions hostiles, meurtrières, se font sur de vagues souvenirs, ou sur des épithètes injurieuses; dans les villages on voit les jeunes gens s'attaquer en masses sans autres motifs que la différence de lieux. Sur ces frivoles motifs sont basés les arguments les plus captieux, les plus absurdes, mais dont les conséquences sont terribles. Cependant à la fin l'âge avançant, à force de s'être trompés, de s'être repentis de leur précipitation, et par les progrès du jugement qui se mûrit par l'acquisition incessante de faits nouveaux, les jeunes gens finissent par perdre de leur impétuosité et par se réprimer : ce qui les passionnait est désormais vu de sang-froid, des intérêts plus graves surgissent, et l'intelligence reste prédominante; toutefois elle ne le devient pas au point de l'être chez tous les adultes, et les femmes restent tou-

jours plus sentimentales et plus passionnées que les hommes. Chez la majorité des adultes, en général, les passions et les sentiments, quoique moins impétueux que dans la jeunesse, l'emportent toute la vie sur l'intelligence. C'est, comme nous l'avons dit, un grand obstacle qui s'oppose aux progrès de la vérité. On en trouve le remède dans la culture de l'intelligence : il faut se hâter de fournir à la jeunesse les faits qui doivent mûrir son jugement; car, en général, il y a toujours assez d'intelligence chez les masses pour saisir les grandes vérités, celles qui peuvent prévenir les écarts dangereux ; mais, quoi qu'on fasse, la nature veut que l'époque des passions précède celle du jugement.

Vous le voyez, messieurs; ces considérations nous font une loi de suivre l'ordre de la nature. Nous commencerons donc par les instincts, ayant égard aux modifications qui ont été apportées à la méthode d'observation de Gall.

Avant d'aller plus loin, Messieurs, je ne dois pas vous laisser ignorer, du moins à ceux de vous qui n'ont pas été informés de cela, que l'école philosophique d'Ecosse, dite *du Sens Commun*, avait découvert par la simple observation des résultats de l'action cérébrale, une grande partie des faits qui ont été énoncés par Gall. C'est une chose très importante, et qui prouve combien il y a de vérité dans cette observation; cependant comme cette

école manquait de régulateurs matériels, il s'est trouvé beaucoup d'arbitraire dans ses énoncés. Elle n'indiquait pas d'organes cérébraux, et cependant elle observait les phénomènes instinctifs, les sentiments et les facultés intellectuelles; elle les classait, elle ne se bornait pas à dire, comme on faisait ailleurs, que les sensations se transforment en jugements, en sentiments, ou que le moi est le régulateur suprême de l'intelligence et des passions; ou que le moi est doué on ne sait comment de sentiments, d'affections, de passions. Elle observait, elle disait : « Dans toutes les langues nous trouvons des mots qui correspondent à des qualités déterminées des individus de l'espèce, par conséquent il faut croire à ces qualités; le sens commun nous en fait une loi. Ainsi, il y a des hommes bons, il y a des hommes méchants, il y a des hommes orgueilleux, il y a des hommes humbles, puisque, dans toutes les langues, on trouve des mots qui correspondent à ces qualités. Il y a des hommes compatissants et des hommes durs, des hommes envieux ou jaloux, et des hommes bons, généreux, prodigues. La vertu et le vice, la justice et l'injustice, la bonté et la méchanceté, la piété et l'impiété; le sentiment du beau, du grand, du sublime, du vénérable, etc., ne sont donc pas des mots vides de sens et ne doivent pas être confondus avec les perceptions des attributs des corps; car les mots qui

désignent les attributs ne sont pas ceux qui représentent les qualités de l'homme, et rien n'autorise à transformer ces faits les uns dans les autres. Nous ne cherchons pas la cause de toutes ces différences, mais nous remarquons que chaque caractère est inhérent à l'homme et qu'il le conserve toute sa vie, quels que soient les changements qui s'opèrent dans ses perceptions et ses connaissances acquises. » Au surplus l'école célèbre que nous citons notait les faits intellectuels et moraux sans les rattacher à aucun organe.

Ces observations avaient commencé avant celles de Gall, et se continuaient en même temps que les siennes ; c'est une chose très remarquable. Vous pouvez lire l'ouvrage que vient de publier M. Lélut. *Qu'est-ce que la phrénologie ?* Cet auteur a recueilli avec soin et mis en ordre toutes les facultés établies par la philosophie Écossaise, sans toutefois avoir donné l'analyse de la doctrine qu'elle professe.

Cette philosophie a donc classé nos facultés, mais elle n'avait pas pour base de sa classification des organes, et ce défaut la jetait nécessairement dans l'arbitraire. Néanmoins, tout arbitraire qu'elle est, elle avait tenu compte d'une foule de faits ; elle avait même remonté jusqu'aux instincts, jusqu'aux besoins les plus organiques. Ainsi la respiration, l'alimentation, la faim, la soif, l'exonération, le

besoin d'action, avaient été considérés par Reid, comme des instincts qui se trouvent chez tous les hommes, et qui lui sont communs avec les animaux. Il n'avait pas essayé de leur assigner d'organe, et même l'ouvrage que je vous ai cité reproche aux phrénologistes de n'avoir pas tenu compte de tous ces phénomènes, de ne les avoir pas rapportés au cerveau, comme ils y ont rapporté plusieurs autres instincts.

Je ne vous parle pas de la classification de Hultchéson, qui a précédé celle de Reid, parce qu'elle embrasse trop d'objets; elle est trop confuse. Mais dans ce que je viens de dire, il s'en trouve assez pour vous faire voir que ces philosophes avaient construit une chaîne dont les premiers anneaux étaient dans les fonctions des viscères, et qui s'élevait par degré jusqu'aux actes les plus intellectuels, les plus sublimes. C'est bien cela.

Ainsi, vous le voyez, c'est un besoin du siècle. Les phrénologistes n'ont pas pu localiser tous les besoins dont avaient fait mention les philosophes de l'école d'Édimbourg; cela était fort difficile, aussi Gall avait-il commencé par l'instinct de la génération. Depuis, on a cru pouvoir remonter deux échelons plus haut, et l'on présume avoir découvert dans l'appareil cérébral les organes de l'alimentation et de l'amour de la vie. Cependant on n'est pas généralement d'accord sur ces points, mais l'ob-

servation marche; pour moi, j'ai quelques faits qui me portent à admettre l'organe de l'alimentation (alimentivité) dans le lieu qui lui a été désigné par Combe.

Quant aux besoins de la respiration et des exonérations, il n'est pas facile de leur assigner des organes. Le besoin de la respiration n'a pas pu, en France, être rapporté à d'autres régions qu'au point où s'insèrent les nerfs de la huitième paire. Le phénomène de la circulation a été rattaché à la portion de la moelle épinière dorsale qui est au-dessous de la région cervicale, d'après les expériences de Legallois.

Les exonérations paraissent se faire aussi sous l'influence de la moelle; mais ce qu'il y a de bien sûr, et nous l'avons prouvé dans notre physiologie, c'est que la moelle met en action le cerveau pour la [illegible]. [illegible] lorsque le besoin de l'exonération [illegible] de l'alimentation se fait sentir, lorsque le besoin de l'[illegible] fœtale est porté [illegible] les muscles respirateurs et même [illegible] participer aux efforts de l'utérus. [illegible] dans le cerveau, est donc mise [illegible] pour seconder l'influence des viscères et de la moelle.

Vous pouvez voir, d'après ces réflexions, quelle [illegible] il y avait dans ces observations de l'école d'Édimbourg. Il existe vraiment une rela-

tion de toutes les fonctions intérieures avec le cerveau, mais on n'est pas assez avancé pour déterminer au juste les points du cerveau qui agissent primitivement dans toutes les circonstances où cette relation est mise en œuvre.

Si j'ose ici me citer, j'avais, sans connaître les travaux de l'école d'Edimbourg, admis les mêmes besoins dans mon *Traité de physiologie appliquée à la pathologie*, tels que le besoin de la respiration, celui de l'alimentation, et celui des exonérations. De plus, j'avais admis, ainsi que cette école, le besoin de l'activité musculaire, l'impatience d'agir, parce que ce besoin me paraît extrêmement impérieux chez les jeunes sujets ; mais je n'avais pas localisé ces besoins dans l'axe cérébro-spinal; et les phrénologistes n'ont pas encore pu le faire. De sorte que l'on est tenté de croire que le besoin d'activité, le besoin de repos, tiennent à la disposition générale du système nerveux. Voilà quels sont les motifs qui empêchent les phrénologistes de remonter, dans l'exposition des instincts et des besoins, au-delà des organes de l'alimentivité et de l'amour de la vie, sur l'existence desquels ils ne sont pas encore unanimes.

Je désirerais encore vous soumettre une observation anatomique sur le cerveau, qui serait très importante, si elle était fondée autant que j'ose le présumer. Comme je ne l'ai pas complètement éla-

borée, je ne vous l'énoncerai qu'avec beaucoup de réserve, moins dans l'intention de m'assurer une prérogative d'invention, que pour vous exciter à la recherche. J'ai déjà émis cette idée dans les *Cours de pathologie et de thérapeutique générales,* et je l'ai présentée aussi avec la même réserve que je vais y mettre, dans le Cours de phrénologie que j'ai fait au Val-de-Grâce l'année dernière. Comme je ne veux vous céler de rien de ce que j'ai émis jusqu'ici sur ce point, je vais vous l'exposer.

Je pars du fait bien reconnu maintenant qu'il y a deux ordres de nerfs : nerfs de sentiment, et nerfs du mouvement. C'est particulièrement dans la moelle épinière que l'on a pu faire cette observation. On sait que la face antérieure de la moelle rachidienne donne insertion aux nerfs du mouvement, et la face postérieure aux nerfs du sentiment; de sorte qu'on peut établir que les deux bandes nerveuses blanches de ces deux régions ont chacune leur fonction ; ainsi, la postérieure serait pour le sentiment, et l'antérieure pour le mouvement. Mais le sentiment ne se passe pas dans la moelle : la stimulation qui le produit, monte et arrive au cerveau. La surface postérieure de ce prolongement, celle du sentiment, ou la nappe nerveuse, blanche, qui la représente, entre dans l'encéphale. Arrivée à l'extrémité supérieure de la moelle allongée, elle prend plusieurs directions : après avoir revêtu, ou en revêtant la surface des tubercules quadrijumeaux, elle se dirige d'une part dans le ventri-

cule du cervelet, et de l'autre dans le troisième ventricule, et dans les ventricules latéraux. De sorte que les quatre ventricules ont pour parois la substance nerveuse du sentiment, qui est la même que celle qui se trouve sur la surface postérieure de la moelle. Cela me paraît du moins extrêmement probable, et je l'ai déduit, non pas *à priori*, mais des maladies. Je n'ai pas le temps de vous développer tout cela dans cette leçon

Maintenant, comment se comporte-t-elle, cette nappe nerveuse du sentiment? Des ventricules latéraux du cerveau, elle doit s'épanouir dans les hémisphères. Il doit se faire le même épanouissement dans le cervelet. Rendue dans les hémisphères cérébraux, cette substance, blanche, épanouie, se trouve en rapport avec la substance blanche du mouvement, ce qui fait, comme je l'ai dit à l'Académie de médecine il y a peu de temps, que les fibres nerveuses du mouvement concourent avec les fibres du sentiment à former la masse des hémisphères; chose fort importante, et qui n'a pas été prise en considération.

Je ne parle pas ici du mode de communication de ces deux systèmes nerveux; plus tard je m'en occuperai. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que toutes les fibres du mouvement se rassemblent et convergent au dessous de chaque hémisphère, pour former ce qu'on appelle les *pédoncules du cerveau.*

Personne ne niera que cette masse de fibres soit une masse exclusivement destinée au mouvement, puisque les épanchements, les ramollissements qui s'y font, produisent des paralysies musculaires du côté opposé; et à moins qu'il y ait simultanéité de maladie d'autres parties du cerveau, l'intellect, les sentiments, les instincts, et même la sensibilité, ne souffrent pas d'altérations notables. Ce fait est démontré par les attaques d'hémiplégie légère, et sans congestion cérébrale, qui suivent les ruptures hémorrhagiques très circonscrites des corps striés et des couches optiques, renflements qui ne résultent que de l'interposition de la substance grise, entre les faisceaux blancs de fibres motrices qui se rendent des hémisphères, par les pédoncules, dans toute l'étendue de la moelle.

Le même mécanisme doit exister dans le cervelet, c'est-à-dire que les fibres de sentiment de son ventricule doivent s'épanouir dans ses deux lobes, pour s'y mettre en communication avec les fibres du mouvement, et que celles-ci, convergentes et rassemblées, doivent venir se rendre au cordon médullaire, pour le parcourir comme le font les fibres de même nature qui proviennent du cerveau.

Ainsi, tout nerf de pur sentiment trouve à la base de l'encéphale de la substance blanche qui lui correspond, et tout nerf qui a le double usage de servir en même temps au sentiment et au mouve-

ment, y rencontre de la matière blanche de ces deux natures, dont il tire deux racines qui se tressent ensemble pour parvenir dans le tissu des organes.

Dans cette hypothèse, il nous reste à expliquer l'insensibilité de la surface supérieure du corps calleux, qui est aussi bien démontrée que l'extrême sensibilité de sa surface inférieure faisant partie de la cavité ventriculaire. Or, on peut s'en rendre raison en la considérant comme formée par des fibres blanches du mouvement, qui reviennent des hémisphères pour se mettre en rapport avec celles du côté opposé; et les commissures seraient conçues comme établissant la communication d'une manière plus intime que le raphé du corps calleux, et comme formées en même temps des fibres de sentiment et des fibres de mouvement, dont la superposition constitue le corps calleux.

D'après ce que je viens de vous dire, vous avez déjà deviné que ces fibres du sentiment que je vous ai fait épanouir dans les ventricules, se rendent dans les hémisphères, par la voie des corps calleux.

La même disposition doit exister dans le cervelet, mais je ne saurais la décrire, je ne l'ai pas assez étudié pour cela : mais il me semble que la surface inférieure de la protubérance annulaire doit correspondre au corps calleux; et la sur-

face supérieure de cette même protubérance, troisième ventricule, à la voûte à trois piliers qui fait partie, comme on sait, des ventricules latéraux.

Voici des conséquences de ces dispositions organiques : Les fibres nerveuses de la sensibilité; en se rendant des ventricules dans les hémisphères, se convertissent en fibres des différentes affections, des différentes facultés. De là, le rapport de la sensibilité avec ces facultés, dont elle est l'origine commune. Une autre conséquence, c'est que les fibres de chaque faculté sont en rapport avec des fibres du mouvement, de sorte qu'une faculté tend directement à mettre des muscles en mouvement : aussitôt qu'un instinct ou un sentiment est excité, il tend à produire le mouvement qui est nécessaire pour satisfaire le besoin ; et ce mouvement est effectivement exécuté chez les animaux jeunes ou de bas étage, et chez l'enfant. En effet, une impression arrive-t-elle chez ces sortes de sujets, à l'instant même, et aussi vite que l'éclair, le mouvement qui doit satisfaire le besoin ou le sentiment que réveille cette impression est exécuté. S'il ne l'est pas toujours chez l'adulte, du moins l'idée, la représentation secrète de l'acte, se présente au sentiment personnel. Le mouvement est alors comme modèle, et exécuté en petit dans notre intérieur. Si l'impression est vive, si elle nous sur-

prend sans projet de résister à l'instinct ou au sentiment qu'elle va émouvoir, l'acte reçoit un commencement d'exécution, ou du moins les mouvements des muscles de la face et certains gestes révèlent l'effet de l'impression, ou trahissent l'effort de cohibition qui vient s'opposer à l'exécution de l'acte. Il y a donc, ou du moins il tend à y avoir continuité d'innervation depuis l'impression sensitive, jusqu'à l'action musculaire; ce qui suppose que toute faculté est en rapport avec des fibres musculaires. Il n'est donc pas besoin que chaque faculté aille faire un appel au sentiment personnel au *moi*, au *sensorium commune*, ou à l'âme; en un mot, à un point central, pour en obtenir l'action musculaire. Certes, aucun observateur sans préjugé ne s'avisera de nier que les choses se passent ainsi chez l'enfant, chez les animaux de bas étage, et même chez les jeunes animaux des classes les plus rapprochées de l'homme.

« Mais cependant, lorsque l'homme n'est plus enfant, lorsqu'il réfléchit, vous nous avez dit vous-même, objecterez-vous peut-être, qu'il comprime les passions, les sentiments, qu'il les fait taire, et qu'au contraire il fait exécuter un acte tout opposé. Eh bien! Messieurs, ce fait incontestable ne détruit pas la réalité de celui qui vient d'être rapporté; il établit seulement l'existence d'un système nerveux, destiné à cet effet-là. Il y a donc un système ner-

veux que nous pouvons appeler de cohibition, puisqu'il est fait pour arrêter, autant que possible, les mouvements instinctifs, ou les impulsions du sentiment.

Eh bien ! ce système nerveux, ce doit être celui de l'intelligence. Tant qu'il est faible et peu exercé, les instincts et les sentiments sont satisfaits aussitôt que l'impression sensitive, ou la mémoire les mettant en action ; dès qu'il a acquis de la force, son rôle commence, et il agit, soit dans l'intérêt d'un besoin ou d'un sentiment différent de celui qui sollicite le mouvement, soit dans le sien, qui est celui de la raison. Mais, pour remplir son rôle, ce système doit être en rapport avec ceux des besoins, des penchants et des sentiments.

Eh bien ! nous avons vu que l'intelligence résidait dans la partie supérieure de la région frontale; il est donc très probable qu'il y a des fibres pour cette faculté à la partie antérieure des corps calleux, c'est-à-dire les fibres blanches de sentiment qui revêtent la surface antérieure des cavités des deux ventricules latéraux, et s'épanouissent dans les circonvolutions de la région frontale contribuent à cette cohibition. La commissure antérieure doit nécessairement mettre à l'unisson les deux régions correspondantes de chaque hémisphère.

Tel doit être, suivant nous, le siége de la force intellectuelle de cohibition, et comme il lui faut des

fibres de mouvement pour arrêter les actions musculaires déjà commencées et en commander d'opposées, ces fibres se trouveront dans la lame nerveuse qui revêt la surface supérieure des corps calleux, dans cette même région. Elles se rendront, avec celles du sentiment, dans les circonvolutions, et communiqueront, aussi bien qu'elles, d'un hémisphère à l'autre, par la commissure antérieure.

Outre cette force cohibitrice intellectuelle, il en existe une autre qui pourrait être plus sentimentale qu'intellectuelle. Elle doit avoir son siége dans la partie moyenne de ce même corps calleux, qui fournit des fibres de sensibilité et de mouvement aux organes de la circonspection. Mais il existe une grande différence entre les deux forces : cette dernière agit continuellement comme toutes les impulsions instinctives et sentimentales, tandis que l'intellectuelle n'agit que de temps à autre, et en vertu de la réflexion. Aussi remarque-t-on, comme nous le verrons dans les détails, que la prudence instinctive, que l'on appelle de tempérament, est très différente de la prudence purement réflective, qui se dément à chaque instant dans la conduite de la vie.

Nous nous résumerons en disant que la puissance cohibitrice a son centre dans le corps calleux; qu'elle est plus forte dans la partie antérieure qui correspond aux circonvolutions de l'intelli-

gence, que dans la partie postérieure; qu'elle est très forte dans la partie moyenne qui répond aux masses de la circonspection ; enfin, qu'elle offre beaucoup de variétés dans les individus de l'espèce.

Il me paraît aussi hors de doute que les instincts les plus impérieux qui sont situés vers la base, ont moins à recevoir d'influence de la partie supérieure ou du système du corps calleux, et que plus il est nécessaire que ces instincts soient obéis promptement, moins cette partie supérieure a d'influence sur eux. Aussi ne peut-on suivre les organes nerveux de la respiration au-delà de la base du cerveau, du point où s'insèrent les nerfs de la huitième paire. Vous suspendrez bien la respiration pour quelque temps ; mais quand le besoin d'air s'est accru, vous ne pouvez plus la suspendre. La faim, la colère, qui s'y rattache si souvent, l'instinct génésique, les élans d'amour maternels sont très difficiles à réprimer ; tandis que l'on suspend avec moins de difficulté la majeure partie des instincts les plus relevés, comme la vénération, l'espérance, les illusions, l'idéalité et même la bonté, si les organes de la réflexion sont très énergiques : nous dirons même que cette cobibition peut être si forte et si bien soutenue, que le caractère moral en éprouve une altération complète; transformation qui ne s'observe jamais dans les instincts de conservation, à moins d'une détérioration des organes.

Quant à la circulation, la force cohibitrice volontaire n'y peut rien, mais il est des passions qui paraissent ralentir et même suspendre les mouvements du cœur. Mais ce n'est pas dans ce Cours que nous pouvons entreprendre l'examen de cette question physiologique et pathologique tout à la fois.

Au reste, je ne veux pas pousser plus loin ces sortes de considérations, de peur de me jeter dans le vague : lorsque je me sens dans l'incertitude, mon principe est, au lieu d'avancer des hypothèses, d'exciter aux recherches. Il faut d'abord chercher des modes de préparation qui rendent la dissection du cerveau facile.

Je crois, toutefois, qu'il résulte de nos réflexions, que la partie de la substance nerveuse, que je puis appeler conductrice des phénomènes du sentiment et du mouvement, est la substance blanche ; que la substance grise, que Gall considérait comme la motrice des nerfs, comme leur donnant naissance, est un tissu intermédiaire entre le système vasculaire et la substance blanche.

Je ne porte pas plus loin les conjectures sur ce point ; mais voici comme je raisonne : hors du cerveau la sensibilité et le mouvement sont conduits par la substance blanche qui est contenue dans le névrilème ou gaîne des nerfs; ce fait est certain. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi de la substance blanche

contenue dans le cerveau? Pourquoi placer les facultés dans la substance grise, qui tantôt est à la périphérie du cerveau, tantôt interjetée, par points isolés, dans les faisceaux de fibres blanches, et qui n'offre ni la forme fibrillaire, ni un système organique continu, commun à tous les organes ? Est-ce que l'on prétendrait personnifier nos facultés pour les enfermer dans telles ou telles régions de la matière grise où elles recevraient des avis apportés par certaines fibres blanches, et expédieraient des dépêches par certaines autres? Ce ne serait là qu'une malheureuse parodie du vieux *sensorium commune* : au lieu d'un centre, nous en aurions trente-sept ou même bien davantage, car nous sommes loin d'avoir atteint le terme des subdivisions du moral humain. En un mot, je ne trouve aucun sens à ce singulier système; tandis que je peux suivre de l'œil la stimulation électrique, magnétique, si l'on veut, qui entre dans le système nerveux par les fibres blanches du sentiment, et qui, après avoir parcouru leur trajet, vient aboutir à la substance blanche du mouvement. Rien de mieux démontré que ce double fait chez les vers, certains mollusques, et beaucoup d'autres animaux inférieurs privés du système nerveux de cohibition auquel tient la faculté de délibérer. Je conçois aussi clairement qu'à la faveur de ce système nerveux, les stimulations sensitives soient détournées de la route des muscles chez les ani-

maux supérieurs et dans notre espèce, et que les mouvements s'opèrent tantôt dans l'intérêt d'un instinct ou d'un sentiment chez les animaux, et tantôt, chez nous seulement, dans l'intérêt de la raison. Il me suffit pour cela d'admettre ce qui est prouvé, l'existence chez l'homme d'un certain nombre de nerfs intracrâniens qui, stimulés par les sens exposés aux corps extérieurs, produisent les uns des perceptions, les autres des instincts ou des sentiments, d'autres enfin des phénomènes intellectuels. Les fauteurs de l'entité intracrânienne, matérielle ou immatérielle, me demanderont peut-être comment ces productions sont opérées : je n'en sais rien, car je ne saurais aller au-delà des faits primitifs; mais je leur répondrai que cette production, dont j'ignore le mystère, est un fait certain que les sens et l'induction nous démontrent, tandis que leur être central intracrânien, auquel ils accordent toutes les facultés d'un homme, n'est saisi par aucun de nos sens, n'est point fourni par l'induction, n'est, en un mot, comme nous l'avons déjà dit, qu'une pure hypothèse fondée sur une pétition de principes.

Je m'arrête à ce point de peur d'aller trop loin. Cela ne fait rien, d'ailleurs, à l'observation empirique qui sert de base à la phrénologie.

Nous suivrons, avons-nous dit, la distinction des

trois masses. Il s'agit d'en prendre l'idée bien nette et bien claire.

Vous voyez ce qui est ici en jaune (1), cela correspond aux instincts; ce qui est en blanc, ou la partie supérieure, correspond aux sentiments; ce qui est marqué en rouge et en bleu, répond à l'intellect; et comme il y a deux divisions dans l'appareil intellectuel, ainsi que nous l'avons déjà dit, savoir les organes de réception et les organes de réflexion, suivant le système actuellement admis en phrénologie, la partie inférieure que vous voyez ici en rouge correspond à la réception, et celle qui est en bleu à la réflexion. Cela signifie que la première, qui occupe toute la partie inférieure du front, reçoit les impressions qui viennent de l'extérieur; et que la seconde, qui constitue la partie supérieure de ce même front, réfléchit non seulement sur ce qui a été reçu par la partie inférieure, mais encore sur tout ce qui se passe dans tout le reste du cerveau.

Pour avoir un point de départ, il faut partir du canal auditif de chaque côté, et l'on arrive ainsi immédiatement au-dessus du canal rachidien. On est alors à la partie qu'on appelle la *protubérance annulaire*, à peu près vis-à-vis les tubercules

(1) Voir la tête-modèle marquée d'après Spurzheim, où les trois régions et tous les organes sont distingués.

quadrijumeaux ; c'est là que l'on suppose le centre de tous les organes cérébraux. Remarquez que je vous dis *l'on suppose*, parce que cela ne s'accorde pas parfaitement avec ma manière de voir qui vient de vous être exposée, puisque je place des centres dans les corps calleux. Toutefois, ce point central offre toujours un moyen provisoire pour apprécier l'étendue des organes : ainsi, plus une portion de la surface du crâne se trouve éloignée de ce centre, plus elle est allongée, plus les fibres blanches qui la constituent, forment un cercle étendu. Il y a de plus à considérer l'épaisseur de ce cercle, ce qui procède souvent du plissement des circonvolutions qui élargissent plus ou moins l'organe.

Lorsqu'il s'agit d'observer le cerveau, on le partage, au premier coup d'œil, dans les trois masses que nous venons d'indiquer, mais pour que ce partage se fasse d'une manière juste, il faut partir de certains organes : c'est pourquoi je ne me hâte pas de vous développer cette méthode. Lorsque nous aurons parcouru tous les organes, je vous donnerai des détails pour vous guider dans ce genre d'exploration; je vous dirai par exemple : Pour déterminer le domaine intellectuel, il faut partir de la partie antérieure de l'organe de la construction, passer au-dessus de l'organe de la comparaison, et redescendre par le côté opposé au point d'où l'on est parti;

ce qui se trouve antérieur à cette ligne appartient à l'intelligence; tout ce qui lui est postérieur rentre dans les sentiments ou dans les instincts. Nous aurons ensuite d'autres lignes à tracer, mais je trouve qu'il est prématuré de vous exposer tout cela. Il suffisait, selon moi, de vous faire remarquer dans la leçon d'aujourd'hui, la position respective des trois masses en vous rappelant une chose très importante, savoir que tous les organes sont doubles et que ceux qui paraissent sur la ligne médiane du crâne, quoiqu'ils semblent quelquefois à l'extérieur ne former qu'une seule éminence, sont aussi bien doubles que ceux qui sont placés sur les régions latérales.

Tout étant double dans le cerveau, il en résulte qu'un côté peut suppléer à l'autre, pourvu que les centres par où se fait la communication des parties latérales soient sains.

Maintenant nous aurions à entrer dans le détail de chacune de ces régions ; mais comme je vous ai occupés aujourd'hui de choses très sérieuses, et que nous ne pourrions pas aller fort loin, je vais m'arrêter; je renverrai la suite à la prochaine séance.

Le résumé de notre leçon d'aujourd'hui est que la méthode expérimentale qu'on doit employer maintenant pour étudier les fonctions du cerveau est la même qui convient pour la psychologie; elle

consiste en une double observation, l'observation par les sens faite sur tous les individus de l'espèce humaine, et même sur les animaux, et l'observation de soi-même, faite en remarquant non seulement ceux de nos organes que nos sens peuvent atteindre, mais aussi ce qui se passe dans notre pensée, nos sentiments, nos instincts. C'est cette observation qui a commencé à donner naissance à la phrénologie; c'est cette observation, quoique incomplète, qui avait déjà produit les travaux de l'école d'Édimbourg; mais la phrénologie rectifie les découvertes qui avaient été faites sans base organique suffisante, en les rattachant à des organes. On a beau mettre ce qui est appris par les sens au-dessous de ce qui est le résultat de la méditation, cette prééminence de l'observation intérieure n'est pas fondée; ce sont deux domaines dont chacun a sa valeur, mais qui se touchent et se confondent. En effet, l'observation de soi-même, que l'on veut mettre au-dessus de l'observation par les sens, n'est pas possible sans l'observation par les sens, puisqu'on ne se connaîtrait pas si l'on ne s'observait avec ses sens, en rapport avec tous les autres corps de la nature.

Ainsi, comme vous voyez, une de ces observations est aussi noble que l'autre, et c'est à tort que les psychologistes prennent un ton impérieux et tranchant pour défendre aux physiologistes de péné-

trer dans l'analyse des fonctions de l'entendement... Les physiologistes y sont bien forcés, ils ne pourraient s'en dispenser, lors même qu'ils voudraient obéir, comme réciproquement les psychologistes ne peuvent plus se passer des organes. Les plus subtils d'entre les métaphysiciens sont obligés, à chaque instant, de parler du cerveau et des sens, de tenir compte des phénomènes qui ont rapport à la sensibilité, aux passions, pour pouvoir distinguer ce qu'ils considèrent comme étant exclusivement du domaine intellectuel. Ces deux études sont liées; l'une ne peut se passer de l'autre, l'une ne peut marcher sans l'autre. Aussitôt que le psychologiste perd complètement de vue les produits des perceptions sensitives, il tombe dans le vide, il s'égare dans un monde imaginaire.

SIXIEME LEÇON.

6 JUIN 1836.

Messieurs,

Nous devons entrer aujourd'hui dans le détail des facultés dont le cerveau est le siége. Nous débuterons par les instincts, avec le regret de ne pouvoir

indiquer les parties de l'encéphale qui correspondent à l'action des viscères intérieurs. Nous nous sommes expliqué là-dessus. Les instincts sont plus en rapport avec les viscères que les sentiments, les sentiments le sont plus que les facultés intellectuelles; de sorte qu'il faut que les facultés intellectuelles remuent les sentiments et les instincts pour produire les actions, du moins dans la plupart des cas.

Les instincts se composent d'un système nerveux intra-crânien et d'un système nerveux extra-crânien, qui va répondre dans des organes; de sorte que quand les systèmes nerveux instinctifs sont en action dans le cerveau, les systèmes nerveux viscéraux qui leur correspondent le remuent. De même, lorsque les systèmes nerveux viscéraux sont excités les premiers, leur excitation se répète dans les systèmes nerveux intra-crâniens qui leur correspondent. Mais comme les viscères ne sont pas multipliés en proportion des instincts, on ne peut pas dire que tout instinct ait un système nerveux particulier qui lui corresponde. Les instincts remuent donc, en général, les viscères, l'un plus, l'autre moins, et chacun d'une manière différente. Ainsi, dans les émotions qu'ils font éprouver, les uns sentent quelque chose au cœur, d'autres dans l'estomac, d'autres dans les poumons, d'autres dans les intestins, d'autres à la peau, etc. Mais celui de tous les instincts qui a les

rapports les plus manifestes avec un système nerveux extérieur, c'est sans contredit l'instinct de la génération.

Quelques phrénologistes commencent l'histoire des instincts par l'alimentivité, ou l'instinct d'alimentation ; d'autres pencheraient à débuter par l'instinct de la conservation proprement dit, ou l'amour de la vie. Mais comme ces deux instincts ne sont pas généralement avoués, comme d'un autre côté ils correspondent aux masses latérales, aux lobes moyens, nous les réservons pour l'examen des fonctions de ce lobe. Nous les adjoindrons à ceux qui sont généralement adoptés et considérés comme appartenant à ce lobe moyen, et nous déduirons nos raisons pour et contre l'admission de ces deux instincts.

En conséquence, nous allons suivre la méthode adoptée par Gall, qui consiste à débuter par l'étude de l'instinct générateur. Nous y sommes encore portés par la considération déjà émise par ce fondateur de la phrénologie, que la génération doit précéder les autres fonctions par la raison qu'elle tend à la conservation de l'espèce, tandis que les autres n'ont pour but que la conservation de l'individu. Je sais que c'est là un argument qu'on pourrait rétorquer, car on pourrait dire : « Commencez par établir la raison de l'existence de l'individu, puis vous le ferez se reproduire. » Mais nous ne voulons pas

lutter d'argutie pour soutenir ce motif; nous en avons un autre, c'est que le cervelet, qui est considéré comme le siége de l'instinct générateur, est un organe tout-à-fait à part, et qu'il est bon de l'étudier d'une manière particulière, et de ne pas interrompre l'étude du cerveau pour y revenir.

L'instinct générateur, que l'on peut appeler érotisme (je crois ce mot très convenable), a été désigné par Gall sous le nom d'amour physique, d'amour des sexes; Spurzheim lui a donné le nom de d'*amativité*, mot qui n'était pas français à cette époque, mais qui le deviendra peut-être par l'usage; nous ne voulons pas ici nous arrêter à la critique des mots. Quoi qu'il en soit, cet instinct est attribué au cervelet. Le cervelet est une sorte de petit cerveau, c'est de là, sans doute, que lui vient ce nom; il est, comme le cerveau, composé de deux lobes qui constituent une sphère irrégulière; il communique par un centre avec le cerveau; il se détache complètement de la masse du cerveau dans l'état frais, excepté à un renflement situé à la base de la masse encéphalique; renflement qui est le point de communication entre le cerveau, le cervelet et la moelle épinière, et que l'on nomme *protubérance annulaire*, *pont de Varole* ou *mésocéphale*, d'après Chaussier; mais vous n'en apercevez, sur ce plâtre, que la face inférieure qui se continue avec la face antérieure de la moelle épinière ou rachidienne. Le cervelet est composé

de substance grise et de substance blanche; il est situé dans les fosses inférieures de l'os occipital, au-dessous d'un repli de la *dure-mère*, qu'on appelle *tente du cervelet;* il se prononce à l'extérieur par deux saillies; il est séparé du cerveau non seulement à l'intérieur par la tente du cervelet, mais à l'extérieur par une saillie osseuse qui est formée aux dépens de l'os occipital, et dans laquelle est contenu le *sinus* transversal, de sorte qu'il faut bien se garder de prendre la saillie osseuse que peut former cette crête transversale de l'occipital, pour la saillie qui appartient au cervelet.

La région du cervelet est, dans l'état vivant et dans l'état de cadavre frais, recouverte par les muscles de la partie postérieure du col; cependant il est facile d'en apprécier la saillie par la largeur et la proéminence de la nuque et de la partie supérieure et postérieure du col, de la partie inférieure et postérieure de la tête. Remarquez que cette largeur pourrait dépendre d'autres organes qui sont ici sur les côtés; mais il s'agit de la largeur qui dépend de cette partie moyenne, et non pas de ce qui pourrait être le résultat des organes situés sur les parties latérales et derrière les oreilles.

Le cervelet est avec le cerveau dans des proportions qui varient suivant l'âge et suivant le sexe.

Suivant l'âge. — Dans l'enfance, dans les temps où l'encéphale en général est moins développé, le

cervelet est au cerveau à peu près comme 1 est à 13, à 15 et même à 20; de sorte qu'à cet âge le cervelet ne forme que la quatorzième ou la vingtième partie de l'encéphale pris en général, ou de la masse encéphalique.

Dans l'âge adulte, le cervelet offre un développement plus considérable : il croît en fort peu d'années, à l'époque de la puberté, au point que les proportions de cet organe avec le cerveau deviennent bien différentes : ainsi, il formait dans l'enfance, avons-nous dit, la quatorzième ou la vingtième partie de l'encéphale; dans l'âge adulte, il en est devenu la sixième, septième ou huitième partie à peu près, quelquefois même la cinquième, lorsqu'il est très développé.

Suivant les sexes. — Il est en général plus développé chez l'homme que chez la femme, relativement à la masse du cerveau.

La même observation peut être faite chez les animaux; le cervelet y est en général plus développé chez les mâles que chez les femelles: aussi, comme vous le savez, c'est toujours le mâle qui attaque, c'est toujours le mâle qui procède le premier dans l'acte de la génération. Cette observation, fort judicieuse, a été mise à profit par Gall.

Le cervelet n'a pas toujours été considéré comme l'organe de l'amour physique ou comme le moteur principal de la génération. Vous avez vu que chez

les anciens on en avait fait le dépôt, si je puis parler ainsi, des idées. Mais on ne s'est pas toujours clairement expliqué; de telle sorte qu'on ne peut pas savoir si ce ne sont pas les lobes postérieurs du cerveau qu'on a voulu désigner, plutôt que le cervelet. Cependant, quelques uns ont considéré nommément le cervelet comme l'organe de la mémoire : cette idée est sans aucune espèce de fondement. Gallien lui attribua une action particulière sur les viscères; il considérait le cerveau proprement dit, toute cette grande masse que je vous signale, comme le siége exclusif de l'intelligence et de l'entendement en général, car vous savez qu'il mettait les passions dans les viscères; et le cervelet était en rapport avec ces viscères. Ainsi, en suivant ce système, le cervelet serait le moteur principal du cœur, des poumons, de l'appareil digestif, et aussi de l'appareil reproducteur, puisque ce dernier fait partie des viscères : cette opinion a long-temps régné parmi les physiologistes. Cependant, d'après l'observation de Gall, le cervelet n'aurait pas d'autres fonctions bien prouvées que celles de procéder à la reproduction des espèces.

D'autres opinions sur les fonctions du cervelet ont été émises par les modernes.

Les *vivisecteurs*, ou ceux qui pratiquent des expériences sur les animaux vivants, ont considéré le cervelet comme le régulateur des mouvements mus-

culaires. Ils se sont fondés sur ce que, lorsqu'on blesse le cervelet, lorsqu'on y pratique des sections, les mouvements musculaires sont désordonnés, l'animal ne peut plus les diriger suivant sa volonté ou suivant le but qu'il paraît se proposer; mais de pareils résultats sont obtenus lorsqu'on opère des sections à la base de l'encéphale, vers les tubercules quadrijumeaux, par exemple; en un mot, dans les points où confluent les principaux nerfs du mouvement musculaire.

Je vous avouerai que je ne conçois pas ce que signifie cette fonction du cervelet ainsi exprimée : *régulateur des mouvements musculaires.* Pour quelle faculté le cervelet régulariserait-il ces mouvements? Serait-ce pour l'intelligence, pour la volonté? Cela n'est pas prouvé. La volonté régularise aussi bien les mouvements chez l'enfant que chez l'homme adulte, chez l'eunuque que chez l'homme complet, et le cervelet diffère beaucoup dans ces cas. Je sais qu'on peut alléguer qu'il remplit les deux fonctions, qu'à la vérité il diminue de volume en n'excitant plus la génération, mais qu'il en conserve assez pour régulariser les mouvements. Je ne lui refuse pas une influence sur les mouvements, comme on va voir, je veux seulement prouver qu'il n'est pas uniquement pour cela, et qu'il a beaucoup d'action sur l'acte générateur.

Serait-ce pour son propre compte qu'il régulari-

serait les mouvements? Je le conçois moyennant certaines conditions : cette régularisation ne serait alors autre chose qu'une attribution relative aux fonctions génésiques; sur laquelle je vais m'expliquer. J'ai très bien observé chez quelques animaux, chez les poulets, par exemple, qu'un coup porté sur la nuque fait reculer l'animal, le fait marcher en arrière quelquefois pendant plusieurs secondes. Quelques maladies du cervelet déterminent la chute en arrière : un jeune homme chez qui cet organe était affecté, par suite d'excès érotiques solitaires, se sentait enclin à reculer, et tombait parfois en arrière. Mais ces faits prouvent-ils que le cervelet soit le régulateur des muscles dans tous les cas? Ils feraient plutôt penser que cet organe influe spécialement sur les muscles extenseurs de la tête, du rachis et sur ceux du bassin et des membres pelviens, que l'on voit effectivement en activité très grande dans l'acte copulateur, c'est-à-dire sur les muscles dont l'organe se sert le plus pour exécuter la fonction génésique. Ce que je puis affirmer, c'est que la capacité de bien régler ses mouvements musculaires, ou l'adresse des mains, et les adresses quelconques, ne sont pas du tout en raison du cervelet. J'ai des preuves très positives que des hommes à gros cervelet peuvent être extrêmement maladroits.

Il est un autre organe qui paraît beaucoup plus influent sur la régularité des mouvements volontaires

à laquelle paraît tenir l'adresse manuelle ; nous l'étudierons plus tard, c'est l'organe de la mécanique, auquel on ajoute aussi celui de la résistance.

Au surplus, dissertons un peu sur les rapports du cervelet avec l'appareil musculaire locomoteur.

Le cervelet répond à tous les muscles ; c'est un fait prouvé d'une manière positive, par la pathologie et l'anatomie pathologique. Un épanchement, une rupture qui s'opère dans les points convergents des fibres de l'un des lobes cérébelleux, produit une hémiplégie aussi complète que celle qui résulte des épanchements formés dans les corps striés et les couches optiques, qui appartiennent au cerveau ; d'où il résulte évidemment que tous les muscles locomoteurs sont en communication, par leurs nerfs, avec le cervelet. On ne doit donc pas s'étonner que l'excitation du cervelet les convulse, et que la compression du même organe les paralyse. Or, tous les muscles servent du plus au moins à l'accomplissement des œuvres génésiques, quoique certains y contribuent plus que d'autres ; il faut donc que tous, sans exception, soient en rapport avec le cervelet. Ajoutons encore quelques remarques, elles éclairciront la question.

Nous disons que le cervelet ne remue pas seul les muscles dans l'état normal ; rien n'est mieux avéré, car si le cerveau n'agit pas, ou agit incom-

plètement, les mouvements nécessaires pour l'accomplissement de la génération n'ont pas lieu. Il suit de là que ce n'est pas le cervelet qui exécute seul les mouvements, et qu'il lui faut l'intervention du cerveau. Qu'il les provoque et les coordonne lorsque le cerveau agit de concert avec lui, et que la volonté s'y prête, cela est admissible; qu'il induise le cerveau à les régulariser dans le but de sa fonction, c'est ce que vous pouvez observer chez plusieurs animaux domestiques, oiseaux et quadrupèdes, où les mouvements génésiques reçoivent un commencement d'exécution aussitôt qu'ils voient l'autre sexe dans une attitude déterminée. Chacun sait même que la présence de la femelle n'est pas nécessaire pour déterminer ces mouvements qui se manifestent chez le chien aussitôt qu'on soulève cet animal d'une certaine manière. Or, il est évident que si son cerveau n'avait pas d'action, le cervelet n'exécuterait pas seul ces mouvements; mais si le cerveau s'y prête, le cervelet ne manque pas de les régulariser à sa manière, dans les conditions que nous venons d'indiquer, ou mieux de les faire régulariser par la volonté, sur laquelle il agit comme instinct. Ajoutons que quoique la volonté puisse diriger ces mouvements chez l'homme, on doit avouer qu'ils sont primitivement formulés par le cervelet, puisque c'est cet organe seul qui les inspire aux animaux auxquels d'ailleurs l'éducation

ne peut les apprendre, et chez lesquels elle cesse de les faire reparaître après qu'ils ont subi la castration.

J'attribue donc les directions des mouvements, les actes, les aptitudes qui sont relatives à la génération, à l'influence du cervelet. Mais je dis que cela ne peut se faire sans la permission et même l'assistance du cerveau, et que c'est dans ce seul sens que le cervelet peut être considéré comme régulateur de l'action musculaire ; aussi le cerveau reste-t-il toujours le maître d'arrêter les mouvements du cervelet tendant à l'acte générateur ; ce qu'il fait effectivement dans une foule de circonstances, comme tout le monde sait.

Vous savez que Gall s'est prévalu du passage d'un ancien poëte grec pour soutenir son opinion sur le cervelet. Mais ce passage-là ne doit pas être pris en considération dans l'état actuel de la science. Nous avons, dans nos modes d'expérimentation, des moyens beaucoup plus sûrs d'arriver à la vérité. C'est Gall qui a établi, comme un fait positif, que le cervelet était l'instrument primitif de la génération. Il a procédé à cette démonstration par des observations empiriques, c'est-à-dire en établissant, par des faits multipliés, que les personnes chez qui la partie postérieure et inférieure de la tête est très développée, et qui ont un cervelet volumineux, sont plus enclines à l'acte générateur que celles

qui sont dans des dispositions contraires (1).

Ces observations faites par Gall ont été confirmées depuis par tous les observateurs qui ont voulu étudier cette question avec beaucoup d'attention, et surtout avec impartialité; de telle sorte que les phrénologistes possèdent des collections considérables qui viennent à l'appui de cette assertion. Cela est arrivé au point que la fonction générique est dévolue au cervelet, sans pourtant qu'on puisse affirmer qu'il n'en exécute aucune autre (2).

Toutefois, quelques personnes, qui sont opposées à la phrénologie, soutiennent que le penchant générateur a été observé très prononcé chez des sujets qui n'avaient presque pas de cervelet, ou dont le cervelet était détruit, ou n'existait pour ainsi dire qu'en esquisse (3). Je ne sais jusqu'à quel point de pareils faits méritent de la confiance; quant à moi, je déclare qu'ils ne m'en inspireront pas jusqu'à ce qu'ils m'aient été constatés par des phrénologistes. Il faut se tenir en garde contre les faits qui ne sont attestés que par les adversaires d'une

(1) Remarquez qu'il ne s'agit plus ici d'une action exercée par le cervelet sur les muscles, mais d'une impulsion donnée aux organes génitaux.

(2) Nous avons exprimé, dans la plupart de nos ouvrages, l'opinion que le cervelet exerçait aussi de l'influence sur tous les viscères. On sait que, sur-irrité, il excite le vomissement, etc.

(3) On n'a pas dit que ces sujets fussent incapables de régulariser les mouvements de leurs muscles.

science, lorsqu'on sait jusqu'à quel point la spéculation peut pousser la fausseté des assertions. Nous avons des collections dans le sens positif, nous répétons tous les jours les observations; s'il existe quelques exceptions, nous ne les nions pas, mais elles sont à expliquer. Il faudrait non seulement qu'on nous montrât des pièces, mais aussi que l'on fît des collections en sens inverse des nôtres, et que les histoires à l'appui fussent bien authentiques. C'est ce qu'on n'a pas fait; de sorte que nous pouvons douter de la véracité de ces assertions. Je puis défier ceux qui les mettent en avant, d'en produire des preuves, je ne dirai pas comparables à celles que nous avons du contraire, mais qui puissent simplement les balancer. Pour moi, toutes les fois que j'ai été consulté, depuis que je connais le système de Gall, par des personnes qui se plaignaient de l'inertie ou de l'infidélité des organes génitaux, je me suis aussitôt adressé au cervelet, et je l'ai toujours trouvé fort déprimé. Quand on m'a présenté des enfants qui, avant la puberté, manifestaient un penchant extraordinaire vers l'acte sexuel et devinaient les procédés supplémentaires de cet acte, j'ai été tout de suite au cervelet, et je l'ai toujours trouvé très développé; cela ne m'a jamais manqué. Je défie les contradicteurs de me présenter des faits pathologiques qui puissent être mis en opposition avec ceux que je possède en ce genre.

Gall a fait aussi la remarque que les maladies irritatives du cervelet avaient maintenu les organes de la génération dans un état morbide d'excitation ; rien n'est plus vrai. M. Serre a fait la même observation ; plusieurs autres observateurs dignes de foi et de confiance ont rapporté des faits tout-à-fait analogues. D'autres faits contradictoires ont été cités. On a dit que l'inertie de ces organes génitaux avait coïncidé avec d'autres maladies du cervelet, comme des tumeurs squirrheuses, des tubercules. Qui ne sait que les maladies chroniques font perdre aux organes leur exercice ? Il suffit d'avoir une teinture de médecine pour être convaincu de cette vérité ; ainsi, par suite d'une maladie du cervelet qui, dans le commencement, affectait des caractères inflammatoires avec excitation des muscles et de la fonction génésique, il peut se faire une dégénération qui plonge l'organe dans l'inertie, et détruise cette excitation. Ces objections n'ont donc pas grande valeur ; d'ailleurs, sans forcer les faits, sans se tourmenter la tête, sans aller chercher des sophismes, qui ne sait qu'une excitation modérée du cerveau exalte les mouvements intellectuels, les sentiments, etc. ; et qu'une excitation plus forte, qui amène la congestion, les paralyse ? Pourquoi ne voudrait-on pas que le cervelet irrité dans certaines mesures, augmentât l'activité des organes génitaux, et que plus tard congestionné à l'excès, il les paralysât ? cela doit être

et ne peut pas être autrement. Mais les adversaires d'une doctrine tirent parti de tous les faits qui leur paraissent devoir en infirmer la valeur.

On a dit aussi que les excitations extraordinaires et morbides des organes génitaux étaient en coïncidence ou en rapport avec les maladies de la moelle épinière. Je le conçois très facilement, car les nerfs qui communiquent le sentiment et l'activité aux organes génitaux ne se rendent pas immédiatement du cervelet à ces organes; ils descendent par la moelle épinière. Pourquoi donc, si la moelle est irritée, ces nerfs n'irriteraient-ils pas les organes génitaux? Cela se conçoit à merveille, et vous en voyez des preuves dans l'ouvrage très intéressant de M. Ollivier d'Angers, comme dans les expériences de M. le docteur Ségalas, qui a provoqué l'éjaculation, chez des cochons d'Inde, en irritant la moelle dans la région lombaire. Un tronc nerveux irrité produit aussi l'excitation de toutes les parties auxquelles se distribuent les branches nerveuses qui s'en détachent.

Ainsi, vous le voyez, ces objections sont de peu de valeur et ne peuvent rien contre l'observation empirique qui se répète tous les jours.

Gall a poussé la hardiesse de ses assertions jusqu'à dire que le développement des organes génitaux n'était pour rien dans leur activité; que ces organes pouvaient être inertes, quoique très dé-

veloppés, si le cervelet l'était peu. C'est un fait à l'admission duquel je m'étais refusé d'abord, mais que l'expérience m'a prouvé. J'ai constaté l'inertie des organes génitaux, chez l'homme, avec un développement très considérable de ces organes; mais le cervelet était déprimé. J'ai constaté aussi le contraire dans des conditions opposées; de sorte que je ne puis plus avoir de doute. Je vous assure que ce n'est pas à l'étourdie, sans réflexion, sans observations nombreuses, que je me suis hasardé à prendre la parole en faveur de la phrénologie. J'ai multiplié, autant qu'il m'a été possible, les observations, avant de me mettre en avant.

Cependant il faut nous rendre compte de la manière dont le cervelet agit dans la fonction génitale qui paraît être la principale fonction de cet organe. Peut-être Gall n'est-il pas entré, à ce sujet, dans des détails suffisants. Je vais essayer, autant que mes faibles moyens me le permettront, d'y suppléer.

Les idées relatives à la génération ne sont assurément pas l'ouvrage du cervelet; elles appartiennent à leurs organes propres; ce fait est bien appréciable chez les animaux. Beaucoup d'entre eux, dont les idées sont extrêmement obtuses, ne laissent pas d'avoir un penchant générateur très prononcé. Il ne faut donc pas attribuer au cervelet les idées

érotiques; mais, par la manière dont il excite le cerveau, il rappelle ces idées chez l'homme, il les entretient, parce qu'il s'est mis peu à peu en rapport avec ces idées. Lorsque les perceptions des sens sont parvenues à l'intelligence, ces perceptions se sont associées avec le cervelet, à mesure que cet organe prenait du développement, comme d'autres idées s'associent avec d'autres penchants.

Je vous ai déjà donné quelques notions sur ce point. Ainsi, ne considérez pas le cervelet comme le siége immédiat des idées vénériennes, mais comme l'excitateur de ces idées et comme un moyen de les entretenir et de les rappeler.

Le cervelet paraît exciter primitivement les organes génitaux à la sécrétion et à l'érection, lors du développement de la puberté : d'abord, on voit que le cervelet commence à grossir avant que les organes génitaux se développent. Ainsi, c'est lui qui les met en action, qui les pousse à se développer, qui les excite, en deux mots, aux deux phénomènes desquels dépend leur action, la sécrétion du fluide prolifique et l'érection. Mais il excite en même temps l'appareil encéphalique. Il agit donc nécessairement dans deux directions, car les idées relatives à la génération prennent une toute autre couleur, lorsque le cervelet se développe, qu'elles n'avaient auparavant. Il excite donc les sentiments et l'intellect. De plus, le cervelet reçoit

l'excitation des organes génitaux dépendant de la double cause que je viens de vous signaler, la sécrétion et l'érection : il y a réciprocité. Vous concevez que l'excitation génitale peut commencer par l'imagination, par la perception de l'objet, ou peut débuter dans les organes générateurs eux-mêmes. Sur ce, je dois m'abstenir de tout détail. Dans ce dernier cas, aussitôt que ces organes sont excités, ils communiquent de l'action au cervelet, qui réagit sur le cerveau, ou bien au cerveau, qui excite à son tour le cervelet.

Le cervelet est maintenu, dans son degré normal de développement, par la persistance de l'action génitale : si les organes génitaux, l'organe sécréteur surtout, qui est le fondement de cette fonction, disparaissent, le cervelet diminue; la castration le prouve, le cervelet se déprime, le bas de la tête se rétrécit, et le reste conserve à peu près ses dimensions. Vous voyez, lorsque le taureau se change en bœuf, la nuque se rétrécir sensiblement; toutefois, ce rétrécissement n'arrive pas au degré où on l'observe lorsque la castration a été pratiquée avant le développement des organes génitaux et du cervelet; et aussi l'appareil musculaire conserve plus de volume et d'énergie chez les animaux châtrés après l'évolution des organes génitaux, que chez ceux qui l'ont été auparavant. C'est un fait qu'on a bien observé et dont on tire parti mainte-

nant. Si l'on veut avoir un fort cheval, par exemple, on ne le soumet à l'opération qui le constitue hongre qu'après qu'il s'est complètement développé. Alors, jamais le rétrécissement de la nuque ne devient aussi considérable que si l'opération eût été faite avant l'évolution génésique, quoiqu'il ait lieu d'une manière très sensible. Il en résulte, pour conséquence nécessaire, que, pendant que les organes génitaux conservent leur action, le cervelet se maintient dans son volume normal, et que, lorsqu'ils sont soustraits et que cette action disparaît, le cervelet et les muscles, perdant aussi de leur activité, éprouvent une diminution de volume.

Voici un autre fait bien important, et d'autant plus intéressant à vous exposer, qu'on en a tiré parti pour et contre l'opinion dont il s'agit. Lorsque, chez l'homme, le cervelet et les organes génitaux se sont complètement développés, si la castration survient il reste encore des idées érotiques, tandis qu'il n'y en a pas si l'opération a été pratiquée avant l'évolution de la puberté. Tout le monde sait que, dans les pays où les mœurs tolèrent cette mutilation, certains eunuques ne laissent pas d'avoir du penchant pour le sexe opposé, lorsque la castration a été faite après un développement complet. Ceux d'entre vous qui cultivent la littérature latine se rappelleront certains vers de Juvénal, un peu trop crus pour être cités, par lesquels il flétrit la lubricité des dames

romaines. Il raconte que ces dames ne faisaient mutiler des jeunes hommes choisis dans leurs bains et dont elles se proposaient d'abuser, qu'après le développement complet de la puberté : à cette époque le cervelet, ayant acquis tout son développement, avait modifié les autres organes de l'encéphale d'une manière telle que les idées érotiques ne disparaissaient pas complètement et que l'érection pouvait se faire sans la sécrétion.

A cette occasion, je vous communiquerai une observation physiologique et pathologique en même temps, qui me paraît digne d'attention. L'irritation érotique, quand on en a long-temps abusé, établit un mode d'action, une sorte de sensation qui de la volupté tend à la douleur, ou, si l'on aime mieux, une *volupté douloureuse*, dans les nerfs de tout l'appareil générateur, dans ceux des organes voisins, et même de tous les muscles lombaires et fémoraux. Cette perversion de la sensibilité ne cesse de faire des progrès et aboutit à un affaiblissement considérable de la puissance musculaire de ces régions. L'espèce de semi-paraplégie qui en résulte est ordinairement incurable.

Maintenant, il est temps de vous offrir quelques exemples du développement du cervelet. En voici un des plus frappants : c'est cette tête où vous voyez un développement énorme, un espace, entre les deux oreilles, prodigieux et même dégoûtant et repous-

sant, à cause de la ressemblance qu'il établit avec la brute. Cet homme s'est rendu coupable, en Angleterre, de plusieurs crimes, relatifs à la pudeur, plus hideux les uns que les autres, qui ont nécessité son exil. Remarquez en même temps que ces parties latérales de la tête où résident les penchants d'égoïsme, dominent toutes les autres régions de l'encéphale et l'emportent de beaucoup sur l'intelligence ; de telle sorte que rien ne s'est opposé à l'action des organes qui ont produit les délits. Vous avez ici des modèles de cervelets fort développés chez des hommes qui possédaient des facultés intellectuelles distinguées avec des sentiments élevés : aussi leur haute réputation atteste que l'instinct génésique ne les a jamais conduits à des actes répréhensibles. Voici encore la tête d'un homme qui était passionné pour l'histoire naturelle et curieux de collections. Il aimait beaucoup le sexe. Vous voyez que le cervelet est très développé ; mais les nobles facultés sont fortes ; elles ont été cultivées, et les souvenirs honorables que ce savant a laissés, prouvent que l'organe génésique n'a pas régné despotiquement.

Il en est ainsi pour la tête de Gall et pour beaucoup d'autres têtes qu'il serait inutile de vous présenter.

Voici encore la tête de Pigault-Lebrun, dont les romans sont assez érotiques, mais, après

tout, ne sont pas grossiers. Vous voyez dans cette autre tête les organes de réception bien développés; beaucoup d'estime de soi et le désir de l'approbation; en un mot, de quoi contrebalancer l'action du cervelet. C'est toujours ainsi, je veux dire dans leurs rapports, que les organes doivent être considérés. Nous pourrions multiplier beaucoup ces observations; mais, comme on est obligé de prendre ses exemples chez des personnages connus, pour inspirer plus de confiance, on répugne à les trop multiplier.

Voici des exemples contraires : cette tête est celle d'un mathématicien qui avait de l'aversion pour le sexe, et qui ne s'est jamais marié. Il a la réputation d'être resté vierge. En voici une autre qui se trouve exactement dans le même cas. Vous devez juger que les actes ont été commandés par toutes ces parties que vous voyez prédominantes, l'antérieure et la supérieure, et non par la postérieure dont la dépression est frappante.

Maintenant, si nous vous présentons des brigands, vous remarquerez dans Boutillier, par exemple, homme livré d'abord à toute espèce de vices, souillé enfin du crime de parricide, l'énorme développement de cette partie postérieure et des régions latérales, et point de défense dans la partie antérieure, qui d'ailleurs n'avait pas été exercée par l'éducation. Chez les hommes qui se sont souillés de crimes

honteux du genre de ceux qui sont relatifs au cervelet, il y a toujours un défaut de développement dans les organes correctifs.

Auxiliaires. — D'après ces faits, nous pouvons établir quels sont les organes qui favorisent l'action de celui dont nous nous sommes occupés aujourd'hui, et ceux qui tendent à l'atténuer. C'est une méthode que nous suivrons dans l'examen de tous les organes qui pourront se prêter à ce genre de rapprochement. En vous montrant les exemples positifs et les exemples négatifs, nous vous avons signalé les organes qui favorisent l'organe générateur et ceux qui le contrarient. Je vais vous les résumer. Les organes qui favorisent l'action de celui que nous étudions, sont d'abord toutes les affections douces, l'amitié, l'attachement, l'*amour des enfants* surtout. L'imitation qui nous porte à faire ce que nous voyons faire aux autres, la gaieté, l'idéalité ou l'imagination, l'activité considérables des organes de réception, et surtout la musique, la bonté, la bienveillance : tout cela prête des forces, comme on s'exprime vulgairement, à la tentation.

Antagonistes. — Les penchants et les facultés qui contrarient l'action de notre organe, sont : la colère, la haine, la ruse et la circonspection ; parce que ces derniers organes forcent l'homme à réfléchir, et pendant ce temps l'action de l'in-

stinct baisse. Ajoutons l'organe de la propriété : presque tous les avares sont indifférents pour le sexe, c'est une chose assez remarquable. Un des plus grands ennemis de cette fonction, c'est la honte jointe au peu de confiance en soi, lorsque ces dispositions se trouvent coïncidantes à un degré bien marqué. Le peu de confiance en soi-même produit beaucoup d'impuissances relatives, c'est-à-dire qui n'ont lieu que dans certaines circonstances et qui peuvent se rencontrer avec une faculté génésique assez forte. Je déclare ici, sans hésiter, que j'ai été fort aidé dans le diagnostique des anaphrodisies par l'étude du système de Gall. Au premier coup d'œil, je reconnais les personnes chez qui l'impuissance est relative par la faiblesse du courage et de l'estime de soi, concordant avec le développement de l'organe de la crédulité ou des illusions. Tels sont les hommes auxquels on fait croire qu'ils ont l'*aiguillette nouée*, mots qu'il faut traduire par ceux d'*impuissance relative*. Les conditions opposées ne sont pas moins frappantes pour l'observateur ; car les hommes qui ont beaucoup d'orgueil jouissent toujours de leurs moyens quels qu'ils soient. Ce n'est donc pas sans motifs que les fats, les présomptueux et même les sots sont renommés pour leurs succès auprès des dames. Il est curieux de constater le rapport de ces opinions vul-

gairement répandues dans la société, avec l'anatomie et la physiologie du cerveau.

D'autre part et sous le rapport purement intellectuel, il n'est pas moins certain que le pouvoir génésique est affaibli par l'exercice soutenu de la réflexion, de la recherche des causes et de la méditation, par l'étude outrée des mathématiques et par toutes les espèces de travaux qui tendent à appeler les forces nerveuses vers les organes de la pensée. L'excès de l'ordre et de la mesure n'est pas favorable aux fonctions du cervelet; les hommes compassés, extrêmement méthodiques, trouvent dans cette disposition une espèce de contre-poids qui les préserve des excès que cet organe tendrait à leur inspirer. Toutefois, vous devez sentir que l'organe est quelquefois tellement prédominant qu'il triomphe de ces obstacles; mais s'il ne l'est pas beaucoup, il est facilement comprimé par d'autres organes. Ces influences peuvent être observées chez les deux sexes, mais plus particulièrement chez les femmes, pour qui le célibat est, en général, moins pénible que pour le sexe opposé. En un mot, toutes les passions qui tendent à l'égoïsme, selon M. le docteur Sarlandière qui admet un groupe d'organes dirigé dans ce sens, tout ce qui porte à la réflexion et à la méditation fournit le correctif des abus que peut produire l'excès du penchant génésique; tandis que la gaieté, la dissipation, la pré-

somption, beaucoup d'orgueil, l'imagination et l'éloignement de tout travail intellectuel, contribuent à lui donner de l'activité.

Voici maintenant quelles sont les conséquences des excès que le développement extrême du cervelet tend à produire : ces excès amènent d'abord l'épuisement de l'action nerveuse bien plus efficacement que l'activité extraordinaire de toute autre espèce de penchant, parce que l'acte générateur est quelque chose de convulsif; cet acte affaiblit prodigieusement la force de locomotion et en même temps l'énergie des facultés intellectuelles, de sorte que c'est une des fonctions dont l'excès est le plus préjudiciable à l'individu. Une foule de maladies en sont le résultat, et spécialement les maladies convulsives, les troubles de la circulation, et les dérangements de la fonction digestive. Au moral, il en résulte le désordre des affaires; car ces excès entraînent toujours la stupidité, ou du moins une déplorable indolence.

Telles sont les principales conséquences de la prédominance dont il s'agit : on ne doit pas les perdre de vue dans l'éducation de la jeunesse, et ceux qui se sentent dominés par l'organe qui nous occupe doivent recourir de bonne heure aux correctifs que nous avons signalés, s'ils ne veulent pas s'exposer à la dégradation physique et morale, et abréger le cours de leur existence.

Défaut.— Le défaut de développement de l'organe dit de l'amour physique nuit aux affections bienveillantes, et nous avons déjà dit que les affections malveillantes tendaient à déprimer les fonctions génératrices. Ce défaut laisse prédominer les sentiments d'égoïsme. En général, les personnes qui jugent bien les hommes, aiment toujours mieux voir ce penchant un peu prédominant que trop déprimé. Il exerce donc une influence favorable sur les affections bienveillantes, c'est un fait certain. Les eunuques en sont une preuve. Il est passé en proverbe que ces sortes d'êtres sont égoïstes, et que les affections bienveillantes ne sont pas très fortes chez eux. Dans le siècle où nous vivons, nous ne voyons plus d'eunuques jouer un grand rôle dans l'état social; mais l'histoire vous en offrira qui ont été ministres, généraux d'armée, en un mot des personnages considérables. Presque toujours l'égoïsme, le rétrécissement du cœur, pour parler au figuré; le défaut de bienveillance et la jalousie, ont caractérisé ces hommes à sens incomplets.

La *dépravation* du penchant générateur tient beaucoup moins à la prédominance du cervelet qu'on n'a d'abord été porté à le croire. Ce genre de corruption est dû plutôt à l'absence des sentiments supérieurs et des hautes facultés de l'intelligence; il est favorisé par le vice de l'éducation, par l'exemple et par la séquestration des sexes.

Certains autres penchants peuvent y contribuer, tels que l'amour des enfants, car ces affections se touchent. Le penchant pour son propre sexe pourrait aussi tenir quelquefois, d'après des observations nouvellement faites, à ce qu'on possède une partie de ceux du sexe opposé. On soupçonne, par exemple, que le goût qui substitue l'homme à la femme, pour l'homme lui-même, procède de la prédominance de quelques organes propres à la femme, surtout chez le sujet passif. De même, le vice analogue chez la femme semble supposer une femme qui tient de l'homme, par la conformation de son encéphale. Ces idées ne sont pas de moi, elles sont d'un phrénologiste bon observateur, qui les publiera prochainement. Je ne prétends pas me les approprier à beaucoup près. Elles sont très intéressantes, parce qu'il est répugnant de mettre sur le compte de l'instinct générateur, qui a un but si déterminé, si direct, celui du rapprochement des sexes opposés, des vices honteux, qui dégradent l'homme sans atteindre le but que s'est proposé la nature.

Le penchant générateur acquiert de la prédominance par l'exercice, si l'acte n'a pas été poussé jusqu'au point d'épuiser les forces et de détériorer les organes; ce même penchant se déprime et s'affaiblit par l'inaction. Ce dernier fait est très facile à constater chez les cénobites et chez toutes les personnes

qui vivent dans le célibat; après avoir péniblement résisté à ce penchant, dans la jeunesse, les deux sexes finissent par en être totalement maîtres, et même par ne plus le sentir à un âge où les sujets qui se sont tenus en haleine, si je puis ainsi parler, jouissent encore de facultés génératrices assez prononcées.

Tout cela concorde parfaitement avec les autres observations que nous avons faites sur la castration. Nous posons en fait que l'organe génésique se maintient long-temps chez le sexe masculin, lorsqu'il est exercé d'une manière convenable, s'il n'existe aucune affection organique dans les viscères; au lieu qu'il se déprime dans les conditions opposées.

Je me suis étendu sur la fonction dont il s'agit parce qu'elle est fort importante, et en général tous les phrénologistes lui accordent un rang extrêmement distingué. Elle est effectivement la plus importante de toutes, puisque c'est elle qui conserve l'espèce.

Il ne nous reste plus de temps pour entreprendre un autre organe. Ne croyez pas que nous nous proposions de passer une séance tout entière sur chaque organe. Mais il fallait d'abord débuter d'une manière claire, afin que vous comprissiez bien la méthode que nous allons suivre, et que vous pussiez ensuite marcher rapidement avec nous à mesure que nous avancerons.

SEPTIÈME LEÇON.

8 JUIN 1836.

2. PHILOGÉNITURE.

Messieurs,

Nous avons étudié dans la dernière séance l'organe de la génération, dit *amativité* ou *érotisme*. Le résultat de l'action de cet organe est la génération; il a fallu une impulsion très forte pour porter l'homme et tous les animaux à cet acte. Je dis l'homme surtout; car on ne conçoit pas comment le sage remplirait l'objet de la génération, s'il ne sentait vivement ce qu'on appelle l'aiguillon de la chair. Eh bien! de même le soin du produit de la génération ne pourrait pas avoir lieu, si l'individu n'était poussé par un instinct extrêmement puissant. Chez l'homme il faudrait une longue expérience aidée par la réflexion, et encore cela ne suffirait-il pas, comme le prouve l'observation; chez les animaux où la réflexion, la méditation manquent, il est évident qu'il n'y aurait aucune cause pour que le père et la mère soignassent leurs petits. La nature y a pourvu en établissant un instinct extrêmement puissant, irrésistible,

qui force l'homme et les animaux à prendre soin du produit de la génération. Ce soin s'étend non seulement aux produits déjà existants, mais aux apprêts qui doivent précéder la naissance. Ainsi vous voyez certains animaux préparer le gîte où doit se faire leur ponte, où doivent séjourner leurs petits. Vous en voyez d'autres, comme le lapin, s'arracher du poil pour garnir le nid où les petits doivent être déposés. L'incubation de la poule n'est pas moins admirable; elle n'a pas encore de petits, et cependant vous la voyez, par une impulsion toute puissante, se placer sur des œufs, les tenir chaudement, les exposer alternativement à la chaleur et à un degré convenable de rafraîchissement, jusqu'à ce que l'époque de l'éclosion soit arrivée, et même aider ses poussins pour la sortie de leur coquille. Il est évident que tout cela se fait par une impulsion instinctive. L'homme s'y trouve assujetti, aussi bien que les animaux.

Situation et influences. — Eh bien! l'observation a appris que ces actes-là serattachent à une portion déterminée de l'encéphale; cette portion est la région postérieure et inférieure du cerveau, celle qui repose immédiatement sur la tente du cervelet. Cette partie se prononce à l'extérieur par la saillie de la région postérieure de la tête; le crâne se trouve, par conséquent, allongé, comme vous le voyez dans cette tête où il l'est d'une manière extraordinaire.

Il ne faut pas confondre avec cette saillie celle qui provient de la protubérance occipitale, qui correspond au *sinus*. Je vous ai déjà fait faire cette observation, dans la dernière leçon, relativement au cervelet; mais elle devait être répétée par rapport à l'organe de la philogéniture, parce que cette saillie osseuse est intermédiaire entre les deux, et peut très bien être prise pour l'un ou pour l'autre.

Cet organe présente des différences suivant le sexe et l'espèce d'animaux; il est plus prononcé en général chez la femme que chez l'homme, et cela doit être, puisque les principaux soins sont donnés par la femme, et que l'homme trouve rarement en lui la patience nécessaire pour les administrer, d'une manière suivie, aux enfants, et pour surmonter tous les dégoûts qui sont attachés à l'éducation physique de ces tendres créatures.

De même chez les animaux vous voyez surtout la mère en action dans les soins qui sont donnés aux petits, dans l'attention d'en écarter les ordures, de les couvrir lorsque les intempéries des saisons les menacent, et plus tard de les conduire, de leur montrer leur nourriture; en un mot, de veiller à leur éducation jusqu'à ce qu'ils soient en état de pourvoir à leurs propres besoins. Aussi l'organe est en général plus prononcé chez les femmes que chez les hommes, dans notre espèce;

chez les femelles que chez les mâles dans les animaux qui en sont doués.

Dans la série zoologique cet organe commence au degré où l'animal est obligé de prendre quelques soins pour la production de ses petits. Ainsi, dans les classes inférieures, l'organe porte la femelle à chercher un lieu convenable pour y déposer ses œufs; tels sont tous les insectes qui choisissent, pour ce dépôt, une matière en fermentation ou un site exposé au soleil; tels sont, parmi les sauriens, le crocodile et parmi les chéloniens, la tortue, qui creusent des fosses dans le sable, à une hauteur où l'eau ne parvient pas, y font leur ponte, et ramènent le sable sur leurs œufs, afin qu'ils soient soumis à une chaleur propre à les faire éclore. Nous qui possédons la réflexion, nous découvrons le but de tous ces actes, mais ces animaux ne le voient pas. Il y a donc une puissance qui existe dans le système nerveux, et qui les pousse à l'exécution de tous ces mouvements. Cette conclusion est forcée, et je ne conçois pas comment, à l'aspect de pareils faits, on peut se permettre de tourner en ridicule l'observation qui nous en procure la découverte; toutefois nous devons vous dire qu'on n'a pas encore bien précisé le siége de la philogéniture chez les animaux des classes inférieures.

Il y a plusieurs espèces d'animaux parmi les vertébrés, chez lesquels le mâle est tout-à-fait étran-

ger aux soins du produit de la génération; mais lorsque les deux sexes doivent y concourir, l'organe existe chez l'un et l'autre, d'après les observations faites par M. Vimont, toujours cependant plus prononcé chez les femelles, auxquelles le soin des produits de la génération est particulièrement confié.

Presque tous les animaux qui ont un système nerveux encéphalique, en présentent des traces. Chez les oiseaux surtout, cet organe est extrêmement développé, parce que ce sont ceux qui prennent le plus de soin de l'éducation des petits.

Cet organe n'a pas été découvert tout-à-coup, même chez les animaux où il est le plus prononcé: ce ne fut qu'à force d'observation que Gall le soupçonna dans l'espèce humaine; mais aussitôt qu'il l'eut signalé, la curiosité fut excitée, et l'on s'en occupa. M. Vimont a dirigé ses recherches du côté des animaux. Voici les principales remarques qu'il a faites à ce sujet.

Dans les reptiles, il a trouvé peu d'attachement pour les petits, et seulement chez la femelle, qui ne s'en occupe que pour s'en débarrasser, pour en opérer l'exonération. Elle dépose les œufs, comme nous l'avons dit; ensuite, ni les œufs, ni les petits, n'ont besoin de ses soins: alors l'organe ne doit pas être très développé.

Chez les oiseaux, le coucou excepté, qui est

un animal fort égoïste, lequel dépose ses œufs dans le nid des autres oiseaux et ne s'en inquiète guère, tous les autres s'occupent plus ou moins de leurs petits. Il y a des variations pour la durée de ces soins, et toujours, chose admirable, on peut observer un rapport entre le développement de l'organe et la durée des soins qui doivent être donnés aux petits.

On a prétendu que l'organe existait chez la poule et n'existait pas chez le coq. Cependant, messieurs, le coq, devenu chapon, soigne les petits, il les couve, il leur enseigne à prendre et à chercher leur nourriture. On a attribué ce phénomène à ce qu'on fustigeait le ventre du chapon avec des orties après l'avoir plumé, et qu'en le posant sur des œufs, on procurait à l'animal, par la fraîcheur qu'il en ressent, une espèce de plaisir qui l'attachait à l'incubation. Cela n'est pas suffisant pour expliquer tous les soins qu'il donne aux petits. Il est certain que l'organe de la philogéniture existe plus ou moins modifié chez le coq : cet animal donne à ses poules à peu près les mêmes soins que la poule prodigue à ses poussins ; il les appelle, il leur abandonne sa nourriture, il les laisse prendre dans son bec. Il a donc un organe affectif, indépendant de l'acte générateur, et cet organe s'applique aux petits lorsqu'il est devenu

chapon. Je ne vois pas qu'on puisse infirmer cette assertion (1).

Souvent en effet dans la même espèce, l'organe existe chez les deux sexes. Il n'y a que de la différence dans le développement : le corbeau, la buse, tous les becs-fins, tous les petits oiseaux que nous élevons dans nos cages, donnent des soins en commun à leurs petits. Les pigeons sont dans le même cas, le mâle et la femelle couvent alternativement et donnent à manger à leurs petits. Mais l'organe est toujours plus prononcé chez la femelle.

Il y a de grandes variétés : beaucoup de mâles s'occupent à peine des petits, et l'organe n'y est pas très sensible. La femelle montre plus d'attachement; mais chez les animaux de ce genre qui

(1) J'ai sous les yeux deux autres faits confirmatifs : deux jeunes poulets, sans mère, sont associés à deux couvées de poussins nouvellement éclos par deux dindes. Les dindes les adoptent, quoiqu'ils aient six semaines de plus que leurs petits. Eh bien ! au lieu de battre et de chasser ces petits, ces deux grands poulets en prennent soin : ils leur enseignent à béqueter les grains de millet, et les y invitent; ils les laissent s'abriter sous leurs petites ailes; ils osent même les défendre des chats, des chiens, et, quand ils sont un peu plus grands, des poules qui viennent les inquiéter. J'espérais que ces deux poulets, si bons pour leurs petits camarades, seraient des coqs. Mon attente n'a pas été trompée, car leur sexe est maintenant déclaré, quoiqu'ils soient encore loin d'éprouver du penchant pour les poules. Il est encore à noter que les petits poulets les suivent plus volontiers qu'ils ne suivent la dinde qui les a fait éclore. Qu'on dise maintenant que la philogéniture n'existe pas chez le coq.

vivent en état de mariage, comme le renard, l'organe existe à peu près égal chez l'un et l'autre sexe. Une remarque très intéressante que vous trouverez également dans l'ouvrage de M. Vimont et qui mérite d'être citée, c'est que chez le renard ~~suisse~~ l'attachement est porté à tel point que si l'on établit un piége à l'ouverture du terrier, l'animal s'y laisse prendre, pour retourner auprès de ses petits, quoiqu'il connaisse parfaitement le danger. C'est ordinairement la femelle qui se sacrifie la première, parce que l'organe est chez elle plus prononcé. Ces remarques-là sont vraiment intéressantes.

Nous prenons, comme vous savez, l'espèce humaine pour le principal type, le principal objet de nos observations; eh bien! dans cette espèce l'organe est placé à la partie postérieure du cerveau. Je vous l'ai déjà montré sur le cerveau isolé, le voici qui paraît maintenant sur le crâne, au-desssus de cette protubérance allongée de l'occipital, qui correspond au *sinus*. Il a, comme vous voyez, une assez grande étendue, mais qui est ordinairement moindre que celle que vous observez sur cette tête où il est vraiment prodigieux.

Exemples. — Nous avons dit que l'organe était plus prononcé chez la femme que chez l'homme. En voici quelques exemples, nous pourrions les multiplier bien davantage. Lorsque cet organe est très prononcé, le penchant peut être porté à un

point excessif. Cette tête où vous venez de voir l'organe si saillant, est celle d'une idiote qui délirait particulièrement sur les enfants. Elle les aimait beaucoup, elle emmaillottait des morceaux de bois, de pierre, comme s'ils avaient été des enfants, elle affectait de leur donner de la bouillie, de les nettoyer, etc., aussi voyez-vous l'énorme saillie de cette portion que je vous ai signalée.

Quelques nations présentent cet organe extrêmement saillant; ainsi les Nègres et les Indous l'ont toujours très développé, il en est de même des Caraïbes. L'affection des femmes de ces nations pour leurs enfants est extrême. Celle des négresses est aussi très connue. Vous trouverez rarement chez l'homme une pareille saillie. En voici cependant un exemple : Carême, fameux cuisinier, qui a produit plusieurs ouvrages remplis de génie.... dans son genre, était un homme fort attaché à sa famille, à ses enfants, et qui en a même adopté d'autres. Vous voyez comme cette partie est chez lui prononcée. Vous pouvez faire la même observation sur cette tête d'un peintre célèbre, Horace Vernet, très remarquable aussi pour l'amour de sa famille. Examinons maintenant les exemples contraires ; voyez la dépression de cet organe chez Boutillier qui a tué sa mère. L'organe manque encore à Benoît, autre supplicié. La philogéniture est une affection des plus douces et une de celles qui tendent le plus à rendre les mœurs

sociales et bienveillantes. Il est très facile de répéter cette observation sur un grand nombre de têtes : lorsque je ne vois pas cet organe très prononcé chez les jeunes femmes, et que je leur en fais faire l'observation, elles ne manquent pas de me dire, pour s'excuser, que les cris, les caprices, la saleté des enfants les dégoûtent, quoiqu'elles les aiment beaucoup. Mais, messieurs, lorsque l'organe est extrêmement développé, rien ne dégoûte les femmes, ni même les petites filles, qui s'amusent à habiller des poupées, à leur adresser des discours comme si c'étaient des enfants, à leur donner toute espèce de soins, sorte de passion qui n'existe pas chez celles qui sont dénuées de l'organe de la philogéniture (1).

3. HABITATIVITÉ.

Passons à un autre penchant; vous voyez que nous nous occupons des affections, car l'amativité ou érotisme, qui nous a occupés d'abord, est bien une affection, et doit même être considérée comme la première de toutes, puisqu'elle rapproche les deux sexes, dans les espèces, pour les perpétuer. Mais, messieurs, outre le rappro-

(1) Gall a noté que l'organe était déprimé chez les mères infanticides; mais fût-il prononcé, d'autres passions pourraient conduire les femmes à ce forfait, si la conscience et la bienveillance étaient en défaut.

chement des sexes entre eux, et celui des deux sexes avec leurs produits, il doit exister un autre rapprochement entre chaque espèce vivante et les lieux où se passent les scènes de la vie ; car il faut bien qu'il y ait des raisons pour que l'homme et les animaux se complaisent dans un lieu plutôt que dans un autre. Tous les hommes ne sont pas cosmopolites, il s'en faut de beaucoup. Il en existe un grand nombre qui aiment le domicile, qui s'attachent aux lieux, qui ne jouissent plus lorsqu'ils se trouvent éloignés des objets inanimés et muets auxquels ils sont habitués. Cette privation est même une des causes de la nostalgie, comme nous l'observons chez les jeunes militaires.

Si vous considérez la question sous des rapports plus étendus, vous verrez que, dans toute la nature, il y a une tendance des animaux à habiter certains lieux. Assurément il faut qu'il existe des raisons pour qu'un animal se plaise dans un site élevé, et l'autre dans un endroit souterrain et obscur; pour que celui-ci, parmi les oiseaux, se plaise à habiter le haut des arbres, et celui-là à se cacher dans les trous d'une masure, dans une haie épaisse, ou dans l'herbe à fleur de terre. Toute la nature doit être habitée, comme l'a dit Spurzheim, et pour cela, il faut des impulsions qui portent les animaux à certains locaux.

Il y a donc des rapports établis par la nature

entre les objets muets, inanimés, et les corps vivants. Assurément ce n'est pas la raison qui préside à ce choix des lieux chez les animaux ; chez l'homme, on pourrait encore supposer qu'elle y contribue au moins quelquefois, mais, pour les animaux, ce subterfuge n'existe pas; il faut donc qu'on admette une force intérieure, résidant dans l'organisation, et comme de raison dans le système nerveux, qui attache les animaux à certains locaux.

Puisqu'il y a un attachement pour les lieux, il y a nécessairement un organe des lieux. On l'a nommé *organe de l'habitativité*, choix des lieux, suivant Spurzheim. C'est Spurzheim qui a fixé l'attention sur cette haute question. L'organe avait échappé à son maître Gall.

Situation. — Cet organe est placé au-dessus du précédent, et porte, sur la tête modèle, le n° 3.

Il est dans le cerveau, il est double comme tous les organes; du moins c'est là que l'observation empirique a assigné son siége. Il se manifeste à l'extérieur par la saillie de cette portion du cerveau qui est immédiatement placée au-dessus de l'amour des enfants.

L'action de cet organe a été le sujet de quelques contestations : on a prétendu qu'il servait plutôt à concentrer l'attention sur certains objets, qu'à détertermiuer l'amour des lieux. Mais les progrès qui se font journellement paraissent devoir décider cette

question. L'un et l'autre penchants doivent exister. Il est assurément dans la nature que l'homme et l'animal soient attachés au lieu, car partout on retrouve l'amour de l'habitation, le choix du local, l'attachement à ce local, le regret de l'avoir perdu, le plaisir de le retrouver. Chez l'homme, cet organe se manifeste dans la région que nous venons de vous indiquer. En voici un des exemples les plus remarquables.

Il s'agit de Schlabrendorf, inventeur du procédé stéréotype en imprimerie. Cet homme fut persécuté de diverses manières dans son pays, mais l'extrême amour de la patrie ne lui permit jamais de la quitter. Il présente un développement très considérable de l'organe des lieux. Voici un savant remarquable, le baron de Zach, où cette partie est encore très développée. On remarque une disposition tout-à-fait contraire dans cette tête, qui est celle du fameux Grégoire, ancien conventionnel; vous voyez une dépression considérable dans la région qui correspond à cet organe.

Les mauvais sujets, les brigands, les personnes qui sont exposées à périr sur l'échafaud, les vagabonds en un mot, ont presque toujours cette partie-là déprimée, aussi bien que les autres affections. Cela doit vous frapper. Voici un assassin de son père chez qui ce sentiment est aussi déprimé que celui de l'amour filial. Au reste, quelques phréno-

logistes révoquent encore en doute la position précise de cet organe. Moi, j'y crois.

Mais voici une autre observation qui a été faite. On a dit : chez les personnes qui peuvent fixer fortement leur attention sur un objet, mettre deux, trois, quatre facultés en action d'une manière énergique et soutenue pour se livrer à la méditation, il existe un développement très considérable de cette partie. Cette partie semble donc un moyen de concentration d'action pour les autres organes, pour un organe quelconque, particulièrement pour les intellectuels, puisque ce sont ceux-là qu'on applique à l'examen des objets extérieurs. Cette question n'avait pas été prévue par Gall; elle a surgi depuis que Gall a disparu de dessus la scène. On a voulu assigner à cet organe le même siége que celui de l'habitativité ; mais, messieurs, l'habitativité étant dans la nature, ne pouvant pas être niée, il lui faut nécessairement un organe, et celui que l'observation signale, est précisément cette partie que je vous ai signalée moi-même.

M. Vimont, que je vous citerai souvent, ayant eu connaissance de cette controverse, s'est appliqué à observer les animaux sous ce rapport, parce que c'est spécialement aux animaux qu'il a appliqué ses facultés d'observation. Il a cru remarquer que les animaux qui sont susceptibles d'une attention soutenue et difficile à distraire, tels que le chien de

chasse quand il est en arrêt, plusieurs animaux du genre chat ou *felis*, qui ont beaucoup de patience pour guêter leur proie et l'observer, présentaient cette partie développée d'une manière remarquable.

Les premières observations de ce phrénologiste portèrent d'abord sur le chien d'arrêt, sur le renard, sur le chat au moment où ils guêtaient leurs proies; mais ce ne fut (nous extrayons ses paroles) qu'après avoir réuni environ sept cents crânes d'oiseaux, et avoir trouvé la même conformation dans tous ceux qui *étudiaient* leurs proies, quelles qu'elles fussent, qu'il s'est senti, convaincu. Ainsi le grèbe, le cormoran, le héron, l'aigrette, le martin-pêcheur, sont cités par lui comme offrant cette disposition à un point très remarquable. Certains chiens d'arrêt la lui ont présentée; tandis qu'il ne l'a pas trouvée chez le blaireau. Il pense que chez l'homme cet organe doit occuper la partie supérieure de la région assignée à l'organe de l'amour des lieux, c'est-à-dire qu'il doit correspondre à la partie supérieure de l'occipital. Ainsi, cette région contiendrait deux organes au lieu d'un.

Messieurs, comme vous voyez, il n'y a pas un accord parfait sur cette question; mais on sent déjà, par les exemples nombreux que je vous ai rapportés, que les affections, soit pour les hommes, soit pour les animaux, soit pour les choses inani-

mées, résident en général dans cette région postérieure du cerveau.

4. ATTACHEMENT.

L'organe que nous allons examiner maintenant a été nommé *affectionnivité* par Spurzheim ; Gall l'avait appelé *amitié*. Comme ce mot *amitié* ne représente qu'une application de l'organe, Spurzheim a substitué un mot qui peint l'affection en général. D'autres ont préféré une expression qui leur paraît plus pittoresque, celle d'*adhésivité*. C'est Combe qui a proposé ce mot.

Situation. — Cet organe est placé dans la même région que les précédents, toujours dans cette coloration jaune que vous voyez sur la tête-modèle, n° 4. Il fait saillie à la partie postérieure et latérale de la tête au côté externe de l'amour des enfants ou soin des petits, et du choix ou du moins de l'amour de l'habitation.

Voici les circonvolutions qui lui correspondent : c'est ce petit groupe que vous voyez sur ce cerveau-modèle. Il élargit la partie postérieure un peu latérale et moyenne de la tête.

Influence directe. — Cet organe est généralement admis. Il n'y a pas de doute parmi les phrénologistes sur les fonctions de cette région du cerveau. Elle porte l'homme à l'amitié, d'abord d'une manière générale, à l'amour de l'espèce ; elle est par

conséquent le mobile et le germe de l'association. Il faut une impulsion pour rapprocher et maintenir ensemble les individus d'une espèce. L'instinct d'association précède la réflexion. Certains philosophes ont beau dire que c'est par le calcul de ses intérêts que l'homme se rapproche de son semblable; il n'en est pas ainsi. L'enfant tend à l'association, tend à former une société avec ses petits camarades avant d'en avoir calculé les conséquences; les animaux qui ont cet organe ne se rapprochent certainement pas par calcul, mais par instinct.

Il y a donc très certainement une impulsion organique qui pousse les animaux qui sont avancés jusqu'à un certain point dans l'organisation, à se rapprocher les uns des autres, à s'aimer, à se chercher, ce qui est tout-à-fait indépendant du penchant qui les porte à la rixe, etc. L'un et l'autre existent néanmoins; les contradictions, apparentes du moins, sont extrêmement multipliées dans l'organisation de l'homme et des animaux.

On demandera peut-être comment l'organe peut être en même temps celui de l'association, la base de la civilisation en général et l'organe de l'amitié. Pourquoi, messieurs? Cela n'est pas explicable, et la même réflexion peut s'appliquer à l'organe dont je vous parlais auparavant, le choix des lieux.

Nous considérons, nous phrénologistes, le choix des lieux d'une manière générale; mais nous ne

prétendons pas expliquer pourquoi un local déterminé est préféré, par un animal, à tout autre. Ce serait aller trop loin; cela n'est pas possible, c'est déjà beaucoup de pouvoir indiquer le penchant en général. Il ne faut pas faire une objection de l'impossibilité où nous sommes de faire connaître la raison du choix spécial. L'homme aime l'homme en général. Il a besoin de l'homme ; il se rapproche de lui avant d'avoir réfléchi à ce besoin, d'en avoir calculé les conséquences; il se rapproche de lui par un instinct. Dans ce rapprochement, il trouve un individu qui lui convient mieux qu'un autre, qui sympathise avec lui, et bientôt une amitié particulière s'établit entre eux.

Or, Gall n'avait considéré cet organe que sous le rapport des liaisons d'amitié proprement dite. Spurzheim l'a étendu à l'association de l'homme avec l'homme en général, et il a fait l'observation que cet organe existait également chez les animaux.

Il y a plus, c'est que la spécialisation de l'affectionnivité, ou l'amitié, peut s'étendre jusqu'aux animaux même.

L'organe dont nous avons parlé, il n'y a qu'un instant, celui de l'amour des enfants, se dévie quelquefois, chez les femmes, sur les animaux. Ainsi, les femmes qui aiment les enfants et qui ont le malheur d'en être privées, s'attachent souvent à des animaux domestiques chez lesquels elles trouvent

un certain degré d'affection qui ne se dément jamais, et les traitent, en quelque sorte, comme des enfants chéris. Cette remarque a déjà été faite par Combe.

Nous avons vu que l'amour des lieux inspirait de l'attachement pour une foule d'objets, et que lorsque cet organe n'était pas satisfait, il en résultait une espèce de chagrin que l'on qualifie de sentiment d'un vide. Eh bien! ces deux organes, en état de souffrance, contribuent à la production de la nostalgie. C'est un fait que j'ai pu constater chez les jeunes soldats qui tombent dans un état d'abandon et de désespoir, lorsqu'ils sont tout-à-coup soustraits à leurs habitudes ordinaires, ce qui comprend les lieux qu'ils habitaient, les personnes avec lesquelles ils vivaient, leurs parents, leurs amis, enfin tout ce qui leur était cher. Or, toutes ces affections se rattachent à la région postérieure de la tête; aussi la trouve-t-on constamment bien développée chez les nostalgiques. C'est un fait que je me suis attaché à vérifier chez les jeunes soldats ainsi affectés, qui se trouvent dans nos hôpitaux militaires.

Animaux. — Chez les animaux, l'organe existe, avons-nous dit, aussi bien que chez l'homme; ainsi les singes, surtout quelques espèces, le possèdent à un degré extrêmement remarquable; on les voit vivre en société et se prêter du secours pour se procurer des aliments. Les oiseaux en offrent encore l'exemple

à certaines époques de l'année. On en voit beaucoup d'espèces qui se rassemblent, qui forment des bandes dans lesquelles il y a même beaucoup d'ordre, surtout pendant les marches. C'est ce qu'on peut observer chez un grand nombre d'oiseaux qui voyagent en masse, ou du moins en grande compagnie, comme les hirondelles, les grues, les cailles, les ramiers, les cigognes, etc. Ils se recherchent à certaines époques de l'année, car l'organe les force à se réunir, et ils voyagent de compagnie.

L'organe de l'association se remarque aussi chez plusieurs animaux chasseurs; des chiens qui sont habituellement conduits à la chasse ensemble, contractent de l'amitié, de l'attachement, et s'entendent pour la poursuite du gibier. Les uns le poussent, les autres l'attendent. Il y a là un travail d'intelligence, de dévouement. Les loups se secondent mutuellement en cas de force et de résistance de la proie. Il y a plus : lorsqu'un loup a saisi une proie qui est plus que suffisante pour ses besoins, il appelle d'autres loups pour partager la curée. Il y a vraiment un fond d'association dans ces actes. On y découvre des impulsions naturelles, indépendantes de la réflexion, qui portent les êtres d'une espèce à se réunir les uns les autres, soit pour un but commun, tel que la satisfaction de certains besoins, soit seulement pour le plaisir d'être ensemble. Vous l'observez aussi chez les chevaux, chez les vaches,

chez les moutons, chez tous les animaux domestiques qui vivent en société, et même là se découvre l'action d'autres organes que les phrénologistes ont refusés aux animaux, et dont je vous parlerai plus tard, comme le respect ou la vénération, etc.

M. Vimont cite parmi les oiseaux, particulièrement comme vivant en société et contractant des amitiés, des associations, se donnant des signaux de détresse, de joie, de participation à la curée, la corneille mantelée, le choucas, l'oie domestique, le geai, etc. Le perroquet présente aussi la même disposition ; il s'attache beaucoup à l'homme, au point même qu'on lui a donné le titre d'inséparable. Effectivement c'est un des oiseaux qui portent l'attachement au plus haut degré.

Les quadrupèdes nous offrent des exemples assez multipliés de l'attachement, le chien surtout par rapport à l'homme. Il existe un rapport entre l'homme et le chien qui diffère de celui d'un chien à un autre chien. Le chien aime son semblable, mais il aime davantage l'homme. De plus, il le *respecte*, comme nous le dirons, mot que n'ont pas osé lâcher les phrénologistes, qui ont refusé d'accorder les qualités supérieures à certains quadrupèdes, les réservant exclusivement pour l'homme. Je m'inscris formellement contre cette distinction, et je soutiendrai mon opinion prochainement.

Exemples.—Je vous ai dit, messieurs, qu'en géné-

ral, il arrivait fréquemment que les organes qui forment un groupe à la région postérieure de la tête, se trouvaient développés simultanément. Dans ce même Schlabrendorff, tous ces organes réunis forment une masse considérable : voilà l'attachement, l'amitié forme aussi saillie. N'oubliez pas cela lorsque vous choisirez un domestique. Quelquefois je me suis repenti de n'y avoir pas fait attention, et d'autres fois j'ai eu lieu de m'applaudir d'y avoir pensé.

Voici encore, chez une dame de haute extraction, un exemple fort remarquable du développement de cet organe, simultanément avec tous ceux que je viens de vous indiquer. Je vous ai dit aussi d'une manière générale, que ce groupe d'organes était très développé chez les femmes.

Ceci est le buste de l'ancien curé de Saint-Étienne-du Mont, nommé M. Charpentier, homme fort remarquable par plusieurs genres de vertus. Vous voyez comme l'amitié est extrêmement développée, ainsi que l'amour des enfants et toute la région supérieure de la tête qui correspond aux sentiments élevés, et que nous allons bientôt étudier. Il y a ce qu'on appelle un excellent fond; c'est la partie latérale qui neutralise ordinairement les influences de ces sentiments, lorsque l'intelligence est faible; eh bien! dans cette tête, la partie latérale est faible, et l'intelligence, qui est forte, concourt avec les sentiments que nous venons

d'indiquer à établir tous les signes d'une haute moralité. En général le développement simultané des parties supérieures n'est jamais de mauvais augure.

Voici le nègre Eustache qui a obtenu le prix de vertu il y a trois ans, par son dévouement extraordinaire pour son maître, M. Belin, et par des actes de bienfaisance multipliés pour toutes les personnes qui ont eu quelque rapport avec lui ; il ne pouvait pas voir un malheureux sans lui prêter assistance. Cette portion, qui correspond à l'amitié, ainsi que toutes les régions que je viens d'indiquer, en vous parlant de Charpentier, sont encore très développées.

Pour exemples contraires, je prendrai les suppliciés, et ceci est fort important, parce que ces malheureux étaient en quelque sorte dévoués au crime, à la proscription et à la vengeance des lois. Voyez comme l'amour des enfants, la sociabilité et même l'amour des lieux sont déprimés chez ces parricides, ces assassins de profession, chez ces vagabonds qui n'ont pas de domicile, qui n'ont d'affection ni pour les hommes ni pour les choses! Remarquez aussi que les sentiments supérieurs et l'intelligence sont au minimum; il est vrai que ces facultés n'ont point été cultivées chez eux. Cette question sera traitée en un autre lieu.

Je crois que ces masses d'observations méritent

bien l'attention de ceux qui veulent savoir quels sont les êtres au milieu desquels ils sont obligés de vivre.

Voici une tête encore très remarquable, c'est celle de la fameuse Théroine de Méricourt, qui figura dans la révolution par des idées fort exaltées en politique. C'était aussi une héroïne d'amitié. Voyez les organes de la combattivité, concordant avec ceux de l'amitié et de l'imagination.

Voilà quels sont les affections, les instincts affectifs, les instincts d'attachement qui sont le mieux prouvés, sauf les divisions que l'on pourra y faire après des observations plus multipliées et plus attentives. Une remarque importante à faire, c'est que tous ces organes se prêtent un mutuel secours, et qu'ils sont contrariés ou neutralisés par ceux dont nous allons vous entretenir.

Voici maintenant d'autres instincts qui sont d'une action différente; ils poussent à des actes de violence ou d'égoïsme. Les organes qui les inspirent appartiennent aux lobes moyens, dont ils occupent les parties inférieures et latérales externes. Ainsi voilà tous les lobes postérieurs, ainsi que le cervelet, qui sont le siége des affections aimantes, des affections charitables, et voici, dans cette région moyenne, qui correspond au lobe moyen, des organes d'une nature morale presque opposée.

5. COMBATIVITÉ.

Le premier qui se présente est celui que Gall avait nommé l'organe du courage.

Situation. — Il est placé à la partie latérale et un peu postérieure de la tête. Cet organe se continue avec un autre qui a été nommé organe de la destructivité. Gall n'avait fait qu'un seul organe de ces deux; il avait considéré toute cette partie qui domine le conduit auditif comme l'organe du courage, de la rixe, du penchant à la querelle, sans distinction. Il s'est ensuite établi une distinction. On a remarqué que la partie postérieure de cette région, indiquée n° 5, correspondait particulièrement au courage, et l'on a cherché la définition du courage. La voici.

Influence ou *action primitive.* — C'est une tendance à s'offenser par la résistance, à redoubler d'action pour vaincre l'opposition, à ne pas se laisser abattre, décourager, et, lorsque l'organe est très prononcé, à déployer d'autant plus d'action, que l'obstacle est plus considérable. Cette impulsion est soutenue, elle agit d'une manière continue sur le caractère, et fournit un fond de contradiction et d'opposition qui agit toujours du plus au moins. Ce n'est pas l'impulsion colérique du moment, l'emportement passager, mais

c'est une hardiesse habituelle, soutenue, qui affronte le danger, qui le contemple sans s'effrayer, et qui puise de nouvelles forces dans les obstacles qu'elle rencontre.

Application et combinaisons. — Voilà comment cette faculté est définie, ce qui est bien différent de la définition de l'organe de la destruction que nous allons voir tout à l'heure. Lorsque ce penchant est très considérable, il va jusqu'à inspirer l'amour de la contention, de la dispute, il forme ce qu'on appelle les *crânes;* mais c'est lorsqu'il n'est pas combiné avec des sentiments supérieurs et avec les instincts affectifs; car les sentiments supérieurs neutralisent, jusqu'à un certain point, ainsi que les sentiments affectifs que je viens de signaler, l'action de cet organe, aussi bien que celui de la destruction, dont nous allons parler. C'est un point qu'il ne faut jamais perdre de vue; car celui qui possède tous ces organes peut éprouver successivement l'influence des uns et des autres, se laisser aller tantôt à l'un, tantôt à l'autre, ou les tempérer l'un par l'autre. C'est ce qui s'observe tous les jours dans l'état de civilisation, par l'influence de l'éducation, de l'expérience et de l'habitude du monde; ce qui ne se remarque pas, dans l'état sauvage, où l'homme s'abandonne toujours à ses premières impulsions; enfin, c'est ce qui n'arrive point, du moins spontanément, chez l'animal qui, plus que l'homme sauvage encore,

s'abandonne à ses propres impulsions, tant qu'une force étrangère ne tend pas à les réprimer.

Animaux. — Chez les animaux, cet organe n'est pas parfaitement distingué de celui de la destruction, parce qu'on ne peut pas entendre l'animal sur l'exposition des motifs de ses actions. Toutefois, on rencontre, chez quelques uns qui n'ont pas besoin pour s'alimenter de mettre à mort un autre animal, un penchant à la colère et même un véritable courage, tel que vous l'observez chez le cheval, chez le taureau, chez le coq. Chez ces sortes d'animaux, le siége de l'organe se manifeste, suivant l'avis de quelques phrénologistes, à la partie supérieure et un peu postérieure de l'oreille. Il élargit considérablement la tête dans cette région.

Exemples. — Il se trouve constamment chez les généraux qui ont été remarquables par leur vaillance et par leur sang-froid dans le danger, et même par un certain plaisir à s'exposer. La tête du général Lamarque en est un exemple très remarquable; voyez combien elle est large; celle du général Foy présente la même disposition; il en est ainsi de celle de Georges Cadoudal qui a été extrêmement remarquable par la fermeté de son courage. Si, sur cette tête, vous tirez une ligne d'un trou auditif à l'autre, en passant par le sommet de la tête, vous voyez que la partie postérieure est plus large que l'antérieure; si dans le but

d'acquérir plus de certitude, vous tirez une autre ligne d'une oreille à l'autre qui décrive un demi-cercle en passant sur le front, et que vous la compariez à l'autre dirigée par l'occiput, vous remarquerez que le second de ces deux demi-cercles sera plus grand que le premier : ce qui prouve que les instincts l'emportent sur l'intelligence et qu'ils doivent la dominer. Cette disposition est aussi très prononcée chez Théroine de Méricourt.

On peut témoigner beaucoup de courage par la force de la réflexion, par l'impulsion d'une autre organe, de l'amour-propre surtout, et de l'estime de soi; mais il en coûte à l'organisation pour s'exposer au danger. Dans ces cas, la conformation n'est pas la même : mais vous la concevrez sans que nous vous en présentions des exemples.

Le courage s'applique à toutes les actions de la vie : il y a le courage militaire, le courage civil, le courage dans les entreprises, dans les disputes philosophiques, théologiques, politiques; en un mot, le courage est toujours le courage en tout. Voici la tête de Casimir Périer, très remarquable par la réunion du courage et de la fermeté; la région que nous étudions est chez lui très développée. Voilà aussi l'abbé Grégoire qui s'est rendu célèbre par plusieurs belles qualités, et entre autres par le courage civil, par la fermeté; d'autres organes concouraient avec celui-ci. Observez aussi la tête de Benjamin

Constant vous voyez qu'il y a chez lui une forte distance entre les deux oreilles. Voilà Makenzie, voyageur plein de courage; remarquez le développement de ce même organe, avec beaucoup d'autres; celui de la génération n'y correspond pas, et la conduite de cet homme s'est trouvée d'accord avec l'organisation de son cerveau.

Voici les exemples contraires; voyez la dépression qui existe dans cette tête d'un mathématicien-géomètre. Ce n'est pas à dire qu'on ne puisse être géomètre et avoir beaucoup de courage, car les organes sont indépendants les uns des autres.

Défaut. — Les exemples de la faiblesse du courage sont si nombreux qu'il ne serait pas difficile de se les procurer. C'est même la rareté de cette prédominance qui lui donne du prix. C'est pour cette raison qu'on a tant de respect pour l'homme courageux qui ne craint pas la contradiction, qui affronte la mort d'un œil sec. Nous avons tous cet organe; mais on le met plus ou moins facilement en action suivant le degré de développement qu'il a acquis, et suivant l'exercice qu'il a fait; car il est certain qu'en temps de guerre, lorsque le soldat va tous les jours au feu, il fait moins cas de la vie que dans une paisible garnison. L'habitude de manier les armes engendre le désir de s'en servir, et rend les duels plus fréquents qu'ils ne le sont dans les autres positions de la vie sociale.

6. DESTRUCTIVITÉ.

L'organe par lequel nous allons terminer, est celui de la destructivité ou tendance à la destruction. Je vous ai dit que Gall avait d'abord confondu cet organe avec le précédent ; mais on ne saurait nier qu'il n'y ait chez les animaux nécessité de destruction : depuis le zoophite jusqu'à l'homme, c'est toujours par la destruction que l'être organisé se maintient. Je pense qu'il faudrait une expression plus générale que celle de destruction, pour désigner l'impulsion primitive.

Situation chez l'homme et chez les animaux. — L'organe qui va nous occuper est cette masse, surtout cette partie inférieure du lobe moyen, qui pousse les animaux aux actes nécessaires pour leur alimentation, actes parmi lesquels figure, en première ligne, la destruction. On l'a placé dans une circonvolution allongée, horizontale, couchée immédiatement au-dessus de l'oreille, en avant de l'organe du courage, en arrière du choix des aliments, organes dont le premier est comme son extrémité postérieure, et le second son extrémité antérieure. Il élargit donc la tête au dessus et tout près de l'oreille, de chaque côté, ce qui est fort sensible lorsqu'il est très développé.

Les carnivores sont obligés de détruire, puis-

qu'ils ne vivent que de destruction. Or, les carnivores sont excessivement multipliés ; l'homme d'abord est omnivore, par conséquent il est carnivore jusqu'à un certain point, et comme lui, les herbivores opèrent une véritable destruction sur les plantes. Une foule d'oiseaux, une immense quantité d'insectes ne vivent que par la destruction ; de sorte que la scène du monde animé, n'est pour ainsi dire qu'une scène de destruction.

Il faut donc qu'il y ait un organe qui préside à ce mouvement général de destruction. Cette destruction se fait avec plus ou moins d'élan, d'impétuosité, suivant les obstacles que rencontre l'animal. Ainsi chez les poissons, où il n'y a pour ainsi dire pas d'attaque, pas de colère, l'organe de la destruction existe, mais il agit froidement. Chez le lion, le tigre, le loup et autres animaux qui sont destinés à attaquer des proies de leur force, même d'une force supérieure, et qui ont l'instinct d'opposer de la résistance, l'organe prend un nouveau degré de développement et d'activité, et il excite la colère qui augmente la force et l'activité de l'appareil musculaire, seconde la ruse, qui se déploie en même temps, et met l'animal dans le cas de terrasser une proie beaucoup plus forte que lui.

Cet organe existe aussi chez l'homme ; il se prononce au-dessus du conduit auditif par une circonvolution très étendue, que vous voyez sur le cerveau-

modèle, et qui existe dans tout cerveau. Cette circonvolution est plus ou moins forte suivant l'intensité du penchant à la destruction.

M. Vimont a remarqué que chez les animaux dont le cerveau est allongé, l'organe n'est pas extrêmement saillant, mais il est fort long.

L'idée de cet organe est venue de la comparaison qu'on a faite des animaux carnassiers avec les animaux herbivores, car, en général, les carnassiers ont cette partie plus large que les herbivores.

Impulsion primitive et applications. — S'il est vrai que la destination première de cet organe soit la satisfaction du besoin de nutrition, on peut expliquer pourquoi chez l'homme, où il existe constamment, il n'est pas toujours prédominant; s'il n'est pas exercé, à peine aperçoit-on des traces de son influence. Il peut même être tellement dominé par d'autres organes qu'il semble ne plus exister. Ainsi Gall et Spurzheim ne l'ont presque admis que chez ceux qui en offraient des traces. Toutefois, il est certain qu'il existe chez tous les sujets; mais il est faux qu'il soit toujours développé dans l'homme, comme on l'a avancé il y a peu de temps. On observe de grandes différences dans le volume qu'il présente; on trouve même des nations entières où il est peu prononcé et qui ne l'appliquent pas à la destruction des animaux, tels que les Indous qui ne vivent que de végétaux. Tout au contraire, l'organe se

voit toujours développé chez les peuples chasseurs; car, de l'aveu de tous les phrénologistes, le penchant pour la destruction est le principal élément de la passion pour la chasse, et l'on voit ordinairement les guerriers remplacer la destruction de l'homme par celle des animaux, dans leurs moments de loisirs. Il n'y a que du plus ou du moins. La destruction s'applique, comme le courage, à toutes les actions des hommes, en leur prêtant le stimulus de la colère, dont les élans sont modérés par la circonspection et les facultés supérieures. Quand il est excessif chez l'homme, il pousse à la destruction pour le plaisir de la destruction, et cela s'applique même aux objets inanimés. La dévastation des propriétés, la destruction des meubles et des ustensiles les plus nécessaires à l'ennemi, ont toujours marché de concert avec le meurtre dans les invasions des peuples barbares.

Voici ce qu'a écrit de plus remarquable sur cet organe M. Vimont auquel j'aurai fréquemment recours, parce qu'il est le seul qui se soit appliqué à l'étude des animaux sous le rapport phrénologique. Il croit que cette faculté existe chez tous les animaux sans exception; que Gall et Spurzheim ont eu tort de ne l'accorder qu'aux carnivores ~~et aux rongeurs.~~ Il fait l'observation très judicieuse que l'homme qui possède cet organe, n'est pas toujours obligé de détruire. Ainsi, dans certaines saisons, il

répugne aux aliments animaux et préfère les aliments végétaux; il en conclut que cet organe est commun à la destruction des végétaux comme à celle des animaux. M. Vimont fait l'observation très ingénieuse que l'univers n'est qu'une scène de destruction, et ce fait est généralement admis parmi les naturalistes. Je trouve aussi chez M. Vimont que les actes de plusieurs animaux, qui n'attaquent pas d'autres animaux, ne peuvent se rapporter qu'à cet organe. Ainsi le castor, l'écureuil, coupent des branches, des écorces pour se construire des habitations.

On a voulu tourner ces idées en ridicule, même dans une Académie, car les Académies, quoique *savantes*, ne sont pas toujours très réflexives; elles sont quelquefois plus passionnées que réflexives; elles reçoivent souvent, sur les questions qu'elles ne comprennent pas, des impulsions qui leur viennent tout-à-coup, comme un coup de vent, d'un orateur insidieux, et leur communiquent inopinément une passion très manifeste pour ou contre la question sur laquelle on délibère, et leur jugement n'est pas toujours conforme à l'expérience et à la raison. On a donc trouvé ridicule dans une société savante de ce genre, que la destruction des végétaux fût comparée, par les phrénologistes, à celle des animaux. Pour moi, je ne vois pas de motif pour repousser cette idée, si

le but fondamental de l'organe est de procurer des moyens d'alimentation, comme cela paraît certain.

Voici des observations qui viennent à l'appui de cette manière de voir. Si on examine la direction du nerf olfactif chez le mouton, un très gros cordon nerveux, qui est le tronc de ce nerf, vient se fondre dans le lobe moyen, et c'est en effet par l'odorat que le mouton, et autres herbivores, reconnaissent le végétal qui leur convient. Cette opération se fait sous la direction de cette partie du cerveau guidée par le sens de l'odorat. Eh bien! puisque l'on admet chez l'homme un organe pour le choix des aliments, et que l'on place cet organe à l'extrémité antérieure de la circonvolution affectée à la destruction, devrait-on répugner à croire que, plus développé chez les herbivores, cet organe ne devînt plus considérable et ne s'étendît à la circonvolution tout entière; en d'autres termes, que cette circonvolution, qui est couchée horizontalement au-dessus de l'oreille, et qui remplit deux fonctions chez l'homme, n'en remplit qu'une chez les herbivores, celle de distinguer, parmi les innombrables végétaux, sur lesquels se promènent incessamment leurs narines, ceux qui sont propres à les nourrir, et d'en déterminer l'appréhension? C'est une idée que je soumets aux phrénologistes.

Chez les poissons, suivant l'observation de M. Vimont, l'organe existe toujours, mais il a moins

d'activité que chez les animaux qui sont obligés de livrer des combats. Chez les oiseaux, il est d'autant plus prononcé qu'ils attaquent des proies plus résistantes, plus fortes ; je vous ai déjà fait faire cette observation.

Auxiliaires. — La destruction paraît avoir pour auxiliaires le courage, le besoin d'alimentation ou la faim, qu'on rapporte à l'organe du choix de l'aliment, c'est-à-dire les deux organes qui semblent faire corps avec lui. Personne n'ignore quelles scènes de fureurs la faim a souvent produites sur les navires en pleine mer et dans les plages isolées, où de malheureux naufragés ont été jetés. La faim dispose éminemment à la colère les personnes chez qui l'organe de la destruction se trouve développé, et il faut de puissants motifs et beaucoup de raison pour contenir cette passion. On peut y joindre la ruse, dont l'action s'ajoute fréquemment à celle du besoin de détruire. Enfin l'orgueil et l'envie lui prêtent souvent assistance dans ces temps malheureux où la dévastation se joint au carnage.

Antagonistes. — Assurément, ce sont là des choses bien déplorables ; mais l'organe de la destruction ne produit ces effets que lorsqu'il n'est pas entravé dans son action par des organes puissants, capables de donner des impulsions opposées. Ainsi, s'il y a chez l'individu beaucoup d'amitié, beaucoup de bonté, de la vénération, de la con-

science, avec une forte intelligence, si les organes de ces facultés ont été exercés, il est très certain qu'il y aura de grandes puissances qui seront prêtes à arrêter l'organe de la destruction dans son essor. Si, au contraire, ces organes sont déprimés, comme vous le voyez chez tous les scélérats, s'ils ne sont pas exercés, si l'homme a reçu une éducation incomplète, ou même n'a reçu aucune instruction, la prédominance de la destruction produira tout son effet. Alors on détruira froidement, comme vous l'observez chez les peuples sauvages, chez les Arabes qui sont voisins de notre colonie d'Alger. Vous savez avec quel plaisir ils coupent les têtes. Les journaux nous ont parlé d'un Arabe qui, ayant assassiné un Français, lui avait ouvert le ventre, et se plaisait à lui arracher les entrailles et à cracher dessus, en les jetant de côté.

Voilà des traits de férocité extrême. On en trouve d'autres dans l'histoire qui ne sont pas moins propres à inspirer l'horreur; toutes les tortures qui ont été imaginées par les hommes pour se venger ou pour obtenir des aveux de la part des personnes qu'on soupçonnait de crimes, soit politiques, soit religieux, offrent l'effet du développement excessif de cet organe de la manière la plus effrayante, la plus déplorable, et de l'impuissance des autres sentiments pour le réprimer; on peut avancer hardiment que son plus puissant antagonisme, le seul

peut être sur lequel on puisse compter, c'est le développement et l'exercice des organes de l'intelligence, c'est-à-dire l'instruction, car les excès du pouvoir et ceux du fanatisme sont l'effet de l'ignorance.

Cet organe est excessivement influent sur le caractère. Si les parties latérales du cerveau destinées à la destruction sont modérées en développement, elles donnent une activité convenable au suje. Lors même qu'elles seraient très fortes, elles n'auraient pas pour résultat la férocité, si les organes qui peuvent leur servir de contre-poids étaient aussi très développés. Nous pourrions présenter des têtes de généraux où les organes du courage et de la destruction étaient très prononcés. Ainsi, vous voyez dans cette tête, à côté de ces deux organes, le développement non moins considérable de la conscience, de l'estime de soi, de la fermeté, de la réflexion. La partie de la bienveillance et celle des affections servent ici à faire contre-poids. Chez les brigands, l'organe de la destruction élargit, avec la ruse et la propriété, les parties latérales de la tête, et presque toujours aussi il y a une dépression dans les organes antérieurs et supérieurs destinés à l'intelligence et aux sentiments moraux, qui, d'ailleurs, ont rarement été cultivés, car la majeure partie des assassins se tire de la classe non instruite. L'exemple de Lacenaire semble faire exception.

Nous l'examinerons; je ne vous en ferai pas grâce assurément; je ne prétends pas que ce soit une exception réelle. La tête de Lacenaire est soumise aux mêmes lois que nous avons appliquées à toutes les autres.

Défaut. — Un faible développement de l'organe de la destruction produit, dans nos mœurs actuelles, de la répugnance pour toute idée de meurtre et même de violence. Il en résulte la presque impossibilité d'éprouver de la colère et surtout du ressentiment. Mais aussi les facultés supérieures manquent souvent du stimulus nécessaire pour leur donner de l'action. Alors, comme l'a parfaitement exprimé M. Combe, « l'homme sent, et les autres voient comme lui que son ressentiment manque de force, qu'il est faible, impuissant; le méchant le brave et peut le maltraiter avec impunité. »

Conclusion. — L'organe qui a pour but primitif la satisfaction du besoin de la nutrition imprime une certaine tournure au caractère, et s'associant avec celui du courage, il influe d'une manière extrêmement puissante sur tous les actes de la vie d'un homme; mais il n'agit que de concert avec d'autres organes qui peuvent augmenter ou diminuer son action. Plus nous avancerons dans l'étude de la phrénologie, et mieux cette compensation, cette modération des organes les uns par les autres, vous deviendra sensible.

HUITIÈME LEÇON.

10 JUIN 1836.

ALIMENTIVITÉ ET BIOPHILIE (1).

Messieurs,

En nous occupant des fonctions du lobe moyen, nous arrivons à deux organes qui ne sont pas encore généralement admis par les phrénologistes, mais qui sont très probables. Il s'agit de l'*alimentivité* et de l'amour de la vie, *biophilie*.

ALIMENTIVITÉ.

L'alimentivité, expression de Spurzheim, détermine le choix de l'aliment ; c'est, à ce qu'on croit, l'organe du sentiment de l'appétit, mais on l'applique particulièrement chez l'homme à la délicatesse du goût, au choix des aliments, à ce qu'on appelait autrefois la gourmandise, et que l'on décore maintenant du nom de gastronomie.

Historique. — Le phrénologiste Combe fut frappé

(1) Ces deux organes ne portent point de numéro. Ils ont chacun un X sur la gravure.

de la terminaison du nerf olfactif, c'est-à-dire du nerf de la sensation de l'odorat qui vient du nez et des fosses nasales, dans les circonvolutions de la base du lobe moyen. Il le vit très gros, et il remarqua qu'il se fondait dans ce tissu, chez les moutons particulièrement, ce qui est commun à plusieurs animaux herbivores. Il en conclut que cette portion du système nerveux servait au choix de l'aliment. Vous sentez, en effet, que dans un pâturage, dans une prairie, au milieu d'une foule de plantes qui se présentent à la bouche de l'animal qui pâture, il faut qu'il ait une faculté pour distinguer celles qui lui sont nuisibles, de celles qui sont propres à son alimentation; et comme rien ne se fait sans les nerfs, il est nécessaire qu'on admette une portion du système nerveux destinée à cette fonction. Or, comme on a constaté que c'était par l'odorat, dont les ouvertures avoisinent la bouche, qu'arrivait au cerveau de l'animal la perception des différents aliments, on a été porté à conclure que dans cette perception était comprise la faculté de distinguer ce qui convenait et ce qui devait être rejeté. Cela se conçoit très facilement, et cela est au-dessus de tous les raisonnements philosophiques, psychologiques *à priori*, qui ne devineraient jamais ce phénomène en observant le jeu intrinsèque de leur *moi*. C'est un fait d'histoire naturelle, comme vous le sentez à merveille.

Cet organe fut admis par un phrénologiste nommé M. Crook, et un autre de Copenhague nommé M. Hoppe, pensa de la même manière, d'après les observations qui lui furent soumises. On fit part de ces observations à Spurzheim, qui admit l'organe, mais le considéra comme douteux; car, messieurs, nous vous présentons la science telle qu'elle est, sans nous enthousiasmer ni pour ni contre chaque opinion.

Situation. — Cet organe est placé dans la fosse zygomatique; c'est cette partie que vous voyez au-dessous de cette arcade osseuse; il se dessine aussi, dans la tête entière, à la partie antérieure du lobe de l'oreille. Il est caché sous le muscle temporal et il élargit la tête d'une manière sensible dans cette région, au-dessous de la constructivité et en avant de la destructivité. J'en ai recueilli un exemple très frappant chez une femme, dont l'observation a été suivie par un médecin très distingué, d'une sagacité remarquable, M. Descuret. Cette femme est morte à force de satisfaire son appétit. Elle mangeait la ration de quinze à dix-huit personnes lorsqu'elle était à la Salpêtrière. Rejetée de la Salpêtrière, elle prenait tous les moyens possibles de voler du pain et des aliments. Elle avait, conjointement avec cela, une inflammation de l'estomac, une gastrite. Elle a fini par se retirer du côté de la Glacière, n'ayant plus aucune ressource pour

vivre. Là, dévorant toute espèce d'aliments végétaux, toutes les plantes, toutes les racines qui s'offraient à elle, mais privée de la faculté que possèdent les animaux herbivores de distinguer les propriétés nuisibles ou favorables de ces substances, elle s'est gorgée de végétaux malsains, particulièrement de plantes de la famille des renoncules, excessivement âcres et irritantes, et a succombé aux progrès d'une gastrite affreuse. M. Descuret a conservé le crâne qu'il possède, et a fait faire la moulure. Dans cette pièce, l'organe correspond à cette région que je vous montre ; c'est la partie antérieure de la même circonvolution qui est réputée l'organe de la destruction, n° 6. Il est presque le double de l'état naturel.

Impulsion primitive. — M. Vimont, que je vous cite souvent, parce qu'il est le seul, à ma connaissance, qui ait fait des observations suivies sur les animaux, parce que d'ailleurs il le mérite par la sagacité dont il fait preuve, a fait sur cet organe des remarques intéressantes. Lorsqu'à peine né, l'enfant cherche le mamelon de sa mère, il obéit, selon lui, à l'influence de cet organe. Je vous ai dit que c'était l'instinct qui poussait l'enfant à cet acte ; eh bien ! voici cet instinct, d'après l'auteur. Le poulet ramasse le grain qui lui convient ; le jeune canard court à l'eau, obéissant à l'instinct des localités, et y trouve, en vertu de

l'instinct d'alimentation, la boisson et l'aliment qui lui conviennent.

Poussé par cet organe, ajoute M. Vimont, l'enfant exerce encore la succion lors même que le mamelon lui est présenté après qu'il est rassasié. La sensation de la faim n'est donc pas le seul mobile de cet organe, il y a une impulsion extrêmement forte et qui va au-delà du besoin de l'estomac. Et en effet, vous savez qu'on voit certains gourmands qui, séduits par la saveur de mets nouveaux, mangent encore avidement après que leur appétit a été complètement satisfait.

L'homme adulte, placé sous l'influence très active de cet organe, ne résiste donc pas toujours à la sensation, à la tentation qu'excitent en lui les choses propres à développer, à ranimer son appétit. C'est surtout dans les convalescences, que l'action du sens de l'alimentivité devient prédominante; elle va jusqu'au point de causer une espèce de délire lorsque les convalescents ne sont pas satisfaits, ou qu'on les prive d'un aliment qui avait excité leur convoitise; ils entrent ou dans un mouvement de colère ou dans un état de désolation inexplicable, jusqu'à verser des larmes, état dont ils sont les premiers à rire lorsque leur rétablissement est complet. Assurément il faut une impulsion pour cela, et nous ne pouvons nous en prendre qu'à cet organe.

Tous les animaux vertébrés ont une partie du

cerveau affectée au choix des aliments ; mais cette partie n'agit pas toujours, sans doute, d'après l'impulsion du nerf olfactif. Chez l'homme ce n'est pas le nerf olfactif seul qui met en action l'instinct de l'aliment; je vous l'ai assez prouvé en vous citant cette malheureuse qui est morte pour avoir dévoré des plantes insalubres. Le sens du goût y contribue, mais aucun de ces sens n'éclaire parfaitement l'homme sur la salubrité ou l'insalubrité de l'aliment: il lui faut l'expérience. L'homme a donc le désavantage d'être moins apte que les animaux à reconnaître, dans le monde extérieur, ce qui convient à son alimentation.

Le développement de cet organe peut avoir pour résultat non seulement la gloutonnerie, mais encore l'ivrognerie, d'après les phrénologistes; il rend les hommes délicats, suivant les mêmes observateurs, sur la préparation des mets, car ils ont remarqué que les gourmets et les Apicius ont toujours la tête large dans cette région, au-dessus des apophyses et des arcades zygomatiques. C'est aussi dans ce modèle que les représente Brillat-Savarin dans sa *Physiologie du goût.*

M. Vimont pense que les fumeurs très passionnés doivent ce goût au développement de l'organe qui nous occupe. Il est bon de vous le dire, car tout doit se dire dans un cours comme celui-ci.

C'est un des premiers organes, d'après ce que

vous venez d'entendre, qui entrent en action après la naissance, et un de ceux qui persistent le plus longtemps, puisque, comme on l'a noté de tous temps, la passion de la table survit à tous les autres goûts, à toutes les autres passions, dans l'âge avancé. On a remarqué aussi que cet organe était souvent prédominant chez les femmes chlorotiques qui ont le goût dépravé, qui mangent du plâtre et autres choses extraordinaires, chez les fous qui se repaissent d'aliments dégoûtants.

Animaux. — Quant au siége, chez les animaux, voici ce qu'en pense M. Vimont ; il le place aussi dans la fosse zygomatique, au-dessous de l'organe de la propriété, en avant de l'organe de la destruction, dont il est une continuation, faisant partie de la même circonvolution et correspondant à la grande aile du sphénoïde ; il occupe tout l'espace compris entre une ligne droite tirée de la base de l'apophyse zygomatique par la grande aile du sphénoïde.

Chez les quadrumanes et les quadrupèdes carnassiers, il est très remarquable, et sa position est la même que chez l'homme ; chez les chiens et chez les chats on le rencontre ; il existe chez tous les animaux voraces comme continuation et ampliation de l'organe de la destruction ; chez les oiseaux on le voit au-dessus et un peu au-dedans de l'angle orbitaire externe. L'auteur cite comme l'of-

frant très prononcée, le cormoran, le goëlan, le stercoraire, le canard, tous oiseaux remarquables par leur extrême voracité.

Voilà, messieurs, ce qui concerne l'alimentivité. Nous allons passer à l'autre organe considéré comme douteux, mais qui toutefois commence à se concilier des suffrages. Déjà celui dont nous venons de parler semble avoir cessé de l'être; car quoiqu'on ne lui ait pas donné un numéro, les phrénologistes les plus attentifs l'admettent; je n'en connais pas qui le récusent. Moi j'en ai pour présomption, d'abord cette observation dont je vous ai donné le sommaire, et ensuite quelques autres qui, quoique moins positives, concourent avec l'exploration de plusieurs personnes de bon appétit, à me faire présumer que réellement il existe.

BIOPHILIE.

L'autre organe est l'amour de la vie, qu'on pourrait appeler *biophilie*, dit aussi organe de la conservation, et que l'on définit une impulsion à fuir, sans réflexion, le danger quand il se présente ; c'est, ajoute-t-on, la destination primitive de cet organe. On dit sans réflexions, car, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous l'exposer, tous les organes des instincts et des sentiments agissent d'abord sans réflexion.

Historique et impulsion primitive. — Cet organe fut proposé par M. Vimont; je vous parle d'après son ouvrage, car je vous avoue que je n'ai pas fouillé toutes les annales de la phrénologie anglaise, américaine et danoise, pour m'assurer si vraiment M. Vimont en a eu la première idée; mais il l'affirme.

Cet organe n'avait été soupçonné ni par Gall, ni par Spurzheim. Suivant ce dernier, l'amour de la vie devait rentrer dans la timidité, dans la peur; il hésitait néanmoins à prononcer si c'était une qualité négative du caractère opposée au courage, à la destructivité, à la fermeté, comme l'avait pensé son maître, ou si elle ne dépendait pas en grande partie dc la circonspection, laquelle circonspection était considérée par lui comme l'organe de la timidité. Cette explication suffisait à Spurzheim, que j'ai entendu traiter cette question, pour rendre compte de l'amour de la vie; mais, messieurs, il est tout naturel de penser qu'une faculté qui peut déterminer des mouvements subits de retraite, de fuite, n'est pas une chose négative; il est donc probable qu'il y a en cela de l'activité. M. Vimont s'est arrêté sur cette question, il l'a prise en grande considération, et je vais vous communiquer ses observations.

C'est, selon lui, une faculté qui se montre de bonne heure chez les animaux. L'auteur cité lui

attribue les vagissements de l'enfant au moment de sa naissance ; il prétend qu'une impulsion le pousse à demander, d'une manière vague, qu'on lui épargne la douleur, la souffrance, quelle qu'elle soit. Les cris que jettent les jeunes animaux lorsque quelque chose les effraie, la fuite subite, chez quelques espèces, au moindre bruit, au moindre trouble dans l'air qui les entoure, sont l'expression de cet instinct. Vous sentez qu'ils ne peuvent pas en calculer les suites; mais ils entendent du bruit, ils voient un mouvement extraordinaire qu'ils ne connaissent pas, une figure qu'ils ne peuvent pas juger être leur ennemie, d'après le raisonnement; c'est donc instinctivement qu'ils prennent la fuite. Une foule de jeunes animaux sauvages sont dans ce cas, et même il y a chez les mères un instinct qui y correspond, car lorsque la mère aperçoit un ennemi, à l'instant elle pousse un cri; ce cri est compris par l'instinct que nous décrivons, et aussitôt ses petits se réfugient auprès d'elle; ils se cachent sous l'aile de la poule, ils s'introduisent dans la poche de la sarrigue, car la sarrigue est un animal qui met ses petits au jour à peu près à mi-terme. Ces petits, à moitié développés, sortent, vont au soleil, et s'il survient quelque ennemi, la mère pousse un cri, et à l'instant ces animaux se réfugient dans la poche, et cette poche présente les orifices des mamelons auxquels les petits s'attachent pour sucer le lait.

Vous voyez qu'il y a là une organisation toute particulière, une prévision de la nature. On observe chez la femelle, dans le sentiment du danger, un cri dont la signification est comprise, sans raisonnement, par l'organe de l'amour de la vie, et qui porte les petits à se sauver.

Telles sont les observations sur lesquelles M. Vimont a réfléchi, suivant moi, avec beaucoup de sagacité, et jamais la philosophie du moi, du sens commun ou du sentiment transformé, n'aurait trouvé ces faits-là, messieurs; c'est l'observation de la nature qui le découvre. Il faut vraiment une faculté active pour produire des actes aussi subits, aussi prononcés; impossible de les attribuer au défaut de quelque autre faculté, c'est-à-dire à une négation, car la négation, en général, ne produit rien. Ainsi, ce n'est pas la ruse, ce n'est pas la circonspection qui produisent cela; la ruse est autre chose, la circonspection en diffère encore davantage.

Pour la localisation de cette faculté, les premières observations de M. Vimont n'amenèrent aucun résulat; cependant voici, d'après son ouvrage, ce qui lui fournit quelques données. Il étudia les mœurs de plusieurs lapins vivant en communauté; il s'en trouva un qui fuyait au moindre bruit, il le sacrifia, et il examina son cerveau; la partie inférieure et interne du lobe moyen fut trouvée double

de ce qu'elle était chez les autres lapins auxquels celui-là avait été comparé.

Il faut maintenant vous montrer l'organe, d'après cet auteur. Voilà la destruction, voilà l'appétit, ou choix des aliments, puis au-dessous vous voyez un groupe qui forme la base du lobe moyen; cette partie lui paraissant plus développée de moitié qu'elle n'était chez les autres lapins, il confronta ce cerveau avec celui d'autres animaux qu'il conservait dans l'alcool, et remarqua la même conformation chez tous ceux qui avaient manifesté cette tendance à fuir promptement le danger.

Voici maintenant les observations qu'il a faites chez les quadrumanes et chez les principaux quadrupèdes. Chez les singes, les renards, le chat, la martre, le putois, la marmotte, le lièvre, le blaireau, cette portion du cerveau est très développée. Ce sont tous des animaux qui pour un rien prennent la fuite. Chez le cerf et le chevreuil il fit la même observation.

Quant aux oiseaux, cette partie forme chez eux une masse arrondie à la région postérieure et inférieure de chaque hémisphère, au-dessus des tubercules bijumeaux, qui représentent les tubercules quadrijumeaux de l'homme, au moins la partie la plus reculée; il remarqua que cet organe répond à la région de la base du crâne, placée au-dessous de la cavité qui loge les tubercules bijumeaux; il ob-

serva l'organe chez les oiseaux de proie, qui se laissent si difficilement approcher, surtout ceux de nuit. L'organe de la fuite du danger peut donc s'allier avec celui de la destruction. En effet, un animal peut être cruel, vorace, et en même temps extrêmement sauvage, disposé à s'enfuir lorsque l'objet qui vient frapper ses sens n'est plus sa proie, mais un ennemi qui peut lui causer du dommage; il sent cela instinctivement et se sauve. On pourrait alléguer que le caractère sauvage de ces oiseaux tient à la circonspection; mais la circonspection observe dans l'intérêt de tous les organes, et les actes qui s'ensuivent, varient suivant le but de l'organe qui a mis en jeu la circonscription.

M. Vimont signale aussi le même organe chez les oies sauvages, chez les oiseaux plongeurs, chez les cormorans surtout.

M. Combe n'a parlé de cet organe que dans sa troisième édition, en 1830. Il fut conduit à l'admettre par le chagrin qu'éprouvent quelques individus à quitter la vie. Il y a en effet des hommes qui ne peuvent se résoudre à mourir, d'autres qui s'y résignent sans difficulté, d'autres qui se donnent eux-mêmes la mort. Il faut des raisons pour ces différences. Il est vrai que la position sociale y contribue pour beaucoup. On sait que le riche, l'homme opulent et puissant, quittent la vie avec regret, tandis que le pauvre et le malheureux l'abandonnent

souvent sans y penser, et même avec joie. Toutefois l'organisation cérébrale a toujours son influence et produit souvent des effets contraires. J'ai vu des infortunés regretter la vie, et des riches y renoncer sans peine, au milieu des plus douces jouissances. C'est dans ces cas, exceptionnels en apparence, qu'on étudie avec fruit les influences de l'organisation. Certes, les effets les plus marqués des dispositions sociales n'empêchent pas que l'on ne puisse accumuler ces observations; et l'on voit qu'elles établissent un rapport constant entre le regret de la vie et le développement de cette partie qui élargit la portion inférieure et latérale et un peu antérieure du crâne.

Situation. — Pour éviter toute erreur dans la reconnaissance de l'organe qui nous occupe, observez bien ce crâne : voilà le trou auditif qui correspond à l'oreille, voici la fosse zygomatique, qui est en avant du conduit auditif, et qui est surmontée par l'os de la pommette qui forme comme un pont traversant cette fosse, et porte le nom d'arcade zygomatique; c'est donc sous cette arcade, dans cette fosse, sous ce pont osseux que je touche et qui correspond à la partie inférieure de la grande aile du sphénoïde et à une petite portion du temporal, que vous verrez saillir l'organe de l'amour de la vie. Si maintenant vous observez le cerveau, vous vérifierez facilement que l'organe

est attribué à une circonvolution qui s'allonge au côté interne de celle que l'on regarde comme l'organe de la destruction, et dont l'extrémité antérieure est celui de l'alimentivité; ce dernier se trouve donc placé à côté de l'amour de la vie, et tous les deux correspondent communément à la fosse zygomatique, à la paroi postérieure de cette fosse, qu'ils rendent plus ou moins saillante. Ces deux organes réunis doivent donc donner une largeur considérable à cette partie de la tête qui répond à l'extrémité postérieure de la pommette. La fosse zygomatique, qu'ils tendent à rétrécir, est remplie par le muscle temporal ou crotaphite; mais les fibres de ce muscle étant repoussés par ces deux organes lorsqu'ils sont très developpés, le signalement en est possible, puisqu'ils élargissent la tête entre l'oreille et la pommette, qui devient elle-même plus saillante. L'alimentivité se marque davantage dans la partie supérieure de cet espace, et l'amour de la vie dans l'inférieure. C'est ainsi que la gravure les représente par deux XX superposés.

Des observations ont été faites sur des suicides. On a remarqué que les personnes qui se tuent facilement ont la portion qui correspond à la biophilie extrêmement déprimée, ce qui indique un faible attachement à la vie.

M. Dumoustier a recueilli un nombre assez re-

marquable d'observations à ce sujet, et il croit pouvoir établir, par des faits assez nombreux, que l'organe, en général, est peu développé chez ceux qui se détruisent; il serait au contraire extrêmement saillant chez ceux qui ne pensent qu'à la conservation, qui sont profondément égoïstes, qui ne s'occupent que d'eux-mêmes : vivre ! vivre ! moi ! moi ! c'est leur refrain perpétuel suivant ce phrénologiste. Tels sont, en général, les hypocondriaques.

Voilà, comme vous voyez, deux organes qui sont postérieurs à Gall. Ces organes ayant été observés depuis peu de temps, nous ne pouvons vous en fournir beaucoup d'exemples; nous nous contentons d'appeler votre attention sur cet objet.

7. SÉCRÉTIVITÉ.

Après ces deux organes, nous avons à vous entretenir de celui de la ruse, suivant l'expression de Gall, de la *sécrétivité* d'après Spurzheim, lequel, ainsi que je vous l'ai dit, s'est attaché à rectifier les dénominations imposées par Gall à divers organes.

Cet organe a été désigné d'abord sous les noms de *ruse*, *finesse*, *savoir-faire*, mots extrêmement significatifs. Il fut observé par Gall; il a été vérifié par tous les phrénologistes, sans exception. C'est

peut-être un des organes sur lequel ils sont le plus d'accord.

Situation. — A la région latérale de la tête, qu'il élargit immédiatement au-dessus de la destruction, laquelle règne, comme vous le savez, longitudinalement ou horizontalement, au-dessus de l'oreille. Voici un des exemples les plus forts de cet organe que l'on possède dans les collections; c'est celui du Hongrois rusé figuré dans l'ouvrage de Gall. La destruction y est peu saillante, la sécrétivité y est énorme; elle forme toute la saillie de cette région.

Voici encore un autre rusé; c'est un voleur sur la tête duquel vous pouvez faire la même observation. La partie latérale de la tête que nous vous signalons est donc un peu au-dessus de l'oreille, et immédiatement au-dessus de la destruction, qui la sépare du conduit auditif. Elle est allongée et horizontale aussi bien que la destruction, parce que l'organe dépend d'une circonvolution allongée, qui est, comme celle de la destruction, dans une direction horizontale. Cet organe élargit donc la tête dans cette région, à peu près à un demi-pouce au-dessus de l'oreille.

Influence primitive. — Ces effets sont la tendance à se cacher. Spurzheim, observant que le mot ruse se prenait toujours en mauvaise part, a eu raison de corriger cette dénomination, de la changer en une autre.

L'impulsion primitive qui lui appartient est, suivant lui, la tendance à se cacher, à se mettre de côté pour observer, à dissimuler, à suspendre la manifestation de ses pensées et des sentiments que l'on éprouve à l'occasion d'une impression quelconque pour mieux réussir dans ses projets. Par conséquent, cet organe doit être considéré comme une puissance de cohibition qui retient d'autres organes ; sous ce rapport, il est analogue à l'organe de la circonspection. Toutefois il doit en être distingué, car il paraît plus destiné à servir l'instinct que l'intelligence. En effet, de l'aveu des phrénologistes les plus attentifs, la sécrétivité inspire les moyens obliques de vaincre les difficultés, bien plutôt qu'elle ne tend à faire approfondir les questions et à perfectionner le raisonnement. L'organe donne plutôt la ruse que la prudence ; car on voit des accusés déployer une ruse extraordinaire dans leur défense, quoiqu'ils manquent de prudence, de sagesse, et qu'ils soient faibles sous le rapport de la logique. De plus, l'organe empêche la franchise, la manifestation naïve de ce qu'on pense, et tend surtout à faire dissimuler le but qu'on se propose d'atteindre.

Que faisaient les philosophes de la faculté sur laquelle nous dissertons ? Ils considéraient la ruse, la finesse, la dissimulation, comme des qualités du moi, des qualités de l'âme, ce qui ne

signifie pas grand'chose, car on peut toujours demander pourquoi et comment l'âme a des qualités; si elle les tient du hasard, de l'éducation, d'une constitution primitive qui ne saurait vaincre tout cela; enfin quelle notion on doit se faire et quelle preuve on peut donner de ce qu'on voudrait désigner par la constitution de l'âme. On a fait un pas de plus, on a fait un pas immense, quand on a montré l'organe auquel cette disposition correspond. C'était un vice suivant eux, c'était une corruption de la nature humaine; mais, encore une fois, ce vice et cette corruption restaient sans être expliqués.

Application.—Cet organe joue un grand rôle dans l'espèce humaine: chez les voleurs qui sont toujours obligés de dissimuler, comme vous le sentez, c'est une action répréhensible. Chez les comédiens, cet organe joue également un rôle fort important. Cette observation, très curieuse, n'est pas de moi. Combe surtout fait remarquer qu'un acteur est obligé de se contrefaire, d'affecter des sentiments qu'il n'a pas, par conséquent d'user de ruse pour faire taire les impulsions qui peuvent être prédominantes chez lui, afin d'en mettre d'autres en action. Il faut alors que l'organe agisse de concert avec celui de la mimique ou de l'imitation. Il sert beaucoup aux diplomates, c'est là surtout qu'il triomphe. Il est utile aux courtisans, aux commandants en temps de guerre, car un général ne doit

jamais être deviné par ceux qui l'entourent, et doit être impénétrable pour ses ennemis. Mais il faut que cet organe coïncide, comme vous le sentez bien, avec des facultés supérieures : c'est ce que nous développerons prochainement.

L'intelligence peut suppléer momentanément à la faiblesse de cette impulsion. Je dis à la faiblesse, car l'impulsion existe chez tous les hommes; puisque nous avons tous les mêmes organes ; mais si celui-ci n'est pas très fort, l'intelligence peut y suppléer ainsi qu'à la prudence ou circonspection. Toutefois ce ne saurait être, ce n'est pas d'une manière soutenue. Celui qui n'est rusé et prudent que par l'effet de la réflexion, est toujours facile à surprendre, tandis que les personnes chez qui l'organe est extrêmement fort et qui, par conséquent, sont naturellement rusées, se tiennent toujours sur leurs gardes et ne précipitent jamais une action, une parole, un geste. Tout est calculé ; une poignée de main, un sourire, tout a sa valeur ; vous sentez, messieurs, que cet organe doit jouer un assez grand rôle chez les coquettes. Les intrigants de tout genre s'en servent avec le plus grand succès dans leur intérêt.

Cet organe est donc très influent sur l'appareil général des organes et sur la conduite des hommes.

Voici maintenant les observations faites par M. Vimont sur cet organe. C'est, suivant lui, une des facultés qui servent le plus à la conservation de

l'individu; dans un degré modéré et avec peu de circonspection et d'intelligence, il constitue ces hommes dont le caractère est pour ainsi dire *percé à jour*. Ils ont de la tendance à faire de la ruse, et ils n'ont pas d'intelligence pour aider cette ruse; alors rien n'est si facile que de les pénétrer. Réuni à la circonspection et à l'esprit d'induction, qui réside dans la partie supérieure du crâne, et antérieure du front, cet organe contribue à donner du tact, et forme les caractères éminemment prudents. Notez bien que je dis réuni à la circonspection; car s'il y a peu de facultés intellectuelles, et s'il n'existe pas de sentiments élevés, la sécrétivité produit cette foule de misérables qui peuplent les bagnes.

C'est une grande faute, observe M. Vimont avec beaucoup de justesse, mais il n'est pas le premier qui ait fait cette remarque, de confondre cet organe avec l'intelligence. Il gouverne l'intelligence dans le sens qui lui convient, mais il inspire le scepticisme et tous les mauvais raisonnements de ces hommes féconds en arguties, qui ne sont que des *finauds* dépourvus de la véritable intelligence; c'est ce qui constitue, à proprement dire, les sophistes, parmi lesquels, pardonnez-moi l'expression, je suis tenté de ranger certains ennemis de la phrénologie.

M. Vimont remarque que les expressions de ruse, finesse, savoir-faire, employées par Gall, n'expri-

ment que des modifications de l'organe, des applications, et que le fond principal, comme l'a fort bien dit Spurzheim, est la tendance à se mettre de côté pour observer et se conduire ensuite suivant les circonstances. Spurzheim est effectivement celui qui a le mieux fait apprécier cette faculté, en la nommant *le penchant à être clandestin* en pensée, en projet, en action.

M. Vimont pense aussi que c'est à tort que le même auteur lui a attribué le penchant qui existe chez quelques animaux à cacher le superflu de leur nourriture. Vous savez que les chiens, les loups, quand ils ont quelque chose de trop, vont le cacher; cela ne doit pas dépendre de cet organe, mais plutôt de celui de la propriété ou d'une impulsion qui n'est pas encore bien déterminée. Du reste, M. Vimont pense qu'il est difficile de rendre les fonctions de cet organe par une seule expression, d'autant plus qu'elle se combine souvent avec plusieurs autres organes.

Auxiliaires. — L'organe dont il s'agit a pour auxiliaire la circonspection, dans laquelle effectivement il se continue, comme l'a très bien fait remarquer Spurzheim.

Vous voyez dans ces têtes l'organe de la sécrétivité placé au-dessus de celui de la destruction; la sécrétivité porte le n° 7, et vous pouvez vous assurer qu'elle se continue avec un groupe considérable

de circonvolutions qui constituent l'organe de la circonspection. Mais suivant les observations des phrénologistes, la circonspection aurait quelque chose de plus relevé ; ce serait un sentiment, tandis que la ruse n'est qu'un instinct. Il s'agirait de savoir si l'on n'est pas dupe des mots. Au reste, je reviendrai sur cette question en vous parlant de la circonspection. Je me renferme présentement dans l'exposition des organes, en suivant l'ordre établi par les phrénologistes, afin de vous faciliter l'étude de cette connaissance ; car, si je vous travestissais tout l'ordre établi, vous seriez dans un embarras extrême ; vous ne sauriez comment étudier, vous ne pourriez pas choisir vos modèles. Je vous exposerai donc tous les organes, suivant l'ordre admis par Gall, amendé par Spurzheim, par Combe ; j'y ajouterai mes propres réflexions à mesure que l'occasion s'en présentera ; vous-mêmes, plus tard, vous ferez les vôtres après avoir observé et réfléchi ; et la science continuera de marcher.

Antagonistes. — L'organe trouve de l'opposition dans la bienveillance, l'amitié et l'amour des enfants. Il se tait souvent devant les impulsions de ces organes, et ne s'applique qu'aux individus qui ne les excitent pas. Il est encore combattu efficacement par la conscience, l'amour de la justice, car la nature a mis toutes les qualités dans le cœur de l'homme ; expression qu'il faut traduire désormais, quand elle est prise

au figuré, par celle de cerveau. La colère est un des plus grands ennemis de la dissimulation, car les rusés qui peuvent se posséder savent exciter à propos le dissimulé irascible, pour l'amener à découvrir le fond de sa pensée. Ils n'ignorent pas non plus que le plus sûr moyen d'y réussir est de blesser avec certaines mesures son amour-propre. Mais cette tactique ne réussit pas en tout temps : si e sujet contre lequel on la dirige parvient à la deviner, et s'il s'exerce et se tient en garde contre ses pareils.

L'instinct porte les hommes à tous ces manéges : on les apprend sans beaucoup d'études, par le simple usage de la vie, lorsque l'on est organisé d'une certaine manière.

Animaux. — Les animaux le possèdent comme l'homme, mais sans réflexion, et avec un faible degré d'intelligence et de toutes les prérogatives qui distinguent l'homme. Chez les singes, cet organe occupe la même place que chez l'homme; chez les carnassiers, les chiens, les loups, le renard, la martre, le putois, il est exactement placé au-dessus de la ligne que décrit l'articulation écailleuse du temporal, au milieu du bord inférieur du pariétal. Chez les herbivores, il est plus étendu, placé plus haut, et beaucoup moins développé. D'après les observations de M. Vimont, il est très prononcé chez le renard, et vous savez combien notre illustre fabuliste, La Fon-

taine, a célébré la finesse et la ruse de cet animal. Il est déprimé chez le chevreuil, chez le lièvre, le lapin, l'écureuil, chez la plupart des oiseaux, sans en excepter les frugivores. Les oiseaux exceptionnels, qui se distinguent par leur caractère rusé, ont cette région très prononcée; mais, ajoute l'auteur, si l'on allait chercher la ruse sur l'os pariétal d'un coq, on commettrait une grave erreur. L'organe manque chez ces animaux. L'assertion avancée par Gall, sur le siége qu'il occupe, paraît donc trop générale.

Dans le genre *corvus*, cet organe est situé à quelques lignes au-dessus de la petite apophyse osseuse placée à la partie la plus reculée du conduit auditif externe, et se prolonge en avant, de plusieurs lignes, chez le grand corbeau. Chez les granivores, on le trouve derrière et au-dessus de l'apophyse orbitaire externe.

8. ACQUISIVITÉ.

L'organe qui se présente ensuite est celui de l'acquisivité, instinct de faire des provisions, instinct de la convoitise, penchant au vol, suivant Gall. Cette expression *vol*, ainsi que je vous l'ai démontré ailleurs, avait nui au système de Gall.

Situation. — La situation de cet organe est à l'angle inférieure et antérieure de l'os pariétal, au-dessus de la partie antérieure de la ruse; il porte le n° 8.

Je vous ai déjà cité des exemples très remarquables de l'acquisivité en vous présentant des têtes de voleurs.

Influence primitive et applications. — Les effets de cet organe sont le désir de posséder, et la tendance à faire ce qui paraît nécessaire à l'intelligence pour arriver à la possession : voilà, je crois, la définition la plus précise que l'on puisse en donner. Vous voyez qu'il est soumis, dans son action, à l'intelligence ; que si l'intelligence est forte, l'organe inspirera des moyens dignes d'approbation pour acquérir ; que si elle se trouve faible, et que si d'autres instincts dépravés concourent avec celui-ci, les moyens seront coupables. Il est l'origine de la propriété, il est essentiellement dans la nature. Il se trouve également chez les animaux ; l'application s'en montre dans la tendance à thésauriser, à amasser les signes et les moyens de toutes nos jouissances, l'or, l'argent, le métal monnayé ou non monnayé.

On pense aussi qu'il ne se borne pas à cette influence, mais qu'il inspire le désir de posséder quoi que ce soit, d'avoir beaucoup en sa possession, attendu qu'à cette possession est attachée une jouissance. Ainsi, son application peut varier : appliqué aux objets d'histoire naturelle, vous voyez cet organe produire le goût des collections considérables auxquelles les propriétaires tiennent beaucoup, comme de raison. Ces collections seront

plus ou moins bien disposées suivant les influences de l'organe de l'ordre. Appliqué aux objets d'antiquité, il forme des musées d'antiques, et ainsi de suite. Il est dans la nature; il ne faut le confondre ni avec l'amour de l'habitation, ni avec le choix des lieux; ce sont deux impulsions différentes. Il s'agit ici du sentiment de propriété, du plaisir de posséder, de dire : Cela est à moi. Ceux qui n'ont pas cet organe à un degré bien considérable n'éprouvent pas le sentiment bien prononcé de cette jouissance; mais ceux qui l'ont, la sentent parfaitement.

C'est encore un organe que les philosophes n'ont pas connu, n'ont pas défini, qu'ils ont placé dans les aberrations de leur être intellectuel, intra-crânien, matériel ou spirituel, fixe ou volatil. Mais nous sommes ici dans l'observation de l'histoire naturelle.

Antagonistes. — Les oppositions à cet organe se trouvent dans l'intelligence qui règle les conditions auxquelles on peut posséder; dans la bienveillance qui inspire le désir de partager ce qu'on possède avec d'autres, afin de leur faire plaisir, par la jouissance que l'on trouve à faire du bien. Ce sont, comme vous voyez, des impulsions tout-à-fait différentes, tandis que l'organe dont nous parlons conduit à dire : *Tout pour moi et rien que pour moi.*

La conscience lui sert aussi de correctif; l'ami-

tié, les affections de famille le modifient; car beaucoup d'avares sont généreux envers les personnes qui leur appartiennent de près; d'autres ne sont pas sensibles à cette considération, et vous trouverez chez M. Vimont l'observation, très curieuse, d'un avare qui, formant une dot pour sa fille, avait porté pour 2.000 francs, une caisse dans laquelle était un rat...., mais un rat pétrifié.

Au reste, le caractère de l'avare décrit par Molière vous rend parfaitement compte de cette impulsion. Il faut la voir quand elle est très prononcée; c'est alors qu'elle fait taire tous les autres sentiments; car l'avare s'humilie, s'abaisse, se prosterne pour posséder. Tout cède à cette impulsion, quand elle est prédominante, quand elle n'est pas assez contrebalancée par les sentiments supérieurs, et quand les moyens dont elle se sert ne sont pas bien jugés par l'intelligence. Chez certaines personnes, le besoin d'accumuler est vraiment insatiable: de sorte que lorsqu'elles possèdent une somme, un immeuble, elles en veulent posséder d'autres: cela n'a pas de terme.

Il ne faut pas confondre cette passion avec celle de l'ambition, qui veut accumuler les honneurs plutôt que les richesses. Ces deux impulsions existent également dans la nature.

Associations. — De l'association de la sécrétivité avec la ruse résulte un accroissement de la ten-

dance au vol, si les sentiments supérieurs sont en défaut; et si la destruction s'y joint, cette combinaison produit les voleurs assassins.

On a fait des objections pitoyables contre la phrénologie; des hommes qui répugnent à la méditation, à cette étude patiente et soutenue d'une question dont vous me donnez ici un si beau et si frappant exemple, ont repoussé, au premier abord, la phrénologie, en s'écriant : « Tous les voleurs, tous les assassins n'ont pas les organes de la propriété et de la destruction prédominants. » Eh! non, sans doute, mais un organe en entraîne un autre, comme une action coupable a pour conséquence trop souvent nécessaire une autre action plus coupable. Racine a si bien exprimé cette pensée, et ses vers sont si connus, que je ne conçois pas comment cela n'a pas prévenu de pareilles objections :

> Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes.
> Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,
> Peut violer enfin les droits les plus sacrés;
> Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés.

Eh bien! c'est la nature qui se trouve représentée par ces beaux vers. Un homme commence à voler sans avoir l'intention de détruire, quelquefois pour satisfaire la passion de posséder l'objet de sa convoitise, et sans avoir trop réfléchi aux

conséquences ; le plus souvent, pour satisfaire à ses premiers besoins ; car, malheureusement, c'est encore là, vu l'imperfection de l'état social, la principale cause du vol. Il met en jeu la ruse pour réussir. Arrive un moment où sa sûreté se trouve compromise, où il craint d'être découvert, où il a pour perspective la prison, le bagne, la flétrissure ; alors l'organe de la destruction intervient, il tue. Une fois cet organe mis en action, il en prend l'habitude, et d'un homme qui n'était pas né pour la destruction de son semblable, une suite de circonstances malheureuses font un assassin des plus déterminés.

Voilà ce que tout le monde sait parfaitement, et ce que les antiphrénologistes affectent d'ignorer, afin de pouvoir tirer de la mesure des organes de la propriété et de la destruction chez les suppliciés, de pitoyables objections contre la phrénologie.

Voici des voleurs rusés, tirés de la collection de Gall. Voyez le développement de toute cette partie latérale de la tête ; je vous ai montré ces organes chacun séparément. Vous voyez la ruse, le vol et puis un autre organe, la constructivité, chez les voleurs effracteurs, qui les porte à la fabrication des fausses clefs et des autres machines qui peuvent les servir dans leurs projets.

Le courage et la destruction se trouvent quelquefois réunis à la sécrétivité et à la propriété ;

c'est alors qu'apparaissent ces masses dégoûtantes de la partie moyenne et latérale inférieure de la tête; vous pouvez les contempler sur cet assassin; jamais vous ne trouverez cette partie aussi prédominante chez les honnêtes gens; car, si les organes qui la rendent si forte sont développés chez eux, l'intelligence et les sentiments supérieurs le sont assez pour leur résister et empêcher cette difformité.

Voici le fameux Lacenaire; on l'a signalé comme une exception à la règle, cela nous oblige d'en parler. Eh bien, cette tête rentre dans la loi que nous venons de vous exprimer. Voyez la destruction, je vous en supplie; la saillie qu'elle forme est assurément très considérable, et paraît encore bien plus sur le crâne que sur le buste. La propriété est forte aussi, mais elle est dominée par la destruction et par d'autres organes. Observez en effet l'amour-propre, la vanité; ce sont là les organes qui l'ont conduit au crime, plutôt que l'acquisivité. Beaucoup de sujets volent moins pour garder que pour satisfaire leurs passions. Mais comme nous n'avons pas encore étudié les sentiments, je n'exprimerai pas ici tout ce que je me suis proposé de vous dire sur cette tête; je crois toutefois devoir vous faire remarquer que la distance qui sépare les deux oreilles est très considérable, le demi-cercle postérieur d'une oreille à l'autre plus large de beaucoup que le

demi-cercle antérieur. Cette épreuve montre, en effet, que la masse cérébrale la plus considérable est en arrière, ce qui annonce que les facultés animales dominent les intellectuelles. Quant aux sentiments supérieurs, il y a bien assurément un certain degré de circonspection, mais elle ne domine pas; ce qui domine, c'est le désir de l'approbation et l'imagination. Ces facultés l'emportent sur la prudence et le jugement, et cette combinaison doit donner un amour-propre mal entendu; joignez à cet orgueil beaucoup de ténacité, peu de vénération, et vous jugerez que les circonstances ont pu amener au crime un homme qui, sous d'autres influences, eût pu l'éviter. Si le temps nous le permet, nous reviendrons sur cette tête.

Mais, pour nous circonscrire dans les influences de l'organe de la possession, voyez cette tête de cardinal; eh bien! tout cardinal qu'il était, et quoiqu'il eût des sentiments supérieurs assez conformes à son rôle dans l'état social, l'acquisivité, qui est excessive, ne laissait pas de gouverner la masse encéphalique; on lui a trouvé 2 ou 300,000 fr. cachés, après sa mort.

Voici encore une tête que je vous ai montrée plusieurs fois: c'est celle d'une femme de haut parage, qui avait tous les sentiments de famille très prononcés, et qui cédait aussi beaucoup, quoique très respectable d'ailleurs, au désir de posséder.

Défaut. — Voici les observations contraires. Le nègre Eustache qui a obtenu le prix de vertu, a toute cette partie aplatie; la bienveillance domine dans sa tête. Il faut toujours avoir égard à l'organe qui domine lorsque vous voulez juger un homme.

Voici l'abbé Grégoire, aussi bien évêque que tout autre évêque, mais avant tout, homme très remarquable par sa franchise, son dévouement à ses amis, à ce qui lui semblait être la justice et la vérité, doué finalement de toutes les vertus sociales. Voyez comme aux sentiments affectueux se joignent les sentiments supérieurs avec une intelligence bien développée! Quelle prédominance dans les régions de ces facultés! quelle dépression, au contraire, dans les organes de la ruse, de la propriété!

M. Vimont fait la remarque très judicieuse, en cherchant à déterminer la fonction de l'organe de la possession, qu'il n'est pas nécessaire qu'une chose soit utile pour qu'on désire la posséder; qu'il y a un instinct primitif qui inspire le désir de posséder, indépendamment des motifs intellectuels, qui d'ailleurs ne peuvent exister que chez l'homme. Rapprochez cette observation des précédentes, et vous concevrez qu'on peut voler dans trois buts: 1° pour pourvoir aux premiers besoins, 2° pour dépenser aussitôt, 3° pour conserver.

Animaux. — Le même auteur voit cet organe

très prononcé chez les quadrumanes, particulièrement chez l'orang-outang; c'est une observation que l'on pourra vérifier, puisque nous en possédons un au Jardin des Plantes. Chez le chat et le renard, il occupe la même place que chez l'orang-outang et chez l'homme. L'auteur fait aussi une remarque dont je dois vous informer, c'est que l'instinct du vol chez quelques carnassiers, comme le chat, le chien, qui vivent au milieu de nous, dépend plutôt du besoin d'alimentation que de la tendance au vol; tandis que chez la pie c'est un instinct primitif, puisque la pie enlève et cache une foule d'objets qui ne lui servent point à sa nourriture. Cet oiseau obéit donc à un instinct primitif d'amasser; mais on ne peut dire pourquoi la pie préfère les métaux brillants et les pierres précieuses à d'autres objets. Il n'en est pas ainsi de plusieurs autres animaux. Tout le monde sait, ajoute M. Vimont, que le chien et le chat, bien nourris, ne volent pas. Ce fait seul, appliqué à l'homme, appuierait le fait bien contesté, que l'homme n'est voleur le plus souvent que par nécessité. Mais, d'autre part, l'instinct de la pie serait d'accord avec la conduite de certains hommes qui, quoique riches, volent pour le seul plaisir de voler. Qui ne sait qu'on rencontre encore assez fréquemment des personnes riches qui ne peuvent s'empêcher d'emporter certains objets dans les maisons qu'elles fréquentent? On les connaît pour être possédées de cette manie,

et on rend les choses ou bien on en solde le prix. Nul inconvénient grave de cette singulière passion pour l'homme opulent, pour le grand seigneur; on en rit; mais placez le même penchant chez un malheureux qui n'a pas les moyens de pourvoir à ses premiers besoins; les résultats deviennent tout différents; son impérieux caprice le mènera dans les prisons, dans les bagnes, et si le besoin de la conservation détermine l'assassinat, il ira à l'échafaud. Pour moi, je crois et je croirai, jusqu'à ce que j'aie vu le contraire, que les opulents voleurs que protègent les expressions de caprice et de fantaisie, pourraient se corriger si l'intelligence et les sentiments élevés occupaient un honnête espace dans ces têtes où règne si impérieusement l'instinct de la propriété.

L'organe, chez les oiseaux, se trouve placé au-dessus de la ruse, et, conjointement avec cet instinct, il élargit la partie latérale du crâne; on l'observe chez la pie, oiseau dont les larcins ont été célébrés par l'histoire et par un drame que vous connaissez; chez le geai, le corbeau, la mésange, on l'a aussi rencontré; c'est en vain que l'on chercherait, selon M. Vimont, l'organe du vol chez le coq d'Inde, chez le dinde ordinaire, chez les gallinacées, qui n'offrent jamais d'exemples de cet instinct-là.

NEUVIÈME LEÇON.

15 JUIN 1836.

Messieurs,

Nous avons terminé la dernière séance par l'étude de l'organe qui préside au désir d'acquérir et à la passion de posséder; de posséder surtout, car l'acquisition est un des moyens de la satisfaire. Nous avons vu que ce penchant existait chez les autres animaux aussi bien que chez l'homme; mais que chez l'homme, il était soumis à l'influence de facultés qui n'existent pas chez les animaux, et c'est là le grand secret de la différence des instincts et des sentiments des d'animaux avec ceux de l'homme.

Nous avons cité la pie et tous les animaux qui font des collections, des provisions inutiles à leur nourriture, à la construction de leur gîte, de leur nid, etc. Il serait inutile de s'arrêter plus long-temps sur cette question. Il faut bien que l'on convienne, quelque envie qu'on ait de discuter, qu'une impulsion est nécessaire pour produire ces actes, que cette impulsion ne peut résider que dans le système

nerveux, et qu'enfin quand on trouve une coïncidence constante entre le développement d'une portion de ce système et la faculté, il y a de grandes raisons pour lui assigner un siége dans l'encéphale.

9. CONSTRUCTIVITÉ.

Nous arrivons aujourd'hui à la constructivité de Spurzheim, organe de la mécanique de Gall. Cette faculté n'est ni considérée ni classée de la même manière par tous les phrénologistes; il y en a qui la considèrent comme une dépendance des facultés intellectuelles, et non comme un sentiment pur et simple. Mais comme elle est rangée au nombre des sentiments par Spurzheim et par Combe, qui pourtant lui assigne un usage différent, je lui conserve cette place, sauf à vous en dire mon opinion. Mon opinion est que le penchant et l'aptitude à construire sont une sorte d'ampliation des facultés intellectuelles; j'y reviendrai quand il sera question de celles-ci. Telle est à peu près aussi l'opinion de M. Vimont.

Historique. — C'est Gall qui a découvert cet organe.

Situation. — Il est situé, de chaque côté, à la partie externe et inférieure de l'os frontal n° 9. Je vous conseillerai de vous procurer de petites têtes qui ont été réduites par les soins de Spurzheim, dont

il a fait cadeau à quelques amis, et qui sont maintenant dans le commerce ; chacun de vous pourrait avoir une de ces petites têtes et l'examiner à mesure qu'on décrirait sur de plus grands modèles.

Ainsi l'organe n° 9 est à la partie externe et inférieure de l'os frontal, au-dessus de la suture sphéno-temporale ; il est recouvert par le muscle temporal ou crotaphite : ce qui sera très bien entendu des anatomistes.

On a objecté qu'étant caché sous ce muscle, l'organe ne pourrait pas devenir sensible à l'extérieur ; c'est une erreur ; quand il est prononcé, il fait saillir le muscle, et voilà tout. On ne l'observe pas chez les animaux qui n'ont pas besoin de construire, comme le lion, le tigre, etc. ; mais on le voit très bien chez le castor, le renard, et chez tous les animaux qui construisent, parce qu'il soulève les fibres musculaires qui le recouvrent ; il faut faire la déduction du muscle, comme dans d'autres circonstances, on est obligé de faire la déduction des *sinus*, mais l'habitude de comparer les différentes têtes en a bientôt fourni les moyens. Cette objection est une des mille arguties que reproduisent des personnes qui ne se sont point exercées à l'observation. Je n'en aurais pas parlé si, depuis peu, l'irréflexion n'avait entrepris de la faire valoir devant plusieurs d'entre vous.

Combe a fait la remarque que si la base du cer-

veau est étroite, l'organe qui correspond à cette faculté se trouve un peu soulevé par une légère dépression qui se remarque entre l'angle externe de l'œil et l'oreille. En tout cas, il élargit beaucoup, la tête dans la partie antérieure de la région temporale.

Pour bien saisir cet organe, qui est un peu vers la base, il faut plusieurs points de comparaison. Ne croyez pas que ce soit une grande difficulté; il suffira de vous souvenir qu'il est placé en avant de l'organe de la propriété et au-dessus de celui du choix des aliments, que vous connaissez déjà; en arrière de l'organe des tons et immédiatement au-dessous de celui de l'idéalité, que vous connaîtrez bientôt. Le muscle temporal le couvre entièrement, mais vous pourrez palper, et si le muscle se trouve plus épais qu'à l'ordinaire, il vous sera encore facile d'en apprécier l'épaisseur, en engageant la personne à le mettre en contraction.

Influence directe de l'organe; faculté de construire. — On a remarqué que les personnes qui sont habiles à dessiner, à copier les formes, à régulariser, à symétriser, dans la sculpture, dans l'architecture, dans le dessin, ont cette partie du cerveau très prononcée; et l'on en a conclu que cette partie contribuait à ces sortes d'opérations.

Applications et combinaisons. — Là-dessus quelqu'un a entrepris de faire des gloses; mais que

signifient des gloses contre les faits bien observés? Nous pourrions nous contenter de cette réponse. On a dit, croyant faire de la bonne plaisanterie : quel rapport entre l'architecte qui a exécuté le dôme de Saint-Pierre, le Panthéon, et une modiste qui construit de jolis bonnets, et l'artiste qui bâtit, comme le disait Boileau, le galant édifice de la chevelure des belles? Quel rapport!.. mais il y en a beaucoup, ce me semble. La même cause donne chaque jour des résultats bien différents :nos adversaires veulent que l'esprit fasse toute chose; pourquoi donc ne le tournent-ils pas également en ridicule parce qu'il s'applique aussi bien à l'architecture qu'à la frisure, à façonner des poupées qu'à élever des statues, à faire un traité de morale qu'à imaginer de fades quolibets? D'ailleurs les phrénologistes n'ont-ils pas montré que l'organe n'agit pas seul dans les productions qui ont rapport à la construction : il agit de concert avec d'autres organes, qui lui prêtent leurs secours et qui lui donnent tantôt une direction, tantôt une autre. Son objet, en conséquence, est plus ou moins distingué, plus ou moins élevé; mais le fond, l'impulsion primitive, reste le même. Ainsi, tant qu'on ne saura faire à la phrénologie que des objections comme celle-là, nous ne serons pas fort embarrassés; nous renverrons à l'observation, car cette science ne doit répondre que par l'observation.

On avait dit autrefois que la faculté de bâtir tenait de l'adresse de la main, c'était une erreur; c'est la tête qui conduit la main chez l'homme, comme elle conduit le bec et l'ongle chez les animaux pour construire leur gîte; vous voyez des oiseaux avec des becs tout-à-fait semblables, fabriquer des nids très différents. Vous voyez aussi des personnes mutilées, qui n'ont pas de main, qui n'ont que des moignons, et qui, avec ces moignons, font de la musique; touchent des instruments, etc. Ces faits sont si vulgaires, qu'il nous répugne de les invoquer, et cependant il est bon de les reporter à la cause organique dont ils dépendent.

Ainsi cette faculté s'applique à la construction en général et au dessin; ensuite, comme elle est nécessairement aidée par d'autres organes, on conçoit que celui qui aura le goût des armes et de la guerre, éprouvera de la tendance à construire des armes; que celui qui sera dominé par le sentiment religieux, appliquera ses talents mécaniques aux ornements d'un culte quelconque, et ainsi de suite. Avec une éducation frivole, comme avec une éducation distinguée, l'organe s'appliquera toujours à ce qui a rapport à sa destination primitive. Mais il faudra toujours qu'il ait un certain degré de développement pour que l'artiste s'élève au dessus de la médiocrité. Ainsi le sculpteur ne peut pas assurément acquérir un talent très distingué si cet

demi-cercle antérieur. Cette épreuve montre, en effet, que la masse cérébrale la plus considérable est en arrière, ce qui annonce que les facultés animales dominent les intellectuelles. Quant aux sentiments supérieurs, il y a bien assurément un certain degré de circonspection, mais elle ne domine pas; ce qui domine, c'est le désir de l'approbation et l'imagination. Ces facultés l'emportent sur la prudence et le jugement, et cette combinaison doit donner un amour-propre mal entendu; joignez à cet orgueil beaucoup de ténacité, peu de vénération, et vous jugerez que les circonstances ont pu amener au crime un homme qui, sous d'autres influences, eût pu l'éviter. Si le temps nous le permet, nous reviendrons sur cette tête.

Mais, pour nous circonscrire dans les influences de l'organe de la possession, voyez cette tête de cardinal; eh bien! tout cardinal qu'il était, et quoiqu'il eût des sentiments supérieurs assez conformes à son rôle dans l'état social, l'acquisivité, qui est excessive, ne laissait pas de gouverner la masse encéphalique; on lui a trouvé 2 ou 300,000 fr. cachés, après sa mort.

Voici encore une tête que je vous ai montrée plusieurs fois: c'est celle d'une femme de haut parage, qui avait tous les sentiments de famille très prononcés, et qui cédait aussi beaucoup, quoique très respectable d'ailleurs, au désir de posséder.

Défaut. — Voici les observations contraires. Le nègre Eustache qui a obtenu le prix de vertu, a toute cette partie aplatie; la bienveillance domine dans sa tête. Il faut toujours avoir égard à l'organe qui domine lorsque vous voulez juger un homme.

Voici l'abbé Grégoire, aussi bien évêque que tout autre évêque, mais avant tout, homme très remarquable par sa franchise, son dévouement à ses amis, à ce qui lui semblait être la justice et la vérité, doué finalement de toutes les vertus sociales. Voyez comme aux sentiments affectueux se joignent les sentiments supérieurs avec une intelligence bien développée! Quelle prédominance dans les régions de ces facultés! quelle dépression, au contraire, dans les organes de la ruse, de la propriété!

M. Vimont fait la remarque très judicieuse, en cherchant à déterminer la fonction de l'organe de la possession, qu'il n'est pas nécessaire qu'une chose soit utile pour qu'on désire la posséder; qu'il y a un instinct primitif qui inspire le désir de posséder, indépendamment des motifs intellectuels, qui d'ailleurs ne peuvent exister que chez l'homme. Rapprochez cette observation des précédentes, et vous concevrez qu'on peut voler dans trois buts : 1° pour pourvoir aux premiers besoins, 2° pour dépenser aussitôt, 3° pour conserver.

Animaux. — Le même auteur voit cet organe

On le trouve, chez ces animaux, derrière l'angle orbitaire, sur les parties latérales.

Exemple. — Voilà ce que je puis vous dire sur cet organe ; il ne me reste plus qu'à vous fournir des exemples chez l'homme seulement, parce que malheureusement je n'ai pas pu me procurer des collections d'animaux.

Voici le masque de M. Brunel, ingénieur du *tunnel*, ou pont sous la Tamise ; nous n'avons malheureusement que son masque, parce que beaucoup de personnes ne sentent pas la nécessité de prendre l'empreinte entière des têtes ; mais vous voyez, dans ce qui paraît, que la saillie de la crête frontale manque, et que les parties latérales du front forment un plan arrondi et saillant en dehors des yeux et un peu au-dessus du niveau de ces organes ; ce qui prouve que cet espace est rempli par l'organe de la construction.

Voici un individu nommé Carner qui, quoique enfant, était extrêmement habile dans les silhouettes. Il n'y a pas non plus de dépression dans la région sus-indiquée.

Cette tête est celle d'une modiste de Vienne, citée par Gall ; l'organe y paraît de la manière la plus saillante : vous voyez pourquoi, chez les autres, il n'y a pas de dépression. Voici l'angle de l'os frontal ; supposez un muscle là, vous ne verrez pas de dépression.

Voici la tête de Carême. Carême était un cuisinier plein de génie ; il ne se bornait pas à savoir bien préparer les mets, il avait aussi une espèce de génie pour le dessin et la disposition d'un service, pour la symétrie ; il était un des hommes les plus propres à réussir dans les grands services : cette partie est également très saillante.

Cette autre tête, qui a été donnée comme celle de Raphaël, présente aussi la constructivité ; elle n'est pas assez authentique pour que nous puissions en tirer des conclusions historiques.

Un talent autre que ceux déjà énumérés a été rattaché à cette faculté. Gall l'avait indiqué le premier, c'est la mécanique. Or, la mécanique trouve parfaitement son application à la serrurerie ; aussi, rencontre-t-on parmi les voleurs beaucoup de personnages très habiles à fabriquer de fausses clefs, à inventer des machines pour forcer les portes, les coffres-forts, etc. Cette partie est donc très développée chez certains voleurs. En voici un exemple chez ce faussaire. Ainsi, quand un observateur verra, chez un homme qui l'approche, la propriété, la mécanique, la sécrétivité et la destruction former de chaque côté deux masses considérables, on aura beau dire et rire même si l'on veut, je conseille à l'observateur de se tenir sur ses gardes.

Il y a des peuples chez lesquels l'organe de la construction n'est pas prononcé ; on a cité les nègres.

On a remarqué chez les peuples nouvellement découverts dans la cinquième partie du monde, la Nouvelle-Zélande et la Nouvelle-Hollande, que les habitants de la Nouvelle-Zélande, qui sont très enclins à l'architecture, qui se construisent avec beaucoup d'art des habitations, ont cette partie très prononcée ; tandis que ceux de la Nouvelle-Hollande, qui n'ont pas même l'esprit de s'abriter, ont cette partie extrêmement déprimée. Ces observations ont été faites dans le dernier voyage exécuté par le capitaine Durville, auprès duquel se trouvaient MM. Quoy et Gaymard, en qualité de chirurgiens et de naturalistes. Comme ils avaient des idées de phrénologie, ils ont fait cette intéressante observation.

CONCLUSIONS SUR LES INSTINCTS ET PENCHANTS.

Telles sont, messieurs, les facultés que les phrénologistes ont rangées parmi les penchants ou instincts, parce qu'ils les ont crues destinées plutôt à la conservation des individus qu'au maintien de l'ordre social. Vous avez vu que ces penchants sont puissamment influencés par d'autres facultés, et toutes par les facultés intellectuelles. Je vous ai dit aussi que ce dernier organe, celui de la constructivité, me paraissait tenir un peu des facultés intellectuelles, c'est une assertion que je pose maintenant pour y revenir plus tard.

SECONDE SECTION.

SENTIMENTS.

Généralités. — Nous allons maintenant passer à la seconde section, c'est-à-dire aux sentiments, qu'il faut considérer comme des instincts plus élevés que les précédents. Cette distinction, je le sais, peut être contestée ; car le mécanisme ou plutôt le mode physiologique est le même dans les deux sections. Les sentiments sont, comme les instincts, des impulsions qui naissent en nous à l'occasion des impressions extérieures, et qui nous déterminent à réagir d'une manière particulière sur les corps que les sens nous ont fait connaître. Voilà le fond de cette philosophie qui, comme vous le voyez, est fort simple.

On nomme sentiments les impulsions qui vont nous occuper, parce que l'application en est plus large que celle des précédents ; ils sont le fondement de l'état social, du rapprochement des hommes. Vous avez vu d'abord un instinct qui semble en poser la première base, c'est celui de l'association ainsi que de l'amitié, qui n'en est qu'une application ; mais cet instinct, qui existe chez les animaux aussi bien que chez nous, ne suffirait pas pour produire l'état social, il faut quelque chose de plus élevé et de

moins égoïste : on le trouve dans les sentiments. Ces sentiments sont donc des espèces de penchants avec émotion, comme les précédents; car remarquez bien que tout instinct, tout sentiment est accompagné d'une émotion, et qu'il y a toujours du plaisir à le satisfaire. Et voilà pourquoi on cherche cette satisfaction. Les phrénologistes considèrent ces sentiments comme étant de deux espèces, les uns qui nous sont communs avec les animaux, et qui semblent être la transition des instincts aux sentiments; les autres qui sont propres à l'homme. Je ne partage pas complètement cette manière de voir; je trouve chez les animaux plusieurs sentiments que l'on dit être le privilége exclusif de l'homme; mais je pense qu'ils n'y sont, en quelque sorte, qu'esquissés; ainsi la chaîne ne me semble pas complètement interrompue; je trouve une transition qui me paraît, à moi, fort sensible, incontestable.

Nous commençons par la partie postérieure et supérieure, pour prendre un second plan. Le premier plan, ou plan inférieur, a commencé aussi par la partie postérieure, et s'est étendu, en suivant les parties latérales et inférieures, jusqu'aux facultés intellectuelles qui sont placées dans le bas de la région frontale; il a formé une zone. Les sentiments formeront une autre zone, placée au-dessus de celle-là, et qui arrivera également jusqu'aux facultés intellectuelles.

10. ESTIME DE SOI.

Le premier qui s'offre à nous, en suivant l'ordre admis par les phrénologistes, est l'organe dit de l'*estime de soi*, nº 10.

Situation. — Il paraît, dans ce plâtre du cerveau-modèle, plus élevé que dans la tête entière, parce que le cerveau est un peu affaissé par le poids du plâtre qui l'a comprimé; mais, sur la tête entière, il est précisément dans la position que vous observez ici, à la partie postérieure et qui commence à être un peu déclive de la tête. Il correspond à l'angle postérieur et supérieur des pariétaux, un pouce un peu au-dessus de la suture sagittale. M. Vimont croit que Gall l'avait placé un peu trop bas, un peu trop en arrière; l'observation doit rectifier: cependant il est bon de vous faire part de cette remarque. Du reste, à cette différence près, tous les phrénologistes lui accordent cette place, qui est celle que vous voyez dans ces têtes. L'organe est marqué par deux circonvolutions, une de chaque côté, qui sont ordinairement assez distinctes, et couchées horizontalement. Elles ne sont pas toujours aussi courtes et aussi droites que vous les voyez, quelquefois aussi elles font quelques zigzags; mais on peut toujours les distinguer sur le cerveau.

Impulsion primitive. — L'impulsion primitive de

cet organe est l'estime de soi, l'amour de soi. Cela correspond à l'amour-propre des anciens philosophes ; sentiment qui a toujours été admis, quel que fût le système philosophique que l'on eût embrassé; sentiment qui a joué un grand rôle, comme vous le savez tous, dans le XVIIIe siècle, où la majeure partie des philosophes s'était accordée à le considérer comme le principal mobile, quoique souvent secret et inaperçu, des actions des hommes. Nous avons déjà dit que cette opinion n'était pas fondée; nous aurons occasion d'y revenir. Du reste, cet organe existe toujours plus ou moins développé. Nous allons chercher à vous faire sentir les applications du sentiment qu'il inspire.

Applications. — Il produit le sentiment de supériorité qui nous porte à nous préférer aux autres, et la tendance à l'indépendance, à la liberté. Aussi, est-ce un des organes qui agissent le plus constamment, le plus énergiquement dans l'histoire. On peut y rapporter presque toutes les révoltes, tous les efforts que font les peuples pour s'affranchir de l'esclavage que d'autres organes tendent toujours à faire peser sur eux.

C'est un des organes qui manquent le moins. Je témoignais un jour à Spurzheim ma surprise de ce que tant de personnes s'estimaient beaucoup trop. Il me répondit : Examinez seulement la distance qui sépare le trou auditif de la partie supérieure et posté-

rieure de la tête ; vous ne trouverez presque dans aucun organe un rayon aussi étendu que celui-là, ou très rarement. Cela est vrai ; c'est un organe très commun et très puissant. Les effets qui en résultent ou les influences qu'il produit varient beaucoup, et les applications de cet organe sont très différentes, suivant les combinaisons. Ainsi, avec des sentiments élevés, une intelligence convenable, il produit la dignité ; l'homme se respecte, et sa conduite est d'accord avec ce sentiment. Combiné avec des sentiments d'égoïsme et peu d'intelligence, il engendre l'orgueil et contribue à la vanité. L'orgueil se prend en bonne et en mauvaise part ; en bonne part, quand il est associé à des actes qui annoncent une vaste intelligence et des sentiments élevés ; en mauvaise part, lorsqu'il se trouve réuni à des actes qui ont quelque chose de vil, de bas, qui donnent l'idée de peu de dignité : c'est dans ce cas qu'il reçoit aussi le nom de vanité, quoique ce ne soit pas lui qui produise le plus souvent ce sentiment. L'application de l'organe se retrouve dans l'envie et dans l'émulation, mais non pas seule. Quand on s'estime beaucoup, on éprouve du chagrin de voir les succès des autres, et ce chagrin varie également, suivant les facultés qui sont associées avec celle-ci. Ainsi, chez un homme qui a des sentiments élevés, les succès d'un autre exciteront le désir d'égaler, de surpasser son ri-

val par de grandes, par de belles actions, par des œuvres plus dignes de l'estime des hommes. Chez celui, au contraire, dont les facultés sont faibles, et qui n'a que de la ruse, cela produit le sentiment de l'envie, du chagrin, le désir de nuire.

Voyez comme cet amour-propre peut produire des effets extrêmement variés. Quelquefois il porte à la médisance, à la calomnie, à la dépréciation des personnes qui l'emportent sur nous. Mais réuni avec un sentiment de justice très prononcé, avec de la bonté, il ne donne jamais pour résultat ni la médisance, ni la calomnie : il pousse plutôt à faire quelque chose qui nous élève au-dessus de nos rivaux. Si la destruction se trouve prédominante avec la ruse, l'amour-propre inspirera des actes très condamnables.

Combe a fait la remarque, et je dois vous la communiquer, que lorsque les enfants poursuivent de leurs cris, de leurs injures, de leurs railleries, un idiot, un vieillard, un estropié, un malheureux, ils obéissent à l'impulsion de ce sentiment : c'est pourtant quelque chose de bien déplorable. Ils aiment à se mettre au-dessus de l'objet de leurs insultes ; ils jouissent de l'idée qu'ils lui sont supérieurs.

Ce sentiment, messieurs, se réveille à chaque instant ; il est excessivement prédominant dans l'adolescence, lorsque les jeunes gens s'aperçoivent qu'ils raisonnent aussi bien et quelquefois mieux

que ces adultes qui autrefois leur inspiraient tant de respect : de là l'impulsion vers l'attaque, vers l'insulte ; ce sentiment est toujours là, dans l'espèce humaine. Ainsi, lorsqu'un homme qui était l'idole d'un pays, un prince, un ministre, sont tombés, vous voyez ce sentiment pousser les hommes à se venger du respect qu'ils ont eu pour le personnage disgracié, en l'humiliant, en disant de lui tout le mal qu'ils en savent, en l'insultant de diverses manières. Mais cette conduite suppose le concours des sentiments inférieurs et des instincts d'égoïsme et de destructrion. Ce qui retient cet élan-là, c'est toujours l'intelligence et d'autres sentiments que nous avons à examiner, et qui donnent une bonne direction à l'estime de soi ; car celui qui s'estime ne s'abaisse pas jusqu'à des actes qui pourraient le dégrader.

On lui attribue aussi le désir du pouvoir, ou l'ambition, l'égoïsme, lorsqu'il se trouve réuni à l'acquisivité et à la jalousie, mais toujours dans une sorte de combinaison. On croit remarquer qu'un des élémentsde la jalousie est le mépris que l'on paraît faire de nous, associé avec l'estime que nous nous portons. Sur ce point je conserve beaucoup de doute.

Mais il y a d'autres passions, d'autres sentiments qui peuvent être considérés comme l'élément de la jalousie ; nous en parlerons peut-être plus tard.

Quant à l'ambition, je crois que cette interprétation est bonne; car les hommes qui tendent à dominer les autres, qui ont le penchant de la domination, les faiseurs, les hommes qui se mettent en avant, qui y sont poussés par un sentiment continuel de leur supériorité, qui croient être faits pour guider les autres, ont tous cet organe très développé; beaucoup d'entre eux ne réussissent pas, car l'organe ne produit pas seul les grandes actions, il faut qu'il soit aidé par d'autres; mais on le trouve toujours chez ceux qui ont réussi dans ce genre, comme nous allons le voir par les exemples qui vous seront présentés.

Ces questions, vous le voyez, sont très délicates, je ne les expose qu'avec circonspection; je vous rends compte des opinions dominantes parmi les phrénologistes, et j'en appelle à l'observation, qui doit toujours décider ces sortes de questions. Le genre humain est encore jeune, puisqu'on ne lui donne que 4 ou 5 mille ans; il est probable qu'il lui en est réservé bien davantage, et l'on a tout le temps d'observer.

On lui attribue encore une certaine attitude; c'est Gall qui, le premier, a fait cette observation. En effet, les hommes qui sont fiers, qui cherchent à dominer, qui s'estiment plus que les autres, ont toujours une attitude qui les distingue. D'abord, ils dressent la tête, ils regardent d'une manière

ferme, fixe, promènent avec dignité et hauteur leurs regards sur tous ceux qui les abordent. Ensuite, lorsqu'ils s'abaissent à la familiarité, vous voyez dans leur figure qu'ils vous font une grâce. Pour peu de chose, ils reprennent leur air grave, et sont toujours disposés à vous rappeler leur supériorité, et à vous diriger vers l'abaissement par leurs regards, leurs paroles, leurs gestes, etc. C'est un fait très remarquable, surtout lorsqu'ils ont acquis l'habitude du commandement.

Gall avait même pensé que l'organe inspirait aux animaux le goût des hauteurs. On a beaucoup plaisanté là-dessus : il ne faut pas plaisanter légèrement sur les observations faites par un homme qui sait observer. Les localités semblent rendre mieux compte, chez les animaux, du goût pour les lieux élevés, pour les pics, pour les rochers qui se perdent dans les nues, pour le haut des arbres, que la faculté dont il s'agit; ainsi, il faut tenir compte de tout.

Défaut. — Le défaut de cet organe produit l'humilité, la tendance à l'abaissement. Il est à remarquer que tous les hommes qui ont voulu dominer, ont prêché aux autres l'humiliation, et c'est précisément dans les religions que cela s'est vu : celui qui vient parler au nom de Dieu, exalte nécessairement son organe de l'estime de soi au plus haut degré; il se donne pour être en rapport avec la divinité, et il déprécie les autres autant que possible. De plus, il or-

donne les jeûnes, les privations, l'abaissement, les dépressions de toute espère. Jamais il ne voit les autres assez bas. (Applaudissements.)

Avec le prestige de l'autorité royale, du trône, avec *decorum*, avec tout cet appareil formidable qui entoure les princes, les souverains, on produit le même effet. C'est toujours le même sentiment qui agit, un sentiment qui porte certains hommes à se placer au-dessus des autres, et à mettre les autres au-dessous d'eux, car en même temps qu'ils tendent à s'élever le plus qu'ils peuvent imaginer, ils manifestent aussi le désir de voir les autres abaissés autant qu'il est possible qu'ils le soient. Mais comme l'organe existe aussi chez les hommes dépréciés, le ressort se détend dans un certain temps; de là les réactions, de là les mouvements politiques, etc. Comme je ne suis pas dans la politique, je m'arrête.

Il faut pourtant remarquer que l'organe de la ruse, qui est un véritable Protée, prend le rôle de l'humilité comme tous les autres rôles. Un homme orgueilleux, s'il sent le besoin de s'abaisser pour s'élever, ne manquera pas de le faire, si l'organe de la ruse est chez lui très développé. J'en donnerai pour preuve bien authentique les manœuvres de Sixte-Quint pour parvenir au trône pontifical. Mais le courtisan se venge de l'abaissement où il se

pose vis-à-vis de son souverain, par l'orgueil qu'il témoigne à ses inférieurs.

Auxiliaires. — Les auxiliaires de cet organe ne sont pas faciles à déterminer. C'est un organe unique pour l'impulsion première; du moins, je n'en connais pas qui lui soit congénère. Mais il est très certain que l'amour-propre est exalté, soutenu par le courage, qui ne va pas précisément dans la même direction que lui, mais qui le seconde bien, ainsi que la destruction. Lorsque la force est considérable dans la jeunesse, l'organe trouve encore là un appui. Lorsque les sentiments d'égoïsme ont obtenu leurs fins, sont arrivés à leur but, l'orgueil s'élève, on se dit : J'ai réussi : je suis parvenu à satisfaire tel projet, etc. L'homme alors s'estime davantage.

Mais voici une remarque très importante, c'est que, de tous les sentiments, l'estime de soi est celui qui s'exalte le plus par la réunion des hommes. Il se développe même alors chez ceux qui n'en ont que fort peu. Quand les hommes sont associés, quand ils forment des masses, le sentiment de leur force s'agrandit d'une manière prodigieuse, et l'orgueil devient vraiment le sentiment prédominant. Rien n'est chatouilleux, n'est orgueilleux comme les réunions d'hommes, depuis les plus petites jusqu'aux plus grandes; depuis les sociétés particulières, jusqu'aux royau-

mes, aux empires, aux États les plus étendus. Vous voyez cela partout dans les sociétés, même dans les campagnes : un village est opposé à un autre, et cela par orgueil, parce qu'il s'estime plus que le village voisin. Dans les professions qui semblent au même niveau, comme les maçons, les couvreurs, les tailleurs de pierres, lorsqu'ils sont très nombreux, comme dans notre capitale, vous retrouvez encore les effets de l'orgueli; certains ouvriers sont d'une coterie qui porte un nom, d'autres sont d'une coterie différente; les passions de ces diverses coteries sont mises en jeu par l'orgueil, et la rixe et la destruction s'y associent. Ces passions amènent des querelles, des rixes, et voilà des hommes qui s'égorgent par l'impulsion primitive de l'estime de soi. Dans les régiments, c'est l'amour-propre du titre, c'est l'armement, c'est l'équipement, c'est le drapeau, c'est le département où les soldats ont été levés, qui fournissent les motifs de cet orgueil; d'autres fois, c'est un succès obtenu dans telle bataille. Voilà ce qu'on a bien voulu nommer le *point d'honneur*. En un mot, partout l'homme, quand il est réuni en masse, trouve des motifs d'orgueil et d'opposition, et alors la susceptibilité s'accroît, la colère se développe, se met à l'unisson avec l'amour-propre pour produire des scènes violentes et trop souvent souillées de sang.

Antagonistes.— Les oppositions que peut rencon-

trer cet organe sont d'abord dans la circonspection, dans la ruse ou la sécrétivité, qui le retiennent comme elles retiennent toutes les autres manifestations, car c'est le rôle de cette faculté.

Cet organe ou cette impulsion trouve aussi un correctif dans l'intelligence; plus les hommes sont cultivés, plus l'nitelligence a été exercée, plus les facultés de la réflexion et de l'observation se sont développées, moins l'homme est orgueilleux. Il peut alors se comparer avec justesse à ses semblables; il se met à sa place, il reconnaît sa faiblesse, ce qui le fait au moins renoncer à la violence. Ordinairement, dans l'état normal, l'orgueil tombe avec la force. Lorsque la vieillesse arrive, c'est une autre espèce d'orgueil qui s'est substitué au premier; cet autre orgueil est plus rusé et beaucoup moins actif. L'homme paraît bon, alors même qu'il ne l'est pas : ainsi le vieillard est-il communément désigné par le titre de *bonhomme*. En effet, les hommes âgés sont moins empressés à faire le mal, à attaquer; ils sont vraiment devenus meilleurs, ayant découvert peu à peu, et souvent sans en avoir eu l'intention, la vanité des choses de ce monde. S'ils sont bien organisés, ils deviennent indulgents et tolérants, ce qui n'est pas commun dans la jeunesse. Vous en observez maintenant un exemple bien remarquable dans le culte catholique que le refroidissement général de la foi rend si

ombrageux; si vous voulez trouver un curé tolérant, n'allez pas le chercher parmi les jeunes prêtres.

Eh bien ! la culture de l'intelligence ou l'éducation a cet avantage, que l'on apprend plutôt à se comparer avec les autres, à sentir sa faiblesse, à reconnaître qu'on n'est pas le coryphée de ses pareils, qu'on n'est qu'un point très circonscrit dans la masse; tandis que si l'on a le malheur de n'être pas éclairé, on est rempli d'orgueil, et pour fort peu de chose, ce sentiment s'exalte et nous conduit à des actes que doit un jour suivre le repentir. Ce sont des faits.

Animaux. — Chez les animaux cet organe existe. Gall, ainsi que je vous l'ai dit, avait considéré le penchant qui les porte à rechercher les lieux élevés comme un signe d'orgueil, et il l'attribuait à l'organe que nous vous avons signalé. On a beaucoup critiqué cette assertion. Quant à moi, quoique mon opinion ne soit pas la sienne, puisque je m'en prends plutôt à l'instinct des lieux, je n'ai pas de plaisir à critiquer un homme de la force, de la puissance de Gall; il faut en appeler à l'observation. Parmi les quadrupèdes, on cite le mulet, qui est vraiment orgueilleux, et même le cheval; on peut y ajouter le chien. Un cheval qui est fort et vigoureux prend en effet une attitude superbe lorsqu'il se sent tout-à-coup en liberté; il semble être plus fier s'il est bien paré que s'il est couvert d'un har-

nais grossier. Lorsqu'il est monté par un personnage important et de distinction, il en témoigne un certain orgueil. Il est très certain que les muletiers du midi de la France, du Languedoc, menacent leurs mulets de leur ôter leur panache pour les humilier, lorsqu'ils refusent de travailler ou qu'ils sont indociles, et l'on assure que cela produit quelque effet. L'éléphant est orgueilleux ; si on le blesse dans sa vanité, il se venge tôt ou tard ; le chien n'est pas du tout étranger à l'orgueil. Le chien fort dédaigne un faible ennemi ; le mâtin, le chien de combat, qui est le plus exercé à se déchirer avec ses pareils, épargne un faible chien qui l'attaque, qui le mord. J'avais dit à l'Académie de médecine : « Les chiens ont de l'orgueil ; » un de mes collègues de la faculté, en sortant, me dit : Vous avez raison ; j'ai vu un chien énorme qui était attaqué par un petit roquet ; il a levé la cuisse et lui a lancé de l'urine sur la figure.

On dit aussi que le lion méprise un faible ennemi. Cela peut être : je n'ai pas d'observations à cet égard ; mais il est bien certain que le chien de chasse, habitué à suivre un homme adroit, méprise un chasseur maladroit auquel son maître le confie. Et s'il voit que le chasseur a tiré deux ou trois coups sans abattre le gibier, il se moque de lui et cesse de lui obéir. J'ai connu un habile chasseur qui possédait un chien de ce genre ; lorsqu'il

lui arrivait de le prêter à un mauvais tireur, le chien, après être bien assuré de sa maladresse, l'abandonnait sans façon et s'en retournait au logis.

Le cheval, lorsqu'il est monté par un cavalier qui sait le dompter, est soumis. Donnez-lui une femmelette, un novice, quelqu'un qui ne sache pas le monter, il va faire moitié plus de caracoles qu'à l'ordinaire, et semblera se moquer. J'en ai même vu qui persistaient jusqu'à ce qu'ils eussent démonté leur cavalier, et qui, après cet exploit, bondissaient et ruaient en signe de triomphe.

Il est encore certain que les animaux qui guident les autres dans leur route ont de l'orgueil: plusieurs espèces de quadrupèdes se réunissent en bandes, et celui qui marche en tête témoigne plus de fierté que les autres. Les moutons eux-mêmes, qu'on semble avoir choisis pour type de la douceur et de la bonhomie, ont leur chef, leur bélier, qui les conduit et qui porte la tête plus haut que les autres.

Chez les oiseaux, même observation à faire; il y a chez ces animaux, une vénération qui les porte à suivre celui qui se met en avant comme le plus expérimenté; et lorsque celui-là a été choisi, il prend une attitude qui convient à son rôle. Chez les oiseaux, le sentiment d'orgueil ne peut pas être nié; vous savez qu'on l'attribue aux dindons à cause peut-être de l'attitude, ridicule en apparence,

dans laquelle ils se mettent; on en peut dire autant du paon. Mais pour le coq, il n'y a aucune espèce de doute; et le coq triomphant à la suite d'une bataille, prend une attitude fière, quoique souvent il soit très fatigué, et fait entendre des chants de triomphe, pendant que le vaincu affecte une attitude humble et s'enfuit.

Mais une chose bien remarquable, que j'ai été à même d'observer, lorsqu'un jeune et petit coq, très ardent, veut cocher une grande et forte poule, elle s'indigne, elle prend un ton de hauteur qu'elle n'a jamais dans aucune autre circonstance, et le chasse avec colère. S'il la surprend, et que la chose se fasse sans qu'elle l'ait vu, elle s'indigne et se fâche aussitôt qu'elle l'a reconnu; elle semble lui dire : Je croyais que c'était tout autre que toi; ce n'est que toi! — Alors elle lui donne la chasse en murmurant de colère et de repentir. Je n'aurais pas avancé ces faits singuliers si je ne les avais plusieurs fois constatés. (On rit.)

Ainsi, messieurs, il ne faut pas dire que le sentiment de l'orgueil n'appartienne qu'à l'espèce humaine; mais on voit aussi qu'il est indépendant du sens des hauteurs physiques.

Exemples. — Cherchons maintenant les exemples. Remarquez la largeur de la partie postérieure de la tête, voyez comme elle l'emporte sur la partie antérieure. Tous les hommes qui cherchent à gou-

verner les autres offrent cette conformation. Voici la tête du baron Stassard. En général, les hommes qui ont remporté des triomphes dans la guerre, qui deviennent généraux, sont dans le même cas; voyez ces têtes de généraux, de ministres, de députés influents, de grands administrateurs. Parmi ces têtes, je dois distinguer celle du général Foy, le modèle et l'idole du parti libéral, dans une crise qui menaçait d'être funeste à la France. Voyez comme, à la propre estime, s'associe le besoin de celle des autres, la fermeté, la circonspection, le courage, de grandes facultés réflectives et une belle idéalité! Après avoir été brave général, il fut orateur, poète, et grand citoyen. S'il n'avait pas senti sa puissance, il se fût mis de côté comme tant d'autres; et le deuil de la France n'eût pas révélé à l'Europe toute sa valeur. L'estime de soi est donc une faculté utile à l'humanité. Vous pourrez observer l'estime de soi, également très fort, mais non aussi heureusement combiné, sur la tête de cette dame d'un caractère extrêmement fier et aristocratique.

Voici Lacenaire; cette partie est chez lui assez développée, ainsi que le besoin de l'estime des autres. Je reviendrai sur cette tête en traitant de ce dernier organe. Voilà encore un orateur, Benjamin Constant; car cette conformation est celle de tous les hommes qui sont emportés, tourmentés par le désir de dominer, soit par la parole, soit par les actions; des

hommes qni ne dorment pas quand ils n'ont pas inspiré du respect, de la vénération, quand ils ne se sont pas mis au-dessus des autres; cette conformation, en un mot, est celle de tous les hommes qui ne peuvent s'empêcher de se mettre en avant dans tous les genres qui peuvent les placer au-dessus de la multitude, car l'organe s'applique aux petites comme aux grandes choses.

Voici une belle tête qu'il faut encore distinguer: c'est celle de Casimir Périer, né dans les rangs de la bourgeoisie, élevé sans vanité dans les détails souvent très peu relevés des calculs commerciaux; cet homme était doué de hautes capacités dans plus d'un genre. Une estime bien sentie de ses grands moyens dut le pousser à les faire valoir. Vous savez tous quel haut rôle il a joué, à quelle opposition il a résisté, quels regrets il a emportés dans la tombe. Remarquez la coïncidence de l'estime de soi avec la fermeté, le courage, la circonspection et l'intelligence. Il eût jeté de l'éclat dans toute autre carrière où les circonstances l'auraient placé. Ces têtes complètes sont si rares, que nous sommes obligé de les faire valoir dans l'intérêt de la science.

Voici Spurzheim: il joignit à un rare mérite, le désir bien naturel d'en obtenir la digne récompense; il s'estimait, il voulait que l'aveu des autres justifiât ce sentiment; le développement de l'estime de soi coïncide chez lui avec la plupart des hautes

facultés. Voici encore un orateur populaire extrêmement remarquable et que tout le monde a regretté, c'est Manuel. Cette partie est encore chez lui très développée.

Maintenant je vous offrirai en compensation, d'abord la plupart des voleurs, des malfaiteurs, des hommes improbes qui ne s'estiment pas. Presque toujours cette partie est déprimée chez eux. Si, parmi ces misérables, il s'en trouve un qui l'ait dominante, il est le chef de la bande.

Parmi les hommes religieux, on en trouve quelques-uns qui ne sont pas dominés par l'orgueil ; en voici un exemple dans la tête de l'évêque Grégoire, qui avait de très hautes facultés, mais qui n'était pas un homme ambitieux.

DIXIÈME LEÇON.

13 JUIN 1836

APPROBATIVITÉ.

Messieurs,

Nous avons commencé, dans la dernière leçon, l'histoire des sentiments, et nous avons débuté par

l'estime de soi ou l'amour-propre, penchant fort important puisqu'il est un des principaux mobiles de l'état social. Nous allons maintenant vous entretenir du désir de l'approbation, *approbativité* de Spurzheim, vanité de Gall, qui s'était fondé seulement sur une des applications de cet organe.

Situation. — Cet organe est situé au-dessous de la partie postérieure et supérieure de l'os pariétal : il commence, chez l'adulte, à un demi-pouce de la suture lambdoïde, et se prolonge des deux côtés de la suture sagittale, dont il est séparé par l'organe de l'estime de soi; il correspond d'ailleurs postérieurement à l'attachement, antérieurement à la conscience, et par son bord externe à la circonspection. Il porte sur la tête-modèle le n° 11.

Impulsion primitive. — C'est le désir de l'approbation des autres, l'amour de l'approbation, la jouissance à être approuvé par les autres. Ce sentiment, suivant les phrénologistes, est primitif. Il n'avait pas été distingué d'une manière bien claire par les philosophes, bien que Pascal, Labruyère et Larochefoucauld l'eussent distingué de l'orgueil, ainsi que l'a judicieusement remarqué M. Vimont. Vous voyez avec quelle lenteur marchent souvent les sciences dans leur commencement : il paraît d'abord quelques idées, quelques aperçus; et après un temps plus ou moins long,

ces aperçus sont tout-à-coup fécondés, et les sciences font des progrès rapides.

C'est l'expérience qui a découvert cet organe. A force d'observer des hommes, on a remarqué que ceux chez qui cette faculté était prédominante avaient cet organe très développé. Du reste, nous reviendrons sur toutes ces considérations générales.

Après ces détails sur les facultés, les généralités auront beaucoup plus d'intérêt pour vous que dans le début de ce cours.

Applications. — Les applications aux dénominations usuelles sont les suivantes : à l'amour du bien, au désir de plaire aux autres en méritant leur approbation, ce qui suppose des facultés intellectuelles supérieures ; avec des facultés moyennes ou inférieures, à la vanité, à la flatterie, à l'ambition, car cette faculté porte quelquefois à se courber pour plaire ; à flatter les passions du puissant, à la parure, à l'intrigue. Voilà deux grandes divisions. Avec des facultés et des sentiments supérieurs, il inspire le bien, les grandes actions, le désir d'être approuvé, de concilier l'estime de soi avec l'estime des autres. C'est alors un mobile extrêmement puissant. Avec des facultés inférieures et des sentiments de bas aloi, il n'inspire que les actions designées par les substantifs que je viens de vous énumérer. Cet organe est parfaitement traité dans le Manuel de Combe, traduit par M. le

docteur Fossati ; je vous engage à le lire. Je ne me flatterais pas d'atteindre au degré de précision et d'intérêt qui s'y trouve relativement à cet organe.

Si on l'applique aux nations, on voit que ce sentiment diffère chez chacune d'elles. Ainsi les Français l'ont à un degré assez prononcé, et plusieurs auteurs phrénologistes, particulièrement les Anglais, attribuent à la prédominance de ce sentiment dans notre nation, l'extrême politesse qui la caractérise chez les deux sexes en général, et la coquetterie chez nos femmes, comme s'il n'y avait pas de la coquetterie chez les Anglaises et partout ailleurs.

Les Anglais, en général, ont plus d'estime d'eux-mêmes ; ils sont moins affables, moins polis ; ils se tiennent sur la réserve avec une sorte de fierté ; ils dressent la tête, ils affectent une espèce de mépris pour l'opinion qu'on peut avoir d'eux. Ce qui semble indiquer la prédominance de l'estime de soi sur le désir de plaire, qui, en effet, on ne peut pas le nier, est généralement prononcé dans la nation française. Reste à vérifier si sur la plus grande masse des crânes cet organe est plus prononcé en France qu'en Angleterre ; car vous savez que l'éducation, les habitudes, l'exemple, donnent de la prépondérance, tantôt à un organe, tantôt à un autre.

Il est reconnu encore que les Espagnols sont fiers et se tiennent dans une attitude de réserve et

d'indifférence au premier abord; tandis que les Italiens sont obséquieux, cherchent à plaire et même à flatter peut-être un peu plus encore que les Français; enfin, que les Allemands, en général, paraissent un peu brusques et affichent moins le désir de plaire que les Français et les Italiens, quoiqu'ils soient francs et hospitaliers. Je ne dis pas, car je crains beaucoup les assertions trop exclusives, que les organes correspondent toujours à ces caractères apparents. Je sais très bien que les belles têtes de toutes les nations européennes sont également susceptibles des sentiments les plus nobles des facultés intellectuelles les plus relevées; mais je dis que voilà les faits observés, et qu'il est bon d'exciter ceux qui cultivent notre science encore au berceau, à vérifier, si ces apparences de caractères différents correspondent avec la prédominance de certains organes, ou si elles sont l'effet de l'habitude et de l'éducation.

Auxiliaires et antagonistes. — Les auxiliaires de cet organe se trouvent dans l'érotisme, la bienveillance, la ruse, la circonspection, la vénération. Le défaut des facultés intellectuelles de la section supérieure lui laisse d'ailleurs une très grande prédominance; tandis qu'une réflexion forte et profonde donne à l'homme les moyens d'apprécier les conséquences de ses actions, par conséquent l'empêchent de trop s'humilier.

Plaçons au nombre des impulsions opposées à celles que nous étudions, le courage, la destructivité, l'alimentation, sentiments générateurs des movements d'impatience, de colère et de fureur. Dans l'état d'exaltation qui constitue cette passion, l'humble reprend sa fierté, celui qu'avait courbé l'humilité se redresse, lève la tête et sent, son courage grandir en proportion de l'augmentation de sa force musculaire. Malheureusement cette réaction n'est pas durable, et notre organe, s'il est fort, a bientôt repris le dessus.

C'est surtout l'estime de soi qui paraît être l'antagoniste direct de cette faculté. Car, d'après l'observation très judicieuse de Spurzheim, que j'ai entendu disserter sur cette faculté, celui chez qui l'estime de soi prédomine d'une manière remarquable sur le désir de l'estime des autres, a un mépris souverain pour l'opinion qu'on peut avoir de lui. Il poursuit sa marche avec fierté, sans se soucier de ce qu'en pensent les autres; et souvent il les brusque, il les choque, il les heurte, ce qui nuit beaucoup à ses succès, à moins qu'il ne soit placé dans une position supérieure, que le sentiment de vénération de la multitude rend en quelque sorte inviolable. Alors on lui pardonne sa hauteur. Dans les sociétés policées, en général, et surtout en France, cette hauteur, cette indépendance de l'opinion qu'on peut avoir de soi n'est pas bien vue.

Cette disposition est encore plus prononcée si la fermeté s'associe avec l'estime de soi, ce qui arrive souvent, car ces deux organes sont assez rapprochés Qu'en même temps l'approbativité soit fort déprimée, il en résulte ces caractères roides, inflexibles, qui bravent hautement l'opinion qu'on peut avoir d'eux. Le meilleur correctif de cette combinaison fâcheuse est un développement convenable du besoin d'obtenir l'approbation des autres. Ainsi le défaut de l'organe dont nous nous occupons a ses inconvénients, aussi bien que l'extrême développement dont il offre si souvent des exemples. Les hautes facultés sont vraiment le correctif de celles-ci, car elles nous permettent d'apprécier les conséquences des actes de bassesse, comme des actes de hauteur. En général, c'est l'organe des courtisans et d'un grand nombre de femmes. Cependant lorsque l'estime de soi trouve des motifs qui le justifient dans de hautes facultés, l'organe, qui nous porte à désirer l'approbation des autres, en reçoit un nouveau degré d'action.

Animaux. — L'organe de l'approbativité n'a pas été accordé aux animaux par M. Vimont. Je crois cependant qu'il est impossible de le refuser à quelques espèces domestiques, particulièrement au chien; car le caractère obséquieux, humble, le désir de plaire, est manifeste dans plusieurs races de ces animaux. Combe en fait l'observation, et je

suis complètement de son avis à cet égard. Chez les chiens de chasse particulièrement, le désir de plaire est excessivement prononcé; ils sont fort humbles, et cherchent presque toujours à séduire par les caresses et par l'humilité.

Chez les autres animaux cet organe ne peut guère s'observer. Chez les singes, je n'ai pas de données. Je vous nomme ces animaux seulement, afin d'exciter votre curiosité et de vous porter à la recherche. Il me paraît également impossible de ne pas admettre que notre organe ne soit pour quelque chose dans toutes les obséquiosités et les courtoisies que les mâles font à leurs femelles, non seulement parmi les chiens et quelques autres quadrupèdes, mais aussi parmi les gallinacés, tels que le coq ordinaire, le coq d'Inde, les pigeons et les tourterelles, etc.

Exemple. — En voici un des plus frappants, chez une dame anglaise qui ne s'occupait, du matin au soir, que de sa parure. Vous voyez que cette faculté domine l'intelligence, la circonspection, la ruse; domine tout. Cette femme ne s'occupait absolument qu'à se parer, à se décorer, à se faire valoir de toutes les manières possibles.

Je vous ai dit que cet organe était souvent le mobile des grandes actions, lorsqu'il était joint à une haute intelligence. Voici le buste du général Foy, un des plus beaux modèles que nous ayons

pour toutes les facultés; presque tous les organes y sont prononcés, et la majeure partie s'y présente dans le plus beau développement qu'il soit possible de désirer. Vous voyez que cette faculté, le désir de plaire, s'y trouve, avec la fermeté, l'estime de soi, avec une haute intelligence, enfin avec tout ce qu'il y a de supérieur.

Voilà encore une tête très remarquable; notre organe y est très saillant et combiné avec d'autres facultés supérieures.

Je vous ai promis de vous dire deux mots de Lacenaire, à propos de cette faculté. Lacenaire, qui a été malheureusement trop célèbre, possède cette faculté dans un haut degré. Remarquez bien cette tête, je vais la tenir quelque temps en votre présence. Observez cette masse que touche ma main à la largeur postérieure et supérieure, et remarquez que la largeur ne dépend pas du développement de la ligne moyenne. Elle est produite, cette largeur, par celui des deux éminences latérales qui correspondent au désir de l'approbation; il en résulte que cette passion a dû l'emporter sur l'estime de soi. En effet, cet homme était extrêmement vain, extrêmement orgueilleux, et tout son procès ainsi que toutes les notes qu'on a communiquées sur son compte, tendent à prouver que le désir de faire parler de lui l'emportait, à cette époque, sur tout autre sentiment. Il avait avec cela de l'imagi-

nation, et vous pouvez observer la saillie de l'organe de l'idéalité ; nous le reprendrons plus tard pour modèle de cette faculté. On voit ici quelques sentiments supérieurs ; il y a des traces de justice et de vénération, mais ces facultés étaient dominées par cette masse que je viens de vous signaler. Il faut considérer, au premier abord, les têtes d'une manière un peu mécanique : en général, ce sont les plus grosses masses qui conduisent les plus petites. C'est chose fâcheuse ; il n'y a que l'éducation qui puisse remédier à cette fatalité d'organisation, et ce fait, du moins, peut nous consoler. Ainsi, cet homme avait beaucoup d'amour-propre, beaucoup d'imagination ; et l'amour-propre et l'imagination dominaient le jugement, comme vous pouvez le constater par la petitesse relative de ses facultés intellectuelles supérieures. En effet, ce qui donne un peu de volume à cette partie supérieure du front, c'est l'organe de la gaîté, et non ceux de la comparaison et de la causalité. C'est vraiment une tête de sophiste ou de faux raisonneur. Je vous ai fait remarquer précédemment l'énorme développement des organes de la destruction et de la ruse ; Lacenaire a été conduit au crime par une vanité extrême, par une imagination exaltée dont l'intelligence très médiocre et déviée par la gaîté, origine fréquente du sophisme, n'a pu modérer les écarts : les circonstances où il s'est trouvé ont fait le reste. Cepen-

dant, on n'a pas craint de dire et d'imprimer que cette tête démentait la phrénologie. Ces sortes d'erreurs sont fréquentes chez les hommes qui veulent faire l'application de la crânioscopie sans l'avoir d'abord étudiée. Toutefois, la faiblesse de la circonspection, dans leurs propres têtes, pourrait leur servir d'excuse, si des motifs, qu'il nous répugne de qualifier ne les avaient portés à rejeter les conseils de cette faculté.

Voici encore un brigand chez lequel cet amour de l'approbation est immense, mais la destruction et la propriété les égalent et l'emportent évidemment sur les sentiments supérieurs qui sont en défaut et sur ceux de la haute intelligence dont les traces sont peu marquées.

Voilà une femme qui s'est suicidée par amour-propre. La partie qui correspond à ce sentiment est aussi très développée chez elle, et l'emporte évidemment sur l'intelligence.

Voilà Roland chez lequel l'excès contraire se rencontre; voyez comme tout ceci est déprimé. C'était un homme voué aux idées ascétiques, religieuses; vous voyez qu'il s'estimait peu; il était disposé à s'humilier parce que l'estime de soi et l'estime des autres n'étaient pas très fortes, au lieu que ce qui domine, c'est la région supérieure dont nous verrons plus tard l'emploi. Au reste, messieurs, les exemples négatifs se trouvent en abondance dans

les têtes des suppliciés qui, contrairement à celle de Lacenaire, se soucient fort peu de l'opinion qu'on pourra prendre d'eux, ou du *qu'en dira-t-on*, comme on s'exprime vulgairement.

En voilà assez sur cette faculté, parce qu'il faut que nous marchions. Je vais vous entretenir d'une autre que je regarde comme extrêmement importante, c'est la circonspection. J'ai fait un travail assez suivi sur cet organe, pour le temps dont je pouvais disposer; je vais vous le communiquer.

12. CIRCONSPECTION.

Ce mot signifie *regarder autour de soi*; ce qui annonce le désir d'écarter les dangers, de se mettre en sûreté. Tous les phrénologistes ont admis cette dénomination; c'est une chose extrêmement notable.

Situation. — Vous voyez cette grande masse qui se trouve à peu près au milieu des parties latérales de la tête, correspondant à la partie la plus saillante des pariétaux; dans toutes les têtes, elle est située à la région des pariétaux où commence l'ossification.

Cette partie est, en général, la plus large de la tête, dans la majeure partie des sujets, surtout pendant l'enfance. Il y a cependant des exceptions. Ainsi, la situation n'est pas difficile à déterminer.

Influence directe ou impulsion primitive de l'organe. — Suivant les phrénologistes, cela se rend par un seul mot, *circonspection*, qui prend, dans beaucoup de cas, le nom de *prudence*. L'excès de cette faculté produit, en général, suivant les mêmes phrénologistes, l'hésitation et la *timidité*, parce que l'homme s'exagère les conséquences défavorables de ses actions. Le défaut constitue l'étourderie que, dans le monde, on regarde comme l'effet de la précipitation, de la vivacité de l'action nerveuse; mais ce n'est pas cela, car les enfants chez qui l'organe de la circonspection est très développé sont d'autant plus circonspects qu'ils sont plus jeunes; et, en effet, l'organe est plus saillant dans la première enfance que dans les âges subséquents, la nature ayant prévu que les enfants devaient être attentifs à tous les dangers qui les entourent. Voilà quelle est l'idée des phrénologistes; maintenant, je vais vous soumettre la mienne.

Applications. — Cet organe, qui est celui d'un instinct ou penchant supérieur, ou plutôt d'un sentiment, puisque c'est ainsi qu'on est convenu de nommer cette section de nos instincts, peut s'appliquer aux instincts, aux sentiments et à l'intelligence. Considérons-le dans ses différentes applications.

Appliqué aux facultés intellectuelles (je commence par celles-ci afin d'être mieux entendu), il est d'un effet extrêmement remarquable; il retient

les manifestations qui ont rapport à l'exposition des faits. En ce premier point, il nous rend, en général, de grands services, car il n'appartient qu'à un bien petit nombre d'hommes de raconter toujours à propos, du premier jet. L'énorme majorité a besoin d'y penser à plusieurs reprises, et notre malheur vient souvent de la promptitude et de l'inopportunité de nos récits.

Appliqué aux sentiments, il en retient également la manifestation, et nous empêche de découvrir nos affections, nos aversions, nos projets, avant le temps et les circonstances qui peuvent en assurer le succès.

Sur les instincts il a moins d'influence, parce que les instincts touchent de plus près à l'existence de l'homme, à la conservation de l'individu, à la reproduction de l'espèce. Toutefois, les instincts ou penchants ne sont pas tous également soustraits à l'influence de la circonspection, comme nous le verrons même chez les animaux. Cette faculté arrête l'expression de l'amitié, de la colère, du désir de posséder. Elle agit moins sur l'érotisme, sur la philogéniture, moins encore sur la manifestation du besoin d'aliments, et ne peut que suspendre, pour un temps assez limité, les mouvements nécessaires à la satisfaction des premiers besoins, tels que ceux de la respiration et des exonérations.

C'est donc vraiment un organe de cohibition, il

est impossible de lui refuser ce mode d'action, lorsqu'on a comparé des têtes où cet organe est très effacé, comme celle-ci (Bentigoss), avec celles où il est très prononcé, comme toutes les têtes des hommes prudents, sages, des hommes qui ont gouverné les autres, des hommes qui ont imprimé de grands mouvements dans l'état social. Ces hommes ont rarement obéi à leurs premières impulsions; ils ont presque toujours contenu, retenu leurs sentiments, et mûri leurs projets avant de les manifester; souvent même ils ont eu assez de force pour retenir leurs instincts. Au contraire, ceux qui manquent de cet organe, ne retiennent pas plus leurs sentiments que leurs expressions; à l'instant où une idée leur vient, elle est émise aussi vite que l'éclair; on les appelle quelquefois des *Saint-Jean Bouche d'or*, mais le plus souvent ce sont de véritables étourdis, des indiscrets auxquels on ne peut confier un secret, car ils ne gardent rien; à la première occasion de parler et seulement pour la gloriole d'entretenir la conversation, ce qu'ils ont de plus secret leur échappe. Si malheureusement un général, un chef de corporation quelconque, est de cette triste organisation, malheur à lui! Tous les rusés qui le circonviennent et le flattent l'ont bientôt pénétré; ses pensées, ses projets, ses affections, ses aversions, tout est découvert; c'est un homme perdu, percé à jour. La déconsidération

et le mépris l'attendent à la première disgrâce.

Il en est de même dans la condition privée : si l'homme dominé par des instincts qui mènent à des actions peu dignes d'approbation, est ainsi conformé, tout le monde connaît les excès qu'il commet dans le vin, dans la bonne chère, dans les femmes, dans les plaisirs de tous genres. Il est bien remarquable que l'organisation se trouve si parfaitement en rapport avec ces dispositions morales. Que ceux qui veulent tout rapporter au moi, nous disent donc à quelles qualités du sentiment personnel tiennent ces écarts. Si c'est une âme, un esprit, un *sensorium commune* qui répond des actions des hommes, et si ce n'est pas la matière cérébrale ou comme on nous dit, la chair, qu'on nous donne de meilleures raisons que les nôtres, de ces variétés si communes parmi les hommes. Si la chair seule est coupable de nos aberrations, de nos fautes en tout genre; qu'on nous prouve qu'en s'adressant à l'esprit par la raison, on peut constamment les prévenir.

On ne peut nous répondre que par le déplacement de la question ou par l'injure : revenons donc à notre observation empirique.

Ainsi, vous le voyez, l'organe de la circonspection est moyen de cohibition pour l'intelligence, pour les sentiments, et même, jusqu'à un certain point, pour les instincts. Le fait le prouve, puisque tous les hommes à grands et longs projets ont eu des têtes

larges par le développement des deux masses qui correspondent à notre organe; je crois même que ces têtes sont les seules qui puissent prévoir de loin les conséquences et exécuter opportunément, lorsque d'ailleurs les autres organes concourent; car si avec une circonspection suffisante on a peu d'intelligence, il est clair qu'on fera un mauvais usage de la circonspection.

Auxiliaires.— Parmi les organes auxiliaires, c'est-à-dire ceux dont l'action favorise celle de l'organe dont nous vous entretenons, figure d'abord la ruse, qui vient se fondre matériellement avec cet organe, ainsi que je vous l'ai dit : vous le voyez dans cette tête qui certainement n'est pas faite exprès. La ruse est d'un ordre moins élevé; c'est pourquoi les phrénologistes l'ont laissée parmi les instincts, tandis qu'ils ont placé la circonspection dans les sentiments. Ensuite les facultés réflectives, quand elles sont développées, inspirent la circonspection; mais il faut prévoir les conséquences de ce qu'on fera, et pour cela il est nécessaire d'avoir de l'expérience; ainsi la circonspection qui ne dépend que de l'intelligence, arrive tard, tandis que la circonspection innée se manifeste dès l'enfance. Examinez les enfants dont la tête est fort large dans cette région, vous ne les verrez pas s'exposer aussi étourdiment que ceux d'une conformation opposée, quoique sous le rapport de

l'intelligence ils ne soient pas plus avancés que ces derniers.

L'estime de soi et le désir d'approbation doivent aussi agir dans le même sens que la circonspection, puisque ces facultés tendent à retarder l'émission des idées et l'exécution des actes qui pourraient nous compromettre aux yeux des autres et à nos propres yeux.

Antagonistes. — Les organes opposés à celui-ci sont d'abord, la destruction, origine, dit-on, de la colère, et non pas le courage. Le courage, en effet, peut très bien coïncider avec notre organe, mais c'est surtout l'organe de la colère, qu'on croit être aussi celui de la destruction, qui semble le plus contraire à la circonspection.

Exemples. — Mais cherchons des exemples parmi les têtes des hommes qui ont gouverné les autres. Voilà Foy, Lamarque, Casimir Périer. Voyez quelle largeur dans ces régions. Quelques personnes seront capables d'objecter que toutes les têtes sont ainsi conformées. Toutefois, il s'en faut de beaucoup : chez les enfants, la tête est généralement large aux régions médianes du pariétal : mais avec l'âge, les parties antérieures ou postérieures deviennent très souvent prédominantes sur la partie moyenne ; et les têtes les mieux conformées sous d'autres rapports commettent des fautes très graves, si ce changement efface trop la circonspection. Voici la tête d'un

nommé Dodd, qui fut un ministre protestant extrêmement religieux et bienfaisant, mais manquant de circonspection et même de conscience, comme vous pourrez en juger lorsque nous aurons traité de l'organe qui correspond à cette faculté. Eh bien ! cet homme vénérant et bienveillant a fini sur l'échafaud pour avoir rendu service à des amis, sans avoir pris conseil de l'honneur et surtout de la circonspection. Il en sera de nouveau question à propos d'un autre organe.

Voilà la tête de Bentigoss, qui possédait une fortune considérable et une haute intelligence, avec des sentiments affectueux extrêmement remarquables; mais il n'avait aucune circonspection. Vous voyez une dépression au lieu d'une bosse au milieu des os pariétaux; c'est une des têtes les plus précieuses en ce genre que possède la phrénologie. Cet homme s'est ruiné par l'effet de cette malheureuse organisation ; il ne pouvait s'occuper de ses affaires, calculer les conséquences de ses pensées, de ses sentiments, de ses instincts, de ses goûts, quels qu'ils fussent, auxquels il s'abandonnait sans réserve ; s'en rapportant à la bonne foi et à la probité de ses gérants, il laissait aller ses affaires.

J'ai dit, messieurs, que les hommes capables de calculer leur conduite, de diriger un plan, de garder leur secret, de n'en communiquer aux autres que ce qu'il faut pour la réussite, ont toujours eu la

tête large dans cette région; j'ai ajouté, par contre, que les personnes légères, les personnes qui, quoique se présentant avec de hautes facultés et de beaux sentiments, n'ont jamais réussi par leur faute, par des inexactitudes, des actes d'inconduite, des oublis, avaient toujours cette partie déprimée. Bentigoss et Dodd viennent de vous offrir les preuves en faveur de cette dernière assertion. Pour la première, en voici deux autres, tirées de personnages qui vous sont connus, je veux parler de Cuvier et Dupuytren; Dupuytren, qui calculait toutes ses actions, toutes ses paroles, qui ne lâchait pas un mot, qui ne faisait pas un geste dont l'effet n'eût été prévu; qui avait une manière d'être avec l'élève, une manière d'être avec le client d'un ordre commun, une autre avec le client d'un ordre supérieur, une autre réservée pour les princes, une autre diversement graduée qui ne s'appliquait qu'aux confrères, une autre enfin pour le public de ses consultations gratuites. La tête était énorme dans la région qui correspond à notre organe, comme vous pouvez le voir par la moulure qui nous servira sans doute pour d'autres facultés; car ce grand chirurgien en avait beaucoup. Cuvier fut un homme qui calculait aussi toutes ses actions, qui voulait s'élever par les sciences et par la politique simultanément. Il avait cette partie extrêmement développée; il disait ce qu'il voulait, en fait d'événements; il ne manifestait

jamais que ce qu'il avait eu le projet de manifester, en fait de sentiments et de projets. Peut-être cependant fut-il plus expansif avec ses amis que le célèbre opérateur dont je viens de vous entretenir. Je pense que les grandes réformes que l'illustre naturaliste a introduites dans les classifications zoologiques et les rapprochements féconds par lesquels il a fondé la science des ossements fossiles sont bien loin d'être étrangers aux fonctions de l'organe qui nous occupe.

Tels sont toujours ces hommes forts et profonds qui calculent froidement leurs actions au milieu de cette foule d'étourdis et d'emportés dont la société est remplie. La circonspection, messieurs, est beaucoup plus que la ruse; c'est la faculté de retenir la manifestation de toutes les facultés dont je vous ai parlé et de les laisser sortir à propos, non dans le but de tromper, mais pour donner aux notions acquises le temps de se mûrir et de se coordonner de la manière la plus propre à en obtenir de grands résultats.

Vous voyez que j'étends fort loin les influences de la circonspection. Je trouve que ce mot embrasse tout ce que je viens de vous indiquer là. J'observe en outre que les phrénologistes ne l'ont pas complètement interprété, et voilà pourquoi je prends acte de mon initiative sur la manière de considérer la circonspection.

Avec une forte intelligence et l'expérience du monde, on acquiert la circonspection : mais c'est une circonspection intellectuelle, une circonspection forcée; elle se dément facilement lorsqu'un organe prédominant se met en action. Mais la circonspection organique, instinctive, agit toujours, maintient toujours l'homme sur ses gardes. Il est continuellement circonspect, parce qu'une impulsion involontaire veut qu'il le soit, et non parce qu'il s'est convaincu par la réflexion qu'il est utile de l'être. J'ai fait la même observation relativement au courage : et je vous ai dit qu'il y avait le courage organique qui était vraiment inébranlable, qui ne pâlissait pas à l'aspect du danger, et le courage inspiré par l'amour-propre, la fermeté, le désir de l'approbation, qui quelquefois était sujet à se démentir. Il y a des degrès très multipliés dans ces facultés.

Voilà des données que je tenais beaucoup à vous manifester dans cette séance, et c'est la première fois que je les exprime. Quelques critiques, quelques opposants ont dit qu'il était ridicule de voir des phrénologistes n'attribuer qu'un seul sentiment, la circonspection, à une masse aussi considérable. Il y en a en effet plusieurs : si vous considérez cet organe comme celui de la cohibition, d'une part, des idées, de l'autre part des sentiments, et enfin des instincts, vous concevrez que pour être aussi puissant, il lui faut du volume, et qu'il

joue un rôle extrêmement important dans la conduite des hommes.

On a pensé que l'excessif développement de cet organe conduisait à la peur, à la timidité, parce que l'on a dit : lorsqu'un homme réfléchit beaucoup sur les conséquences de ses actions, il doit devenir timide. On lui a attribué aussi l'impulsion vers la propre destruction, ou le suicide. Spurzheim était de cette opinion ; mais la plupart des phrénologistes n'ont pas partagé cette manière de voir, parce que, se reportant toujours à l'observation empirique, ils ont constaté qu'il y avait des hommes timides dont la tête était étroite ; que plusieurs sujets mélancoliques n'avaient pas cette région latérale moyenne du pariétal très développée ; que plusieurs personnes chez qui cette région l'était beaucoup, n'étaient pas timides, étaient hardies, et qu'enfin les suicides étaient bien loin d'avoir toujours cette partie très développée. Ces objections ont été faites par des phrénologistes, ce qui a empêché que les antiphrénologistes n'eussent le temps de les faire, car ils sont toujours aux aguets pour en présenter. Tant mieux, messieurs, plus il y aura d'objections, plus la science marchera; cela nous fera tenir sur nos gardes.

Enfin, il peut y avoir coïncidence ou plutôt co-existence du courage avec la circonspection et les suicides peuvent très bien n'être pas circonspects.

S'il est vrai qu'il existe un organe destiné à l'amour de la vie, un organe de la biophilie, la faiblesse de cet organe peut entraîner le suicide, quoique la circonspection soit très déprimée. C'est un fait à vérifier. Il faut donc observer, et prendre le temps nécessaire. Les faits négatifs ne détruisent jamais les faits affirmatifs. S'il est bien prouvé que les hommes à grandes vues, à grands projets, ont cette partie développée, voilà un fait qui reste; s'il est bien prouvé que les hommes chez qui cette partie est très déprimée, manquent de circonspection, de prudence, voilà un autre fait prouvé. Maintenant que ceux chez qui la circonspection est très développée se détruisent quelquefois, il faut en trouver une autre raison que l'excès de cette faculté, si cela est possible.

Animaux. — Chez les animaux, l'organe de la circonspection est admis; mais si vous voulez bien vous rappeler la distinction que je viens d'établir, vous sentirez qu'il doit avoir de l'action plus particulièrement sur les instincts, peu sur les facultés intellectuelles, puisqu'elles sont fort peu développées chez les animaux, enfin sur les sentiments également très peu. Ainsi c'est sur les instincts qu'il agit le plus chez les animaux. C'est donc vraiment, et je crois qu'on peut le dire sans craindre de trop hasarder, un organe de cohibition, dont le rôle est très important chez les

animaux vertébrés, depuis l'homme jusqu'aux reptiles.

Je vous ai déjà annoncé ce fait en vous manifestant mes idées sur les différentes régions du cerveau, particulièrement sur les fonctions du système nerveux du corps calleux : ainsi ce fait s'applique, surtout chez les animaux, à la cohibition des instincts dont notre organe retient la manifestation, dans l'intérêt d'un instinct différent de celui qui est sollicité à l'action par la perception ou la mémoire, et plus souvent dans le but de la biophilie que dans tout autre.

Pour sa situation chez les animaux, suivant M. Vimont, elle est la même chez les quadrumanes que chez l'homme. Chez les quadrupèdes, la circonspection forme une saillie dans toute la longueur de l'os pariétal, ainsi elle est plus allongée que chez l'homme. Vous voyez qu'elle forme ici chez l'homme un groupe presque arrondi; elle s'allongerait donc davantage chez les animaux vers cette partie n° 8, qui correspond chez nous à la propriété. En effet, le désir de la propriété étant moins prononcé, surtout dans les carnassiers, qui n'ont pas ce sentiment très considérable, une telle différence de situation serait facile à comprendre. C'est ainsi que l'organe de la circonspection se présente chez le chien, chez le loup, chez les herbivores; il est moins allongé, le crâne étant plus arrondi, mais il existe toujours

plus ou moins développé, suivant M. Vimont, qui l'admet chez le chevreuil, l'isard et le mulet qui est, comme vous le savez, un produit du cheval et de l'âne.

Voici une anecdote citée par cet auteur, et que je me plais à rapporter, parce qu'elle peut donner lieu à des réflexions profondes. Il s'agit des mules ou des mulets qu'on emploie pour franchir les défilés des montagnes, pour passer dans des sentiers extrêmement étroits, sur les bords des précipices, dans des endroits qui naguère étaient sûrs, et maintenant ne le sont pas, où l'animal peut glisser et se précipiter avec son cavalier dans un abîme. M. Humboldt raconte, dit M. Vimont, que lorsque la mule se croit en danger, elle s'arrête, tourne la tête à droite et à gauche fort lentement, tout à son aise, tenant un peu de l'âne, qui offre aussi cette lenteur et cette fermeté particulière dans le caractère; ensuite, après avoir délibéré, car sa résolution est toujours lente, elle prend un parti qui d'ordinaire est sûr. Aussi, les montagnards disent aux voyageurs : « Je ne vous donnerai pas la mule dont l'allure est le plus agréable, mais celle qui raisonne le mieux. » Ces braves gens ne sont pas au fait des systèmes de philosophie, et ne savent pas que Descartes et beaucoup d'autres ont refusé le raisonnement aux animaux; ils procèdent d'après le bon sens; ils voient cette mule qui s'arrête, qui

examine à droite et à gauche (*circumspicit*), et puis qui prend son parti, et ils la comparent à l'homme.

Chez les oiseaux, l'organe est placé au-dessus et à quelques lignes de la partie moyenne du bord postérieur de l'os frontal; on en donne pour exemple la corneille mantelée et celle des tours, la buse, la petite chouette, l'épeiche, le pic, tous animaux extrêmement circonspects.

Mais cet organe manque évidemment chez plusieurs animaux qui paraissent n'en avoir pas besoin, tels que les gallinacées qui vivent sous nos yeux, et qui sont très peu circonspects. Dans les espèces qui possèdent cet organe, parmi les oiseaux, on observe qu'il est plus développé chez les femelles que chez les mâles, ce qui donne à leur tête un peu plus de largeur. Cela se remarque particulièrement chez les oiseaux de proie, où la tête de la femelle est plus large que celle du mâle, parce qu'elle doit appliquer une grande circonspection au soin des petits. Ainsi, on en cite pour exemple l'épervier, la crecelle et quelques aigles. Je trouve encore, chez M. Vimont, une idée à ce sujet que je crois devoir vous communiquer; car toutes les bonnes idées doivent être saisies. Voici ce qu'il dit: Fuir à l'aspect du danger est chose commune à la plupart des animaux, et je pense que cela doit être attribué à l'instinct de la conservation. Mais fuir en faisant des feintes, des détours, comme fait le

renard, par exemple, annonce une impulsion différente; tels sont aussi le cerf et le lièvre. Tous ces animaux font des feintes, des détours, des crochets, qui annoncent plus que le désir de fuir; le projet de tromper l'ennemi, paraît s'y être associé. C'est une circonspection secondée par la ruse.

Il est ensuite question d'un fait que tout le monde connaît; il s'agit des précautions que prend le renard pour que l'on ne puisse pas pénétrer dans sa retraite avec facilité. Cet animal fait de fausses routes, a des terriers vides qu'il affecte de fréquenter plus que son véritable terrier; arrive lentement et peu à peu sur sa proie, sans faire de bruit, jusqu'au moment où il se croit sûr de la saisir d'un seul bond; mais dans tous ces actes on est forcé d'admettre un mélange de ruse. M. Vimont fait encore valoir, en faveur de son opinion, les sentinelles que plusieurs bandes d'oiseaux établissent, comme le corbeau, la grue, même l'oie domestique, et qui donnent le signal au moindre danger. Ce fait, qui peut également être observé chez le coq de basse-cour, ne nous semble pas un produit de la ruse; c'est bien circonspection.

Il y aurait donc, chez tous ces animaux, un certain degré de circonspection, à moins qu'on ne veuille admettre un organe nouveau pour la surveillance. Ces difficultés-là font voir qu'il y a un

solide fondement pour la détermination des fonctions de cet organe chez les animaux, mais que tout n'est pas fait dans la phrénologie.

On nous parle aussi de l'attention que prend le coq des bruyères de se coller sur les branches du sapin dont la couleur est la sienne, pour n'être pas aperçu. On sait que l'écureuil tourne autour de la branche afin que le chasseur ne le voie pas. C'est une impulsion qui produit cette manœuvre, et je la rapporte plutôt à la secrétivité qu'à la circonspection: au surplus, quand on dira que c'est la Providence, l'imputation n'aura pas beaucoup de sens, à moins qu'on l'ajoute, avec Spinosa, que Dieu est présent partout pour exécuter toutes les opérations de la nature. Mais ces systèmes-là sont surannés, ils ne valent pas la peine qu'on s'y arrête.

13. BIENVEILLANCE.

Je vais terminer par l'organe de la bienveillance. Je suis bien fâché de vous retenir encore; mais il est impossible que ces leçons soient superficielles et rapides; les objets sont trop importants. Il est nécessaire que ceux qui veulent étudier la phrénologie fassent quelques sacrifices, supportent quelques dégoûts, tenant surtout à l'attention soutenue qu'il faut prêter à ces sortes d'études.

Situation.— La *bienveillance*, appelée aussi *bonté*

par Gall, *débonaireté* ou *laisser-aller* par quelques autres phrénologistes, est située à la partie supérieure du frontal, immédiatement en avant de la fontanelle. Voici la bienveillance n° 13, sur la tête-modèle, ordinairement à la racine des cheveux, sur le commencement du plan horizontal du vertex; mais elle varie. Elle paraît plus en arrière lorsqu'elle est plus développée que la comparaison, qui la limite en avant, sur le haut du front. Ayez donc surtout égard au siége de la fontanelle antérieure et supérieure, qui est toujours placé en arrière de cette faculté.

Voici en preuve du siége de l'organe, un des exemples les plus forts que nous possédions : c'est encore la tête de Bentigoss, qui s'est ruiné autant par excès de bonté que par défaut de circonspection. Cet organe est donc placé à la partie supérieure et moyenne du front, où le plan ascendant du front se fond avec le plan horizontal de la tête.

Impulsion primitive. — L'impulsion primitive qui dépend de cette faculté est le désir du bonheur des autres, le plaisir à le faire ou à y contribuer. C'est par conséquent une impulsion vers les actes propres à atteindre ce but.

Cette influence est ainsi parfaitement définie. C'est à Spurzheim que nous devons cette définition.

Application. — A la bienfaisance, à la charité, à

la philanthropie, et à tous les moyens que ces vertus peuvent suggérer à l'homme; selon Gall, à la justice. Mais l'exemple de Dodd, qui se rendit coupable de plusieurs faux, réfute cette opinion. Nous vous donnerons plus tard les détails. On peut être très bienveillant et n'être pas juste, consciencieux, ce qu'assurément les honnêtes gens qui étudient *à priori* et sur eux-mêmes les facultés intellectuelles de leur espèce n'auraient pas pu deviner.

Voici une pensée qui me vient; puisse-t-elle vous intéresser. Cette faculté est celle qui reçoit le prix Monthyon de vertu, à l'Institut. On le donne à ceux qui ont rendu de grands services à leurs semblables, des services désintéressés aux dépens de leur vie, aux dépens de leur fortune et de tout ce qui semblerait devoir les attacher à la vie; c'est une espèce de charité universelle, de bienveillance qui s'applique à tout le monde, qui même s'étend aux animaux et aux objets inanimés; c'est le désir incoërcible de faire le bien à quelque prix que ce soit, sans considération de l'estime, du prix, de la rémunération quelle qu'elle soit, qui est attachée aux bonnes actions. Eh bien! messieurs, c'est à cette impulsion-là que l'Académie française a toujours accordé le prix de vertu depuis la mort de Monthyon, qui possédait aussi l'organe à un très haut degré de développement. C'est ce que vous pourrez vérifier par les rapports de l'Académie française. Moi, qui ai l'honneur d'appartenir à l'In-

stitut, j'ai vérifié la réalité du fond de cette opinion dans mes entretiens avec mes confrères. Je suis resté convaincu que la bienfaisance est, aux yeux des hommes dont le jugement n'est pas corrompu par le fanatisme, la vertu par excellence; et j'ai été vivement frappé de cette vérité.

Auxiliaires. — Cette faculté a pour auxiliaires l'érotisme, la philogéniture, l'instinct de l'association, l'amitié et les facultés voisines, sans qu'on puisse omettre l'amour des lieux; en un mot, les amours, les facultés affectueuses qui sont à la partie postérieure de la tête. Il n'y a pas de doute que toutes ces facultés s'aident réciproquement, et que quand elles coïncident, elles donnent de grands résultats. Il est cependant important de distinguer la bienveillance d'avec le sentiment d'association et d'amitié; car, au premier coup d'œil, il paraît étonnant que les phrénologistes aient posé la *bienveillance* dans cette partie antérieure, et l'*amitié* dans cette autre qui est la postérieure. Ces facultés se trouvent, en effet, aux deux pôles opposés de la tête, quoique leur objet semble être à peu près le même; c'est une des objections qui ont été élevées contre le système phrénologique.

Voici les réflexions que j'ai à vous soumettre à cet égard. L'association est un instinct général et irréfléchi qui porte l'homme et les animaux vers les individus de la même espèce; vous l'observez

chez les animaux. Ainsi, vous ne pouvez pas le nier dans l'animalité comme sentiment primitif. L'amitié est la spécialisation de ce sentiment sur un individu en particulier auquel la sympathie, inexplicable jusqu'à présent, nous associe plus particulièrement; mais il se rattache au même organe. La bienveillance, suivant moi, est une *jouissance intellectuelle* à faire le bien. Il y a bien, d'après cela, quelques rapports entre la faculté postérieure et la faculté antérieure, mais cette dernière est plus intellectuelle, et s'étend à un bien plus grand nombre d'objets; c'est une jouissance supérieure, plus étendue et plus délicate. Y aurait-il donc témérité à expliquer cette différence par le voisinage des hautes facultés de l'intelligence avec lesquelles la bienveillance semble se continuer?

Encore quelques réflexions. Chez les animaux vous observez d'abord le besoin des associations, puisqu'ils se rassemblent. La plupart des animaux domestiques que vous avez sous les yeux ont cet instinct d'association. En conséquence de leurs fréquentations, ils ont des amitiés. Si vous observez ces liaisons entre deux chevaux, entre deux vaches, entre deux chiens, vous y verrez toujours une préférence; elle va parfois jusqu'à porter certains animaux à partager leurs aliments avec leurs amis. Si dans une écurie, un cheval au vert est attaché au même râtelier, à côté d'un cheval au sec, le premier

ne manquera pas, si son voisin est son ami, de pousser du vert avec sa bouche de son côté. On a vu de jeunes chiens porter leur nourriture à de vieux camarades enchaînés, et n'y toucher que lorsque leur ami en avait pris sa part. Cette sorte de dévouement amical n'est point rare chez les animaux dont le cerveau se rapproche du nôtre ; mais il ne saurait avoir une grande extension, vu la faiblesse des sentiments et des facultés réflectives dans ces espèces. Les animaux ne peuvent guère goûter les plaisirs de la bienveillance qu'en ce qui concerne la satisfaction des instincts. Mais si l'homme possède de plus qu'eux les jouissances qui tiennent aux sentiments supérieurs et aux facultés intellectuelles, et par le pouvoir de l'intelligence, la prévision qui est le *summum* de cette faculté, il jouit intellectuellement beaucoup plus que les animaux, et dans l'avenir plus encore que dans le présent. Pourquoi donc n'admettrait-on pas, chez le genre *homo*, un organe destiné à faire partager ces sortes de jouissances à ses pareils? pourquoi paraîtrait-il étrange que cet organe fût placé auprès de ceux de l'intelligence, comme celui qui fait partager aux autres les plaisirs des instincts est placé à proximité des organes qui en sont les instruments? C'est ainsi que je conçois la bienveillance. Aussi, si je modifiais l'ordre des *facultés*, je ne classerais pas celle-ci ailleurs que dans celles que je regarde comme am-

pliatrices des facultés intellectuelles, comme la gaité, l'idéalité, le merveilleux et la construction. Mais je vous ai dit que je tenais à me conformer à l'ordre adopté par les phrénologistes, sauf à le modifier, à le rectifier, s'il y a lieu, lorsque les observations se multiplieront.

On a dit : Le *laisser-aller*, c'est la bonté par faiblesse de caractère, cette espèce de bonté qui est presque synonyme de *bêtise*, et qu'on appelle bonhomie, mot extrêmement expressif dans le style usuel. Je ne crois pas que la bienveillance soit cela, parce qu'elle s'allie fréquemment avec les hautes intelligences; et même c'est ce qui a donné lieu aux philosophes du DIX-HUITIÈME siècle de confondre les bonnes actions avec l'intérêt particulier et d'imaginer ce qu'on appelle l'*égoïsme bien entendu, bien placé.* Ils ont dit : « Celui qui fait les meilleures actions, est celui qui calcule le mieux, parce que d'abord il y trouve un plaisir qu'aucun autre ne peut égaler ; et parce que tôt ou tard il en recueille le fruit... (ce qui est bien loin d'être vrai) : celui qui fait de mauvaises actions est celui qui calcule le moins bien, parce qu'il en est puni par le remords, et parce que tôt ou tard il doit se repentir de sa conduite inhumaine (ce qui n'arrive pas toujours à beaucoup près). »

Ces philosophes ont raisonné sur des faits de concordance des hautes facultés intellectuelles avec la bienveillance; mais ils se sont trompés, puisque la

bienveillance peut concorder avec des facultés intellectuelles de bas aloi, et puisque les hommes ainsi conformés s'applaudissent du mal qu'ils ont fait au lieu de s'en repentir. Cependant, suivant moi, d'après mon observation, qui n'est, à la vérité, qu'une observation individuelle, la bienveillance est très fréquemment associée avec une haute intelligence; je ne dis pas toujours, et je serais fâché qu'on me le fît dire, mais je soutiens qu'on en trouve des exemples bien frappants. Il y a effectivement beaucoup de personnes très intelligentes, très pénétrantes, qui font le bien tout en prévoyant les inconvénients qui doivent en résulter. « Voilà un homme, qui sera sans doute ingrat, dit le philanthrope *quand même*. Eh bien! cela m'est égal, je veux lui faire du bien; que m'importe sa reconnaissance? je serai content de moi si je lui ai rendu un service; s'il cherche à me déprécier, je trouverai en moi la consolation, le dédommagement de toute la peine qu'il pourra me faire. »

Des exemples de ce genre sont fréquents dans la société, et se voient surtout chez les hommes de la plus haute intelligence et en même temps du plus beau degré de moralité.

Opposition. — Ce qui contrarie l'action de cet organe ce sont ces instincts latéraux dont nous venons de parler (donnez-moi une tête de brigand, de misérable), parce que les instincts d'é-

goïsme, et surtout l'instinct de propriété, s'opposent aux actes de bienveillance. Vous le voyez, l'organe de la bienveillance est en général dominé par les instincts d'égoïsme, et l'intelligence est en moins.

Si l'homme possède en même temps l'organe de la bonté et celui de la propriété, et que ce dernier prédomine, vous aurez un de ces avares qui, comme on dit vulgairement paraissent sortir de temps en temps de leur caractère. De là le proverbe : Il n'y a rien de tel qu'un avare auquel il prend fantaisie de faire de la générosité. Ces oppositions-là ne sont pas rares dans l'organisation humaine.

Combinaisons. — Ces combinaisons sont très variées. La bienveillance paraît difficilement saillante, et c'est une observation matérielle fort importante, si les facultés réflectives manquent, parce qu'en effet la bienveillance est placée immédiatement au-dessus des facultés réflectives ; ainsi quand ces facultés, la comparaison, la recherche des causes, sont déprimées, la portion qui appartient à la bienveillance est assez difficile à déterminer. Il ne serait pas facile de vous présenter des exemples de cette conformation, parce qu'il y aurait une sorte de médisance à en offrir pour types des personnages connus. Cependant voici la tête de Dodd, Anglais qui s'est fait pendre pour avoir rendu service à des amis au moyen de fausses signatures. Voyez l'organe de la bienveillance qui est énorme, qui déprime, qui écrase les facultés réflectives supérieu-

res. Il pourrait être moins saillant avec une bienveillance ordinaire : dans ce cas il ne vous serait pas facile de le reconnaître. Il est donc en général assez difficile que l'organe de la bonté frappe les yeux d'une manière très saillante, par une éminence correspondante à la partie supérieure du front, si les facultés supérieures, sur lesquelles cet organe repose, ne sont pas bien développées. C'est une difficulté de diagnostic dont je devais vous prévenir, parce que, la phrénologie a beaucoup d'ennemis ; mais l'étude, l'observation vaincront ces difficultés, dissiperont les doutes aux yeux des personnes attentives et de bonne foi. Du reste la bienveillance coïncide quelquefois avec le degré moyen et même avec le degré inférieur des intelligences ; d'où résulte le proverbe : *Il ne faut pas se fier aux bonnes bêtes.* Tous les jours vous entendez dire dans la société : cet homme est excellent, mais c'est une bête ; on ne peut jamais se fier à la bonté d'une bête. La bienveillance qui n'est pas appuyée sur une intelligence suffisante, se dément en effet assez fréquemment ; mais vous sentez qu'il doit y intervenir l'influence de plusieurs autres organes.

La combinaison de cet organe avec les instincts postérieurs donne des résultats différents. Les hommes sont excessivement bons, si l'amour des enfants, du sexe opposé, de l'habitation, si tous les instincts affectueux coïncident avec le sentiment

intellectuel de la bienveillance. Alors vous avez ce qu'on appelle des hommes excellents. Si en même temps la partie supérieure est bien développée, vous avez des hommes qui réunissent à la bonté des sentiments extrêmement élevés; ce qui fait que leurs bienfaits sont en général bien placés. Quand la fermeté s'y trouve, vous avez encore le *justum et tenacem propositi virum* d'Horace. Si la bonté coïncide avec les sentiments latéraux, inférieurs d'égoïsme, comme la destruction, vous observez des alternatives de férocité et de bonté. Cela n'est pas sans exemple; on a vu plusieurs brigands qui ont été, dans certaines circonstances, assez généreux: les uns, en dévalisant les voyageurs, leur laissaient ce qu'il fallait pour se rendre à leur gîte; les autres, après avoir attaqué des malheureux qui se trouvaient sans aucune ressource, leur donnaient ce qu'il leur manquait pour arriver à leur but. On a connu d'autres brigands très bienveillants en faveur de leurs amis, ou des personnes qui leur avaient rendu des services. En un mot, ces contradictions et beaucoup d'autres sont des choses extrêmement fréquentes dans l'espèce humaine, et n'ont pas d'autre explication possible que la coïncidence, dans les mêmes têtes, d'organes différents qui entrent successivement en action. Aussi, vous voyez parfois dans la société des hommes, des femmes, extrêmement doux, bons, bienveillants, et qui

pourtant sont avides du spectacle de la mort. Jadis ils allaient voir pendre ou rouer; aujourd'hui on les voit courir au spectacle de la guillotine. C'est l'organe de la destruction qui les pousse à cela; tandis que dans un autre moment, la bienveillance les portait à des actions d'un ordre tout différent. Si vous voulez vous convaincre que cette explication n'est pas gratuite, étudiez la phrénologie, et vérifiez-la dans toutes occasions possibles.

Défaut. — Si l'organe de la bienveillance est faible, il en résulte l'indifférence pour le malheur d'autrui. Si la destructivité et les orgaues latéraux d'égoïsme sont prédominants, l'intelligence, qui se trouve forcée d'obéir, rend l'homme sophiste ; l'homme cherche alors les arguments les plus obliques, les plus subtils, pour justifier sa conduite. Notez bien que les arguments du sophiste sans bienveillance semblent être inspirés par une intelligence d'une nature toute différente de celle qui préside aux raisonnements de l'homme bienveillant et généreux : on dirait que ces deux êtres ne sont pas du même ordre dans la nature; toutefois les sophismes des hommes égoïstes et malveillants peuvent momentanément imposer à la multitude, s'ils sont entourés des prestiges d'une éloquence séduisante.

Animaux. — Chez les animaux, cet organe varie suivant les espèces, d'après les observations de M. Vimont, et même chez les individus de la

même espèce. Chez les quadrumanes, les singes, la classe la plus voisine de l'homme, tous les animaux dont la tête est organisée sur le même plan que la nôtre, cet organe occupe la même position que chez nous. Chez les quadrupèdes, on le voit à la partie moyenne, supérieure et un peu antérieure de l'os pariétal. On cite le chien, le cheval, le mouton, et l'on remarque que plus cette partie est prononcée, plus il y a de bonté.

On a tiré encore une pauvre objection de la différence de conformation du crâne. Ainsi chez les quadrupèdes, les sinus frontaux étant plus développés, cet organe se trouve plus reculé, ce qui empêche, dit-on, de le reconnaître ; mais, messieurs, prenez le crâne, observez le cerveau, vous verrez que l'organe correspond toujours au même endroit, aux lobes antérieurs, à la partie supérieure de ce lobe; exercez-vous ensuite à le reconnaître sur la tête osseuse et sur l'animal vivant.

M. Vimont a trouvé cette faculté prédominante chez le chevreuil, chez le cabiais ou ce petit cochon d'Inde qu'on trouve si communément à Paris; tandis qu'elle lui a paru faible chez le rat des égouts, la martre, le blaireau, où cette partie est très déprimée. Je ne prends pas la responsabilité de tous ces faits; je vous les présente en m'en rapportant à l'auteur. Mais je sais parfaitement qu'on peut diagnostiquer la bonté chez le cheval et chez le chien,

dont l'observation est à la portée de chacun. Mon but principal est d'exciter à la recherche, et non de me constituer le Don Quichotte, le champion quand même de MM. tels ou tels; ainsi, je dois vous exposer une masse de faits qui me semblent mériter des recherches suivies et sérieuses.

Chez les grands carnassiers, cet organe paraît peu développé; cependant il en existe des rudiments, car, vous le savez tous, le fameux Martin est parvenu à se mettre en rapport avec ces animaux, à les dompter, à développer en eux des sentiments de bienveillance, de respect qu'on n'aurait pas soupçonnés.

Nous n'avons pas trouvé dans l'ouvrage de M. Vimont de détails sur l'existence de cet organe chez les oiseaux; cependant il y a des oiseaux qui sont éducables, et qui vivent au milieu de nous; peut-être pourrait-on trouver des traces de cet organe chez ces animaux. Quelques personnes qui veulent le leur accorder ont prétendu que les soins que les oiseaux de cage donnent à leurs petits, les soins mutuels que se prêtent plusieurs oiseaux sauvages, pourraient dépendre de cet organe; mais cela pourrait aussi être l'effet de celui de l'amitié. Cette question ne me semble pas assez éclairée; je n'ose pas me prononcer (1).

(1) Voici un fait qui m'a été raconté par une personne en qui j'ai confiance. Une serine n'avait qu'un petit encore fort jeune; sa

Quant aux classes inférieures, aux batraciens, aux reptiles, il ne paraît pas qu'il y ait de traces de ce sentiment chez ces animaux. Il serait inutile de descendre plus bas dans l'échelle zoologique.

Exemples. — C'est par là que nous allons terminer. On cite, d'après les bustes, Henri IV, Vincent-de-Paul, l'abbé Gauthier, et Eustache ; je vous ai déjà parlé de l'extrême bonté de cet homme, qui a exposé mille fois sa vie pour son maître, et en général pour tout ce qui lui semblait malheureux. Il semblait avoir un sentiment de vénération pour les blancs qu'il n'avait pas pour les nègres. Vous voyez que dans sa tête cet organe domine manifestement, même sur l'intelligence, qui néanmoins n'est pas pauvre ; que les phénomènes de relation sont assez

cage ayant été renversée par un accident, le petit oiseau fut jeté hors du nid et fortement contus. On le remit dans le nid, mais il se précipita aussitôt et se réfugia dans un coin de la cage. On le remit de nouveau dans le nid : même empressement à le quitter. L'épreuve fut répétée plusieurs fois, et toujours avec le même résultat. Sa mère paraissait fort inquiète ; enfin, elle prit son parti : elle se mit à transporter tout ce qui garnissait le nid, dans le coin que son petit avait choisi pour sa retraite ; elle le soulevait doucement pour arranger sous lui ces objets, et bientôt elle lui eut fabriqué un lit commode aux dépens du coton et des plumes de l'ancien nid.

Un fait pareil atteste en même temps, chez le serin, philogéniture, bienveillance, éventualité, et même une assez bonne dose de facultés intellectuelles. Ne soyons donc pas surpris qu'on apprenne de si jolis tours à ces petits oiseaux, par l'éducation.

bien prononcés; que la destruction, la ruse, le courage, sont dominés par les organes supérieurs qui occupent le sommet de la tête. Cependant cet homme a déployé courage, ruse, circonspection pour satisfaire son extrême penchant à l'obligeance, et surtout pour sauver la vie et la fortune de son maître, lors de l'émancipation des noirs d'Haïti. Remarquez bien aussi que ces organes latéraux ne sont pas nuls; seulement ils ne sont pas prépondérants. Eustache possédait d'autres facultés élevées qui ont fait obéir celles du côté; nous en parlerons plus tard. C'est une des têtes les plus précieuses que nous possédions, et je me félicite d'avoir eu l'avantage de la procurer à la phrénologie.

Chez le curé Charpentier, les mêmes facultés supérieures sont dominantes; ce qui n'empêche pas que la bienveillance ne soit encore très prononcée, car il faut distinguer dans les têtes ce qui domine, de ce qui est très prononcé, sans l'emporter sur le reste. La bienveillance est en effet très prononcée, quoique l'estime de soi, le désir de l'estime des autres et la vénération l'emportent. C'est une tête éminemment morale.

Prenez la peine de comparer cette tête avec celles des brigands; vous serez frappés de la différence.

Il y a des nations chez lesquelles ces parties sont fort déprimées, comme les Caraïbes. Il est vrai qu'ils cherchent à s'aplatir le front par une compression

soutenue sur les enfants au berceau. Il est donc probable que cet organe et ceux des facultés réflectives ne se développent pas facilement chez cette nation; leurs têtes ne peuvent donc pas beaucoup prouver. Mais voici un brigand d'une espèce particulière, un chauffeur; ce misérable n'a pas eu le front déprimé par force comme le Caraïbe dont je viens de vous montrer la moulure; cependant, observez ces masses latérales horriblement prédominantes, tandis que la dépression du haut du front ne laisse découvrir presque aucunes traces de comparaison, de causalité et, rigoureusement, aucun signe de bonté. A la prédominance de la destruction et du désir d'avoir, s'ajoute dans un haut degré une faculté bien funeste avec cette combinaison : c'est la fermeté, la persistance dans les projets ; et cet ensemble forme le spectacle le plus dégoûtant aux yeux des phrénologistes. En effet lorsque cette dernière faculté se trouve associée avec des sentiments dépravés, cela constitue la combinaison la plus déplorable, tandis qu'au contraire la fermeté coïncidant avec des sentiments supérieurs, complète un assemblage de grandes qualités dont le prix est relevé par une conséquence soutenue dans les discours comme dans la conduite.

Des exemples nombreux de bienveillance en défauts ne nous manqueraient pas à coup sûr; mais comme le temps nous presse, je me contenterai de vous signaler encore cette tête de parricide.

ONZIEME LEÇON.

17 JUIN 1836.

14. VÉNÉRATION.

Messieurs,

Nous sommes arrivés au n° 14 des facultés des phrénologistes, c'est la vénération. Cette faculté a été signalée par Gall, qui lui a donné le nom de théosophie, d'après Lavater, qui avait observé que les personnes religieuses avaient la partie supérieure de la tête fort saillante dans la région moyenne : c'est la tendance à vénérer, à honorer.

Situation. — L'organe est placé au sommet de la tête, au point de réunion du milieu de l'os frontal avec l'angle supérieur des pariétaux ; c'est précisément le siége de la fontanelle antérieure et supérieure. Cet organe est d'ordinaire plus prononcé chez les femmes que chez les hommes.

INFLUENCE OU IMPULSION PRIMITIVE.

L'action, ou influence directe qu'on lui assigne, est la tendance à vénérer, à honorer en géné-

ral. Voilà le sentiment fondamental des phrénologistes, et l'intelligence choisit l'objet de vénération, ou bien l'habitude et l'exemple le signalent. Il n'y a pas d'idée dans ce sentiment; il ne peut donc être considéré comme l'origine de l'idée de Dieu, ainsi que l'a exprimé Gall, qui peut-être ne le croyait pas, mais qui a jugé convenable de le dire. On a fait à cette occasion des objections que nous ne pouvons guère qualifier que d'absurdes. On a dit : « Gall prétend que c'est la théosophie, Spurzheim la vénération, mettez-les d'accord. » Eh, messieurs! quand une science commence, tous les faits ne sont pas aperçus ; il faut du temps, de l'observation. Tirer des arguments contre une science, des découvertes qui agrandissent cette science, c'est véritablement être l'ennemi de tout progrès.

Ainsi, nous ne nous arrêterons pas sur cette objection. Les idées n'appartiennent qu'aux organes destinés aux idées.

Applications. — Cet organe s'adresse dans le commencement de la vie, chez l'enfant, aux parents, père et mère, aux nourrices; plus tard aux maîtres, aux chefs quels qu'ils soient, aux vieillards, aux riches, aux puissants, aux princes, aux rois, à tout ce qui est supérieur dans l'état social. A l'idée des personnes qui jouissent de ces supériorités, s'associe un sentiment particulier, et c'est le sentiment de vénération. On croit aussi qu'il s'ap-

plique à l'antiquité, aux monuments, aux grands personnages des siècles passés, qui paraissent d'autant plus grands qu'ils sont plus éloignés de l'époque où l'on vit. Le sentiment de respect que l'on éprouve pour les hommes et les choses ne s'explique pas; mais il existe, puisque l'observation le constate. On ne peut pas le définir; les sentiments et les instincts ne sont pas susceptibles de définition, puisqu'ils ne peuvent être traduits en faits semblables. Il est également impossible de les décrire, car ils n'ont aucun attribut sensitif que puisse signaler la description. Ce sont des faits primitifs, des modifications de l'action nerveuse qu'il faut avoir éprouvées pour les connaître : il s'agit donc de les nommer, d'en montrer l'application, et d'en appeler à la conscience d'un chacun, sauf à n'être pas entendu par ceux qui ne les auront point éprouvés. Or, la vénération est de ce genre.

Ce sentiment s'adresse aussi à tout personnage réel, ou fictif, qui passe pour intermédiaire entre Dieu et l'humanité. Ce sentiment d'ailleurs est tellement fort, qu'il cherche toujours, quand il existe, un objet vers lequel il puisse se diriger, et dans notre ignorance une foule d'objets deviennent ceux de la vénération. Ainsi on l'a appliqué aux causes apparentes ou présumées de chaque phénomène de la nature. De là le polythéisme; Jupiter dans le ciel, Neptune dans la mer, des dieux dans les fleuves,

un dieu dans le soleil, et ainsi de suite. Il s'applique aussi à tout ce qui inspire de la peur, de la terreur, aux monstres par exemple. On a adoré les animaux féroces, les serpents, les monstres, et dans plusieurs religions, on a figuré les dieux, avec les attributs de tous les animaux les plus terribles et les plus hideux de la nature. Telles étaient les idoles des anciens Gaulois, nos ancêtres.

La vénération s'est également adressée aux causes que l'on a présumé produire des bienfaits, rendre de grands services, fournir les éléments de la vie, tels que le feu, le soleil. Cet astre a eu des adorateurs dans l'Orient, et rien n'est plus facile à comprendre, car un des premiers faits qui a pu être constaté par les hommes, c'est que la vie et l'abondance sont en raison de la chaleur solaire.

Dans la plus profonde ignorance, l'adoration s'est adressée aux images mêmes des choses que l'on vénérait ou que l'on redoutait. Ainsi les images des dieux, celles des monstres, ont été adorées par les peuples, non pas comme représentant ces prétendues puissances, mais on adorait la statue elle-même; et le bon La Fontaine a rendu cela d'une manière admirable. Un statuaire fait une image de Jupiter avec un bloc de marbre dont il pouvait faire une table. Le poète ajoute :

« Tremblez, humains! faites des vœux!
» Voilà le maître de la terre. »

Il y a de l'observation et de la philosophie profonde dans ces vers. L'artiste modifie un marbre, et la multitude se prosterne devant ce marbre. En Espagne, même actuellement, vous voyez le peuple adorer l'image de la Vierge, non pas de la Vierge telle que la représente la croyance catholique, glorieusement assise dans le ciel, mais de la Vierge de tel endroit, faisant tel miracle, noire ou blanche, représentée par telle ou telle forme, décorée de telle ou telle manière. C'est à cette représentation que s'adresse la vénération; c'est cette image et non toute autre que l'on choisit pour la patronne de l'enfant. Tout cela suppose l'ignorance, et vous fait voir combien l'intelligence influe sur la direction de cet organe.

Enfin dans l'extrême ignorance, dans le dernier degré d'abrutissement, on voit de petites figures insignifiantes, nommées des *grigris*, être l'objet de l'adoration des peuples sauvages, tant ce sentiment est impérieux; ou bien le premier objet qui se présente lorsqu'un individu quitte son domicile le matin, devient son dieu pour la journée. Tous ces faits sommaires, tirés de l'histoire, vous font comprendre la puissance de ce sentiment.

L'adoration est-elle un résultat unique de l'influence de la vénération? Je ne le crois pas. On peut être très vénérant, très respectueux pour les personnes et les objets qui sont dignes de respect,

sans être adorateur. L'adoration exprime, suivant moi, un autre mouvement nerveux; la partie de l'imagination qui porte le nom de *merveillosité* y contribue puissamment, ainsi que j'aurai l'honneur de vous l'expliquer en parlant de cette faculté.

Défaut. — Le défaut de cet organe est un grand mal, messieurs, quoique les abus en soient déplorables, ainsi que vous pouvez le déduire de ce que je viens de vous dire. Cependant il n'en est pas moins certain que la faiblesse relative de la vénération est quelque chose de très malheureux. La vénération, sentiment supérieur, est un des principaux liens de la société; si l'on ne vénère pas ce qui est vénérable à commencer par les auteurs de nos jours et par nos instituteurs, tous les liens sociaux sont rompus; l'homme le plus bas, le plus vil, le moins cultivé, se croit au niveau des plus grandes supériorités réelles, comme de celles qui résultent des conventions des hommes; les représentants de la loi, ceux du pouvoir que le contrat social a institués, sont méprisés, et le désordre est partout. Ce fait est compris par les princes. (Je me permettrai souvent ici des réflexions philosophiques qui ne seront pas prises, j'espère, en mauvaise part.) Aussi les princes ne se contentent-ils pas du sentiment de respect qu'inspire leur position élevée; ils invoquent tous la puissance des cultes et celle de l'adoration, afin de se consacrer davantage. Ce-

lui qui ne respecte rien, immole tout à ses passions, à ses intérêts; c'est un homme vil, en général. Il faut de la vénération bien placée; mais elle ne peut l'être que sous l'influence d'une haute intelligence et d'une intelligence cultivée; car c'est par l'éducation que l'homme apprend à respecter les décrets portés par les sages des nations, qui seuls ont droit de conférer le pouvoir à des particuliers.

Auxiliaires. — Cet organe a pour auxiliaire la partie de l'imagination dite le *merveilleux* ou la *merveillosité*, dont nous parlerons bientôt. Je sais que vous n'êtes encore familiarisés qu'avec les organes qui ont passé sous vos yeux. Cependant je suis obligé de citer ceux dont je ne vous ai pas encore parlé en détail, m'en référant à ce que je vous ai dit dans nos considérations générales, que je vous prie, en conséquence, de ne pas perdre de vue.

L'organe est aussi secondé par la bienveillance, par les affections, par la peur, par l'estime de soi, qui s'exalte beaucoup chez celui qui se croit ou se dit l'interprète de la divinité. La haute position qu'il se donne le rend susceptible d'un sentiment de colère, d'indignation, contre celui qui l'offense, et vous voyez ainsi l'associationde la vénération avec l'estime de soi et avec la destruction, ce qui est fort important; car, si l'estime de nous-mêmes est augmentée par les hommages qu'on nous rend, la destruction ne l'est pas moins. Aussi les

prêtres n'ont-ils jamais pu trouver d'expressions assez fortes pour représenter les effets de la colère de leurs dieux, ni de tortures assez atroces et assez durables pour les venger.

Antagonistes. — L'opposition aux effets de cet organe se trouve dans l'intelligence, surtout dans la partie réflective, et non pas dans celle qui prend connaissance des attributs des corps; car on peut être très grand observateur, et ne jamais réfléchir profondément sur ce qu'on observe. Mais l'homme éminemment réflectif, celui qui est dominé par le désir de rechercher les causes des faits, c'est-à-dire de les lier entre eux sous le rapport de la causalité ou de l'influence réciproque, celui-là éclaire ses semblables, et c'est lui qui fait disparaître toutes les idoles factices que l'ignorance et la crédulité ont créées. Il ne reste plus, après le travail soutenu de la haute réflexion ou de l'intelligence, considérée dans son point le plus élevé, il ne reste plus, dis-je, que la vénération pour les parens, pour l'âge, pour l'expérience, le savoir, pour toutes les supériorités réelles, démontrées par des actes que tout le monde peut apprécier, le respect pour les organes de la loi, et enfin la vénération pour la cause unique et centrale, pour Dieu. Aussi les ministres des cultes, j'entends de ceux qui sont fondés sur le mensonge, ont-ils toujours manifesté de l'opposition contre les progrès de l'histoire naturelle et du raisonnement, ont-

ils sans cesse multiplié leurs efforts pour faire fléchir la logique dans le sens de leurs intérêts.

La destruction ne combat pas directement la vénération, car cette faculté agit souvent dans l'intérêt de la colère ; les ministres des cultes ont toujours eu recours, comme nous l'avons dit, à la colère, en faveur de leurs croyances. Mais cette colère a reçu le nom particulier d'indignation, sorte de sentiments que font naître toutes les offenses que l'on fait aux objets de notre respect; c'est cette espèce de colère qui sert de justification aux persécutions du fanatisme, aussi bien qu'à l'atrocité des supplices que l'on inflige encore dans beaucoup de pays aux profanateurs en tout genre, et dont heureusement notre grande révolution nous a délivrés. Nouvelle preuve du rôle important que remplissent les organes réflectifs comme régulateurs des sentiments de vénération, de colère et d'indignation.

Exemples. — Comme exemples positifs, on cite particulièrement, d'après les portraits et d'après les bustes, *Walter Scott*, dont les poésies ont une teinte de vénération; l'abbé *Gaultier*, ancien directeur des sourds-muets, homme extrêmement remarquable et vénérant ; l'abbé Grégoire, dont vous avez déjà vu le buste, et où cette partie est extrêmement saillante : le même organe se présente chez le curé Charpentier dont je vous ai déjà parlé. Vous voyez qu'il augmente la hauteur de la tête, à partir du

conduit auriculaire. Voici un poëte religieux chez qui cet organe est excessivement prédominant; tous les travaux poétiques auxquels cet homme s'est livré ont été par conséquent dirigés par cet organe.

Je puis encore vous citer Spurzheim, un des principaux auteurs de la phrénologie, qui était un homme extrêmement vénérant. Voici un brigand (j'en suis bien fâché) où cet organe était très prononcé; sans doute il ne l'avait pas exercé, mais aussi l'intelligence était faible, et chez lui les penchants latéraux l'emportent en masse, à la partie inférieure. Au surplus, l'association de la vénération avec le brigandage et l'assassinat n'est pas chose rare dans l'histoire; et même en France aujourd'hui les bandits les plus atroces dans leurs exécutions se trouvent parmi ces vagabonds qui se disent les vengeurs de la religion outragée.

Chez le nègre Eustache, cette partie est aussi extrêmement saillante. Voilà Dodd, que je vous ai déjà présenté comme un exemple remarquable de bienveillance; ministre du culte par choix, et très vénérant, il s'est pourtant fait pendre, comme je crois vous l'avoir dit, pour avoir manqué de prudence et de probité. Voyez ce que peut la combinaison des organes. C'est une tête dont les ennemis de la phrénologie abuseraient s'ils la connaissaient. N'ayant point réfléchi aux conséquences des associations, et des forces et faiblesses relatives des orga-

nes, ils auraient sans doute fait servir celle de Dodd à leurs sarcasmes. Mais ils ne la connaissent pas, car ils se font une loi de juger la phrénologie sans l'avoir étudiée dans la nature.

La plupart des hommes suppliciés, des brigands les plus abjects, manquent de cet organe. Voici le parricide Martin, que je vous ai déjà plusieurs fois présenté ; vous voyez une éminence qui correspond à la fermeté et à l'estime de soi ; elle ne se prolonge pas jusqu'à la vénération, et les facultés intellectuelles sont très faibles. Or je vous ai déjà dit toute la puissance de l'intelligence sur les sentiments. On peut être assassin par un motif religieux aussi bien que par impiété, si les bas instincts poussent à la spoliation, à la destruction, lorsque rien de naturel, rien d'acquis n'existe dans l'intelligence, qui puisse corriger ces vices de sentiments.

Les hommes supérieurs en intelligence ont donc présenté la coïncidence du sentiment vénérant. Voici les têtes de *Bugnol*, de *Casimir Périer*, de *Benjamin Constant*, qui a fait un ouvrage sur la religion, qui a soutenu l'existence du sentiment religieux. Voilà celle de Manuel, qui était un homme d'une belle moralité. En un mot, les hommes vraiment supérieurs ont eu en général cette faculté, parce qu'il faut toujours, pour servir utilement la société, rendre hommage à ce qui est grand, digne, vénérable; ils n'ont pas été pour cela tous croyants à un

culte particulier ni fanatiques pour ce culte. Mais ils ont été vénérants, ils ont su rendre justice à ce qui était supérieur dans l'ordre naturel, dans l'ordre social.

La vénération est donc vraiment un des principaux éléments de l'état de société, il est impossible d'en douter; mais il ne faut pas considérer cette faculté d'une manière rétrécie, et regarder l'organe qui en est le siége comme un instrument de fanatisme, ni même de bigotisme ou de mysticité; souvenez-vous bien, de grâce, que c'est le seul organe qui rende possible la stabilité des états.

Animaux. — Les phrénologistes ont refusé ce sentiment aux animaux. Moi, messieurs, je ne suis pas de cet avis; une certaine nuance de vénération existe chez plusieurs espèces, parmi les vertébrés qui se choisissent des chefs qui marchent d'après le signal que ces chefs leur donnent et qui leur obéissent. Ainsi, même parmi les moutons, vous voyez un chef; s'il existe une troupe de chevaux sauvages (vous ne pouvez observer ce fait en Europe, mais en Amérique il existe), c'est le plus habile, le plus expérimenté qui conduit la troupe. Dans les marches de nos armées en Espagne, j'ai plusieurs fois constaté la déférence du mulet pour le cheval; un sentiment secret porte les animaux du genre *equus* à se laisser diriger par celui d'entre eux qui a le plus de sagacité et d'expé-

rience, lorsqu'aucun instinct violent ne les en détourne.

Parmi les oiseaux, c'est presque toujours le chef qui surveille. Un instinct désigne ce chef; il sent lui-même sa supériorité, il se met à la tête. Pourquoi nier cet instinct ? Que signifie cet orgueil qui porte certains hommes à se placer dans une nature supérieure à celle des animaux ? N'avons-nous pas assez de prérogatives qui nous en distinguent dans la même nature ? Vous les connaîtrez plus tard, ces prérogatives.

Le chien est assurément un des animaux chez qui ce sentiment est des plus prononcés par rapport à l'homme. Il se manifeste aussi chez l'éléphant, chez le cheval, qui respectent leur maître plus que les autres personnes. Dans ce cas, la vénération s'adresse à l'homme. Il existe chez les animaux dont les cerveaux se rapprochent du nôtre un sentiment qui place l'homme au-dessus de tous les êtres vivants.

Ainsi le sentiment de la vénération, considéré chez les animaux, doit être distingué suivant qu'il s'applique à l'homme ou bien aux animaux seulement; parmi ces derniers, on l'observe surtout entre les individus de la même espèce; quelques faits pourraient l'établir entre des espèces différentes; comme j'ai des doutes sur ce point, je n'en parle pas. Mais il me paraît certain que ceux des animaux pour qui l'homme peut éprouver de l'affection, non seulement

en ont pour lui, mais lui témoignent aussi du respect, ce qui suppose nécessairement une identité de nature. Certains faits génésiques appuieraient bien davantage cette vérité; mais notre cours ne se prête pas à des considérations de ce genre.

Entre tous les animaux, le chien se fait remarquer par la vénération qu'il porte à l'homme: cet animal distingue parfaitement, dans la maison qu'il habite, le rang qu'occupe chacune des personnes qui peuplent cette maison. Il met le maître à la tête; il sait que les enfants du maître méritent plus de respect que les étrangers; il place les domestiques dans un degré inférieur; les amis de son maître sont fêtés en proportion du cas qu'il paraît en faire; les étrangers sont ensuite rangés dans un ordre inférieur; et parmi ces étrangers ceux qui sont bien vêtus, ceux qui ont une bonne physionomie sont reçus avec bien moins de sévérité que ceux qui sont mal mis, qui ont une expression de mauvaise intention. Sur ce point, quelques mâtins ont manifesté une sagacité admirable, car on en a vu qui se sont jetés de prime abord sur des malfaiteurs qui s'étaient introduits en plein jour chez des particuliers, dans l'intention de les assassiner; intention qui s'est trouvée justifiée par des armes dont ces misérables, terrassés par l'animal, ont été trouvés porteurs et par l'aveu qu'ils ont fait. Personne ne peut nier ces faits de la nature, qu'on qualifie mal à propos de

prodiges; et ces faits, je le répète, ne peuvent dépendre que d'une influence cérébrale, que d'un sentiment mixte d'attachement et de vénération pour notre espèce. En vous disant cela, messieurs, j'en appelle à vos souvenirs. Je suis honoré de l'attention d'un auditoire nombreux, eh bien! je me sens persuadé que la majeure partie d'entre vous s'est rappelé des faits très remarquables de ce genre, en m'écoutant.

Voici une anecdote que je dois à M. Gromier, ici présent, à mon côté. Il existait dans la maison paternelle de ce jeune étudiant, un chien qui défendait son maître contre les étrangers et contre toutes les personnes de la maison. Il défendait les enfants de son maître contre les valets : si un valet avait voulu lever la main sur l'un d'eux, à l'instant il lui sautait à la gorge. Il défendait les valets contre les étrangers. Mais ce qui est le comble de l'intelligence en ce genre, ou plutôt ce qui atteste l'association de l'intelligence avec la vénération et l'amitié, c'est que si un enfant affectait de frapper un domestique, il ne s'en fâchait pas d'une manière sérieuse; tandis que si un domestique (on en a fait l'expérience bien des fois) avait l'air de lever la main sur l'enfant, à l'instant l'animal se précipitait sur lui. On sent bien que l'enfant n'avait éprouvé aucun mal, aussi le chien se contentait-il de contenir le valet; mais personne ne doutait que si

l'insulte eût été réelle, il n'aurait pas manqué de la venger.

Il y a donc chez les animaux des impulsions de vénération, d'estime et d'amitié. Ce n'est pas amitié simplement, il y a autre chose de plus élevé qui mérite toute l'attention des phrénologistes, et je suis étonné qu'on se soit obstiné à ne pas reconnaître les éléments du sentiment vénérant chez les animaux. Il faut pourtant convenir qu'ils ont ce sentiment et plusieurs autres, afin de réfuter certaines objections : par exemple, on nous dit que les animaux possèdent plusieurs des organes que nous attribuons chez l'homme aux sentiments supérieurs, et que pourtant ces sentiments leur sont étrangers. Oui certes, ils les possèdent ces organes; et ils en éprouvent aussi les influences, mais comme les organes sont chez eux moins développés que chez nous, ils ne peuvent manifester nos facultés que dans des degrés plus ou moins éloignés de ceux où il nous est donné d'en jouir. Pour moi, je ne crains pas de faire la déclaration publique de cette vérité : il existe un enchaînement dans la nature, depuis la plus basse animalité jusqu'à nous, et les animaux dont *l'organisation avoisine la nôtre, nous sont unis par des liens que le naturaliste de bonne foi ne doit pas dissimuler.* (1)

(1) Puissent ces faits et ces réflexions hâter l'époque où nous imiterons les Anglais, dans la protection qu'ils accordent aux ani-

15. FERMETÉ, PERSÉVÉRANCE.

Tous les phrénologistes ont admis cette tendance; elle n'a pas été connue des métaphysiciens parce qu'on ne devine pas tout, lorsqu'on procède *à priori*; elle n'a pas été considérée par eux comme une des qualités fondamentales du moral humain. Mais les phrénologistes n'ont pas hésité à la placer sur la ligne des autres sentiments.

maux qui sont devenus les esclaves et les soutiens de l'homme. Verrons-nous toujours les charretiers accabler de coups leurs chevaux, pour les forcer à traîner des fardeaux au-dessus de leurs forces, ou leur lancer de sanglants coups de fouet, dans le seul but de faire parade de leur adresse ? Faudra-t-il que nos bouchers continuent d'être journellement exercés à la colère pour vaincre la résistance des animaux qu'ils sont obligés d'immoler ? Des nations plus sages que nous ont déjà senti les inconvénients de ces écoles publiques de férocité : la police, chez elles, ne permet pas aux conducteurs de chevaux de les maltraiter, et l'on s'occupe à mettre en pratique, pour abattre les grands quadrupèdes, un procédé qui n'expose pas le boucher à lutter avec une espèce de rage contre l'animal qui voit couler les flots de son sang. L'introduction d'un poignard entre la première et la seconde vertèbre du cou peut abolir à l'instant tous les sentiments extérieurs chez le bœuf le plus robuste, ainsi qu'on est à même de le vérifier par les exploits des *matadores* d'Espagne, dans les combats du taureau. Pourquoi ne s'occuperait-on pas sérieusement à introduire ce procédé dans nos abattoirs ? La saignée n'en serait que plus facile, plus complète, et la section du cordon médullaire dispenserait du coup d'assommoir dont l'horrible répétition n'est souvent que trop nécessaire au succès de l'opération.

Situation. — La situation de l'organe qui correspond à la fermeté est à la partie postérieure de la ligne médiane de la voûte du crâne, entre la vénération et l'estime de soi. Voici la vénération ; la fermeté est là. Malheureusement pour la partie systématique de la phrénologie, et pour l'uniformité de la démonstration du cerveau, ce n'est ni une circonvolution particulière, ni un groupe de circonvolutions qui sont le siége de la faculté ; elle correspond à deux ou trois portions assez rétrécies de circonvolutions qui vont former d'autres organes. On est donc obligé de considérer celui-ci d'une manière tout empirique. J'aime à vous exposer mes doutes comme mes convictions. Est-ce un organe particulier ? est-ce le résultat de la confluence ou des rapports de plusieurs organes ? je l'ignore, et je prends le parti de l'étudier d'une manière purement empirique, d'après l'observation des phrénologistes. La situation de l'organe est invariable, mais il n'est pas toujours sensible au premier aspect sur le sommet de la tête : vous le trouverez sur la ligne verticale, circonscrit par quatre ou cinq organes : en arrière par l'estime de soi, en avant par la vénération, de chaque côté par la conscience, et quelquefois un peu par l'espérance. Dans cette tête, il occupe la partie la plus élevée ; c'est qu'il se trouve plus développé que la vénération. Dans une autre tête, il sera dominé par

la vénération ou par quelqu'un des organes voisins.

Influence directe ou primitive. — La détermination bien prononcée est la constance, la persévérance, la ténacité de caractère. Le fait est que l'on observe constamment que les personnes chez qui cette partie là, très saillante, forme un sillon longitudinal assez large, sont tenaces, persévérantes dans leurs opinions et leurs projets ; et voilà pourquoi, malgré l'objection qui pourrait résulter du défaut d'une circonvolution particulière, les phrénologistes, esclaves des faits, esclaves de l'observation, se sont crus obligés d'admettre la région cérébrale dont il s'agit comme l'organe de cette faculté.

Application. — Vous savez que nous considérons toujours l'application d'un organe dans les rapports de cet organe avec les autres. Ici nous ne trouvons point un sentiment spécial, mais une qualité des sentiments quels qu'ils soient, comme aussi des facultés de l'intelligence. Eh bien ! cette qualité c'est la persévérance, la ténacité, la fermeté, qualité que les observateurs *à priori* n'ont point songé à ériger en fait primitif. Ainsi le sentiment qui domine devient persévérant, opiniâtre, chez celui où l'organe qui nous occupe est très prononcé. Vous sentez combien l'intelligence, quoique soumise jusqu'à un certain point à notre organe, doit le modifier à son tour. Par conséquent, si l'intelligence est faible, elle exercera moins d'influence sur l'organe qu'elle n'en recevra de

ce même organe, et l'homme aura de la persévérance dans les penchants qui se trouveront prédominer, soit que ces penchants tendent à inspirer de bonnes actions, soit qu'ils en suggèrent de mauvaises. Il sera entêté, voilà tout. C'est ce que nous voyons souvent chez des malfaiteurs, qui ont peu d'intelligence et beaucoup de persévérance. Vous voyez alors une obstination dans le mal, qui est la chose du monde la plus déplorable aux yeux des phrénologistes; l'organe est, dans ce cas, un de ceux qui les portent le plus à prononcer l'incorrigibilité. En effet, lorsqu'il y a de la persévérance, de la fermeté combinées avec des organes de bas aloi, les phrénologistes désespèrent de la correction de pareils sujets. Remarquez que les phrénologistes ne se bornent pas à un petit nombre d'habitants de Paris: il y a des phrénologistes extrêmement nombreux en Angleterre, en Écosse, dans les États-Unis, en Danemark; ils se multiplient de toutes parts; les observations vont sans cesse croissant, ce n'est pas une illusion. On a beau rire dans les Académies, la science marche; l'observation n'est pas sensible au sarcasme, ni aux mauvaises plaisanteries. Elle poursuit sa marche avec indépendance. Je suis obligé de vous le dire, par rapport à cet organe, quoique je sois fâché moi-même de ne pas le voir siéger dans une circonvolution particulière; mais qu'y faire?

Si l'organe se trouve associé à une haute intelli-

gence et à des penchants, ou plutôt à des sentiments élevés, il donne de bons résultats; c'est le *justum et tenacem propositi virum* que rien n'ébranle, qui verrait l'univers s'écrouler sans que sa vertu fléchît; s'il se trouve chez un malheureux dont l'organisation est faible, ce n'est que de l'entêtement. Ces idées, vous ne les trouverez dans aucune philosophie; j'en appelle à tous ceux qui ont pâli sur les bouquins. La phrénologie n'est donc point à dédaigner. Ce qui la relève le plus, c'est qu'elle est fondée sur la matière, sur quelque chose de positif. Ainsi vous voyez comment cet organe peut suggérer, dans son application, les expressions d'homme à caractère, d'homme têtu, d'homme inflexible. Il y a des hommes qui ne reviennent jamais sur les idées qu'ils ont reçues, qui ne réforment pas leur éducation, qui ne corrigent aucun de leurs travers, qui tiennent opiniâtrement à ce qu'ils ont appris dans leurs premières années. Le plus souvent cet état résulte d'une prédominance de l'organe dont nous parlons, qui les retient dans le sentier battu; et l'influence qu'il exerce est d'autant plus puissante que l'intelligence se prête moins à de nouvelles découvertes, à des travaux soutenus capables de les rectifier. Il faut dire la vérité pour tout le monde.

Auxiliation et opposition. — L'intelligence est, sans contredit, le principal modificateur de l'im-

pulsion qui nous porte à la persévérance. Il faut convenir, en effet, que c'est l'intelligence qui nous éclaire dans l'exécution de nos projets : si nous reconnaissons qu'ils peuvent aboutir à de mauvais résultats, nous y renonçons, quelque tendance que nous ayons à y persister. Si nous n'avons que peu d'intelligence, nous obéissons comme des machines. Peut-être une plus profonde réflexion me ferait découvrir d'autres moyens d'auxiliation et d'opposition, mais je vous avoue que dans ce moment-ci je n'en vois pas.

L'organe peut se combiner avec tous les autres. Cela se conçoit facilement.

Défaut.—Quels résultats entraîne le défaut de cet organe? on dit, la faiblesse de caractère, l'indécision; mais c'est surtout lorsque la circonspection prédomine en même temps, que les sujets dénués de caractère sont malheureux. Ils réfléchissent beaucoup sur les objets qui ont fait appel à leurs facultés, et ne peuvent prendre aucun parti; alors ils sont dans une position vraiment difficile. Je connais de ces caractères-là. Ou bien, lorsque l'organe manque avec la circonspection, ils cèdent à l'impulsion du moment, et comme chaque penchant exerce successivement son action sur nous, il en résulte que lorsqu'on n'a pas de persévérance, la conduite est extrêmement vacillante; ainsi : 1° indécision par défaut de persévérance, surtout lorsqu'on a beau-

coup de circonspection; et 2° légèreté, facilité à céder à tous les penchants actuellement prédominants, lorsqu'on manque de cette dernière faculté.

Exemples.—Les exemples positifs se trouvent chez les hommes qui ont fait de grands projets et qui les ont soutenus. On cite Napoléon, dont nous n'avons pas le moule complet, mais dont nous possédons des statues et des portraits qui le représentent assez bien. Nous y trouvons toujours cette partie de la tête très considérable.

Quoique cet homme (Casimir Périer) ait été l'objet de beaucoup de satires et de sarcasmes, sa tête est vraiment, ainsi que je vous l'ai dit plusieurs fois, une des plus belles que nous ayons. Vous y voyez d'abord l'intelligence qui est forte; mais la bonté, la circonspection, la vénération, la constance et la fermeté s'y trouvent très bien développées. Effectivement, pour se soutenir pendant un temps un peu long dans les orages politiques au milieu desquels nous vivons, il faut avoir de puissants organes, et surtout ne pas manquer de fermeté.

Voilà l'abbé Grégoire, qui est renommé par sa persévérance. Cet homme, persécuté de diverses manières, n'a jamais fléchi. On a voulu lui faire rétracter plusieurs choses qu'il avait avancées en politique, en matière de religion, il s'y est constamment refusé. Cette partie de la tête est extrêmement

prononcée. Voilà le nègre Eustache, qui a été très persévérant dans la bienveillance et dans les affections. C'est la persévérance qui lui a donné la force nécessaire pour agir long-temps dans le même sens.

Voilà le général Lamarque, chez qui cette faculté n'est pas moins prédominante.

Chez certains brigands, on la trouve aussi très forte; c'est un grand malheur, parce que, ainsi que je vous l'ai dit, ils persistent dans le crime.

Fieschi, dont nous avons déjà parlé, mais très légèrement, que voyez-vous dominer chez lui? des organes que vous connaissez déjà, l'estime de soi, et surtout la vanité; car l'estime de soi n'est pas très large. Ainsi, cette masse dépend particulièrement du désir de l'estime des autres, de l'amour de l'approbation, que nous appellerons ici vanité, parce qu'il n'avait pas une haute intelligence. Voilà la ténacité, qui est extrêmement prononcée, et ces organes sont soutenus par une énergie notable de tempérament; car il faut tenir compte de la vitalité.

Voilà un assassin parricide que vous connaissez déjà, c'est Martin: cet homme, vous le savez, a fort peu d'intelligence, avec des instincts animaux prédominants. Dans ces cas, la persévérance ne peut s'appliquer qu'au mal, et ne mérite pas d'autre nom que celui d'entêtement.

Voici un autre parricide de la même espèce; vous

voyez encore la fermeté prédominer sur l'intelligence, qui est assurément très en défaut, ainsi que tous les sentiments supérieurs; l'organe n'a donc pu exciter que les hideux instincts que vous voyez élargissant le bas des parties latérales.

Animaux. — M. Vimont leur accorde la fermeté, surtout au renard, au chat, au chien. Il remarque d'abord, ce que tout le monde sait, que le chat reste des heures entières en observation dans la même attitude. Ce n'est assurément pas par lenteur, par inertie. Tout le genre *felis* se compose des animaux les plus agiles, les plus forts dans le système musculaire qui se rencontrent parmi les quadrupèdes. On sait que leur corps est souple, élastique, que leur peau est électrique; leurs yeux sont brillants dans l'obscurité, et leur férocité égale leur force musculaire. Ce n'est donc pas par inertie de tempérament, je le répète parce que cela est nécessaire, c'est par une impulsion instinctive que cet animal reste des heures entières en observation; ce n'est pas non plus par crainte d'être surpris, c'est par le désir de surprendre sa proie; mais la ruse seule ne lui donnerait ni la patience ni la persévérance dont il a besoin. Tels sont les motifs qui portent M. Vimont à lui accorder l'organe, qu'il a d'ailleurs constaté dans le cerveau de ce carnassier.

Il l'accorde également aux chiens de chasse, et

il cite un fait bien remarquable qui annonce en lui vraiment un observateur. On voit quelquefois des chiens de chasse qui se mettent en arrêt dans une position assez extraordinaire, ou dans un lieu qui ne paraît pas favorable à leur maître pour être le gîte d'un gibier de quelque valeur, et cependant ces chiens, quoique leurs maîtres leur ordonnent de partir, les appellent, les maltraitent, persistent dans leur arrêt; et très souvent, ajoute M. Vimont, ils ont raison. Le chien était un animal important à observer, car il est d'une vivacité supérieure à celle du chat, et n'a pas autant de ruse. Par ces comparaisons, la faculté dont il s'agit se trouve distinguée de celles avec lesquelles on aurait pu la confondre. M. Vimont parle aussi du chien basset, qui persiste à poursuivre le lièvre jusqu'à ce qu'il soit forcé. Le renard donne également des preuves très remarquables de persévérance.

En somme, M. Vimont est disposé à croire à l'existence de cet organe chez tous les animaux supérieurs. Il pense qu'il joue un rôle dans l'emploi soutenu qu'on leur voit faire de leurs facultés; je suis assez de cet avis. Je crois qu'il faut une impulsion particulière pour inspirer la patience à certains animaux carnassiers. Ceux qui observent leur proie et l'attendent pendant long-temps, ne pourraient le faire sans cela. Ce n'est pas la réflexion qui les y porte; ces animaux n'ont pas calculé les mœurs, les

habitudes de leur proie ; ils n'ont pas dit, comme dirait un homme : « Cet animal sort à telle heure pour aller chercher sa nourriture, a besoin de tant d'heures de sommeil, est forcé de prendre telle route pour trouver de l'eau ; l'amour, le soin de ses petits changent ses habitudes de telle façon ; si je le guette à telle heure et en tel lieu, je le surprendrai. » S'ils savaient cela, ils n'arriveraient qu'à l'heure juste. Mais ils savent qu'il faut attendre, et ne peuvent y être forcés que par une impulsion toute-puissante. Il est donc nécessaire d'admettre cet organe chez les animaux, à moins qu'on ne veuille retomber dans le vague de l'instinct indéfini, sorte de providence inintelligible, imaginée par les philosophes pour les animaux.

Nous allons terminer par la conscience.

16. CONSCIENCE.

C'est une question importante et belle, je vous demande le temps nécessaire pour la traiter. Cette faculté avait échappé à Gall, qui rapportait la conscience et la justice à la bonté. Nous la devons à l'esprit observateur de Spurzheim.

Situation. — Sous le pariétal, sous la partie latérale de la voûte du crâne, des deux côtés de la fermeté, en avant de l'approbativité, en arrière de l'espérance, au-dessus de la circonspection. On lui assigne pour siége une circonvolution qui se dirige

obliquement de haut en bas et d'arrière en avant, de la fermeté vers la circonspection. Cette région ne porte aucun numéro sur la tête-modèle de Gall. Remarquez bien la position de cette faculté, avant que j'entre dans les dissertations qu'elle exige.

Action ou influence directe. — C'est le sentiment de ce qui est juste et injuste, du devoir, de l'obligation morale. Cette faculté est considérée par les philosophes modernes comme tout-à-fait immatérielle, parce qu'on ne peut pas la dériver des sensations, ni des perceptions. Le sentiment du devoir, disent-ils, la conscience du bien et du mal, est quelque chose qui ne tombe pas sous les sens, qui est supérieur à la matière, qui est même étranger à l'intelligence comme au savoir : c'est une vertu posée dans l'âme humaine par la main du créateur. Cet éloge est fort beau, et je me garde bien de le critiquer; je dis seulement que cette sublime faculté se rattache, par sa manifestation, à un organe; voilà ce que je crois devoir ajouter.

Première application : aux actes, et aux hommes, pour les juger. — On juge chez les autres ce qui est bien, ce qui est mal, d'après son sentiment intérieur et même sans éducation. Vous avez des paysans qui distinguent, par le sens intime, ce qui est juste de ce qui ne l'est pas; ce fait de morale est un de ceux dont on convient le plus généralement dans l'état social. *La voix du peuple est la voix de Dieu;* c'est

dans ce proverbe que se trouve l'expression de ce sentiment. En général, les masses raisonnent assez juste sous le rapport du bien et du mal, quoique pourtant elles ne soient pas à l'abri de toute erreur sur la valeur réelle des actions. Mais nous allons nous expliquer.

Seconde application : à nos instincts, à nos sentiments, à nos actions propres. — Nous les jugeons d'après ce sentiment-là, comme nous jugeons celles des autres. Nous nous applaudissons d'avoir fait certaines actions ; nous nous blâmons d'en avoir fait d'autres ; nous ne le manifestons pas toujours, nous avons des sophismes pour dissimuler aux yeux d'autrui ; mais il y a chez nous la conscience, et, qui le croirait ! la conscience est en proportion du développement de cette partie du cerveau. Cela paraîtra un paradoxe, quelque chose d'impie, de blasphématoire à certains philosophes, à certains croyants ; peu importe, il faut énoncer la vérité. Toutefois, on sent combien il importe que cette conscience soit éclairée par l'intelligence ; et, lorsqu'elle l'est convenablement, elle doit encore être secondée par la coexistence des autres sentiments supérieurs. Autrement, la conscience se modèle sur l'exemple ; on juge bon ce qu'un autre a jugé bon ; ce que celui que l'on vénère a jugé tel ; ce que la personne que l'on regarde comme la plus instruite, la plus importante, a jugé convenable.

On juge donc d'après l'inspiration des sentiments et de l'intelligence des autres. Mais quand l'organe est très fort et, qu'en même temps il y a de l'intelligence et d'autres sentiments supérieurs, on juge d'après soi. Cette faculté devient ainsi l'origine du sentiment de la satisfaction de nous-mêmes, qui s'ajoute au sentiment de l'estime de soi, et au sentiment de l'estime des autres.

Veuillez remarquer que l'estime de soi, l'estime des autres et la conscience, considérés comme organes, forment un groupe; aussi toutes les grandes et belles têtes offrent ce groupe. Ce groupe n'est pas prédominant chez Lacenaire, gardez-vous de le croire, quoiqu'on ait dit que la tête de ce misérable ne différait pas de celle d'un honnête homme. C'est la vanité qui l'emporte dans ce groupe. Mais lorsque l'organe de la conscience se trouve développé en même temps que l'estime de soi, qui est au milieu, et l'estime des autres, qui est des deux côtés, cela constitue un groupe de facultés extrêmement favorables. Alors vous concevez comment il en résulte la satisfaction de soi-même. Celui qui, dans ses souvenirs, n'a que des actes et des pensées de justice, de bonté, de bienveillance, éprouve réellement la satisfaction de lui-même. Celui qui trouve parmi les actes qu'il a faits quelque chose de répréhensible, se le dissimule, le cache aux autres comme il peut,

mais il n'empêche pas le sentiment de conscience de désapprouver; de là l'origine du remords, si nos actions nous paraissent blâmables. De là aussi, messieurs, un des éléments de l'indignation, lorsque l'organe de la justice coïncide avec celui de la colère, qui est, suivant l'opinion commune des phrénologistes, le même que celui de la destruction. On se fâche contre les actions iniques, contre ce qui blesse la justice, le bon droit; et quand l'organe est très développé, on se fâche plus contre ces choses-là que contre toute autre. Voilà donc encore une nouvelle acception du mot indignation.

Permettez-moi de vous soumettre une idée. Il me paraît que c'est surtout le sentiment de conscience et de justice qui a inspiré au XVIIIe siècle l'idée de l'égoïsme bien entendu. On a dit : « Celui qui fait ce qui est juste, ce que le devoir commande, au détriment de sa fortune, de sa réputation, de sa vie, est encore un égoïste. Il cherche la satisfaction de lui-même, il veut être content de lui. » Avouez que c'est un bel égoïsme que celui-là. Mais un tel sentiment ne mérite pas ce nom; ce n'est pas là de l'égoïsme, et en voici la raison : l'impulsion primitive nous pousse vers ce qui est juste sans le projet de nous satisfaire; le sentiment de satisfaction ne paraît qu'après l'accomplissement de l'œuvre. On peut en dire autant des actes de bienveillance, car le bienveillant ne sent d'abord que le désir

d'obliger. Il n'y avait que la phrénologie qui pût dissiper cette erreur, en signalant, pour les sentiments de justice et de bienveillance, des organes différents de celui qui est l'origine de la satisfaction de soi-même.

Eh! pourquoi ne serait-on pas content de soi lorsqu'on a fait une belle action? Et en même temps pourquoi ne s'indignerait-on pas contre une mauvaise, lorsqu'on est d'ailleurs un peu disposé à se fâcher. Quelquefois on souffre de voir le mal, mais on ne s'emporte pas, parce que l'organe élémentaire de la colère se trouve peu développé.

L'organe dont je vous entretiens nous porte donc à faire le bien et à fuir le mal, d'abord par pur amour de la justice, et après l'expérience et pour le plaisir de la satisfaction de nous-mêmes. De plus il nous porte, suivant Combe, à juger favorablement les motifs d'autrui. Moi je crois que la bienveillance contribue à cette dernière impulsion.

Défaut. — Les conséquences du défaut de conscience et de justice sont la prédominance des penchants les plus forts, et vous concevrez cela sans difficulté. Le sentiment de justice manquant, l'intellect ne trouve pas de raisons à opposer au penchant dominant. Si la conscience existait, l'intelligence nous ferait dire : Je vais blesser ma conscience si je fais cette mauvaise action; mais si le sentiment de conscience et de justice manque,

l'intelligence ne trouve plus ce motif-là. Que trouve-t-elle donc? l'intérêt de chaque passion. Il y a donc ici deux espèces d'intérêt qui se balancent : l'intérêt de la passion qui domine et l'intérêt du sentiment de justice ; or, ce dernier correspond, comme la bienveillance, à ce que le XVIIIe siècle appelait l'égoïsme bien entendu, et l'intérêt de la passion, à l'égoïsme de bas étage. Je crois que c'est là vraiment l'explication de ces différentes opinions.

Il résulte encore du défaut de cet organe, et j'appelle votre attention là-dessus, la désapprobation, le mépris de ceux qui agissent d'après leur conscience. Ceux qui n'en ont que fort peu n'expliquent pas les actes d'autrui par l'inspiration de ce sentiment. Ils se figurent que l'intérêt des passions a seul inspiré les actes de vertu ; et d'un air fin et intelligent, ils vous dévoilent les motifs secrets qui ont poussé tel ou tel homme de bien à faire des choses qui vous paraissent désintéressées, sublimes, admirables. L'explication de cette tactique s'offre d'elle-même ; ils lui supposent des motifs de même nature que ceux auxquels ils ont coutume de céder. C'est encore la phrénologie qui découvre ces ressorts cachés du moral humain. C'est ainsi que raisonne l'avare, qui explique les actes des autres par un intérêt pécuniaire caché. Il n'y a que

deux espèces d'hommes pour Harpagon : les gens d'esprit qui s'enrichissent ; les sots qui ne s'enrichissent pas ou qui se ruinent. Point d'excuse à ses yeux pour celui qui n'est pas riche. Un proverbe vulgaire a rendu ces faits en peu de mots : *On mesure les autres à son aune ;* mais les preuves n'en sont données que par la phrénologie.

Aussi j'ai lu avec un grand intérêt ce qu'on appelle la philosophie du sens commun, qui tire parti de toutes les opinions répandues dans le public et que les arguties des philosophes ne peuvent jamais faire taire complétement.

Le défaut de conscience me paraît inspirer les moyens violents pour la coercition du crime. Ceux qui en sont dépourvus ne conçoivent pas, en effet, que l'on puisse corriger un homme en s'adressant aux sentiments supérieurs, à la conscience surtout ; alors ils frappent du glaive, ils meurtrissent, ils flétrissent, ils tuent le coupable. C'est la colère qui préside à cette espèce de législation. Cependant vous devez savoir tous que, dans le moment où nous vivons, il s'élève un sentiment intérieur qui me semble partir de la conscience et de la bienveillance réunies, contre cette espèce de législation. Les philanthropes disent et répètent : « Pourquoi ne chercheriez-vous pas à corriger cet homme, au lieu de le faire mourir ; qui vous donne la certitude qu'il est incorrigible ? Avez-vous épuisé tous les moyens que

le progrès des connaissances nous fournit, pour réveiller en lui les germes des vertus sociales?... »

Vous savez, messieurs, que la question de la peine de mort est à l'ordre du jour; elle se traite dans les assemblées nationales, dans les académies, et le système de correction est continuellement élaboré par une foule de philanthropes, qui sont en même temps des hommes bienveillants et des hommes de conscience, lesquels travaillent continuellement à faire prédominer les sentiments qui les animent; mais malheureusement ils n'exercent pas encore assez d'action sur la routine.

A cette occasion, je vais encore vous soumettre une idée. Dans certaines croyances, on trouve ces deux idées : le purgatoire correspond au système de correction; l'enfer au système de destruction; car tout le monde intellectuel est calqué sur le monde réel. Espérons que si le système qui condamne la destruction, la peine de mort, système qui a déjà fait des progrès, puisque la torture a disparu, espérons, dis-je, que si ce système prévaut dans le monde réel, le purgatoire prévaudra, et l'enfer disparaîtra dans le monde intellectuel. (Applaudissements.)

M. Combe est d'avis que le défaut de cet organe met obstacle aux progrès de la phrénologie; je suis aussi de cette opinion; car ceux qui n'ont pas de conscience, ne voient que calcul, que comédie dans les actions des autres. Ainsi, il est très possible

que plusieurs de nos adversaires ne nous considèrent que comme des gens jouant un rôle, et non pas comme des hommes convaincus de l'importance, de la nécessité de la doctrine. Je n'insiste pas davantage sur ce point, car je ne veux pas ici élever de polémique, Dieu m'en garde! Je ne cherche qu'à découvrir la vérité, ou du moins à inspirer le désir de la découvrir.

Auxiliaires. — Les organes qui me paraissent aider celui-ci dans son action sont, parmi les sentiments, l'estime de soi et l'estime des autres. Je ne doute nullement de cette proposition, c'est pourquoi je vous disais tout à l'heure que l'amour de soi et le désir de l'approbation sont voisins, très fréquemment développés d'une manière simultanée, et que cette combinaison donne, en général, de grands résultats. Il est très curieux et très intéressant de vérifier, chacun dans votre sphère, quand vous trouvez un homme éminemment moral, consciencieux, s'il réunit ces différents organes, s'il est en même temps ferme et vénérant, s'il fait cas de l'opinion que les autres peuvent avoir de lui en même temps qu'il est jaloux de mériter sa propre estime, et s'il sait jouir de la satisfaction d'avoir fait le bien.

La circonspection me semble aussi un organe coadjuteur de celui-ci, parce qu'il retient ce sentiment comme tous les autres, et favorise le déve-

loppement et la maturation des idées qui doivent lui donner de la consistance. Les hautes facultés intellectuelles viennent surtout à son appui, comme nous l'avons vu.

Antagonistes. — L'opposition au sentiment de conscience et de justice se trouve dans les instincts latéraux du bas étage ; les têtes latérales se plaisent dans la destruction, dans la petite et la basse finesse, dans le rire dit satanique. Cette race d'hommes offre presque toujours cette région développée. Ces gens tendent à l'égoïsme, ainsi que leurs affections le commandent; ils ne conçoivent pas les sentiments élevés. — Les affections, même les plus douces, combattent aussi cet organe ; car on a de l'indulgence pour ceux qu'on aime. Les Brutus sont rares.

Combinaisons en général. — L'organe pouvant être plus ou moins fort relativement aux autres, on conçoit que l'homme consciencieux peut très bien ne pas toujours obéir à sa conscience. Rien n'est si commun que cela. L'instinct cependant ne se tait jamais; il peut céder un instant à d'autres organes qui sont excités, mais il revient toujours pour réprouver; de là le mot de *remords*, qui se retrouve aussi dans tous les idiomes : *Remordentis conscientiæ stimulus.* C'est une immense conquête, pour l'histoire naturelle, de rattacher des sentiments comme ceux-là à des objets matériels, dans le système nerveux.

Tout cela était en l'air, on pouvait le nier à volonté ou bien l'affirmer, se servir de subtilités pour soutenir ou pour contredire une opinion, tandis que les organes sont perceptibles pour les sens. Quand on rencontre un organe pour la faculté au milieu d'autres qui correspondent à des sentiments différents, que voulez-vous qu'on objecte si la conduite est d'accord avec l'organisation ? On ne peut que nier les faits, comme cela se pratique aujourd'hui ; mais la route de l'observation est tracée, et chacun peut, en la parcourant, les vérifier.

Exemples. — Les exemples se trouvent dans la plupart des hommes supérieurs ; ce sont toujours les mêmes têtes. Voici la tête de *Charpentier*, qui en effet réunit toute cette masse. Toutes les têtes supérieures sont dans ce cas. Voyez Manuel, etc.

Lorsque la conscience manque, la saillie de la région qui correspond à cette faculté ne dépasse pas les organes voisins, ou plutôt elle est remplacée par une dépression. Lorsqu'au contraire la conscience existe, la saillie se prolonge, et l'organe se trouve au niveau de l'estime de soi et de la circonspection. Dans la tête de Bagnol, vous voyez une espèce de dépression, mais qui ne correspond pas à cet organe ; elle porte plutôt sur le lieu de l'espérance.

Ce qu'il y a de bien important pour l'honnête homme, c'est cette masse-ci, formée par la réunion de l'estime de soi, de l'estime des autres, de la

conscience, avec la vénération; car il en faut jusqu'à un certain point pour compléter une belle tête. Voici la tête de Foy, qui fut l'idole du parti libéral. Voyez comme toute cette masse est prononcée. Nous n'avons pas fait exprès toutes ces têtes, et cependant, les formes se trouvent toujours d'accord avec les facultés. Voilà Casimir Périer; même concordance. Nous en comptons beaucoup parmi les hommes vivants. Malheureusement nous ne pouvons pas vous exhiber toutes les têtes remarquables.

Vous ne trouverez pas un brigand chez qui cette masse soit prédominante. Voyez, en effet, comme cette région est maigre, comme le haut de la tête est évidé en forme de toit. J'ai chez moi quarante têtes de suppliciés; dans presque toutes, cette conformation frappe les yeux; il y a des variétés, mais jamais le groupe des bons sentiments ne donne une largeur suffisante au sommet de la tête. C'est quelque chose que ces masses de faits; avec des arguties et de mauvaises plaisanteries, on n'en détruit pas la valeur. Voilà cet infortuné Dodd, qui s'est fait pendre pour avoir voulu obliger en faisant de fausses signatures; mais il n'avait ni conscience, ni estime de soi, ni circonspection. Eh bien! c'est encore une tête vraiment classique; vous voyez que ce qui domine ici a dû gouverner, et que la partie que nous étudions a été d'une moindre action. Au jugement de cet homme, qui était d'ailleurs éloquent, tout

l'auditoire pleurait; mais le respect pour la loi dut l'emporter; il fut condamné à mort.

Voici des têtes de malheureux, de parricides; voyez comme tout est maigre dans cette région supérieure. Je ne crains pas plus de prendre Lacenaire que Fieschi ou qu'un autre : assurez-vous que la domination n'est ni dans les sentiments supérieurs ni dans l'intelligence. Il y a bien un peu de vénération, mais la conscience surtout est en défaut. C'est Spurzheim qui a découvert cet organe, et je considère cette découverte comme un des faits les plus importants pour la morale; aussi les phrénologistes n'ont-ils pas hésité à l'admettre. Voilà Fieschi : vous trouverez encore un plan incliné d'arrière en avant sur le sommet de la tête, parce que tous les organes de la région moyenne et antérieure sont déprimés; il reste en arrière l'amour-propre avec peu d'estime de soi, avec des passions et la destruction plus ou moins sur les côtés, c'est-à-dire une intelligence dominée par les instincts et par les sentiments de mauvais aloi.

Animaux. — Quant aux animaux, tous les phrénologistes que je connais leur refusent cette faculté. Cependant je pense, moi, que l'esquisse de ce sentiment existe chez l'éléphant, le chien et même le cheval. Quand ces animaux sont maltraités mal à propos, ils distinguent cette injustice; ils sont jusqu'à un certain point comme les enfants; les

enfants, même tout jeunes, savent quand on se rend coupable d'injustice envers eux; ils le témoignent en se révoltant, tandis qu'ils se soumettent s'ils sentent qu'on leur impose un juste châtiment. J'ai, quant à moi, croyance, conviction, dans l'esquisse des sentiments chez les animaux dont les cerveaux ont du rapport avec le nôtre.

DOUZIEME LEÇON.

20 JUIN 1836.

17. ESPÉRANCE.

Messieurs,

Nous en sommes au n° 17 des facultés, et 8° des sentiments; suivant les phrénologistes, c'est l'*espérance*. L'espérance est une faculté que Gall n'a pas admise; il avait laissé un espace, un vide sur son crâne-modèle, dans la région qui, depuis, a été consacrée à cette faculté. Spurzheim a remarqué que l'espérance pourrait fort bien correspondre à cette région du cerveau. Combe et les phrénologistes étrangers, guidés par ses observations, en ont fait d'autres, et l'organe a été admis.

Situation. — De chaque côté de la fermeté, se dirigeant obliquement de dedans en dehors vers la circonspection, en avant de la justice ou conscience, en arrière de l'organe du merveilleux, avec lequel l'espérance paraît parfois se confondre. C'est ce qu'on peut vérifier sur la tête-modèle préparée par Spurzheim.

Action ou influence directe de cet organe. — C'est l'espérance ; cette expression est assez caractéristique. Lorsque l'espérance domine, elle paraît dans tous les discours de celui chez qui elle existe ; elle brille dans ses yeux lorsqu'on l'entend discourir; elle s'exprime dans ses traits, auxquels elle donne une action toute particulière. Elle se porte toujours sur l'avenir, elle lève toutes les difficultés. Il n'y a pas d'obstacles pour les hommes espérants; dans la société, ils voient tout en beau, ne doutent de rien, font disparaître d'un mot, lorsque le langage coïncide, toutes les difficultés; préviennent toutes les objections.

Applications et associations. — Cette faculté s'associe, par conséquent, aux désirs de tous les organes, car il y a toujours un désir dans nos facultés; toutes veulent être satisfaites quand elles se prononcent. Eh bien! c'est l'espérance qui leur promet la satisfaction. Voilà son caractère particulier. Pour bien l'observer, il faut la trouver chez les personnes où elle prédomine, et il y en a beaucoup. J'en ai

connu qui faisaient disparaître toutes espèces de difficultés, qui ne doutaient de rien, qui racontaient avec une expression de joie, de plaisir, de bonheur, les succès qu'ils allaient obtenir. Ainsi l'application de la faculté se trouve chez les hommes à projets, chez les spéculateurs dans les affaires, à la bourse, dans les entreprises, chez les joueurs, où cet organe est d'ordinaire prédominant.

Auxiliaires. — L'organe de l'espérance est aidé dans son action par le merveilleux, dont nous allons parler incessamment; et quand cette association existe, les personnes voient des merveilles s'accomplir dans l'avenir. Si cela s'applique aux idées religieuses, alors c'est un avenir heureux dans l'autre monde qui luit aux yeux des espérants; si aux affaires temporelles, c'est un succès prochain qui tiendra du prodige, qui étonnera tout le monde; et si les espérants sont doués en même temps de la faculté d'élocution et de l'idéalité, les auditeurs résistent difficilement à l'influence qu'ils exercent sur eux. Les hommes à grandes espérances se font illusion sur toutes sortes de choses. Je crois devoir ajouter que la facilité d'élocution contribue à entretenir cette illusion; car lorsque la parole est facile, l'homme se laisse séduire par les belles phrases qu'il fait; il s'y complaît, comme le menteur qui, pour avoir souvent raconté une chose fausse, finit par s'imaginer qu'elle est vraie. Rien n'est si com-

mun; dans Paris, par exemple, on trouve à chaque instant de ces hommes qui en séduisent d'autres, et les entraînent dans ses entreprises ruineuses. Le merveilleux, l'idéalité ou imagination et l'organe de la parole peuvent donc être considérés comme les principaux auxiliaires de l'espérance.

Antagonistes. — Les organes qui s'opposent à l'action de celui-ci méritent votre attention. J'y vois d'abord de la circonspection, qui est pour ainsi dire l'ennemie jurée, l'ennemie mortelle de l'espérance. Aussi, pour que l'espérance agisse avec beaucoup de liberté, beaucoup d'activité, il ne faut pas qu'il y ait de circonspection. Alors l'homme s'élance sans que rien l'arrête; mais quand il y a quelque circonspection, les choses sont balancées; il n'y a plus rien de saillant. Quelquefois aussi la coexistence de cet organe avec la circonspection donne des alternatives d'espérance et de découragement, parce que tantôt l'homme s'abandonne à l'espérance, et alors tout lui sourit; tantôt la circonspection prend son tour, se venge, présente tout en noir, et l'homme est ballotté entre deux sentiments. Il n'a plus de certitude; il ne sait plus dans quel sens il doit diriger ses actions.

Les autres organes correctifs de celui-ci sont ceux de l'intelligence, dont les effets ont quelques rapports avec ceux de la circonspection. Mais lorsque la circonspection et l'intelligence sont faibles en

même temps que le merveilleux est fort, l'espérance règne impérieusement, et cela constitue des enthousiastes d'une espèce très remarquable.

Défaut. — Le défaut de cet organe entraîne l'incertitude, le découragement, surtout si la circonspection prédomine; une telle combinaison empêche de rien entreprendre, rend l'homme inactif, purement spéculatif, et sans aucune action morale, à moins que quelque faculté très active, comme la destruction, ne vienne de temps en temps l'exciter.

Animaux. — Chez les animaux, on n'a rien pu distinguer qui eût rapport à cette faculté. Aussi les phrénologistes la regardent-ils unanimement comme propre à l'homme. Une observation plus attentive, plus soutenue, fera peut-être découvrir, chez les animaux, quelques impulsions dépendant de cet organe; mais comme il ne faut jamais se livrer aux conjectures quand il n'y a pas de fondement, je m'arrête sur cette question.

Exemples.—Nous aurions beaucoup plus d'exemples, si l'on pouvait mouler tous ceux dont les têtes offrent des organes bien prononcés. Voici pourtant un exemple d'espérance, de crédulité, de merveilleux, dans cette tête où existait la tendance au jeu de la loterie, c'est celle de Destainière. Voyez comme cette partie est dominante, comme l'imagination et le merveilleux viennent se joindre à l'espérance! cela forme un demi-cercle prononcé. L'estime de soi,

la conscience, s'y trouvent, à la vérité, mais ces facultés sont dominées, parce que l'éminence que vous voyez ici appartient à la bonté, et il reste peu d'espace pour les facultés intellectuelles; elles ne dominent donc pas à beaucoup près; la causalité est surtout peu prononcée; la circonspection n'a pas de prépondérance. L'homme que cette tête représente a donc dû obéir aux impulsions de l'espérance et de la merveillosité. Ce n'est qu'ainsi qu'on peut appliquer la phrénologie.

Voilà une tête du même ordre (Demorlanes), espérance, merveilleux, imagination, avec faible intelligence, d'où jeux de hasard, orgueil; justice, assez; mais que peuvent ces facultés sur l'espérance et le merveilleux? Peu de chose. Tout cela domine aussi la circonspection, ainsi que dans l'autre tête que je viens de vous montrer.

Voici encore un homme dominé par les idées religieuses (Roland) chez qui vous voyez l'espérance très prononcée, se fondant encore avec le merveilleux et l'idéalité que nous allons décrire à l'instant même. Tout cela domine les facultés intellectuelles; car la saillie du haut du front résulte du prolongement du merveilleux qui vient se joindre à la gaieté, et non de la comparaison ni de la causalité. L'éducabilité, ou organe des faits, est en défaut dans cette tête; c'est un grand déficit, car l'amour des faits est un puissant correctif des écarts de l'imagination

et des illusions d'une espérance alimentée par le merveilleux.

Voici un homme qui, de mathématicien, s'est changé en prédicateur religieux, dans l'espoir des récompenses célestes ; c'est Parris. Vous voyez encore cette éminence du merveilleux ; elle concorde avec l'espérance. C'est un excellent homme ; voilà la justice, la bienveillance ; eh bien ! tout cela ne l'a pas empêché de sacrifier la certitude des mathématiques aux illusions de l'ascétisme, aux espérances d'une vie future, tant est grande l'influence de l'organisation ; mais aussi les facultés intellectuelles, comme écrasées sous le merveilleux, n'ont rien fait pour le préserver de ce genre d'aberration. Au surplus, on peut être mathématicien avec un médiocre jugement; mais alors on n'est pas un mathématicien de génie.

Chez l'abbé Grégoire, connu de tout le monde, vous voyez encore cette espérance fort saillante; elle ne l'abandonna jamais; les personnes qui ont toujours en vue le bonheur céleste ont cette partie-là très prononcée. Cela s'accorde, chez cet évêque, avec des sentiments supérieurs, j'en conviens; mais l'intelligence est encore dominée par les sentiments supérieurs. Voilà une des plus belles têtes que nous ayons, celle de Foy. Vous voyez pourquoi l'espérance ne l'a jamais abandonné dans ses projets.

Voici une partie de la tête de Napoléon, que j'ai

démarcation bien tranchée. Il s'agit de savoir si la postérité confirmera son jugement; mais jusqu'ici il n'a pas été infirmé.

Spurzheim lui donna, dans son ouvrage français publié à Paris, le nom de *surnaturalité*; mais plus tard, ayant sans doute reconnu que l'homme ne peut pas sortir de la nature, il changea cette dénomination en celle de *merveillosité*. Ceux qui veulent, malgré cela, de la surnaturalité, peuvent en admettre tant que bon leur semblera, mais il faut qu'ils renoncent à la démontrer, et qu'elle reste en définitive dans le sentiment; c'est-à-dire qu'elle n'existe que comme un fait de sentiment. Il y aurait de la fatuité à croire que nous pouvons nous élancer au-delà de la nature. Hélas! nous ne pouvons même pas l'explorer, cette nature. Nous sommes attachés à notre planète au point que nous ne pouvons pas nous élever à trois lieues au-dessus de la superficie de la terre, ni pénétrer une lieue dans la croûte de notre globe, sans perdre la vie. Nous sommes une production de ce globe, née sous l'influence du régulateur éternel. Qu'est-ce donc que nous voulons dire par le mot de surnaturalité? Quoique Spurzheim eût une grande tendance à la prétendue surnaturalité, il renonça à cette expression.

Situation. — Le siége de la merveillosité est une longue circonvolution horizontale placée entre la mimique et l'idéalité. Observez la partie antérieure

du cerveau, qui est régulière sur ce plâtre. Voilà la bonté, voilà la mimique, voilà l'idéalité, et puis voici la merveillosité, n° 18.

Ainsi les rapports de cette circonvolution allongée sont les suivants : elle se trouve placée aux parties supérieures, antérieures et latérales du crâne, se prolongeant depuis le haut du front, de chaque côté, sur le sommet de la tête, jusqu'à l'organe de l'espérance. On voit, le long de son bord interne, la vénération en arrière, et l'imitation en avant, car elle égale presque les deux en longueur; son bord externe correspond à l'idéalité ou imagination; enfin son extrémité antérieure vient se fondre dans la gaieté et répond au côté externe de la causalité. Lorsque cette circonvolution est fortement développée, elle soulève de chaque côté les parties antérieures et supérieures de la tête, et se terminant aux régions supérieures du front, elle forme une espèce d'angle saillant qui rend le front carré; lorsque la mimique et la bienveillance ont élargi le haut du front, ces éminences représentent deux espèces de cornes. Pour vous en faire une idée, examinez les gravures des saints les plus enthousiastes, les plus sujets aux extases, aux visions : vous la verrez très distincte dans la gravure, historique suivant la légende, qui représente saint Antoine. L'organe y forme deux éminences qui poussent en haut les cheveux, au-dessus des angles externes des yeux.

On lui voit faire la même saillie dans quelques tableaux de Moïse. Ce rapport des histoires sacrées et profanes avec la phrénologie est quelque chose d'étonnant; mais enfin il est impossible de le méconnaître. Au reste, nous vous ferons faire ces remarques sur les têtes où cette faculté est prédominante.

Action ou influence directe. — C'est la disposition à croire aux merveilles, à ce qui est hors des lois de la nature, aux miracles, aux sortiléges, aux revenants, aux démons, à la magie, aux fées, aux farfadets. Vous trouverez la pâture favorite de cette faculté dans les Mille et une Nuits. Cet ouvrage est composé sous l'influence de l'organe qui correspond à la merveillosité, ainsi que les vies des saints, la légende, avec les nombreux miracles qu'elle contient et qui ne coûtaient rien aux écrivains dans ce temps d'ignorance et de superstitions; car, qui aurait osé les démentir? Mais ici, la mysticité se joint au merveilleux; ce qui n'existe pas dans les contes empruntés aux Arabes, d'où résulte plus de plaisir pour les lecteurs. L'ancienne mythologie des Grecs, fondée elle-même sur des traditions venues de l'Orient, et presque toute résumée dans les Métamorphoses d'Ovide, en un mot, toutes les théogonies des anciens peuples offrent les premières traces de l'influence de notre organe sur l'appareil intellectuel.

Cette faculté procure des jouissances dans l'ex-

traordinaire ; c'est donc un sentiment, une espèce de plaisir non raisonné. En effet, il n'y a pas de raison dans le mouvement qui porte l'homme à se représenter les choses extraordinaires, à les admirer, à tomber dans l'enthousiasme, dans l'extase, lorsqu'on les raconte, ou lorsqu'on les entend raconter.

Voici une autre forme de manifestation de la faculté, suivant les phrénologistes; c'est l'étonnement. Si un homme chez qui cet organe domine vous rencontre inopinément, il est étonné, il ne revient pas de vous avoir rencontré; vous avez beau lui raconter la série des événements par lesquels vous vous êtes trouvé en contact avec lui, il reste sur le même sujet: il est étonnant qu'il vous ait trouvé. Tout étonne donc ces personnes. Elles rient facilement et sans motif de gaieté; c'est encore ce que j'ai vérifié; elles admirent et rêvent avec la même facilité. C'est un singulier organe que celui du merveilleux. Mais tous ces mouvements sont le signe de l'ignorance. Quand on ne sait pas les faits, on se les représente au gré de la faculté, et cela donne des jouissances sentimentales qui détournent de la réflexion et de la vérification. On est attentif à cette espèce de jouissance qui vient de l'étonnement, de la surprise, de la beauté du spectacle, et l'on ne pense pas à réfléchir. Voilà l'organe; que voulez-vous, messieurs! il est dans la nature.

L'illusion est son effet; quand il domine dans

l'appareil cérébral, on se livre facilement aux rêveries, on fait des châteaux en Espagne; les chimères que l'on se représente paraissent réelles; on éprouve toutes les sensations qui sont attachées aux différents spectacles qu'on se représente en vertu de la faculté. C'est une espèce de rêve tout éveillé. Ainsi les hommes dominés par ce sentiment aiment à réaliser les chimères. Cet organe domine dans le premier âge de notre vie et règne même en souverain. Rien n'est frappant comme le plaisir avec lequel les enfants se prêtent à toute espèce d'illusions, comme ils font attention à tous les contes de fées, de revenants, à toutes les choses extraordinaires qu'on leur raconte. Mais on peut réprimer cet organe par ceux de la raison, et il faut le faire de bonne heure. Il se conserve aussi bien plus, dans l'âge adulte, chez la femme que chez l'homme. Malheureusement il y a beaucoup d'hommes qui sont femmes sous ce rapport. Présentez à un de ces hommes une chimère, il la croira présente, il la réalisera, il se laissera séduire, et plus elle sera extraordinaire, plus il sera enchanté, plus il sera transporté. Ainsi vous voyez qu'il y a là deux éléments : l'un d'éprouver une émotion agréable ou pénible, mais que l'on cherche toujours à prolonger par la représentation, le récit ou la remémoration des choses extrêmement saillantes, extraordinaires; l'autre, de les inventer soi-même, en se figurant les

faits autres que ce qu'ils sont; ce qui implique l'ignorance des véritables faits, et surtout celle des causes.

J'ai cherché à vous donner une définition positive de cet organe.

Applications. — Voici les applications qu'on lui trouve dans l'ordre social. Sur ceci il n'y aura pas motif de risée, parce que ce sont des faits que nous allons exposer, et les faits ne sont pas risibles.

La première application se trouve chez les premiers apôtres des religions, parce que les religions ne vivent que de merveilleux. Seconde application, chez toutes les victimes des idées religieuses, chez les possédés, chez tous les illuminés, qui ne le seraient pas si les religions et la représentation des choses non naturelles ne les avaient rendus tels. Chez les prédicateurs des religions, qui ont besoin de cet organe; il faut effectivement qu'ils représentent le merveilleux, sans cela ils resteraient au-dessous de ceux de leurs confrères qui sauraient mieux l'exploiter. Vous sentez qu'un logicien en chaire sacrée ne causerait aucune émotion. Il en serait ainsi d'un naturaliste, d'un mathématicien; un homme qui voudrait appuyer une religion quelconque de preuves physiques et mathématiques, deviendrait l'objet de la risée, ou du moins il provoquerait le bâillement et le sommeil; mais celui qui présente une foule d'images ou d'idées extraor-

dinaires, qu'il donne pour de la réalité, excite les passions de toute espèce et est couru par le public. Mais faites attention à ceci. Un spectacle extraordinaire, qu'il fût séduisant de beauté ou repoussant de laideur, ne provoquerait que des émotions passagères s'il était sans vie; il faut toujours que ce spectacle soit animé par les passions, et le modèle en est nécessairement puisé soit chez l'homme soit chez les animaux. Des monstres sont créés par les combinaisons diverses de ces éléments puisés dans nos perceptions, et les passions des auditeurs et des spectateurs sont excitées. Ainsi la faculté appelle à son secours toutes les autres.

Une autre application s'observe chez les comédiens; ils agissent d'après le même mobile que les prédicateurs; ils représentent aussi des passions exagérées, qu'ils n'éprouvent pas, il est vrai, tandis que les prédicateurs peuvent parler d'après de véritables convictions. Pardonnez ce rapprochement. Je respecte toutes les croyances, mais il faut que je note les faits.

Chez les poëtes, surtout épiques et tragiques, les musiciens qui traitent des sujets surnaturels, dits sacrés, qui vivent d'illusions, qui passent leur vie dans la réalisation d'objets fantastiques, l'application de la faculté est fort évidente.

Elle ne l'est pas moins chez les artistes, architectes, statuaires, peintres, dont l'occupation con-

tinuelle est de représenter aussi les idées prétendues surnaturelles, et qui, sans les exprimer par la parole, en rappellent les émotions dans leurs ouvrages, par le coloris, par les formes, par le dessin des groupes, etc., car cet organe étend son influence sur les productions de toutes les facultés humaines.

Cette influence se trouve également dans les appareils religieux, dans les décorations, les illuminations, la musique, le chant des religions qui emploient ces moyens pour se faire des prosélytes, car toutes ne les emploient pas. J'ai l'honneur d'être écouté par beaucoup de personnes instruites, et comme la liberté de la pensée et de la parole existe, je vous rappellerai à cette occasion que les protestants n'emploient pas ces moyens; ils se contentent de la morale, tandis que les catholiques mettent en œuvre toutes sortes de séductions, et entre autres des moyens parfaitement analogues à ceux de l'Opéra pour entretenir la chaleur de leurs prosélytes. Ce rapprochement ne vous étonnera pas sans doute; Luther et Calvin l'avaient fait avant moi. Ce n'est pas de nos jours qu'on pendra ni qu'on brûlera ceux qui compareront le culte catholique au grand Opéra. (Applaudissements.)

Nous sommes ici dans l'observation de l'homme, dans l'histoire naturelle; nous disons qu'il y a des religions qui emploient la séduction, et qu'il y en a d'autres qui ne l'emploient pas. Qu'on nous in-

terpelle pour cela, nous sommes prêts à répondre; nous n'attaquons ici ni le fond, ni les formes des religions; nous étudions les actions et les combinaisons des facultés dont le crâne humain renferme les instruments.

Chez les poëtes qui ont décrit ce que les sens ne peuvent atteindre, Milton, le Tasse, le Dante, notre organe agit encore avec une puissante énergie. Milton nous a décrit le paradis terrestre, la révolte de certains anges, et la chute du premier homme, ce qu'il n'aurait pu faire sans l'influence de la faculté. Le Tasse, auteur de la *Jérusalem délivrée*, s'est laissé aller à des idées ascétiques qu'il a puisées à la même source. Mais le Dante est remarquable par l'association de la destruction, armée de toutes ses colères, avec l'idéalité et le merveilleux. Il s'est attaché à peindre l'enfer et ses tourments; il a raffiné sur les souffrances, les tortures, plus qu'aucun inquisiteur ne pourrait le faire. Tous ces tableaux sont rendus avec une grande force d'expression. Le Dante a donc mis en œuvre, avec la faculté du merveilleux, celle de la parole, celle du mètre, et les autres facultés théâtrales, sous la direction d'une vive intelligence, mais d'une intelligence séduite par les mythes de tout genre, et surtout par ceux du catholicisme.

En religion, on trouve encore cet organe chez les écrivains d'un autre genre. Swedenborg a osé dé-

crire le paradis, la manière dont les anges, les archanges, etc., sont groupés dans le ciel; cet homme s'était figuré qu'il avait des rapports avec ces intelligences, supposées intermédiaires entre Dieu et les hommes, et il a rendu compte de toutes ces rêveries dans un livre volumineux. Ne croyez pas, messieurs, qu'il faille être imbécile ou fou pour lire de pareils ouvrages; il y a des organisations, raisonnables sous d'autres rapports, qui sont faites pour cela. On ne nous défendra pas d'en faire la remarque, j'espère. Berbiguier, qui a écrit trois volumes sur les farfadets, les romanciers merveilleux, et l'auteur d'un roman intitulé *le Moine*, ont encore obéi aux suggestions de notre organe. *Le Moine* est un chef-d'œuvre d'invention et d'esprit, dans lequel, avec un ton de philosophie et sans aucune expression d'enthousiasme, l'auteur vous fait passer sous les yeux les merveilles les plus extraordinaires en démonomanie, possession, abcession, magie, sortiléges, etc.; c'est par conséquent une association de raisonnements et de logique avec le merveilleux, tout-à-fait étonnante. L'auteur de ce roman est pour moi un homme extraordinaire en ce genre et qui n'a pas été égalé. Si vous n'êtes pas trop affectibles par la diablerie et la sorcellerie, lisez-le; si vous y êtes trop sensibles, ne le lisez pas.

Mais croyez-vous que cette faculté borne son influence à ces sortes, je ne dirai pas de sciences,

terpe[illegible] de l'intelligence. Non,
nous [illegible]; dans les sciences,
ligio[illegible]ux. Bien des savants
des [illegible] dans les descriptions
instr[illegible]ontrés. Vous avez eu

Cl[illegible]t, un homme fameux
ne p[illegible] de Nemours, qui tra-
notr[illegible]es chants du rossignol.
gie. [illegible] lieu d'histoire na-
révol[illegible]ons pas un sujet aussi
hom[illegible] cette chanson, parce
de la [illegible]eureusement j'ai la
livrée [illegible]noncée. Je dis mal-
puisé[illegible] sert à rien, je vou-
quabl[illegible]re qui me manque.
toutes [illegible]as le seul qui ait fait
Il s'es[illegible]es romans qui tiennent
il a ra[illegible]ement séduisants,
qu'au[illegible] prodigieuse chez
tablea[illegible]
pressi[illegible] quoique médecin,
culté [illegible] sont pas exempts du
mètre[illegible] nature, les maladies,
rectio[illegible] puissances occultes,
gence [illegible] jouer comme des
surtout [illegible] On a cité les magné-

En r[illegible]ce qu'on a remarqué
écrivains [illegible]gane. Quel malheur

qu'on ait des signes physiques pour connaître les aptitudes, et que ces beaux vers :

> Et ne devrait-on pas à des signes certains
> Reconnaître le cœur des perfides humains ?

puissent être réalisés dans l'application. Ne condamnons pas toutefois trop exclusivement ces deux genres d'exercices intellectuels : il y a quelques faits qui servent de fondement au magnétisme et à l'homœopathie ; mais ces faits sont exagérés par les sectateurs *quand même*, qui poursuivent ces séries d'idées. Ainsi je prie messieurs les homœopathes, si j'ai l'honneur d'en avoir quelques uns parmi mes auditeurs, de ne pas s'offenser de ce que je dis. Moi-même, j'ai essayé l'homœopathie, et je ne renonce pas à diriger mon attention sur tous les faits d'homœopathie et de magnétisme qui se présenteront ; mais je ne saurais empêcher que, chez les homœopathistes, déterminés, exclusifs, et chez les magnétiseurs, qui ne s'occupent que du magnétisme, les phrénologistes n'aient observé la saille de notre organe. Je ne suis ici que l'historien des faits. En un mot, car il faut pourtant me résumer, chez tous les hommes qui, séduits par le plaisir de l'illusion, aiment mieux rester dans cette illusion et en jouir, que de vérifier par l'observation si leur croyance est juste et fondée, et qui détournent

leur attention de la démonstration de la vérité, l'organe dont nous traitons se trouve toujours prédominant. Il en est effectivement, qui disent : Ah ! ne me sortez pas de mon illusion ! Ils ressemblent à ce jeune homme qui, rêvant à sa maîtresse, au bonheur qu'il a de la posséder, se réveille, reconnaît son erreur, et cherche à se rendormir, pour ressaisir son illusion.

On a noté encore la prédominance de cette faculté chez les femmes du beau monde qui préfèrent la lecture des romans à celle de l'histoire. Et à cette occasion, il faut faire une remarque extrêmement importante, c'est que la lecture des romans est très nuisible à la jeunesse. Quelquefois on conseille aux jeunes gens de lire les romans pour se former le style; c'est un prétexte illusoire; tout en se formant un style, et un style faux, ces jeunes gens prennent des idées également fausses de la scène du monde, idées dont ils seront cruellement désabusés par l'expérience. Les suggestions de l'organe du merveilleux sont toujours trompeuses.

Défaut. — Le défaut de cet organe laisse l'homme insensible à toutes ces jouissances dont je viens de vous entretenir; il ne s'occupe que des faits, et s'il
[illegible]ation déréglée, il va directement au
[illegible]illeurs son organisation intellec-
[illegible]et.

Les auxiliaires de la merveillosité

doivent maintenant vous être indiqués : c'est d'abord l'espérance, ensuite l'idéalité. Lorsque l'espérance et l'idéalité ou imagination, s'associent à la merveillosité, c'est la plus déplorable combinaison qu'il soit possible de rencontrer en ce genre. Ce sont des joueurs, ou ce sont des gens qui consacrent tout leur temps à la contemplation, à la recherche des chimères, et qui vont jusqu'au point de négliger le soin de leur propre existence et de celle des personnes qui devraient leur être le plus chères au monde.

La grande facilité d'élocution me semble être aussi un moyen de séduction, car nous n'avons pas d'organe qui n'ait son influence, et comme je vous le dirai bientôt en parlant de la parole, celui qui possède à un degré éminent le talent de l'élocution, se complaît dans la construction de ses phrases; il est en admiration devant les beautés de ses expressions, il est capable de parler pendant fort longtemps sans rien dire. Ces hommes se laissent séduire par eux-mêmes ; ils sont leurs propres victimes.

La musique compte aussi parmi les auxiliaires, car de là résultent des émotions qui sont plus agréables que la réflexion. Il faut convenir que les émotions de la musique sont nécessaires aux riches oisifs qui ne savent quel emploi faire du temps; aussi les opéras, les concerts, sont-ils peuplés, en majorité, de ces personnes oisives qui ont besoin

d'émotions. L'Italie en fournit de nombreux exemples. La musique du moins les sort momentanément de leur état d'apathie. Elle exerce moins d'influence parmi nous, depuis que le peuple français s'occupe de ses affaires; moins encore en Angleterre. Toujours est-il que la musique détourne l'homme de la pensée pour le porter à l'émotion. C'est ainsi qu'elle devient un des grands auxiliaires du merveilleux.

La musique est aussi mise à contribution pour exprimer les sensations qui se rapportent à la merveillosité; elle devient ainsi l'instrument de cette faculté.

Un autre auxiliaire se trouve dans la vénération. La vénération ne se joint pas toujours au merveilleux, car il n'y a pas de loi pour l'association des organes. Vous ne pouvez pas conclure, de la prédominance d'un organe, qu'un autre organe est ou n'est pas très développé. La nature a voulu déconcerter ceux qui auraient la prétention de fonder des systèmes sur ces sortes d'associations, et c'est cette discordance qui, en même temps qu'elle prête des objections à nos adversaires, nous sert aussi de justification; parce qu'enfin il est vrai que toutes sortes de combinaisons sont possibles. La vénération étant jointe au merveilleux lui prête des forces, et produit l'adoration. La vénération seule ne la produirait pas; il y a un sentiment plus profond, représenté par

cette expression *adoration*, que le mot *vénération* ne rend pas; et comme cette expression *adoration* existe dans toutes les langues, on ne peut pas nier l'existence du sentiment qu'elle représente. Vous voyez qu'ici je me range du côté de la philosophie écossaise; c'est que je ne cherche que la vérité. Eh bien! je dis que, dans l'adoration, il y a quelque chose de plus que dans le merveilleux, et quelque chose de plus que dans la vénération. Il me semble (je ne me donne pas pour autorité irréfragable, hélas! il s'en faut bien! j'ai trop souvent gémi sur les faiblesses de l'intelligence humaine), il me semble que l'adoration se compose de la vénération et du merveilleux.

Parmi les facultés réceptives qui peuvent aider celle-ci, il me paraît que le *coloris*, la *représentation des lieux* ou la *localité* doivent figurer en première ligne, comme lui procurant des moyens. Mais, messieurs, et je fais ici un temps d'arrêt, non pas parce que les faits me manquent, mais parce que je veux appeler votre attention sur ces faits.... Eh bien! en voici un, c'est que ces facultés peuvent être et sont fréquemment subjuguées par le merveilleux. Le merveilleux se sert de toutes nos facultés; il les subjugue avec la plus grande facilité lorsqu'il est extrêmement fort, et quand il est aidé par l'exercice, par l'éducation, par l'exemple surtout, le terrible exemple, rien n'est plus fort que ce senti-

ment qui agit par le moyen de l'excitation la plus passionnée..... Vous trouvez une preuve du secours que le coloris, les formes et les localités prêtent au merveilleux, dans les décorations dont on entoure les mystères de quelques cultes, dans celles de nos opéras et dans celles dont s'environnent tous les princes.

Antagonistes. — Parmi les facultés opposantes, il faut placer comme très importante, la circonspection, dont je vous ai amplement entretenus il y a peu de jours: la circonspection arrête toutes les idées, toutes les émissions de pensées, toutes les manifestations de sentiments. Elle les retient, elle les fait, en quelque sorte, rouler dans l'intérieur de la tête (je me sers ici d'un langage figuré, car ce sont les mouvements nerveux auxquels tiennent ces phénomènes qu'elle doit retenir dans le cerveau), elle les fait séjourner sous les yeux de l'intelligence (autre figure), afin que cette faculté ait le temps de déterminer l'emploi qu'elle peut en faire.

C'est donc une bien puissante faculté que celle de la circonspection; je vous en ai fait un grand éloge, quoique je ne l'aie pas à un degré *prédominant;* mais j'en possède assez, ce me semble, pour pouvoir, avec beaucoup d'observation, en apprécier l'importance, sentir en grande partie ce qu'elle vaut, les avantages ou les inconvénients qui y sont attachés. Eh bien! la circonspection est l'opposant, le cor-

rectif, autant que possible, de la merveillosité; cependant elle peut encore être assujettie par la merveillosité, même sans que celle-ci domine; l'homme pèse tous les motifs qu'il a d'émettre ses idées sur le merveilleux, puis, s'il se croit assez de motifs pour le faire, et il les émet.

Ainsi, messieurs, le principal correctif n'est pas là. Où se trouvera-t-il donc, direz-vous, ce correctif si important, si nécessaire? car tous les hommes seraient des fous si cette faculté prédominait constamment dans l'espèce humaine. Il se trouve dans la raison, c'est-à-dire dans le groupe du haut du front, composé du jugement et de la tendance à la recherche des causes, avec l'aptitude à les découvrir; encore faut-il que ces facultés-là soient aidées par celles de la représentation des objets. En effet, pour corriger les influences si puissantes du merveilleux, il est d'abord nécessaire que les faits soient bien distingués, qu'on ne les confonde pas les uns avec les autres, c'est-à-dire que les deux lignes transversales inférieures du front, destinées à la réception des objets, soient fortes et bien prononcées; ensuite il faut, avec cela, que la région supérieure du front soit aussi bien développée, afin qu'après avoir bien vu les faits, on les juge convenablement; c'est alors, et seulement alors, qu'existe le correctif du merveilleux. Mais bientôt nous arriverons aux facultés intellectuelles, et je vous dirai là-dessus des cho-

ses qui, ce me semble, sont très importantes à savoir. Si le jugement n'est pas assez fort, ainsi que la faculté d'apercevoir l'enchaînement des causes, les facultés inférieures du front, les facultés de réception, celles qui font connaître les attributs des corps, tournent toutes à l'avantage du merveilleux. Il se sert de tout cela, et s'appuie sur la nature tout entière; il est alors excessivement séduisant, et rien n'est plus difficile que d'y résister, parce qu'il semble trouver son appui dans l'histoire naturelle, dans la science proprement dite.

Réflexions. — D'après tout cela, messieurs, vous pouvez juger ce que c'est que l'organe du merveilleux. Voici maintenant les réflexions que j'ai à vous soumettre sur toutes ces questions. La merveillosité est la source de jouissances auxquelles d'abord on sacrifie tout dans le jeune âge, mais qui diminuent peu à peu avec le temps, et qui se détruisent par l'expérience de la vie, expérience qui désillusionne, comme on le dit vulgairement.

Autre réflexion : l'étude et l'observation de la nature sont le correctif par excellence de cet état d'illusion. La raison en est bien simple : c'est que toutes les merveilles factices tombent devant la grande merveille de la nature, attendu que les petites merveilles, sorties des cerveaux fêlés, ne sont que de misérables et fausses copies de quelques uns des faits de la nature, de pitoyables exagéra-

tions et de ridicules défigurations des grands faits, des immenses faits de la nature ; de sorte que si vous pouvez arriver à lever simplement une petite portion du voile de ce grand tableau, toutes les merveilles factices tombent devant la contemplation de la nature et de son moteur suprême.

Voici d'autres réflexions encore : l'ignorance étant notre état natif, état dont je me propose de vous entretenir en parlant des facultés intellectuelles ; état sur lequel on se tait, sur lequel les psychologistes, les métaphysiciens tirent le rideau ; l'ignorance, dis-je, étant l'état natif de l'homme, doit nécessairement persister chez les masses, parce qu'il n'y a pas moyen d'instruire profondément les masses. Eh bien ! qu'est-il arrivé, les choses étant ainsi dans l'ordre naturel ? que les hommes supérieurs, ceux qui, mieux organisés que les autres, se sont trouvés les premiers instruits et ont entrepris de civiliser les masses, ont dû s'adresser aux sentiments et aux instincts dominants. Que vouliez-vous qu'ils fissent ? Pouvaient-ils s'adresser aux connaissances ? Il n'y en avait pas dans l'état sauvage. Les connaissances sont difficiles à acquérir ; c'est un apprentissage dur et pénible que celui des faits. Les faits ne semblent pas d'abord offrir d'intérêt. J'ai l'honneur de parler à un auditoire où il y a beaucoup de personnes qui se sont appliquées à l'étude des faits ; eh bien ! tout vous a paru rebu-

tant, sec, incohérent, dans les premiers faits que vous avez appris. Ce n'est qu'à force de temps, de réflexion, que vous avez commencé à apercevoir des rapports entre ces faits. Dès que vous avez saisi ces rapports, vous avez éprouvé une véritable affection pour les faits, vous les avez mis au-dessus des chimères ; mais il vous en a beaucoup coûté pour cela, car c'est dans l'illusion que nous sommes tous élevés. Eh bien! le vulgaire reste toute sa vie dans l'état d'illusion où nous étions avant l'étude et l'observation ; il ignore presque tout, il se laisse aller aux sentiments qui le séduisent; et parmi les sentiments, il n'y en a pas de plus forts que l'imagination et que la merveillosité.

Que vouliez-vous donc, je le répète, que fissent les législateurs? Ils se trouvaient de toutes parts débordés par les penchants qui conduisent la multitude ; ils ont dû s'adresser aux penchants qui la dominaient, pour gouverner les hommes, pour les rassembler, pour les réunir en société. Qu'ont-ils fait? Ils se sont servis de deux groupes d'organes que vous connaissez maintenant très bien, des organes latéraux, des organes de l'égoïsme, et ensuite des organes de la vénération et de la merveillosité. Ils ont dit aux hommes : « Voilà des moyens pour satisfaire à vos premiers besoins ; réunissez-vous pour en jouir et pour vous en assurer la continuation. » Puis remarquant que ces hommes étaient crédules, disposés au

merveilleux, ils ont ajouté : « Il y a là haut des puissances suprêmes qui vont vous écraser si vous ne faites pas ce que nous vous prescrivons. Les dieux sont bons, mais ils sont justes : il faut leur obéir. » Or, comme tout homme possède, du plus au moins, le sentiment de la justice, les législateurs ont été compris, et les sociétés ont commencé à s'organiser.

Ainsi toute civilisation a dû commencer par ces deux points : premier point, donner de quoi manger, de quoi s'abriter, de quoi satisfaire les organes postérieurs et latéraux ; ensuite, imprimer le respect et même la crainte d'une vengeance supérieure si l'on enfreint les lois qui sont imposées; aussi, ne trouvez-vous, dans le commencement des histoires de tous les peuples, que des guerres pour acquérir des propriétés, ou des guerres de religion, c'est-à-dire des guerres de croyances fondées sur le merveilleux et sur la vénération. Ensuite lorsque peu à peu, à cet état violent, succédèrent la vie tranquille et l'abondance, les sciences furent cultivées, leur tour vint, la vérité commença à se faire jour. La science fait des progrès lents nécessairement, parce qu'il lui faut beaucoup de temps pour s'agrandir, tandis qu'il n'en faut pas, il ne faut que les époques de rigueur au développement du corps, pour amener celui de toutes les passions et de tous les sentiments. C'est un grand fait que celui-là, je le répète : il ne faut que le développement du corps pour les passions;

mais, pour la science, il faut, avec de longues années, un travail soutenu, énorme, et le plus souvent forcé. Oui, forcé, car si vous ne forciez pas la jeunesse au travail intellectuel, elle se laisserait aller nécessairement aux sentiments qui lui causent des émotions plus vives, et l'intelligence resterait à la disposition des passions.

Vous voyez, messieurs, comment la phrénologie se rattache à l'histoire, à la morale, à ce qu'il y a de plus relevé parmi les hommes. Nous sommes dans une période très remarquable : le temps de la science est arrivé ; le temps des illusions passe, mais passe avec lenteur, parce que la science ne peut pas pénétrer dans les masses. Et puis il y a tant d'hommes astucieux, spéculateurs, qui veulent profiter de la disposition des masses à la crédulité ; je dis plus, parmi ces hommes qui savent, il en est un grand nombre qui affectent la crédulité, quoiqu'ils ne l'aient plus, pour arriver à leurs fins, que.....

Exemples.—Nous possédons des têtes où cette faculté prédominante a produit des effets divers, suivant les organes avec lesquels elle se trouvait combinée.

Voici d'abord un musicien, c'est Newkom. Eh bien ! son talent musical s'est dirigé vers des sujets religieux. Même observation à faire sur Roland, dont la verve poétique s'est exercée sur des sujets sacrés, Cette tête vous offre l'occasion d'observer

le développement simultané des deux circonvolutions voisines que Gall avait affectées au talent poétique : voyez quelle forte saillie la coïncidence de ces deux organes produit aux régions latérales, supérieures et antérieures de la tête. La masse est ici beaucoup plus considérable que chez Newkom. Dans cette autre tête, celle de Demorlanes, le merveilleux s'est trouvé associé avec l'espérance et avec la bonté; mais il y a de l'acquisivité. Aussi cet homme a-t-il fait lui-même sa fortune, et il l'a faite avec des moyens conformes à son organisation, en mettant à profit ses connaissances en physique pour donner des représentations fantasmagoriques d'un effet magnifique, surprenant, mêlées de chant et de musique. Il y représentait les beautés du ciel et de la terre, et s'y montrait déguisé en génie, dans un accoutrement magnifique et resplendissant de diamants et de pierres précieuses.

Toutefois, son goût pour la métaphysique finit par l'emporter ; il se retira dans la solitude pour s'y livrer plus à loisir. Mais, comme ses facultés intellectuelles sont un peu faibles, il tomba dans la divagation. Cet homme croit à l'astrologie, à la théurgie, à la chiromancie, à la nécromancie, et par là se met en rapport avec l'univers entier. Il possède une bibliothèque curieuse en ce genre. Les astres, le soleil, la lune, sont suspendus dans sa chambre. Il se livre

à la contemplation, et quoiqu'il ait eu sa première inspiration dans l'église de Sainte-Geneviève, où il entendit les anges, il n'admet pas le culte catholique dans tous ses points. Il nie la divinité de Jésus-Christ, qui n'est pour lui qu'un sage et un philosophe ; il raisonne faux sur une foule de questions, même étrangères à sa monomanie. Du reste, il est crédule, obligeant et de bonne foi ; mais il est aussi économe, fort rangé, et incapable de compromettre sa fortune. La mémoire des faits lui manque souvent; aussi voyez-vous une dépression au milieu du front. Il a renoncé aux femmes depuis long-temps, et la petitesse du cervelet montre assez que ce sacrifice lui a peu coûté.

Ainsi, vous le voyez, la force est ici dans le merveilleux, la vénération, l'espérance, la bonté et la gaieté ; la faiblesse dans l'intelligence, l'éventualité et l'érotisme. La conformation de la tête répond parfaitement à ces dispositions du moral.

La tête de Destainières n'est pas moins curieuse ; cet homme eut autrefois une attaque d'hémiplégie, causée par le chagrin de la perte de sa femme. Depuis cet événement, ses idées se dérangèrent, mais d'une manière conforme à son organisation. Voici les traits principaux de sa folie : singularité qui le porte à rester quinze mois sans se coucher, d'où résulte un œdème des jambes; ambition des titres et des hautes dignités dans la magistrature, vous

voyez la saillie postérieure et supérieure de la tête; provocation facile de l'indignation par les injustices, auxquelles il est très sensible, l'organe de la conscience est aussi très développé; franchise et peu de discrétion, la circonspection ne prédomine pas; crédulité extrême, espérance et grand désir d'avoir, il rêve continuellement à des trésors, à des récompenses qui l'attendent, pour de grands services qu'il a rendus, pour des secrets qu'il a communiqués à des rois, à des empereurs, car il en a pour toute espèce de guérison, pour faire trouver de grands trésors, et sa crédulité n'a point de limites. Voilà les effets de l'organe des visions ou du merveilleux. Il s'est ruiné à la loterie, croyant y faire sa fortune; même influence de cet organe, dont vous pouvez contempler l'extrême développement; il s'y joint de l'espérance. Il se figura un jour, par la même suggestion, que Napoléon était détenu chez le docteur Esquirol pour cause d'aliénation mentale, et lui écrivit deux lettres, où il consigna des mots extraordinaires, barbares, qu'il lui enjoignait de prononcer, et il attribua sa prétendue guérison à ces mots, et aux pratiques secrètes auxquelles lui Destainières s'était livré dans l'intention d'agir sur l'empereur. Superstitieux à l'excès, il croit aux songes, aux sylphes, aux gnomes, à l'immortalité de l'âme, et vend des talismans à ceux qui veulent faire leur salut, et se préserver de tous maux. Il a beaucoup de tendance à la personnifi-

cation; il juge mal, et ne compare pas mieux, ce qui ajoute encore à sa crédulité. Eh bien! examinez sa tête, voyez comme le merveilleux l'emporte sur la comparaison et la causalité. Il a toujours été fort lubrique, et vous pouvez juger que son cervelet est aussi prononcé que celui de Demorlanes est déprimé. En un mot, le genre de folie de cet homme extraordinaire est en tout parfaitement conforme à son organisation. Cette vérité doit vous frapper.

Voici Harris, cet ingénieur qui s'est fait prédicateur errant. Il est visionnaire comme les précédents. Observez l'arc sourcilier, il est extrêmement développé, et par la même raison, tous les organes des attributs des corps le sont beaucoup, y compris l'éventualité, mais cela ne suffit pas pour faire un homme positif; l'intelligence est faible, et le merveilleux s'élève monstrueusement sur les parties latérales et supérieures de la tête, pour former, avec la vénération qui est extrême, un monticule qui domine toute la région supérieure ou le vertex. Ne soyez donc pas surpris du genre d'aberration de ce singulier personnage.

Nous possédons encore d'autres exemples de délire, avec visions et fantasmagories sacrées ou profanes; mais ceux-là suffiront pour vous guider dans les recherches que vous voudrez faire. Je terminerai donc ces exemples en vous montrant l'or-

gane du merveilleux, sur des têtes où les influences qu'il exerce n'ont pu conduire à l'aberration mentale, corrigées qu'elles étaient par celles des organes supérieurs et surtout par une belle intelligence.

C'est, en effet, ce que vous pouvez constater sur les têtes du curé Charpentier, de François, ce poëte naturel dont je vous ai déjà parlé, de Casimir Perrier, de Benjamin Constant, de Bagnole, et même du général Foy. Spurzheim avait aussi cet organe assez développé; mais combien de grandes facultés pour réprimer les écarts qui peuvent en être les conséquences!

La merveillosité nous paraît, comme l'idéalité, une ampliation de l'intelligence, une faculté destinée à multiplier les jouissances intellectuelles, par le plaisir qui est attaché au sentiment du beau et du sublime, de ce qui excite l'admiration. Il en résulte un élan sentimental qui ne saurait être défini, car on ne peut que le sentir; mais qui vient parfois, tout-à-coup, donner aux traits une expression extraordinaire, en quelque sorte radieuse, et au langage une expression sublime, entraînante, par des images, des rapprochemens, des comparaisons qu'aucune autre faculté ne peut suggérer. Le merveilleux est donc une sorte de parure de l'intelligence; mais il est essentiel qu'il ne l'emporte pas sur cette dernière, que le sujet apprécie bien la valeur de la merveillosité, et qu'il ne s'en serve que dans des

circonstances opportunes, pour obtenir des résultats conformes à la raison et au vœu des autres sentiments supérieurs. Aussitôt que ces bornes sont dépassées, et c'est surtout la faiblesse de l'intelligence qui permet à la faculté de les franchir, il n'y a plus que divagation et folie. La vie n'est plus qu'un délire perpétuel que l'état de veille et les impressions multipliées des objets réels ne peuvent dissiper.

N'oubliez pas non plus, messieurs, ce que je viens de vous dire, dans mes réflexions; c'est que les instincts d'égoïsme, sous la direction de la ruse, savent exploiter le sentiment du merveilleux, comme celui de la vénération, comme tous les sentiments élevés, dans les intérêts les plus vils. Soyez donc toujours en garde contre la ruse et les intrigues qu'elle emploie, et faites des vœux avec nous pour que les postes les plus importants de l'ordre social ne soient plus envahis par ces têtes à grosses éminences dominant les deux oreilles, avec dépression et aplatissement du vertex.

Les exemples négatifs se trouvent en abondance sur les têtes des suppliciés; ce qui me semble faire honneur à nos jurés, en matière criminelle. Vous les connaissez déjà ces têtes hideuses dont le sommet est évidé sur les parties latérales, de manière à représenter le toit d'une maison. Regardez-les encore, et vous vous assurerez que la vénération, l'idéalité et le merveilleux y manquent presque toujours; s'il en

paraît quelques traces, la force de la destruction et de la propriété, et la faiblesse de l'intelligence et de la bonté en neutralisent ordinairement les influences.

Nous ne pouvons, à la vérité, vous offrir que des têtes provenant des gibets de Paris et de quelques villes voisines; peut-être que si nous avions des échantillons de ces brigands fanatiques qui désolent encore parfois les contrées de l'Ouest, nous trouverions plus de traces de l'organe du merveilleux; mais je ne saurais croire que la destruction et la propriété ne s'y trouvassent pas associées, ni que l'intelligence et les sentiments supérieurs y fussent convenablement développés.

Animaux.—Quant à ce qui concerne les animaux, nous n'avons pu rien trouver dans les écrits des phrénologistes qui nous autorisât à leur accorder quelques traces de l'organe que nous venons d'étudier. Nos observations propres étant également muettes sur ce point, nous ne vous en parlerons pas et nous terminerons ici la séance.

TREIZIÈME LEÇON.

22 JUIN 1836.

19. IDÉALITÉ.

Messieurs,

Les facultés que nous avons à traiter aujourd'hui sont peut-être les plus difficiles de celles que l'on classe parmi les sentiments. Nous avons d'abord l'imagination, faculté qui a été reconnue de tout temps, *organe de la poésie*, suivant Gall, *idéalité* suivant Spurzheim, et tout récemment partagée en deux facultés par M. Vimont sous deux expressions différentes, *sens du goût dans les arts* et *esprit poétique*. Les phrénologistes anglais, écossais, danois, l'ont admise, aussi bien que Combe, sous le nom d'idéalité. C'est, ainsi que je vous l'ai dit, cette faculté qui est désignée par les philosophes sous le nom d'imagination.

Situation. — Sur les parties latérales de la tête, entre le merveilleux et la construction, près la ligne du bord inférieur de l'os frontal, où s'insèrent

les dernières fibres du muscle crotaphite ou temporal; c'est précisément là qu'il devient saillant, à l'extérieur du merveilleux, au-dessus de la construction et de la propriété, en avant de la circonspection. Tels sont les rapports de cet organe; il offre une forme allongée. On a soustrait une partie de cet espace pour la réunir avec la portion supérieure de la construction, afin d'en faire le sens du goût dans les arts, et la partie supérieure est restée au sens poétique.

Je vous fais part de toutes les opinions, sachant bien que le sophisme peut en tirer parti contre la phrénologie; mais les plaisanteries qu'on pourrait faire à cet égard tombent d'elles-mêmes, parce que toutes les sciences commencent de cette manière-là. Il y a toujours des points certains et des points incertains. Comme dans tous les siècles, il y a des plaisants qui s'amusent des points incertains, mais comme ces sciences ne laissent pas, malgré cela, de faire des progrès, les moqueries ne doivent pas empêcher la phrénologie de marcher.

Cette faculté porte le n° 19. Ceux qui ont des petites têtes-modèles peuvent regarder à ce numéro.

Voilà donc ce qui est relatif à la situation et aux rapports de cette faculté, d'après les observations empiriques des phrénologistes.

Opinions diverses sur l'influence primitive. —

Maintenant passons à l'action ou influence directe. C'est là, Messieurs, qu'est la difficulté, parce qu'il y a des opinions extrêmement variées. Je vais d'abord vous les présenter en résumé.

On a dit que cette faculté consistait à inventer, à créer des formes qui n'étaient pas dans la nature. D'autres ont répondu : On n'invente rien ; tout ce qu'on peut faire, c'est de combiner diversement les objets qui ont frappé nos sens, et de les arranger de manière à produire plus d'effet qu'ils n'en produisent dans la nature ; en un mot, à embellir la nature. De là la tendance attribuée à cette faculté vers le beau idéal ; c'est le mot que vous entendrez le plus souvent répéter quand il s'agira des produits des beaux-arts.

Le beau idéal ! qu'est-ce que cela veut dire ? Si les objets qu'on vous présente ne sont pas conformes à la nature, ce sont des monstres. N'importe, répliquera-t-on ; à la représentation de ces monstres s'attache un certain plaisir. Ainsi on accumule toutes les facultés, tous les attributs de la beauté sur un objet, tous les attributs de la laideur sur un autre, tous les attributs de la grandeur sur un troisième, tous les attributs de la bonté sur un quatrième. On accumule tout cela, autant que la vraisemblance le permet, sur un personnage, sur un animal, sur un édifice, sur un pays, sur n'importe quel objet, et l'on fait ainsi ce qu'on appelle de l'ima-

gination. On a ajouté, d'après cela, que lorsque cette faculté était portée trop loin, elle poussait à l'enflure, c'est-à-dire que les produits qu'elle donnait s'écartaient trop, en exagération, de la ressemblance.

D autres ont dit : Il y a toujours de la fiction dans les formes, les images que cette faculté présente; d'où il résulte qu'on peut soutenir qu'elle consiste uniquement à faire des fictions, à réaliser l'abstrait ; par exemple de l'amour, en faire une divinité, un cupidon ; de la beauté, en faire une déesse, Vénus, et ainsi de suite. On est parti de là pour supposer que c'était l'imagination qui avait ainsi procédé à la création de toutes les divinités de l'ancien paganisme ; que cette faculté était diamétralement opposée au raisonnement, et qu'elle restait étrangère aux sciences exactes, à la logique, aux sciences d'observation dans lesquelles elle n'a que faire. On a ajouté qu'elle est également étrangère aux sciences physiques, mathématiques, descriptives; qu'elle ne doit présider qu'aux arts, à la musique, à la poésie, et qu'elle constitue le génie dans ces sortes d'exercices, tandis qu'elle est bien loin d'être le génie dans les sciences et dans la logique; en un mot, qu'elle gâte les sciences, comme le fait le merveilleux, lorsqu'elle s'y associe.

D'autres ont proposé de ne la considérer que sous le rapport de la personnification ci-dessus mention-

née, sans avoir égard aux embellissements, de se reporter à l'ancienne dénomination, *imagination*, et de ne voir dans cette faculté qu'une tendance à tout réaliser, à tout transformer en images; ils ont ajouté que, considérée sous ce rapport, elle se confond avec le merveilleux, et que le merveilleux et l'imagination ne constituent en effet qu'une même faculté, dont l'effet est de tout réaliser, de tout personnifier, de revêtir les substantifs abstraits des qualités des corps matériels, d'où résulterait que cette faculté serait toujours prête à séduire le jugement, et qu'en effet elle le séduirait souvent, lorsque d'autres qualités très puissantes ne s'opposeraient pas à son influence.

Il a encore été émis d'autres opinions sur cette faculté. Des philosophes modernes, parmi lesquels je vous citerai Maine de Biran, parce qu'il ne vit plus; ceux qui font de l'imagination et de la poésie, au lieu de faire de la philosophie, lui font jouer un rôle bien plus extraordinaire. Ils disent que l'imagination s'élance hors de la matière, qu'elle pénètre dans l'essence des choses, qu'elle parcourt l'espace, qu'elle devine ce que la lenteur de la démonstration ne pourra rendre évident que dans plusieurs siècles.

Oui, messieurs, ils la font partir comme une espèce d'oiseau, spirituel toutefois, de la tête où elle est en action, je ne sais comment, car je n'ose dire où elle réside, de peur de rester trop au-dessous

d'eux, pour se lancer dans l'empyrée, pénétrer partout, voir tout, planer sur tout, deviner tout dans le présent comme dans l'avenir, s'affranchir des règles de tout art, et enfanter des prodiges que le grossier vulgaire regarde avec étonnement, que le savant admire, mais que personne ne peut expliquer. C'est ainsi qu'ils réfutent les matérialistes et même les phrénologistes.

Vous voyez par nos citations que cette manière de considérer l'imagination est vraiment du romantique; cela n'a rien de positif, rien qui tienne de l'histoire naturelle, c'est du pathos.

Ce même Maine de Biran n'a pas été plus intelligible lorsqu'il a présenté l'imagination comme une espèce d'intermédiaire entre les facultés sensitives et l'esprit; lorsqu'il en a fait une espèce de dépôt, une sorte de magasin, où sont placées les images qui arrivent par les sens, et sur lesquelles la faculté spirituelle agit, sans toucher cependant à la matière. L'imagination n'est, selon lui, ni spirituelle, ni matérielle, mais elle reçoit, de la matière, des images sur lesquelles l'esprit agit sans se mettre en contact avec les organes.

Messieurs, je ne m'arrête pas à réfuter des assertions de cette nature. Je crois que ces citations vous suffisent pour que vous soyez convaincus que cette faculté n'a pas été considérée d'une manière sage, vraiment philosophique, par tous ceux qui en ont

traité ; c'est qu'en effet pour traiter de l'imagination, il faut plus que de l'imagination ; il en faut à la vérité, mais il est nécessaire d'être doué d'un bon jugement, de connaître beaucoup de faits, d'avoir de l'expérience. D'ailleurs pour bien étudier cette faculté, on est forcé maintenant d'avoir égard aux observations faites par les phrénologistes, qui la montrent constamment en rapport avec le développement d'une partie déterminée du cerveau.

Vous voyez, messieurs, que je ne me suis pas encore expliqué sur l'impulsion primitive que nous cherchons à connaître. Je vous demande la permission, après vous avoir fait ces citations, de chercher les applications de cette faculté dans l'opinion, dans le sens commun, parce que je suis partisan de la philosophie écossaise, sous le rapport de l'avantage que l'on retire du sens commun ; je vous dirai ensuite ce que j'en pense.

Applications. — L'opinion générale trouve l'application de l'imagination, d'abord dans la poésie et dans les arts ; c'est là surtout que l'on va en chercher les modèles ; ensuite on en découvre dans l'éloquence, non pas dans celle qui démontre par la délibération et le raisonnement, ce n'est que de la logique, mais dans celle qui séduit ; il faut bien distinguer cela ; nous avons ici parmi nos têtes des modèles de ces deux sortes d'éloquence. Ainsi, l'éloquence qui séduit par les images, qui émeut,

qui emporte, qui fait oublier le raisonnement, qui séduit par une émotion intérieure, par le réveil des passions, est celle à laquelle s'applique l'imagination ; partout où l'on se sent ému, on avoue la présence, ou, si vous voulez, l'influence de cette faculté. Ainsi on la trouve dans l'histoire naturelle, sous la plume de Buffon ; plusieurs romans offrent l'esprit poétique, et sont qualifiés de poèmes ; tel est le *Télémaque* de Fénelon, les littérateurs vous diront que c'est un poëme ; tels sont les contes et romans qui concernent le genre merveilleux, comme les *Mille et une Nuits*. Mais ce n'est pas le tout ; l'imagination s'applique à l'histoire dans les romans dits historiques ; ceux de Walter Scott, créateur de ce genre, en sont remplis, et il n'a pas manqué d'imitateurs. L'imagination s'est glissée dans l'histoire proprement dite ; depuis Vico, on a de nombreux exemples de cette application de l'imagination à l'histoire. Voici comme on y procède. On personnifie une des facultés de l'homme. On vous dira, par exemple : Dans tel siècle, c'est la religion, la voilà personnifiée ; la voilà qui va agir. Dans un autre siècle, c'est une autre faculté, c'est la politique, c'est l'ambition, c'est l'amour propre, etc. On personnifie ainsi une notion abstraite, et on la fait dominer sur tous les événements d'une époque ; ainsi, religion, conquête, esprit d'administration, tout cela est per-

sonnifié, et on fait faire à ces facultés tout ce que ferait un homme.

Autre exemple. Sous le nom de progrès, l'imagination s'est aussi emparée de l'histoire ; vous voyez la secte des progressifs, qui a beaucoup de partisans aujourd'hui, personnifier l'humanité, et dire : L'humanité veut telle chose, l'humanité fait telle chose, a tel objet, emploie tel moyen ; et plusieurs de ces auteurs ne descendent pas une seule fois, dans toute l'étendue d'un gros livre, de la hauteur de ces généralités, pour en montrer l'application dans les faits.

Ainsi, messieurs, au lieu de vous raconter les faits et d'en tirer des conclusions pour démontrer le progrès, les perfectionnements quels qu'ils soient, ces auteurs vous supposent tous les événements présents à la mémoire, ou plutôt ils les méprisent, car on ne sait vraiment lequel, et les enferment intentionnellement dans quelques unes de nos facultés, qu'ils mettent en action comme des personnages réels. Examinez leurs phrases, vous verrez que chaque faculté qu'ils exploitent a des pieds, des mains, des yeux, un cerveau ; qu'elle médite, délibère, agit, gouverne, s'irrite, s'emporte, se calme, use de prudence, de ruse, de perfidie ; a ses grandeurs, ses petitesses ; en un mot, vous y verrez non seulement chaque faculté de notre tête, mais encore chacune des modifications de ces facultés, comme un désir,

une intention, un projet, une opposition, une résistance, une adhésion érigées en véritables personnages. Ainsi personnifiée, chaque faculté est à son tour mise à l'œuvre comme un héros de roman, sans que jamais un seul mot tende à vous sortir de l'illusion. On a trouvé trop plat le récit simple et sévère des événements, suivi des conclusions qui naturellement en découlent. On appelle cela *perruque*, et au lieu d'histoire on fait du roman sacré ou profane : mais le sacré est beaucoup plus à la mode, on a rajeuni sa perruque.

Dans la médecine, on trouve aussi de l'imagination. Que peut-elle faire dans la médecine? direz-vous. Elle agit ici de concert avec le merveilleux, auquel elle fournit des personnifications : ainsi la médecine personnifie la nature, et la traite avec les mêmes phrases qui serviraient à décrire les actions d'un personnage plus ou moins respectable, ou d'une divinité. On la fait agir avec régularité, avec intention, avec projet; se tromper, se démentir, se rectifier; on la fait forte, on la fait faible; on la contient, on la détourne, on la redresse, on la seconde, etc., avec de petits personnages plus ou moins intelligents, qu'on appelle des moyens thérapeutiques, dans les luttes plus ou moins pénibles qu'elle doit soutenir contre d'autres personnages nommés des maladies. Si quelques docteurs susceptibles se fâchent encore aujourd'hui de cette imputation, je leur demanderai si, pour

qualifier et faire agir la nature, les forces, les maladies, les médicaments, ils ont des adjectifs, des verbes, des adverbes différents de ceux qui leur servent pour ce double objet lorsqu'ils parlent de l'homme et des autres objets matériels.

Je sais qu'on va dire encore : Mais comment parler sans figures, sans métaphores? Ma réponse est faite depuis long-temps : Servez-vous des métaphores; mais donnez-en l'explication ; c'est-à-dire ayez soin de les réduire en faits, ou du moins ne vous fâchez pas lorsqu'on les réduit à cela. Voilà l'imagination appliquée à la médecine.

Dans les religions, mêmes méthodes, car les hommes sont partout les mêmes. Cependant les religions n'admettent l'imagination qu'en sous-ordre, c'est le merveilleux qui occupe la première place. Mais si l'imagination veut s'appliquer aux objets des cultes, on lui permet de les décorer de tous les attributs les plus sublimes, pris dans tous les corps de la nature, dans tout ce qu'il y a de plus étonnant, et alors elle peut exagérer tant qu'elle veut, pourvu qu'elle soit orthodoxe. Cela veut dire, en d'autres termes, que les personnages des religions, quoique modelés sur les hommes, seront appelés des dieux, et qu'on leur supposera le pouvoir d'intervertir les lois de la nature, quoique l'on connaisse à peine ces lois, et qu'on ignore s'il est possible qu'elles soient altérées en un point quelconque.

Ici donc l'absurdité se joint manifestement au ridicule; mais l'imagination a agi de concert avec le merveilleux. C'est tout ce que nous voulions prouver.

Conclusion sur l'action primitive de l'imagination. —Voilà, messieurs, l'histoire abrégée des applications de l'imagination; mais cela est extrêmement compliqué : il y a beaucoup de facultés mises en action. Comment trouver dans tout cela l'impulsion primitive? Ici je ne vais me prononcer qu'avec circonspection, car je pense que ces questions sont loin d'être approfondies et décidées, aussi je suis fort éloigné de vous donner mon opinion comme une loi. Je vous avoue que je penche pour l'opinion de Spurzheim, qui trouve, comme fondement de ce qu'il appelle l'*idéalité*, le goût, le désir du beau, du bien, de la perfection dans l'œuvre. Moi j'y vois la passion de produire ce qui excite l'admiration, avec l'émotion qui y est attachée, et de toujours se surpasser en ce genre.

Quant aux moyens (j'ai besoin ici de m'exprimer lentement), quant aux moyens que ce désir, qui serait la faculté primitive, emploie pour se satisfaire, ils doivent être subordonnés aux facultés de l'homme. Ainsi, je veux plaire, et je veux émouvoir; je veux qu'on dise : cela est beau! moi artiste, moi auteur à imagination, je veux qu'on m'admire et qu'on soit ému. Pour réussir dans ce projet-là, j'emploierai des moyens conformes à mon organisation; il est certain que je ne pourrai pas me servir

de ceux que je n'ai point, et mon premier objet est de me satisfaire. Vient ensuite l'approbation des autres qui m'encourage.

Allons aux faits, aux applications qui servent de type, afin de nous faire entendre. Dans la poésie, comme en toute œuvre, le principal objet de l'auteur ou de l'artiste est donc de faire du beau et d'émouvoir. Eh bien ! il commence par prendre son goût pour type de celui des autres ; il ressentira ce qui lui semble beau, ce qui l'émeut, et il l'exprimera afin d'exciter chez les autres les mêmes sentiments. La personnification des sentiments, des notions abstraites, l'animation des corps bruts, sont des moyens sans doute ; mais il y en a d'autres. Voyons d'abord ces premiers. Le poëte réalise la paresse, il la décrit comme une femme paresseuse ; il réalise l'envie, il la décrit comme une femme envieuse ; il réalise la puissance, il la décrit comme un prince omnipotent, c'est Jupiter ; il réalise la valeur, il la décrit comme un guerrier toujours triomphant, c'est Mars ; il réalise la sagesse, il la décrit comme une femme sage, quoique jeune, car il lui faut l'émotion avec l'admiration, c'est Minerve ; il réalise la beauté, il la décrit comme une jeune fille parfaite, c'est Vénus, et ainsi de suite. Un animal n'a pas assez de facultés pour intéresser vivement, il lui prête celles de l'homme ; l'éclat et le parfum de la fleur ne lui suffisent pas, il y cache une nymphe, un héros ;

l'arbre qu'on va couper n'a pas assez de vie, il y renferme une dryade, il en fait couler du sang, sortir des gémissements et des plaintes; ce mont, qui dépasse la nue, est trop aride et trop froid, le poëte étend sous sa base un Titan qui vomit des flammes, ou bien la roche elle-même est le corps desséché d'un prince insensible au malheur. Eh bien! quel est son but dans toutes ces transformations? c'est d'émouvoir et de plaire; il a senti, en se prenant toujours pour modèle, que ce qui fait le plus d'impression sur les masses, en général, ce sont les sentiments et les actions de l'homme; l'homme est son modèle, il ne peut pas sortir de là.

Ainsi, quand il a réalisé les passions, les désirs, les facultés; quand il a personnifié la nature brute, il faut qu'il mette en action tous ces personnages factices, comme des hommes réels, et que par leur moyen il excite, tantôt l'admiration, tantôt la sensibilité affectueuse, tantôt la volupté, tantôt l'horreur, tantôt l'indignation. Vous voyez que son objet n'est pas seulement de faire des personnages, mais qu'il emploie ces personnages comme des moyens d'émouvoir ses auditeurs et ses lecteurs. Lorsqu'il en est là, c'est aux sentiments, c'est aux passions de l'homme qu'il s'adresse; et, certes, il faut qu'il les sente pour imiter leur langage, ce qui exige un travail tout différent de la personnification. Telle est mon opinion sur ce point. Si je me trompe, je

serai ravi qu'on me remette sur la bonne voie, car je ne cherche que la vérité.

Ne croyez pas cependant que ce soient là les seuls moyens du poëte : il a besoin de l'harmonie, il doit arranger les mots de manière à ce qu'ils produisent à l'oreille des sons agréables ; voilà un second moyen. Mais il en appelle bien d'autres à son secours; car le talent poétique ne consiste pas seulement à tracer des images, à parler aux passions, à flatter l'oreille; le poëte dispose ses sujets dans un ordre convenable, afin que l'auditeur, le lecteur, ne reçoivent pas des impressions confuses ou contradictoires qui se nuiraient les unes aux autres; il les met en ordre, il présente ses sujets successivement. Quand vous êtes occupés d'une passion dont il veut tirer grand parti, il ne vous distrait pas par l'expression d'une autre; ses effets sont successifs, ses oppositions sont calculées, s'il a de l'ordre, du jugement. Vous voyez donc que toutes les facultés viennent à propos au secours de l'homme de génie. Il emploie habilement, et dans le temps opportun, l'exagération du beau, du laid, du grand, du bas; du sublime, du vil, de l'infâme. Il met en opposition, avec beaucoup d'art, des caractères sublimes avec des caractères abjects, méprisables ; la générosité avec l'avarice, avec les sentiments les plus rétrécis. Il se sert donc pour cela d'une foule de facultés qui

viennent seconder son désir de plaire et d'émouvoir.

Mais nous avons dit qu'il juge des facultés des autres d'après les siennes, et qu il ne peut se servir que de celles qu'il a. Aussi son but n'est pas toujours atteint comme il l'espérait. Si les facultés qu'il a mises à contribution, pour servir le sens poétique, sont imparfaites, il inspire l'ennui ou le dégoût; il est rejeté, il est méprisé, il tombe; c'est bientôt fait. Les ouvrages d'imagination sont oubliés en peu de temps quand ils ne sont pas dans la mesure des facultés de la masse, et surtout lorsqu'ils blessent trop le jugement et les sentiments supérieurs. Aussi plusieurs poëtes dits romantiques, ayant entrepris depuis quelques années de faire prévaloir, sur le beau, le laid, l'horrible, le dégoûtant, l'affreux, en excitant de fortes émotions, ont-ils échoué; tandis que les principaux classiques, qui s'étaient attachés à la peinture des sentiments supérieurs, restent. Les poëtes dont je parle ont cru ces sentiments usés dans l'espèce humaine; ils ne la connaissaient pas. Ont-ils jugé les masses d'après leur organisation? n'ont-ils pas plutôt forcé la ruse et les organes théâtraux à leur prêter des moyens qui répugnaient à leurs vrais sentiments?..... Comment prononcer? Au surplus, le rang qu'on leur assigne dès à présent est une leçon dont le goût avait besoin. On en profitera, et désormais on tirera parti de la sagesse

des anciens, et de certaines couleurs un peu plus vives dont les modernes ont abusé. Il y aura éclectisme, on cherchera le *medio tutissimus ibis* du poëte Ovide. C'est ainsi que marche le progrès.

Dans l'éloquence, même but. L'orateur se propose d'émouvoir, de persuader; il veut surtout entraîner l'auditoirepar des impressions vives, exciter ses affections et très souvent l'empêcher de raisonner. Quand il lui permet de raisonner, il fait de la logique; quand il cherche à le séduire par des images très vives, il s'adresse à ses passions. Il y a donc naturellement deux sortes d'orateurs; mais il s'en trouve qui savent réunir les deux genres. Prenons celui qui travaille dans l'intérêt de ce qu'on appelle l'imagination, nous verrons qu'il lui faut, comme au poëte, un fond de logique sur lequel repose sa poésie. Que fait cet orateur? Il agit comme le poète; il emploie d'abord les personnifications, il exagère les facultés de son héros, de son personnage; il modèle tout cela sur ce qu'il y a de plus sublime dans la nature connue, afin de ne pas sortir du vrai. Les romantiques ont échoué parce qu'ils ont pris des modèles qui n'existaient pas; quand on emprunte ses modèles aux personnifications, si ces modèles ne ressemblent pas à l'homme orné de ses plus belles facultés, on est perdu.

Voilà ce que tous les romantiques n'ont pas

senti, mais ce que certains d'entre eux ont apprécié ! Eh bien! le même écueil attend l'orateur s'il n'est doué d'intelligence et d'instruction : il faut qu'il vous présente l'exagération brillante, sans être outrée, de ce que vous connaissez dans la nature, des facultés de l'homme que vous sentez en vous-même, et qu'il enrichisse son personnage de toutes les vertus, en un mot de tous les moyens d'action et d'émotion que l'on observe avec satisfaction dans l'espèce humaine. Après cela il a besoin de l'ordre. Il doit vous développer son sujet, toutes ses questions, dans l'ordre le plus propre à se concilier ses juges et ses auditeurs; il ne faut pas qu'il exagère au-delà de la vraisemblance; en ce point, il ne lui est pas permis d'aller si loin que le poëte. S'il contrevient à ces règles, vous êtes aussitôt désenchantés. L'orateur doit éviter de choquer le bon sens; s'il vous indispose contre lui, s'il blesse votre bon sens par la confusion ou par la contradiction des qualités qu'il donne à son personnage, des actions et des intentions qu'il lui prête; vous voilà encore désabusés; il n'a plus sur vous de pouvoir, il ne vous reste, de son plaidoyer, que le souvenir d'un vain roucoulement, sans conviction de ce qu'on a voulu vous prouver, sans intérêt pour le héros quel qu'il soit; car il en faut pour le héros, fût-il tiré de la classe des animaux; Buffon a su l'exciter quand il a fait l'éloge du cheval et du chien.

L'orateur n'est pas astreint à une mesure aussi rigoureuse que le poëte, et n'a pas besoin de la rime; mais il y a une harmonie qui est attachée à la prose; s'il s'en écarte et s'il vous choque l'oreille, il vous indispose.

Quant à la rime, c'est une invention moderne qui fut employée d'abord par des hommes chez lesquels le langage était prédominant, et se trouvait concordant avec une vive imagination; depuis lors on s'est trouvé forcé de les imiter dans les langues modernes; mais les anciens ne connaissaient pas la rime. La langue grecque, la langue latine, qui sont nos modèles, n'employaient pas ce moyen. Ainsi la poésie n'est pas plus essentiellement dans la rime que dans la personnification, et l'orateur n'en a pas besoin, quoiqu'il soit souvent obligé d'appeler à son secours le sens poétique.

Dans les arts on retrouve toujours le même fond : vous émouvoir, vous faire admirer, exciter en vous des passions, et vous empêcher de raisonner avec trop de sévérité; ce qui suppose que l'artiste lui-même a raisonné, comme le poëte, comme l'orateur.

Eh bien! qu'invoquent les arts pour obtenir ce résultat? La peinture, par exemple, invoque l'ordre, la couleur. Les arts, en général, se servent de la forme, de l'espace, des localités, de la construction, facultés intellectuelles réceptives dont ils ont be-

soin, parce qu'il s'agit d'œuvres matérielles. Il faut que la vue soit frappée par les objets des arts; vous voyez ces produits, tandis que ceux de la poésie, de l'éloquence, n'ont pas besoin de vos yeux; vous arrivez aussi bien à la connaissance de l'idée d'un poète en l'entendant lire qu'en le lisant. Ce n'est pas l'organe de la vue, ce n'est pas l'organe du toucher que se proposent de flatter le poëte et l'orateur; ce n'est qu'accessoirement qu'ils cherchent à caresser l'oreille. Il n'en est pas de même dans les arts. Les artistes ont besoin d'exciter les sens d'une manière agréable. Cela n'empêche pas que leur but ne soit le même que celui des orateurs, des poëtes et des musiciens : il faut toujours qu'ils excitent l'admiration et la passion ; voilà le but. Ainsi, le coloris, les formes, le dessin, la régularité, l'ordre, la symétrie, sont les moyens qu'ils emploient pour exciter les passions que les autres excitent par des mots. Et quelles sont ces passions? Toujours les mêmes en général, l'admiration et l'émotion. Les arts emploient encore l'adresse manuelle dont la poésie et l'éloquence n'ont pas besoin; mais c'est toujours sous la direction des facultés avec lesquelles les poëtes et les orateurs excitent ces deux sentiments.

Messieurs, j'ai cru nécessaire de me livrer à ces rapprochements pour vous faire saisir ma pensée sur l'impulsion primitive de l'organe qui nous oc-

cupe ; mais avant de vous l'exposer, j'ai encore à vous parler de la musique.

La musique a un langage qui lui est particulier ; c'est celui des sons et de la mesure. Le musicien s'adresse particulièrement aux instincts et aux sentiments, et beaucoup moins au jugement, à la causalité, à la vraisemblance, que ne le font les autres artistes. Qu'il émeuve, c'est tout ce qu'on lui demande d'abord, l'admiration viendra ensuite comme conséquence de l'émotion. On ne raisonne pas lorsqu'on prête l'oreille aux accords qu'il vous fait entendre; il faut qu'il vous éloigne de tous les arguments de la froide raison, et que votre pensée obéisse aux sentiments au lieu de les diriger. C'est par là qu'il doit vous mettre dans l'état commun à toutes les productions des arts, dans l'émotion et l'admiration ; ajoutons même que la musique est l'art qui cherche le plus à écarter la sévérité du raisonnement qui vient toujours, après l'émotion, pour juger les productions des autres arts.

Conclusion. — Telles sont, messieurs, les réflexions que je tenais à vous soumettre, et que je n'ai jamais ni dites, ni écrites, avant d'arriver à l'impulsion primitive de notre organe. Ma conclusion est, en me fondant toujours sur l'opinion des masses touchant cette expression *imagination*, appliquée aux différentes productions dont je viens de vous entretenir, ma conclusion,

dis je, est que l'*idéalité* est l'impulsion vers ce qui excite l'émotion et l'admiration passionnée; c'est en vertu du désir qui les y pousse, que les artistes cherchent toujours la perfection et tendent sans cesse à se surpasser eux-mêmes. Mais ce résultat, qu'ils ambitionnent, varie suivant les moyens dont ils sont doués; et il peut arriver qu'avec beaucoup d'imagination, un homme qui a de faibles facultés auxiliaires ne produise pas l'effet désiré; alors, il excite le rire, ou la pitié, et voilà tout. Malheureusement il y a beaucoup d'exemples pareils en France et surtout en Italie, où l'imagination est extrêmement active, et où l'homme souvent obéit à ses impulsions sans avoir assez calculé ses moyens. Il faut donc le concours d'un grand nombre de facultés, pour que les productions de l'imagination soient capables d'attirer l'attention, et d'exciter les passions dont nous venons de parler.

Auxiliaires. — Les facultés qui nous paraissent aider l'imagination sont, comme vous le voyez, très nombreuses : elle a besoin du plus grand nombre pour produire quelque chose de saillant. Elle se sert du merveilleux d'abord, car il lui faut des fictions, de l'étonnement; elle met à contribution tous les instincts, tous les penchants, tous les sentiments, puisqu'elle doit exciter l'amour, la bienveillance, l'attendrissement, la colère, la destruction, la fierté, la vénération. Mais pour le bon em-

ploi, pour l'excitation opportune de ces émotions, elle est obligée de se servir de l'ordre, et d'invoquer la sévérité du jugement et de la causalité afin de ne pas révolter ceux chez qui ces facultés prédominent. Elle en a même besoin pour empêcher ces facultés de venir rompre le charme dont elle veut les fasciner. Ce serait perdre du temps d'ajouter que les organes réceptifs lui fournissent tous les matériaux extérieurs qu'elle met en œuvre.

Antagonistes. — L'opposition à l'idéalité est plus positive encore, s'il est possible; elle se trouve dans les facultés réflectives, dans la circonspection et dans les facultés d'observation ou réceptives, qui peuvent nous attacher exclusivement à l'observation. La circonspection tue la poésie, la rend impossible quand elle est portée trop loin. La sévérité du jugement et de l'induction, dans la recherche des causes, retient souvent l'essor du talent poétique lorsqu'il vient à coïncider avec les hautes facultés. On n'a encore vu qu'un Voltaire. Nos facultés n'agissent pas toujours de concert, mais plutôt l'une après l'autre, et lorsque Paul philosophe ou naturaliste se met à juger Paul poëte, souvent il le condamne et jette sa poésie au feu. Heureusement, dans ces sortes de cas, le sens poétique met son empreinte sur les productions du raisonnement et de l'observation. L'orgueil, la fierté, poussés à l'excès, détruisent également la poésie et le désir d'être ap-

prouvé peut être exagéré à tel point qu'il détourne les poëtes, les orateurs, les artistes, d'un travail qu'ils ne trouvent jamais assez parfait pour affronter la critique. Virgile voulait absolument livrer aux flammes son Enéide; les présomptueux ne comprendront pas cette délicatesse outrée. Nouvelle preuve que le penseur isolé, qui néglige l'observation des autres par le secours des sens, ne peut jamais trouver en lui toutes les facultés de son espèce.

Défaut. — Le défaut et la faiblesse de notre faculté viennent à l'appui du double caractère que nous lui avons assigné; en effet, les productions de nos autres facultés peuvent exciter l'admiration, mais elle ne provoqueront jamais l'émotion, si l'idéalité y est restée étrangère. Ainsi les ouvrages de mathématique, de géométrie, de physique, de chimie, d'anatomie, nous portent souvent à l'admiration; mais il ne leur est pas donné de nous émouvoir; c'est que l'imagination n'y prend aucune part. Elle n'intervient pas davantage dans les travaux de chirurgie, dans la lithotritie, par exemple, ou dans la description d'un instrument. Il n'en est pas ainsi de la médecine : cette science admet jusqu'au merveilleux, comme nous l'avons déjà vu; mais dans la chirurgie, ni l'une ni l'autre de ces facultés ne trouvent de place, à moins que la chirurgie n'envahisse le domaine de la médecine. Il n'y a pas non plus d'i-

magination dans la description sèche des formes, telle qu'on la trouve dans la mécanique, la minéralogie, l'anatomie de l'homme et des animaux. Ces parties de nos connaissances n'exigent que de bons organes réceptifs, de l'ordre et du langage; aussi n'est-il rien de si commun en France que le talent de la description. C'est surtout par là que l'on parvient à la première académie du monde, l'Académie des sciences. En décrivant avec beaucoup d'exactitude les ailes, les cuisses, les articulations d'un insecte, vous allez devenir membre de l'Institut; et certes il n'y a pas d'imagination là dedans. (*Applaudissements.*)

Il n'en est pas ainsi de l'histoire naturelle : l'idéalité et le merveilleux peuvent s'y glisser aussi facilement que dans l'histoire des nations, ou dans l'histoire générale du genre humain. Le grand ouvrage de Buffon vous en donne assez la preuve.

La distinction que nous venons d'établir entre les productions de l'homme auxquelles prend part l'idéalité, et celles qui n'ont point l'empreinte de cette faculté est parfaitement en accord avec l'opinion des masses. Vous voyez l'Institut divisé d'après cette conviction générale. Il y a une section pour les sciences, dont l'imagination est totalement bannie. Ceux qui veulent l'y introduire sont généralement désapprouvés par leurs confrères; il faut là de la physiologie sans imagination; ainsi le veut la

majorité abimaginative de ce corps savant. Trois autres classes associent l'imagination au savoir ; ce sont l'Académie française, celle des inscriptions, et celle des sciences morales et politiques; mais la cinquième ne vit que d'une idéalité plus ou moins assaisonnée par le merveilleux; je veux parler, comme vous l'avez déjà deviné, de l'Académie des beaux arts.

Vous venez de voir, messieurs, les effets de la faculté et ceux de son défaut; c'est ainsi que je la conçois. Peut-être en verrai-je davantage lorsqu'on m'aura éclairé ; quant à présent voilà tout ce que je pense, et je n'ai rien de plus à vous dire. Peut-être même en ai je trop dit; car la matière que nous avons à traiter est fort loin d'être épuisée, et le temps nous fait la loi.

Passons aux exemples.

Exemples. — Dans cette tête, bien qu'un muscle se trouve là, l'organe est toujours très considérable. c'est la tête d'un poëte naturel, d'un poëte qui n'a pas fait d'études préliminaires, d'un nommé François. Cet homme fait des vers par une impulsion insurmontable ; il a beaucoup d'imagination, et trouve naturellement tous les moyens de plaire et d'émouvoir que nous vous avons indiqués.

Voilà la tête de Voltaire ; cette partie est aussi très développée. Voici encore un autre poëte : la

ligne d'insertion des fibres du muscle temporal est, comme vous le voyez, très prononcée.

La poésie s'applique, avons-nous dit, aux beaux arts. Voilà la tête du fameux Horace Vernet, qui présente la même configuration.

Examinons maintenant La Fontaine, grand observateur, comme chacun le sait; la ligne où s'insère le muscle est très saillante; mais les affections sont prédominantes. En effet ce poëte a mis du sentiment et de la philosophie dans les scènes où figurent les animaux qu'il a rendus si intéressants dans ses fables. Voyez comme toutes les affections se trouvent dans son buste avec l'éventualité, indispensable pour conserver la mémoire des faits en tout genre.

Mirabeau avait de l'imagination dans son éloquence, et séduisait puissamment. Dans ce masque, vous pouvez encore apercevoir le commencement de l'organe qui est très prononcé.

Foy possédait une éloquence démonstrative et persuasive en même temps; il déployait une grande puissance d'émotion. La saillie de l'idéalité est aussi très prononcée. Un grand nombre d'autres facultés venaient aider l'imagination.

Benjamin Constant réunissait l'imagination au raisonnement; mais il excitait moins l'émotion. Il y avait de la finesse, du savoir faire dans sa tournure oratoire; sa tête y correspond.

Manuel, orateur plus démonstratif, chez lequel il y avait plus de logique que de poésie, n'offre pas cette saillie très développée. On trouve chez lui une logique puissante, et des affections fortes pour l'animer. L'imagination existe, on ne saurait le nier, mais à un degré moins éminent que chez les autres orateurs que je viens de citer; sa tête représente parfaitement tout cela.

Si nous prenons les brigands qui ont été remarquables pour n'avoir pas le sentiment du beau, de ce qui plaît, de ce qui excite l'admiration, vous verrez effectivement que la ligne qui limite l'insertion du muscle temporal n'est pas aussi saillante que chez les orateurs que vous venez de contempler. Chez ce parricide, Boutillier, les facultés intellectuelles sont déprimées, et la saillie de l'idéalité n'existe pas. Ce que vous voyez sur ces têtes correspond à la ruse, à la propriété, à la mécanique, qui n'est ici que l'art de faire des fausses clefs. Voilà encore Martin, parricide qui fait horreur; même absence de saillie. Le groupe qui correspond au sentiment d'égoïsme prédomine; la bonté, les facultés intellectuelles sont en défaut. Nous n'avons pas fait toutes ces têtes-là, nous les avons bien prises dans la nature.

Lacenaire, qu'on a fait valoir pour son imagination, présente bien une certaine saillie de cet organe, mais elle ne domine pas; c'est cette partie

correspondante à la destruction qui a l'avantage du volume sur les côtés, en même temps que la vanité, qui s'élève comme une montagne sur la partie postérieure et supérieure de la tête, gouverne le reste; car, comme je vous l'ai montré plus haut, l'espace correspondant aux facultés intellectuelles, qui pourraient faire obstacle au vain désir de la louange, est envahi par la gaieté, origine fréquente du sophisme. La vanité avec l'imagination, l'espérance et l'orgueil, produit la crédulité; on se fie trop à ses inspirations, on se croit trop au-dessus des autres pour être pris en défaut.

Tel fut cet homme : ajoutez-y l'influence des circonstances et de l'habitude, celle de l'impunité pendant un certain temps, qui enhardit la plupart des malfaiteurs, et vous avez l'explication définitive de ce misérable dont on a voulu faire un héros.

Voilà la tête de Dupuytren qui est riche en beaucoup de facultés. Eh bien! quoique l'imagination soit assez belle, vous voyez qu'elle est dominée par la circonspection et par la sécrétivité. C'est une chose incontestable. Il y a là de belles qualités : cette tête étant vaste, on y trouve presque tout; mais qu'est-ce qui domine? l'estime de soi, le désir de l'approbation, le penchant à se cacher, et la circonspection; la circonspection surtout, et cette faculté en gouverne d'autres que vous pouvez re-

marquer, telle que l'imagination dont nous parlons maintenant.

Voici encore la tête d'un personnage très connu, qui s'appliquait avec beaucoup de succès à la description d'objets d'histoire naturelle. Voyez cette masse, c'est l'imagination qui domine ; elle est assez développée. Ensuite vient le désir de l'approbation l'estime de soi ; en un mot, les beaux sentiments qui se trouvent combinés. Nous sommes vraiment dans l'embarras du choix pour les exemples qu'il s'agit de mettre sous vos yeux; nous joignons à l'abondance des bustes l'observation que nous faisons continuellement dans nos rapports sociaux. Les hommes qui sont à la tête des hôpitaux sont à portée de recueillir tous ces renseignements, car les malades ne refusent pas de se laisser explorer. Les conformations diverses se présentent donc en foule à leurs yeux ; et quoiqu'ils ne puissent tenir note de tout ce qu'ils voient, il leur reste beaucoup de tact pour juger la portée des intelligences ; il faudrait avoir observé autant qu'eux pour oser les tourner en ridicule, lorsqu'on les voit d'ailleurs bien organisés.

20. GAIETÉ.

Nous allons passer à l'organe de la gaieté. C'est encore une faculté qui va nous présenter des diffi-

cultés. Je vais faire ce que je pourrai, comme je l'ai fait pour les facultés précédentes, afin d'éclairer la question; mais il faut absolument que vous me permettiez de traiter celle-ci dans la séance.

Gaieté, esprit de saillie, suivant Spurzheim; esprit proprement dit, causticité, d'après Gall, qui a découvert cet organe et qui a choisi des modèles. Les voici : ils sont importans pour nous, parce que, dans l'ordre historique, il faut savoir comment cette notion là s'est développée. Il a pris pour modèle *Rabelais*, dont tout le monde connaît la causticité et la gaieté ; Cervantès, l'auteur de *Don Quichotte ;* Boileau, le satirique Boileau ; Racine, considéré sans doute comme auteur des *Plaideurs* ; de plus Sterne et Voltaire.

Ayant remarqué la même conformation dans toutes ces têtes, il en a conclu qu'il y avait une faculté particulière pour la causticité. Ainsi ce qui inspire les bons mots, ce qui porte à rire, soit innocemment, soit aux dépens de quelqu'un, l'esprit satyrique doit être rapporté à une disposition organique. Jamais les psychologistes n'auraient songé à établir une semblable faculté ; c'était une qualité ou un travers de l'esprit; mais à quoi tient ce travers ; nous l'ont-ils appris ? Toutefois il faut nous tenir sur nos gardes; avant d'admettre cette faculté comme un fait primitif, il faut y regarder de bien près.

Situation. — Aux parties antérieures, supérieures et latérales du front, entre l'idéalité, la tendance au merveilleux, la causalité, l'imitation, au-dessus des localités, n° 20. Dans le masque de Voltaire, vous voyez, de chaque côté, des espèces de cornes presque au haut du front; c'est l'organe dont il s'agit.

Influence ou impulsion primitive. — C'est toujours là que se trouve la difficulté. Considérer la question du côté plaisant ou du côté ridicule, c'est-à-dire qui fait rire, ce qui est la même chose. Il résulte de là qu'il y a deux espèces de rire: rire innocent, qui n'a rien d'insultant pour celui qui en est l'objet; rire de mépris, rire amer. Quelques uns ont soutenu que le second ou le rire amer, le rire de mépris, était le seul qu'on dût admettre, et que, par conséquent, la causticité était vraiment l'impulsion unique de la faculté. Je ne suis pas de cet avis, je vais vous en donner les raisons.

Comment arrive-t-on à exciter le rire? Le plus souvent en jouant sur les mots. On joue sur les mots avec le désir de provoquer, soit le rire de la gaieté, soit le rire du mépris et de l'insulte. Eh bien! les phrénologistes ont prouvé que l'une ou l'autre direction dépendait du concours des autres facultés. Examinons cette opinion. Comment atteint-on ce but si évident, de provoquer le rire? S'il s'agit d'un propos, c'est en détournant l'attention des

auditeurs de la question principale, de l'idée fondamentale, pour la fixer sur les accessoires. S'il est question d'une personne dont l'aspect seul est le sujet de la plaisanterie, c'est en détournant l'attention de ses principales qualités pour la fixer sur de squalités secondaires.

Placez-vous dans une société où se rencontre un de ces hommes plaisants; pendant que vous cherchez l'idée principale de la personne qui vient de parler, le plaisant détourne votre attention sur les mots, sur les gestes, et vous présente des idées accessoires qui vous font rire, soit innocemment, soit aux dépens de celui qui a parlé. Je ne vois pas toujours là-dedans une intention de blesser; mais il y a constamment intention de faire rire soit sans blesser, soit en blessant; d'où il résulte que le projet ou l'intention de faire rire est le fondement de la faculté, suivant moi. Même observation à faire touchant les remarques du plaisant sur l'aspect, la tournure, le costume des personnes qui ne parlent pas; il n'a pas toujours l'intention de les déprécier, mais il a nécessairement celle de provoquer votre rire par des oppositions, des contrastes ou des ressemblances auxquelles vous ne pensiez pas.

Application. — Cherchons à justifier ces remarques par les applications de l'organe. Les principales se trouvent chez les auteurs comiques, satiriques, chez les plaisants de société, chez les journa-

listes qui exploitent le genre comique et qui provoquent le rire, plus souvent, il faut en convenir, dans une intention hostile que dans le but pur et simple de procurer du plaisir; mais aussi l'on doit noter que l'organe de la destruction et l'orgueil sont toujours prêts chez les auditeurs à accueillir la plaisanterie: l'orgueil, parce que vous vous placez, par un petit mouvement intérieur, au-dessus de la personne qu'on ridiculise; la méchanceté, parce que le penchant à la destruction se trouve satisfait. On n'en découvre là qu'un mouvement léger, qu'une esquisse, mais c'est assez.

On trouve encore le même organe en action chez les comédiens, qui s'en servent pour copier les ridicules ou les vices. Ils ont besoin de la ruse pour cet objet, car il faut qu'ils se dissimulent eux-mêmes, qu'on ne les reconnaisse pas, qu'ils ne représentent que le personnage dont ils sont chargés. Ils ont aussi besoin de la faculté de l'imitation pour parvenir aux mêmes résultats.

Les peintres, les statuaires, les dessinateurs, qui réussissent dans la caricature, présentent toujours cet organe très prononcé. Je ne connais pas tous ceux de Paris; mais je connais M. Philippon, chez qui cet organe est excessivement prononcé, de manière à sauter aux yeux, aussi bien que celui de l'imagination; quant à M. Dantan, je n'ai pas l'honneur de le connaître. Du reste, gardez-vous de croire que

je veuille condamner ce genre. Nous allons voir que la faculté a son utilité comme toutes les autres. Il s'agit de constater le fait de son existence, et d'en trouver des preuves ; voilà quel est mon but, et non pas d'en faire la censure. Je ne m'érige pas en moraliste, mais en observateur de la nature ; j'emploie pour cela mes moyens unis à ceux des autres.

Des applications citées, je conclus que, chez les satiriques, le plus souvent l'organe s'exerce aux dépens des personnes, avec plus ou moins d'intention malveillante ; mais qu'il se satisfait plus fréquemment, dans la multitude, par la recherche des oppositions, des contrastes, qui ont aussi la propriété de provoquer les mouvements du rire, sans que personne soit en droit d'en être offensé.

Les phrénologistes pensent, avons-nous dit, que la gaieté n'est caustique que par son association avec la destruction. Avant de décider, cherchons les auxiliaires et les antagonistes de cette faculté.

Auxiliaires, *antagonistes*. — Cette faculté a pour auxiliaires l'imitation, l'idéalité et la ruse. Je vois, comme antagonistes de cette faculté, la circonspection, la bonté ou bienveillance, mais seulement d'une manière relative. Cette dernière faculté a du moins l'effet de s'opposer à la causticité, et de n'admettre la plaisanterie que lorsqu'elle est innocente. J'ai rencontré, depuis peu de temps, deux exemples de causticité retenue par la bienveillance. Un des deux sujets a su trouver, non sans peine, car son premier mouve-

ment est toujours la causticité, un genre de plaisanterie qui égaie sans blesser personne. Le jugement et la causalité ne font pas taire, mais maintiennent la gaieté dans de justes bornes. La circonspection l'arrête plus souvent que la ruse, qui s'en sert fréquemment dans un intérêt d'égoïsme, et se plaît à s'y associer. Il en résulte l'habitude de la mystification. La gaieté, soit caustique, soit même innocente, a pour ennemie l'estime de soi ou des autres. Ceux qui ont beaucoup d'orgueil, ceux qui se placent dans leur estime fort au-dessus des autres hommes, s'étudient à retenir les bons mots qui pourraient inspirer de la familiarité à leurs subordonnés. La plaisanterie est bannie du cérémonial des hauts dignitaires en tout genre, et surtout des princes. Jupiter ne rit pas, comme l'attestent les bustes antiques, qui lui refusent les deux éminences latérales du front. Si le puissant est enclin à la plaisanterie, il ne se la permet qu'avec ses familiers, et plutôt dans le genre caustique que dans un simple but de gaieté. Notons encore que les rusés qui tiennent beaucoup à plaire ne se laissent pas légèrement aller à la causticité, mais qu'ils se permettent souvent, et que même ils affectent la simple gaieté comme moyen de succès. Mais si ceux qu'ils veulent flatter aiment la critique amère, ils se font un devoir de les satisfaire, aux dépens d'autrui.

Combinaisons principales. — Vous les saisissez

déjà comme conséquences de ce qui vient d'être exposé. Nous nous bornerons donc à vous faire observer qu'avec l'estime de soi, la bienveillance et la destruction, les résultats sont extrêmement différents. Ainsi, avec la bonté, cela produit la plaisanterie douce; avec la méchanceté, la plaisanterie caustique; avec l'orgueil, la plaisanterie qui tend à humilier les autres. Il n'y a pas de doute à cela. Passons là-dessus.

Conclusion.— Maintenant, il me semble que l'on peut porter un jugement sur la nature de cette faculté, c'est-à-dire sur le sentiment primitif qui la caractérise. Pour moi, c'est un phénomène de sentiment, ampliatif des facultés de l'intelligence, et qui les dévie de la direction qu'elles prennent chez la majorité des hommes; ainsi je pourrais dire ampliatif et déviatif. En effet, c'est une faculté qui substitue des questions secondaires à la question principale, qui substitue un autre but au but principal d'un acte, puisqu'elle s'applique aux actes aussi bien qu'aux discours, comme nous l'avons démontré; enfin, un sentiment qui va partout cherchant des moyens pour se satisfaire dans les hommes, les animaux, les choses, les comparaisons et les rapprochements les plus extraordinaires, que le commun des hommes attentifs aux qualités essentielles des objets n'aperçoit pas.

J'ai appelé cela sentiment; pourquoi? Je vais encore

ici hasarder quelque chose de moi; c'est que les actes, comme les discours des plaisants, me semblent avoir pour but la satisfaction d'un besoin instinctif, celui de rire. Oui, ce besoin est dans la nature humaine; il est excessivement fort chez l'enfant qui rit de ce qui ne fait pas rire l'adulte : voilà un fait. C'est un besoin, puisque l'enfant rit si souvent; cela n'existe pas pour rien; les mots n'expriment que des faits dans l'histoire naturelle, dans l'histoire de l'homme, dans l'histoire des choses; il y a peu de synonymes, chaque mot a presque toujours une valeur fixe, si ce n'est parmi les noms propres. Le mot rire exprime donc un fait unique et primitif. Le fait est que l'enfant rit pour si peu de chose, qu'il est impossible à l'adulte d'expliquer la joie continuelle de cet âge; et même, parmi les adultes, ceux qui leur ressemblent en ce point, et qui tous ont l'organe très prononcé, pour le dire en passant, sont incapables de dire pourquoi ils rient. Toutefois, chez la grande majorité des hommes, ce besoin diminue avec l'âge, mais ne disparait entièrement que chez une extrême minorité. Or, le besoin de rire se comporte comme tous les autres besoins; il tend à diriger les facultés intellectuelles et les actes dans l'intérêt de sa satisfaction; il y tend davantage si depuis un certain temps il n'a pas été satisfait. Ainsi, l'homme enclin au rire, et qui n'a pas ri depuis long-temps, a besoin de se laisser aller à la joie, comme l'homme

irascible, qui ne s'est pas fâché depuis quelque temps, a besoin de quelques mouvements de colère, et l'un et l'autre rient et s'emportent pour la provocation la plus légère. Il y a des personnes qui contiennent ces penchants naturels pendant un temps plus ou moins long; puis, au moment où ils y pensent le moins, voilà le sentiment contenu qui s'échappe, et qui fait une explosion. Nous avons déjà vu que l'adulte pouvait satisfaire ce besoin sans malveillance. L'enfant que nous venons de vous citer nous offre un exemple plus frappant encore du même fait. Le plus souvent les enfants rient et se réjouissent très innocemment; les plus gais sont même les plus bienveillants, observation qu'on peut également faire chez les adultes. Les enfants qui ne rient pas sont ceux chez qui la masse de la circonspection est énorme. C'est encore une observation très remarquable, et qui m'a fait penser que le principal ennemi du rire était la circonspection; les hommes très circonspects ne rient jamais non plus, que du bout des lèvres, comme on dit, lors même qu'ils ont l'organe.

Cet homme-ci ne riait jamais de bon cœur (Dupuytren), quoiqu'il fût caustique; les hommes qui ont de la circonspection et des instincts latéraux rient rarement. Ceux chez qui dominent la bienveillance, les affections douces, et qui n'ont pas trop de circonspection, rient volontiers, mais sans méchanceté. Il y a donc deux rires, le rire de bienveillance

et le rire de malveillance. Alors, si vous allez au fond, vous trouverez un besoin fondamental, le besoin de rire, qui se satisfait, tantôt, et même le plus souvent, sans blesser personne; tantôt, et par conséquent le moins souvent, par la causticité; et notez bien que le même organe se trouve toujours prononcé chez les deux espèces de sujets qui correspondent à ces deux rires. : c'est là le point fondamental. En somme, besoin de rire, satisfaction de ce besoin innocemment ou avec méchanceté, suivant la prédominance des autres facultés. Voilà la fonction de l'organe.

Exemples. — Cet homme a ri de tout, c'est Voltaire. Malheureusement nous n'avons pas sa tête complète. Vous auriez vu qu'il y avait d'autres sentiments qui ont contre-balancé celui-là. Il y a des personnages dans la société dont il n'a jamais ri. Voilà Pigault-Lebrun qui a ri de tout; tout lui était égal, pourvu qu'il trouvât moyen d'exciter le rire; mais malheureusement c'est une tête octogénaire. L'imagination est très forte; elle a dominé avec la gaieté; mais l'organe de cette faculté a plus perdu par l'âge que celui de l'idéalité, dont la masse est plus considérable aussi naturellement.

La faculté s'applique aux arts; il y a des peintres comiques. Voici la tête d'Horace Vernet, qui travaille parfois dans ce genre. La saillie de la

gaieté est apparente. Nous n'avons malheureusement ni le portrait, ni le buste de Callot, et de beaucoup d'autres peintres qui aimaient à rire. Cependant les exemples cités par Gall sont remarquables. Vous y trouvez Sterne et Rabelais, dont les portraits vous suffiront. Celui de Guy-Patin, médecin, et fameux caustique du siècle de Louis XIV, offre les deux saillies de la gaieté fort évidentes.

La tête que je tiens est celle d'un homme qui voulait rire aussi, mais d'un rire amer, qui s'accordait avec la destruction et la plus sotte vanité; c'est Lacenaire. Examinez-le bien ; avec une destruction très forte, un amour-propre et une médiocre intelligence, il ne pouvait rire que dans l'intérêt de ses petites passions.

Voilà La Fontaine, qui riait avec intention bienveillante ; l'amour des enfants, l'amour physique, l'amitié, dominent chez lui; c'est une bien bonne tête, conforme à la dénomination de bonhomme qu'on affectait de lui donner. C'est à tort que l'on prétendrait qu'il manque d'imagination; cette faculté forme, à l'insertion du muscle temporal, une saillie bien remarquable.

Voilà Mirabeau, qui était plaisant quand il le voulait, mais avec beaucoup de sarcasme et de passion ; cette partie était chez lui très saillante.

Objections. — Mais voici des objections que l'on a faites; on a dit : L'on rencontre fréquemment des per-

sonnes chez qui cette partie est saillante, et qui ne sont pas gaies. Eh non! certainement; le fameux Carlin, qui faisait rire tout le monde, ce premier arlequin qui a fait tant de bruit à Paris, n'était pas gai, mais il faisait rire les autres. Ceux, en effet, qui ont la causticité ne rient pas comme ceux chez qui domine la bienveillance. Pourquoi veulent-ils faire rire les autres? C'est dans une intention malveillante; et, dans ce cas, la destruction l'emporte sur la gaieté, la gouverne. Mais si tous les caustiques ne rient pas, le rire qu'ils provoquent chez les autres leur cause un plaisir intérieur qui a toujours pour but la satisfaction du même sentiment. On a dit aussi que Rousseau, qui était parfois caustique, et qui avait ces deux bosses, n'était pas gai. Il avait été fort gai dans sa jeunesse; mais il avait une circonspection énorme, que l'âge et le malheur avaient fortifiée. Il cessa donc de rire avec l'âge, mais il ne cessa pas de jouir dans son intérieur, en faisant rire aux dépens de ses ennemis. Nous avons vu ces bosses chez des imbéciles, dit-on. Je le crois bien, s'ils n'avaient pas une intelligence capable de satisfaire le besoin. Mais on ne nous a pas rendu compte du développement des autres organes, afin que nous puissions savoir si ces gens étaient dépourvus de facultés suffisantes, ou s'ils avaient assez d'esprit pour faire rire les autres, et ne s'en servaient pas. On peut avoir la tendance

à faire rire, mais ne pouvoir y parvenir, parce qu'on est sot, et arriver, au contraire, en voulant faire rire les autres, à se rendre un objet de risée; alors on a souvent assez de jugement pour se taire. On se dit : Dans telle ou telle circonstance j'ai voulu faire rire des autres, et l'on a ri de moi; taisons-nous. Dans ces cas, l'organe peut être apparent sans que l'on en observe les effets, à moins d'être dans l'intimité des personnes.

Voilà, messieurs, comme peuvent tomber la plupart des objections qu'on oppose à la phrénologie. Nous pensons que la faculté qui nous occupe a son utilité comme toutes les autres. En France, on ne saurait y donner trop d'attention, parce qu'elle est très commune parmi nous, et c'est un moyen d'action assez puissant dans les divers genres. Les Français passent pour le peuple le plus sensible à la raillerie, au ridicule, qu'il y ait au monde. Quand on attaque le ridicule et la passion de faire rire, il semble qu'on attaque la nation française; c'est vraiment une faculté très répandue en France.

Eh bien! voici la compensation de ce que j'ai dit contre la gaieté : cette faculté n'a pas toujours tort de dévier l'attention de ce qui paraît le principal objet de l'orateur, de l'écrivain, de l'acteur le plus imposant sur la scène sociale. Pourquoi n'a-t-il pas tort? parce que la ruse dissimule très souvent les intentions d'une foule de per-

sonnes influentes, et les prépare, sous main, depuis long-temps, à la représentation d'un rôle que le public est intéressé à bien connaître. Ainsi, les gouvernants, les prêtres, tous les hommes qui emploient le prestige, se parent souvent d'une gravité extérieure qui est purement affectée. Eh bien! le caustique vient et dit : Croyez-vous qu'il marche à tel but? non, il marche à tel autre. Le caustique vous montre, pour me servir d'une expression vulgaire, le fond du sac. Mais pour employer avec fruit cette faculté, il faut beaucoup de jugement, un grand tact, le sentiment de la causalité bien développé; alors le caustique peut opérer avec succès. S'il s'attache à des riens, à des niaiseries, à des défauts secondaires qui n'en sont pas aux yeux de la raison, ou bien on le méprise, ou il excite lui-même le rire à ses dépens. Ainsi c'est une faculté dont l'emploi est très délicat; avis soit donné à ceux qui s'en servent par spéculation. Nous comptons parmi nos ennemis beaucoup de gens qui s'en prévalent pour nous nuire, mais nous avons de quoi leur répondre; voilà ce qui me console pour le sort de la phrénologie.

Animaux. — Chez les animaux on n'a rien dit de cette faculté. Cependant, messieurs, si vous avez égard à ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire, si vous admettez que le besoin du rire soit dans la nature, tantôt pour le compte de celui qui

l'éprouve, tantôt pour le compte de ceux qui écoutent ou qui voient faire, vous conviendrez qu'il peut exister quelque chose d'approchant chez les animaux; j'ai, moi, ma conviction qui me porte à vous faire faire cette observation. Tous les jeunes animaux, dans les espèces qui se rapprochent de nous, jouent, plaisantent, simulent, font des feintes, affectent de se cacher, de se poursuivre, de se vouloir du mal. Qui n'a pas vu de petits chiens, de petits chats jouer ensemble et feindre une foule d'actes hostiles qui n'étaient pas dans leur intention; se cacher, prendre la fuite, se surprendre, etc. ? Ces jeux s'observent chez les oiseaux qui commencent à voleter, et jusque chez les gallinacées, quoiqu'à un bien moindre degré que chez les mammifères rapprochés de l'homme. Il y a donc des impulsions pour la plaisanterie, dans l'animalité, personne ne peut en douter; qu'un animal ne rie pas, n'exprime pas le sentiment comme nous l'exprimons, j'en conviens, mais il faut aussi que l'on convienne que dans leurs gestes, dans leur manière de manifester leur joie intérieure, il y a quelque chose qui nous fait rire, quelque chose qui parle à la satisfaction de l'instinct du rire, à cet instinct que nous avons chez nous, qui s'applique tantôt en bien, tantôt en mal. Je laisse à l'observation le soin d'éclairer cette question qui n'est pas moins importante que toutes les autres.

QUATORZIEME LEÇON.

24 JUIN 1836.

21. IMITATION.

Messieurs,

Pour terminer les organes qui correspondent aux sentiments, nous avons à vous entretenir de l'*imitation*, appelée par Gall, *mimique;* c'est lui qui l'a observée le premier.

Situation. — Des deux côtés de la bienveillance, entre cette faculté et celle du merveilleux, à la partie supérieure et antérieure de la tête; au-dessus du front et des deux côtés, où elle établit une espèce de plate-forme. Je ne puis mieux vous en donner une idée qu'en vous présentant cette tête de Débureau que nous allons revoir tout à l'heure. C'est une belle tête, d'ailleurs précieuse en ce genre. Vous y voyez notre organe, joint à celui de la bienveillance, du merveilleux, de l'idéalité. L'imitation, en écartant ces deux derniers organes, établit une espèce de plate-forme sur le haut du front.

Action ou influence primitive. — L'influence ou impulsion première de cet organe est un objet de contestation parmi les phrénologistes : les uns s'en tiennent au mot imitation, et soutiennent que c'est la faculté d'imiter, d'exécuter la pantomime d'après l'imitation ; d'autres, que cette faculté nous donne le pouvoir d'exprimer nos pensées, nos sentiments par le geste. Ces deux opinions ont un fondement dans l'observation. L'organe est toujours très développé chez les enfants; on l'observe également chez les bons mimes; peut-être pourrait-on y distinguer deux facultés. C'est une question à examiner, dans laquelle je n'ai pas le loisir de m'engager. Les enfants imitent davantage, ce qui est conforme à leurs dispositions. Ils imitent les gestes, les expressions de physionomie, les tons, les inflexions de voix, les mouvements, l'attitude du corps ; ils imitent tout; et cela est porté à tel point, qu'au premier coup d'œil un observateur attentif pourra distinguer dans quelle classe de la société un enfant a été élevé. Toutefois, lorsque la faculté de l'imitation est très forte et se conserve, les enfants, quand ils reconnaissent qu'ils ont imité de mauvais modèles , se réforment plus tard, en prenant pour types les bons modèles ; de sorte que l'intelligence, les sentiments se réunissent à cet organe pour produire un tact particulier. Il y aurait beaucoup à dire sur cette proposi-

tion; mais je ne puis pas m'y engager : je vous ai posé les éléments fondamentaux de la question. Si l'enfant n'a pas beaucoup de facultés, il ne se modifie pas, il reste conforme aux modèles qui ont présidé à sa première éducation.

On observe que cet organe, très développé dans l'enfance, diminue de prédominance à mesure que l'âge avance. Mais quelques uns le conservent au point d'être imitateurs toute leur vie. Chez les adultes, la faculté d'imitation ne disparaît pa complètement, et chez quelques uns, elle conserve beaucoup d'influence. L'adulte s'en sert pour peindre les objets qui l'ont frappé, pour les rendre plus sensibles, et, en général, plus l'activité nerveuse est considérable, et plus cette faculté d'imitation est prononcée. Allez du nord au midi, vous la verrez augmenter depuis la Hollande jusqu'à l'Italie. En Italie et dans le midi de l'Espagne, dans l'Andalousie, vous la trouverez à un très haut degré, mais particulièrement en Italie où elle est exercée, et fort exercée, de sorte que beaucoup de personnes sont avares de mots, même parmi le peuple, et substituent tout de suite le geste à la parole. Il y a des personnes qui ne peuvent pas vous rapporter les expressions de ceux avec qui elles viennent de converser, sans imiter leur ton, leurs gestes, leur son de voix. Le but est de se faire mieux compren-

dre. On s'en sert aussi pour faire réussir les projets de la ruse.

Applications. — Cette faculté devient quelquefois la source d'une profession. Ainsi les acteurs *mimes*, et en général tous les acteurs, se servent beaucoup de cette faculté, et doivent par conséquent l'entretenir dans un certain degré de développement. Les peintres, les sculpteurs, les dessinateurs en ont absolument besoin, et si elle n'est pas très développée chez eux, ainsi que l'organe des formes, leurs tableaux ne sont pas ressemblants. On croit que l'imitation se sert de la sécrétivité et de la ruse, afin que l'homme puisse dissimuler son propre caractère. C'est surtout au théâtre que cela est nécessaire. Il ne faut pas que vous découvriez le caractère du mime, du pantomime, il faut qu'il soit ce que son rôle le présente et rien de plus; si, dans un moment d'oubli, il se relâche et reprend son expression naturelle, c'est un acteur faible; s'il ne peut se tenir dans la figure de son modèle; et que de suite après avoir imité il reprenne son expression, c'est un mauvais acteur; c'est-à-dire qu'il faut que l'organe soit très puissant et très exercé pour qu'il donne un bon acteur. Quant au peintre, au sculpteur, au faiseur de caricatures, comme vous ne le voyez pas, vous ne le jugez que par ses ouvrages, vous mesurez le degré de son ta-

lent par l'impression qu'il vous fait éprouver, en examinant le résultat de ses travaux.

Auxiliaires. — Cette faculté a pour auxiliaires évidents l'idéalité, la gaieté. Et effectivement la gaieté, l'idéalité et la mimique constituent les facultés théâtrales de Spurzheim. C'est un groupe d'organes qui occupe cette partie latérale et supérieure du front qui est très remarquable chez tous les acteurs. Pour qu'ils soient bons, il faut que tout se trouve réuni. Nous allons vous présenter des modèles tout à l'heure.

Antagonistes. — Cet organe a pour opposants la circonspection, parce qu'en réfléchissant beaucoup sur les conséquences de l'imitation, on trouve qu'il y a bien des cas où il faut s'en abstenir; la ruse, qui dans certains cas s'en sert, et dans d'autres le repousse; l'estime de soi portée à l'orgueil qui nous empêche d'imiter les autres, qui nous inspire d'être toujours nous-mêmes, de ne jamais copier personne; la vénération qui nous défend d'imiter ce que nous honorons, ce que nous vénérons, ce que nous adorons surtout, et même on a fait de cela, dans la morale des casuistes, un péché mortel. La bienveillance et les sentiments affectueux se bornent à donner une direction innocente à la faculté, tandis que les organes latéraux, la destruction surtout, la combattivité, lui en donnent une bien opposée en la dirigeant vers le mal comme ces organes

y dirigent la gaieté, ainsi que nous en avons fait l'observation dans notre leçon précédente.

Défaut. — Les phrénologistes ont remarqué que le défaut de cette faculté laisse les personnes trop graves, leur donne une espèce d'attitude pédantesque, monotone, diminue de beaucoup leur expression; car ce qui donne de l'expression à la physionomie, c'est cet organe et celui de l'idéalité. Quand cela manque, les physionomies sont immobiles, sont comme des statues; le langage s'en ressent, puisqu'il est aussi modifiable par l'imitation. Un homme qui n'exprime que ses idées, et qui ne les rend qu'à sa manière, est bientôt au bout de son rôle, à moins qu'il n'ait beaucoup de connaissances et d'idées, et devient promptement ennuyeux, car il ne tarde guère à épuiser sur l'auditoire toutes les impressions qu'il peut lui faire éprouver. Ainsi le caractère ennuyeux est en partie constitué par le défaut de ces organes. Cependant il ne faut pas oublier que la ruse peut imiter tous les organes, et que l'on trouve des hommes dénués d'idées qui ont assez de ruse pour garder le silence, se donner un air de gravité, chercher avec beaucoup d'efforts quelques expressions sentencieuses, se taire le plus souvent, et se faire ainsi passer pour des hommes profonds.

Il faut tenir compte de tout cela.

Exemples. — Le principal est celui que je vous

ai déjà montré ; c'est Débureau. Je vous assure que c'est une bonne acquisition pour les phrénologistes que cette empreinte. Cette tête est vraiment riche, elle offre une belle expression. Vous pouvez juger, en l'analysant, que l'air niais, simple, étonné, épouvanté, que peut affecter cet homme, excessivement habile à peindre toutes les passions, quelquefois sans prononcer un seul mot et par le simple jeu de sa physionomie, n'est pas le simple effet de l'organe. Remarquez comme beaucoup d'autres sont sur cette tête ; comme le désir de plaire, l'estime de soi, la circonspection, la conscience, s'y trouvent. Cet homme vient d'avoir un procès, dans lequel assurément le tort n'était pas de son côté ; justice lui a été rendue. Il a été reconnu pour un excellent citoyen, pour un homme fort estimable et fort honnête, qui se sert de cet organe-là pour exister. Chacun se sert de ses moyens, rien de plus naturel. Voici bien ici, au-dessus des oreilles, quelques preuves de vivacité ; mais vous voyez comme les beaux sentiments, l'intelligence, les rapports extérieurs, accompagnent l'organe avec lequel cet homme se procure son existence.

Voici Talma. Talma n'était pas seulement mime ; il représentait les passions, surtout les passions grandes, hautes, héroïques, ce qui nous fait regretter que la tête ne soit pas complète, et que nous n'ayons que son masque. Mais nous en avons



assez pour appuyer notre assertion. Voilà d'abord la mimique avec la gaieté. La gaieté ne consiste pas à rire, mais à savoir faire rire les autres, et à les émouvoir au besoin. Talma était d'ailleurs fort aimable, fort honnête dans ses rapports particuliers; je puis en rendre témoignage, car je l'ai connu. Vous voyez aussi chez lui l'imagination ou l'idéalité secondées par la merveillosité; il pouvait mettre en action tous ces organes; car le métier des acteurs est de faire agir, par les organes qui sont dans leurs cerveaux, ceux qui composent les cerveaux de leurs auditeurs, leur procurer des émotions pareilles à celles qu'ils éprouvent. Je dis, qu'ils éprouvent, car s'ils ne les sentaient pas, ils ne les inspireraient pas : *Si vis me flere, dolendum est.* Vous voyez de grandes et belles facultés intellectuelles sur ce masque; les penchants et les sentiments n'y sont pas représentés, mais la mimique, l'idéalité et la gaieté, enfin le groupe théâtral, quoiqu'il ne soit pas complet, peut être facilement reconnu.

Voici encore deux actrices de réputation; la première est mademoiselle Eug. Sauvage, du Gymnase, et la seconde, madame Estelle Guinard, de la Gaieté. On n'est pas grand acteur quand on est un sot, c'est chose impossible. Il faut avoir les sentiments pour pouvoir les exprimer, et de l'intelligence pour bien diriger les expressions. Voyez aussi, chez mademoiselle Eug. Sauvage, comme tous les

sentiments coïncident avec de bonnes facultés intellectuelles. Vous y remarquez de plus la mimique, la gaieté, l'idéalité, cette belle faculté qui porte à produire le beau en tout genre, et à se surpasser le plus qu'on peut.

Il en est de même de madame Estelle Guinard. Vous voyez en général la même disposition. Il y a tous les sentiments fortement exprimés, comme ils le sont chez les femmes où les sentiments l'emportent sur l'intellectuel. Mais vous retrouvez toujours cette plate-forme élevée de l'imitation, et puis un développement assez considérable au haut du front, pour montrer que l'intelligence est bien conditionnée.

Voici le masque de Garrick : Garrick est comparé à Talma, en Angleterre. Vous n'apercevez ici que certains organes ou fractions d'organes. Nous avons encore moins de cette tête que de celle de Talma. Mais, pour tirer parti de ce que nous possédons, vous voyez que les organes inférieurs du front, dont nous allons tout à l'heure vous entretenir, et qui font connaître le monde extérieur, sont très prononcés, même en faisant abstraction des sinus frontaux, et qu'il y a de l'éventualité. Quant à l'imitation, nous n'en trouvons ici que le commencement; mais l'organe de l'idéalité paraît assez pour que nous puissions affirmer que cette faculté est assez forte chez cet acteur. Voici un jeune enfant qui était extrêmement

habile à faire la silhouette, qui la faisait dans une perfection étonnante. Il est dans un âge où la ligne inférieure des facultés réceptives ne paraît pas développée, à cause du défaut des sinus; mais vous pouvez remarquer qu'il en existe encore assez par la longueur de l'espace qui sépare le conduit auriculaire de la racine du nez. Vous voyez aussi la gaieté, et toujours cette plate-forme élevée de l'imitation; car s'il n'y avait pas d'imitation, cette largeur aplatie qui vous frappe au-dessus du front serait peu prononcée. Ainsi, vous n'admettrez pas l'organe sur la tête de Martin, parce qu'il y a vraiment trop peu d'espace en cette région.

Il en est ainsi de cette autre tête d'un parricide : tout cela est dominé par les autres organes, surtout il n'y a pas assez d'idéalité. Voici Lacenaire; il a cet organe médiocre. On lui voit un peu de gaieté, d'idéalité; mais toujours l'observation déjà faite revient, c'est l'énorme développement de cette faculté latérale, la destruction, et de cette région postérieure et supérieure, l'amour-propre et la vanité sans conscience qui donnent l'explication de cet homme; car ce sont les masses qui gouvernent quand elles sont suffisamment exercées.

Animaux. — Chez les animaux cette faculté se rencontre. Elle est forte chez plusieurs oiseaux, chez les quadrumanes, particulièrement chez les

singes et chez quelques quadrupèdes. Elle sert dans ces espèces au double usage qu'on lui a assigné chez l'homme, autant qu'on peut le présumer par les observations qui ont été faites jusqu'ici. Ainsi, suivant quelques phrénologistes, on peut lui attribuer l'expression de la voix, ce cri qui exprime le sentiment que l'animal éprouve et qui est interprété à sa juste valeur par l'animal qui l'entend. Nous en avons déjà parlé d'une manière générale; ajoutons quelques détails. Le cri de la mère qui voit un danger pour ses petits est si bien entendu d'eux, qu'à l'instant ils se rassemblent autour d'elle. Il y a un cri aussi, un signal de départ, un signal de réunion chez plusieurs oiseaux et chez plusieurs quadrupèdes, lorsque le danger les menace, et l'on a présumé que l'intensité de cette faculté correspondait au développement de l'organe. Je dis, l'on a présumé, parce qu'il faut bien prendre la science telle qu'elle est. Les observations ne me paraissent pas encore assez multipliées sur ce point. Vous en jugerez par ce que nous vous dirons de la mimique des facultés en général.

M. Vimont place le siége de la mimique chez les quadrumanes, chez les quadrupèdes, et même chez les oiseaux, à peu près comme chez l'homme. L'organe élargirait les parties latérales, moyennes et supérieures du front. Il a comparé, dans la même espèce, deux oiseaux dont l'un apprenait facilement à

imiter les tons, et l'autre l'apprenait très difficilement ou ne l'apprenait pas du tout, et il a remarqué que cette partie était beaucoup plus développée chez celui qui l'apprenait que chez celui qui ne l'apprenait pas. Il croit bien avoir constaté une saillie de cet organe très marquée chez les oiseaux imitateurs, tels que le perroquet, la pie, le grand corbeau, le merle, l'étourneau, le geai. Il y a en Amérique beaucoup de ces oiseaux moqueurs. L'observation n'a pas été faite sur chacun d'eux en détail. C'est une question qui mérite d'être approfondie. Cependant il y a chez les oiseaux moqueurs, chez les oiseaux parlants, un autre organe qui doit concourir avec la faculté, qu'on leur remarque, d'imiter, c'est celui du langage; et puis d'une autre part il faut tenir compte de la conformation de la langue. Ainsi on ne doit pas se hâter de prononcer ni s'enthousiasmer en aveugles; c'est une question qui mérite d'être considérée avec attention; elle en exige d'autant plus, que les oiseaux chez qui l'on observe cette faculté loquace de l'imitation sont faits sur un petit modèle et que leurs cerveaux sont peu volumineux. Il faut donc beaucoup de comparaisons, et le temps nécessaire pour bien constater les faits.

Ici se termine la série des organes que la phrénologie considère comme constituant le groupe des sentiments. Nous allons vous entretenir des facultés intellectuelles, et le reste de la séance va être con-

sacré à vous donner des idées générales sur ce groupe de facultés.

TROISIÈME SECTION.

DES FACULTÉS INTELLECTUELLES.

On les divise, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire dans les premières leçons du cours, en facultés réceptives et en facultés réflectives. Je vais d'abord vous entretenir des facultés réceptives. Je ne vous parlerai pas aujourd'hui des facultés réflectives pour éviter toute confusion.

Facultés réceptives en général. — Les facultés réceptives ont pour objet la connaissance du monde extérieur, telle que nous pouvons l'acquérir, bien entendu.

Moyens de ces facultés. — *Les sens.* — Les moyens de ces facultés sont les cinq sens extérieurs et les sens intérieurs. Les sens, en général, doivent être distingués des facultés dont nous nous occupons ; et c'est pour les en distinguer que je m'arrêterai quelque temps sur ces sens internes et externes.

Sens internes. — Vous devez vous rappeler que j'ai ajouté aux sens extérieurs les sens intérieurs ou internes, qui se trouvent dans les membranes internes de rapport, lesquelles ne sont connues que des anatomistes. Cependant ces membranes peu-



vent être facilement conçues par les gens du monde; en effet, on voit la bouche, et l'on conçoit que cette surface imitant la peau, cette membrane rouge qui apparaît dans l'intérieur de la bouche, des fosses nasales, peut se prolonger dans l'intérieur du corps, c'est-à-dire, d'une part, dans toute la longueur du tube digestif, depuis la bouche jusqu'à l'anus; et, d'autre part, dans une espèce de canal fait sur le modèle d'un arbre dont le tronc est à la gorge, et dont les branches servent de base aux poumons; on l'appelle les bronches. En outre, dans la partie inférieure du torse, il se trouve un autre sens interne dont les ouvertures sont aux organes sexuels et aux organes urinaires, et qui pénètre beaucoup moins profondément. Toutes ces surfaces internes sont des continuations de la peau; ce qui nous intéresse dans ce cours, c'est la faculté du tact, du toucher, qui existe dans toutes les membranes internes qui sont continues avec la peau, et communiquent avec cette enveloppe extérieure. Mais cette faculté est beaucoup plus obtuse, dans l'état ordinaire et normal, dans l'état de santé, en un mot, que celle qui existe sur la peau, que la faculté tactile proprement dite ou le sens du toucher dont la surface cutanée est l'organe immédiat.

Sens externes. — Les sens externes sont, comme vous savez, au nombre de cinq, et tous sont placés soit sur la peau, soit dans des enfoncements que l'on

remarque sur cette enveloppe. Nous allons tout de suite les parcourir. J'ai besoin ici d'une grande attention, car il ne s'agit plus d'organes qui parlent aux sentiments, il s'agit d'organes que l'on ne saisit que par l'intelligence, et qui, par conséquent, exigent beaucoup plus d'attention.

Les sens externes limitent les attributs ou les qualités des corps ; cela veut dire que les corps n'ont pas plus d'attributs que nous n'avons de sens, ou, si vous voulez que je tourne la proposition d'une autre façon ; nous avons des sens qui correspondent à tous les attributs ou qualités que nous pouvons percevoir dans les corps.

Comparaison des deux espèces de sens. — Les sens internes qui résident dans les membranes internes de rapports, que les anatomistes, les physiologistes et les médecins nomment membranes muqueuses, donnent des idées confuses des corps extérieurs qui peuvent y pénétrer, car les corps extérieurs y pénètrent. Vous savez très bien que ce que vous mangez, qui certes est une chose extérieure, pénètre dans votre estomac ; vous ne doutez pas que l'air avec tout ce qu'il contient ne pénètre dans vos bronches. Autre chose pénètre dans les membranes muqueuses, génito-urinaires. Eh bien ! le tact de ces membranes est moins délicat que celui qui s'exerce sur la peau. Ainsi tact extérieur ou de la peau, qui est fin ; tact intérieur des membranes muqueuses



ou de rapports qui est obtus et qui ne nous donne pas des idées claires sur les attributs des corps. Toutefois ces surfaces internes nous procurent des sensations très variées ; quelquefois même nous sentons les corps. Quelqu'un qui aurait avalé une substance anguleuse, piquante, comme un morceau d'os, la sentirait, d'autant mieux que la sensibilité de l'estomac serait plus exaltée ; la sentirait, souvent même, aussi bien dans son estomac que sur la peau. Ceci a pour objet de vous donner un exemple de ces sens internes, afin que vous puissiez les comparer avec les externes ; mais il faut un état maladif pour que ces sens internes acquièrent de l'activité, de la finesse, et les sensations qu'ils procurent sont toujours comparées à celles que nous donne la peau ou le sens externe du toucher. Nous disons : je crois avoir dans l'estomac, dans les intestins un ver, un reptile ; je crois sentir un corps anguleux, un corps pointu, un corps lourd; il me semble éprouver de la démangeaison. En un mot, nous prenons pour modèles des sensations internes, les sensations externes, pour peindre ce que nous éprouvons par le contact des corps extérieurs qui ont pénétré dans nos organes de rapports ou surfaces sensitives internes ou par un état maladif.

Il y a de plus des sensations de douleur ou de plaisir provenant de cette même source que nous ne savons trop à quoi comparer, comme celles qui

proviennent du vin, des aliments de haut goût, agréables ou pénibles, d'un air pur ou impur, et des rapports sexuels, parce que la peau ne nous en fournit pas de pareilles : elles sont donc *sui generis*.

Enfin, pour épuiser ce qui est relatif aux sources des sensations, il se développe quelquefois dans différentes parties de notre corps qui ne sont pas ces membranes internes de rapports, des causes de douleur et de plaisir que nous ne pouvons pas expliquer; c'est l'état maladif, l'état inflammatoire qui exalte la sensibilité des nerfs dans ces parties qui ne sont pas destinées aux rapports; on les appelle douleurs ou plaisirs physiques. Si nous voulons nous en rendre compte, nous sommes toujours obligés d'aller chercher les modèles dans les sensations que nous fournissent la peau et les sens externes; si nous ne prenons pas ces sensations pour modèles, nous ne sommes compris que par ceux qui ont éprouvé, comme nous, les plaisirs ou les douleurs de cause interne. Tel est le cas des hypocondriaques et des névropathiques qui décrivent des sensations internes dont se moquent ceux qui n'en ont pas ressenti de pareilles.

Des sens externes en particulier. — C'en est assez sur ce point : je reviens aux sens externes. Voici maintenant une autre proposition que nous avons déjà énoncée et qu'il s'agit de développer. Les sens

externes ne perçoivent pas les qualités des corps. Ces sens ne sont que de la matière nerveuse destinée à recevoir l'action des corps extérieurs; l'action de ces corps extérieurs sur les sens s'appelle *impression*, et à la suite de cette impression les attributs des corps sont perçus, non pas par le sens, qui n'est autre chose qu'une extrémité nerveuse façonnée d'une certaine manière, mais par le cerveau.

C'est donc le cerveau qui perçoit les attributs des corps, et vous allez bientôt voir ce que nous désignons par les attributs des corps. Mais le cerveau ne fait pas cette perception en masse, c'est seulement par quelques unes de ses parties.

Gall et Spurzheim ont émis, à l'occasion de la sensation et de la perception, une idée qu'il est important de vous présenter dans toute sa netteté. Les impressions produites par l'action des corps extérieurs sur le sens de ma main, par exemple, qui touche cette tête, de la lumière qui frappe mes yeux, d'une odeur qui parvient à mes narines, etc., ne peuvent pas se reproduire; il n'y a pas de mémoire de ces impressions; il faut que le corps soit là pour les produire. Mais la perception qui vient après et qui donne l'idée des qualités des corps, étant dépendante du cerveau, peut se reproduire et est susceptible de remémoration. Ainsi la sensation bornée à l'impression faite sur le sens, ne se

reproduit pas, tandis que la perception qui fait connaître les attributs des corps, à la suite de cette impression se reproduit, et c'est cela qui constitue la mémoire. Il y a donc mémoire des perceptions, c'est-à-dire des attributs des corps, et il n'y a pas mémoire des sensations. Le cerveau peut en effet éprouver les perceptions qu'il a éprouvées par les impressions, sans que ces impressions se renouvellent; et les sens ne peuvent éprouver les impressions des corps que lorsque les corps sont là, agissant sur eux. Voilà une distinction qu'il était important de faire avant de procéder à l'étude des perceptions. Il fallait décomposer le mot sensation, qui ne l'a pas été par les anciens philosophes, qui confondaient la perception dans la sensation comme en faisant partie, mais comme étrangère au cerveau, dans lequel il plaçaient, ainsi que je vous l'ai dit, un être qui agissait d'après les sensations ainsi supposées munies de perceptions. Ce n'était pas cela qu'il fallait voir. La sensation est bornée au sens, à la stimulation spécifique du sens; la perception est la connaissance des attributs des corps; elle vient à la suite de la sensation. Nous allons trouver ces attributs dans l'étude des cinq sens.

Premier sens. — Le sens du toucher nous fait connaître l'état des surfaces: elles sont égales et polies, elles sont rudes, raboteuses, inégales. Ce sens nous fait percevoir la résistance : ce corps-ci

résiste beaucoup, ce corps-là résiste peu, cet autre ne résiste pas. Il faut donc admettre un concours de l'action musculaire dans la perception, car ce sont les muscles qui agissent pour déprimer les corps; alors si les corps leur résistent, ou si les corps leur cèdent, les muscles donnent le sentiment de la résistance ou de la cession qui s'associe à l'idée du corps, et ils établissent les différents degrés de la résistance qui est plus ou moins forte depuis l'élasticité, l'état pâteux, jusqu'à l'état liquide et l'état gazeux, où l'on ne trouve aucune résistance, à moins qu'on n'ait fait des expériences physiques pour comparer le vide avec l'air. Il y a donc dans le toucher deux phénomènes : conscience du toucher de la peau, conscience de l'effort musculaire; d'où la perception des corps sous ce double rapport.

Ce sens nous donne encore l'idée des formes; les yeux fermés, je jugerai que cette tête est ronde, que cette table n'a pas la même forme; si je puis promener ma main tout autour de cette table, j'en apprécierai les angles; cette exploration me donnera aussi les idées de l'étendue, de la température, de l'humidité, de la sécheresse. C'est le cerveau qui percevra toutes ces qualités, et je pourrai me les rappeler; tandis que la sensation que j'aurai éprouvée au bout des doigts ou dans mes efforts, je ne me la rappellerai jamais.

Second sens. — Sens du goût. Il nous donne la sen-

sation des saveurs si le cerveau est disposé à la recevoir. Cette sensation n'est pas dans l'organe, car pour peu que l'état des viscères soit dérangé, ainsi que le rapport du sens avec le cerveau, la perception des saveurs change. Vous ne pouvez pas plus vous rappeler les saveurs que les sensations du toucher; vous ne vous rappelez que les corps savoureux.

Troisième sens. — L'odorat donne les attributs des corps odorants qui sont perçus par le cerveau, indépendamment de leurs émanations. Il y a donc deux choses dans cette fonction comme dans la précédente : il y a la perception de l'odeur, indépendante de tout corps, car on ne sait pas toujours quel est le corps qui la donne. Ensuite il y a la perception du corps d'où part cette odeur, c'est-à-dire l'odeur rapportée à un corps. C'est l'office d'un autre sens qui montre le corps extérieur d'où vient l'odeur; mais, tout ainsi que le goût, l'odeur ne peut jamais se reproduire par la mémoire, tandis que le corps qui l'a donnée reste dans la mémoire, comme donnant une odeur agréable, désagréable à différents degrés.

Quatrième sens. — L'ouïe donne la perception des attributs des corps à distance, ainsi que l'odorat. Remarquez que le toucher et le goût nous ont donné la notion des attributs des corps mis en contact immédiat, et que l'odorat nous a fait connaître les attributs des corps à distance; eh bien! l'ouïe donne aussi la notion des attributs des corps à cer-

taine distance, sans nous rendre compte du mécanisme des vibrations sonores, que la physique seule nous apprend, par d'autres sens. L'instinct de ce sens, si je puis parler ainsi, nous suggère l'idée d'un corps d'où viennent les vibrations sonores, comme l'instinct attaché à l'odorat nous suggère celle d'un corps d'où viennent les odeurs; mais ces instincts doivent toujours être aidés par un autre sens pour la notion de ces corps. Les philosophes ont prétendu qu'il y avait un jugement, une opération du moi fort compliquée dans l'action d'attribuer les sensations de l'odorat, de l'ouïe et de la vue aux corps extérieurs; c'est ce qui les a conduits à distinguer, dans les corps, des qualités premières que le toucher fait connaître, et des qualités secondes, qui viennent par les autres sens, mais au moyen d'une induction très laborieuse. Tout cela est compliqué et obscur. Ce qu'un sens ne perçoit pas, n'apprend pas, les autres l'enseignent relativement aux qualités des corps, et la réflexion et l'induction n'ont que faire là. La preuve irréfragable se trouve chez les animaux, même chez ceux qui ont le moins de raisonnement. Ils vont tout droit aux corps qui donnent les sensations de l'odorat, du bruit, de la vue, sans faire aucune espèce de raisonnement; parce qu'ils sont guidés vers ces corps par la vue ou le tact, et l'habitude établit bientôt l'association des corps avec l'impression

produite par la lumière, par les vibrations sonores, par les émanations odorantes.

Je ne sais donc pas pourquoi les métaphysiciens écriraient de longues pages pour prouver que l'intervention du moi est nécessaire dans ces perceptions. Je nie cela de la manière la plus formelle; ce sont des phénomènes primitifs qui sont attachés à la perception. Ce sera, si vous voulez, la partie instinctive de la perception.

Vous le voyez, messieurs, la science n'est pas parfaite; mais vous jugerez facilement qu'il y a beaucoup de richesses dans les données phrénologiques. Vous les exploiterez à votre tour.

Cinquième sens. — La vue est en rapport avec la lumière, d'où dépend la première impression; comme l'ouïe est en rapport avec les vibrations de l'air, comme l'odorat est en rapport avec les émanations parties des corps. Cela est positif. Mais nous n'avons pas besoin d'un autre sens pour déterminer le corps qui a réfléchi la lumière. On peut distinguer, dans ce sens, deux sortes d'idées, les idées qui lui sont propres, celles des couleurs, que ce sens seul peut fournir, et puis ensuite les idées des formes, de l'étendue, de la distance, qui sont partagées, jusqu'à un certain point, par le sens du toucher; ce qui fait qu'on arrive à la notion des corps d'un certain volume par ces deux sens réunis. Cela explique comment il est possible de procurer de l'instruction, par le sens du toucher,

à ceux qui sont privés de l'un des sens de la vue ou de l'ouïe; les sensations provenant de la lumière ou de l'air vibrant leur sont étrangères; ils ne peuvent jamais raisonner sur ces intermédiaires, mais ils raisonnent sur les corps qui les ont réfléchis, mis en vibration, etc., et leur connaissance du monde extérieur, quoique incomplète, est encore assez étendue pour qu'ils puissent se mettre en rapport avec les hommes munis de tous les sens. Les sentiments et la réflexion n'en souffrent pas : ces facultés s'exercent sur un nombre moins considérable de perceptions. Voilà toute la différence.

Tels sont, messieurs, les attributs des corps. Vous voyez que c'est autre chose que l'impression produite immédiatement sur les organes des sens par la présence des corps extérieurs, et que les phrénologistes ont vraiment bien fait et ont rendu un grand service à la science en établissant cette distinction.

Voici maintenant quelque chose de relatif à leur histoire générale.

Développement et éducation des sens. — Les sens sont parfaits, imparfaits ou nuls au moment de la naissance, selon l'espèce d'animal. Vous savez que, parmi les animaux, il y en a qui n'en possèdent qu'un à cette époque; d'autres en ont deux, d'autres les possèdent tous, d'autres n'en ont que l'esquisse. Je ne m'arrête pas là-dessus, de peur de double emploi. Je pars du moment de la naissance, pour

comparer quelques animaux. Chez l'homme, par exemple, le goût et le tact sont très actifs, et dirigent les mouvements de l'enfant vers la succion du mamelon, sans le secours de l'intelligence, j'espère. J'ai besoin de vous répéter cela pour détruire cette philosophie trop abstraite qui fait présider le moi à tout, philosophie qui tombe, aussi bien que celle qui exige des transformations de la sensation dans tous les phénomènes intellectuels. J'attends les objections qu'on élèvera en faveur de ces deux systèmes. Je dis que l'enfant naissant exprime ses besoins et se nourrit sans intelligence, et ici, j'attaque le *moi* comme souverain législateur et tyran du moral humain, suivant certaine philosophie.

L'enfant associera plus tard le tact et le goût à l'intelligence, et il deviendra gastronome; il choisira alors les aliments, il comparera une sensation avec une autre; mais ce n'est pas au moment de la naissance qu'il fait tout cela.

Les sens se développent donc successivement; je pourrais m'arrêter sur les détails de ce développement, mais je serai court. Les sens de l'ouïe, de l'odorat, sont plus ou moins tardifs à se développer chez l'homme. Le sens de la vue se façonne plus tôt, mais il faut toujours plusieurs semaines, quelquefois des mois, pour que la vue et l'ouïe puissent fonctionner, encore ces sens ne donnent, pendant longtemps, que des impressions confuses; tandis que

chez certains animaux, ils sont parfaits dès le moment de la naissance; mais il y a des variétés selon les espèces. Ainsi la vue est très active chez les poulets qui viennent de sortir de l'œuf, et ils entendent le gloussement de la poule; ils distinguent au premier aspect leur aliment, et ils savent le saisir. Les petits chiens, les petits chats, naissent les yeux fermés; jusqu'au neuvième ou onzième jour ils n'y voient pas. Peut-on en chercher les pourquoi? en voici un provisoire : c'est que, suivant le plan de la nature, le poulet doit prendre sa nourriture en naissant, et le chien n'a pas besoin de ce sens, puisqu'il la reçoit de ses père et mère; du moins nous sommes autorisé à faire ces remarques. En général, les animaux qui doivent tout de suite prendre leur nourriture, faire des mouvements,pour l'aller chercher, ont en naissant des sens pour cet objet. Ceux qui la reçoivent des milieux où ils prennent naissance, ou bien de leurs père et mère, n'ont pas besoin de ces sens. Tous ces faits sont si constants, qu'on doit les croire calculés par une sagesse souveraine, infinie.

Des organes perceptifs cérébraux, en général. — Maintenant disons quelques mots des organes cérébraux affectés à chacun des attributs des corps. La science phrénologique ne les montre pas encore tous. Ainsi les organes cérébraux des perceptions de l'odorat, du goût, manquent ou à peu près; mais

la science montre dans le cerveau les organes réceptifs des couleurs, des formes, des sons; il en est ainsi pour ceux de la résistance et de l'étendue. De plus la science indique les organes qui perçoivent certains groupes d'attributs dans un état déterminé ; tel est l'organe des localités ; on se rappellera par exemple, que dans cette salle il y a des croisées en des situations déterminées ; on observe qu'ici les murailles sont peintes en bleu, là en blanc ; il semble qu'il y a une faculté qui saisit ce tableau, qui le retient, et qui le rend ensuite ; preuve certaine qu'elle l'a saisi.

Ce n'est pas ici un simple attribut qui est perçu ; c'est un groupe d'attributs que cet organe a saisi, et qu'il nous donne la faculté de rendre à nos semblables.

La science désigne aussi des portions de matière cérébrale qui sembleraient être des organes de notions inductives; telle est l'individualité, qui consiste à distinguer un objet d'un autre : voilà un objet, en voici un autre, en voilà un troisième, en voilà plusieurs qui se ressemblent, mais qui ne sont pas les mêmes. Il paraîtrait, d'après les observations des phrénologistes actuels, qu'il existe une faculté qui distingue une individualité d'une autre, opinion déduite de ce que tous les hommes ne possèdent pas cette faculté de distinction au même degré, puisque les uns confondent ce que les autres dis-

tinguent. L'homme conserverait donc le sentiment de la différence des individus, comme il conserve le tableau des groupes d'attributs qui l'ont frappé. Nous allons discuter tout cela dans l'examen de chacune des facultés dont je vous parle maintenant en général. Je les énonce ici simplement, pour vous préparer à ce que nous devons vous en dire.

De plus la science découvre des organes pour la perception de la durée, c'est-à-dire du temps, de la succession des moments. Cette question a beaucoup occupé les philosophes ; ils n'ont trouvé presque rien de matériel dans cette idée de la durée ; ils l'ont expliquée diversement, et la plupart d'entre eux ont dit que nous estimons la durée par la succession de nos perceptions. Mais la durée est modelée sur l'espace, et les plus francs et les plus perspicaces d'entre les métaphysiciens en ont fait l'aveu. Le temps se mesure comme l'espace. Vous vous figurez une ligne interrompue par des sections. Chaque portion limitée par ces sections se présente à votre conception comme un corps qui a plus ou moins d'étendue ; ces corps sont les instants, les minutes, les jours, les mois, les années, les siècles, et l'étendue, que vous leur supposez, est susceptible de divisions semblables à celles que vous faites subir aux surfaces des corps. Quant aux sections on les conçoit comme trop petites pour les comparer aux espaces qui séparent les corps réels.

Puisque je parle d'espaces, j'ajouterai que celles qui séparent les corps que nous percevons sont occupés, suivant l'opinion des physiciens d'aujourd'hui, par d'autres corps que nous ne percevons pas ; c'est l'induction qui leur apprend l'existence de ces corps imperceptibles. Ils n'en possèdent donc que la notion et non l'idée; mais c'en est bien assez pour que l'on ne puisse plus disserter sur les espaces sans corps. Revenons à l'idée de la durée. Cette idée donc est une perception matérielle, et je ne crois pas qu'on puisse aller au-delà. On n'a qu'à fouiller dans sa conscience, on y trouvera ce tableau dont le modèle est puisé dans la matière.

La science fait voir de plus un organe destiné à saisir les actes, les actions, les *gesta*, les *acta*, les déplacements, les mouvements, les transformations des corps. Cet organe saisirait donc le groupe dés changements, selon les phrénologistes, comme un autre organe saisit le groupe des figures, et tout groupe d'attributs d'une autre espèce. Ainsi un événement se passe en sortant d'ici, dans la rue; parmi les personnes qui en ont été témoins, les unes le représentent tel qu'il s'est passé, d'autres moins bien, d'autres incomplètement, d'autres n'en ont qu'une idée confuse et ne pourraient en rendre aucun compte. Eh bien ! la science phrénologique, telle qu'elle est maintenant, semblerait indiquer une faculté qui saisirait les actions, non pas seulement

chaque action d'une manière isolée et à l'aide de plusieurs organes, mais des groupes d'actions concourant à une ou plusieurs fins, et cette faculté serait en proportion du développement d'un certain organe. Si cela était, la mémoire historique ne serait pas le résultat de l'action combinée de plusieurs organes, mais une sorte de faculté primitive, ou du moins il y aurait un fond de simplicité dans cette faculté historique, car on ne peut nier que d'autres organes ne viennent à son secours; mais elle s'alimenterait avec les perceptions des autres facultés, les concentrerait, les fondrait en quelque sorte en une perception unique qui fournirait les éléments de l'histoire. C'est en le considérant de cette manière, que certains phrénologistes ont regardé l'organe qui y correspond comme doué d'une faculté concentrative, et même en ont fait l'organe de l'attention.

Ces questions sont difficiles, mais elles sont si graves, qu'il faut vraiment, par intérêt pour l'humanité, y donner toute l'attention possible. Nous avons besoin de sortir du chaos dans lequel nous avons été élevés, de ces fables dont nous avons été bercés, dans tous les genres, depuis notre enfance. Il faut chercher des faits et attendre pour établir un système.

Une autre faculté, placée aussi parmi les intellectuelles par les phrénologistes, et dont les philoso-

phes ne savaient que faire, c'est le sens des tons, de la mélodie. Il faut avouer, en effet, que les philosophes sont muets, stériles sur ce point, ne sachant que dire. Que pouvaient-ils faire de la musique? une qualité de leur être matériel ou immatériel incarcéré dans le cerveau? Mais dites-nous donc quelle est cette faculté de votre être. La phrénologie montre un organe qui correspond à cette faculté; et vous l'avez laissée vaguement dans *la chaïr*, sans nous montrer ses rapports avec l'*esprit*.

Cependant, messieurs, voici le revers de la médaille. La science que nous étudions laisse de l'incertitude sur les différences d'organisation qui doivent exister, entre percevoir des couleurs et rendre les couleurs par la peinture. Elle ne va pas jusque là. Ce doivent être deux choses cependant, percevoir les formes, rendre les formes, les représenter par un moyen quelconque, par la peinture et par le dessin. On répond : C'est l'imitation, c'est la mécanique, qui se mettent en action pour rendre aux autres la perception qu'on a reçue. Sans doute ces facultés doivent intervenir, mais elles sont ici secondaires. Nous désirerions qu'on pût nous dire si les organes qui sont en rapport avec les couleurs et les formes sont doubles, et que l'on pût distinguer mieux la partie qui perçoit, de la partie qui dirige la main. Quand on nous aura répondu que c'est l'organe de la mécanique, on n'aura pas levé la difficulté, car

nous percevons aussi nettement les saveurs et les odeurs que les couleurs et les formes, et pourtant jamais l'organe de la mécanique n'a pu représenter les saveurs et les odeurs ; on ne représente que les corps qui les fournissent. Les sentiments agréables et pénibles, les voluptés, les angoisses, les tortures morales ne sont pas plus rendus par l'organe de la mécanique, ou si l'on veut de l'imitation, que les saveurs et les odeurs, quoique ces phénomènes nerveux excitent des mouvements musculaires ; tandis que les sensations de la musique, qui semblent de même nature, c'est-à-dire tout-à-fait nerveuses, sont susceptibles de représentation aussi bien que les corps dont elles partent. Il y a plus, bien des personnes sont très sensibles aux couleurs ainsi qu'aux formes, et ne peuvent jamais ni peindre, ni sculpter, quoique leurs organes de la mécanique et de l'imitation soient bien développés, pendant que chez elles l'organe de la mécanique réussit dans l'art du tourneur, dans la confection des machines, etc.; d'autres jouissent beaucoup par la musique, et ne peuvent pas moduler un air.

Ces réflexions, ainsi que celles que nous avons faites sur le sens de l'histoire, n'infirment point la valeur des faits phrénologiques bien constatés ; elles démontrent seulement que la science n'est pas complète, et qu'il faut redoubler d'observation et d'attention. Pour moi, je présume que les organes correspondant aux perceptions que l'on peut repré-

senter aux yeux et aux oreilles, sont doubles, et je n'abandonne pas l'espoir qu'on pourra distinguer un jour la partie qui perçoit et celle qui dirige les mouvements de la représentation.

Nous savons qu'on a allégué que la faculté de percevoir accusait le moindre degré, et la faculté de transmettre le degré le plus élevé de développement de l'organe. Raison de plus pour nous de soupçonner la duplicité dans tous les organes dont les perceptions peuvent être représentées.

On dit aussi que les émotions de la douleur et du plaisir ne se rendent pas, parce qu'elles s'adressent aux instincts plutôt qu'à l'intelligence. Cela peut être ; mais la musique, qu'on rend si bien, s'adresse également aux sentiments et aux instincts. Qui sait s'il n'existe pas, sur une autre planète, des hommes qui mettent leurs instincts et leurs sentiments en musique, au moyen de certains organes d'exécution, associés à ceux qui, chez nous, se bornent à provoquer les sentiments intérieurs que nous rallions à ces deux sources?

Rectification des sensations. — On a beaucoup parlé en philosophie de la rectification des sens les uns par les autres, et l'on a surtout prétendu que le sens du toucher était le rectificateur par excellence de tous les autres sens. Cela n'est pas exact. Tantôt les sens se rectifient entre eux, l'office est réciproque, tantôt le sens qui s'était trompé se recti-

fie tout seul par la répétition de l'impression, et le rapprochement, ou la diminution des distances suffit pour la rectification, bien qu'aucun autre sens ne vienne au secours de celui qui s'était trompé. Ce fait s'observe lorsqu'un corps carré nous paraissait rond par l'effet du mouvement; lorsqu'un charbon incandescent, mû circulairement, nous représentait un ruban de feu; dans ces cas, le repos suffit pour dissiper notre illusion. D'autres fois, l'intervention d'un autre sens est nécessaire : ainsi, nous ne saurions jamais d'où provient une odeur, si la vue ou le toucher ne nous montraient le corps qui fournit les molécules odorantes. L'ouïe ne nous fournit par lui-même d'autre certitude que celle du bruit que nous entendons. Il faut voir ou toucher le corps qui a mis l'air en vibration. Quelquefois nous ne pouvons ni voir ni palper actuellement les corps qui sont la source des odeurs, des sons, des couleurs et de la lumière que nous percevons; mais nous les avons vus ou palpés dans le passé, et alors c'est l'induction, opération étrangère aux organes de perception, qui nous donne la conviction de la présence de ces corps. Beaucoup d'erreurs sont possibles en ce genre; mais l'exercice, c'est-à-dire la répétition prolongée des sensations, des perceptions et des inductions sur le même sujet, finissent par nous fournir autant de données de certitude que nous pouvons en acquérir. Je dis,

que nous pouvons en acquérir; car, si les corps sont tellement éloignés que nous ne puissions jamais les approcher assez pour les bien observer, telles que les planètes, nous ne parvenons jamais à les bien connaître.

On voit, 1° que nos sensations sont toujours justes, lorsqu'elles proviennent de corps placés hors de nous, lorsqu'elles ne sont pas un rêve ou une aberration mentale; 2° que l'erreur ne porte que sur la perception, la notion des corps extérieurs dont elles proviennent; 3° que, lorsque la rectification est possible, on l'obtient, tantôt par la répétition de l'impression faite sur le même sens, tantôt par l'intervention d'un autre sens, intervention qui d'ailleurs est toujours nécessaire pour nous faire connaître les masses d'où proviennent les molécules odorantes et les vibrations sonores, puisque les sens de l'odorat et de l'ouïe ne sont en rapport qu'avec des molécules, et jamais avec des masses.

Toutefois, remarquez bien que ce ne sont pas les sens proprement dits qui se rectifient entre eux. La sensation est ce qu'elle est; une autre plus claire peut la suivre, mais non la rectifier; c'est la perception cérébrale, c'est le jugement particulier, attaché à cette perception, qui se rectifie. Il devient meilleur, parce qu'il est mieux éclairé, soit par le même sens, plus nettement impressionné, soit par l'intervention d'un autre sens. Ainsi, tout ce

lie tout seul par la répétiti… …ilosophie à ce
rapprochement, ou la dimin… …res de l'in-
fit pour la rectification, bi… …certitude, se
ne vienne au secours de… …nt *les organes de* …
Ce fait s'observe lorsqu'… …*de la sensation*,
raissait rond par l'effet… …ore un mot, mes-
charbon incandescent, … …nt.
présentait un ruban de… …ger en rectificateur
suffit pour dissiper not… …i empêcher que les
tervention d'un aut… …s. les tons de la mu-
nous ne saurions jam… …r nous ce que nous
si la vue ou le touch… …es : il ne peut nous
qui fournit les molé… …s qui sont de son res-
fournit par lui-mê… …sant palper les masses
du bruit que nou… …es et qui réfléchissent
cher le corps qu… …mez bien que la vue
fois nous ne p… …pour les reconnaître,
les corps qui… …oucher, les enfants et
des couleurs… …orps d'où émanent les
mais nous le… …es réfléchis. Il y a plus
alors c'est… …animaux arrivent au
organes de… …molecules odorants et
tion de la… …r besoin des sens de
reurs sont… …qu'ils voient ou tou-
c'est-à-dire… …ouve, et les sens de la
des percep… …nt alors pour un autre
jet, finisse…
de certitu… …animaux nous fournis-

sont incessamment des faits de ce genre, il est faux que le raisonnement, faculté supérieure, doive incessamment intervenir pour nous donner la notion des masses qui nous fournissent les perceptions des corps à distance. Chaque perception a son jugement, c'est-à-dire la possibilité de se distinguer de tout autre, et le résultat de toutes ces perceptions, qui appartiennent au cerveau, et non aux sens, est la conviction de l'existence et de la situation, par rapport à nous, des différentes masses qui doivent servir à la satisfaction de nos besoins; conviction qui produit aussitôt, par l'intermédiaire des instincts et des sentiments, l'action sur ces masses, sans qu'il soit nécessaire de l'intervention du *moi* et des hautes facultés de l'intelligence.

Messieurs, les facultés que nous venons de parcourir constituent la première série de ce qu'on nomme les facultés intellectuelles. Elles nous mettent en rapport avec le monde extérieur ; elles sont la seule source de ce qu'on peut appeler des idées.

Il faut, pour s'entendre, pour apporter du sens commun en philosophie, n'attacher le mot d'idées qu'aux perceptions. Ces facultés, ou du moins leurs produits, sont les instruments des facultés de la deuxième série, des réflectives, qui se servent d'elles comme de leurs moyens, ainsi que nous vous le prouverons, et qui n'opèrent pas sans elles. C'est sur ce point que nous nous trouverons le plus



formellement en contradiction avec les philosophes subtils ou les métaphysiciens nébuleux.

Ces facultés de la première série, que nous avons appelées réceptives, déterminent l'action des instincts et des sentiments, fait important que j'aime à vous répéter; car il y a des vérités qui ne s'apprennent qu'en les répétant un grand nombre de fois. Ce sont ces facultés-là, dis-je, qui montrent aux instincts et aux sentiments le corps extérieur ou l'objet sur lequel ils doivent agir. Ainsi, cette simple manière de voir détruit toutes les allégations que vous trouvez sur les idées innées que les uns nient et que les autres admettent. Elle doit faire cesser ces disputes toujours renaissantes chez tous les théologiens, les scoliastes, les métaphysiciens, les réalistes, les nominalistes, les pères sacrés, en un mot, chez tout ce qu'il y a de plus dialecticien dans les écoles antiques et modernes. Toutes les obscurités qui résultent de ce jargon inintelligible disparaissent devant cette seule idée, ou du moins cette seule notion : les instincts, les sentiments, ne connaissent leur objet que par la perception sensitive ; sans la perception sensitive, il n'y aurait chez l'homme que des mouvements intérieurs, indéterminés, et qui n'auraient aucune espèce d'objet, ou bien il y aurait immobilité.

Le nom de réceptives qui est donné à ces facultés n'est peut-être pas propre à rendre les

fonctions de tous les organes que nous avons maintenant à étudier, car on trouve dans ces organes la réaction. Soyons francs, et ne nous rendons esclaves d'aucune espèce d'autorité. Il y a là quelque chose de plus que la réception ; il y a une action sur ces objets extérieurs. Pourrait-on attribuer uniquement cette réaction des sens aux instincts ? Rentre-t-elle dans celle que nous venons d'indiquer sous le nom de réaction sur les corps extérieurs , pour la satisfaction des besoins et des sentiments? Par exemple, le talent d'imiter les couleurs, la voix, les sons, les accents d'un instrument, peut-il s'expliquer par les instincts et les sentiments? Nous avons fait cette question, et vous savez quelle a été notre réponse. Nous avons émis l'opinion qu'il y avait un organe de réaction agissant sur les muscles associé à l'organe de perception, dans tous les phénomènes de ce genre. Ainsi, dernièrement je me suis trouvé dans une société où était un monsieur qui imitait la trompette , et qui mettait ce son très bien d'accord avec ses paroles. Est-ce une pure réception ? ou bien y a-t-il là simplement coaction des organes des tons, du temps et de l'imitation ? N'y a-t-il pas plutôt association de l'organe qui perçoit les tons avec un organe qui les reproduit? On trouve des personnes qui imitent tous les instruments, la voix de tous les animaux. Les mêmes questions peuvent être faites à ce sujet. Je n'adopte

pas le mot de *facultés réceptives* dans toute sa rigueur ; je ne l'accepte que provisoirement, comme un moyen de s'entendre ; j'en appelle d'ailleurs à l'observation pour en déterminer la valeur, et pour en trouver un autre qui puisse mieux convenir à la chose, s'il y a lieu ; mais je conviens que je pourrais me tromper. Je m'arrête, messieurs, je ne saurais aller plus loin dans cette séance.

QUINZIÈME LEÇON.

27 JUIN 1836.

Messieurs,

Dans la dernière séance nous vous avons présenté des idées générales sur les facultés intellectuelles. Je crois qu'il est bon de les distinguer par un mot qui représente mieux le fait : ce sont les facultés qui nous mettent en rapport avec le monde extérieur, avec les objets matériels, et qui nous les font connaître, facultés par conséquent les plus importantes de toutes. Je ne reviendrai pas en ce moment sur les idées générales que nous avons émises. Je me

contenterai de vous rappeler que nous avons fait deux sections de ces facultés : l'une qui embrasse celles qui nous mettent en rapport avec les corps, qui nous en donnent l'idée; l'autre qui nous donne le pouvoir de réfléchir sur ces corps, ainsi que sur nos propres facultés.

22. INDIVIDUALITÉ.

Nous allons commencer aujourd'hui à vous entretenir de la première série des facultés qui nous mettent en rapport avec les corps qui composent le monde extérieur, et nous débuterons par celle que les phrénologistes actuels ont mise à la tête de toutes les autres : c'est l'individualité, mot proposé par Spurzheim, autrement dit, le sens des individus, le sens qui nous procure la distinction d'un individu d'avec un autre; faculté qui n'avait été devinée, ni par les métaphysiciens, ni par les idéologistes, ni par les psychologistes. Il leur paraissait tout naturel qu'un individu ne fût pas confondu avec un autre; en effet cela est naturel, mais cela tient à un organe suivant les phrénologistes. Gall n'a pas aperçu cette faculté, ne l'a pas distinguée des autres. Il résulte de la lecture que l'on fait de son ouvrage, que cet organe est confondu dans la faculté qu'il nomme éducabilité,

prononcer sans définition dans la société, et les grammairiens, qui vous ont exercés à construire des phrases, s'en sont servis sans vous éclairer sur la valeur de ces substantifs. De leur côté, les dictionnaires vous les répètent, se contentant de vous dire s'ils sont masculins ou féminins, et les uns et les autres les placent sans façon à côté d'autres substantifs tels que : plâtre, pierre, bois, table, lustre, qui désignent des corps. Vous devez sentir toutefois qu'il existe une grande différence entre vice, orgueil, bienfaisance, commisération, pitié, etc., et terre, eau, feu, arbre, prairie, etc.; ces derniers sont des substantifs concrets, et les autres des substantifs abstraits. En effet, ces substantifs abstraits ne sont pas des corps. Nous chercherons plus tard ce qu'ils représentent, en nous occupant des facultés de la région supérieure du front. En attendant je dois vous dire que l'organe dont il est question les traite comme des substantifs concrets; les distingue les uns des autres par des dénominations, les divise, les subdivise, et porte incessamment l'homme aux distinctions.

Je suis entendu par un auditoire qui se compose d'hommes qui ont fait de bonnes études; eh bien! vous savez tous qu'il y a des raisonneurs qui distinguent toujours; *distinguo* c'est la première phrase de leur réponse. Eh bien! ces hommes ont notre faculté toujours très forte,

Ainsi l'organe s'applique non seulement aux substantifs concrets ou matériels, mais aussi aux substantifs abstraits qui constituent des entités d'une autre espèce. Voilà ce que nous ont dit les phrénologistes, que vous pouvez lire, lorsqu'ils ont déterminé l'impulsion primitive de notre faculté; mais ce qu'ils ne nous ont pas dit, parce qu'ils ne s'étaient pas donné cette mission, c'est la distance qui sépare le concret de l'abstrait, et les points de contact par lesquels ces choses sont en rapport. Certes, ce sont pourtant là les éléments de la bonne philosophie, et nous saisirons l'occasion d'en projeter les semences en exposant la théorie des facultés intellectuelles, afin de suppléer aux vices de l'éducation première dont un si grand nombre de jeunes gens sont entachés. Il est, en effet, fort singulier qu'à l'époque où nous vivons, il faille au jeune élève arriver jusqu'à la philosophie sans savoir distinguer le concret de l'abstrait. Ainsi, dans leur rhétorique, dans tous leurs cours de littérature, ces malheureux emploient des mots dont ils ne connaissent pas la valeur, et s'ils interrompent leurs études avant la philosophie, ou si dans l'étude de cette science ils suivent un mauvais système, on les entend débiter des inutilités, des contre-sens, et même des absurdités sans s'en douter. Il en est ainsi des jeunes demoiselles qu'on n'exerce pas assez aux définitions. Il faut que

l'homme du monde devine le sens caché des expressions dont il fait l'usage le plus ordinaire, et pour peu que sa pénétration soit en défaut, ou qu'il répugne à un travail dont il n'a point pris l'habitude dans sa jeunesse, il parlera toute sa vie, le plus souvent sans savoir, ou sans exprimer ce qu'il veut dire. Jugez des inconvénients de cette primitive ignorance dans le barreau, dans la magistrature et dans la législation. Mais en voilà peut-être trop pour l'instant : revenons à votre organe.

Ainsi c'est l'organe des distinctions, des séparations, des individualisations, et qui ne s'occupe pas du tout de comparer, de tirer des inductions, qui ne s'occupe que de voir, de distinguer, individuellement, soit au concret, soit à l'abstrait. Voilà l'idée qu'en donnent les phrénologistes.

[illegible]. — Vous jugerez d'après cela que [illegible] de l'organe de l'individualité se trouvera, pour les objets matériels, dans l'histoire naturelle particulièrement : c'est là qu'il règne, par exemple, dans la botanique, dans la minéralogie, dans la zoologie ; dans la distinction d'un genre avec un autre, pour en bien retenir le caractère. Bien diviser, bien distinguer, voilà l'objet de cet organe.

Dans l'étude des abstraits, l'organe s'exerce,

d'après les indications données par les phrénologistes, à la distinction et à l'analyse des facultés de l'homme et des animaux, sans les rattacher à des organes; ce serait lui qui, de concert avec d'autres organes, aurait fourni aux métaphysiciens les qualités et les attributs insensibles de la matière, comme les forces, les puissances, les résistances, en action ou actuelles, en puissance ou virtuelles; ce serait lui du moins qui empêcherait ces philosophes de les confondre. En morale, en religion, il distinguerait les attributs et les qualités des intentions, des pensées, des sentiments, des actions; il en fixerait la valeur et l'application pour éviter la confusion. Mais, hélas! comme il n'a pas d'appuis matériels dans l'anatomie physiologique, il ne réussit jamais à produire un accord parfait dans l'opinion sur tous ces points. Il formerait presque seul la base de cette verbeuse dialectique du moyen âge, où l'on distinguait Pierre de la Pétréite, *quæres utrum Petreitas sit aliquid distinctum à Petro*, et se serait introduit, comme élément essentiel, dans les disputes des nominalistes et des réalistes. En un mot, les applications de l'individualité à l'abstrait ont été plus multipliées qu'au concret avant les siècles de la véritable observation, dans l'enfance de la physique, de la chimie, de l'histoire naturelle; et cela par la raison

que tout abstrait était, comme je vous l'ai dit, confondu avec le concret et traité comme tel dans le discours. Nous reviendrons sur ce point lorsque l'examen successif des organes nous amènera à la recherche des facultés d'abstraction, et nous essayerons de faire la part de chaque faculté dans la production des abstraits.

Nations, âges, sexes. — Les phrénologistes pensent, relativement aux nations, qu'il est plus développé chez les Écossais que chez les Anglais ; chez les Anglais et les Écossais que chez les Allemands; chez tous ces peuples moins que chez les Français. Je pense, moi, qu'il grandit à mesure qu'on s'avance vers le Midi ; car j'ai toujours remarqué, dans mes voyages, et j'ai passé une grande partie de ma vie à voyager, que les hommes du Midi ont toujours cette ligne inférieure du front extrêmement saillante, tandis que les peuples du Nord l'ont moins prononcée, et quelquefois la partie supérieure du front plus développée. J'ai fait la même remarque à Paris où l'on trouve la confluence de toutes les nations.

Chez les enfants, cette partie se développe de bonne heure, parce qu'elle doit leur donner la connaissance du monde matériel. Elle est aussi plus forte relativement au sexe chez l'homme que chez la femme. Il est évident que, quand elle est très prononcée et que la partie supé-

rieure, qui préside à la réflexion, ne l'est pas, l'homme passe tout son temps à distinguer les objets, et n'en tire aucune conclusion. Toutefois, dans l'état actuel de nos sciences, c'est un des meilleurs moyens de s'avancer dans le monde que de bien connaître les corps, à cause des immenses progrès de l'histoire naturelle et de l'industrie. Lorsqu'au contraire cet organe est peu développé et que la partie supérieure l'est davantage, on se livre aux spéculations abstraites, c'est-à-dire que l'on s'exerce de préférence sur les substantifs abstraits, dont je viens de vous parler, parce que l'organe de l'individualité est forcé de prêter son secours pour la distinction des abstraits, ce qui le détourne nécessairement des concrets. Nous reviendrons d'ailleurs sur tout cela dans une grande leçon générale, où nous mettrons en action tous les organes les uns vis-à-vis des autres.

Exemples. — On cite Napoléon, Cuvier, etc.; mais ce n'est pas par là que ces hommes se sont distingués. En général, les hommes chez qui cet organe est le plus puissant de tous ne sont que de fort ennuyeux descripteurs, qui ont peu de pensées, peu de vues élevées, qui ne font que décrire, qui n'amusent personne, mais qui peuvent instruire en leur genre. Mais il faut que l'individualité soit aidée par les organes voisins qui sont

faits pour servir les différents attributs des corps.

Voyez comment la racine du nez est surmontée par la région où correspond notre organe dans la tête que je vous présente. C'est celle d'un homme qui fait des distinctions très multipliées ; il les applique particulièrement aux objets intellectuels, parce que l'idéalité, le merveilleux, les facultés dites théâtrales l'emportent sur la réflexion et la faculté d'induction, ou causalité. Voici Perceval, c'est un ministre anglais. Cette partie-là est chez lui excessivement prédominante ; c'est un homme de faits ; mais quand les faits sont éclairés par un fort jugement, cela donne de grands résultats, vous le comprenez bien. Voici encore une tête, celle de ....., membre de l'Institut. Vous voyez toujours la dépression du nez, par l'élévation de la région occupée par notre organe : heureusement l'organe est secondé par de hautes facultés. C'est un homme qui décrit des minuties avec un très grand succès; il s'occupe beaucoup des individualités microscopiques, et sait en tirer bon parti. Cela ne l'empêche pas d'être un philosophe et un homme fort éloquent : il n'est pas toujours dans l'imperceptible.

Il y a beaucoup de personnes chez qui prédomine l'individualité, même parmi les gens du peuple, de sorte qu'il est presque inutile de vous

montrer ici des exemples de cette faculté; la France en fourmille; l'Allemagne en a beaucoup moins.

Animaux. — Chez les animaux, l'organe devrait exister assurément à un très haut degré, car les animaux qui nous avoisinent par l'organisation ne confondent pas un objet avec un autre, soit parmi les êtres vivants, soit parmi les corps bruts. Il est vrai qu'ils ne les qualifient pas, mais ils distinguent tous ceux qui peuvent avoir de l'action sur eux, surtout lorsqu'ils l'ont éprouvée.

On demandera si c'est bien au sens de l'individualité que cette connaissance est due, et si elle ne dépend pas plutôt des sens qui font percevoir les attributs des corps. Cette question peut également être faite relativement à l'homme, et j'avoue qu'elle me paraît difficile à résoudre. Toutefois, il est certain que certains hommes se plaisent plus que d'autres dans les distinctions, et font consister toute leur gloire à diviser et à subdiviser ce que les autres ont donné comme des unités. Or, s'il est bien prouvé que, chez ces personnes, l'organe dont il s'agit est toujours plus développé que chez ceux qui n'ont pas la même tendance, il faudra bien que l'organe reste, sauf à déterminer s'il n'y en a pas quelque autre dont le concours lui soit nécessaire pour bien opérer. Quant aux animaux, l'induction seule pourrait conduire les phrénologistes à le leur accorder, surtout s'ils observaient chez les

animaux, à égalité des autres sens, un rapport constant entre la faculté de discerner les objets et le développement de la circonvolution qu'on croit affectée à cet usage dans notre espèce.

Un phrénologiste a appelé cet organe la mémoire des substances; je crois que le mot mémoire n'exprime pas tout le phénomène, car la mémoire n'est qu'un rappel de la perception; je préférerais donc l'expression proposée par Spurzheim, si l'organe est définitivement admis. On prétend que Montaigne avait cette faculté très faible, parce que les objets qu'il n'avait pas vus depuis un certain temps lui semblaient toujours nouveaux; mais est-ce bien là une raison pour accuser la faiblesse de la faculté? Un homme très affectible peut assurément avoir du plaisir à revoir une chose qu'il connaît très bien, quoiqu'il la reconnaisse, quoiqu'il n'en ait pas perdu l'idée; ne peut-il pas se faire qu'elle ne lui paraisse nouvelle que parce que l'impression qu'il reçoit en la revoyant est plus forte que celle qui était dans son souvenir?

Chez les animaux, le siége est, suivant M. Vimont, à la partie la plus antérieure et interne des hémisphères cérébraux, vers les *sinus* frontaux.

23. CONFIGURATION.

Situation. — L'organe de la configuration est situé aux côtés internes des surfaces orbitaires, de chaque

côté aussi de l'apophyse Crista-Galli, mais un peu au-dessous du précédent; il écarte les yeux et les dévie vers l'angle externe; il établit un espace particulièrement entre le globe de l'œil et l'angle interne de l'orbite, à la racine du nez, et, repoussant les yeux de côté vers l'extérieur, il produit ce qu'on appelle les yeux chinois. Aussi Spurzheim a-t-il fait l'observation que les Chinois avaient cette faculté prononcée. C'est le sens et la mémoire des formes. Gall l'avait considérée comme la mémoire des physionomies, parce qu'il avait remarqué cette conformation chez ceux qui reconnaissent du premier coup d'œil les personnes qu'ils n'ont pas vues depuis long-temps. Spurzheim a étendu cette reconnaissance à toutes les formes; il a cru qu'il existait un organe pour distinguer les formes, comme il y en avait un pour distinguer les individus.

Voilà encore un résultat de l'observation empirique; la psychologie n'a pas non plus découvert cette faculté. Vous me direz : Il s'agit de vérifier; eh bien! oui, vérifions : mais il y a déjà un bon nombre d'observations. Pour y bien réussir, veuillez vous souvenir que l'organe dont nous parlons, n° 23, paraît à l'extérieur de celui de l'individualité, n° 22, et élargit la racine du nez en même temps qu'il pousse les yeux vers les côtés, tandis que l'individualité rend le bas du front large et saillant, au-dessus de

la racine du nez, sans repousser ni dévier le globe de l'œil.

Influence primitive. — Bien saisir les formes, les physionomies; se les rappeler avec exactitude, autant que cela est possible, quand elles sont absentes; les reconnaître promptement lorsqu'elles se présentent après avoir été absentes. Il y a donc perception délicate, complète, des formes, et mémoire de ces mêmes formes lorsqu'elles reparaissent, et cela s'applique aux physionomies des hommes et à toutes les formes observables. Voilà des têtes de toutes les formes. Parmi vous, les uns se les rappelleront plus facilement, d'autres plus difficilement, suivant le développement de l'organe: voilà la fonction, l'impulsion primitive.

Applications.— A toutes les branches de l'histoire naturelle. Vous sentez que cette faculté doit marcher avec celle de l'individualité, car, après avoir distingué un individu d'un autre, on distingue sa forme, ou plutôt l'un et l'autre ont lieu en même temps. Les anciens philosophes croyaient bien à la connaissance des corps par leurs attributs extérieurs, à la tête desquels se trouve la forme assurément, mais ils ne croyaient pas à la distinction comme individu; c'est une notion venue de la phrénologie, c'est pourquoi elle pourra paraître difficile à saisir à plusieurs d'entre vous. Sens de l'individu relativement à un autre individu, et puis sens de la

forme, de la figure d'un individu, relativement aussi à tout autre. Remarquez bien qu'il ne s'agit pas encore des dimensions. Vous voyez, messieurs, que nous présentons la doctrine des phrénologistes clairement, afin d'éviter toute espèce d'équivoque. Vérifiez ; voilà ce que nous avons à vous dire.

Cet organe, ajoute-t-on, peut, ainsi que le précédent, devenir quelquefois plus saillant par la prolongation du sinus frontal. Il faut, pour s'y reconnaître, observer un grand nombre de têtes, et surtout les enfants chez lesquels les sinus ne sont pas encore développés, ce qui pourrait faire croire, au premier coup d'œil, que l'organe n'est pas en proportion de la faculté. D'ailleurs, disent encore les phrénologistes, on voit très bien quand l'organe est déprimé ; et les faits comparés de saillie et de dépression portent conviction définitivement. Quand on observe, par exemple, les régions qui correspondent aux deux organes dont je viens de vous parler, marquées par un enfoncement, on doit s'assurer s'il est vrai que les individus et leurs formes ne sont pas facilement saisis par les personnes. Pour moi, j'y ai prêté grande attention. Ce sont des gens à qui tout est égal ; il y a dans le peuple beaucoup de gens qui confondent tout au concret comme à l'abstrait. C'est l'observation qui nous a appris cela; si vous n'en êtes pas prévenus, comment le vérifieriez-vous? Assurément, vous ne le trouveriez ni chez les moralistes, ni

chez les métaphysiciens. Lors donc que vous verrez toute cette région dont je vous parle enfoncée, avec un œil stupide qui ne distingue pas un individu d'avec un autre, vous direz : Voilà la preuve négative. Lorsqu'au contraire vous serez frappés de la saillie de cette même région, et que les individus ainsi conformés saisiront toutes les individualités, toutes les formes, et se les rappelleront facilement, vous direz : Voilà la preuve positive.

Applications. — A toutes les branches de l'histoire naturelle comme l'organe précédent, parce qu'aussitôt qu'on a distingué l'individu, on s'attache à l'idée de sa forme. A la médecine, à la chirurgie : la médecine a besoin de cette faculté, surtout lorsqu'elle s'exerce dans les hôpitaux ; les médecins étrangers aux hôpitaux s'en servent moins, car ils se rappellent toujours les physionomies de leurs malades, ayant une foule d'impressions accessoires qui les remettent sur la voie, comme la maison, les parents, les circonstances, etc. Mais un médecin d'hôpital, qui voit cinquante, cent, deux cents malades rapprochés, s'il n'a pas la mémoire des physionomies, est vraiment à plaindre; il faut qu'il distingue ses malades les uns des autres; que, de plus, il perçoive tous les changements survenus dans leurs traits, dans leur expression, dans leur port, pendant l'espace d'une visite à l'autre.

Cette faculté est encore très utile pour tous ceux

qui cultivent la chirurgie; elle s'applique non seulement aux physionomies des malades, mais encore à tous les instruments matériels dont se sert la thérapeutique chirurgicale.

La peinture en tire parti plus que de l'individualité; c'est surtout des formes qu'elle a besoin. L'architecture, la mécanique, tous les arts d'imitation, ne peuvent s'en passer; aussi ne verrez-vous jamais une artiste distingué qui n'ait cette ligne inférieure du front très prononcée; vous ne le trouverez pas, je vous en défie.

L'organe des formes sert aussi, nous dit-on, à la géométrie. Ce sont particulièrement les distances, les espaces qu'on utilise dans cette partie des sciences mathématiques. Les organes de ces facultés y contribuent beaucoup plus que celui des formes.

Sexes, âges, nations. — On n'a pas ici fait d'observations particulières; cependant il est bien certain que cette portion de la tête qui entoure la racine du nez est plus prononcée chez l'homme que chez la femme. Dans l'enfance, cette même région offre aussi du développement; mais il ne faut pas oublier que le défaut des sinus frontaux l'empêche de paraître aussi saillante qu'elle l'est chez bien des adultes.

Relativement aux peuples, les Français ont cet organe plus prononcé que les peuples du Nord. On peut appliquer ici ce qui vous a été dit pré-

cédemment à l'occasion de l'organe de l'individualité.

Exemples. — Ce sont à peu près les mêmes que ceux que vous avez déjà vus. L'organe est très prononcé sur le buste de cet homme qui fut bibliothécaire, et qui distinguait au parfait non seulement un livre d'un autre, les éditions des ouvrages, les dates de chacune, les cases, mais aussi la forme extérieure, l'arrangement et la disposition des locaux; mais à ce travail concouraient d'autres organes que vous connaîtrez bientôt. Voilà *Carner* qui a été fameux, dans son enfance, par son talent de saisir les ressemblances en découpant. Notre organe paraît chez lui moins prononcé que celui de l'imitation. Toutefois il y a de l'espace entre les yeux, quoique cet espace ne soit pas très saillant en avant, et que les yeux ne soient pas trop repoussés en dehors. Mais on conçoit que les circonvolutions puissent être larges, quoiqu'elles ne soient pas très saillantes. Alors on peut expliquer comment, avec une imitation très prononcée et l'organe de la mécanique qui l'est passablement, il a pu manifester un talent particulier pour saisir les ressemblances, avec la découpure et par la silhouette. Ce n'est précisément ni l'individualité, ni la forme qui l'emportent dans cette tête, c'est le concours des organes que je vous indique, auxquels on peut encore ajouter l'idéalité et la gaîté.

Chez Horace Vernet, l'organe se distingue très bien; on voit qu'il est assez prononcé, et que les idées des formes et des ressemblances ne manquent point à ce célèbre artiste, amplement pourvu d'ailleurs d'imagination et de hautes facultés intellectuelles et sentimentales. Au surplus, un organe fort exercé prend une activité qui paraît disproportionnée à son volume.

Spurzheim est donné comme un exemple de la distinction des formes et des physionomies; mais ce ne sont pas là les exemples les plus frappants; en voici un qui l'est davantage : c'est encore un bibliothécaire. Vous voyez un grand espace entre les yeux, et une saillie considérable à la paroi interne de chaque orbite. Ceci est plus frappant que tout le reste.

Animaux. — Cet organe est prononcé chez les animaux. Le chien et plusieurs autres animaux qui sont nos commensaux, qui vivent avec nous, ont cet organe très développé, et reconnaissent parfaitement surtout par leurs traits, leurs formes, les différents individus qui habitent une maison. Il en est ainsi des animaux sauvages, et surtout des oiseaux; les perroquets, les corbeaux, les oies, reconnaissent leur bande. Parmi les poules, même discernement des formes. Si vous mettez une poule nouvelle dans votre basse-cour, elle sera battue pendant un certain temps. La mémoire de

cette faculté ne se conserve pas long-temps chez les gallinacées, mais il est très certain qu'ils la possèdent. Quelques quadrupèdes en ont la mémoire fort tenace : nous citerons surtout les chiens qui reconnaissent leurs maîtres après de très longues absences. Je n'insiste pas plus que je ne le dois sur cette question; mais il me paraît sûr que tous les animaux dont les cerveaux se rapprochent du nôtre, ont un tact plus fin que nous pour connaître les individus, les distinguer les uns des autres, et particulièrement d'après leurs formes, quoique la mémoire de cette faculté varie beaucoup dans les différentes espèces.

Vous savez que c'est d'après l'homme qu'on a osé établir la distinction de l'individu d'avec la forme. Mais cette distinction peut-elle aussi s'appliquer aux animaux? Je n'en sais rien; je vous soumets mes doutes comme mes croyances; je suis tenté de croire que, pour eux, la forme est le principal moyen de distinction entre les individus. Peut-être est-ce parce que j'ai été élevé dans cette croyance, qui est celle de l'ancienne philosophie. Mais je pense que c'est par la forme que les animaux reconnaissent.

M. Vimont a remarqué que cette partie était très prononcée chez les animaux dont le cerveau se rapproche du nôtre, qui reconnaissent très bien les personnes au milieu desquelles ils vivent; et qui, dans leurs bandes, dans leurs associations, ne confondent pas un sujet avec un autre.

24. ÉTENDUE.

C'est le sens géométrique par excellence, beaucoup plus que la forme. M. Vimont a cru devoir le partager en deux : sentiment de distance et sentiment de l'étendue, alléguant que l'étendue ne s'appliquait qu'à un corps, et que la distance présentait l'idée de l'espace qui est entre un corps et un autre corps. Mais peut-on distinguer deux organes dont chacun répond à ces deux idées abstraites? Je n'en sais rien. Ce que je sais, je vous l'ai dit; c'est que l'espace entre les grands corps est occupé par des molécules imperceptibles aux sens, et apprises uniquement par l'induction. Quant aux espaces qui peuvent séparer les molécules ou atomes, nous n'avons pas d'organes pour les saisir; c'est à peine si l'induction peut nous les faire concevoir. Je me bornerai donc ici au rôle d'historien des opinions.

Situation. — Partie interne et supérieure du grand angle de l'œil, en dehors de l'organe précédent. Nous allons suivre, pendant l'examen de quelques organes, une ligne excentrique, du centre vers la partie externe.

Impulsion primitive et applications, — car ce n'est pas la peine de les distinguer l'une de l'autre : mesurer l'étendue, bien apprécier la perspective et la

distance, se complaire dans ce genre d'observation.

Applications.—Cet organe est en application chez tous les géomètres, chez les officiers militaires et chez les généraux qui ont besoin de comparer l'espace du terrain dont ils peuvent disposer, avec la longueur, l'épaisseur et la hauteur de leurs lignes de soldats. Les observateurs phrénologistes ont remarqué que ceux qui avaient le tact le plus juste dans cette appréciation présentaient un développement considérable dans cette région. Les idéologistes, direz-vous, n'en ont pas parlé. Empêchez donc que cette observation ne soit faite; non, vous ne l'empêcherez pas. L'homme cherche partout son instruction, et le rire de nos aristarques ne signifie rien. On s'est peut-être trompé en quelques points, mais on rectifiera.

Les géographes, les arpenteurs, les hommes du cadastre, les chasseurs s'en servent beaucoup aussi bien que les architectes, et les artilleurs, pour apprécier la portée de leurs projectiles; l'organe est utile à ceux qui s'occupent du dessin, particulièrement du paysage et des édifices, pour bien proportionner les espaces. Voilà les hommes qui ont fourni l'idée de cette faculté. On a remarqué que le sourcil était très prononcé dans cette portion que je vous indiquais tout à l'heure, et alors on en a conclu (c'est l'état de la science) que cette portion du cerveau jouait un rôle dominant dans cette faculté.

Exemples. — Brunel en est un bel exemple.

Herschell présente aussi cet espace développé. Prenons quelqu'un qui ait cette faculté-là très pauvre, pour faire la comparaison. L'on peut être brigand et avoir tous ces organes. Voilà cependant le parricide Martin chez qui vous voyez le sourcil très court; l'individualité y est; mais remarquez combien le sourcil est court, comparé avec celui du général Lamarque. D'ailleurs, il ne faut pas une grande différence des masses nerveuses pour produire d'immenses résultats dans les aptitudes. Vous le voyez par les insectes chez lesquels il n'y a que quelques petites parcelles de matières nerveuses de plus ou de moins; cependant on observe des différences immenses dans les actions de ces animaux. N'allez pas vous figurer qu'il vous faut des organes gros comme le poing pour donner des résultats; une ligne de plus ou de moins produit des différences immenses; c'est un fait, ce n'est pas un échappatoire. La preuve, c'est que les organes intellectuels, qui donnent de si grands résultats sont incomparablement plus petits que tous les organes d'instinct et de sentiment que nous avons parcourus; et quand je ferai la comparaison des uns avec les autres, je vous dirai ce que je pense à cet égard. Ne regardez pas ces remarques que je vous fais faire sur les petites différences comme inspirées par le projet de systématiser; non; je ne me fonde que sur les faits, et les faits nous attestent que la moindre différence dans la matière nerveuse

en produit une très grande dans les [illegible] et les [illegible].

Animaux. — Cette faculté existe chez les animaux. Il y en a plusieurs qui sont certainement très habiles à apprécier les distances; parmi les oiseaux, M. Vimont cite avec beaucoup de raison ceux de proie, qui s'élancent de loin sur leur victime, et qui fléchissent plus ou moins les ailes d'après le sentiment de la résistance de l'air. Qui est-ce qui leur enseigne cette tactique? Ce n'est pas assurément l'étude de la physique, c'est donc un instinct; ils savent l'élan qu'il faut se donner et quels mouvements d'ailes il faut ajouter au poids de leur corps pour tomber juste sur la proie, de manière à la saisir. Et l'instinct qui leur inspire cela est attaché à cette région de l'encéphale. Les oiseaux de haut vol, les oiseaux voyageurs qui luttent contre le vent, savent quelle force il faut déployer contre cette résistance; ils savent aussi louvoyer, se gouverner de manière à ce que le vent ne rebrousse pas leurs plumes. Les phrénologistes n'ont pas cherché la cause de cette dernière impulsion. La connaissez-vous? (s'adressant à M. Dumoutier qui est à sa droite.) Pour moi, je ne la connais pas.

M. Dumoutier: On ne peut pas tout savoir.

M. Broussais reprend :

Vous n'avez qu'à aller aux Tuileries, messieurs, vous verrez toujours les ramiers placés le nez au

vent, afin que le vent couche leurs plumes sur leur dos. Quand le vent change, vous les voyez tous changer. Ce n'est pas là de la réflexion, de l'étude, c'est de l'instinct; mais les poules ne l'ont pas; elles se laissent rebrousser la plume par le vent quoiqu'elles en souffrent.

Il y a beaucoup à observer en phrénologie, surtout en phrénologie comparée, et même en phrénologie humaine. Les animaux qui ne vivent pas dans l'intérieur de l'eau, dont l'eau n'est pas l'élément unique, comme le cygne qui nage à la surface, savent apprécier le degré d'impulsion qu'il faut donner à leur corps par leurs pieds, pour atteindre tel but; ils ne s'y trompent pas. Il faut aussi qu'ils apprécient la résistance de l'air qui agit sur leur long col et sur leurs ailes. Ils savent même déployer ces dernières pour accélérer leur marche, en nageant lorsque le vent est favorable. C'est un instinct qui les conduit à tout cela. Suivant M. Vimont, à qui l'on doit ces observations, c'est l'appréciation de l'étendue et en même temps de la résistance.

25. PESANTEUR, RÉSISTANCE.

Pesanteur, résistance, densité des corps suivant Spurzheim. Gall n'a rien émis sur cette faculté. On a publié dans le Journal d'Édimbourg un mémoire très intéressant, très savant, et annonçant un talent remarquable d'observations sur cette faculté; il est

de James Sinson. Ceux d'entre vous qui entendent l'anglais pourront en prendre connaissance.

Les Écossais, en effet, ont admis cette faculté. M. Vimont préfère la désigner par le mot résistance; ce mot lui paraît meilleur que tout autre, que celui de pesanteur, par exemple. Cette question, messieurs, est assez délicate, ainsi que je vais avoir l'avantage de vous l'exposer dans les détails de l'impulsion primitive.

Situation. — Dans les voûtes orbitaires, à l'extérieur de l'organe précédent (je vous ai dit que nous marchions toujours de l'intérieur à l'extérieur, dans les facultés réceptives), entre cet organe et celui des couleurs qui se trouve au milieu de l'arc sourcilier. On n'observe que de petites circonvolutions dans cette région; cependant l'examen du cerveau n'est pas infructueux pour bien apprendre les organes qui l'occupent, parce que vous voyez ces circonvolutions séparées chacune par une ligne.

Ces lignes ne sont pas dans tous les cerveaux aussi droites que dans celui-ci, elles sont plus ou moins repliées en zigzag; mais ce sont toujours les mêmes circonvolutions, et toujours disposées horizontalement, à la base du lobe antérieur.

Au reste, ce n'est qu'un acheminement vers l'observation que je vous donne ici; si vous voulez étudier la phrénologie, vous prendrez la peine de vous procurer des pièces et d'y regarder de près.

Il est impossible d'apprendre la phrénologie à une distance de vingt ou trente pieds.

Il y a encore ici la petite difficulté du sinus frontal, difficulté qui disparaît, comme je vous l'ai dit, en faisant abstraction de la saillie que fait la lame externe de l'os, depuis le point où commence le sinus de haut en bas, jusqu'à celui où il se termine. Il faut concevoir que la lame interne du sinus suit la même ligne que la partie de l'os qui précède la courbure, c'est une observation de M. Dumontier. Du reste, la comparaison d'un grand nombre de têtes a bientôt fait disparaître cette petite difficulté. Lorsqu'il existe un enfoncement et que l'organe manque, il est facile de constater que la faculté manque aussi, et cela porte la conviction. Il faut qu'on veuille apprendre, pour faire de bonne foi ces remarques, si faciles d'ailleurs; si l'on ne se propose de s'occuper de phrénologie qu'avec intention de critiquer, on les négligera sans doute; mais quelle est la science de fait qui n'a pas des minuties?

Tous les organes que nous décrivons ont pour obstacle à leur diagnostic le sinus frontal. Il faut donc comparer un grand nombre de têtes, par exemple, les enfants qui n'ont pas encore de sinus, et les adultes parmi lesquels plusieurs en ont peu, avec ceux chez qui cette cavité est considérable. Il est indispensable d'examiner des crânes, afin de

voir si la paroi interne du sinus est parallèle à la portion supérieure de l'os, ou si elle est enfoncée. Il faut s'assurer de tout cela pour obtenir de la conviction.

On ne doit pas oublier non plus que les organes dits réceptifs sont extrêmement petits, sans doute parce que leur fonction n'est que de signaler les objets, ou, tout au plus, de provoquer quelques mouvements musculaires, comme je vous l'ai fait présumer. Ce ne sont pas ces organes, ce sont ceux des passions, excités par leur moyen, qui donnent les vives émotions, qui provoquent les mouvements perturbateurs dans l'économie vivante. Je vous ai souvent répété que leur principale destination est de mettre en jeu toute la masse des sentiments et des instincts, en leur montrant les objets extérieurs sur lesquels ils doivent agir.

Impulsion primitive. — Se plaire à apprécier la pesanteur, la résistance à l'effort; mais tout n'est pas là, il faut tenir compte du tact, du toucher, du palper. En promenant mes doigts sur le verre de cette lampe, j'en apprécie la surface; je vois qu'elle est lisse ici, qu'elle présente là des aspérités; j'en fais autant sur cette tête; voici des cheveux, voilà des bosses; je plonge mes doigts dans de l'eau, elle cède; dans la pâte, elle cède moins; sur le liége, il faut plus d'efforts; sur le marbre, sur le plâtre, je trouve une forte résis-

tance; voilà des différences très multipliées dans le tact. Mais voici autre chose.

Je prends cette tête; je veux la soulever, j'apprécie sa pesanteur. Je prends celle-ci, qui ne m'en offre pas beaucoup, je compare ces deux pesanteurs. Je me couche, je me fais poser sur le corps un poids, je me sens plus ou moins comprimé, oppressé. Tout cela ce sont des perceptions; tout cela nous met en rapport avec des attributs différents des corps.

Maintenant, vous voudriez sans doute que je vous disse si le sens de pesanteur et celui de résistance correspondent au même organe. J'avoue mon incompétence pour résoudre cette question. Ce que j'ai lu dans les phrénologistes ne m'a pas satisfait complétement. Je vois dans les rapports du tact une foule de nuances qui sont très-difficiles à distinguer. Faut-il toutes les rapporter aux mêmes organes, ou y a-t-il deux, trois organes dans la circonvolution qui paraît correspondre à cette partie? existe-t-il des divisions matérielles que l'on puisse apprécier? je n'en sais rien, et sur cela je ne crois rien, car je ne suis pas très crédule. J'ai remarqué seulement, d'une manière générale, que l'appréciation de toutes ces qualités tactiles est en rapport avec le développement de la moitié interne du sourcil. Je soumets volontiers mon jugement à celui des phrénologistes plus habiles et plus expérimen-

tés que moi; mais je tiens à m'expliquer et à dire ce que je pense à cet égard.

Voici un homme qui était remarquable, non seulement par la mémoire locale, dont vous voyez ici la trace sous le sinus, mais par l'appréciation des poids; vous voyez qu'il y a de la rondeur, et que, par conséquent, des circonvolutions cérébrales ont poussé cette partie en dehors. Voilà des observations empiriques qu'il conviendra de répéter. Il faudra comparer ceux qui ont cette portion des sourcils épaisse et arrondie, avec ceux qui l'ont fine, tranchante, et constater lesquels sont le plus sensibles au poids, au tact. C'est un travail qui n'est pas fini, que celui des appréciations, des sensations tactiles. Il y a là deux éléments : l'élément tactile, proprement dit, qui appartient à l'extrémité des doigts, puisque ce sont les doigts qui nous servent le plus souvent à toucher et qui nous font reconnaître les aspérités et les formes; ensuite il y a la résistance, qui est jugée d'après l'effort musculaire que nous déployons.

Applications. — L'application de cette faculté se trouve dans la possibilité de bien juger des poids, en mécanique, dans l'étude de la dynamique; on croit devoir aussi lui rapporter le talent des équilibristes qui excellent dans leur art, des danseurs de corde, par exemple. Mais je ne sais si l'organe de la mécanique n'y contribuerait pas pour beaucoup. Les grands

joueurs de billard, les hommes habiles à tirer de l'arc, ceux qui apprécient bien le poids du palet et qui donnent l'impulsion nécessaire pour le faire arriver à son but, sont présentés par les phrénologistes comme des exemples du développement de notre organe. L'adresse manuelle dans tous les genres; la faculté de ne rien casser, de ne rien briser, sont rattachées à la même source; car on a cru remarquer que les personnes qui cassent et brisent facilement ne doivent pas ce défaut seulement à la faiblesse de la circonspection ou au défaut d'attention, mais encore à ce qu'elles ne sentent pas la valeur des poids qu'elles ont dans la main, ce qui les empêche de proportionner l'effort à la résistance. Cela peut être; mais il y a sur ce point deux opinions : ce défaut d'appréciation dépend-il de la faiblesse de l'organe qui nous occupe, ou du défaut de celui de la mécanique? On a des doutes à cet égard. Eh bien! il faut observer, je vous l'ai dit; les questions sur les facultés intellectuelles, sur les facultés de rapport, ne sont pas, à beaucoup près, aussi claires que celles qui concernent les facultés instinctives et sentimentales. Mais pour celles que nous venons d'examiner, un soupçon peut être émis : ces organes, qui sont très voisins les uns des autres, ne peuvent-ils pas se suppléer jusqu'à un certain point? Leurs fonctions sont à peu près analogues, et par l'exercice il serait peut-être possible que l'un remplaçât l'autre. C'est ce

qu'il faut examiner, surtout dans ce qui a rapport aux qualités matérielles et mécaniques des corps, telles que la forme, la figure, le poids, la résistance. Je sais qu'on objectera qu'une faculté est un fait qui ne peut jamais se confondre avec un autre. Je suis bien loin de m'inscrire contre cette assertion, je crois seulement pouvoir affirmer, en général, que ces facultés dont je parle sont en proportion du développement de la moitié interne du sourcil et de la racine du nez; mais je ne suis pas assez hardi pour oser spécifier, d'après moi, le siége particulier de chacune d'elles.

On a aussi parlé d'hommes très habiles dans la mécanique, fort adroits à construire des instruments extrêmement fins, extrêmement délicats, à les manier de façon à pouvoir les travailler avec succès, chez lesquels, par conséquent, le tact manuel doit servir beaucoup, et qui avaient plutôt l'organe de la mécanique développé que celui dont il est question. Comme ces controverses existent, je dois vous en faire part.

Exemples. — Il n'y en a pas ici de disponibles; c'est la partie dans laquelle nous en manquons le plus.

Animaux. — Les animaux possèdent la faculté; il n'y a nul doute à cela. M. Vimont place le siége de cet organe entre ce qu'il appelle le sens géométrique, dont nous parlerons, et celui de l'ordre. Il

voit l'effet de cet organe, comme je vous l'ai dit, dans l'oiseau de proie qui fond sur l'objet qu'il a visé, et chez tous les oiseaux de haut vol. De plus, il le signale chez les quadrupèdes sauteurs, comme le chamois; chez les oiseaux nageurs; chez le chat, l'écureuil, la chauve-souris; enfin chez tous ceux qui font des bonds et des efforts, qui apprécient les degrés de resistance à l'obstacle qu'ils ont à vaincre. Nul doute qu'il n'y ait un instinct pour mesurer l'espace et approprier l'action musculaire à la résistance, car l'animal ne déploie pas autant d'effort pour franchir un petit espace qu'il en déploie pour en franchir un grand. L'homme en fait tout autant; ainsi la faculté doit être commune. J'ai observé, chez les gallinacées, que la mère qui commence à s'ennuyer de ses petits et qui les chasse, leur donne de petits coups, ne les frappe pas avec la violence qu'elle mettrait à frapper un animal qui l'attaquerait. Elle semble proportionner la percussion à la résistance, à la force de celui qui la reçoit. La philogéniture lui inspire sans doute ces ménagements; mais la faculté d'apprécier la pesanteur du coup de bec qu'elle va porter demande une autre faculté, et peut être rapportée à celle que nous étudions en ce moment.

Messieurs, l'observation en phrénologie est pleine d'intérêt, c'est ce qui me fait espérer que les lacunes de cette science finiront par disparaître.

Toute science qui commence en offre beaucoup ; mais loin d'en être découragés, ceux qui la cultivent par goût doivent redoubler d'efforts pour les combler.

SEIZIEME LEÇON.

29 JUIN 1836.

26. COLORIS.

Messieurs,

Nous en sommes à la faculté du coloris ; elle a été découverte par Gall, et elle est admise par tous les phrénologistes.

Situation, *n.* 26. — Au milieu du sourcil, la partie la plus élevée de l'arc sourcillier, entre la résistance et l'ordre. Je vous ai montré la circonvolution sur le cerveau-modèle ; voici maintenant l'application sur la tête osseuse. Remarquez que l'organe peut modifier le sourcil de deux manières : ou il élève en angle la partie moyenne de l'arc, ou il la pousse en avant, ce qui rend le sourcil saillant,

Fonction et impulsion primitive. — Saisir les couleurs, en distinguer toutes les nuances. A cette perception est attaché un sentiment de plaisir commun à toutes nos fonctions; ainsi, se complaire dans ce genre d'observation. On ajoute : avoir le sentiment de l'harmonie et de la désharmonie dans les couleurs. Voilà quelle est la faculté primitive. Elle est prouvée par l'état négatif de la fonction, coïncidant avec l'extrême dépression de l'organe; ce qui fait que l'on confond toutes les couleurs. J'avais de la peine à ajouter foi à cette observation, mais j'en ai fait l'épreuve. Les métaphysiciens n'ont pas expliqué ces différences, et ne se sont pas doutés qu'il y eût là une faculté primitive.

Applications. — Comme vous le savez, ce sont les applications qui nous intéressent le plus. La faculté s'applique à la peinture particulièrement, à toutes les professions qui se complaisent dans l'observation et l'assortiment des couleurs; ainsi elle sert à tous les décorateurs, aux modistes et aux amateurs passionnés des fleurs.

Maintenant il se présente ici une grave question. Percevoir les couleurs est un phénomène; en bien saisir les nuances est le même phénomène à un plus haut degré; mais les rendre par la peinture, est-ce la même faculté? Serait-ce l'adresse manuelle qui, concourant avec l'assortiment des couleurs, produirait les peintres remarquables par le talent du

coloris? Non : c'est la première idée qui m'est venue, ou plutôt qu'on m'a inculquée. Lorsque je pris, dans ma jeunesse, des leçons de dessin et de peinture, j'alléguai que j'écrivais fort mal, que j'étais maladroit à dessiner des caractères d'écriture, et à beaucoup d'autres exercices manuels. Le maître me répondit : « Cela ne fait rien du tout ; il y a des dessinateurs et des peintres très habiles qui écrivent beaucoup plus mal que vous et qui sont fort maladroits. » C'est ce que depuis lors j'ai eu plusieurs occasions de vérifier. Ainsi la faculté de rendre les couleurs n'a aucun rapport ni avec l'adresse manuelle, ni avec le sentiment des espaces et de la pesanteur des corps, ni avec l'art de tracer les lignes. On peut être fort mauvais écrivain sous le rapport des caractères de l'écriture, et être coloriste très habile.

Cependant pour qu'un tableau soit bien fait, il faut du dessin, il faut de l'ordre, de la symétrie ; mais ces deux qualités dépendent d'organes différents, et on les rencontre, on les observe chez les peintres, ce qui les rend complets ou incomplets. Par conséquent ces facultés, qui viennent au secours du coloris, sont indépendantes de la faculté du coloris.

La faculté du coloris est-elle complétée par de l'imitation? Voilà une autre ressource ; il faudrait prouver que tous les bons coloristes ont l'organe de l'imitation.

Aucun phrénologiste n'a pensé, que je sache, à le vérifier, ce qui prouve que cela n'a pas été observé. J'en conclus que la faculté d'imitation n'est pas la source de l'habileté de retracer les couleurs. Il y a donc dans cette faculté de bien retracer les couleurs, de bien les assortir, deux choses : 1° la faculté de les apercevoir d'une manière bien nette; et 2° une influence de cette faculté sur les mouvements musculaires. En effet, c'est avec la main qu'on dessine; voilà une de ces difficultés que je vous ai fait entrevoir dans la dernière leçon, où je me suis livré à des considérations générales sur les facultés réceptives : c'est donc un travail à faire. Il faudrait distinguer la faculté de sentir vivement les couleurs, d'avec la faculté de les retracer. Il y a vraiment une réaction de cette faculté sur le système musculaire qui produit l'habileté à reproduire les couleurs. Je ne puis pas aller plus loin sur cette question.

Sexe. — On remarque que les femmes ont assez souvent présenté cette faculté dans un haut degré; mais il est rare qu'elles excellent dans le dessin. Tous les grands modèles en fait de dessin, de distribution des groupes, se trouvent dans des tableaux faits par des hommes.

Auxiliaires. — Il ne peut s'agir, comme vous le sentez, de la faculté; elle n'en a pas, elle est unique. Il ne s'agit donc que de la profession de peintre, de

décorateur, d'assortisseur de tableaux, quel que soit le nom qu'on veuille lui donner. Alors beaucoup d'organes viennent au secours de celui de la peinture. L'ordre, l'espace, le dessin, l'imitation, sont les principaux. Ensuite viennent l'imagination qui anime les produits de l'art, le jugement qui empêche de tomber dans des écarts, la comparaison, etc., parce que toutes nos facultés ont besoin, pour produire des chefs-d'œuvre, du concours d'abord des facultés de même ordre, et ensuite de celui des facultés supérieures.

Antagonistes. — Je n'en vois pas; mais des facultés plus puissantes nous détournent quelquefois de celle-là, ce qui dépend le plus souvent de l'éducation. Il y a des personnes nées avec le talent de la peinture et du coloris, qui en sont détournées par leur genre de vie, leur éducation. La faculté reste, mais elle ne prend pas un grand développement, à raison de ces obstacles.

Animaux. — On ne leur accorde pas cette faculté. Messieurs; je ne suis pas de cet avis; vous venez de voir la distinction que nous avons établie : le sentiment des couleurs, de leur vivacité, de leur assortiment, le plaisir qui en résulte, et la faculté de les imiter qui n'appartient pas à l'organe général de l'imitation, mais qui paraît être une ampliation de la faculté de sentir les couleurs, ampliation qui réagit sur les muscles. Eh bien! les animaux sont

dépourvus de cette seconde partie de la faculté, en supposant qu'il faille l'admettre ; mais qui nous assure qu'ils ne sont pas sensibles aux couleurs? Moi j'en ai fait une épreuve à laquelle je ne m'attendais pas. J'avais deux petits chiens d'une race très intelligente, et qui n'entraient jamais dans la maison; ils étaient relégués dans une cour assez éloignée du logement. D'aventure, ils y pénètrent, et ces animaux sont frappés des dessins, des rosaces et des carreaux de diverses couleurs qu'ils voient sur un tapis. J'en conclus qu'ils sentent les couleurs; comment voulez-vous que je conclue autrement? Ils sont fort inquiets, ils flairent, ils palpent, ils comparent ces dessins coloriés, dans leur petite intelligence, avec les différentes couleurs qu'ils ont vues dans leur cour, où il y en a fort peu. Pourquoi donc refuser aux animaux le sentiment des couleurs? je suis persuadé qu'ils l'ont. D'ailleurs les insectes, qui ne vivent qu'aux dépens des fleurs, ne peuvent les distinguer de loin qu'à leurs nuances, car ils n'ont pas d'organe olfactif et les atomes des fleurs ne parviennent pas à de grandes distances. C'est donc à la couleur que le papillon, l'abeille, reconnaissent la fleur dans laquelle ils doivent puiser le pollen, le miel, la cire, etc. Il n'y a pas de doute que le sentiment des couleurs existe chez les animaux ; mais ils sont privés de la faculté que nous avons de les repro-

duire par le moyen de la peinture. Je vous ai exprimé cette idée dans mes considérations générales; j'y reviens afin que rien ne soit perdu. Du reste, c'est un sujet d'observation qui probablement ne sera pas perdu de vue.

Exemples. — Voici des bustes, des têtes de peintres : la partie moyenne du sourcil est saillante en avant. Je vous ai dit qu'il y avait deux manifestations physiques de l'organe; l'une dans l'augmentation de l'arc sourcillier, l'autre dans sa saillie en avant du milieu de cet arc. Ce peintre, qui a cette dernière saillie, est un peintre d'histoire, parce qu'il a sans doute les organes convenables à cela. Effectivement vous voyez l'organe des événements que nous allons étudier. Cela confirme ce que j'ai dit, que l'organe s'applique aux facultés qui prédominent.

Voici Girodet qu'on peut offrir pour un exemple négatif. En effet, l'organe n'est pas saillant; je suis fort aise de cela. Ce qui distingue ce peintre célèbre, c'est la perfection du dessin, dont l'organe est bien développé.

On cite ensuite parmi les coloristes, le Corrège, le Titien, Téniers, Claude Lorrain, Rembrandt, dont le talent de coloriste est connu de tout le monde; Rubens, qui, sous ce rapport, est encore éminemment connu; Van Dyck, le Poussin, Lesueur, Lebrun, Raphaël, Michel-Ange, et au-

tres. Chez quelques uns, le talent du coloris est mis en problème; mais voilà une assez longue liste de coloristes pour que vous puissiez vérifier. Je pourrais vous citer des femmes qui sont coloristes, j'en connais; je n'ai pas leurs noms présents.

27. LOCALITÉS.

Nous passons à l'organe des localités : Gall l'a découvert; il a été constaté par tous les phrénologistes; les philosophes n'y avaient pas pensé. Je vous ai dit comment ils étaient préoccupés de l'idée vraiment monomaniaque, d'un être placé dans l'intérieur qui possédait toutes les facultés; ce qui n'était que reculer la difficulté d'un pas, mettre un homme en petit, en raccourci, dans le cerveau d'un autre homme. On a voulu répondre à cette objection, mais on n'a pas su comment l'attaquer : je ne crois pas qu'on y arrive. Tant qu'on mettra un petit homme en raccourci dans le cerveau, je dirai qu'on n'aura fait autre chose qu'une pétition de principe. Je le répète souvent, parce que je voudrais voir les hommes qui sont opposés à la phrénologie s'expliquer plus clairement qu'ils n'ont encore fait.

La faculté des localités a été découverte par l'observation des sens, par l'observation empirique, que les psychologistes dédaignent, qu'ils traitent avec mépris. Gall remarqua qu'il y avait des personnes

qui reconnaissaient parfaitement leur chemin, qui conservaient l'image d'un arbre, d'un buisson, d'un croisé de chemin, de tous les accidents d'une route, en un mot qui reconnaissaient parfaitement les locaux; ils se retrouvaient après avoir vu une seule fois un terrain, tandis que lui, malheureux, s'égarait à chaque instant dans la campagne. Mais il avait la faculté d'observation, le génie des rapprochements et de la causalité qui surpassent toutes ces petites facultés.

Situation. — Il s'agit du n° 27. Il est dans la partie antérieure et inférieure du front, de chaque côté de la ligne moyenne; les deux organes se touchent; il y a deux circonvolutions qui leur correspondent et qui ne sont séparées que par la faux, au-dessus de l'apophyse *crista galli.* Qu'elles soient plus ou moins plissées, elles existent toujours, et on les trouve dans tous les cerveaux. L'organe se prononce dans cette région que vous voyez à la partie inférieure et moyenne du front, de chaque côté. Les deux organes sont séparés par un petit enfoncement à leurs extrémités internes, et se prolongent en-dehors, en formant une éminence allongée, au-dessus de la moitié interne de l'arc sourcillier. L'organe est placé immédiatement au-dessous des sinus frontaux. Je me donne pour exemple, parce que, ces sinus étant très développés chez moi, vous pouvez voir le siége de l'organe. Mais il faut

déduire la saillie des sinus frontaux, et cette déduction faite l'organe se trouve assez médiocre chez moi. Veuillez vous rappeler ce que j'ai eu l'honneur de vous dire que le niveau de la face interne de l'os frontal n'est pas dérangé par la saillie en dehors de la lame externe, et que la lame interne se continue suivant le même plan qui règne à la partie supérieure et à la partie inférieure du sinus. Les rapports sont au-dessus des organes des formes et de la distance, au-dessous de l'éventualité, et du temps, parce que l'organe est allongé.

Action primitive. — Gall a dit : faculté de s'orienter, de reconnaître facilement les particularités des lieux que l'on a parcourus. Je crois, moi, qu'il y a plus que cela ; qu'il n'y a pas seulement reconnaissance de chaque objet en particulier, mais qu'un tableau, une image du local reste dans la mémoire. Vous sentez que cette faculté est subordonnée à l'organe de la vision ; elle lui est secondaire ; les fonctions de localité sont étrangères aux aveugles. La faculté de reconnaître suppose qu'on a été fortement affecté dans la perception des locaux ; si on y a prêté attention, l'impression est sans doute restée plus forte ; mais lorsque l'organe est extrêmement développé, et qu'il n'est pas distrait, l'image des lieux reste, sans même qu'on ait songé à y prêter une attention extraordinaire, avec projet de bien retenir ce qu'on a vu. C'est en effet ce qu'on

observe chez les animaux, exemple admirable auquel je vais avoir recours incessamment.

Applications. — A la tendance aux voyages; celui qui jouit beaucoup par cette faculté cherche, comme de raison, à se procurer ces sortes de jouissances. Ainsi l'organe inspire le goût des voyages, à moins que d'autres facultés ne neutralisent celle-là.

A la topographie, à la géographie; vous en comprenez parfaitement la raison. A la peinture, à l'astronomie, qui devient plus facile lorsqu'on retient le tableau des étoiles, ce beau et brillant spectacle de la nuit. Tout le monde ne le saisit pas avec la même facilité, ne le retient pas avec la même puissance.

A la peinture des paysages surtout. Les phrénologistes, qui sont attentifs à tout (on a bien tort de vouloir supprimer ce genre d'observation, mais on ne réussira pas), ont observé que les peintres de paysage avaient cette partie très prononcée. Au génie militaire, aux commandements des armées. Jugez combien cet organe doit servir à un général en chef qui se représente bien les locaux qu'il a parcourus, surtout lorsqu'il les a vérifiés par les cartes géographiques. Il prévoit, d'après ces notions, les mouvements de l'ennemi, car il voit d'un coup d'œil tous les terrains qu'il peut occuper, aussi bien que les positions dont l'ennemi peut tirer parti.

On a aussi remarqué l'organe chez les hommes qui sont habiles à jouer aux échecs. Sans doute

d'autres facultés ont concouru avec celle-là; mais du moins elle est ici la cause de la supériorité en ce genre.

Exemples. — On cite pour exemple positif de cette faculté, Christophe Colomb, dont nous n'avons pas le buste, dont nous ne possédons pas même la gravure; Mongoparck, fameux voyageur anglais, dont j'ai lu les relations avec un grand intérêt; François, ce poëte naturel que vous connaissez tous; Humboldt, fameux voyageur et naturaliste que toute l'Europe savante connaît aussi. Galilée, qui fut si vivement frappé de l'aspect des étoiles, lorsque le télescope fut découvert, et qui changea totalement la théorie de l'astronomie; Ticobrahé, Descartes. Chez tous ces personnages, ou du moins dans les portraits qui les représentent, les phrénologistes ont remarqué l'organe dont nous traitons.

Voici maintenant ce que nous possédons ici en fait de pièces. Voilà un bibliothécaire d'Édimbourg, nommé Frazer, qui était remarquable par la facilité avec laquelle il se représentait les particularités de l'édifice où il était employé, les rayons de la bibliothèque où se trouvait chaque livre. Il était très renommé sous ce rapport. Vous voyez la faculté sur son buste, et même le sinus n'est pas saillant. Quand la lame externe du sinus ne s'élève pas tout d'un coup, il est plus facile d'apprécier le volume de l'organe, car l'arrondissement qui paraît

lui appartient tout entier. Voici Newton qu'il suffit de nommer. Cette partie est très prononcée chez lui, et le sinus se trouve dessus. Il faut cependant que vous conveniez qu'il n'y a pas de dépression au-dessous du sinus, car il ne serait pas aussi saillant. Le baron de Zach, astronome fameux, mort depuis peu d'années, est aussi donné pour exemple de cette faculté.

Quand l'organe est saillant et qu'il y a un sinus, ce sinus devient aussi plus prononcé. Ce général, très renommé par plusieurs facultés, homme fort remarquable, Lamarque, a aussi cette partie extrêmement saillante, au point qu'elle efface tous les organes voisins. Napoléon est très important pour plusieurs organes : voyez quel espace immense il y a sur sa tête, depuis la racine du nez jusqu'au conduit auditif; cela vous annonce que toutes les facultés de relation étaient fort développées. Voilà l'organe dont nous parlons; il était très considérable. Il y en a beaucoup d'autres dans le masque que nous possédons. Je vous les ferai remarquer. C'était vraiment cette partie, où résident les facultés de rapport, qui dominait chez ce grand homme.

Voici encore un homme, le colonel Bory de Saint-Vincent, remarquable par beaucoup de talents divers. Je l'invoquerai aussi pour le langage, qui est chez lui d'une pureté, d'une facilité extraordinaires. Mais il ne s'agit en ce moment que de l'or-

gane des localités qui est aussi chez lui bien développé. On a beau dire que le sinus masque l'organe, il est certain que, lorsque la partie qui est derrière le sinus est bien nourrie, le sinus doit saillir davantage. D'ailleurs il faut faire la comparaison sur les enfants qui n'ont pas de sinus, et sur les adultes qui n'ont pas l'organe prononcé quoique le sinus le soit beaucoup. Alors on voit l'arrondissement que j'ai montré sur le premier de ces modèles.

Voici les exemples contraires. Cet organe n'est pas très prononcé chez l'évêque Grégoire, il ne s'est pas distingué par là. Ce n'est pas non plus par les localités que Voltaire s'est fait remarquer, mais bien par le langage, etc. Les yeux sont saillants, il faut tenir compte de tout cela. Voilà Kreutzer : Kreutzer était un très habile violoniste, qui a long-temps dirigé l'orchestre de l'Opéra. Il s'est aussi distingué dans la composition, en conséquence il a l'organe de la musique très prononcé; mais il est au minimum des localités. L'organe des tons est un des plus faciles à constater. Examinez cette partie qui s'élève en pyramide au-dessus de l'extrémité externe de notre organe et des arcs sourciliers, je vous défie de trouver là une dépression comme au siége de notre organe.

Animaux.—C'est dans les animaux que triomphe cet organe. Comment voudriez-vous qu'ils eussent la faculté de reconnaître les locaux, s'ils ne possédaient

pas un organe pour cela? Ils l'ont effectivement et d'abord les faits le prouvent. Il n'y a personne de vous qui ne sache que le chien, le cheval, reconnaissent souvent beaucoup mieux le chemin que le maître. Il est inutile d'insister là-dessus; mais il faut vous donner des détails physiques sur la position de cet organe chez les animaux. Tous ceux qui voyagent, suivant l'observation de M. Vimont, auquel nous sommes obligé de recourir, ce que nous ne faisons pas avec répugnance, parce que son travail est fort intéressant, ont cet organe assez prononcé pour être reconnu. Les oiseaux sont, de tous les animaux, ceux où il se présente le plus évidemment, parce que ce sont ceux qui parcourent les espaces les plus considérables; mais on l'observe aussi chez quelques quadrupèdes qui voyagent. M. Vimont l'a rencontré chez les oiseaux: il l'a trouvé, chez plusieurs quadrupèdes, formant une saillie au-dessous de la crête de l'os coronal, qui va se terminer à l'angle orbitaire. Il cite, parmi les quadrupèdes, l'écureuil, le chat, le lemingue, sorte de rat de Norwège, qui voyage en troupe, qui descend en automne pour dévaster la plaine, qui sait très bien où il va, qui connaît fort bien les locaux. Chez les chiens, chez les renards, chez les chevaux, l'organe est extrêmement prononcé, aussi bien que chez l'âne et chez le mulet, qui tiennent de l'un et de l'autre; chez les chevaux, il est si fort, que beaucoup

reconnaissent parfaitement leur chemin, et que souvent leurs maîtres s'en rapportent à eux pour les conduire. On voit des gens du peuple s'abandonner à l'ivresse et au sommeil, et laisser le cheval conduire la voiture; le maître est bien certain que l'animal ne se trompera pas. Quant à moi, si j'ose me citer, je vous dirai que j'avais un père qui m'envoyait très souvent faire des commissions dans la campagne, dans des lieux où je n'avais jamais été. Il m'indiquait la route jusqu'à l'endroit que je connaissais. Quand vous serez là, ajoutait-il, vous lâcherez la bride au cheval : il y a trois ou quatre embranchements des chemins, il prendra celui qui convient. Cela ne manquait jamais de s'effectuer. Dans Paris, les chevaux savent presque toujours, quand on les laisse libres, choisir les rues qui les dirigent du côté de leur domicile. Ce sont des faits; il y a donc une impulsion qu'on ne peut pas nier, et vraiment elle triomphe chez les animaux. Elle est nécessaire, puisqu'ils n'ont pas la réflexion, la raison, pour se conduire.

Chez les oiseaux, M. Vimont a remarqué cet organe en dehors du sens qu'il appelle géométrique, et il fait l'observation que cet organe contribue, avec ce même sens, à rendre saillante la partie moyenne de l'arcade orbitaire, chose très visible, chez les oiseaux voyageurs en troupes régulières, depuis le milieu du sourcil jusqu'au nez. Je l'ai vu

prouver ce fait en donnant la démonstration de plus de sept à huit cents crânes qu'il possède, et vraiment cela porte conviction. On voit chez les oiseaux qui voyagent le bord orbitaire arrondi et bombé, tandis qu'il est aigu chez les non-voyageurs.

On observe cette disposition chez tous les oiseaux qui voyagent et qui reconnaissent les locaux; chez les hirondelles, chez tous les oiseaux qui ont deux domiciles, un pour l'hiver, l'autre pour l'été. M. Vimont a établi, relativement aux oiseaux voyageurs, trois divisions, car c'est l'organe qu'il a le mieux traité. Il l'a examiné 1° chez les oiseaux qui voyagent dans un rayon circonscrit, comme le faisan, la perdrix, plusieurs oiseaux qui ne s'écartent pas fort loin : tels sont les faisans, les perdrix, les pinsons, etc.; 2° chez les oiseaux qui voyagent de proche en proche, suivant l'intensité de l'hiver, et qui reviennent aussitôt que la saison le permet; tels sont l'étourneau, les tourterelles, les ramiers, les grives, etc., qui reculent plus ou moins devant le froid, et reviennent le plus tôt qu'ils peuvent, sauf à s'écarter de nouveau; 3° chez les oiseaux de passage qui font de longs trajets, vont passer une partie de l'année dans une région, et une autre dans une autre. L'auteur distingue ici (A) oiseaux d'été : l'hirondelle, la huppe, l'engoulevent, le loriot, la caille, etc.; (B) oiseaux

d'hiver: la bécassine, le canard sauvage, la macreuse, le cygne sauvage, la grue, etc. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que dans toutes les têtes d'oiseaux qu'il possède, aucune ne présente l'organe du sens géométrique et des localités aussi prononcé que deux canards qui ont été tués à l'angle du V que forment ces volatiles dans leur marche à travers les airs.

Les pigeons, qui semblent tenir le milieu entre ces oiseaux, et qu'on serait tenté de placer parmi ceux qui voyagent dans un rayon circonscrit, mais qui, au fait, peuvent revenir de fort loin, méritent notre attention. On peut les porter à plus de cent lieues, s'ils ont des petits, comme le savent bien des spéculateurs, ils reviennent chez eux.

On a observé notre faculté chez des quadrupèdes qui avaient été transportés très loin, des chiens, par exemple. On cite le chien d'un vélite, mort en Russie, qui est revenu chez lui. Il y a donc un sentiment des localités, et vous voyez que, sans une attention spéciale, c'est-à-dire sans le désir de retenir les localités, il y a des animaux chez lesquels cette faculté est tellement forte qu'elle laisse des impressions qui ne s'effacent jamais.

Comme les animaux naturellement voyageurs fuient le pays à certaines époques, M. Vimont dit que c'est le besoin d'un changement de température et le défaut d'aliments qui sollicitent l'action

siége. Sur la tête complète vous le voyez également marqué dans la même position, un peu en arrière de la partie antérieure de la crête de l'os coronal qui limite l'insertion du muscle temporal, de sorte qu'il est un peu en dehors de l'arc sourcilier, où il produit deux éminences, soit que le sourcil s'abaisse au-dessous de cette éminence, soit qu'il s'avance pour la circonscrire. Il faut bien distinguer cet organe de celui des tons et de la construction; voilà en effet la construction qui est ici, n° 9; l'organe est plus bas; l'ordre est dans le sourcil, et un peu au-dessus de la rangée de poils qui constitue le sourcil; le nôtre est en dehors de celui-là.

Influence primitive. — J'ai besoin, messieurs, d'un redoublement d'attention; il s'agit d'une faculté très importante, et sur laquelle les psychologistes ont beaucoup disserté. Vous ne pouvez pas vous figurer, à moins que vous ne les ayez lues, quel nombre de pages il a été écrit sur la faculté du temps. Je vais chercher, après toutes ces lectures, à vous résumer mes idées.

Faculté primitive. — Distinguer les nombres : 1, 2, 3, 4... les multiplier à un degré immense; calculer, c'est-à-dire combiner diversement ces nombres, les multiplier, les diviser en groupes, les comparer les uns aux autres, faculté prodigieuse, mais qui a pour base l'unité. En effet, on multi-

plie jusqu'à 10 un nombre quelconque, et l'on réduit ensuite ces nombres à une unité complexe, qu'on multiplie comme l'unité simple, pour faire une troisième unité qu'on multiplie de la même manière; et ainsi on ira jusqu'à l'infini; faculté immense, faculté prodigieuse dont l'animal n'offre qu'une faible esquisse.

Cette faculté est effectivement si prodigieuse dans les résultats, que les philosophes, les métaphysiciens l'avaient considérée comme le plus haut degré de l'intelligence humaine, comme le signe de la plus forte, de la plus profonde intelligence. Cependant il n'en est rien; elle peut se rencontrer avec une faible intelligence, aussi bien que celle des tons, et Gall est le premier qui, en l'observant chez les adolescents, chez les enfants même, ait fait remarquer que c'était une faculté spéciale, et que ce n'était pas le résultat de la perfection de l'être intra-cérébral, matériel ou immatériel, appelé esprit, âme, *sensorium commune*, etc. Il a détruit ainsi l'échafaudage de cette psychologie qui doit tomber à jamais devant les immenses découvertes des phrénologistes.

De plus, c'est une faculté tenant aux organes et qui est en proportion de leur développement. Gall remarqua un développement extrême de cette faculté chez des enfants de 9, 10 et 12 ans, qui n'avaient pas d'ailleurs de hautes facultés; ils résol-

vaient, sans tracer des chiffres, les problèmes de pure arithmétique avec une extrême facilité. Quand il ne s'agissait que de nombres, ces enfants étaient merveilleux; si l'on exigeait d'eux des raisonnements indépendants du calcul, ils répondaient comme des enfants. Donc l'organe est indépendant de toutes les facultés qui peuvent s'y associer.

Applications. — La première application de cette faculté est dans l'arithmétique, où l'organe domine seul; on peut être un très bon compteur, quoiqu'on soit d'ailleurs un sot. Il n'y a rien de mieux prouvé que cela: un grand nombre d'égoïstes font des fortunes immenses en s'imposant la loi de ne pas dépenser ce que d'autres facultés leur procurent, quoiqu'ils soient incapables de tout raisonnement sur de graves sujets. Mais si les hautes facultés viennent à l'aide de celle-ci, vous voyez naître la géométrie qui a besoin de l'organe des espaces; l'astronomie qui exige de plus celui des localités, et toutes les hautes parties des mathématiques dans lesquelles le calcul reste dans la partie inférieure, comme purement grossier et matériel; mais il faut ici le jugement, la causalité, pour que ces sciences fournissent des génies supérieurs, tels que Descartes, Pascal, Leibnitz, etc.

Voyez, messieurs, ce que nous devons à la phrénologie; jamais les métaphysiciens n'auraient pensé à ces distinctions-là, et les ennemis de la phréno-

logie, avec leurs petits sarcasmes tirés d'observations mal constatées, sont bien mesquins, si l'on compare leurs théories ténébreuses à ces considérations élevées dont l'origine se trouve dans l'observation empirique.

Auxiliaires. — Les auxiliaires de cette faculté (je me crois obligé de raviver ici votre attention) sont des signes artificiels fournis par les sens les plus grossiers. Condillac vous l'a prouvé : il fait de l'arithmétique sur les doigts; et lorsque vous voulez instruire dans cette science un aveugle, vous lui présentez des jetons et vous le faites calculer. Une fois que l'aveugle est arrivé à en calculer dix, il en calculera cinq cent millions. Quant à celui qui a des yeux, vous lui donnerez des signes écrits, et une fois qu'il a rattaché une idée au signe d'une centaine, d'un mille, de cent mille, il ira aussi loin que vous voudrez. Voilà ce qu'on n'ose pas dire de peur d'être taxé de matérialisme; moi, je dis que les perceptions sensitives sont la seule et unique base de toutes les sciences.

Les mathématiques se fondent sur la matière, sur les images, ou plutôt les perceptions fournies par la vue et par le toucher; car le mot image ne peut s'appliquer qu'aux produits de la vue. Sur cela s'exerce la faculté qui multiplie à l'infini et qui s'aide des facultés que l'on a, pour produire tous ces prodiges dont je vous ai rappelé les

noms. Je n'ai pas prétendu vous enseigner ces vérités, car la plupart d'entre vous les connaissent peut-être mieux que moi, mais je devais les rapprocher de beaucoup d'autres. Des signes matériels obtenus par la vue et par le tact; sans cela pas de mathématiques, pas de géométrie, pas d'astronomie; des signes matériels, ou l'ignorance avec toute sa stupidité.

Ainsi voilà les principaux auxiliaires, les auxiliaires indispensables; viennent ensuite les organes de la comparaison et de la circonspection, les hautes facultés intellectuelles et surtout la comparaison; tout cela est mis à contribution pour que les sciences, où figure comme base le calcul, puissent prendre un grand essor.

Antagonistes. — Les facultés antagonistes sont l'imagination, ou idéalité, le merveilleux, la musique, toutes les facultés dites théâtrales, etc., parce qu'elles donnent des émotions plus vives en général. Remarquez bien que ces petits organes de la partie antérieure, qui sont pourtant les plus précieux pour l'homme, ne donnent des impulsions vives qu'en excitant les grands organes qui constituent la masse du cerveau.

De là vient que l'homme ne se conduit pas d'après les facultés intellectuelles, comme nous vous le dirons bientôt.

Ainsi, un homme qui aura l'organe dont nous

parlons pourra le cultiver s'il y est forcé par les circonstances; par exemple, si on l'enferme de force dans l'École polytechnique et qu'on lui soustraie toutes les impressions extérieures qui pourraient réveiller l'imagination, l'idéalité, la poésie, il travaillera : mais laissez-le libre, il obéira aux impulsions qui lui procureront le plus de plaisir. Il n'y aura que de rares exceptions à ce fait si général. Tel est l'homme.

Exemples positifs. — On cite Euler, Kepler, Gassendi, Laplace, dont on a les bustes; M. Arago, membre de l'Institut, ainsi que M. Libri; il y en a beaucoup d'autres; mais analysons les têtes connues.

Remarquez bien la distinction que je vous ai établie. Les mathématiques, c'est l'organe, ensuite tout le reste est additionnel; eh bien! voyez cet enfant, garçon de neuf ans, résolvant des problèmes d'Euclyde, sans éducation. Voilà l'organe. Jugez de ce que l'on doit au génie de Gall qui nous a donné le moyen d'établir les distinctions nécessaires entre le calcul et les facultés qui peuvent s'y associer, distinctions qu'assurément les rêveurs psychologistes et *præter-physiciens*, ou métaphysiciens, n'auraient jamais trouvées. Cet enfant était calculateur, arithméticien, faisant le calcul différentiel sans le secours de la plume; voyez comme l'organe domine le reste

du sourcil. Engagez donc les faiseurs d'objections, les goguenards antiphrénologiques, à réfléchir sur ce seul fait, avant de se prononcer dans les corps savants. Un jeune paysan, un enfant qui ne sait pas lire, résoudre les plus hauts problèmes de l'arithmétique par la vertu d'une petite circonvolution du cerveau ! Voilà du moins un fait qu'il eût été bon de savoir avant de parler. N'est-ce pas une chose très curieuse d'entendre un grave docteur débuter en présence d'un corps savant, en disant : « Je n'ai pas étudié la phrénologie; mais le bon sens que je dois à mon *moi*, à ma perpétuelle personnalité, m'oblige de la repousser ; » et des journalistes n'ont pas rougi de représenter cet ignorant (en phrénologie), dont le moi s'agitait au milieu des ténèbres, comme l'Hercule qui avait terrassé l'hydre de.....

Voilà Newton : l'organe avait pour auxiliaire cette partie que chez lui vous voyez aussi bien développée ; c'est l'intelligence supérieure. Mais quel dommage que nous n'ayons pas la tête entière pour reconnaître l'organe qui le conduisit plus tard à commenter l'Apocalypse !

Je prends ici le baron de Zach, fameux physicien, chez lequel vous trouvez cette partie assez développée avec beaucoup d'autres, car c'est toujours d'après les combinaisons qu'on doit juger. Au surplus, messieurs, nous consacrerons une leçon à la manière d'étudier le crâne, parce que ceux qui font

des objections ne pensent ordinairement qu'à l'organe dont ils contestent les influences.

Voici Brunel. Il a cet organe très fort. Tout ce développement intellectuel est admirable. C'est vraiment un homme supérieur. Je vous réponds que vous ne rencontrerez pas cela chez les hommes qui ont été à l'échafaud, quoiqu'ils abondent dans nos collections.

Examinez Franklin, cet admirable Franklin ; c'est un de nos plus beaux exemples. Voyez la saillie de cette partie du front, et comme l'extrémité externe du sourcil est élargie et poussée en avant.

Voilà Herschell encore, astronome fameux, qui a découvert une planète. Tout l'appareil de réception est développé. L'organe qui nous occupe est un de ceux où la phrénologie triomphe le plus. Un professeur a dit, m'assure-t-on : « J'ai l'organe et je ne puis pas calculer. » Pour moi, je n'en crois rien. Il y a, pour base de cette allégation, quelque chose que je ne veux pas approfondir, parce qu'il s'agit d'un homme d'ailleurs fort estimable. Chez Napoléon, l'organe est aussi très développé, mais celui de la mécanique n'y correspond pas.

Voici les exemples contraires : il s'agit de ces misérables qui se sont couverts de crimes ; examinez la dépression de toute cette région intérieure du sourcil.

Animaux. — Les philosophes avaient refusé la

faculté de la numération aux animaux. Les observations de Georges Leroi, lieutenant des chasses dans l'ancien régime, ont répandu d'autres idées. Voyez les *Lettres à un Physicien de Nuremberg sur l'instinct des animaux*, etc., ouvrage fort intéressant que j'ai lu avec un très grand plaisir, que je vous invite à lire lorsque vous en trouverez l'occasion. Voici les observations qu'il a faites : elles ont été consignées dans le Dictionnaire encyclopédique par ordre de matières, où je les ai lues d'abord, avant d'avoir consulté l'ouvrage. Les pies sont le fléau des chasseurs parce qu'elles détruisent les œufs du gibier. Ce sont des oiseaux voleurs et rusés qui, n'étant pas extrêmement braves, s'en prennent aux œufs et aux petits. De là l'empressement de tous les chasseurs de profession pour la destruction des pies. Un homme se cache dans une baraque, auprès de l'arbre où est le nid de la pie : la pie ne rentre pas jusqu'à ce qu'il soit sorti de sa retraite. On dit alors : « Cachons-en deux; un seul sortira, et la pie, qui ne sait pas compter, rentrera et sera tirée par le second. » Ce moyen ne réussit pas ; la pie avait compté les chasseurs, elle ne rentra pas jusqu'à ce que le second chasseur eût quitté son poste. Trois, et ensuite quatre se mirent en embuscade, les deux jours suivants, et sortirent successivement, moins celui qui devait la tirer ; même obstination de la part de la pie ; elle ne regagna son domicile qu'après la sortie du dernier chasseur em-

busqué. Mais lorsque l'expérience se fit avec cinq hommes, le calcul de l'oiseau fut déconcerté; après la sortie du quatrième, l'animal ne pensant pas au cinquième regagna son nid et fut tué.

Il y aurait d'autres expériences à faire pour prouver qu'en effet les oiseaux ont un commencement de l'organe. Pour moi, je vous ai annoncé là-dessus mon opinion. Je voudrais voir réhabiliter les animaux, qu'une classe d'hommes cherche à déprimer pour se séparer totalement de l'animalité! Je n'approuve pas cela; il faut rendre à chacun, même aux animaux, ce qui leur appartient. Les animaux ont une esquisse de l'organe du calcul. J'en suis persuadé. Je n'ai pas, pour le moment, d'exemples plus frappants à vous citer; je vous annonce seulement mes convictions.

29. ORDRE.

L'organe de l'ordre appartient à Spurzheim. Gall avait admis l'existence de la faculté sans lui assigner de siége; ou du moins son génie lui avait inspiré que cette faculté devait exister. Mais un homme ne peut pas tout observer, quelque longue que soit sa vie.

Situation. -- Dans l'arc sourcilier, entre le calcul et le coloris, au-dessous des tons. La saillie de cet organe dépasse un peu, vers le haut, le niveau du sourcil, lorsqu'il est bien développé.

Influence ou impulsion primitive.—L'arrangement méthodique, symétrique des objets physiques. Il résulte de cet arrangement un plaisir que ne connaissent pas les personnes qui ne possèdent pas l'organe suffisamment développé. Il y a une jouissance à contempler les choses en ordre, et même une espèce de ravissement pour certaines personnes, dont se moquent les brouillons, les bouleverseurs. Voilà encore une observation qui est due à l'empirisme, à l'examen de l'homme en rapport avec l'extérieur, au moyen des organes sensitifs, observation qui n'a été faite ni par les philosophes qui s'écoutent penser, ni par ceux qui, déduisant un mot d'un autre mot, substituent la logique à l'observation.

Applications. —A l'arrangement d'abord de tous les objets physiques, c'est la base de la faculté ; on la retrouve dans toutes les professions qui peuvent en avoir besoin , depuis la cuisinière jusqu'à l'amateur d'objets d'histoire naturelle, en passant par le décorateur, par le peintre, par l'architecte, par tous ceux qui arrangent les objets d'une manière symétrique et en ordre. C'est la symétrie surtout: on aime à voir un côté semblable à l'autre. Quelquefois cela varie, mais c'est toujours le dessin régulier qui charme les personnes douées de cet organe, pendant que celles chez qui il est à peine esquissé y sont insensibles. En voilà assez pour

l'application au physique ; cherchons l'application au moral.

En philosophie et dans l'art oratoire, on y rapporte la distribution régulière et symétrique des arguments; cela ne donne pas la faculté de raisonner, mais celle de disposer les preuves, les motifs, de telle sorte que chaque chose vienne dans son temps, que les impressions ne se confondent pas, que le discours ne soit pas confus. L'influence de l'organe se remarque jusque dans les phrases : les écrivains qui n'ont pas d'ordre entassent confusément dans leurs phrases des substantifs et des adjectifs, tantôt rapprochés, tantôt discordants, entremêlant et confondant les idées, de telle sorte qu'à la fin vous ne savez plus ce qu'ils ont dit.

La logique, sans doute, est la base du talent de bien écrire, surtout en prose; mais elle ne suffit pas pour qu'un écrivain arrive à ce degré de clarté et de simplicité qui fait oublier la phrase, et ne montre que la chose parée de tout l'intérêt et de tout le charme qu'elle peut inspirer. L'idéalité, la faculté du langage sont assurément pour beaucoup dans l'éloquence; mais, encore une fois, l'éloquence a besoin de l'ordre pour approcher de la perfection.

En poésie, l'ordre n'est pas d'une application moins importante : que le poëte traite un sujet grand ou petit, il faut que l'ordre s'associe, dans ses

œuvres, avec l'harmonie, pour que la lecture en soit agréable et qu'elles puissent rester. En un mot, il en est ainsi de toutes les parties de la littérature ; mais comme nous avons déjà fait la part de l'ordre en traitant de l'idéalité, nous pouvons ici nous dispenser de plus amples détails.

Quelqu'un de vous me dira peut-être : Pourquoi appliquez-vous l'ordre à la littérature, à l'éloquence, à la poésie, qui n'ont rien de commun avec les objets physiques ?..... Cette objection, messieurs, ne m'arrêtera pas. Ce cours n'est pas terminé ; s'il l'était, on aurait des motifs pour me l'adresser ; mais ne me restât-il qu'une leçon, elle me suffirait amplement pour y répondre. En attendant, sachez que tous les signes du langage se réduisent aux objets matériels que les organes de perception nous ont fait connaître. Il vous faut, pour parler, des mots qui sont des sons ou des signes ; eh bien ! c'est à cela que j'adresse l'ordre et la symétrie. Voilà, par exemple, le tableau de ma leçon ; il y a des titres, il y a des lignes, des mots en petit nombre, et les idées y sont attachées, tant multipliées qu'elles puissent être. Rédigez, écrivez et transmettez vos idées, il vous faut des signes matériels, et ces signes seront ou des mots qui sonneront à l'oreille, ou des signes visibles que l'œil saisira, ou, pour l'aveugle, des objets palpables qu'il touchera les uns après les autres. Ce sont vraiment des signes

matériels, et l'ordre doit présider à leur arrangement : l'ordre passera donc des signes matériels aux idées, aux notions, aux sentiments, aux jugements que vous voudrez transmettre à vos auditeurs ou à vos lecteurs. D'ailleurs, si vous ne saisissez pas bien aujourd'hui mon idée, vous ne la manquerez pas, car j'y reviendrai; je tiens beaucoup à cela, afin que nous ne nous perdions pas dans les nues ou dans de prétendues essentialités spirituelles qui ne signifient rien ; car le spirituel, dans tous ces cas, est une négation, et une négation n'a pas de valeur.

Voilà comme l'ordre s'applique aux sciences supérieures aussi bien qu'aux sciences physiques. Ce que je vous dis là est nouveau et hardi, je le sais; je ne le dirai pas moins, parce qu'à mes yeux c'est la vérité. Mais en voilà suffisamment sur les applications de l'ordre aux productions de l'intelligence ; si je cherchais à revenir sur mes pas pour vous rappeler quelques omissions, vous éprouveriez de la peine pour faire cadrer ce que je dirais avec ce que j'ai déjà exposé ; je vous embarrasserais, et je dérogerais moi-même aux lois de cet organe dont j'ai cherché à vous faire saisir la haute importance.

A la conduite morale : l'ordre la rend méthodique et compassée. Il y a des hommes qui ne font rien qu'avec ordre et symétrie; lorsque cela est poussé à l'extrême, on les qualifie de pédants, d'hommes minutieux, d'hommes petits,

d'hommes ennuyeux, d'hommes qui ne sont pas en mesure avec les autres; c'est parce que chez eux l'organe n'est pas modifié par les hautes facultés, car il est bon quelquefois de déroger aux règles qu'on s'est imposées.

Auxiliaires et antagonistes. — Cet organe a pour auxiliaires la constructivité avec laquelle il s'associe très facilement; le dessin, l'organe de la comparaison, la circonspection. Voilà ses principaux auxiliaires, ceux qu'il appelle à son secours et qui agissent de concert avec lui. Il a pour antagonistes toutes les facultés théâtrales, l'imagination, l'idéalité, la gaieté et toutes les passions violentes et perturbatrices des parties postérieures et latérales qui bouleversent toutes nos opérations intellectuelles. Niez cela au moral, je vous en défie. Au physique, il faut attendre les preuves pour pouvoir nous contester.

Exemples. — Chez Napoléon l'organe de l'ordre est admirablement développé : il avait en effet un ordre bien remarquable; il possédait aussi les localités, l'espace, l'étendue, le calcul, et avec cela une haute intelligence, de manière à distribuer son armée de la façon la plus avantageuse. Il joignait à ces avantages un excellent jugement; aussi le vit-on bientôt, lorsqu'il parvint au pouvoir suprême, substituer au désordre dont la France gémissait, une administration parfaitement régulière, dans l'intérêt de son despotisme.

Voilà Franklin, chez qui cet organe de l'ordre forme une saillie au côté interne du calcul; voyez quelles énormes proéminences : c'est un homme qui a régularisé la république américaine, un homme de méthode, d'ordre; c'est, avec Napoléon, un des plus beaux exemples que nous possédions.

Voilà encore le bibliothécaire Fretzer qui avait les localités et qui avait aussi l'ordre. Quelle tête pour un bibliothécaire! les locaux, l'ordre, la dimension ou l'espace sont là très faciles à vérifier. La vue suffit. Brunel est cité comme un exemple remarquable. En effet toutes les facultés sont développées chez ce Français qui étonne toute l'Angleterre par l'immense travail qu'il fait exécuter. Des orateurs, nous en avons : c'est moins par l'ordre que par l'imagination que Foy a brillé. Mais voici Manuel et Benjamin Constant, qui distribuaient leurs arguments d'une manière extrêmement adroite. Désormeaux était un professeur de la Faculté de médecine, fort méthodique dans toute sa conduite et ses discours; mesurant et compassant toutes ses phrases, ne parlant jamais à l'étourdie. Il n'y a pas de dépression; la région de l'organe est, au contraire, très saillante; mais les hautes facultés intellectuelles l'emportent.

Si vous voulez des exemples opposés, il faudra prendre la plupart des suppliciés qui sont des étourdis. Mais auparavant voyons Dupuytren. Il offre un

bel exemple de toutes les hautes facultés. Voyez cette belle tête; le développement de notre organe avec la saillie de tous ceux de rapports concordant avec les hautes facultés; le calcul lui manquait, le calcul en minutie, car le calcul en grand, il ne l'avait pas perdu, même au dernier moment.

Ulbach, l'assassin de la bergère d'Ivri, n'avait pas cet organe; je pourrais, pour exemples négatifs, vous citer tous les imbéciles, et il n'en manque pas. (On rit.) Chez Martin, l'organe n'est pas prédominant.

Animaux.—M. Vimont leur accorde l'organe dont nous nous occupons; et il le fait concourir avec la construction à la confection des nids. Il prétend que les oiseaux ont une impulsion à faire leurs nids d'une manière régulière. C'est ce qu'on ne doit pas juger précipitamment; cela parait probable, si l'organe est effectivement développé, mais c'est une induction, c'est-à-dire que l'on obtient la probabilité de l'existence de la faculté chez les animaux qui font des nids, par la prédominance, dans leur cerveau, de la partie qui chez l'homme correspond à l'ordre. Il croit aussi que les araignées font usage de cette faculté dans le tissage de leurs toiles. C'est une question que je ne me permets pas d'approfondir. Il pense que l'instinct qui pousse les oiseaux aquatiques à lisser leurs plumes tient à cette faculté; de sorte qu'il faudrait y rap-

porter la propreté, le soin qu'ont les chats, par exemple, de cacher leurs ordures, de les déposer dans un endroit écarté et de les couvrir; l'attention qu'ont aussi les chevaux, quand ils sont en liberté dans les champs, d'aller toujours déposer leur fiente dans les mêmes endroits, comme s'ils avaient calculé qu'ils rendraient tout le pâturage impropre à leur nourriture s'ils le salissaient partout; car, en effet, les chevaux ne mangent jamais l'herbe qui a poussé sur leurs défécations, tandis qu'ils broutent celle qui croît sur les excréments des vaches.

J'ai été élevé à la campagne, et j'ai observé tout cela sans intention. Comme on ne peut s'en prendre à l'intelligence pour expliquer cette attention des chevaux, il faut bien la rapporter à un instinct et notre organe doit en être l'instrument.

Il y a une autre impulsion qui engage la vache à manger l'arrière-faix de son veau; une autre qui porte plusieurs oiseaux à jeter promptement hors du nid la fiente de leurs petits, et à aller fienter eux-mêmes à une certaine distance. Cette précaution n'existe d'ailleurs chez les oiseaux que relativement à leurs nids.

La répugnance que les hommes ont pour les ordures tient-elle à ce même organe? je ne sais. Le sentiment de dégoût, sur lequel je n'ai pas vu que la phrénologie eût suffisamment disserté, est une chose très remarquable. Il y a des hommes, des

femmes, à qui rien ne répugne, qui voient, qui touchent toutes les ordures, les plaies, les ulcères, etc. Il en est d'autres chez qui l'estomac se soulève à l'aspect d'un objet sale et hideux; d'autres qui vomissent s'ils croient avoir avalé un cheveu, un insecte, quelque chose, en un mot, qui leur inspire du dégoût. On dit communément: « C'est qu'ils ont l'estomac sensible. » Mais l'estomac n'est pas ici un mobile d'action, comme dit, je crois, M. Vimont; l'estomac est, dans ce cas, manifestement excité par le cerveau. Ainsi la question à résoudre est de savoir si, non seulement le sentiment de propreté, mais aussi ce qu'on appelle le dégoût, disposition dont la tyrannie est extrême chez certains sujets, tiennent au sentiment de l'ordre ou à toute autre faculté. Certaines personnes ont de l'horreur pour les souris et les rats, d'autres pour les araignées, d'autres pour les reptiles, etc. Nous avons vu, à Paris, un officier prussien qui ne pouvait apercevoir une vieille femme, un chat ou un dé à coudre, sans éprouver des accès de convulsions. On nomme cela des *idiosyncrasies*, en physiologie, mais ce mot n'explique rien. Il s'agirait de déterminer si ces répugnances tiennent à un organe et quel est cet organe. L'observation peut seule résoudre cette question; mais qui l'a faite, cette observation?

Pour moi, je ne me sens pas assez riche en faits

pour me prononcer sur toutes ces questions. Vous savez que je vous ai promis de vous communiquer mes doutes comme mes convictions.

DIX-SEPTIÈME LEÇON.

1er JUILLET 1836.

30. ÉVENTUALITÉ.

Messieurs,

Nous sommes arrivés au n° 30 des phrénologistes : il s'agit de l'éventualité, expression de Spurzheim. C'est la mémoire des choses, l'éducabilité et la perfectibilité de Gall. Cette faculté est admise par tous les phrénologistes ; mais Spurzheim lui a donné un nom caractéristique du rôle primitif qu'elle remplit, le *sens des événements*, faculté qui n'avait pas été distinguée par les philosophes. Nous allons voir ce que c'est : commençons d'abord par établir la situation.

Situation. — A la partie moyenne du front, au-dessus de l'individualité et des localités. Cette faculté correspond à deux circonvolutions placées sur la ligne médiane et qui ne sont séparées que par

la faux. Vous les voyez dans ce cerveau et sur ce crâne; elles correspondent au milieu du front, n° 30. La position relative est au-dessus des localités, au-dessous de la comparaison, et au côté interne du temps. Ainsi position absolue, position relative, tout est indiqué.

Influence ou impulsion primitive. — Saisir les actions, les changements, les modifications des corps, des corps qui sont connus, qui sont montrés par les facultés réceptives inférieures. Spurzheim a cherché à en donner une idée précise en disant : l'individualité cherche les corps, les substantifs concrets qui représentent les corps, les choses matérielles; et l'éventualité s'adresse aux choses désignées par les verbes. Ainsi l'organe dont il s'agit est celui qui perçoit l'action, pour les verbes actifs, et la passion, pour les verbes passifs. La passion accompagne toujours l'action ; car quand il y a un agent actif, il y a toujours un sujet passif : l'un reçoit l'action, l'autre la donne ; ou, si vous aimez mieux, l'un imprime l'action et l'autre la reçoit. Or, tout cela est du ressort du verbe. La faculté s'adresse donc au verbe, à l'action, comme à la passion. Vous comprendrez mieux cette faculté par les applications que nous allons en faire.

Applications. — On la trouve en action dans tout ce qui se passe en fait d'événements. Vous devez sentir qu'en tête figure l'histoire. Ainsi cet

organe correspond particulièrement à l'histoire; l'histoire est ensuite fécondée plus ou moins bien suivant les autres facultés.

Or, messieurs, chaque science a son histoire, chaque art a son histoire; par conséquent la faculté est employée dans l'étude de toutes les sciences; car il faut bien, quand on étudie une science, qu'on compare le passé avec le présent. Voyez aussi, pour le dire en passant, ce qui se fait parmi les professeurs de vos différentes facultés : quelques uns s'adressent à l'histoire de la science, et d'autres à la science proprement dite. Par exemple, en philosophie, le cours le plus célèbre qui a été fait depuis peu d'années, roulait sur l'histoire de la philosophie. De plus la faculté est employée dans les histoires fictives, dans les romans, dans la poésie qui retrace toujours des faits réels ou supposés, et dont la valeur est proportionnée à la puissance des facultés du poëte narrateur, comme on le voit par les poëmes épiques. Dans la romance, qui est un petit genre, dans l'ode, dans tout ce qui retrace les événements, l'organe trouve son application. On le rencontre dans les affaires de tous genres, parce qu'il y a toujours des événements pour fondement. Ainsi dans la diplomatie, dans la politique, dans toutes les circonstances de la vie civile qui peuvent aider ces deux sciences, l'organe figure également; dans la chronique il joue le premier rôle. Les jour-

naux vivent particulièrement par cette faculté. Ils cherchent partout des événements. Les événements sont aussi la base des mémoires; on les retrouve dans la jurisprudence, qui se fonde sur l'histoire des lois, des temps précédents. On les voit aussi dans les procédures, dans les débats judiciaires, dans ceux des assemblées quelles qu'elles soient. Cela roule toujours sur les événements. Plusieurs sciences qui ne vivent que de faits, qui marchent de découvertes en découvertes, ont aussi pour éléments primitifs l'observation des événements. Telles sont la plupart des sciences naturelles, l'histoire des animaux, la géographie, l'histoire du globe, la médecine, la chirurgie, en un mot toutes les sciences qui enregistrent les événements passés et qui en ajoutent de nouveaux.

L'organe est fréquemment en action dans la conversation familière, dans les salons, dans les réunions les plus simples; il est la base de ce qu'on appelle communément les *cancans*. Dans toutes ces circonstances brillent certains narrateurs qui ont la faculté de se souvenir de tout; qui racontent et qui brodent avec plus ou moins d'art, selon les facultés dont ils sont d'ailleurs pourvus. Tous les raconteurs, tous les gens qui s'emparent de la conversation, tous les anecdotiers, ont cet organe extrêmement développé; je m'en suis assuré par une observation soutenue.

Auxiliaires. — Les auxiliaires de cette faculté sont en grand nombre. Le principal est le langage, ensuite les localités, qu'il faut bien se représenter pour en rendre compte, pour les rendre présentes; l'individualité, car le raconteur a besoin de distinguer un fait d'un autre fait, un individu d'un autre individu; l'étendue, le coloris, en un mot toutes les facultés réceptives. Plus le parleur a de pâture, plus il a trouvé, recueilli en abondance des faits dans ses observations, plus il éjacule de paroles, plus il retrace de tableaux; il est abondant, il ne tarit pas, lorsque la rangée inférieure des facultés réceptives est simultanément forte. Tout cela devient fatigant à la longue pour les auditeurs lorsque la ruse qui produit le mensonge, et l'imagination qui ajoute la brodure du merveilleux, sont trop développées, à moins que les hautes facultés n'interviennent pour régler l'action de l'organe qui nous occupe; car, en effet, il ne peut agir seul.

Antagonistes. — Les organes qu'on peut considérer comme les antagonistes sont d'abord la circonspection, qui retient la langue, qui porte à réfléchir. En général les babillards sont sans circonspection. Vous pourrez examiner cette partie de la tête chez ces personnes, vous la trouverez généralement déprimée. Si vous confiez un secret à des hommes qui ont un flux intarissable de faits sans circonspection, ce secret sera bientôt divulgué,

Ainsi la circonspection est un moyen de répression.

Vient ensuite la ruse, qui fait qu'on n'emploie la faculté de transmettre les événements qu'avec une intention, et qu'on est toujours maître de ses paroles. L'appréciation des causes rend aussi les parleurs plus circonspects. Les personnes qui ont peu de jugement, peu de causalité, racontent continuellement; ceux qui sont circonspects et qui prévoient les suites de l'indiscrétion se contiennent et ne laissent échapper que ce qu'il leur importe d'apprendre à leurs auditeurs.

L'estime de soi qui empêche l'homme de se compromettre par des propos indiscrets, le désir d'obtenir l'estime des autres, sont aussi des moyens de refréner la surabondance de loquacité narrative; mais il faut que le jugement les seconde. La vénération, la bienveillance, tempèrent également ce flux qui est quelquefois si choquant chez les anecdotiers. Les penchants latéraux, la propriété, la destruction, le désir du mal, la colère, tendent à lui donner une mauvaise direction et n'en sont pas à proprement parler les répressifs. Mais si la ruse les seconde, elle peut retenir la langue dans l'intérêt de ces penchants.

Défaut. — Le défaut de cette faculté ne doit pas être omis, car ceux qui entendent raconter les faits ou qui en sont témoins, peuvent n'avoir pas la faculté de les reproduire, et alors ils évitent la narra-

tion comme un exercice pénible, tandis que les personnes d'une organisation opposée ne peuvent jamais sortir des anecdotes. Cette comparaison est bonne à faire, si l'on y joint l'exploration des organes.

Exemples. — Les exemples des personnes qui se sont rendues remarquables dans l'histoire, ainsi que des anecdotiers de salon, n'ont pas été recueillis en grand nombre. Voici pourtant Muller, auteur de l'histoire de la Suisse ; on y trouve, avec l'éventualité, le langage, la fécondité d'expressions, c'est-à-dire le principal auxiliaire de cette faculté. Nous ne pouvons pas apprécier chez lui les sentiments supérieurs, puisque nous n'avons qu'un masque sous les yeux. Quand la phrénologie sera mieux appréciée, nous ou nos successeurs auront plus d'exemples pour servir aux démonstrations.

Pitt est donné comme un homme appréciant toute l'importance des événements dont il faisait la base de sa politique. En effet, cet organe est extrêmement développé sur son masque.

Voilà Casimir Périer qui avait toujours en tête les événements. J'étais lié avec lui, je l'ai souvent rencontré, quand il n'avait rien à faire, en face de son *Moniteur*, qu'il avait fait cartonner avec beaucoup de soin. Que faites-vous là? lui dis je un jour. — Je lis mon bréviaire, répondit-il. Il était à cette époque continuellement en contestation avec Villèle, et

s'attachait à le réfuter par une foule d'antécédents, afin de le mettre en contradiction avec lui-même et avec les hommes de son parti; c'est de cette manière que Casimir Périer a fait sa fortune politique. Voyez comme cet organe est saillant sur la tête de cet homme d'État.

Voici Foy. Vous savez avec quel avantage cet homme se servait des événements de l'histoire antique et moderne, de toutes les histoires en général. Il était si curieux d'événements, que partout où il voyageait il cherchait les faits; il allait vérifier toutes les inventions, visiter toutes les usines, toutes les fabriques, examiner, approfondir tout ce qui était *fait*; il en formait un magasin où son éloquence puisait avec un succès prodigieux; mais il avait, comme je vous l'ai montré, bien d'autres organes. Je vous défie de trouver un pareil concours d'organes supérieurs chez les docteurs qui n'ont que de mauvaises plaisanteries pour attaquer la phrénologie.

Examinez Saint-Simon. Il a la ligne inférieure qui correspond à la réception très développée, ce qui empêche que le sommet du front ne paraisse saillant; toutefois il l'est beaucoup, car, à partir du trou auditif pour aller au haut du front, vous trouvez une grande étendue. Cet homme a personnifié l'histoire; il eut l'idée de comparer les générations, dans leurs successions, à un homme qui passe par les

différents âges, l'enfance, la jeunesse, la virilité, la décadence. Voilà l'effet du concours de l'idéalité et de la comparaison avec l'organe des événements.

Reprenons encore Désormeaux. Beau front, belle tête; mais chez lequel les mouvements nerveux étaient d'une lenteur extrême. Nous vous reparlerons de cette lenteur lorsqu'il sera question de l'action des organes. Ce professeur d'accouchement avait dans la mémoire tous les faits relatifs à cette partie de la science, et par le jugement il en tirait un grand parti. C'est de cette manière qu'il l'emporta sur ses rivaux dans un concours très célèbre; vous voyez que les faits sont ici extrêmement développés.

Voilà Bory de Saint-Vincent. C'est un homme fort agréable à entendre, qui parle très bien et qui a la tête pleine de faits. Vous voyez la partie des événements qui forme saillie. Nous avons présenté un ministre d'Angleterre qui faisait beaucoup d'attention aux faits; voici Fox pour qui les faits avaient moins d'importance que les considérations morales. Cromwell écoutait plus ses passions que les faits; vous savez qu'il a fait exécuter un roi. Il n'y a pas dans l'histoire beaucoup d'exemples pareils; aussi a-t-il moins obéi à notre faculté qu'à d'autres dont nous ne pouvons vous montrer les organes, parce que nous n'avons pas sa moulure complète. J'ai connu, pour mon compte, plusieurs personnes qui avaient la manie de toujours raconter; je leur ai

constamment trouvé cet organe bien prononcé. Je connais un homme de beaucoup d'esprit qui est de ce genre; il ne vit que dans les événements passés, et, comme il est assez vénérant, les personnages antiques et ceux qui ont joué un rôle dans l'histoire moderne sont pour lui l'objet d'une espèce de culte; on a d'ailleurs beaucoup de plaisir à l'entendre dire. Malade et en quelque sorte à demi mort, il s'occupe d'événements; pendant qu'on lui pratique une opération douloureuse, il raconte des anecdotes. L'organe est prodigieusement développé chez lui.

Je vous ai dit que Gall avait attaché à cet organe l'éducabilité; en effet, on remarque que les enfants ont cette partie très développée. Ils ont aussi besoin d'apprendre; ils retiennent fort bien, en général, les événements, et plus cette partie est développée, plus il est facile de les instruire, parce que l'instruction première roule sur deux points: les mots et les événements. Vous enseignez aux enfants des langues, et puis vous leur apprenez des traits d'histoire; voilà presque toute l'éducation qu'on appelle des humanités. Plus les enfants ont notre organe développé, avec celui du langage, plus leur éducation est facile.

Animaux.—Chez les animaux, le chien, par exemple, plus cette partie, qui correspond à l'éventualité, et qui est placée plus haut, ou mieux, plus en arrière

chez lui à cause des sinus frontaux, est développée, plus le chien est éducable; c'est-à dire qu'il se souvient des châtiments qu'on lui a infligés, des récompenses qu'on lui a données quand il a bien fait, et ainsi de suite, choses qui rentrent en effet dans les événements. C'était sur ces faits-là que Gall avait fondé sa dénomination d'*éducabilité*, qui a été corrigée par Spurzheim. Vous voyez que cette dénomination avait un fondement, quoiqu'elle ne donnât qu'une idée vague des fonctions de l'organe; aussi les phrénologistes ont-ils préféré le mot éventualité, qui détermine mieux l'action primitive qu'on lui assigne. Elle est d'ailleurs bien en accord avec l'idée de Gall, puisque les animaux domestiques qui vivent avec l'homme, et qui sont les plus éducables, les seuls bien éducables, sont en effet ceux qui retiennent le mieux les événements. Il s'agit maintenant de faire des observations matérielles sur le développement de la partie qui correspond à l'éventualité et des divers degrés qu'elle offre chez les animaux.

31. TEMPS.

L'organe du temps appartient à Spurzheim; Gall n'a fait qu'émettre l'idée qu'il devait y avoir un organe correspondant au temps; mais il ne l'a pas signalé.

Situation. — Parties latérales du front, ligne

moyenne; au-dessus du coloris et de sa pesanteur, en dehors des localités; en-dedans de l'organe des tons, au-dessous de la gaieté. Voici la circonvolution qui correspond à cet organe dans le cerveau et sur la tête.

Influence ou action primitive. — Je me hasarde à dire que les phrénologistes ne l'ont pas considérée jusqu'ici d'une manière assez large; ils ont eu particulièrement égard à la mesure du temps dans la musique lorsqu'ils ont parlé de cette faculté, ou bien ils ont mentionné certaines personnes qui distinguaient facilement l'heure de la journée à laquelle on les interpellait, qui même lorsqu'elles étaient réveillées au milieu de la nuit, répondaient exactement sur l'heure qu'il était. On cite un certain Chevalier, dont nous possédons pas le crâne, qui avait cette étonnante faculté.

Moi, messieurs, je crois que la question du temps est une grande question; les philosophes lui ont accordé une haute importance et l'ont traitée avec beaucoup de détails. Je les ai lus, ou du moins j'ai lu ceux qui m'ont paru l'avoir le mieux envisagée, je les ai médités, je les ai comparés avec les phrénologistes, et je crois, sans l'affirmer, qu'en ce point les phrénologistes sont vraiment restés en arrière. Selon moi, l'organe dont il s'agit nous donne le pouvoir de sentir la durée du temps, comme l'ont dit les philosophes, par la succession et surtout par la variété

de nos impressions; car quand nous sommes sous l'influence d'une impression fort vive et toujours la même, nous ne sentons pas le temps; voilà la première partie de la faculté. La seconde, que les phrénologistes n'ont pas indiquée suivant moi, mais sauf erreur, car je ne les ai pas tous lus, est de modeler la durée sur l'espace, ce qui associe le sentiment de l'espace avec le sentiment de la durée. Il y a des dissertations immenses chez les métaphysiciens sur ces deux facultés. Mais je crois pouvoir les résumer de cette manière : apprécier la durée par la succession de nos impressions, phénomène tout de sentiment; ensuite la mesurer, en en prenant des modèles dans l'espace matériel. Par conséquent le mot *le temps* offre un double sens : sans comparaison avec l'espace, il ne rappelle qu'une succession de sentiments, par exemple, dans la musique; ajusté aux corps qui ont l'espace, il donne la notion d'une faculté intellectuelle du genre des réceptives. Peut-être y a-t-il témérité de ma part à me prononcer aussi positivement, mais voilà d'abord ce que je sens.

Si vous voulez étudier le temps sur vous-même, vous sentez d'abord la durée instinctivement plus ou moins, selon la perfection de vos instincts; mais vous avez pour auxiliaires vos fonctions. Chez la plupart des hommes, les besoins d'alimentation, de repos, de sommeil, établissent des points saillants dans la durée, indépendamment de la com-

paraison avec l'espace, mais l'organe n'a pas agi seul, cela est évident. Le sentiment des besoins s'est associé avec la perception des modificateurs matériels qui les satisfont; le sentiment de la durée s'associe non moins naturellement aux mouvements des astres, qui sont des corps matériels; enfin il se rattache à tous les événements réguliers de la vie, fût-ce même de la vie sauvage. C'est ainsi que ce sentiment commence à devenir une faculté de rapport. Vient ensuite l'invention du cadran, qui partage la durée en divisions et subdivisions également matérielles, et voilà la notion du temps complétée par ces rapports avec l'espace. Aussitôt que cette notion nous est devenue familière, nous ne calculons plus la durée que par l'espace, et nous perdons de vue le sentiment, si ce n'est lorsque nous nous ennuyons; les fractions de l'espace s'associent à tous les événements, et même, peu à peu, à tous les corps de la nature, et la durée devient pour jamais une des qualités qui les distinguent. C'est ainsi que le temps joue un rôle important parmi les fonctions de rapport.

Considérée de cette manière, la faculté d'apprécier le temps se présente à des degrés fort différents parmi les hommes; dans cette appréciation, il en est qui sont très justes et d'autres qui ne le sont pas. Il y a d'ailleurs des hommes qui pensent toujours au temps, à l'heure de la journée où ils vivent, à la distribution de leurs heures; alors l'or-

gane s'associe avec celui de la conscience, de la ponctualité, de l'attachement à ses devoirs. D'autres présentent des dispositions tout opposées; mais ces faits se rattachent à la question des auxiliaires et des antagonistes de la faculté.

Applications de l'organe du temps. — A la chronologie, à la chronométrie, à l'astronomie, qui en a besoin pour apprécier le temps que mettent les astres pour parcourir leur orbite; à la géométrie, qui ne se contente pas de mesurer, qui calcule le temps; aux sciences qui ont rapport à la lumière, à la dioptrique, à la catoptrique; le temps s'y associe, puisqu'on vous dit combien de minutes les rayons mettent à parcourir un espace déterminé et qu'on calcule le temps que les rayons mettent en passant d'un milieu dans un autre milieu, plus ou moins dense, plus ou moins rare.

L'organe est encore employé à la mécanique, à l'hydraulique, à la physique, à la chimie, en un mot à tous les travaux qui ont pour but l'observation et la modification des corps bruts.

La musique a besoin du temps pour la mesure et la cadence, et c'est encore en s'associant avec les tons, qui frappent notre ouïe comme choses matérielles, que le sentiment de la durée se convertit en phénomène de rapport. Le temps s'applique de la même manière à la poésie très certainement, et à la phraséologie : il faut que le vers ne vous mette pas

hors d'haleine, qu'il vous donne le temps de respirer. Il y a un accord, par conséquent, entre la cadence des phrases en prose et en vers, et le temps de la respiration, de l'haleine, et la force donnée à l'homme pour soutenir les émotions. L'influence de l'organe est évidente dans tout cela. S'il se trouve trop peu développé, le sujet n'est plus en rapport avec les masses. Il y a des personnes chez qui la parole est fausse et qu'on ne peut entendre sans souffrir; d'autres vous font des phrases que vous ne pouvez pas suivre; le temps de leur respiration n'est pas à l'unisson avec le vôtre.

Auxiliaires. — Les auxiliaires du temps sont très remarquables : nous trouvons d'abord l'étendue ou l'espace, faculté sans laquelle le sentiment de la durée ne donnerait peut-être aucun résultat scientifique. Outre les applications que nous avons signalées et qui nous montrent d'importants auxiliaires, comme les besoins instinctifs, les tons, l'idéalité, nous devons mentionner la conscience et l'estime de soi, avec le besoin de l'estime des autres. Cette concordance nous donne des hommes qui apprécient tous les instants, qui tiennent à remplir tous leurs devoirs et qui sont d'une ponctualité admirable.

La circonspection et la ruse sont aussi des moyens de faire agir l'organe du temps; mais nous les pla-

çons plutôt parmi les régulateurs de cette faculté. L'organe des nombres ne peut s'en passer et il vient au secours du temps, comme on le voit dans la musique, la poésie et l'éloquence.

Antagonistes. — Les antagonistes de cet organe, car il y en a, sont très évidemment tous les sentiments gais, affectifs, ou haineux, pourvu qu'ils soient impétueux, qui nous dissimulent la durée du temps. Quant aux régulateurs, nous les trouvons dans la circonspection, la ruse et l'ordre, qui ne sont précisément ni des ennemis, ni des auxiliaires proprement dits. Après cela viennent les hautes facultés intellectuelles, la raison, la comparaison, l'appréciation des causes qui servent de régulateurs suprêmes à cet organe.

Exemples. — Nous pourrons vous citer tous les hommes de grand sens qui savent préciser l'emploi du temps, qui sont ponctuels, méthodiques, et qui réunissent à cet organe celui de la conscience ; toutes les belles têtes, en un mot, vous donneront l'organe du temps. Voilà Manuel, cet organe est fort développé. Julien de Paris a écrit sur l'emploi du temps ; cet organe chez lui est assez prononcé, mais il est secondaire ; beaucoup d'autres organes, plus relevés, ont agi avec celui du temps : vous les connaissez déjà. Chez Kreutzer, c'est le temps adapté à la musique qui doit vous frapper. Tous les musiciens qui ont été bons exécuteurs, ont également

offert cet organe, et plus ou moins celui de la mécanique.

Voilà Listz, les journaux nous ont parlé de lui dès sa plus tendre jeunesse; ce jeune homme était remarquable par la mesure et par l'exécution. Vous voyez comme le temps et la mécanique ressortent sur son buste. Voilà encore un premier prix du Conservatoire, Delphine Chorolt, où vous pouvez remarquer cet organe très développé. Voilà Varet, que Spurzheim nous a cité; c'est un homme qui se rappelle les dates de l'entrée et de la sortie des élèves de l'université à laquelle il appartient, depuis un grand nombre d'années; la chronologie ou les événements sont très prononcés sur cette tête; cela forme une masse, mais qui n'est pas plus saillante d'un côté que de l'autre.

Animaux. — M. Vimont, d'après Leroy, lieutenant des chasses de Versailles, cite les faisans, les perdrix, les lapins, comme ayant le sentiment du temps. Pour moi, je n'ai point particulièrement observé ces animaux, n'étant pas chasseur, mais j'ai observé les animaux domestiques, et je sais fort bien que le chien, le chat, le cheval, qui vivent avec nous, ont le sentiment du temps qui n'est pas amené par le retour périodique de la faim ou des besoins d'exonération, de repos, d'exercice, etc., mais qui est purement nerveux et par conséquent cérébral. Vous n'avez qu'à leur faire faire une chose

à une heure déterminée, ils vous la demanderont constamment à cette heure-là. Si vous menez promener votre chien à une heure fixe, à cette heure il viendra vous témoigner son désir de sortir. Si vous attelez un cheval toujours à la même heure, il s'y prêtera aussitôt que l'heure sera venue. Changez-la tout-à-coup, il témoignera du mécontentement. Les chevaux sont pour l'heure comme pour les lieux où on les fait travailler : il y a peu de temps que je fais ce cours; eh bien! un de mes deux chevaux sent mieux que l'autre quand l'heure est arrivée, et témoigne par le mouvement de ses oreilles qu'il n'est pas fâché de partir; il sort gaiement et trotte de même. S'il n'y a pas de leçon, et que je le dirige d'un autre côté, il trotte avec répugnance, et ses oreilles semblent me dire : «Tu me fais faire un travail extraordinaire, je n'en prévois pas la durée, car je ne sais où tu vas me conduire.» Il est certain qu'on peut ainsi lire dans l'instinct de beaucoup d'animaux lorsqu'ils ne sont pas accablés de coups et de fatigue, lorsqu'on les traite avec douceur et que l'on gagne leur amitié et leur confiance. Pour moi, je regrette beaucoup que personne n'ait donné suite à l'*Histoire de l'instinct des animaux*, de *Georges Le Roy*, et que cet ouvrage soit le seul de ce genre. Il nous faut des agriculteurs et des chasseurs philosophes pour suppléer à l'insuffisance de nos naturalistes qui n'ont sous les yeux

que des animaux dégradés par la captivité. Il est temps que l'on fasse disparaître ce mur d'airain que les métaphysiciens ont élevé entre les hommes et les animaux. N'est-il pas étonnant qu'on fasse autant d'anatomie et de physiologie comparées, sans s'attacher à la comparaison de nos facultés cérébrales avec celles des animaux? Gall s'en était déjà plaint et M. Vimont est encore le seul qui ait entrepris de combler cette lacune; mais il faut passer sa vie au milieu des champs et des bois pour y travailler avec succès.

Pour revenir à la faculté du temps chez les animaux, M. Vimont a cité l'histoire de sa perruche, à laquelle il donne à manger à des heures régulières. Elle sait qu'il faut peu manger à son premier déjeuner, un peu plus à son second, et enfin bien dîner à son troisième repas. Tout cela est parfaitement réglé. J'ai déjà dit plus haut que, d'après l'époque du départ des hirondelles en Andalousie, je leur soupçonnais le sentiment de la durée du temps, puisque ce ne sont ni le froid, ni le défaut de nourriture qui déterminent leur émigration. Mais je n'ai pas assez étendu mes observations sur les animaux sauvages pour en parler avec détails.

32. MÉLODIE, TONS.

La mélodie, les tons, n° 32, suivant Spurzheim; musique suivant Gall, qui procédait, comme je

vous l'ai dit, d'après les applications, parce qu'il y puisa les éléments de toutes ses découvertes.

Situation. — Partie latérale externe de l'os frontal, au-dessous de la crête qui limite antérieurement l'insertion du muscle temporal. L'organe y paraît en pyramide, ou sous une forme arrondie. Les rapports de l'organe sont d'être placé au-dessus de l'ordre, au-dessous de la gaieté, au côté externe du temps, au côté interne de la construction. Il élargit la partie inférieure du front. Vous voyez la circonvolution qui lui correspond. Mais comme ce cerveau, modelé en plâtre, ne vous donne pas une idée bien juste, j'ai recours à cette tête. Voilà cette crête du coronal dont je vous ai parlé qui limite l'insertion du muscle temporal; l'organe est précisement là, aux limites de cette insertion, recouvert par cette apophyse ou cette crête allongée de l'os temporal, qui s'élève de l'angle externe de l'œil vers le haut du front. Sur cette tête la forme de l'organe est arrondie et allongée, sur une autre elle sera pyramidale. Il est d'ailleurs très reconnaissable. Avant d'avoir pris du goût pour la phrénologie, j'étais un jour en consultation chez un marchand de musique. J'étais placé dans une salle, au milieu de quarante portraits de musiciens; dans toutes les têtes l'organe était prononcé. Cela me fit une impression si forte que j'y rêvai toute la journée. Je me dis: Gall n'est pas un fou! Et en effet, il y a peu d'organe

qui soit aussi prononcé que celui-là. Le sarcasme ne peut rien contre ce fait.

Cherchons maintenant l'action primitive.

Action primitive. — Saisir les tons, ce qu'on appelle les airs, les apprendre avec facilité; saisir les mélodies, les créer, ce qui est plus fort; car saisir et produire sont deux choses dans toutes les fonctions réceptives. Pour saisir il n'y a pas de mouvement musculaire, mais pour reproduire il en faut. Par conséquent chaque organe, dit réceptif, doué de l'imitation, a deux fonctions : percevoir l'impression, réagir sur le système musculaire, pour produire l'imitation. J'ai déjà disserté sur cette question à l'occasion de l'organe du coloris; mais je suis obligé d'y revenir en ce moment à cause de l'explication qu'on a donnée sur les différences de la perception, de l'imitation et de la production, relativement à l'organe des tons.

Suivant les phrénologistes, le plus haut degré est celui qui produit; le moyen degré est celui qui saisit et imite; le dernier degré est celui qui, pendant que les airs sont entendus, donne un certain plaisir, mais qui ne peut pas les reproduire ni les imiter. Redisons la chose en sens inverse. Saisir un air, premier degré; pouvoir le reproduire, second degré; en créer d'autres, troisième degré, le plus élevé que présente l'organe. Les observations des phrénologistes tendent à prouver que ces trois degrés

sont en raison du développement de l'organe. Voilà ce que je puis vous dire de plus positif d'après eux pour vous donner l'idée des fonctions de cet organe; mais je répéterai, comme venant de moi, que j'y trouve la probabilité d'un organe de réaction, ajouté à l'organe de reception. Mais ce n'est qu'une probabilité.

Vous voyez que c'est à tort qu'on a donné au sens de la musique le nom d'*oreille*, expression qui fut censurée, avec beaucoup de justesse, par l'illustre Gall, lorsqu'il fit la découverte de cette faculté. En effet ce n'est pas l'oreille qui perçoit les tons. L'oreille transmet l'impression au cerveau, et ensuite le cerveau, qui la reçoit, la sent et la féconde plus ou moins.

Applications. — A la musique d'abord, cela va tout seul. Mais pour que le talent de la musique soit bien développé il lui faut le secours du temps, considéré comme organe de la mesure. On trouve l'application de cette faculté à la poésie, aussi bien que l'application du temps, et cela n'empêche pas que la poésie n'ait besoin de tous les accessoires que nous avons fait connaître; le talent oratoire s'en sert aussi. Cicéron est l'homme du monde qui a le mieux cadencé ses périodes et qui y a mis le plus de musique. Il y a beaucoup d'écrivains dont la prose ressemble à la poésie, qui ont des espèces d'hémistiches dans leurs phrases : je vous citerai les

panégyristes d'autrefois, les auteurs d'oraisons funèbres, Fléchier, Bossuet; et, parmi les modernes, des auteurs que tout le monde connaît, Chateaubriand d'abord, qui a mis cette musique dans toutes ses productions; P.-L. Courier; vous pouvez le lire, vous trouverez dans sa prose une foule d'hémistiches de vers.

Il y a dans certaines langues une espèce de musique résultant de l'association des tons et du temps avec l'organe de la parole. Les peuples du Midi ont des syllabes longues et des syllabes brèves dans leurs mots, qu'ils n'omettent jamais de bien accentuer : de là résulte qu'ils parlent avec cadence et mettent de la mélodie dans leur prose. Tout au contraire les personnes qui n'ont ni le sentiment du temps, ni celui des tons, parlent avec désordre et sont désagréables à entendre. Cela peut se rencontrer chez des hommes doués de grands moyens, et quelquefois nous les voyons surpassés dans le monde par d'autres qui ont moins de force intellectuelle, moins d'imagination, mais qui font entendre une prose bien cadencée et musicale. A cette diction est attaché un charme particulier, elle vous entraîne malgré vous : vous ne savez pas pourquoi, mais vous êtes entraînés.

Auxiliaires. — Pour s'élever haut dans la musique il faut être compositeur; alors vous sentez que le temps ou le mètre est le principal auxiliaire

de la musique, pour la composition. S'il s'agit de l'exécution sur les instruments, il y a d'autres facultés qui viennent au secours de celle-ci, tels que le sens de la mécanique, celui de la pesanteur et de la résistance; et c'est la difficulté de réunir tant de qualités qui fait que les hommes supérieurs sont si rares. Cette réflexion ne s'applique pas seulement aux musiciens, elle s'applique à tous ces genres de célébrités. Différentes facultés peuvent être très prononcées isolément chez bien des sujets, mais jamais une seule faculté, fût-elle énorme, fût-elle de l'ordre le plus élevé, ne suffit pour faire un génie. Elle ne produit ordinairement que des originaux qui sont faibles ou ridicules sous d'autres rapports, et qui ne se concilient point l'admiration générale. Pour devenir bien saillant dans l'ordre social, au degré de civilisation où nous sommes parvenus, il faut absolument le concours de plusieurs organes de premier ordre à un haut degré de développement : de là l'extrême rareté des hommes vraiment supérieurs.

Eh bien! messieurs, ces considérations ne sont rien pour les ennemis de la phrénologie; on les entend dire en substance : « Je n'ai pas étudié la phrénologie, mais elle ne doit pas avoir le sens commun, parce que si elle avait le sens commun, je l'aurais étudiée. » C'est l'orgueil qui leur dicte ce langage en justification de leur insouciance, de

leur paresse. Vous voyez assez, messieurs, par ces réflexions, combien de choses doivent être prises en considération pour qu'on puisse porter un jugement sur une science.

Après ces organes auxiliaires fondamentaux, le temps, la mesure et la mécanique, vient le sentiment de la pesanteur et de la résistance pour l'exécution. Ordinairement tout cela se trouve chez les hauts compositeurs; mais ce qui leur donne le cachet de la supériorité, ce qui les rend capables d'une invention savante, capable de commander l'admiration et de la rendre durable après que l'émotion sera passée, c'est le concours auxiliaire de l'idéalité, du merveilleux, de la gaieté, de tous les organes affectifs, et s'il s'agit du tragique, de ceux qui inspirent les passions fortes; en un mot, il faut toutes les passions que le compositeur veut mettre en action. Nouveau motif pour concevoir combien sont grandes les difficultés qui rendent si rares les compositeurs de premier ordre. Allez demander à toute autre science qu'à la phrénologie l'explication de tout cela. — Vous verrez quelles réponses vous obtiendrez.

Antagonistes. — Les antagonistes de cet organe sont : les facultés réflectives, et non les facultés réceptives, car il en a besoin ; la circonspection et le grand désir de l'approbation qui inspirent la crainte de se compromettre; toutefois, si l'organe est très

puissant, il puise dans ce sentiment des motifs de nouveaux efforts, pourvu que le courage le soutienne. S'il est médiocre, l'approbativité l'empêche de se développer. Pour bien réussir dans tous les genres expansifs, il ne faut pas être trop honteux, il faut s'estimer beaucoup et être fort audacieux; c'est là le point fondamental, sans quoi on a besoin d'études infinies. L'homme qui a beaucoup de circonspection et qui ne s'estime pas trop, prend du temps pour se mûrir avant de se mettre en avant. Celui chez qui l'orgueil domine se met en avant dès son entrée dans le monde; rien ne l'arrête, il ne voit pas les obstacles. Cette phrase peut vous paraître accessoire, mais elle a pour but de vous faire mieux sentir l'influence des auxiliaires et des antagonistes de la faculté dont il s'agit.

Exemples. — Ils sont assez multipliés; c'est une des facultés sur lesquelles la phrénologie possède le plus. Vous voyez cette partie qui correspond à l'insertion des fibres les *plus antérieures* du muscle temporal; elle est saillante chez Parisel et chez Listz qui avait une grande célébrité dès l'enfance, car cette faculté est une de celles qui se développent le plus promptement. Vous la voyez formant ici une pyramide, à l'angle du sourcil, et se prolongeant en haut. Voici encore Newkom; c'est un compositeur dans le genre pieux; cet organe forme chez lui une saillie. Vous voyez la vénération et l'organe du merveilleux

qui se sont associés avec les tons pour produire de la musique religieuse. Chorolt a l'organe très prononcé; il n'a pas acquis tout son développement parce que cette tête est encore jeune. Kreutzer est un musicien allemand célèbre; c'est surtout en France que depuis sa jeunesse il s'est fait distinguer comme violoniste et comme compositeur. Il présente cette saillie en pyramide. Je n'insiste pas sur ces exemples, parce que le temps est précieux et que vous pouvez en trouver en abondance. Passons aux animaux.

Animaux. — M. Vimont a comparé les oiseaux chanteurs à ceux qui ne le sont pas, et, parmi les premiers, les femelles, qui ne chantent pas, aux mâles, qui seuls ont la faculté de chanter. Pour vous abréger autant que possible ce qu'il a dit à ce sujet, j'ajouterai qu'il a trouvé que l'angle externe de l'orbite, qui correspond en effet à cet organe, était plus développé chez les oiseaux chanteurs que chez ceux qui ne le sont pas; et dans les espèces qui chantent, le rossignol par exemple, incomparablement plus chez le mâle que chez la femelle, ce qui empêche l'ouverture orbitaire d'être elliptique, d'être régulière.

Quant aux quadrupèdes, M. Vimont n'a pu rien constater à cet égard. On sait que certains animaux, le chien, par exemple, se mettent à hurler quand ils entendent de la musique; ces hurlements ne peu-

vent pas être attribués au sentiment de musique, et les antiphrénologistes ont tort de s'en prévaloir contre la science. Ils ont cité aussi fort maladroitement une espèce d'idiote qui se plaisait à produire je ne sais quels sons barbares, dans un hospice de Paris, et qui n'avait pas l'organe des tons. Tout cela n'est pas de la musique, c'est une espèce de retentissement qui convenait à cette idiote comme un moyen de jouissance grossière; mais cela n'offre aucun rapport avec les sons modulés, avec la musique; il faut véritablement n'avoir pas de bien puissantes objections à présenter pour faire valoir des faits isolés aussi peu significatifs. Mais il faut de la passion et le silence du jugement pour oser les mettre à côté des masses de faits que possèdent les phrénologistes. Il vous suffira d'y penser pour vérifier à chaque pas leurs observations. C'est un des premiers organes que j'aie constatés lorsque j'étais dans le doute.

Je vais terminer par le langage.

33. LANGAGE.

Le langage est la dernière des facultés réceptives, suivant les phrénologistes; cette faculté a été découverte par Gall; il l'avait nommée mémoire des mots, attendu qu'il avait remarqué que ceux de ses camarades qui avaient la partie du cerveau cor-

respondante au siége de l'organe très développée, apprenaient mieux leurs leçons que les autres; qu'ils se souvenaient mieux des mots et des tournures de phrases des auteurs, et qu'ils l'emportaient sur ceux d'une conformation différente, dans les compositions, pendant les premières classes des humanités. Cette observation est fort juste; les enfants qui ont la faculté de retenir les mots avec facilité brillent dans les classes inférieures, mais s'éclipsent souvent dans les classes supérieures, quand il s'agit d'exercer l'intelligence. Gall admit d'abord deux organes, un pour la facilité et le goût d'apprendre des langues, la philologie, et l'autre pour retenir les mots; cette division n'a pas été acceptée.

Situation. — A la partie antérieure et inférieure des lobes antérieurs du cerveau. Voilà les lobes antérieurs, voici l'organe consistant en une circonvolution allongée d'avant en arrière; la face inférieure de ces lobes se présente comme une voûte qui repose sur la paroi supérieure de l'orbite; d'où il résulte que, quand l'organe est fort saillant, il agit sur les yeux et leur donne une direction différente de celle qu'ils ont sur le commun des hommes. Ceux chez qui notre organe est très développé ont les yeux saillants en avant, ce qui fait de gros yeux à fleur de tête; quelquefois les yeux sont poussés en bas, chose facile à concevoir, quand l'organe est large; ou bien il les dévie un peu à l'extérieur

sur le côté. Chez les sujets dont les yeux sont déprimés et forcés de gagner le bord inférieur de l'orbite, la paupière inférieure l'emporte en largeur sur la paupière supérieure, et cela fait des yeux comme pochetés ; mais si les yeux sont poussés directement en avant, les deux paupières peuvent être à peu près de même volume.

Mais voici une remarque que je crois devoir ajouter : il y a des sujets très bien parlants chez lesquels on observe un grand espace entre le sourcil et l'os de la pommette, sans que les yeux soient extrêmement saillants ; et je crois que cela annonce également un développement considérable de l'organe. La grande étendue de l'ouverture orbitaire transversalement, et surtout de haut en bas, me paraît donc un signe de développement considérable de l'organe du langage. Voilà pour la situation. D'après cela, il est inutile de vous faire perdre votre temps aux détails des rapports. Allons donc à l'action primitive.

Action primitive. — Nous allons encore trouver ici les mêmes difficultés que chez toutes les autres facultés réceptives, difficultés que je vous ai annoncées dans les premiers moments, et que les phrénologistes n'ont pas résolues. Il y a ici deux choses, comme dans les principales facultés dites réceptives : saisir les sons, les mots, les bien retenir, après cela les reproduire. Tout le monde les saisit

et les reproduit plus ou moins bien, mais il n'y a que ceux chez qui l'organe est bien prononcé qui les reproduisent parfaitement de manière à mériter le titre de beaux parleurs. D'autre part, cet organe est celui qui a fourni les éléments de l'invention du langage. Il figure donc dans le commencement des langues; il a fait sentir à l'intelligence que des sons articulés pouvaient correspondre à chacune de nos manières de sentir, à chacune de nos manières de juger, à chacune de nos perceptions.

Voilà bien des attributions; en coupant la série de ces phénomènes en deux, vous trouvez la perception des sons, leur distinction; puis la réaction sur l'appareil vocal pour les reproduire, le tout indépendamment de l'invention. Vous ne pouvez avoir recours à aucun autre organe pour servir d'auxiliaire dans la fonction de reproductive des sons, des mots, du langage articulé; vous avez des auxiliaires pour les applications, comme vous allez le voir; mais vous n'en avez pas pour l'action primitive : c'est cet organe, disons-nous, qui a fait sentir à l'homme que les impressions produites par les corps, les idées, les jugements, les sentiments, les instincts, pouvaient se rattacher à des signes articulés, et puis retracés par l'écriture; c'est lui qui les reconnait, ces signes, et qui en détermine la valeur; enfin c'est lui qui les reproduit par son action sur les organes moteurs. Pour

ce dernier objet, il lui faut une portion réactive qui agisse sur les muscles de la voix; car l'imitation, dont on voudrait faire l'organe de cette réaction, manque souvent dans l'espèce humaine, quoique la faculté du langage soit bien prononcée. De là l'opinion par nous émise qu'il y a, dans la plupart des organes dits réceptifs, une portion destinée à la perception, et une autre qui a pour objet la réaction sur les muscles pour produire la manifestation; fait que nous trouvons d'ailleurs assez exprimé par le dire des phrénologistes, qui prétendent que le moindre degré de développement de l'organe correspond à la perception, et le plus haut à la reproduction imitative.

Applications.—C'est particulièrement par l'application que vous allez juger de la nature de cette fonction.

Aux langues, à la faculté d'apprendre les langues; mais l'organe agit de concert avec d'autres facultés, il agit avec l'intelligence particulièrement, et avec les autres facultés réceptives qui mettent en présence les attributs des corps; c'est-à-dire, pour ne pas parler trop au figuré, que quand on vous prononce un mot nouveau, vous avez deux choses à faire: retenir le son que vous entendez, en faire l'application à un corps vivant ou inerte, pour le distinguer de tout autre, ou bien à l'une des facultés de l'homme et des animaux. Le son se retient

facilement, c'est un phénomène purement instinctif; l'idiot et le perroquet en sont la preuve. Quant à l'application, vous avez pour auxiliaires la représentation de l'objet matériel ou de la scène, ou de l'événement, ou de la faculté intellectuelle ou affective de l'homme ou de l'animal que l'on vous présente. Si vous avez toutes les facultés qui saisissent bien ces différences, celle d'apprendre les langues va faire d'immenses progrès; de là résulte qu'un enfant, quoiqu'il ait en général plus de mémoire qu'un homme, arrivera plus difficilement à la connaissance d'une langue nouvelle. Il y a donc des facultés auxiliaires de celle du langage; l'enfant retiendra plus facilement les sons, mais il n'y attachera pas un sens déterminé aussi promptement que l'homme raisonnable, parce qu'il ne possède pas encore toutes les facultés auxiliaires qui sont chez ce dernier.

Le point principal de la phrénologie, c'est de ne pas mettre sur le compte d'un organe ce qui ne lui appartient pas. Il n'est pas besoin, pour que la faculté du langage soit très prononcée, que les facultés réceptives et intellectuelles soient considérables, mais il faut qu'elles existent; la preuve, c'est que les idiots n'apprennent pas des langues, quoiqu'ils répètent fort bien des sons quand ils les entendent; c'est que le perroquet apprend des

mots; mais ni l'un ni l'autre ne possèdent ce qu'il faut pour en faire l'application.

Applications et associations. — Maintenant examinons le langage avec les principales facultés, pour en prendre une juste notion. Si la faculté du langage est forte et que les facultés supérieures ne le soient pas, le langage est abondant, mais il n'est pas agréable, il n'a pas beaucoup de sens. Si les facultés réceptives dominent chez un sujet qui a le langage, ce sujet se plaît à raconter les faits, à décrire les corps qu'il a vus, à rapporter les événements, et voilà tout. Si l'homme qui a beaucoup de langage possède l'organe de l'ordre, ses récits seront parfaitement disposés, bien arrangés, chaque chose se présentera dans l'ordre qui lui convient; s'il ne l'a pas, tout sera décousu. Si cet homme doué de la faculté du langage possède les organes du temps et des tons, son langage sera harmonieux; si la mimique s'y joint, les gestes accompagneront les mots, son langage sera pittoresque; si les passions dominent chez lui, il les décrira parfaitement, surtout celle qui sera la plus forte, et il la fera partager à ses auditeurs; si l'idéalité et le merveilleux sont très forts chez lui avec le langage, il parlera par images et sera extrêmement séduisant; s'il a beaucoup d'orgueil, il reviendra continuellement sur lui sans y songer, c'est ce que j'ai vérifié; le moi reviendra toujours à sa bou-



che; si c'est un homme vénérant, il vous entretiendra des choses qu'il respecte, des choses sacrées, de ce qui concerne l'autorité, le pouvoir; si la partie postérieure domine, l'homme qui parle beaucoup vous entretiendra de ses enfants, de ses amis; si la combattivité, la destruction, sont chez lui très prédominantes, il vous parlera de ses exploits, etc. Il est donc bien entendu que la conversation roulera sur les facultés qu'il aura le plus exercées, et en général on exerce celles à l'emploi desquelles on trouve le plus de plaisir; on se porte vers les séries d'impression, d'idées, de sentiments qui procurent le plus de jouissances. Ainsi vous voyez combien de genres se présentent dans le langage.

Auxiliaires.— Les auxiliaires principaux du langage sont les facultés réceptives qui font connaître les corps dont il s'agit de parler, et l'éventualité qui informe des accidents; ensuite c'est la gaieté, c'est l'imagination, les facultés que nous avons nommées théâtrales; on peut les considérer comme les principaux stimulateurs de l'organe de la parole, car ceux qui parlent le plus sont effectivement ceux chez qui ces facultés sont prédominantes en même temps que l'organe de la parole. Ces personnes ne tarissent pas; je reçois très fréquemment des visites qui ne sont pas de consultants, ma position me met dans ce cas. Aussitôt que j'entends un homme déborder en paroles sans aucune espèce de travail, tantôt avec

des gestes, tantôt sans cela, je compare l'organe de la parole qui est toujours là, avec ceux qui lui fournissent de l'aliment, et jamais je ne trouve de mécompte.

Ainsi, chacun a son langage suivant ses facultés prédominantes; ce qui doit régler celle-ci ce sont les hautes facultés, le jugement et la causalité qui vous éclairent sur les faits comparés les uns aux autres, sur les causes des faits et sur leurs rapports Ensuite vous avez, pour modérateur de cette intem pérance linguale, la circonspection et la ruse.

Vous me direz : Vous avez trouvé tout cela dans le bon sens ordinaire. Oui, le bon sens ordinaire le dit; mais quand le bon sens est d'accord avec l'observation des crânes, jugez quelle valeur acquièrent les vérités qui en découlent.

Défaut. — Le défaut de cette faculté vient en preuve de ce que nous venons de vous en dire. Les hommes chez qui l'organe du langage est faible ne peuvent rendre leurs idées; ils répètent souvent les mêmes mots, à plusieurs reprises, en hésitant et en attendant le second mot qui, quelquefois, ne vient pas; et si malheureusement l'amour de l'approbation, la honte qui y tient, se développent en même temps, voilà des hommes muets, qui ne peuvent plus parler; cependant ces hommes connaissent les mots, et quand ils sont seuls ils parlent bien. Plus, il y a des hommes qui écrivent parfaitement dans le

silence du cabinet, tel fut Rousseau, et qui parlent fort mal en public, tel était le fameux Sieyès, qui vient de mourir, sur lequel on nous a lu à l'Institut une notice qui contient, entre autres, cette particularité : « Cet homme, qui a figuré dans les premières assemblées de la révolution, n'a jamais régné par la parole, mais simplement par les écrits. » Il avait déclaré qu'il n'était pas orateur, qu'il ne parlerait pas en public, et en effet, il n'a jamais prononcé deux phrases de suite à la tribune. Cependant c'était un homme extrêmement influent; il avait constamment une constitution dans sa poche, disait-on vulgairement, hyperbole qui le dépeint à merveille. C'était un homme qui savait parfaitement régler tous les rouages d'un gouvernement, qui avait des vues spéculatives admirables, mais qui ne pouvait pas parler en public.

Il est bien à regretter que nous n'ayons pas son buste pour juger si la difficulté que ce personnage d'un si haut mérite éprouvait à s'exprimer devant le public tenait à l'excessif développement de l'organe de l'approbativité, origine commune de la timidité dans nos manifestations et de ce qu'on appelle la honte. C'est un point sur lequel nous possédons déjà beaucoup de données. Rousseau a fait l'aveu public qu'il devait à la crainte outrée de ne pas réussir, cette timidité qui avait fait le tourment de sa vie et rendu sa jeunesse si malheureuse.

Vous trouverez dans l'Encyclopédie par ordre de matières un article sur la honte où l'on rend un compte admirable des influences de ce sentiment sur toutes les entreprises, sur tous les actes qui ont pour témoins un certain nombre d'hommes réunis. Certains honteux ne sont timides que devant les femmes ou devant les grands, d'autres le sont dans toutes les sociétés, si peu nombreuses qu'elles soient. La honte fait monter le rouge au visage, confond toutes les idées, paralyse toutes les facultés; aussi peut-on remarquer que tous les orateurs sont des hommes chez lesquels l'estime de soi l'emporte de beaucoup sur le besoin de l'estime des autres. Ils la désirent, sans doute, cette estime, mais ils ont la conviction qu'ils sont faits pour la conquérir, et grâce à cette conviction, ils ne sont déconcertés ni par les répliques, ni par la désapprobation, ni même bien souvent par les sifflets.

Notre conclusion est que l'estime de soi et le courage sont nécessaires aux orateurs; l'estime de soi surtout : nous insistons là-dessus; tandis que l'approbativité est un des plus redoutables ennemis de l'organe du langage. Nous ajoutons que lorsque la circonspection s'y trouve associée, comme chez J.-J. Rousseau, l'homme ne parvient jamais à se faire entendre en public; quoiqu'il puisse être doué des plus belles facultés, de la plus grande instruction,



et qu'il possède à un haut degré le talent d'écrire.

Exemples. — L'organe de la parole est très prononcé chez Müller, auteur de l'histoire de la Suisse. On rencontre dans ses écrits la fécondité d'expression jointe à d'autres avantages. Mais il nous faut prendre pour exemple des hommes qui aient figuré comme orateurs, car nous ne savons pas si cet homme, qui écrivait bien, parlait de même, et nous n'avons que son masque. Voici Mirabeau, dont vous ne mettrez pas en doute le talent oratoire; vous voyez chez lui l'organe avec une foule d'autres qui en sont les auxiliaires, ainsi que je vous l'ai expliqué. Voilà Voltaire, qui avait une extrême facilité d'élocution, qui parlait aussi bien qu'il écrivait; vous voyez chez lui des yeux saillants avec toutes les autres facultés qui aidaient celle de la parole. Foy n'a pas les yeux saillants, mais l'extrême avance que font toutes les hautes facultés réunies à la partie supérieure du front contribue à diminuer la saillie des yeux; remarquez au surplus la grandeur de l'ouverture orbitaire. Cet homme avait une prodigieuse facilité pour la parole, mais l'organe était poussé par les facultés les plus puissantes. Aussi ses paroles avaient-elles toujours un sens étendu, profond; ceux qui n'ont que l'organe de la parole, sans facultés supérieures, vous rendent des mots; les hommes qui ont de hautes facultés, relevées encore par l'instruction, vous donnent des

choses. Tel était Foy, qui avait une idéalité extrême, une forte éventualité, un jugement supérieur, qui avait beaucoup appris et qui n'avait jamais rien oublié.

Voilà Benjamin Constant, orateur très distingué, chez qui l'ouverture orbitaire est grande, sans que l'œil soit ni saillant, ni déprimé, ce qui confirme mon observation. Au surplus, chez lui l'organe de la parole doit beaucoup à l'influence des organes supérieurs qui font saillir extraordinairement la partie antérieure et supérieure du front et même de la tête en général.

Voici Fox. L'œil ici est saillant, mais beaucoup des facultés auxiliaires nous manquent sur ce masque.

Si je ne vous avais pas fait sentir l'importance du concours des hautes facultés, vous auriez dit comme les antiphrénologistes : Passe pour Fox, pour Mirabeau, pour Voltaire ; mais ni Foy, ni Benjamin Constant, ni Manuel, n'ont des yeux à fleur de tête. Non, messieurs ; mais ces orateurs connaissaient la valeur des mots beaucoup mieux que bien des parleurs qui n'ont pour eux qu'une mémoire verbale soulevant de gros yeux sans expression ; l'organe de la parole était poussé chez ces graves personnages par d'autres organes très puissants. Au fait, messieurs, tout homme complètement organisé possède assez de langage pour se faire entendre ; c'est un avantage de n'avoir pas

une surabondance de mots qui n'est pas réglée par l'intelligence. Par ma position sociale, je suis exposé à entendre parler continuellement; je vois des hommes qui se complaisent dans la contexture de leurs phrases et chez lesquels il n'y a rien de solide. Leurs discours roulent souvent sur une ou deux idées qu'ils s'amusent à développer inutilement; chaque substantif est entouré d'une foule d'épithètes, ou représenté par des synonymes non moins multipliés; les idées accessoires se groupent en abondance autour de l'idée principale, l'affaiblissent, diminuent l'impression qu'elle devait faire en en substituant d'autres qui la rendent nulle. Un déluge de lieux communs, de phrases banales plus ou moins sonores, dont la mémoire est farcie, vient flatter les oreilles des ignorants, sans leur apprendre un seul fait nouveau. Ces hommes paraissent orateurs, et dans le fond ils ne sont rien; ils n'ont pas d'idées, c'est la mémoire de l'organe de la parole qui produit tout; mais lorsque cet organe est poussé par de hautes facultés très développées, l'orateur vous donne des faits et trouve l'art d'émouvoir tous vos sentiments. Voilà pourquoi vous ne trouvez pas de gros yeux chez tous les orateurs.

Sur Manuel, même observation : l'organe ne paraît pas plus développé que chez un homme ordinaire. Mais voyez l'idéalité, tous les organes supérieurs, le jugement surtout.

Il faut encore tenir compte de l'exercice ; un ancien adage dit : *Nascuntur poetæ, fiunt oratores.* On peut n'être pas né avec le talent de la parole et l'acquérir parce que l'organe n'agit pas seul. Lorsqu'on l'exerce avec patience et qu'on le met en rapport avec les hautes facultés, il obéit ; l'exercice fait le reste. On parle alors en vertu des faits et des sentiments, plutôt qu'en vertu de la mémoire des mots. Mais lorsque cette mémoire est réunie avec les hautes facultés, le talent oratoire parvient au plus haut degré, si la honte ne vient pas lui mettre des entraves. Résumons-nous : la faculté proprement dite se manifeste par l'influence qu'elle exerce sur les muscles vocaux, car ces muscles sont les instruments de la parole ; et quand elle est très grande, elle se manifeste pour ainsi dire d'elle-même, c'est-à-dire aux dépens de la mémoire des mots, sans qu'aucune faculté supérieure ait besoin de lui donner de l'impulsion. Mais lorsque ces hautes facultés supérieures sont très fortes, elles renversent tous les obstacles qui pourraient résulter du peu d'activité de la mémoire verbale : les mots, qui n'arrivent pas quand on les appelle isolément, se présentent en foule lorsque les autres facultés sont en action, et l'éloquence se développe. C'est ainsi qu'on doit expliquer le talent oratoire.

Animaux. — Le langage articulé leur avait été

refusé, Georges le Roy s'est efforcé de le leur rendre. M. Vimont pense qu'il l'a fait avec succès. Les animaux ne l'ont pas naturellement, selon nous ; quelques oiseaux peuvent imiter les accents de l'homme, comme le perroquet, la pie, le corbeau, etc., mais ils ne s'en servent pas d'eux-mêmes, et n'en ont pas d'autres qui les remplacent, malgré tout l'avantage que leur donne l'organisation de la langue et du larynx ; on ne peut distinguer chez les animaux que des accents qui varient selon les besoins qu'il veulent exprimer, et jamais des dénominations d'objets. Dupont de Nemours trouvait que le corbeau, en sentinelle pour la bande, poussait, à l'aspect du chasseur, un cri qui signifie *homme armé*; mais a-t-il prouvé que ce cri aurait été différent si l'oiseau eût été effrayé par un autre objet de terreur que par un homme armé d'un fusil ? je ne le crois pas. Lorsque les loups s'appellent pour s'aider et pour partager la curée, ont-ils des sons qui expriment les noms des objets? Quand la poule, effrayée par l'aspect d'un oiseau de proie, pousse un cri qui fait accourir ses poussins pour se cacher sous ses ailes, nomme-t-elle l'oiseau ? Non, certes; elle fait entendre des accents qui sont gradués suivant son degré de terreur. Il en est ainsi de la sarrigue quand elle détermine, par un pareil cri, la rentrée de ses petits dans sa poche sous-abdominale. Les animaux ont, en général, un accent pour ex-

primer la terreur, un autre pour appeler du secours, un pour exprimer le désespoir, un, je le crois, pour exciter la compassion, un pour exprimer la joie, un pour appeler à la curée, un ou plusieurs pour inviter à l'amour, d'autres encore peut-être; mais ces modulations sont inspirées par des instincts qui agissent sur leur voix et qui émeuvent les mêmes instincts chez ceux de leur espèce qui les entendent, et jusque chez l'homme, vu leurs rapports d'organisation avec nous. Rien ne prouve qu'ils aient des dénominations convenues, applicables à chaque objet. Cela impliquerait la nécessité d'un apprentissage, et le poussin qui vient d'éclore interprète aussi bien le cri de sa mère qui l'appelle pour becqueter le grain, qu'il l'interprétera quelques semaines plus tard. Les animaux n'ont donc que des accents appropriés à chacun de leurs besoins, à chacun de leurs instincts; pour chaque instinct ils en ont de deux espèces générales, l'une pour exprimer que l'instinct est satisfait, l'autre pour signifier qu'il ne l'est pas ou qu'il y a des obstacles, et ces accents sont gradués suivant l'intensité des émotions instinctives. Voilà quel est leur langage.

On répondra peut-être : Si les animaux ont des accents qui répondent à leurs instincts et à leurs sentiments, pourquoi n'en auraient-ils pas d'autres en rapport avec leurs facultés intellectuelles? Si vous leur accordez la conscience des objets, pour-

quoi leur refuser des signes qui correspondent à chacun de ces objets?

Notre réponse est déjà faite, c'est qu'il leur faudrait des conventions et un apprentissage pour adapter les accents aux substantifs, et certes on ne peut chez eux observer ni l'un ni l'autre. Voudrait-on que les dénominations des corps, animés ou bruts, fussent innées chez eux, et par conséquent n'eussent pas besoin d'être apprises? Alors on les placerait fort au-dessus de l'homme, car l'homme n'apprend les noms des choses qu'avec beaucoup de difficultés et de lenteur. Ainsi, en leur refusant des règles de grammaire, ce qu'on ne s'avisera pas, j'espère, de leur supposer, car il faudrait qu'elles fussent aussi innées, ce qui les élèverait encore bien davantage au-dessus de l'homme, on ne peut pas même démontrer chez eux l'existence de signes vocaux attachés aux objets qui leur sont le mieux connus, tels que nous les observons chez les enfants qui commencent à balbutier les noms des choses.

Nous savons qu'un chien répond par le geste au nom qu'on lui a donné, mais c'est parce que le bruit de ce nom éveille chez lui les instincts et les sentiments. Il est sensible à la nourriture et aux caresses de l'homme: c'est en lui donnant sa pâture et en le caressant que l'on prononce le nom qu'on veut lui donner; ce mot devient donc pour lui un appel fait à ses besoins, et on le voit plus tard y

répondre par l'effet de l'habitude, quel que soit le motif pour lequel l'homme le prononce. Le chien retient même le nom de tous les objets qu'on lui a montrés un certain nombre de fois, car l'individualité, dépendant peut-être des formes, est portée fort loin chez cet animal; pourtant il ne concerte point de langage avec ses pareils, quoiqu'il soit le plus intelligent de tous les animaux. Les chiens ne correspondent entre eux que par des accents de l'espèce que nous avons indiquée, c'est-à-dire exprimant chaque besoin satisfait, non satisfait, contrarié; des accents, en un mot, dans lesquels il est impossible à l'homme, qui les observe depuis si long-temps, de distinguer une appropriation aux objets dont ces animaux font l'usage le plus ordinaire.

On a soutenu que les loups avaient besoin du langage articulé pour que l'un se mît en embuscade sur la voie que le gibier doit parcourir, pendant que l'autre le pousse. Nos chiens de chasse, abandonnés à eux-mêmes, font cette manœuvre sans avoir recours aux noms substantifs qu'ils ne possèdent pas. Si deux chiens de divers sexes et de diverses forces chassent ensemble, c'est le plus vieux, ou le plus faible, ou la femelle, qui se met aux aguets; le vigoureux qui sait d'abord ce que cela signifie ne cesse de poursuivre le gibier jusqu'à ce qu'il l'ait fait parcourir son cercle accoutumé, et revenir au

point où il sait que son camarade l'attend. Mais cela se fait avec de petits jappements qui ne désignent pas nominativement les choses, les instincts, les sentiments. Bien plus, le chien rend le même service au chasseur; il lui ramène le gibier une seconde fois, s'il l'a manqué la première, et cela sans autre secours verbal que certains cris ou certains mots du chasseur qui excitent l'instinct de l'animal et le mettent à l'unisson avec son intelligence. Le chien fait tout cela sans avoir concerté d'avance un langage avec son maître, sans avoir reçu d'avance des leçons d'un autre chien qui ait pu lui apprendre que le lièvre et le renard ont l'habitude de revenir à leur gîte, après avoir décrit un cercle. Le chien probablement n'a pas deviné cette tactique du gibier, mais il l'a observée, il l'a retenue; le fumet de la proie lui a plus d'une fois fait parcourir tout le cercle qu'elle a coutume de décrire. Son instinct, ou plutôt un mélange d'instinct et de facultés d'induction, lui trace, d'après cela, la conduite qu'il doit tenir pour se rendre maître de sa proie. Rien dans tout cela ne suppose des sens conventionnels attachés aux substantifs.

Même opération pour l'arrêt. Le chien couchant est porté par son instinct à observer, à étudier sa proie. La proie, de son côté, est portée par le sien à rester dans un état de stupéfaction devant son ennemi et à épier ses moindres mouvements. Le chasseur

profite de cette immobilité des deux animaux pour abattre le gibier, soit au repos, soit au moment où il se met en fuite. S'il tombe, le chien s'empresse à son tour de le saisir. Il est ensuite caressé en dédommagement du sacrifice qu'il vient de faire, et puis régalé par un autre mets que par son gibier. Cela le satisfait, car le chien chérit l'homme avant tout et est empressé de lui plaire; en général, il ne lui désobéit guère que lorsqu'il est poussé par l'instinct génésique. Bientôt il prend l'habitude de ce genre d'exercice ; il ne guette plus, il n'arrête plus le gibier que dans l'intérêt de son maître et de son ami. Ainsi le veut son organisation, et pourtant il n'a pas reçu des leçons de langage fondées sur la valeur des substantifs. Il a entendu des mots ou des cris différents, car chaque chasseur a les siens, qui se sont mis en rapport avec ses instincts ; son intelligence et l'habitude ont fait le reste.

Pourquoi voudrait-on que les loups, les renards et tous les animaux chasseurs eussent besoin d'une langue articulée pour exécuter les mêmes actes que le chien exécute si bien sans le secours de ce moyen ?

On croit aussi que c'est le langage articulé qui rend le jeune renard plus précautionneux dans un pays où l'on fait une chasse active à son espèce, que dans un autre où on la laisse vivre en paix. Cela n'est point du tout nécessaire : il suffit que le cri

d'alarme des vieux renards ait souvent fait appel à l'instinct des jeunes, pour qu'ils deviennent soupçonneux et circonspects. Il en est ainsi de tous les oiseaux; ils observent long-temps en silence, et lorsqu'ils sont convaincus qu'il n'y a pas de danger à craindre, ils se rassurent. C'est ainsi que les ramiers se sont établis dans les arbres du jardin des Tuileries, et que même les corneilles, si défiantes par leur instinct, ont osé, depuis quatre ou cinq ans, y venir faire leurs nids, quoiqu'elles n'y puissent trouver leur pâture. Elles savent désormais, par une longue expérience, que la foule qui fréquente ce jardin est innocente pour les oiseaux. Je vois en cela de l'instinct et du raisonnement, de l'induction même, assurément, mais il n'y a point de langage. Si les corneilles avaient su parler, elles n'auraient pas attendu si long-temps à vaincre leur répugnance pour un lieu où jamais aucun gibier n'est chassé. Force nous est, en conséquence, de refuser le langage articulé aux animaux, sinon comme fait d'imitation dépendant de la conformation de leurs organes vocaux, et rien de plus.

M. Vimont place le siége du langage chez les animaux au-dessus du plancher de l'orbite, aussi bien que dans l'espèce humaine.

Si je voulais, non pas épuiser le sujet des facultés réceptives, mais seulement le traiter un peu à fond, j'aurais encore beaucoup à vous dire; mais je n'en

ai pas le loisir. Il nous restera, pour terminer ce cours, à vous entretenir des deux facultés intellectuelles supérieures, à vous présenter quelques idées générales sur le rapport des facultés entre elles, et à vous tracer des règles fondamentales pour vous aider dans l'application de la phrénologie à l'exploration de la tête humaine; car n'ayant pas fait une étude spéciale des têtes des animaux, je vous renvoie, pour cet objet, à l'ouvrage de M. Vimont.

DIX-HUITIEME LEÇON.

4 JUILLET 1836.

Messieurs,

Nous avons à traiter aujourd'hui les deux facultés supérieures auxquelles sont attachées les notions de raison, de réflexion, tous les phénomènes du *moi.* Il s'agit de la comparaison et de la causalité.

34. COMPARAISON.

Nous commencerons par la comparaison, qui fut désignée par Gall sous le nom de *faculté comparative*, *sagacité comparative*, *esprit comparatif.* Gall

découvrit cet organe chez les hommes qui parlent par comparaisons, par paraboles, par sentences, qui emploient ce moyen, préférablement à tout autre, pour se faire comprendre lorsqu'ils ont à émettre des idées nouvelles ou des idées qui ne sont pas facilement saisies par leurs auditeurs. Dans ce cas, au lieu de raisonner longuement pour les convaincre et de résoudre en détail leurs objections, ils résument leurs idées par une comparaison ou une sentence qui les surprend et qui termine la discussion souvent à leur avantage. Voilà quelle fut l'idée première de cette faculté.

Situation, à la partie antérieure, supérieure et moyenne du front, n° 34, ordinairement au-dessous de la racine des cheveux, lorsqu'il y en a et qu'ils ne descendent pas trop sur le front.

Position relative, en avant et au-dessous de la bienveillance ou bonté; au-dessus de l'éventualité, entre les deux éminences qui forment la causalité.

Influence ou action primitive. Elle consiste à percevoir les ressemblances, les similitudes, les analogies qui existent entre les perceptions, les sentiments, les instincts, les notions, tandis que l'individualité se contente de les distinguer; de plus, à se servir de la comparaison pour faire mieux comprendre ce qu'on pense de ces phénomènes, c'est-à-dire à réduire ses pensées en sentences ou en apologues fondés sur la comparaison.

Messieurs, ceci mérite beaucoup d'attention, et vous allez en sentir la raison, c'est que les facultés qui nous occupent maintenant sont les facultés supérieures de l'homme. Avec ces facultés, on explique très-bien les inférieures; mais lorsqu'on est arrivé à celles-là, avec lesquelles on juge toutes les autres, il est très difficile de les faire se juger elles-mêmes. Dans chaque faculté perceptive, dans chaque faculté inférieure, il y a toujours sentiment de ressemblance et sentiment de différence. Ainsi le blanc étant à côté du noir, le bleu à côté du vert, le grand à côté du petit, le dur à côté du mou, le repos à côté du mouvement, les facultés réceptives du dernier degré saisissent ces différences; si elles ne les saisissaient pas, il n'y aurait pas de perception; il y a donc comparaison, sentiment de ressemblance, sentiment de différence dans les fonctions de chaque organe réceptif. Eh bien! la comparaison est placée au-dessus de ces opérations. Elle saisit d'abord les différences et les ressemblances entre les perceptions des différents organes réceptifs, ce que ceux-ci ne peuvent faire étant bornés chacun à sa série. Ainsi l'organe de la musique ne peut saisir que la différence des tons justes et des tons faux; l'organe des couleurs ne peut sentir que les différences ou les ressemblances entre les couleurs; l'organe du tact ne peut saisir que les différences entre le chaud et le froid, les

différents degrés de consistance et les états des surfaces âpres, polies, etc.; cela ne va pas au-delà. Les faits de comparaison sont donc bornés dans chaque organe réceptif aux perceptions propres à cet organe, et il ne saurait les comparer avec celles d'un autre. Ainsi le sens des couleurs, qui les compare entre elles, ne les compare pas avec les tons. Le sens qui distingue les espaces ne les met pas en rapport avec les résistances pour en tirer des comparaisons. Eh bien, l'organe qui nous occupe maintenant et que l'on pourrait dénommer la comparaison générale, met en parallèle les sons avec les couleurs, les formes avec les consistances, et ainsi de suite; il s'exerce donc sur les premiers jugements des perceptions. C'est donc le jugement des jugements, ou si vous voulez admettre une comparaison qui peut-être vous rendra la chose plus sensible, c'est la cour de cassation qui connaît des différents jugements portés par les tribunaux de première instance, qui sont les organes réceptifs des deux lignes inférieures du front.

Voilà ce que disent les phrénologistes. Vous voyez qu'il vous faut toute votre attention pour suivre ces distinctions. Je vous ai dit qu'ils admettaient également, d'après Gall, que cette faculté tendait à donner au langage une forme figurée et métaphorique qu'elle substituait à la discussion. Reste à décider s'il est de l'essence de l'organe de

produire toujours cet effet, ou si c'est uniquement par son extrême développement qu'il le produit. Quelques phrénologistes s'expriment de manière à faire croire qu'ils penchent vers cette dernière explication. Ils s'y trouvent forcés après avoir fait consister la faculté primitive dans le jugement des jugements; car on ne voit pas pourquoi le jugement des jugements ne pourrait s'exprimer autrement que par un langage sentencieux et métaphorique. Ne puis-je pas dire : le vert est agréable à ma vue, comme le doux l'est à ma bouche, comme le poli l'est à ma main? Faut-il absolument que je dise: le vert est le sucre de mon œil, le poli est le vert de mon toucher, etc.? Certes, cela n'est pas nécessaire; mais on conçoit très bien que celui qui a la facilité des comparaisons la suppose égale chez l'auditeur et qu'il les abrége, par la métaphore, sous forme de sentence, afin de s'éviter la longueur et l'ennui des formules comparatives ordinaires.

Cette petite explication suffira pour vous faire comprendre comment les mêmes phrénologistes ont ajouté que les hommes chez qui cet organe est excessif deviennent inintelligibles pour beaucoup de lecteurs, qui trouvent une grande difficulté à décomposer leurs métaphores et à les réduire à de simples comparaisons. Comme les comparaisons ne sont pas toujours justes, vous devez sentir que les hommes qui en font un grand usage doivent souvent

se tromper; et c'est ce qu'ont exprimé les mêmes phrénologistes en disant que ces hommes sentencieux sont plus plausibles qu'exacts dans leurs inductions, et donnent souvent des coïncidences superficielles entre les choses pour des similitudes parfaites.

Telle est la doctrine des phrénologistes. Voici maintenant nos réflexions :

Les phrénologistes ne font agir la faculté comparative générale que sur les perceptions des organes de rapport, en lui accordant de comparer celles d'un organe avec celles d'un autre : mais est-ce bien assez? Ne doit-elle pas également agir sur les signes qui représentent nos facultés? Ainsi, nous représentons nos facultés par les mots amour, haine, fierté, orgueil, humilité, circonspection, amitié, colère, courage, amour de la vie, amour de l'argent ou de la possession, etc. Certes, ce ne sont pas là des perceptions de corps, ce sont des phénomènes nerveux cérébraux, désignés par les différents mots ou signes que je viens de prononcer devant vous. Eh bien! la comparaison s'exerce aussi sur ces signes-là, et les phrénologistes ne l'ont pas dit, du moins explicitement.

Ainsi, par la comparaison, nous rapprochons nos différentes facultés entre elles au moyen des signes qui les représentent, comme si ces facultés étaient des choses matérielles, parce que les signes qui repré-

sentent ces facultés, c'est-à-dire cette série de mots que je viens de vous prononcer, sont tout de suite transformés en autant de réalités, en choses existant comme des corps. Je suis sûr que c'est ainsi que vous avez compris toutes ces facultés quand je vous les ai décrites. J'ai placé un mot, un signe, pour chaque faculté, et autour de ce signe j'ai réuni autant que j'ai pu toutes les opérations ou les fonctions de l'organe. Vous avez retenu les signes et vous avez réalisé dans le cerveau chaque faculté. C'est sur ces signes, sur ces mots, réalisés par vous et qui représentent bonté, méchanceté, désintéressement, avarice, etc., qu'agit aussi la comparaison. Ainsi cette faculté ne compare pas seulement les attributs matériels des corps entre eux, elle compare aussi les signes de nos facultés, et par conséquent nos facultés elles-mêmes les unes avec les autres. J'espère que je me serai fait entendre.

Ce n'est pas tout, en comparant nos facultés entre elles, celle qui nous occupe les compare aux substantifs concrets, ou aux corps proprement dits. La preuve de ce que j'avance ici se trouve dans le langage métaphorique que cette faculté emploie, car elle fait agir, dans ses comparaisons, le bien, le mal, l'avarice, le désintéressement, la bienveillance, la bonté, l'orgueil, la fermeté, la circonspection, comme des corps. Elle emploie les mêmes verbes et les mêmes adverbes pour les mettre en action, les mêmes adjectifs pour les

qualifier, ce que les philosophes sont forcés d'avouer, tout en niant les conséquences que j'en déduis et que je veux faire sentir à la génération avec laquelle je vis. Les voici ces conséquences : c'est qu'un pareil langage érige en substances nos facultés, nos sensations, nos perceptions, nos amours, nos haines, qui au fait sont des abstractions, des mots qui représentent des phénomènes nerveux ; la faculté comparative oublie vraiment qu'il s'agit de phénomènes nerveux, et traite ceux-ci comme elle traite les corps perçus par les organes de la ligne inférieure du front. Ainsi elle dit : cette pensée est belle, est nette, lumineuse, obscure ; cet amour est pur, cette haine est violente, ce caractère est dur, âpre, cet autre est flexible, souple, cette raillerie est amère, cette ironie est douce, etc. Eh bien ! quelles sont ces expressions ? ce sont des épithètes qui représentent des attributs de corps perçus en vertu des sensations, car ce sont vraiment les corps que nous avons perçus ainsi, c'est-à-dire durs, mous, flexibles, roides, âpres, amers, doux, etc. Eh bien ! notre faculté attribue ces qualités, à quoi ?.... aux signes des phénomènes moraux, et par conséquent aux phénomènes eux-mêmes. Elle fait donc des comparaisons continuelles. Voilà ce que les philosophes ne veulent pas avouer, ou du moins s'ils l'avouent, ils disent qu'en effet ce que nous appelons, nous, des phénomènes nerveux cérébraux, sont

des espèces de substances. Mais quelles espèces?... Ils ne sauraient les définir comme substances, car cela est impossible ainsi que nous le verrons; ils les définissent donc comme des corps; puis il les confondent, les distinguent, les divisent en plusieurs ou les condensent en une seule chose, être ou entité, suivant leurs caprices, et finissent par parler un langage inintelligible.

Eh bien! messieurs, c'est suivant cette méthode arbitraire et vicieuse que la faculté dont nous traitons arrive au langage métaphorique et sentencieux: c'est-à-dire que se manifeste l'esprit comparatif de Gall. Vous sentez donc qu'il doit souvent comparer un objet moral, un signe qui représente un phénomène avec un corps ou un concret. Toutefois, comme base de ces opérations, se trouve au fond le phénomène de comparaison et de jugement appliqué à l'abstrait aussi bien qu'au concret, c'est-à-dire à nos sentiments et à nos instincts, aussi bien qu'à nos perceptions, en d'autres termes là se trouve la comparaison générale qui est en effet la faculté primitive.

Voici maintenant une question qui peut paraître accessoire, mais qui est indispensable dans la position où nous nous trouvons. Je viens de vous parler d'abstractions. Ce mot abstraction répugne à tous ceux qui n'ont pas étudié la philosophie, et malheureusement les jeunes gens ne font pas de philosophie dans leurs humanités; je ne crains pas de le

dire, cette étude arrive trop tard, et les jeunes gens qui ne se destinent pas aux sciences abstraites, qui veulent cultiver les sciences de fait, comme la chimie, la physique, l'histoire naturelle, la médecine, l'économie publique ou particulière, regardent la philosophie comme inutile ou ne l'étudient que d'une manière superficielle. Ensuite, lorsqu'ils sont initiés dans ces connaissances toutes physiques, on les entend se moquer des abstractions et les prendre toujours en mauvaise part, le tout par la seule raison qu'ils ignorent la signification de ce mot. Cependant, messieurs, les abstractions sont des choses tellement utiles au commerce des hommes, que nous ne pouvons pas émettre une seule idée sans abstractions. Il est donc important que je vous en dise quelques mots.

Origine phrénologique et formation des abstraits. — Quelle est la faculté qui fait les abstractions? Vous voyez d'abord l'origine du mot; *abstrahere* abstraire, séparer. Quelques phrénologistes répondent : La faculté qui fait les abstractions c'est l'individualité. L'individualité forme des êtres, des notions, des idées, avec des attributs saisis par les facultés perceptives, et crée ainsi les corps, par exemple, qui sont des réunions d'attributs.

Discutons cette proposition. Voilà une tête en plâtre. Quels sont les attributs qui la constituent? Une couleur blanche, une consistance dure, une

forme arrondie, presque hémisphérique, avec des éminences, des inégalités, le plâtre pour matière, une température qui est relative au milieu dans lequel cette tête est plongée, une ressemblance avec la tête d'un homme, etc., tout cela étant réuni, vous dites : cette masse est une tête en plâtre. Mais avant d'avoir énuméré tous ces attributs, vous aviez dit : Voilà un corps, et vous aviez distingué ce corps de ceux qui l'entourent. Or, cette première distinction est celle que l'on attribue à l'organe de l'individualité. Ce n'est donc pas cet organe qui a fait l'abstraction des attributs de cette tête; il l'a saisie comme un objet différent d'un autre, et voilà tout. Donc, si l'on veut que ce soit un organe d'abstraction, il ne peut l'être que pour abstraire un corps des autres corps, et non pas pour abstraire les différents attributs des corps, puisqu'il existe des organes perceptifs destinés à saisir chacun de ces attributs.

Si d'autre part on veut qu'avec cette tête, comparée à d'autres corps, l'individualité fasse l'abstraction *substance*, je réponds qu'on lui donne une autre fonction qui ne lui appartient pas davantage, comme vous allez le voir par d'autres exemples. Vous prenez ces têtes, et vous les comparez à cette table, à ce lustre, à ce plafond, à tout ce que vous voyez autour de vous. Vous dites : il y a quelque chose de commun à tout cela, c'est la substance ; il y a la matière,

de la comparaison plus fort que celui de la causalité. Voilà une première application.

Un nouvel exemple se trouve, d'après les mêmes phrénologistes, dans la poésie, car les poëtes parlent par figures et par des métaphores qui leur servent à comparer des objets souvent dans la réalité très différents.

Nous avons déjà fait cette observation en traitant de l'idéalité, lorsque nous avons démontré que le talent poétique ne consistait pas dans la réalisation des abstraits, mais qu'il s'en servait comme d'un moyen. Cette réalisation nous semble plutôt la fonction principale de l'organe que nous étudions maintenant; car dans le fond ce n'est autre chose qu'une comparaison. Par conséquent si l'organe ne fait pas les abstraits, du moins est-il certain qu'il les réalise. Donnons-en définitivement des exemples qui puissent prouver que toutes ces réalisations sont des comparaisons, et rappelons-nous d'abord que lorsque la comparaison se fait de l'abstrait au concret, les attributs que l'on donne à l'abstrait sont toujours empruntés au concret. Voici des exemples en foule. Une idée belle. A quoi appartient la beauté? à un corps physique. Une idée bonne. A quoi appartient la bonté? à un corps physique. Une passion douce. A quoi appartient la douceur? à une saveur venant du goût. Un caractère âpre. A quoi appartient l'âpreté? sinon à un corps rude. Une conduite barbare;

A qui appartient la barbarie? sinon à un homme tout entier qui fait du mal. Un langage séduisant. A qui appartient la séduction ? sinon à un corps concret et animé, etc.

C'est ainsi que se font les comparaisons; c'est en rapprochant des corps matériels, avec des signes de choses qui ne sont pas matérielles, avec des signes d'idées, de sentiments, de passions, que l'on traite comme des corps. Je ne me lasserai jamais de répéter cela, car vraiment je suis étonné que la génération actuelle ne l'ait pas entendu. Que font les poëtes dans leurs œuvres épiques, dramatiques, dans leurs apologues, leurs fables, etc. ? ils personnifient la vertu, le courage, la mollesse; voyez le portrait de la Mollesse dans Boileau; voyez le portrait de l'Envie dans Ovide. Ce ne sont que des comparaisons :

..... Livent rubigine dentes.

elle a les dents jaunes, elle est maigre. Voyez tous les portraits de passions dans les poëtes qu'il vous plaira de consulter, vous trouverez aux perceptions, qui dans le fond ne sont autre chose que des phénomènes cérébraux, les attributs des corps. Niez-moi donc cela..... Eh bien! c'est en faisant des comparaisons de ces objets qui ne sont pas matériels, mais qui sont des phénomènes nerveux, que la comparaison agit dans le langage figuré. C'est aussi

par la comparaison que les poëtes donnent la vie avec toutes les pensées, tous les sentiments qui la caractérisent, aux objets bruts, inanimés, tels que des rocs, des climats, des plages, ainsi que vous l'avez vu dans ce que nous avons dit de l'idéalité.

L'organe agit aussi chez les personnes sentencieuses et à proverbes, qui décident les questions par des rapprochements et des comparaisons, au lieu de procéder par la démonstration. *La vie est un voyage*, offre une comparaison. *Soldats! du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent*; ces mots personnifient les siècles et les comparent à une multitude de spectateurs. *Le mot honneur a de l'écho en France*; cette sentence comparative qui semble transformer les têtes françaises en autant de voûtes insensibles, est pourtant très belle; c'est parce qu'elle remue plusieurs sentiments. Mais il est rare que les comparaisons, fondées sur le rabaissement des objets, aient le même succès que celles qui tendent à les relever. *Le silence est la leçon des rois*, vous offre encore un exemple de ces sentences qui équivalent à une longue et pénible démonstration, et vous voyez toujours au fond une comparaison qui se rattache à l'exercice de notre faculté.

Lorsque le style est continuellement sentencieux et comparatif, la multitude ne peut pas le suivre; elle déclare qu'on ne l'entend pas, car ce qui est le plus à la portée des majorités ce sont les objets ma-

tériels disposés dans un ordre clair et jugés à mesure qu'ils se présentent. Alors on laisse l'écrivain ou l'orateur de côté; on dit : c'est un homme extraordinaire, c'est un homme singulier, c'est un homme abstrait qu'on n'entend pas. Il y a pourtant des ouvrages écrits dans ce genre-là. Quand vous avez lu trois ou quatre pages du commencement, en général vous ne pouvez pas suivre, parce qu'il faut décomposer toutes les phrases, il faut les traduire avec plus de peine que s'il s'agissait d'une langue morte avec laquelle vous seriez peu familiarisés. Les sentences placées à propos ont un bon effet; prodiguées, elles éblouissent et peu de personnes peuvent suivre les auteurs, qui d'ailleurs ne persuadent pas toujours à beaucoup près, car les comparaisons sont fausses, pour la plupart. Aussi les phrénologistes ont-ils été conduits à dire, que les personnes chez qui *domine* cette faculté sont plus plausibles qu'exactes, plus spécieuses que vraies.

Auxiliaires. — 1° Toutes facultés perceptives qui lui fournissent des matériaux dans le monde extérieur. 2° La faculté du langage et les signes qu'elle emploie; vous en avez vu l'usage, il est inutile d'y insister. 3° Toutes les facultés instinctives et sentimentales, sur lesquelles la comparaison opère, par le moyen des signes qui les représentent, en oubliant souvent sur quoi le signe est fondé, et le trai-

tant, ainsi que je vous l'ai dit, comme un corps matériel ou concret.

Parmi ses auxiliaires, il faut compter aussi l'idéalité qui lui prête de vives couleurs; la gaieté qui lui fournit des sophismes, car la gaieté détourne souvent, comme je vous l'ai dit, l'attention de la question principale et joue sur les accessoires.

Antagonistes. — Ce doit être surtout le sentiment des causes. Cependant ces deux organes sont nécessaires l'un à l'autre. Il est certain que si le sentiment des rapports est faux, l'esprit comparatif est faux également. Il n'est pas moins évident que lorsque le sentiment des causes ou des rapports est juste, on répugne à des comparaisons qui ne le sont pas ; et il y en a rarement qui le soient.

Exemples positifs. — On cite Pitt. Vous voyez en effet cette faculté très développée; Gall, Spurzheim, tous les hommes à hautes facultés, parce que cet organe est rarement seul. Benjamin Constant présente cet organe très fort. Il en est de même de Manuel et surtout de Casimir Périer, homme fécond sur les rapprochements. L'organe forme chez lui une saillie. Mirabeau a aussi cette partie très développée. En un mot toutes les grandes et belles têtes, Charpentier, François, le poëte naturel, vous en offriront des exemples. Ce n'est pas par un seul organe qu'on est un grand homme. Chez Dupuytren, vous pouvez voir que c'est l'es-

prit comparatif qui garnit le haut du front, des deux côtés de la ligne médiane. Sans cette faculté, il n'y a pas de jugement. Ce n'est que par son excès, et pour n'être pas convenablement secondée, qu'elle tombe dans les aberrations que je vous ai indiquées, car elle doit être servie par de bons organes de rapport et par un bon organe de causalité, pour qu'il y ait de la justesse dans les jugements qu'elle porte. Voici Sestini, poëte improvisateur; admirez le développement de notre organe. Les poëtes ont éminemment besoin de cette faculté: Napoléon l'a aussi bien prononcée. Vous ne trouverez pas une belle tête où cette faculté ne soit amplement développée.

Quant aux exemples négatifs, ils se trouveront chez ces mêmes bandits qui nous servent de contre-épreuve dans l'examen de toutes les belles facultés. Je pourrais vous en citer en abondance, car la faculté comparative est la base du jugement, qui, comme chacun sait, est le plus souvent en défaut chez les malfaiteurs, au moins dans l'application qu'ils en font à leur conduite au sein de la société.

Les Indous sont donnés pour avoir cette faculté plus développée que celle de la causalité.

Animaux. — Gall ne leur accorde pas cette faculté. M. Vimont la reconnaît chez le chien, l'orang-outang, l'ours. L'ours, Messieurs, quoique son nom semble une injure, a vraiment beaucoup de facul-

tés. C'est un animal singulier. Vous pouvez l'aller observer et vous remarquerez des actes dictés par un certain jugement ; c'est un animal fort adroit, qui a le cerveau assez développé dans la partie antérieure. L'orang-outang sera peut-être placé à la tête des animaux, sous le rapport de cette faculté. Attendons des renseignements sur celui du Jardin des Plantes ; déjà M. Geoffroy Saint-Hilaire a dit à l'Institut, Académie des Sciences, qu'il fallait établir, pour cet animal, un genre particulier entre le singe et l'homme. C'est à cette faculté que M. Vimont a attribué l'avantage que les chiens ont sur le commun des animaux. En effet les chiens sont extrêmement observateurs, ils sentent la valeur de tous les gestes, les actes des personnes qui vivent dans la maison où ils sont : ce qui suppose un esprit comparatif ; mais malheureusement il manque aux animaux les signes du langage pour manifester l'organe.

35. CAUSALITÉ.

Passons à la seconde des facultés intellectuelles supérieures ; c'est la causalité, esprit philosophique de Gall.

Situation. — Au haut du front, des deux côtés de la faculté précédente, ou de la comparaison, apparaissent deux circonvolutions dirigées de bas en

haut, qui sont réputées le siége de celle-ci. L'organe est en rapport par son côté interne avec la comparaison, par son côté externe avec la gaieté, par son extrémité supérieure avec la mimique qui le surmonte, et par son extrémité inférieure avec l'organe du temps. Il porte le n° 35, c'est la dernière faculté des phrénologistes; la comparaison rend saillante la partie supérieure et moyenne du front, et la causalité l'élargit. Mais si la gaieté est bien développée, elle l'élargit davantage, comme vous l'avez vu. La mimique et la merveillosité donnent un élargissement qui se prolonge sur le plan horizontal de la tête, mais notre organe ne s'étend pas jusque là. Il ne faut pas oublier toutes ces particularités, car elles devront vous servir de guide pour reconnaître l'organe. D'ailleurs si vous avez une petite tête modèle, vous pourrez vérifier ce que je viens de vous dire. Voilà ce qui concerne la situation.

Action ou influence primitive. — Le sentiment de cause, et d'effets, dans les rapports : la comparaison saisit les rapports généraux, comme vous savez; eh bien! la causalité va au-delà de ces rapports, au-delà de la juxta-position. Elle voit des rapports de causes à effets entre les objets comparés. Elle saisit l'action d'un objet sur un autre et en voit sortir des effets. Cette opération intellectuelle lui appartient et n'appartient qu'à elle. Ceux qui ne l'ont

pas bien prononcée n'auront jamais que des notions bornées sur les causes. Toute faculté veut être satisfaite ; celle-ci donne en conséquence une tendance incessante vers la curiosité et porte l'homme à demander continuellement le pourquoi de toutes les existences, de tous les événements.

La causalité est très développée dans l'enfance, et si elle était cultivée, elle ne s'effacerait pas comme on l'observe si souvent. Mais au lieu de l'organe des causes, on n'exerçait autrefois, dans les colléges, que la mémoire des mots ; heureusement on commence à mettre en action l'éventualité : c'est toujours un pas de fait, et la causalité y trouve son compte.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,

disait Virgile : *Heureux qui peut connaître les causes des choses.* C'est un tourment que le désir de connaître les causes pour ceux qui ont cet organe très développé. Ils sont réflectifs, pensifs, ils cherchent toujours la cause, ils vous ramènent sans cesse à la question principale qui est toujours formulée par le *pourquoi*.

Cette faculté, pour peu qu'elle soit satisfaite, fournit l'induction ; la comparaison met les faits en présence ; puis, la faculté dont nous parlons tire des conclusions, et va souvent jusqu'à l'induction. Ceux qui ne l'ont pas ou qui l'ont faible, ne voient

que des juxta-positions, un corps placé à côté d'un autre corps, une idée, une notion à côté d'une autre idée ou d'une autre notion, et ils ne sentent pas l'action réciproque des unes sur les autres. Ainsi c'est une espèce de génésie ou d'*engendrement* intellectuel. La causalité couronne l'œuvre du jugement en fécondant les rapprochements que vient de faire la comparaison.

Mais n'est-ce pas là, direz-vous peut-être, de l'imagination, du cabinet?... Messieurs, toute la phrénologie est fondée sur le matériel; on a observé que les individus de l'espèce humaine chez qui l'organe qui correspond à la causalité était fort, conjointement avec l'organe de la comparaison, comparaient et jugeaient en saisissant bien l'enchaînement des causes. On a remarqué que ceux chez qui l'organe de la comparaison dominait seul, comparaient beaucoup, mais ne trouvaient pas les rapports de causes à effets. Enfin l'on a trouvé que ceux chez qui l'organe de la causalité était fort, sans qu'il y eût un organe de comparaison correspondant, dominés par la manie de trouver des causes à tout, en indiquaient le plus souvent de fausses. Que voulez-vous de plus? C'est ainsi que la science a été créée. A coup sûr une telle découverte ne pouvait être faite dans le cabinet, soit en interrogeant le moi dans la conscience, soit en transformant une notion en une autre par les artifices de la logique.

Il faut comparer des milliers de faits et des milliers de cerveaux opérant les uns auprès des autres pour arriver à ces conclusions-là. Voilà pourquoi la phrénologie est quelque chose quoiqu'elle vous paraisse toute matérielle. Ce n'est pas là du système régularisé avec des lignes, des chiffres, des accolades ; c'est le résultat d'une observation longue et pénible.

Sans la faculté de causalité, par conséquent, il n'y aurait que le sentiment de ressemblance et de dissemblance, sans aucune conclusion ni induction à tirer de là sous le rapport de la production. C'est-à-dire qu'il n'y aurait, pour l'homme, ni mouvements, ni transformations par les influences réciproques ; on ne sentirait que des existences, et ne voyant rien se produire dans la nature, l'homme, pas plus que l'animal, n'arriverait jamais à déterminer spontanément la production : ainsi que l'animal, il la provoquerait sans le sentir, et ne pourrait en tirer parti pour l'amélioration de sa condition dans la nature.

Le sentiment de la causalité nous est donc nécessaire ; mais malheureusement il manque en partie ou bien il est faible chez beaucoup de personnes, d'où résulte un grand obstacle au progrès des sciences. En effet, les organes de perception sont communément très développés, la comparaison manque rarement ; mais la faculté de causalité, la

plus rare de toutes, ne vient pas toujours les féconder. D'autres fois elle est mal servie à cause de la faiblesse des perceptions; ce qui la porte à l'indication de causes purement illusoires. De là le triomphe des ennemis de cette précieuse faculté : les gens à faits et à comparaison sans causalité, les sceptiques l'attaqueront, tantôt parce qu'ils ne la sentent pas en eux, tantôt parce qu'il est trop évident qu'elle déraisonne, et lorsqu'elle voudra se défendre, elle n'aura pas la majorité des suffrages. Les sceptiques, qui possèdent souvent une foule de faits qu'ils comparent les uns aux autres, sans en rien conclure sous les rapports génésiques, ou de production, allèguent qu'il faut, avant tout, se préserver de l'illusion des causes, et des explications imaginaires. Ils se gardent bien d'admettre, pour l'explication des causes et des effets, une mesure juste d'appréciation dont ils ne sentent pas en eux le modèle. Ils la nient donc, et l'amour-propre leur fait une loi de cette dénégation. De là un obstacle aux progrès des connaissances, qui ne peuvent, quoi qu'on en dise, devenir satisfaisantes sans l'explication des causes et des effets tels qu'il est donné à l'homme de les saisir, c'est-à-dire avec les précautions nécessaires pour qu'il ne leur substitue pas des illusions. Mais il faut un complet développement des organes intellectuels, et l'absence de certains penchants, pour bien saisir les rapports de cause à effet et

pour en faire l'aveu. Ainsi, lorsqu'un de nos adversaires m'écrivait, au commencement de ce cours : « J'ai le front développé, et je ne puis pas admettre la phrénologie, quoique j'aie beaucoup observé, » j'aurais pu lui répondre : Vous avez sans doute la comparaison, peut-être aussi la causalité ; mais avez-vous des facultés perceptives suffisantes, et n'avez-vous pas trop de ruse et de savoir-faire pour être franc ?

Résumons-nous. La faculté que nous étudions présentement féconde la perception de chaque organe réceptif ; voilà le point fondamental. Elle féconde en même temps les opérations de la comparaison, et c'est elle qui fait marcher les sciences, comme vous allez le voir dans les applications qui viendront à l'appui de tout cela.

Applications. — Cette faculté est incessamment appliquée à la chimie, à toutes les parties de la physique et de l'histoire naturelle, à la géologie, à la botanique, à la physiologie végétale, à la physiologie animale, à l'anatomie comparée, et c'est par elle, et uniquement par elle, que ces sciences font des progrès. Celui qui n'a que des perceptions, avec la comparaison générale, voit et ne conclut pas ; ses ouvrages sont secs, sans vie, et ne deviennent utiles que lorsqu'il s'élève un génie qui les féconde en leur appliquant la causalité et en tirant

des inductions qui deviennent la source d'un progrès nouveau.

Dans la logique, notre faculté découvre, dans les faits énoncés, d'autres faits inaperçus; ceux-ci lui en révèlent de nouveaux, etc. C'est ce qui a fait dire à Condillac que les sciences n'étaient qu'une langue bien faite : Il a donc cru que toute la science humaine était contenue dans la langue usuelle. Un corps est pesant, cela veut dire qu'il tombera s'il n'est pas soutenu, et ainsi de suite. Mais ce n'est pas là tout : la logique s'applique aux mots représentatifs des faits; or, les faits se multiplient chaque jour par l'observation, lorsque, au lieu de se borner à l'étude des livres, on applique ses facultés réceptives à l'étude de la nature. La logique, guidée par la faculté de causalité, est donc obligée de s'exercer sur les faits nouveaux, par le moyen des mots qui les représentent, et c'est là qu'elle trouve des inductions qu'elle ne pouvait pas tirer des anciens mots (1).

Ainsi, dans la logique bien entendue, comme dans l'observation des faits naturels, notre faculté joue un très grand rôle; elle lie les faits les uns

(1) Nous en donnerons pour preuve la phrénologie, dont les importantes découvertes annihilent presque toutes les inductions que les psychologistes avaient tirées de l'observation isolée de leur intérieur.

aux autres par le moyen de l'action réciproque de la production ou de la génésie.

Dans la métaphysique, elle se replie, comme on dit vulgairement, sur elle-même, en agissant sur ses propres inductions, et remonte de cause en cause, de force en force, de puissance en puissance, jusqu'à la cause, la force, la puissance première, et nous donne la notion de Dieu. Elle trouve d'abord une cause, mais cette cause doit en avoir une autre; vous lui donnez cette autre cause, cela ne suffit pas, la causalité dit : « Je sens que cette cause n'est pas la première ; » elle remonte ainsi jusqu'à la cause première. En voici la preuve usuelle parmi les philosophes : D'une bille déplacée par une autre, elle va au bras qui a donné l'impulsion; du bras elle s'élève au cerveau; du cerveau, à l'intelligence ; de l'intelligence aux causes qui l'ont mise en action; de ces causes à celles qui les ont produits, et de degrés en degrés, elle arrive à une cause unique.

La métaphysique n'est donc qu'une observation de la nature, fécondée par la faculté de causalité : c'est l'induction justement appliquée aux faits de l'action cérébrale ; car cette science ne signale autre chose que des cerveaux en action soit pour percevoir, soit pour donner les phénomènes de l'instinct, du sentiment ou de la réflexion. La dénomination est donc vicieuse, et désormais elle doit recevoir celle de *physiologie intellectuelle*. Nous verrons un

peu plus tard comment l'homme est arrivé à la considérer autrement. Mais je reviens, et l'on va voir pourquoi, sur la notion de Dieu.

Nous la devons assurément à la faculté de causalité, car il est impossible de l'arrêter jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à ce point; c'est son terme. Quand les autres facultés intellectuelles ont contemplé tous les accords, elle en conclut malgré nous à l'existence d'un moteur primitif. Ce n'est donc pas la vénération qui nous procure cette notion, que l'on a mal à propos qualifiée d'idée, et nous trouvons, avec Spurzheim, qu'il n'y avait pas assez de profondeur dans les vues de Gall lorsqu'il l'avait attribuée à la vénération, qu'il désignait par le titre de théosophie. Peut-être fût-il revenu de cette opinion s'il avait vécu plus long-temps, car il était assez grand pour sacrifier son amour-propre à la vérité.

Nous disons que Dieu n'est pas représenté par une idée, mais révélé par un sentiment qui en fait une notion. En effet, aucune de nos facultés perceptives de la ligne inférieure du front ne peut le saisir, et notre intelligence ne saurait lui appliquer, sans le dégrader, les attributs des corps, c'est-à-dire du concret, les seules que ces facultés nous fournissent. Nous l'obtenons par l'induction, et dès qu'il a été trouvé, un sentiment se développe en nous qui nous force à l'admettre et à le considérer comme un

fait. C'est ainsi que Dieu devient pour nous une notion, c'est-à-dire un fait que nous connaissons, parce qu'il est réellement contenu dans les faits que nos facultés réceptives nous ont fait connaître.

Le même raisonnement peut s'appliquer à la substance, car seule elle ne frappe pas nos sens: nos facultés perceptives ne peuvent saisir que les attributs des corps; mais comme les corps changent d'attributs, comme nous l'apprend l'éventualité, sans cesser d'être corps, notre faculté inductive, qui dépend de la causalité, nous force à les désigner collectivement par un signe qui soit commun à toutes les formes qu'ils peuvent revêtir; alors, empruntant des expressions ou des signes aux changements et à la juxta-position des corps que nous voyons le plus clairement se mouvoir, se transformer et se mettre dans des rapports divers, que nous sommes souvent maîtres de modifier nous-mêmes, nous adopterons le mot matière pour désigner les corps en général, et le mot substance, *substratum*, qui signifie *couché dessous*, pour faire entendre que la matière est cachée sous les formes diverses que nous présentent les corps, quoique nos sens ne puissent la saisir qu'avec des formes ou des attributs, tels que le blanc, le noir, le dur, le mou, le liquide, le savoureux, l'odorant, le mobile, l'immobile, le silencieux, le bruyant, etc., avec toutes les formes qu'ils peuvent présenter, toutes les différences d'étendues

que nous pouvons y percevoir. Nous trouvons donc contenue dans les corps la notion générale de la matière ou substance que nous considérons comme la cause, ou du moins comme la condition nécessaire des formes, et c'est à la faculté qui nous occupe que nous en sommes redevables : c'est donc elle qui produit encore la grande abstraction générale substance, et ce n'est pas la faculté comparative qui, de sa nature, est stérile, puisqu'elle montre, et ne produit pas.

Est-ce encore à l'organe de la causalité que nous devons la grande abstraction des *infinis?* Ce point mérite toute votre attention.

Nous disons que nous concevons l'infini 1° dans l'espace ou l'étendue et dans la durée ou le temps; 2° nous l'indiquons dans la force, dans la puissance, dans l'intelligence, dans le savoir. Mais comme cette seconde section des infinis n'est attribuée qu'à Dieu, et que nous ne pouvons pas le définir, je n'en parlerai pas en détail; ce serait nous engager dans les hypothèses et nous n'en sortirions pas, car quelles limites pourrions-nous poser aux attributs d'une notion qui se refuse à tous ceux de la matière, les seuls que nous puissions lui proposer? En effet, nous ne pourrions que prêter à Dieu nos trois ou quatre ordres de facultés cérébrales, puis nos fonctions intérieures et nos membres comme agents de ces facultés, en affirmant, à la manière des théolo-

giens, que pourtant il ne les a pas et que nous ne parlons qu'au figuré. Laissons donc cette méthode aux prêtres qui la croient nécessaire pour gouverner le peuple; et traitons de l'infini considéré dans l'espace et dans la durée.

Nous parcourons l'espace autant que la portée de notre vue, qui est beaucoup plus grande que celle de notre toucher, peut le permettre. Arrivés à ce terme, nous concevons un espace encore plus étendu, et nous le multiplions. Mais enfin nous nous lassons de multiplier, c'est-à-dire de mettre au bout de l'espace que nous avons mesuré de l'œil, un autre espace *qui ne peut jamais être fait que sur le même modèle*, et le mot infini, parfaitement significatif, exprime l'impossibilité où nous sommes d'aller plus loin. Que nous reste-t-il alors? un sentiment pénible, un désir non satisfait, et la nécessité de diriger notre observation vers d'autres objets.

Il en est ainsi pour la durée : quand nous disons que l'univers a toujours existé et existera toujours, nous affirmons, sans preuve, et d'après un sentiment indéfinissable qui nous force à la croyance, de la même manière que celui qui nous donne la notion de Dieu.

Nous en pouvons dire autant des nombres, de la grandeur, de la petitesse, de la division et des subdivisions de la matière que nous conduisons jusqu'à l'atome; car qui peut nous assurer qu'un atome tel

que nous le concevons, n'est plus divisible ? Les philosophes disent que lorsqu'ils sont parvenus au dernier terme de la division de la matière, ils trouvent au-delà le simple, qui a cessé d'être matière, et qu'ils ont atteint l'esprit. Mais si vous leur demandez qu'ils vous donnent l'idée de ce simple, ils lui chercheront des attributs dans la matière, parce qu'effectivement il n'y a que la matière qui puisse fournir des idées, c'est-à-dire des attributs. Or, si l'esprit des prétendus métaphysiciens n'est que de la matière dépouillée de son vrai titre pour prendre celui d'esprit, il n'y a pas lieu de la séparer de la matière, et l'esprit des métaphysiciens ainsi obtenu, n'est qu'un signe qui représente une hypothèse qui se refuse opiniâtrément à tous les attributs, puisque ceux-ci ne peuvent s'appliquer qu'à la matière.

Ils vont dire sans doute : En refusant à l'esprit les attributs de la matière, vous l'en séparez, et par conséquent vous l'admettez. — A quoi je réponds : Ce signe existe dans toutes les langues; il faut donc en déterminer le sens. Eh bien! pour moi il désigne une conception négative qui n'a point d'attributs, et que, par conséquent, nul ne peut mettre en action, car il n'y a que les choses susceptibles d'attributs, c'est-à-dire les corps, qui puissent agir. Voulez-vous d'autres expressions? Le signe esprit représente un phénomène de l'action cérébrale qui se manifeste

à la suite des perceptions, de la comparaison générale et de la réflexion.

L'esprit est donc, dira-t-on, pour vous, sur la même ligne que les grandes abstractions générales, la substance, la durée? Non, répondrai-je, il n'est pas pour moi sur la même ligne, car je me sens forcé d'admettre ces grands abstraits, puisque je les trouve implicitement dans les corps que je connais, ce qui me les fait appeler notions; tandis que je n'y trouve pas l'esprit, ni rien, absolument rien qui force ma croyance en sa faveur.

Mais il nous plaît, pourra-t-on dire encore, de donner à la cause, à la force, à la puissance que vous admettez, le nom d'esprit. Dans ce cas, répliquerais-je, votre esprit n'est plus la subdivision de l'atome jusqu'à l'infini; mais du moins il reste toujours, comme la cause, la force, la puissance, une notion qui ne peut recevoir aucun attribut, et que par conséquent vous ne sauriez mettre en action.

Vous mettez bien en action la cause, la force et la puissance, répondront d'opiniâtres adversaires. La réplique ne nous manquera pas; et celle-ci nous paraît décisive. Quand je fais agir la cause, la force et la puissance, je ne fais que réciter les actions des corps les uns sur les autres. La preuve irréfragable, c'est que je puis relater les mêmes faits que j'attribuais à ces abstractions, sans les nommer, quoique

je n'omette aucune particularité de ces faits. Ainsi, messieurs, ce cours, où j'ai mis en action toutes nos facultés personnifiées comme des causes, des forces ou des puissances, aurait pu vous être fait sans que je vous eusse dit un mot de ces entités, et vous n'auriez pas perdu un seul des faits qu'il expose. L'abstrait nous sert de levier logique pour faire agir le concret; mais cet emploi ne saurait le réaliser, soit en chimie, soit en physique, soit dans l'histoire naturelle et la physiologie. Je dis : « Quand les rayons réfléchis et les émanations d'une substance propre à me nourrir ont affecté mes yeux et mes narines, mon cerveau l'est dans telle région, et je désire manger cette substance, » aussi bien que je puis dire : « l'aspect et l'odeur d'un mets excitent mon organe et mon instinct d'alimentivité. » Au lieu de dire : « l'organe de l'estime de soi inspire l'orgueil et le mépris des autres, » je pouvais dire : « lorsque telle région du cerveau est très grosse, l'homme s'estime beaucoup trop et ne fait pas assez cas des autres. » Il n'est pas un seul fait de la nature qui ne puisse être raconté de ces deux manières, c'est-à-dire tantôt en mettant en jeu des causes, des forces et des puissances, tantôt sans prononcer aucun de ces mots, et en se contentant d'exposer ce qui se passe dans les corps dont nous observons les changements. Il est vrai que cette dernière méthode est longue, traînante, et nous expose à des redites; tandis que

l'autre est vive, animée, pittoresque, partant plus avantageuse pour celui qui démontre et plus agréable pour ceux qui écoutent; mais enfin elle ne change rien à la nature des faits, et ce serait à tort qu'on la prendrait pour la preuve de la réalité des abstractions cause, force, puissance. L'homme de sens ne peut y voir que des formules.

Revenons à notre organe. Les causes du sentiment que nous avons des notions, que nous croyons avoir des infinis, sont très évidemment les finis que, par un mouvement intérieur, inductif, nous transportons au-delà de leurs limites naturelles. Les infinis sont donc encore des œuvres de la faculté de causalité, que nous avons déjà reconnue productive des abstractions, cause, force et puissance. Nous lui devons donc toutes les grandes abstractions usitées dans le langage philosophique.

Je cherche ici, messieurs, à vous montrer les limites de l'intelligence humaine. En effet, vous ne pouvez pas aller au-delà de l'organe que nous étudions puisqu'il est le plus élevé de notre espèce. Or, je sens qu'il opère avec des signes, comme tous les autres. Quand il veut aller au-delà des attributs que la rangée inférieure lui a fournis, il quitte les corps et se met en action sur les instincts ou sur les sentiments, et tout ce qu'il peut faire alors, c'est d'implorer le secours de la comparaison qui les transforme en leur prêtant les attributs de ces mêmes

corps, et lui fournit ainsi les moyens de les faire agir dans la causalité tout autrement qu'ils n'agiraient s'ils n'étaient que ce qu'ils sont, des phénomènes d'instinct ou de sentiment, des phénomènes cérébraux.

L'organe qui nous occupe se trouve encore en application, ainsi que vous l'avez pu déduire de ce qui vient d'être dit, dans toutes les sciences naturelles. La médecine en fait partie, et les hommes chez qui il est faible voient des symptômes et des maladies sans apercevoir les rapports de causes à effets qui les lient aux agents extérieurs. Il n'y a pas de principes pour ces médecins; il n'y a que de l'empirisme et des expédients.

Il est en exercice dans toutes les actions des hommes : dans la morale, il nous donne l'explication de leur conduite, et si l'observateur en est privé, il ne peut ni les expliquer ni en tirer avantage pour sa gouverne. L'homme chez lequel la causalité est faible réagit obliquement et souvent à son détriment contre ceux qui veulent lui faire du bien ou du mal, et rarement les autres facultés, si riches qu'on les suppose, peuvent suppléer à ce défaut. On dit communément que ces hommes, dont la conduite est bizarre et maladroite, manquent de jugement; le plus souvent c'est la causalité qui, trop faible, les sert mal et les livre sans défense à l'influence de leurs instincts et de leurs sentiments. Toutes les têtes de suppliciés qui ont

passé sous vos yeux peuvent vous en fournir la preuve.

Il est en action dans tous les ouvrages matériels provenant de la main de l'homme, par exemple, dans la mécanique, où la causalité est d'un grand effet. C'est par là même, je dois le dire expressément, qu'il commence son exercice. Dans le début de la vie, nous voyons sans cesse l'action de la causalité, et nous en sommes vivement frappés. Je prends cette tête et je la soulève; je sens que c'est moi qui suis la cause de son déplacement. Je pousse un corps et il tombe; je sens que je suis la cause de cette chute. Mais les produits des métiers, des arts et de la littérature, les conquêtes, les organisations de l'État social, font encore une plus vive impression sur l'intelligence des jeunes gens, et développent en eux une conviction de causalité, de force et de puissance qui se soutient le plus souvent pendant toute la vie.

Telle est l'éducation de cette faculté. Les liaisons de cause à effet sont communément bien senties et avouées de tout le monde dans la mécanique, ce qui prouve que l'organe ne manque jamais entièrement, à moins que l'homme ne soit né idiot; mais à mesure qu'on s'éloigne de l'impulsion grossière qui se rapporte à l'attraction et à l'effort musculaire visible, la faculté opère avec moins de facilité. Si l'on entre dans la physique, dans la chimie,

elle marche encore ; mais dès qu'on est parvenu à la physiologie, les difficultés se multiplient, et l'homme a besoin d'autres facultés supérieures, soit pour aider la causalité quand elle est faible, soit pour la réprimer lorsqu'elle se trouve très développée et mal secondée par les autres organes.

Dans l'économie politique, dans l'économie pratique, etc., elle exerce la même fonction que dans la morale ; elle découvre le rapport des causes aux effets, et suggère, lorsque d'autres facultés la secondent, les moyens d'améliorer les productions et de réformer les abus. En effet, comme elle a senti les causes qui les produisent, elle prévoit les causes qui pourraient les faire cesser, car elle est l'origine de la faculté de prévision. C'est elle qui est en action maintenant avec la bienveillance, dans les travaux immenses qu'on fait sur le système pénitencier, sur l'amélioration du système des prisons et des peines que la correction peut exiger, sur la question de l'abolition de la peine de mort.

Elle s'applique enfin, pour vous donner un exemple qui nous intéresse particulièrement dans cette réunion, à l'analyse des facultés de l'homme et des animaux; elle montre les rapports de cause à effet entre l'organisation du cerveau et les actes des animaux et de l'homme, c'est-à-dire qu'elle occupe une place distinguée dans toutes les physiologies

instinctives, sentimentales, intellectuelles, et particulièrement dans la phrénologie, car cette science est désormais la seule physiologie intellectuelle du cerveau. L'organe est donc extrêmement utile aux phrénologistes, et nul d'entre eux ne peut se dispenser de l'exercer fortement.

Défaut. — Le défaut de cet organe n'empêche pas d'observer et de comparer; nous l'avons dit; ni même de faire les petites abstractions; car, comme vous l'avez vu, chaque faculté réceptive fait ses comparaisons, porte ses jugements et opère ses abstractions en ce qui la concerne. Quoique faible, la causalité saisit encore les grandes abstractions qu'on lui présente et qu'elle eût été incapable de faire elle-même; mais si on veut la forcer à un exercice continuel sur les rapports de cause à effet entre les différents objets de la nature, elle s'y refuse, et d'autres facultés s'associent, en sa place, avec les réceptives ou d'observation. Alors la causalité est vaincue : tout sentiment de ce genre peut disparaître par l'effet d'une fausse logique, et le scepticisme être complet. Ces raisonneurs traitent de vains systèmes toutes les grandes vues philosophiques, économiques, politiques et morales qui sont fondées sur la perception de cause et d'effet. Pour eux, tous les hommes supérieurs sont des visionnaires, des fous, plus charitablement, des utopistes. Quelques uns de ces sophistes sont riches en

faits; car, avec notre organe faible, on peut avoir toute la série inférieure qui correspond aux faits très développée. On peut posséder de plus le langage et l'imagination. Alors on vous accable la jeunesse de faits qui témoignent en même temps pour et contre la cause qu'on veut infirmer; on l'étourdit de sophismes ou de fausses conclusions qu'elle ne peut réfuter faute d'observations, d'exercice et d'années; ou on la détourne des grandes vues qui reposent sur le sentiment de la causalité, car c'est à ce sentiment qu'est attachée la prévision qui produit les conceptions les plus étendues et qui les rectifie toutes; enfin on l'attache à la cause de l'erreur en intéressant son amour-propre à soutenir des assertions qu'on l'a forcée de mettre en avant.

Cette vérité que vous entendez, messieurs, est une de celles qu'il importe le plus de proclamer parce que les hommes diserts, ambitieux et rusés, qui d'ailleurs ne manquent jamais, sont d'ordinaire en majorité dans des corporations où l'on n'arrive qu'en sacrifiant ses convictions aux intérêts de certaines coteries et en déployant un luxe de phrases, de citations et de faits accommodés par la ruse, et répétés, fussent-ils faux, avec une persévérance imperturbable. C'est un sophiste, un citateur infidèle, disent les juges, quand il s'agit d'un choix; mais son débit a de l'éclat, il s'est fait écouter, son audace nous servira; il s'est mis en

avant, il ne saurait reculer, il peut nous être utile : le public voit de trop loin pour distinguer le clinquant du bon aloi; c'est du bruit qu'il nous faut; il en a beaucoup fait, il en peut faire encore. Adoptons-le.

Hume, Berckley, Malebranche, hommes pleins de savoir et subtils dissertateurs, qui sont les coryphées de l'école éclectique, ont été sans doute séduits par la réalisation des abstraits ; toutefois nous avons quelques raisons de soupçonner qu'il y avait plus de comparaison que de causalité dans leur organisation cérébrale, surtout chez les deux derniers, qui étaient fort religieux, car la comparaison dispose aux croyances. Nous devons donc beaucoup de reconnaissance aux phrénologistes pour avoir localisé la faculté qui joue le premier rôle dans la conquête des nouvelles vérités, et dont la faiblesse ou le défaut met le plus grand obstacle aux progrès des sciences; c'était un point fondamental; car celui qui a l'organe fort peut se tenir en garde contre la ruse qui veut le mettre en avant, pour le retenir ensuite par l'amour-propre, et celui qui l'a faible sent la nécessité de beaucoup l'exercer.

Auxiliaires. — Cette faculté a pour auxiliaires tous les organes réceptifs, sur les produits desquels elle doit opérer. La preuve irréfragable, c'est que, s'ils manquent, on a du dégoût pour l'étude. Notre organe a besoin des attributs des corps et

des individualités ; comment pourrait-il juger sans matériaux ? Mais il peut être très développé sans qu'il y ait des matériaux. D'après la maxime des phrénologistes qui établit tous les organes indépendants les uns des autres, que fera-t-il alors? il agira sur les signes, et prenant pour principal auxiliaire le merveilleux, et pour auxiliaire secondaire l'idéalité, il créera des chimères !... Il donnera à la société des rêveurs, des hommes trop abstraits que ne pourront suivre sans dégoût tous ceux dont les organes réceptifs seront bien conformés et l'intelligence cultivée.

Mais comment fera-t-il cela, allez-vous peut-être demander? Les phrénologistes se contentent de dire: «Lorsque l'organe de la causalité est très développé et que les faits manquent, on fait des systèmes chimériques, on se perd dans les nues ». Moi, j'ajouterai : C'est qu'alors les personnes dont il s'agit opèrent sur les signes, c'est-à-dire sur les mots qui représentent ou les corps qu'ils ne connaissent pas assez, ou les facultés de l'homme dont ils ont de fausses notions par cela même que leurs perceptions des corps sont faibles. De là résulte qu'un homme doué de bonnes facultés perceptives peut divaguer sur la causalité aussi bien que ceux qui les ont mauvaises, lorsque par l'éducation et l'exemple sa méditation est détournée des perceptions et dirigée constamment vers les signes. Mais dans ce dernier cas le chimérique

peut revenir de ses erreurs; tandis qu'il n'en revient jamais dans le premier. Voilà l'ontologie dont vous avez entendu si souvent parler, contre laquelle je me suis élevé autant que j'ai pu.

De singuliers plaisants ont prétendu que je n'entendais pas la valeur de ce mot. Cependant, messieurs, rien n'est si facile. L'ontologie est *la science de l'être*. Or, qu'est-ce que l'être dénué de tout attribut sensitif, comme l'entendent les psychologistes? Comment traiter d'un être, ou bien, quand on l'a soumis à des divisions, de plusieurs êtres qui ne peuvent recevoir les attributs de la matière sans cesser d'être ce qu'ils sont, c'est-à-dire des abstraits non représentatifs de corps? Cela n'est pas possible, répondrez-vous. Cependant, on le fait; on applique à ces abstractions les adjectifs et les verbes qui servent à qualifier et à faire agir et souffrir les corps, tout en répétant qu'on n'entend point parler de corps. Certains abstraits, comme vous l'avez vu, sont nécessaires; mais ils représentent des corps, et ce ne sont pas ceux dont il s'agit ici. Lorsqu'ils représentent des corps, ils peuvent recevoir les épithètes et être mus par les verbes qui font mouvoir les corps; mais lorsqu'ils n'en représentent point, et qu'ils ne sont que des conceptions, on ne peut pas les traiter comme des corps.

C'est pourtant ce que font les ontologistes; c'est ainsi qu'ils bâtissent des chimères avec des signes,

des mots réalisés, c'est-à-dire transformés en corps; ils agissent là-dessus, et ils vous mènent chez les anges, dans le paradis, dans l'enfer, dans les lymbes, chez les fées. Pourquoi ne pouvez-vous pas les lire? C'est parce que vous ne trouvez en ces lieux que des corps ou des personnages semblables à ceux que vous avez vus dans le monde réel, c'est-à-dire dans la matière, pendant que l'on vous assure que ces corps et ces personnages n'ont rien de matériel; vous pensez qu'on vous fait un mensonge, et vous éprouvez du dégoût et du dépit d'être trompés. Voilà tout le secret de l'ontologie avec laquelle on étourdit les pauvres intelligences, et même celles qui, quoique assez riches, n'ont point été mises au fait de l'artifice; car il ne faut pas une grande sagacité pour distinguer les chimères des réalités. Une fois que la supercherie sera connue, tout le monde dévoilera le charlatanisme de ces billevesées, de ces fantasmagories. C'est la métaphysique proprement dite, car les êtres chimériques de l'ontologie la plus relevée sont sur la même ligne que les anges, les diables, les gnomes, les sylphes, les génies. Quelles différences, en effet, contre ces personnages factices et les images de Platon, les espèces et les catégories d'Aristote, les tourbillons de Descartes, les monades de Leibnitz? Toutes ces choses n'agissent-elles pas avec les adjectifs et les verbes adoptés pour

rendre les attributs et les actions des corps les plus matériels?

Les auxiliaires résumés de cette faculté sont donc les organes réceptifs; le langage, comme vous l'avez vu, parce qu'il lui fournit les signes avec lesquels elle opère; la comparaison et la circonspection, parce qu'il lui faut de l'espace, du temps, pour mesurer.

Antagonistes. — Les antagonistes que nous pouvons lui assigner sont de deux ordres; nous noterons d'abord les facultés qui peuvent la faire dévier: l'idéalité et le merveilleux, dont vous venez de voir les singuliers effets que modifient diversement la vénération, l'orgueil, la bienveillance, la destruction, en un mot tous les instincts et les sentiments; car les métaphysiciens sacrés ou profanes sont assez fréquemment des hommes très passionnés.

Le second ordre des antagonistes de la causalité se compose des facultés qui l'empêchent de s'exercer en attirant vers elles l'action nerveuse. Nous y placerons encore toutes les passions gaies, expansives, la musique, l'idéalité, le merveilleux, car lorsque ces facultés n'égarent pas la causalité, elles empêchent les méditations qui pourraient la développer. Il s'agit surtout ici de l'idéalité appliquée aux arts, parce qu'elle fixe l'attention sur des objets matériels, et que les artistes n'ont pas la prétention de donner comme réelles les causes

qu'ils semblent mettre en action; ce ne sont point des penseurs. Il en est à peu près ainsi des poëtes et des orateurs qui adoptent des causes fictives plutôt comme moyen d'effet, que comme agents susceptibles d'une action causatrice.

La vénération doit compter parmi les antagonistes qui s'opposent à la recherche des causes réelles; mais, de plus, elle prête une force extraordinaire à des causes factices qu'elle fait qualifier de surnaturelles. Aussi voit-on les bons esprits que cette faculté, d'ailleurs si utile, avait d'abord séduits, s'écrier avec Virgile, après avoir été éclairés par la physique,

Felix qui potuit rerum cognoscere causas, etc.

L'imitation, la gaieté qui tendent à détourner l'attention de l'objet principal pour la fixer sur les accessoires, dans les questions, doivent aussi, ce nous semble, figurer parmi les antagonistes de la causalité.

Exemples. — Les exemples positifs sont ici, comme pour la comparaison, dans toutes les belles têtes. Francklin présente cet organe très développé; c'était un homme fort influent sur une grande nation; jamais un abtractif ne produira parmi les peuples civilisés les effets qu'il a produits. Voilà Spurzheim qui possède cet organe à un haut degré; mais il y en a d'autres qui en mitigent l'effet; il est surtout

très vénérant. Voici Désormeaux, homme excessivement positif, comme je vous l'ai déjà dit. Ici l'organe agissait sur de bons rapports, venant de la partie inférieure. En un mot, tous les hommes qui ont influé sur les masses, Foy, Benjamin Constant, etc., peuvent être cités; leur tête est large dans la région de notre organe. Aujourd'hui ce n'est pas par le charlatanisme que l'on acquiert de l'influence durable sur une nation; il faut des fondements qui doivent se trouver dans les faits bien appréciés, au moins sous les rapports qui intéressent l'ordre social. Voilà le baron de Zach, Cuvier, Dupuytren, Napoléon; toutes ces têtes ont notre organe, sinon très considérable, au moins assez prononcé pour que les modèles aient préféré, dans les cas graves, des causes réelles aux causes chimériques; vous leur voyez toujours une grande largeur du front, non seulement au milieu, mais encore des deux côtés.

Les exemples négatifs sont d'abord chez presque tous les malheureux qui ont fini sur l'échafaud.

On a remarqué que chez Pitt, l'organe de la comparaison l'emportait sur celui de la causalité. En effet, il en était toujours aux expédients, au lieu de chercher la cause des choses, de détruire le mal dans sa source, comme font les hommes à haute conception : cela réussit quelquefois, mais n'est pas d'un effet durable; c'est ce qui constitue la

grande différence entre sa tête et celle de Fox. Fox, mieux que Pitt, voyait les choses en grand et sous les rapports de cause à effet; aussi, comme vous pouvez en juger, il y a plus de développement en largeur dans la seconde que dans la première de ces têtes, où la masse est précisément dans le milieu de la région supérieure du front. Aussi Fox était-il l'idole du parti populaire, c'est en effet dans la partie éclairée du peuple que se trouvent les idées les plus justes sur les causes réelles; car le peuple s'occupe surtout de la production qui satisfait ses premiers besoins. Je ne m'arrête pas davantage sur les exemples négatifs; il n'y en a que trop.

Nations. — On a cru remarquer, relativement aux nations, que cette faculté était plus prononcée chez les Allemands et chez les Anglais que chez les Français. Cela n'est pas à l'avantage de la nation française, puisque nous plaçons cette faculté en tête de toutes les autres; mais il faut être franc; eh bien! je dis que si, en général, la nation française a moins l'organe de la causalité que quelques autres, elle a bien davantage les facultés perceptives, facultés qui fournissent les faits, et qui, lorsque l'organe de la causalité vient à s'y associer, donnent de grands résultats. Cela n'empêche pas que l'Allemagne, l'Angleterre, tous les pays civilisés qui ont la tête forte et cultivée, n'offrent d'assez nombreux

exemples d'organes réceptifs bien développés. Je ne veux humilier aucune nation, mais voici une remarque qui me paraît vraie : plus vous irez du nord au midi, plus vous trouverez les organes réceptifs et l'idéalité développés. De tels hommes doivent donc s'attacher aux faits, les représenter avec les couleurs de l'imagination, et se livrer au perfectionnement des arts : c'est ce dont l'Italie, et Rome surtout, ou la causalité doit se taire, si elle ne prend pour guide le merveilleux, offrent des exemples si frappants. Mais lorsqu'à ce grand développement des facultés réceptives et de l'idéalité, qui sont moins communes dans le Nord, vient s'ajouter une grande causalité, vous avez des résultats supérieurs. Aussi, chez ces nations, vous voyez briller des météores en fait d'intelligence. Si l'Angleterre a son Newton, son Bacon, l'Asie, l'Égypte, la Grèce, ont eu leurs anciens sages et leurs philosophes; l'Afrique a fourni au monde des savants arabes qui ont sauvé les débris des sciences : ces têtes valaient bien celles des Kant, des Schelling, des Hégel; l'Italie a son Galilée, la France a son Descartes, son Condillac, son Montesquieu; la France a son Voltaire, messieurs, et ce fut un bien un grand homme ! Il avait tant de facultés, qu'il n'a pu les exercer toutes; qu'il ne savait laquelle exercer : c'était un homme immense ! Voyez comme tout l'appareil intellectuel est développé sur ce masque. Aussi jamais littérateur, ja-

mais philosophe, n'a fait une impression aussi profonde et aussi générale sur son siècle. On a beau dire qu'il fut superficiel, il réunissait l'esprit comparatif avec la causalité, comme vous pouvez le voir sur cette pièce. Le langage et la saillie spirituelle étaient ses grands moyens d'action ; il ne se donnait pas toujours la peine de démontrer; s'il en eût senti la nécessité, il aurait pu le faire avec un grand succès. Mais la rapidité de sa conception, la justesse de sa comparaison et de sa causalité, lui dévoilaient si facilement les absurdités, les lui faisaient si fortement sentir, qu'il croyait la démonstration superflue ; il lui semblait suffisant de les faire ressortir par le ridicule. S'il eut un tort, c'est celui d'avoir supposé trop d'intelligence à son siècle. Mais non, messieurs, ce n'est pas un tort ; son effet a été très grand; car si les fanatiques sont réduits à déplorer aujourd'hui l'indifférence des Français en fait de préjugés sacrés, c'est à Voltaire qu'en appartient presque toute la gloire. Où en serions-nous si le clergé dominait dans nos assemblées législatives, si le prêtre criminel était encore soustrait au bras séculier? Allez observer Rome, et vous répondrez. La preuve de l'immensité de cet homme, c'est que, malgré toutes les invectives des fanatiques plus ou moins déguisés, reproduites si long-temps, les éditions de ses œuvres n'ont cessé de se multiplier, et la gloire de l'auteur n'est point ternie ; cependant jamais la rage dévote

ne s'est déployée contre un homme avec autant de ferveur que contre celui-là.

L'abbé Raynal avait cette faculté très développée, peut-être avec un peu trop d'idéalité; aussi l'accuse-t-on d'avoir fait du roman dans son histoire.

Que tous ces développements dans lesquels je suis entré ne vous étonnent pas: il faut que la science marche; qu'on puisse enfin l'utiliser au profit de l'humanité, et qu'on sache comment prévenir les écarts chez les génies supérieurs.

On n'avait pas de théorie pour se guider dans la culture des facultés humaines; si la phrénologie fait des progrès, comme nous l'espérons, chacun saura quel est son meilleur organe et quels sont ceux dont il a quelque chose à craindre. Poursuivons donc notre route sans nous laisser effrayer par les clameurs.

Animaux. — M. Vimont admet le sentiment des rapports de causalité chez l'éléphant, le chien, l'orang-outang, et l'attribue à un organe pareil à celui que nous vous avons signalé dans le cerveau humain, et qui occupe la même région : ce rapport lui paraît surtout frappant dans la tête de l'orang-outang, qui a beaucoup de ressemblance avec la nôtre, et cet animal, comme nous le savons maintenant, doit être placé fort au-dessus des singes. M. Vimont croit que le chien doit surtout à cette faculté sa supériorité sur les autres animaux. Et en effet, point d'animal

plus observateur que le chien. Comparez la vive attention qu'il donne à tout ce qui se passe autour de lui, à ce qui concerne son maître surtout, avec la pétulante agitation de la plupart des singes ; son œil scrutateur qui lit si bien dans les physionomies humaines, avec l'œil mobile et inattentif de ces derniers; mettez tout cela en parallèle avec la conduite du chien dans des circonstances quelquefois décisives pour son maître ou pour lui, et je crois que vous ne pourrez pas lui refuser une assez bonne part dans la faculté de causalité.

Si j'avais le temps de vous rendre compte de toutes les observations que j'ai faites sur cet animal, vous en seriez surpris. Il devine l'enchaînement des causes et des effets dans la conduite de son maître, dans ses relations non seulement avec lui, mais avec les personnes qui le fréquentent. Il ne faut pas se gonfler d'un ridicule orgueil et mettre les animaux dans un monde différent de celui où nous respirons. Leurs facultés supérieures sont beaucoup moins fortes que les nôtres; mais tout ce que nous avons, ils le possèdent à peu près, du moins ne peut-on pas le refuser aux mammifères qui vivent avec nous et qui nous entendent, tel est surtout le chien. Comment nous entendraient-ils, tous ces animaux, s'ils n'avaient pas une organisation en rapport avec la nôtre? Les chiens comprennent nos actions, nos discours, lorsqu'il s'agit des in-

stincts, des penchants de propriété, de conservation, de bienveillance (1), de protection à donner à la faiblesse et au malheur; mais ils ne peuvent nous suivre dans la comparaison et la causalité. Malheureusement le langage leur manque pour manifester tout ce qu'ils ressentent pour nous. Aussi le public, souvent plus sage que les philosophes, est-il toujours prêt à vous dire, en parlant de ces animaux : « Il ne leur manque que la parole. » Il faut du temps et de la patience pour faire des observations fructueuses sur les animaux; il faut de la bonne foi et de l'indépendance pour les proclamer.

N. B. Pour compléter, autant qu'il est en nous, les fonctions des organes de la comparaison et de la causalité, nous avons cru devoir ajouter les deux dissertations qu'on va lire et qui ont pour objet des recherches sur l'origine du sentiment personnel, et la classification des abstraits, sujets que la briè-

(1) Un de mes amis avait une maîtresse qu'il croyait fidèle : son chien la visitait seul et très régulièrement à une certaine heure de la journée ; ayant remarqué chez elle un jeune homme qui lui parut sans doute trop familier, il cessa ses visites spontanées et resta toujours à la porte lorsque son maître faisait les siennes. Il n'y reparut plus que lorsqu'il eut bien constaté que cette nouvelle liaison, qui fut avouée par la belle et pardonnée par son maître, eut enfin cessé ! Je tiens cette anecdote du maître lui-même, qui me l'a confiée en confirmation de ce qu'il avait entendu dans ce cours.

veté du temps ne nous avait pas permis d'approfondir dans cette leçon. Ils sont d'autant mieux placés ici, qu'il est impossible d'isoler le *moi* et les abstractions des fonctions assignées par les phrénologistes à ces deux organes : il nous aurait fallu une leçon particulière pour en traiter, et nous ne pouvions plus disposer du local.

DU MOI, DE LA VOLONTÉ, DE LA LIBERTÉ ET DE LA RAISON.

Le sentiment de notre personne, de notre identité dans le passé comme dans le présent ; la prévision de cette identité dans l'avenir, la faculté de nous distinguer de tout ce qui n'est pas nous, le *moi*, en un mot, puisque cette expression est adoptée, dépend-il de l'organe de la causalité, de celui de la comparaison générale, ou des deux réunis?

Cette question ne me paraît pas facile à résoudre : on se sent d'abord conduit à attribuer le sentiment du moi à la comparaison, car c'est en nous comparant avec le reste de la nature que nous nous en distinguons. Mais les phrénologistes ne se sont pas prononcés, que je sache, sur cette question, et sans doute il y a de ma part beaucoup de témérité à l'aborder ; toutefois je crois devoir vous soumettre une courte discussion.

Il y a des comparaisons partielles dans toutes nos perceptions ; vous l'avez vu. Mais les philosophes

soutiennent que, en comparant les choses entre elles, force nous est de les comparer avec nous; ce qui établirait l'existence du moi dès le moment de la naissance, et peut-être jusque dans les derniers mois de la gestation. Cela semble probable lorsqu'on n'y a pas réfléchi en présence des faits, lorsqu'on n'envisage la question que d'une manière logique; cependant nous ne pensons pas toujours à nous lorsque nous avons des perceptions, même dans l'état adulte; il s'en faut bien, et chacun peut s'en convaincre en portant ses regards sur le passé. L'enfant au berceau, à coup sûr, ne pense pas à lui; il se passe des années avant qu'il se dise : « *Moi*, je suis différent de tout autre. » L'animal de bas étage ne pense pas à lui; le limaçon, la chenille, l'insecte, le lézard, la grenouille, ne pensent pas à leur individu lorsqu'ils perçoivent un objet qui peut satisfaire leurs besoins ou menacer leur vie; toutefois ces animaux ne se confondent avec aucun corps de la nature, et ne négligent la satisfaction d'aucun de leurs besoins. Ils se nourrissent, ils se reproduisent, ils s'abritent, ils fuient le danger, ils donnent à leurs produits tous les soins qui doivent en assurer le développement.

Il n'est donc nécessaire ni pour l'homme, ni pour l'animal, d'avoir le sentiment personnel pour exister et même pour se reproduire; car combien d'hommes oublient le moi auprès d'un objet de

concupiscence ! Les instincts suffisent à tout cela, et comme ils ne sont mis en jeu que par des perceptions, il en résulte que la perception n'implique pas non plus l'existence du sentiment personnel. C'est donc à tort que les psychologistes ont prétendu que toute perception supposait le sentiment de la personne ou du *moi.*

Ce premier point éclairci, allons plus loin, et voyons si la comparaison générale, associée aux perceptions et aux sentiments, nous donnera le moi que les comparaisons partielles nous refusent.

Lorsque l'homme commence à pouvoir se distinguer, le fait-il en vertu de la science de soi que les philosophes appellent *conscience*, ou bien en vertu de ses perceptions sensitives ? Le fait est que l'enfant est porté à se désigner par la troisième personne des verbes, ce dont les philosophes ne paraissent pas s'être doutés : l'enfant dit ; *Jean*, *Pierre* (le nom qu'on lui a donné), *veut cela*, avant de dire *je veux*. Cette remarque a été encore faite depuis peu d'années à Nuremberg, chez *Gaspard Hanser*, qui n'apprit à parler qu'à l'âge de dix-sept ans. Cette tendance est très importante à noter, car elle prouve que l'homme se perçoit d'abord par les sens, comme il perçoit tous les autres corps de la nature. Il est certain qu'on a toujours beaucoup de peine à faire comprendre à l'enfant que *je* a la même signification que son nom propre, et sur ce point l'enfant de Nuremberg se montra fort récalcitrant,

quoiqu'il fût très intelligent, comme la suite de son éducation le prouva. Il disait toujours : *Gaspard a faim, Gaspard veut sortir, Gaspard veut dormir*, etc., malgré toutes les représentations que ses maîtres lui faisaient (voir le Journal protestant , année 1800), et cette obstination dura fort long-temps. Cette difficulté vient évidemment de ce que l'enfant prend l'idée de lui-même dans l'extérieur de son corps ; il voit des noms affectés à chacune des personnes qui l'entourent, mais c'est à leurs formes qu'il rattache ces noms ; il ne va pas plus loin. C'est donc à la sienne aussi qu'il veut rattacher le sien : ces deux impressions s'associent. Sa personne est pour lui *Pierre, Jean, Gaspard*, etc., mots qui lui représentent son corps, ses formes, et il ne veut pas la reconnaître lorsqu'on lui commande de la désigner par les mots *je* ou *moi*, qui ne lui présentent encore rien de réel. Ce n'est qu'à force de voir les autres se désigner par ces mots , et lorsque ses organes sont devenus susceptibles du sentiment personnel, par le développement et par l'exercice, qu'il arrive à en comprendre le sens ; preuve certaine que, pendant ses premières années, tant qu'il était vraiment *infans* (ne parlant pas), il n'avait aucune notion de son identité personnelle, qu'il ne la remarquait pas, et qu'il agissait uniquement par instinct et par sentiment.

La conséquence de ces faits, auxquels les psychologistes n'ont pas pensé, est que le sentiment de

conscience ne dépend pas de la réunion des perceptions, des instincts et des sentiments, avec la comparaison générale. Restent donc, pour le fournir, les deux hautes facultés de l'intelligence, considérées séparément et dans leur réunion.

Pour déterminer à laquelle des deux on doit l'attribuer, la difficulté me semble augmenter; car la comparaison est sans contredit la base du sentiment personnel, et comme il faut pour le donner qu'elle s'applique à tout, il y a nécessité de le rapporter à la faculté comparative générale. En effet, l'homme ne se compare pas seulement avec les autres corps de la nature, il se compare encore avec lui-même. Nous comparons entre elles nos perceptions, puisque nous jugeons que l'une n'est pas l'autre, et qu'elles diffèrent des corps extérieurs et des organes auxquels nous les devons. Nous comparons nos sentiments entre eux, nos instincts les uns avec les autres, et tout cela est aussi comparé avec nos perceptions. Ce n'est pas encore tout : nous analysons tous nos phénomènes de perception, de sentiment et d'instinct pour en comparer les éléments. Nous constatons que nos instincts, nos sentiments peuvent exister dans des nuances très multipliées, selon les objets qui les excitent et selon notre disposition propre. N'y a-t-il pas effectivement des nuances infinies dans nos appétits, dans nos amours, dans nos aversions, dans nos respects, nos vénérations, nos bienveillances, etc., etc.? Eh bien! nous com-

parons toutes ces nuances entre elles. Lorsque nous sommes attirés faiblement vers un objet, nous appelons cela penchant; si le phénomène est plus prononcé, nous lui donnons le titre d'impulsion; s'il est assez fort pour nous agiter et troubler notre repos, nous le nommons passion, souffrance, douleur, angoisse, etc. Toutes ces expressions sont des résultats de la comparaison générale.

Lorsque nous sommes arrivés à ce terme, qui semblerait devoir être le dernier de l'analyse, nous faisons une distinction définitive qui consiste à nous séparer de ces phénomènes par une abstraction toute de sentiment et à nous désigner par le signe *moi*; nous nous disons : Moi, je ne suis pas tout cela; *je fais* cela, ou cela se passe en moi *et je le souffre*. Rien ne peut nous empêcher de prononcer cette triple sentence, je *suis*, je *fais*, je *souffre*, lorsque nos organes sont complètement développés.

Il suit, ce me semble, de tous ces faits, que nous devons 1° à l'organe de la comparaison générale, la distinction de notre personne, exprimée par le signe *moi*; 2° à l'organe de la causalité, le sentiment de l'action exprimée par les mots *je fais*, puisque par là nous nous posons comme cause d'action; enfin 3° au même organe de la causalité, le sentiment de la passion, puisque par la formule *je souffre* nous posons la cause de notre souffrance dans un agent qui n'est pas nous.

Mais remarquez qu'on peut dire : *je suis* agissant, *je suis* recevant l'action ou souffrant ; la dernière analyse nous conduit donc à poser le *je* et le *moi* comme le sujet de la causalité active aussi bien que de la causalité passive. Les grammairiens l'ont senti, puisqu'ils réduisent tous les verbes à un seul, au verbe *être*. On peut réduire, en effet, tous les verbes actifs aux mots *je suis faisant telle chose*, et tous les verbes passifs aux mots *je suis souffrant telle chose*. Ainsi, la première personne du verbe Être, *je suis* ou *j'existe*, peut suffire, dans la rigueur, pour exprimer toutes nos manières d'être dans la nature, suivant qu'on la laissera seule, *je suis* ; qu'on la fera suivre d'un participe actif, *je suis faisant* ; ou d'un participe passif, *je suis souffrant*.

Si je suis ou j'existe est le fondement de tout notre discours ; *moi* ou *je* est antérieur à l'action et à la passion, puisqu'il faut que la personne existe avant qu'on puisse la concevoir sentante et agissante. Or, pour établir l'existence de la personne, il faut un mouvement intérieur de comparaison et de comparaison générale, ainsi que nous l'avons prouvé ; donc l'organe de la comparaison générale doit être celui du *je* ou du *moi*, c'est-à-dire du sentiment de l'existence ; d'un autre côté, la personne ne peut exister sans sentir et agir, ce qui implique, comme nous l'avons vu, le sentiment de causalité ; donc l'organe de la causalité est autant nécessaire à la

distinction du *moi* ou de la personne que l'organe de la comparaison générale.

Il est donc impossible de ne pas rapporter le sentiment personnel aux deux organes supérieurs de la série intellectuelle, appelés par les phrénologistes organes réflectifs.

Voilà ce qu'il importait d'établir d'une manière définitive en phrénologie, puisqu'on ne l'avait pas encore fait. En voici maintenant les preuves tirées, non plus de la logique, mais de l'observation empirique. Nous ne ferons que les résumer, puisqu'elles ont été données précédemment avec détails.

1° Le sentiment de la personne ou, si l'on aime mieux, de la personnalité, ne dépend ni des perceptions, ni des sentiments, ni des instincts, puisque l'enfant possède toutes ces facultés long-temps avant de pouvoir se distinguer nettement du reste de la nature. Nous l'avons prouvé. Pendant tout ce temps l'instinct, avec les comparaisons partielles qui y sont attachées, lui suffit comme aux animaux, pour pourvoir aux besoins de son existence.

2° Le sentiment de la personnalité dépend des organes réflectifs, puisqu'il ne se développe qu'en proportion de ces organes, et qu'il ne se développe pas du tout s'ils restent nuls ou seulement trop faibles. En preuve viendront les idiots de naissance, qui pourtant sont capables des comparaisons partielles attachées aux perceptions, aux sentiments et aux



instincts qu'ils possèdent, quel qu'en soit le nombre.

Voilà nos preuves résumées. Mais voici une difficulté qui s'est présentée à moi il y a peu de jours et que d'autres peuvent rencontrer : un homme qui souffre de la région du cervelet et de toute la moelle épinière, m'a déclaré qu'il éprouvait une diminution notable dans le sentiment de son existence et de son identité personnelle.

Il n'est pas plus difficile de concevoir que l'état maladif d'un organe instinctif affaiblisse l'action d'un ou de plusieurs organes intellectuels, que de concevoir l'inverse. Ne trouve-t-on pas des preuves multipliées de ce double fait dans un grand nombre d'autres maladies cérébrales ? Le jugement n'est-il pas même toujours entravé dans une foule d'affections qui n'intéressent pas primitivement le cerveau ? Demandez aux personnes affectées de la gastro-entérite typhoïde, qu'elles vous disent si le sentiment du moi est chez elles tel qu'il était avant leur maladie. Chez tous ceux qui sont en proie à une irritation, soit aiguë, soit chronique, ce sentiment est ou augmenté ou diminué; il devient confus aussitôt que ces irritations acquièrent un haut degré d'intensité; on le voit même disparaître, avec toutes les autres facultés, si ces affections menacent la vie. Comment donc s'étonner qu'il soit émoussé par une affection partielle de l'appareil encéphalique ? Mais

nous n'avons pas assez d'espace dans cet ouvrage pour multiplier les preuves de cette influence perturbatrice des organes les uns sur les autres; on les trouvera détaillées dans l'*Examen des Doctrines médicales* et dans notre *Traité de l'irritation et de la folie*, dont nous préparons une nouvelle édition.

Nous avons présentement à traiter les deux grandes questions de la volonté et de la liberté, parce qu'il est impossible qu'elles ne se rattachent pas aux organes supérieurs de l'intelligence.

Volonté. — Vouloir est assurément un acte de l'intelligence. C'est le moi qui dit : je veux. Il ne peut donc le dire que lorsqu'il existe. La volonté est une expression du moi actif, puisqu'elle se traduit par *je suis voulant*. Elle n'appartient ni au moi s'accusant à lui-même son existence, ni au moi souffrant, à moins qu'elle n'exprime le vouloir de ne plus souffrir, par exemple quand on se suicide dans ce but; mais le plus souvent la volonté est un mode d'action du moi qui agit sur les corps extérieurs, sur les idées, sur les sentiments ou sur les instincts. On peut donc se reporter aux circonstances énoncées plus haut qui établissent l'existence du moi, et l'on verra que la volonté n'existe aussi que dans ces circonstances. Ce n'est pas tout : la volonté se manifeste à différents degrés d'intensité et de persévérance. Ce sont *ses qualités*. Eh bien ! ces qualités doivent dépendre des instincts et des

passions aussi bien que la fermeté, qui déterminent le moi à vouloir avec constance. Si les instincts et les sentiments sont forts, la volonté est énergique; si l'organe de la fermeté, qui est celui de la persévérance, est très développé, la volonté prend aussi de l'énergie, mais surtout elle acquiert de la persévérance et même de la ténacité, c'est-à-dire que, lors même que les passions cesseraient d'agir aussi vivement sur la volonté, ou si l'on veut sur le moi voulant, l'organe de la fermeté est là pour lui conserver son énergie; l'homme alors veut de sang-froid, presque aussi fortement que dans l'exaltation des instincts et des sentiments. Passons à la liberté.

Liberté. — C'est le moi qui, se considérant sous le rapport de l'action, ou le moi actif, dit : *je suis libre*. La liberté lui appartient donc aussi bien que la volonté, elle est un de ses modes d'action. La liberté est donc aussi limitée aux circonstances où l'existence du *moi* ne peut être contestée par la raison ; et ces circonstances sont encore celles que nous avons pris grand soin de déterminer. Notre démonstration pourrait s'arrêter là, car elle est complète, du moins d'après le système phrénologique; mais il peut être utile d'ajouter quelques réflexions sur les limites qui lui sont prescrites par l'organisation, et sur l'usage que nous faisons de la liberté.

Ces limites sont d'abord celles que nous avons vues imposées au *moi* lui-même et à la volonté, puisque la liberté ne peut exister tant que les deux facultés supérieures de l'intelligence, auxquelles se rattache le moi voulant, ne sont pas assez développées pour que le *moi* puisse se percevoir lui-même; tel est l'enfant naissant, tels sont les animaux.

De plus, la liberté est entraînée par les passions fortes qui entraînent ou séduisent le moi et même la volonté. Les philosophes et les jurisconsultes reconnaissent ce fait, et les juges absolvent souvent tel malheureux que son honneur outragé a conduit au meurtre.

Enfin, la liberté est à chaque instant paralysée par l'instance des premiers besoins; on la voit céder, avec la volonté, à la nécessité de la respiration, et de toutes les exonérations des grands viscères; mais il y a ici quelques remarques à faire. La volonté est forcée de se prêter, même avec énergie, aux efforts musculaires du vomissement, du ténesme, de l'exonération fœtale, tandis que la liberté y est étrangère, ou même gémit de pareille nécessité. Voilà des différences qu'il ne faut pas perdre de vue si l'on veut bien saisir le sens des mots.

La volonté, la liberté et le moi sont également suspendus par le besoin du sommeil et par toutes

les fortes irritations organiques; mais il n'est pas nécessaire de nous y arrêter.

Passons à l'usage que l'homme fait de sa liberté dans les circonstances les plus ordinaires de la vie. Cette matière est délicate, car l'homme est très jaloux de sa liberté; qui l'ose attaquer devient bientôt l'objet de la colère ou de l'ironie amère des psychologistes, soit religieux, soit profanes : expli quons-nous cependant.

Tout homme a l'amour-propre d'être libre, et il vous prouve à l'instant sa liberté en vous disant : « Je veux étendre le bras, et je l'étends; je veux le fléchir, et je le fléchis. Qui me soutiendra que je ne suis pas libre de me lever ou de rester assis, d'aller à droite ou à gauche? etc., etc. » Assurément l'homme est libre de faire tout cela, personne au monde ne peut le lui contester; mais à quelle modification cérébrale obéit-il lorsqu'il vous administre toutes ces preuves de liberté? Il agit sous l'influence prédominante des organes du moi et de la réflexion; il a pour but de montrer aux autres son moi libre, et il le montre en effet de la manière la plus victorieuse.

Mais en résulte-t-il que l'homme sera toujours aussi libre lorsqu'il n'agira plus dans le but de prouver sa liberté? Conclure à l'affirmative, ce serait montrer une grande ignorance des faits.

A quoi lui serviraient donc ses instincts et ses

sentiments? Ne sont-ils pas placés en lui comme autant de puissances destinées à lui faire faire de sa liberté un usage conforme au rôle qu'il joue dans le monde. Eh oui! sans doute ces puissances ont pour objet de déterminer sa conduite, et, quoi qu'il en dise, on le voit obéir à celles qui sont les plus exercées par l'exemple et l'éducation, à celles, en un mot, que les circonstances ont rendues prédominantes : c'est ce qui constitue les mœurs des nations, des sociétés, des corporations, des états et professions diverses. Malgré toute sa liberté, l'homme fait, pendant toute sa vie, ce que ces influences l'ont exercé à faire dans sa jeunesse ; il agit en vertu des habitudes qu'on lui a données; et tout en y obéissant il fléchit du côté où le poussent ses instincts et ses sentiments prédominants. Il obéit à une foule de maîtres invisibles, en s'écriant je *suis libre* et je *fais ce que je veux*, parce qu'il peut à chaque instant vérifier sa liberté dans l'exercice des petites choses. Fait singulier en apparence : l'homme est libre dans toutes les actions indifférentes ou de peu de conséquence; il ne l'est presque jamais dans les grandes choses, dans celles d'où dépend ordinairement son sort. Il voit, il savoure sa liberté dans le *modus faciendi* de toutes ses actions, car il est maître de diversifier tant qu'il lui plaît la manière de les exécuter, et il ne voit pas les tyrans auxquels il obéit lorsqu'il se trace un plan de conduite. Qu'il le dise

donc ; est-il libre de n'être pas ambitieux, colère, rusé, circonspect, avide de posséder, indifférent, affectueux, orgueilleux, bon. méchant, cruel, confiant, crédule, chimérique ? Dépend-il de lui de voir toutes les qualités d'un corps qui frappe ses sens, ou de n'en apercevoir que quelques unes; d'être attentif à toutes les circonstances d'un événement, ou de n'en saisir et de n'en retenir que la moindre partie?.....
« Non, sans doute, dira quelqu'un, avec la tentation d'appliquer à mon objection le titre usité d'*absurde ;* mais il est maître d'agir de mille manières différentes sous chacune des influences que vous venez d'énumérer ; car il ne tient qu'à lui de ne pas y obéir. »

Je répondrai : Sans doute il a cette liberté si ses organes du moi et de la volonté, auxquels tient cette faculté, sont vigoureux : mais, s'ils sont faibles, il ne l'a pas. Examinons d'abord celui qui les a faibles. Eh bien ! il ne sera vraiment libre que pour les actions indifférentes, mais il ne le sera pas pour les actes importants; il obéira successivement à toutes ses passions à mesure qu'elles deviendront prédominantes; à toutes les influences étrangères que les circonstances placeront sur sa route, et vous verrez, en examinant sa tête, si vous êtes phrénologistes, le plus parfait accord entre les organes de ses passions et les écarts de sa conduite; entre la faiblesse des instruments de l'intelligence, de la fermeté, et la mobilité de son caractère.

Parlons maintenant de celui dont le *moi* bien senti est muni d'une volonté forte et d'une fermeté incontestable. Croyez-vous que celui-là, s'il a bien calculé ses intérêts, s'amusera à essayer sa liberté dans l'exécution des actes qui doivent beaucoup influer sur son sort? Il s'en gardera bien; il fera d'abord choix, soit d'une profession ou d'une carrière quelconque, soit d'une femme; et dans ce choix il obéira rarement à un moi dégagé de toute influence passionnée et voulant être libre à tout prix, car les hommes sans passions sont rares, quoiqu'il en existe réellement; mais il obéira à un moi guidé ou par l'ambition, ou par la vanité, ou par le besoin d'avoir, ou par l'amour, etc. Sa carrière bien tracée, il s'en déviera rarement; tous ses actes seront calculés d'après des intérêts prédominants, et la liberté entière ne lui restera, comme au précédent, que pour les actions indifférentes ou d'un intérêt si minime, que ce n'est pas la peine d'en parler..... Je suis libre de prodiguer ma fortune, dira l'avare; mais il ne la prodiguera pas. Je suis libre d'être sage, fidèle, économe, s'écriera le prodigue, le libertin, à qui l'on reproche ses écarts, et je serai cela quand je voudrai; mais, s'il n'a pas d'organe qui puisse l'amener à changer de conduite, il n'en changera pas. Un écrivain ami des faits, bon logicien et ferme de caractère, pourrait prêcher le fanatisme et l'intolérance; assurément il en a bien la liberté;

mais, s'il est tel qu'il paraît, s'il n'est pas excité par l'ambition, la vanité, la cupidité, ou si sa conscience résiste à ces impulsions, il ne chantera pas la palinodie; vous pouvez en être certains. De même aussi l'auteur fanatique, intolérant, déclamateur, sophiste par sa nature, et porté, comme ils le sont tous, à dénaturer les faits, ne deviendra jamais un logicien sévère, esclave des faits bien démontrés, quoiqu'il puisse vous sembler libre de se donner un si beau rôle. Si vous voyez un enthousiaste revenir de ses erreurs, c'est que son organisation lui permet de reconnaître la vérité qui lui est montrée par d'autres, ou de la découvrir lui-même dans les faits, chose dont on a parfois des exemples.

En un mot, les grands intérêts ou les grandes passions guident le moi et l'entraînent, avec la volonté et la liberté, pour tous les actes importants de la vie de l'homme; de sorte que la liberté ne nous reste pleine et entière que pour les actions de peu d'importance, ou qui du moins nous paraissent telles.

Supposera-t-on, pour répliquer, car on tient à faire des répliques, qu'un homme peut s'aviser d'entreprendre de prouver à tout venant sa liberté en changeant plusieurs fois de conduite et même d'état, comme ce personnage de la Henriade qui

..... Prit, quitta, reprit le silice et les armes?

Alors nous répondrons que cet homme n'est pas

sage, et si sa tête est mise à notre disposition, nous y trouverons l'inconstance, le défaut de jugement et de conviction, avec quelques sentiments prédominants, qui pourront être d'une excellente espèce, mais qui, n'étant pas secondés, n'auront pu rien produire de bon. Supposons que, pour user de sa liberté, un homme veuille absolument faire des choses auxquelles répugne son organisation cérébrale, il les fera mal, et je le plains s'il est le seul à ne pas s'en apercevoir. Cet individu ne pourra qu'être rangé par le sage au nombre des fous, et la phrénologie trouvera encore l'explication de son entêtement irréfléchi dans la conformation de son encéphale.

On a dit en politique que la liberté est la faculté de faire ce que la loi ne défend pas; on peut la définir en morale, le pouvoir de faire ce que les facultés intellectuelles, sentimentales, instinctives et les intérêts qu'elles ont créés ne défendent pas. Quant aux modes d'exécution des actes qui ne peuvent y porter une atteinte grave, dans ces deux cas, assurément la liberté nous reste, et nous en usons largement. S'il en était autrement, si nous usions toujours capricieusement chaque jour de notre liberté, il n'y aurait point de loi pour la conduite des hommes, et la phrénologie ne les expliquerait pas avec succès, comme elle le fait déjà, quoique cette science ne soit encore qu'à son berceau.

En résumé, la *volonté* est attachée au moi, et les passions et l'organe de la fermeté lui donnent ses qualités. La *liberté* est attachée au moi, et le moi en use plus ou moins suivant la force de l'intelligence, des sentiments et des instincts : l'*intelligence* est un signe qui rappelle l'action de tous les organes de rapport, considérés dans leur ensemble : elle est d'autant plus forte que les organes de la comparaison et de la causalité sont plus développés et plus exercés.

Il nous reste à chercher le sens du mot raison, qui sert aujourd'hui de base à un système entier de philosophie.

De la raison. — M. Cousin, que nous prendrons pour guide dans cette philosophie où il a jeté tant d'éclat, a dit, dans ses Réflexions sur l'ouvrage posthume de Maine de Biran, travail postérieur à son fameux cours, fait à la Faculté des sciences :

« La conscience est un phénomène triple où *sentir*, *vouloir* et se *connaître* se servent de conditions réciproques et composent la vie intellectuelle tout entière....... Connaître est un fait distinct *sui generis*. Qu'on nomme cette faculté entendement, intelligence, *raison*, elle est élémentaire. »

Examinons d'abord la définition de la conscience, à laquelle on donne trois éléments.

Sentir est ici pris dans un sens trop vague : nous avons prouvé qu'on sentait sans se sentir soi-même,

c'est-à-dire sans conscience. Il est inutile d'y revenir. On voit assez que sentir, en général, ne peut être un des éléments de la conscience. Mais lorsqu'on arrive à savoir ou à connaître que l'on sent, la conscience existe, parce que l'on se sent soi-même. Nous adoptons donc *se sentir* au lieu de *sentir*, en général, comme premier élément de la conscience.

Vouloir, avons-nous dit, n'est autre chose que le moi voulant l'action du soi sur l'extérieur, ou la cessation de l'action de l'extérieur sur soi. Vouloir est donc en effet un autre élément de la conscience.

Se connaître doit être restreint, car nous ne pouvons nous connaître que sous certains rapports : si les philosophes veulent dire, croire que le moi est distinct du cerveau, je ne les comprends plus. Je substituerais, pour m'entendre moi-même, *avoir la conscience de soi*, de sa personnalité; ce qui veut dire tout simplement, avoir le moi ou se sentir. Deux des éléments de la conscience, *sentir*, changé en *se sentir*, et se *connaître*, se confondent donc en un seul qui se rend par ces seuls mots, *avoir le moi*, et le troisième élément, *vouloir*, ne représente, comme nous l'avons prouvé, que ce même *moi voulant*, mais plus ou moins *libre* dans l'exécution de sa volonté.

Passons au *connaître* de l'auteur, qui est pris,

comme on voit, dans toute sa latitude. C'est la *raison*, suivant M. Cousin, qui a bien droit assurément de blâmer Maine de Biran d'avoir confondu la connaissance avec la volonté. Or ce même moi qui s'accuse (s'il ne se connaît pas) est aussi la faculté qui accuse l'existence et l'action de tous les objets de la nature, et l'on ne peut entendre autre chose que cela par le mot connaître, pris dans la plus grande extension possible.

Connaître, pris ainsi, est donc un signe qui ne représente autre chose que le moi s'appliquant en même temps et à soi et à tous les objets dont la connaissance est possible.

Le mot connaître, toujours employé dans ce sens, ne représente donc que l'action des deux facultés supérieures de l'intelligence.

Mais connaître est-ce le bien-être raisonnable? En d'autres termes la connaissance est-elle la même chose que la raison?

Pour résoudre cette question, il faut entrer ici dans quelques détails sur la connaissance, où ne pouvaient pénétrer les psychologistes, étrangers comme ils l'étaient à la phrénologie.

Il y a une foule de degrés dans la connaissance. Nous allons donc cesser de prendre ce mot dans sa plus grande extension. Ces degrés appartiennent tous assurément aux organes de l'intelligence; mais sont-ils tous attachés aux deux supérieurs

auxquels tient le moi, c'est-à-dire à la comparaison et à la causalité ? Examinons cette nouvelle question.

Il est certain que les organes de l'intelligence, considérés dans leur ensemble, connaissent ou font connaître les objets extérieurs avant qu'ils aient fait sentir le moi chez l'enfant, et sans jamais le faire sentir chez les animaux, de bas étage du moins, car je ne veux rien dire de ceux qui se rapprochent de nous. Voilà un premier fait. La connaissance, en général, peut donc exister indépendamment du moi.

Un second fait, c'est que les organes supérieurs de cette intelligence ne peuvent connaître que ce qui leur est montré par les organes inférieurs ou des perceptions. Or, comme ces organes saisissent à différents degrés les attributs des objets, il suit que ces mêmes degrés doivent se retrouver dans la connaissance. Ainsi celui qui sent confusément les couleurs, qui confond ensemble les nuances voisines des corps colorés, n'a pas la connaissance des couleurs comme celui chez qui cette faculté est très développée. Il en est ainsi des formes, de la pesanteur, des sons, des événements, des positions respectives des corps. L'existence du moi ne suffit donc pas pour que la connaissance du monde extérieur soit complète.

D'autre part, comme la connaissance s'applique

également aux facultés dont nous sommes doués et aux signes avec lesquels nous les rappelons, nous pouvons la trouver différente, sous ce double rapport, chez les individus, suivant le degré de développement des instincts et des sentiments qui frappent l'intelligence, et suivant la force de celle-ci. Aussi voyons-nous des hommes qui se connaissent autant qu'il est possible et d'autres qui se méconnaissent d'une manière vraiment déplorable.

Puisque la connaissance existe à des degrés si variés, elle ne peut être la même chose que la raison; car le nom de raison ne peut être donné ni aux connaissances des individus vivants privés du moi (les tribunaux ne l'accordent pas à l'enfant), ni aux connaissances associées au moi, lorsqu'elles sont trop circonscrites, trop partielles ou trop confuses (on refuse la raison à l'homme ivre, à celui que domine une violente passion, au monomaniaque qui déraisonne sur un objet, quoiqu'il soit, comme on dit, très raisonnable sur le reste); si donc on veut que les mots conservent leurs sens, on conviendra que connaître et être raisonnable ne sont pas deux phénomènes identiques, et que, par conséquent, la connaissance ne doit pas être confondue avec la raison.

Qu'est-ce donc que la raison? Chacun la sent, et comme on la prend pour instrument des définitions, presque tous refusent de la définir.

Ne faut-il pas voir dans le mot raison ***le signe de la concordance des principales facultés de l'intelligence, avec des sentiments et des instincts dominés par les deux facultés supérieures de cette intelligence?*** Voilà une définition, discutons-la.

1° Nous disons la *concordance des principales facultés de l'intelligence*, parce qu'il n'est pas nécessaire que toutes existent pour que l'homme soit raisonnable : le sourd, l'aveugle, peuvent être raisonnables, pourvu qu'ils ne soient que l'un ou l'autre, car ils ne le seraient pas si la vue et l'ouïe manquaient en même temps. On peut aussi être raisonnable quoique l'on soit privé de l'odorat et du goût, manquassent-ils tous les deux à la fois. Le serait-on sans le toucher? L'observation n'a pas prononcé : nous pensons qu'on ne pourrait l'être.

2° Nous demandons, comme seconde condition de la raison, que les instincts et les sentiments soient actuellement dominés et bien jugés par la comparaison et la causalité, représentées par l'action du *moi* se sentant, voulant, souffrant et jugeant. Les enfants, les hommes ivres, les fous et les personnes dominées par une passion, auxquels on refuse la raison, prouvent la nécessité de cette condition.

Ces cas étant exceptés, la raison existera chez l'homme qui, doué d'un moi qui se sent libre (quoiqu'il n'use pas toujours de sa liberté), a des percep-

tions suffisantes pour bien juger les corps, les rapports des corps entre eux et avec lui-même, et la valeur des impulsions instinctives et sentimentales; c'est-à-dire qui ne se laisse pas séduire par ces impulsions, qu'il sent très bien, soit qu'elles appartiennent à l'état normal (passions), soit qu'elles viennent d'un état maladif.

Voilà l'explication de notre premier essai de définition. Nous en voudrions une plus courte, mais comment y parvenir lorsque le mot raison exprime des états et des rapports multipliés de nos facultés? Disons pourtant que le mot raison *exprime, en général, la domination du* MOI *sur toutes les facultés de l'homme convenablement développé.* Si cette nouvelle définition paraît trop large, on trouvera les moyens de la restreindre dans les explications qui précèdent; mais elle suffit, en attendant mieux, pour nous démontrer que la raison appartient aux deux organes supérieurs de l'intelligence, agissant simultanément, et que par conséquent la phrénologie nous en donne l'explication beaucoup mieux que tous les systèmes de philosophie.

DES ABSTRAITS.

Les abstraits sont de diverses espèces; nous allons vous les rappeler en peu de mots. 1° Les attributs des corps, les couleurs, les formes, les dimensions, les odeurs, les saveurs, les bruits, l'arrangement



ou disposition, peuvent en être séparés, c'est-à-dire qu'on peut y penser sans penser aux corps où on les a perçus ; premier genre d'abstrait. L'opération qui fait cette séparation s'appelle faculté d'abstraire ou abstraction. Elle nous fait concevoir chaque attribut comme pouvant appartenir à plusieurs corps ; alors l'attribut a perdu sa substance, c'est un abstrait. On le désigne encore, dans le langage ordinaire, par le nom d'abstraction ; ce n'est manifestement qu'une manière d'être de notre système nerveux cérébral, et cependant, dans le langage, ces abstraits sont mis en action comme des corps. 2. Ce qui se fait pour les perceptions se fait aussi pour les instincts et les sentiments. Je vois un mets qui excite mon appétit, un objet ou une scène qui m'attendrit, qui m'irrite, me fait aimer, haïr, m'enorgueillit, m'humilie, me fait désirer la possession, l'éloignement, etc. Si j'exprime ce que j'ai senti par les mots faim, compassion, convoitise, amour, haine, fierté, espérance, etc., il est évident que ces mots ne représentent que moi, sentant ou éprouvant des émotions, des désirs, des haines, des aversions, en un mot des sentiments ou des instincts quelconques ; eh bien ! j'abstrais, c'est-à-dire je sépare de moi tous ces sentiments, je les considère hors de moi et des autres ; je leur enlève ainsi la substance, c'est-à-dire la matière qu'on nomme aussi le concret, et j'en fais ce qu'on ap-

pelle en philosophie des abstraits ou des abstractions; par le langage, je fais ensuite agir ces abstraits comme des concrets, ainsi que vous l'avez vu précédemment.

3° On agit de la même façon sur les facultés réflectives; voici comment : je compare deux perceptions, et je reconnais leurs ressemblances et leurs différences; j'agis ainsi par rapport à mes instincts et à mes sentiments. Je considère ensuite ces opérations que je viens de faire, et que j'appelle comparaison, jugement, induction, etc., comme hors de moi ; je leur ôte ainsi la substance, la matière, qui est celle de mon système nerveux ou le concret, et j'en fait autant d'abstraits qu'on appelle aussi, mais moins proprement, abstraction; et toutefois, par le langage, je les fais agir comme des concrets.

4° C'est moi, homme, assemblage de molécules matérielles, qui ai fait ces comparaisons, qui ai porté ces jugements, etc.; en le faisant, j'ai senti que c'était moi qui le faisais et non un autre : il est évident, il est prouvé par l'observation faite sur les autres, que c'est mon cerveau, dans des conditions données, qui a fait tout cela; cependant je sépare l'action par laquelle je l'ai fait, de mon cerveau qui l'a fait, j'ôte la substance, le concret à mon acte intellectuel, pour en faire un abstrait sous le nom de *moi*; et ce moi, que je traite ou que je fais agir comme

un concret, c'est-à-dire avec les mêmes verbes et les mêmes épithètes, est mis en action sur la matière de mon cerveau, comme s'il en était le principal ou l'unique moteur. Il y a même des philosophes qui font agir le moi sans cerveau ; mais c'est trop fort.

Voilà les principaux modèles des abstraits, tous les autres s'y rapportent ; mais on y trouve des différents qui doivent fixer votre attention.

Si nous portons nos regards sur les objets de nos perceptions, nous verrons qu'on en fait à chaque instant des collections que l'on désigne par un signe qui devient aussitôt un abstrait. Ces abstraits secondaires, qui sont nombreux, et qui sont faits avec les abstraits primitifs, extraits des perceptions, sont communément appelés *noms collectifs ;* ainsi les hommes, pris tous ensemble, sont appelés l'*homme*, l'*humanité* ; les animaux sont dits l'*animal*, la *bête*, la *brute*, et chaque espèce a son nom collectif particulier, tels que le *quadrupède*, l'*oiseau*, le *reptile*, etc. Une collection d'hommes administrant est dite *administration*, mot qui s'applique également aux actions de ces hommes ; une portion de territoire peuplée est appelée province, département ; et l'on dit royaume, empire, république, si l'on y renferme la notion du gouvernement ; la masse des juges prend le nom de magistrature ; dans le mot justice, qui représente originairement une manière

d'être du cerveau, se trouvent confondus les actes des juges, leurs personnes et celles de tous leurs agents ; une troupe d'hommes armés est un régiment, et plusieurs régiments sont désignés par le signe collectif armée. Plus d'exemples seraient superflus; si nous en avons tant donné, c'est que nous voulions vous faire remarquer deux choses : 1° que ces noms collectifs sont des abstractions, puisque tous les individus en particulier sont soustraits à l'attention, afin qu'elle reste fixée sur la masse ou, si vous voulez, sur le signe qui les embrasse, et qu'avec les individus disparaît nécessairement tout le concret; 2° que toutefois ce concret est très facile à retrouver lorsque l'on fait agir ces abstraits avec des verbes et des adjectifs, parce que les auditeurs et les lecteurs ne perdent jamais de vue les masses d'êtres vivants, hommes ou animaux, qui ont servi à former ces abstraits; tandis que les abstraits, qui sont faits avec les actions du cerveau, ne peuvent être découverts par le public qui ignore l'anatomie et la physiologie où l'on en a puisé les éléments.

On a aussi fait des abstraits avec des corps inanimés, et cela rentre encore dans les abstraits provenant de nos perceptions; ainsi l'on fait une bibliothèque avec des livres, un domaine avec des champs et des bois, une ville avec des maisons rassemblées, un magasin avec différents objets qu'on a mis en dépôt dans une enceinte, etc. ; mais ces abstraits col-

lectifs donnent encore moins de prise aux déceptions du langage, attendu que personne ne peut s'y tromper, et que l'attention de l'auditeur ou du lecteur peut encore moins ici être distraite du concret, que lorsqu'il s'agit d'êtres vivants chez qui la matière est presque toujours confondue, par l'ignorance, avec les actions ou les fonctions.

Si j'examine un corps se mouvant, je puis abstraire le corps et ne penser qu'au mouvement, j'en fais donc un abstrait. Si les mouvements qu'exécute ce corps sont toujours les mêmes, s'ils sont constants, je forme les signes abstraits, *constance*, *régularité*, que je considère comme agissant sur les corps. Lorsque je veux marcher droit vers un but, je trace ou je suppose une ligne droite, je la nomme règle ; eh bien ! je suppose que les mouvements des corps sont assujettis à une pareille règle, et je dis que ces mouvements sont réguliers, c'est-à-dire qu'ils suivent une règle ou ligne toujours la même.

J'appelle loi ma volonté en vertu de laquelle, moi ou tout autre, suit une pareille règle; j'en fais ensuite l'application aux mouvements que j'observe chez les corps animés ou bruts, et je dis qu'ils sont assujettis à une loi, à des lois. Les lois sont donc par moi séparées des corps et préposées à leurs mouvements. Ce sont des abstraits.

J'ai le sentiment de ma force agissant sur un corps pour le faire mouvoir. Cette force est donc

pour moi la cause qui fait mouvoir ; c'est le mot ou signe convenu ; alors je l'applique à un corps qui en fait mouvoir un autre, et je dis que le premier possède une force qui fait mouvoir le second. Je crée ainsi l'abstraction *force* que j'érige en cause de mouvement, et j'en vois de pareilles en action sur tous les corps. Oubliant donc que ces forces et ces causes ne sont que des manières d'être de mon système nerveux cérébral, je les fais agir comme des corps, avec les mêmes verbes, les mêmes adjectifs, et je dis que des forces sont en action sur les corps, que ces forces sont des causes qui produisent des effets. J'abstraits même les effets des corps où je les aperçois, et j'en fais, toujours par le même artifice, des forces et des causes ; et si je veux les mettre en action et les qualifier, je me sers des mêmes verbes et des mêmes adjectifs ou attributs que j'applique au corps, je dis : cet effet est grand, petit, continu, interrompu, simple, multiple, puissant ; ou bien, si j'en ai fait une cause, cette cause repousse, retient, marche, s'arrête, etc.

Quand j'agis, je sens que je puis agir comme ne pas agir. De là la notion du *pouvoir*, car il y a autant de substantifs que de verbes dans les langues. Ce pouvoir s'appelle aussi *puissance*. Ces deux signes s'emploient dans deux sens : tantôt ils expriment le simple fait du pouvoir ou de la puissance, qui est prouvé par l'action, car on peut toujours faire

ce que l'on fait; tantôt on s'en sert pour signifier que l'on est maître de faire ou de ne pas faire. *Quos ego*, je *pourrais*, disait Neptune aux vents rebelles; mais j'aime mieux ne pas faire ce que je me proposais, et faire autre chose.

Voilà le pouvoir ou la puissance vue comme signe d'une notion primitive que l'homme doit à son organisation; eh bien! je la sépare de moi, de l'homme, et j'en fais un abstrait ou une abstraction, que je traite comme un corps, soit animé. soit inanimé, car je lui en donne la plupart des attributs; et voilà la puissance qui tantôt est synonyme de force, tantôt produit la force ou est produite par elle, selon les intentions du parleur ou de l'écrivain.

Avec la force et la puissance on peut aller fort loin: un effet me frappe, j'en découvre la cause ou la force productive; mais cette cause se trouve l'effet d'une seconde; cette seconde d'une troisième et plus forte et plus élevée. Je peux remonter ainsi à une cause première, et l'appeler aussi force, pouvoir, puissance, car toute cause est force, et toute force peut produire puisqu'elle produit.

Il me faut toute mon intelligence pour découvrir une partie des causes et des effets, pour voir les rapports qui les lient, pour sentir la régularité, l'ordre, l'harmonie qui existent dans les phénomènes de la nature. Mais enfin, je parviens à en acquérir une faible notion, parce que j'en ai le modèle en moi,

puisque je tiens moi-même, à raison de mon organisation, à mettre de la succession, de l'ordre, de l'harmonie dans mes œuvres. Retrouvant donc dans la nature ce que je sens en moi sous ces divers rapports, j'en conclus, car j'ai aussi la faculté inexplicable de conclure, de déduire et d'induire; j'en conclus, qu'une intelligence semblable à la mienne a produit cet enchaînement de causes et d'effets, cet ordre, cette harmonie; et comme je ne puis pas la séparer de la force, de la puissance, je prononce que la force ou la puissance qui a tout produit et qui produit encore, ou du moins qui conserve, est intelligente comme moi.

Je me dis en même temps que ce n'est pas moi qui l'ai produite, cette intelligence toute-puissante qui me ressemble; j'en conclus que c'est elle qui m'a produit et qui m'a fait sur son propre modèle.

Il est évident qu'une fois que Dieu a été comparé à l'homme sous le rapport de l'intelligence, l'homme aura de la tendance à le comparer à soi sous tous les autres rapports. Ainsi, puisque notre intelligence ne peut agir qu'avec un corps, il faudra nécessairement que Dieu ait un corps, des nerfs, des muscles, et toutes les facultés que nous appelons chez nous cérébrales.

C'est effectivement ainsi que toutes les religions nous représentent la divinité. Sans cette copie de l'homme, les théosophes n'auraient pu rien faire de

la notion de Dieu ; il leur fallait en effet des verbes et des adverbes pour le faire agir ou sentir à différents degrés, des adjectifs ou attributs pour le qualifier, et ils n'en pouvaient trouver d'autres que ceux qui conviennent à l'homme, à moins qu'ils n'employassent ceux qui servent pour signifier l'existence, l'action ou la passion des animaux ; ce qu'ils ont fait quelquefois, ce que même n'ont pu éviter les catholiques, qui se croient les plus subtiles des religionnaires, puisque, sur les trois personnes de la Trinité, ils en ont assimilé deux à des animaux, et qu'il leur a fallu emprunter aux oiseaux des ailes dorées pour faire voltiger les anges ou leur donner la faculté de franchir l'espace.

Aujourd'hui les philosophes aspirent à un degré de raffinement bien supérieur à celui des catholiques les plus orthodoxes; car ils s'abstiennent de définir la cause, la force ou puissance première, autrement que par l'indication de ses effets, de ses œuvres ; toutefois, ils ne peuvent s'affranchir, dans cette définition, du tribut que l'homme est forcé de payer aux perceptions sensitives; puisque, ainsi que nous l'avons prouvé plus d'une fois, on ne peut faire agir une cause, une force, une puissance quelconque, qu'avec les verbes, les adverbes et les adjectifs ou attributs qui conviennent aux corps, et qui ont été faits pour rendre les actions et les passions des corps. Or, tous les corps de la nature, ani-

més et inanimés peuvent leurs fournir les expressions ou signes qui rappellent l'action ; mais il n'y a que les hommes et les animaux qui puissent leur fournir celles qui représentent les passions. Les philosophes les plus spiritualistes n'ont donc pu parler de Dieu qu'en lui donnant les attributs du corps, dès qu'ils n'en ont pas fait un simple phénomène de conception.

De ce qui précède je conclus que tous les abstraits sont modelés sur les concrets, et que ce qu'on appelle le spirituel est un phénomène de perception, de sentiment, ou de notion; car, dès qu'on l'a sorti du sentiment ou de la notion pour l'exprimer, on s'est trouvé forcé de le revêtir des formes du concret. Mais voici une remarque importante.

Lorsque je sens en moi la notion de cause ou toute autre, les sentiments de vénération, de respect, d'adoration, d'admiration, d'étonnement, d'estime de moi, je ne trouve point d'expression qui rende cela. C'est ce qui arrive surtout dans l'adolescence, et tout aussi bien au penseur qu'à l'artiste, tout aussi bien à l'amant qu'à sainte Thérèse ou à sainte Marie-à-la-Coque, tout aussi bien au poëte passionné qu'à l'auteur des *Oraisons jaculatoires*, etc. Cependant, dans cet éréthisme, les mots surabondent, le langage est prolixe, et il doit l'être, car l'enthousiaste ne trouve jamais avoir assez exprimé ce qu'il sent. Après la métaphore la plus outrée, il

en cherche une autre; il les entasse sans ordre, sans mesure; et lorsqu'il a cessé de parler, il lui reste encore, ce lui semble, beaucoup plus à dire qu'il n'a dit. C'est que le sentiment, loin de s'épuiser par l'expression, s'est fortifié. Il en est ainsi de la notion pour celui qui cherche à formuler par des mots toutes celles qui se développent en lui par l'observation et la méditation.

Eh bien! voilà, suivant nous, ce qui contribue à maintenir le spirituel, produit d'abord par l'ignorance : ce qui reste de sentiment et de notion après qu'on a épuisé l'expression, ne trouvant plus de signes qui lui correspondent dans les attributs et les actions des corps, se place ou est placé par le moi au-dessus de ces corps. Tels sont le sentiment de la personne ou du moi qui s'y pose le premier; les notions de cause, de puissance, de durée, d'espace; les sentiments d'amour, de haine, etc., que nous venons d'indiquer; tout cela restant inexprimé, incomparable, est considéré comme ne tombant point sous les sens, est mis au-dessus des corps, qui seuls y tombent, et considéré comme substance à part, esprit.

Voilà le charme; mais il n'existe que pour celui qui l'éprouve, et non pour tous les hommes : l'expérience le démontre. Le froid observateur, muni des connaissances du naturaliste, et qui est aussi propre à observer qu'à sentir, arrive, et prenant le cerveau

à l'état embryonnaire, pour le suivre dans tous les âges et dans tous les accidents de la vie, il démontre que tous les phénomènes d'instinct, de sentiment et d'intelligence, sont en raison directe des différents états du cerveau. Il fait plus : il applique ses facultés de comparaison, de causalité et d'induction, à tous les faits qu'il vient de constater; et il prouve que ces trois genres de facultés sont des actions de ce même cerveau, agissant de concert avec d'autres appareils organiques.

Comment le réfuter? Les spiritualistes, qui ont voulu raisonner et non injurier, n'ont employé pendant long-temps que la notion de *substance.* Ils ont dit : La substance qui sent et qui pense ne peut pas avoir de parties, c'est-à-dire être matérielle.

On leur demande aujourd'hui où ils ont pris la notion de substance; il est évident que c'est dans la matière *substans, substratum*, et les voilà ramenés aux perceptions sensitives, car ils ne peuvent trouver un *substratum* immatériel. En effet, ils donnent un *substratum* à ces perceptions. Mais comment le donnent-ils? En l'assimilant à la matière..... Ont-ils recours à la personne, au sentiment du *moi* pour en faire leur *substratum?* L'observation vient rattacher le moi à une portion du cerveau. Comment l'en séparer? Sera-ce en lui donnant un *substratum* non matière? Mais c'est une supposition, et encore une supposition empruntée à la matière, puisque ce

substratum ne peut être défini qu'avec des mots représentatifs des corps. Où donc est le refuge des spiritualistes?..... Il est dans le sentiment. C'est, en effet, là qu'ils se rallient en protestant qu'un sentiment plus fort que la démonstration les oblige à préposer une substance qui n'est point matérielle à tous les phénomènes dont la matière offre l'étonnant spectacle.

Les psychologistes modernes répètent sans cesse, par écho, car ils ne trouvent rien de plus fort à dire, que le sentir, la pensée, le moi, la volonté, la liberté, l'émotion, la passion, la notion, l'induction, en un mot tous les phénomènes intellectuels et moraux, ne tombent pas sous les sens, et que, par conséquent, ils ne sont pas matériels. J'avoue que cet excès de simplicité niaise m'ennuie beaucoup. Qui jamais a prétendu que les phénomènes fussent de même nature que les corps? Nous percevons les corps et en même temps les phénomènes qui s'y passent. Prouvez-nous que ces choses qui viennent d'être nommées ne sont pas des phénomènes nerveux? Vous n'avez que cela à faire, mais vous n'y réussissez nullement en nous disant que ce sont des substances, ou bien en nous affirmant que c'est une substance non nerveuse qui les produit en se servant de la substance nerveuse. Si encore vous entrepreniez de nous démontrer que c'est un impondérable qui les produit par le moyen de la substance

nerveuse, ce serait nous dire quelque chose, et nous pourrions vous répondre que l'impondérable frappe nos sens comme un corps. Mais lorsque vous entreprenez de créer une substance qui ne peut frapper aucun de nos sens, et lorsque vous n'avez, pour la constituer telle, d'autre moyen que d'appliquer aux phénomènes les verbes et les adjectifs par lesquels tout le monde fait agir les corps, nous ne pouvons plus nous entendre; car, en appelant un phénomène substance agissante, vous ne le transformez pas en substance agissante, vous faites une figure, et rien de plus. Surchargez, tant qu'il vous plaira, le moi ou l'intelligence d'épithètes empruntées aux corps; dites, par exemple, que le moi est *actif*, *simple*, que l'intelligence est *pure*, *grande*, *belle*, *sublime*, etc., etc., vous n'aurez pas pour cela érigé ces phénomènes en substances non corporelles, puisque le nom de substance ne peut convenir qu'à des corps, et qu'il n'y a que des corps qui puissent être actifs, simples, purs, grands, etc. Vous n'aurez fait que des métaphores plus ou moins poétiques. Il n'en sera pas moins certain que l'intelligence et ses différentes manifestations, sont des phénomènes inexpliqués de l'action nerveuse, et qu'on ne les explique point, en les attribuant à un principe non nerveux, puisque, encore une fois, le principe, mot emprunté aux corps aussi bien que substance, les assimile mal à propos

à la matière. Mal à propos... Oui, sans doute, car la matière et les phénomènes qui s'y passent sont deux ordres différents de choses. Ils sont si différents, que les organes qui perçoivent les corps, chez nous et chez les animaux, ne sont pas ceux qui en perçoivent les changements. De même aussi nos émotions, en vertu de ces perceptions, ne sont pas la même chose que ces perceptions. Ce sont d'autres phénomènes attachés à d'autres organes, et variant infiniment dans la chaîne anthropo-zoologique. Nous conjurons les personnes qui sont faites pour réfléchir, et non pour déclamer, de vouloir bien méditer sur le sujet dont il serait superflu de les entretenir plus long-temps.

Ainsi, voilà les psychologistes sans moyen de démonstration, et réduits à dire aux autres : « Je sens cela, et j'en suis convaincu, quoique cela n'ait jamais été démontré ni à moi ni à personne au monde. »

Il y a donc deux grandes fractions dans la société : 1° celle des hommes qui n'éprouvent la conviction que par la démonstration ; 2° celle des hommes à qui le sentiment suffit, et qui repoussent ou dédaignent les preuves.

Nous n'aurions pas traité la question à fond si nous négligions un argument aujourd'hui très usité parmi les spiritualistes. « Vous faites une hypothèse ou supposition, disent-ils aux observateurs, quand,

de l'accord parfait des divers états du cerveau avec les phénomènes de l'intelligence, vous concluez à la production de ces phénomènes par le cerveau. Il n'y a que parallélisme, pure coïncidence d'un cerveau agissant avec un esprit ou une âme sentant et pensant. Sans doute, il y a rapport, avouent quelques uns; mais il n'y a pas production, car le composé matériel ne saurait jamais produire le simple spirituel. Il faut au sentiment, à la conception, à la pensée, en un mot, un *substratum* spirituel, comme il faut au cerveau un *substratum* matériel. L'un et l'autre ont une existence indépendante; et soutenir le contraire, c'est avancer une hypothèse, et une hypothèse *absurde.* »

Le mot absurde, qui est une injure, se trouve souvent dans la bouche des philosophes de toutes les sectes. N'en tenons aucun compte, et examinons l'objection. Vous verrez que la phrénologie nous en donnera l'explication.

En disant à leurs adversaires que c'est par hypothèse qu'ils affirment que le cerveau produit la pensée et le sentiment, les spiritualistes usent de représailles; ils rétorquent l'argument des matérialistes qui leur ont reproché, il y a long-temps, de supposer inutilement une cause spirituelle, lorsqu'il s'en présente une matérielle, avouée par les sens et la raison. Le reproche d'hypothèse les tourmentait: ils se sont soulagés en le rétorquant. Ce sentiment

est naturel ; mais sur quoi fondent-ils ce renvoi du reproche à eux adressés ? Sur ce que la pensée est simple, et le cerveau composé, et sur l'impossibilité, suivant eux, de faire résider le sentir, la pensée, plutôt dans une molécule ou un atome matériel du cerveau que dans un autre ; d'où résulte, toujours d'après leur logique, la nécessité de mettre la pensée ailleurs que dans le cerveau, sauf à se taire sur les causes en vertu desquelles, ou sur la cause, si l'on aime mieux, en vertu de laquelle il y a parallélisme et coïncidence si parfaite, entre les différents états du cerveau et ceux de la pensée ; car, comme disait Descartes, si l'homme connaissait le lien de la matière et de l'esprit, il saurait tout ; il serait un dieu.

Pourquoi disent-ils que la pensée est simple ? Une telle allégation n'a pas de sens, puisque la pensée n'existe point comme substance, mais existe comme phénomène de la substance nerveuse. Nous pourrions donc nous dispenser de toute autre réponse. Cependant, voyons. Le signe ou mot *simple* est encore puisé dans la perception. Nous qualifions un corps de simple, pour le comparer à ceux qui nous ont frappés comme multiples ou composés ; mais si nous analysons le corps, qui nous a paru simple au premier abord, nous le trouvons composé et multiple. Les chimistes qui s'occupent de la composition des corps

n'en admettent de simples que provisoirement, et nul d'entre eux n'oserait assurer que les corps auxquels ils conservent encore le titre de simples ne seront pas un jour trouvés complexes. Nous n'avons donc de la simplicité qu'une notion purement relative : on ne sait même pas jusqu'à quel point la simplicité est attribuable aux forces premières qui frappent nos sens comme des corps, et au-delà desquelles nous ne voyons plus rien, tels que l'électricité, le calorique, le magnétisme polaire. C'est pourtant sur cette notion, encore si imparfaite de la simplicité des corps, que les spiritualistes se fondent pour établir la simplicité de leur substance spirituelle, qui, pour l'observateur, n'est et ne saurait être autre chose qu'un phénomène inexpliqué de l'action du système nerveux ; ou, si l'on aime mieux, que ce système agissant d'une façon inconnue, sous l'influence des impondérables cités qui le parcourent incessamment.

Mais les spiritualistes répèteront encore à cette occasion ce qu'ils ont déjà dit : « Nous obtenons cette notion de simplicité de l'esprit, ou substance immatérielle, par l'induction des faits que nous observons chez l'homme, comme nous obtenons la notion de la substance matérielle. » La réponse a déjà été faite : la substance matérielle est contenue comme induction dans la perception des attributs des corps ; la substance spirituelle n'est conte-

nue ni dans les perceptions des corps, ni dans les sentiments, ni dans les instincts, dont l'existence n'implique que celle d'un système nerveux vivant et agissant. Mais, diront les spiritualistes, nous l'y trouvons, nous. Que répondre? Il n'y a qu'une seule chose à dire : les spiritualistes et ceux qu'ils nomment matérialistes tirent des conclusions différentes des mêmes faits.

On demandera maintenant pourquoi ces conclusions sont différentes. Eh bien ! si nous avons recours aux observateurs phrénologistes, voici ce qu'ils nous répondront : « Chez les spiritualistes, les sentiments de vénération, de merveilleux et d'idéalité l'emportent sur les organes de perception et de la causalité. Nous pensons que les faits n'ont pas pour eux autant d'importance que les sentiments, et que les rapports de cause à effet ne sont pas assez saisis par leur intelligence (1). » Quant aux matérialistes, les mêmes physiologistes nous diront : « Pour eux, les faits font la loi, et leur organe de causalité s'exerce plus efficacement sur les rapports de cause à effet qui existent entre les faits, parce qu'il se trouve, comme ceux des perceptions, bien développé et suffisamment exercé. »

Demandons-leur encore si les prétendus maté-

(1) Dans cette réponse on se tait sur la ruse et sur l'intérêt personnel, qui sont souvent les principaux mobiles des spiritualistes.

rialistes sont dépourvus des sentiments supérieurs, et vous les entendrez répondre que l'homme, pour être complet, doit posséder ces hauts sentiments, et que, loin de faire obstacle aux actions de l'organe des causes, ces facultés l'aident puissamment, pourvu que les organes des perceptions soient assez développés et assez exercés pour fournir des faits abondants à l'intelligence. Mais les phrénologistes ajouteront que si les organes perceptifs des faits sont déprimés en même temps que celui de la causalité est énorme, l'homme sera possédé de la manie de tout expliquer, et que, faute de faits réels pour servir de causes, il sera entraîné, comme malgré lui, à se servir de faits supposés, quel que puisse être d'ailleurs le développement des sentiments supérieurs et de l'idéalité.

Quant aux hommes chez qui la causalité sera faible, ils obéiront nécessairement aux impulsions qui leur seront données, c'est-à-dire qu'ils admettront les causes que des intelligences plus fortes leur auront présentées pour l'explication des faits. Après cela, s'ils ont peu d'étude ou d'intelligence, ils ne pourront jamais réformer leurs croyances. Si, au contraire, ils ont beaucoup d'étude de faits, et pas trop de sentiments qui les portent à la terreur et à la vénération, de croyants ils deviendront sceptiques, et n'auront pas de plaisir intellectuel plus vif que celui d'ébranler les convictions et de déconcerter les croyances.

DIX-NEUVIÈME LEÇON.

6 JUILLET 1836.

CONSIDÉRATIONS SUR QUELQUES FAITS GÉNÉRAUX RELATIFS A L'ACTION DES ORGANES.

Messieurs,

Ayant terminé la revue des organes, nous allons vous présenter quelques faits sur leur action. Nous allons prendre l'homme tout formé maintenant, tandis que, dans le commencement, vous vous rappelez que nous l'avons pris à l'état d'embryon.

Première proposition. — Le cerveau n'agit pas de manière à produire toutes les facultés que nous avons étudiées, à moins d'excitations extérieures (1).

(1) Il faut d'abord supposer l'état de vie, sans lequel le cerveau n'agirait point. Le cerveau et tout l'appareil nerveux une fois développés, sont maintenus dans l'état de vie par les impondérables qui les pénètrent, les parcourent dans toute leur étendue, leur donnent la faculté d'exciter le mouvement dans les autres tissus, et mettent ceux-ci dans le cas de s'assimiler la nourriture. Plusieurs auteurs pensent que l'agent électrique, dit électricité, est ce principe par excellence, et que les autres forces impondérables, le calorique, qui produit la lumière, le magnétisme terrestre, n'en sont que des produits ou des formes, ou des modes différents de manifestation.

Les excitations extérieures viennent de tous les corps de la nature qui impressionnent les sens. La perception ayant lieu, le cerveau est excité; alors l'organe qui doit réagir sur l'impression et sur

La question n'est pas résolue; mais on sait qu'il y a chez l'être vivant deux sources d'impondérables : 1° la pénétration directe dans le tissu nerveux de ces principes, répandus dans la nature; 2° le dégagement qui s'en fait continuellement dans les décompositions de chimie vivante ou organique, dans les fluides circulants mis en rapport molécule à molécule, ou atome à atome avec les solides. Quelques philosophes demandent qu'on leur explique comment un animal qui a cessé de vivre tout-à-coup par une décharge électrique, n'offre plus ni sentiment ni mouvement, quoiqu'on ne puisse découvrir, dans son cadavre, aucune altération de structure. Il est incontestable que cette immobilité provient de ce que l'appareil nerveux a perdu l'aptitude à modifier l'impondérable, qui le pénètre et le parcourt encore pendant quelque temps, de manière à ce qu'il puisse servir à la vie.

Le système nerveux, cerveau et moelle, est la machine admirable par le moyen de laquelle l'impondérable primitif, simple, double ou multiple, qui correspond à l'âme universelle des anciens, produit les phénomènes de la vie, au nombre desquels figurent toutes les facultés dont s'occupent les phrénologistes. Mais cette force ou cette âme est en rapport avec la force qui organise les tissus vivants; et à son tour, cette dernière, dite chimie vivante, est liée à la chimie morte ou des corps bruts, comme à toutes les forces physiques, l'attraction, etc. Nous ne connaissons pas le lien commun de toutes ces forces qui nous paraissent être de la matière en mouvement. Nous arrivons donc encore par cette voie à la notion d'une force unique, régulatrice, qui est Dieu. Il résulte, de ces réflexions, que l'athéisme ne saurait pénétrer dans la tête d'un homme qui a réfléchi profondément sur la nature.

la perception acquiert une action plus forte que les autres. Que ce soit le cerveau tout entier qui contribue à la manifestation de chacune des facultés, ou que ce ne soit que l'organe de la faculté, peu importe. Il se peut que tout soit excité, que les excitations du système nerveux soient générales. Mais ce qui importe, dans la question qui nous occupe, c'est de savoir si les résultats sont en raison du développement de telle ou telle partie du cerveau; car dans l'affirmative, qui est incontestable, on sera obligé, pour s'entendre, de désigner la partie à la prédominance de laquelle répondra constamment une action déterminée, sous le nom d'organe de cette action. Ainsi, je ne m'arrêterai pas à cette question dont les antiphrénologistes ont fait une montagne, selon moi, fort mal à propos (1).

(1) Nous ne nous proposions pas en effet d'en dire davantage; mais, ces pages étant en épreuves, il nous est parvenu un mémoire manuscrit intitulé *Doutes sur la phrénologie*. L'auteur croit que les phrénologistes sont fort embarrassés des faits contradictoires qu'on leur oppose sur les fonctions de leurs organes : la division de l'encéphale en organes où la localisation lui paraît une chose inadmissible, parce qu'on ne saurait déterminer ni le nombre des facultés, ni leur placement dans des régions particulières de cet appareil. En conséquence il propose de considérer le cerveau comme l'organe unique et général d'un certain nombre de fonctions qui se multiplient d'autant plus et prennent d'autant plus d'extension que cet organe unique acquiert plus de développement dans l'échelle anthropozoologique.

Nous accorderons qu'on peut considérer la question de cette ma-

Seconde proposition. — Il n'y a pas de représentation d'instinct, ni de sentiments déterminés sans une excitation préalable venue de l'extérieur; on n'en pos-

nière si l'on ne tient pas aux preuves, car le prouver est chose impossible; mais nous n'accordons pas qu'il n'existe point de rapports observables entre le développement de chacune de nos facultés connues, et celui des régions du cerveau que les phrénologistes leur ont assignées pour organes. Ces rapports sont toujours saisis par ceux qui ont pris la peine d'en faire une étude suivie. Les exceptions que l'on cite sont, pour la plupart, fausses et résultent d'une observation mal faite: celles qui sont réelles ou peuvent être expliquées, ou ne peuvent pas l'être encore; mais rien ne prouve qu'elles soient inexplicables. Cela n'empêche pas que la phrénologie ne soit très satisfaisante pour ceux qui veulent l'étudier, et le fait est que plus on l'étudie, plus on y croit, c'est-à-dire plus on est convaincu, à moins qu'on ne soit privé des facultés de la comparaison et de la causalité.

Quant à la question de savoir si tout le cerveau agit pour la manifestation de chaque faculté, elle ne change rien aux observations empiriques, qui sont l'essence de la phrénologie; elle ne porte que sur l'explication du mode d'action de l'encéphale. Celle des phrénologistes a plus de probabilité, car il répugne d'admettre que le seul changement du mode d'action des mêmes fibres puisse produire des différences aussi grandes que celle qu'on observe entre la représentation, par la mémoire, d'une jolie femme et celle d'un tronçon de choux; entre le sentiment de la compassion et le plaisir féroce que certains hommes goûtent à torturer leurs semblables. Assurément il faut que la représentation des objets, qui certes peut être faite par le même organe du cerveau, mette en action dans ces différentes situations de l'homme d'autres organes, faisant partie de ce même cerveau, et cette simple observation prouve déjà que les organes des instincts et des sentiments ne sont pas ceux qui agissent dans la représentation des objets, dans les idées. Si cette

sède pas d'exemples. Il n'y a donc pas d'idées innées, mais seulement des dispositions innées qui sont dans l'organisation. Les causes extérieures modifient les

première distinction peut être admise, sans le secours du scalpel, pourquoi d'autres ne le seraient-elles pas? Si elles le sont, pourquoi les organes qui y correspondent ne seraient-ils pas aussi observables? Donnez donc un démenti, non plus à deux ou trois hommes, mais à des milliers de phrénologistes qui ont constaté et qui vérifient tous les jours ces sortes de rapports. Dites-leur qu'ils sont des fous ou des visionnaires. Mettez l'injure à la place de la vérification, de peur d'encourir la disgrâce des corps savants ou de certains personnages de renom qui n'ont jamais voulu faire une étude spéciale de la phrénologie. Ces reproches ne s'adressent point à l'auteur, mais à ceux dont les objections et les sarcasmes l'ont effrayé.

Cet auteur nous accorde, que plus le cerveau acquiert de volume, plus il acquiert de fonctions; et il ne veut pas qu'on puisse saisir les rapports de chacune des nouvelles régions qui viennent l'amplifier avec les nouvelles fonctions dont il s'enrichit : il ne le veut pas, parce que de nombreuses et importantes exceptions lui ont été citées. Eh bien, qu'il se rassure : je ne dis pas qu'il n'y a point d'exceptions, mais, à coup sûr, il y en a infiniment moins que ne le croient, sur parole, ceux qui n'ont point étudié la phrénologie. Quant à moi, plus j'approfondis cette science, moins j'en découvre; et les données qu'elle me fournit sur les personnes avec lesquelles je me trouve en relation, me sont tellement utiles, que je regrette beaucoup de l'avoir négligée pendant si long-temps.

L'objection qui porte sur la difficulté de déterminer le nombre des facultés dont l'homme est pourvu, n'est pas grave non plus. Les phrénologistes n'ont pas la prétention d'avoir fixé, définitivement, les limites du moral humain. Pour mon compte, s'ils l'avaient affichée, je ne leur aurais point adhéré en ce point. Nous travaillons tous de concert à la découverte et à la vérification des faits. J'ai

sens, et aussitôt la partie qui est en rapport avec l'excitant extérieur est mise en action. Ces deux excitations sont simultanées, ce qui les a fait rapporter à l'électricité; car il n'y a que l'excitation électrique qui se fasse sentir au même instant en plusieurs régions d'un individu, comme à une longue chaîne d'individus qui se touchent. Ainsi l'excitation de la lumière produit, au même instant, toutes les idées qui sont relatives à la lumière; l'excitation du son, tout ce qui est relatif au son, et ainsi de suite. Un spectacle quelconque émeut une passion, et n'en émeut pas une autre; mais il faut que ce spectacle soit transmis par les sens, ou rappelé par la mémoire après avoir été perçu. Ainsi, point d'action spontanée indépendante de l'extérieur; et l'on doit se garder de distinguer, comme quelques uns ont voulu le faire, des impulsions instinctives et sentimentales indépendantes des objets, de celles qui en dépendent; car il a toujours fallu une première excitation extérieure pour produire les mouvements intérieurs d'instinct ou de sentiment. Il a fallu percevoir l'aliment par un sens quelconque avant de pouvoir y penser; voir une femme, un homme, avant d'éprouver au souvenir d'une femme

plusieurs fois exposé mes doutes dans ce cours, et déclaré que j'étais prêt à me rendre aux opinions des autres, lorsque je les trouverais démontrées, fussent-elles opposées à celles que j'ai exprimées sur plusieurs questions d'organologie.

ou d'un homme, suivant les sexes, les excitations qui y sont appropriées; être témoin d'un malheur, d'une catastrophe, pour éprouver de la commisération, et ainsi de suite. Par conséquent, lorsqu'un organe de sentiment ou d'instinct paraît agir à l'intérieur, vous tourmenter, et vous pousser à faire telle ou telle action, cela suppose que vous avez connu l'objet extérieur sur lequel vous êtes tenté d'agir. Cette connaissance, qui reste encore lorsque l'objet n'agit plus sur les sens, constitue, comme vous le savez, la mémoire. Nous avons déjà dit qu'il y avait autant de mémoires que de facultés, par la raison que tous les organes peuvent se remettre à peu près dans l'état où ils étaient lorsque le corps extérieur a fait impression, bien que ce corps extérieur ne soit plus présent. Cela est commun à toutes les facultés. Comment cela peut-il s'expliquer? Nous en ignorons la cause première, car c'est un fait primitif qu'il faut accepter, comme tant d'autres, sans prétendre l'expliquer; mais nous pouvons dire que la même excitation qui avait été produite par la sensation est reproduite par le souvenir, c'est-à-dire que les mêmes fibres nerveuses s'y retrouvent dans le mode d'action où la sensation les avait mises.

Je trouve dans le manuel de M. Combes qu'un docteur Watz, que je ne connais pas, a donné le premier l'idée de cette explication: je n'en sais rien,

car j'ignore à quelle époque ce docteur a dit cela ; mais il est bien certain que je l'ai écrit dans l'*Irritation - Folie*, publiée en 1828, à l'occasion des idées, en combattant les psychologistes qui veulent ériger les idées en substance, ce qu'avaient aussi fait les physiologistes du XVIIIe siècle. Mais il faut nous expliquer sur ce point. Cabanis, assurément, considérait les idées comme des substances, puisqu'il disait qu'elles étaient sécrétées par le cerveau. Cela ne s'entend pas : tout ce qu'il y a de certain, c'est que, quand un objet nous frappe, nous éprouvons des émotions perceptives, instinctives, sentimentales, que nous pouvons encore éprouver, quoiqu'il soit absent. Nous avons le pouvoir, en rappelant la perception (mémoire), de faire renaître l'instinct ou le sentiment qu'elle avait d'abord produit. Quelle substance trouver en cela autre que celle du système nerveux ? L'idée ou la perception est donc un phénomène nerveux, secondaire à la sensation, comme l'instinct et le sentiment sont des phénomènes nerveux secondaires à la perception ou à l'idée. Je déclare formellement n'avoir pas d'organe qui me permette de donner à l'idée une autre signification que celle d'action de la substance nerveuse ; mais il faut distinguer l'idée proprement dite des autres phénomènes nerveux relatifs aux instincts, aux sentiments, dont le cerveau est également la substance productrice. Quand nous avons

vu un spectacle attendrissant ou un autre qui nous a fait horreur, ou un autre qui nous a inspiré la colère, ou un autre qui a excité en nous le mépris, nous pouvons, en rappelant, par un acte de mémoire, l'idée, en rappelant le spectacle extérieur qui a provoqué ces sentiments, les éprouver encore; voilà tout. Mais que vous rappelle le mot idée? Un corps. Ainsi, idée d'un lustre, idée d'une tête, idée d'une table, etc., ou image, par comparaison avec l'effet du miroir. Nous nous sommes expliqué là-dessus; et vous n'oublierez pas que les images ou les idées ne sont que des modes d'action de l'encéphale considéré dans ses rapports avec les substances concrètes ou les corps. Le mot idée, ainsi entendu, offre un sens clair, quel que soit l'organe sensitif qui l'ait fourni. Mais vertu, grandeur, force, pitié, cruauté, bonté, cela vous représente-t-il des corps? Ces mots ou ces signes-là vous représentent l'émotion que vous avez éprouvée après avoir vu, entendu les objets qui l'ont excitée, et ce serait à tort qu'on donnerait à cette émotion le nom d'idée. Elle est ce que vous la sentez, émotion sentimentale ou instinctive, rien de plus. Elle est liée à l'idée comme l'effet l'est à sa cause, mais elle ne doit pas être confondue avec l'idée. Le signe qui représente votre colère, votre pitié, etc., ne représente pas l'objet qui l'a excitée. Ces réflexions doivent vous convaincre de plus en plus de la fausseté des théories qui

consacrent les idées innées, ou directement inspirées par une ou des intelligences supérieures.

On a encore employé le mot idée dans d'autres sens ; ainsi, l'on dit : « Cet homme a eu une bonne idée quand il a inventé cette machine, ce procédé ; il a eu une mauvaise idée, lorsqu'il s'est trompé dans sa spéculation. » Toutes les fois que quelqu'un envisage une question, un sujet quelconque sous un rapport qui paraît nouveau, on dit aussi qu'il a eu une idée nouvelle. C'est ainsi que des romantiques ont eu l'idée d'exploiter les sentiments les plus bas, idée qui n'était point venue aux classiques. Les saillies plus ou moins piquantes des plaisants, soit sur le fond, soit sur les accessoires d'un sujet quelconque, sont aussi appelées idées. On dit : l'idée de cette plaisanterie, de cette facétie, de ce tour d'adresse (chez un bateleur) est heureuse, est nouvelle, est usée, est renouvelée, etc. On a aussi qualifié d'idée l'impulsion qui a porté Gall à observer le rapport des différentes régions du cerveau avec les facultés de l'homme et des animaux. En un mot, toute conception nouvelle, tout point de vue qui paraît nouveau, ou qui frappe d'une manière quelconque, toute invention, reçoivent dans le langage ordinaire le nom d'*idées*. Mais ce sont là des applications obliques et figurées qui ne doivent pas entrer dans la langue philosophique ; toute discussion sévère sur les facultés exigera désormais que le mot

idée soit réservé pour les perceptions des objets sensibles, que les impulsions de l'instinct et du sentiment en soient distinguées aussi bien que les connaissances complètes, incomplètes, et les simples notions qui résultent des comparaisons, des jugements et des inductions.

La volonté. — Nous avons vu que la volonté se rattache au moi, et par là aux facultés supérieures de l'intelligence. Il serait donc inutile de revenir sur cette question que les phrénologistes avaient placée, jusqu'à ce jour, dans leurs considérations générales sur les facultés de l'homme.

L'attention. — Qu'est-ce que l'attention ? Est-ce encore une faculté primitive qu'il faille distinguer des autres, comme on l'a cru, ou est-ce une action commune à tous les organes, comme l'ont pensé les phrénologistes? Y a-t-il deux attentions? l'une sans le moi, l'autre avec le moi? Voyez comme tout cela se lie et se résout de la même manière par les phrénologistes; je vais le montrer et le prouver par quelques détails. Les enfants et les animaux sont susceptibles d'attention, c'est-à-dire que l'attention est possible sans que le moi gouverne, sans que la volonté la dirige, sans que la liberté existe. Un organe quelconque est excité vivement, et l'attention se développe en raison de la stimulation qu'il a reçue, *attendere.* Les facultés intellectuelles se mettent en action, mais secondairement. Elles

n'ont pas commandé l'attention, l'attention peut avoir lieu sans qu'il y ait un *moi* senti et accusé, comme vous pourriez le constater chez un enfant, chez un chien, chez votre cheval, avec une caresse, une menace, un morceau de pain, un coup de fouet. Vous excitez par ces moyens l'attention involontairement. Ce n'est pas le *moi* qui la commande, qui la pousse : les facultés intellectuelles, quel qu'en soit le nombre, se mettent en arrêt avec l'organe que vous avez excité. Mais il y a une autre attention qui dépend du *moi*, comme de raison, parce que vous avez des idées qui ont été acquises, vous savez, comment ; pour les mettre en action, vous dites : Je sens ma personne, je veux diriger mes facultés vers tel objet ; je n'y suis pas forcé, mais je le veux ; cela me convient, me plaît ; je vais l'étudier, l'observer, l'écouter ; voilà une attention qui est commandée.

Quant à l'explication, on dit : C'est particulièrement l'organe de l'*individualité*, ou c'est celui de la *concentrativité*, qu'on suppose ici en arrière, au-dessus de la philogéniture, qui commande l'attention. Moi, je n'en suis pas convaincu, malgré les curieuses observations de M. Vimont sur les animaux qui étudient leur proie (page 202). Je crois que le moi, quand il est actuellement le maître, suffit pour diriger notre attention sur un objet quelconque ; mais je n'explique pas encore la différence si

sensible entre les hommes, qui fait que les uns peuvent s'occuper vivement et long-temps sans éprouver de distraction au milieu d'une société bruyante, pendant que les autres, trop faciles à distraire, ne le peuvent pas, et prêtent l'oreille sans le vouloir à tout ce qui se dit autour d'eux. J'avais pensé que cette proclivité à la distraction provenait de ce que les organes perceptifs de la ligne inférieure du front étaient très actifs, et donnaient au sujet une extrême tendance à l'observation des faits nouveaux. Je puis m'être trompé, et si cette même observation me démontre qu'il existe un organe de concentrativité, je m'empresserai de l'avouer; toutefois, je n'en resterai pas moins convaincu que cet organe n'agit que par l'ordre du moi voulant, dont il serait l'important ministre. Ce qui augmente mes doutes, c'est que je vois des hommes extrêmement faciles à distraire par les paroles, les chants surtout, et qui ne laissent pas de posséder une grande force d'attention lorsqu'ils travaillent dans le silence ou même au milieu des bruits insignifiants pour l'intelligence, comme celui des voitures. Il me semble que l'attention est d'autant plus facilement distraite que les impressions reçues par les sens trouvent plus d'organes disposés à les accueillir dans l'encéphale; que c'est pour cette raison que tel peut être distrait par la musique ou la poésie, qui ne le serait pas par une prose insignifiante, et qu'un homme travail-

lant, qui entendra sans distraction une conversation peu intéressante, sera distrait, malgré lui, si quelqu'un des interlocuteurs vient à soulever une question à laquelle il accorde beaucoup d'importance. Tous les travaux mécaniques, la peinture, la sculpture permettent aux artistes de prêter leur attention à des discours quelconques, et même de répondre et d'entretenir une conversation. Ce fait prouve que le travail manuel n'occupe que faiblement les organes de l'intelligence, l'habitude le rend facile et comme instinctif ; mais celui qui touche un instrument répugne à la distraction, il a besoin de toute son attention pour les tons et pour la mesure. Celui qui se borne à écouter peut se livrer à la conversation, bien qu'elle lui fasse perdre quelques unes des jouissances de la musique; c'est que le premier exerce plus d'action cérébrale que le dernier.

En résumé, chaque organe instinctif ou sentimental peut être mis dans l'état d'attention par une cause extérieure sans que la volonté l'ait commandée; et l'attention vient alors spontanément par l'excitation qui convient à l'organe; il y a une autre espèce d'attention, qui est commandée par l'intelligence et qui est un acte de liberté. Maintenant permettez un rapprochement. Vous pouvez faire la même remarque sur toutes facultés ou actions des

organes cérébraux. L'attention s'y manifeste tantôt par l'excitation extérieure d'un instinct ou d'un sentiment indépendamment de la volonté, tantôt par la volonté agissant primitivement, ou si l'on veut par un acte du moi qui l'excite et la *remet en* action, directement quand elle est du *nombre* des *intellec*tuelles, indirectement lorsqu'il s'agit d'un instinct ou d'un sentiment, puisque le moi est toujours maître de raviver l'idée qui les avait excités. Ces faits rentrent dans les influences des organes les uns sur les autres, dont nous nous sommes tant occupés dans ce c[illegible]urs. Je puis me tromper, mais voilà comme je p[illegible]

Q[illegible] passions. — Les passions dépendent-elles, [illegible] l'a cru dans l'ancienne philosophie, de [illegible]ments, plaisir et peine? ou bien y a-t-il, [illegible] soutient la phrénologie, autant de pas[illegible] facultés? Vous le voyez : cela fait deux [illegible] toutes différentes. Les philosophes qui [illegible] observé suivant notre méthode, font [illegible] ce que nous avons fait autrefois sous les [illegible] inspirations, dans notre première éducation, [illegible]sidèrent d'une manière trop générale nos [illegible]tés, dont ils ignorent le nombre et les carac[illegible] propres, et les réduisent arbitrairement en un [illegible]tain nombre de facultés générales, ou mobiles [illegible]néraux, qu'ils font agir sur le moral humain : c'est [illegible]insi qu'ils ont créé l'attention, la volonté, la liberté

que nous avons essayé de rendre à leur véritable sens.

Pour les passions, ils les classent sous deux chefs : le plaisir et la peine, ou bien l'amour et la haine; car le plaisir fait aimer et cause la joie, comme la peine fait haïr et porte à la tristesse; de là des passions gaies et des passions tristes, des passions bienveillantes, des passions malveillantes. Voilà en somme ce que nous avons tous appris. Eh bien! la phrénologie vient et dit : Autant d'organes, autant de mobiles d'émotion, par conséquent, autant de causes de passions. Cela posé et reconnu pour vrai, il s'agit de distinguer les passions suivant l'organe auquel elles se rapportent. Ainsi il y en a qui se rattachent aux instincts, comme la passion de l'amour des sexes, celle de l'amour des enfants, celle de se battre, de détruire, de s'approprier les objets, de dissimuler, de surprendre; d'autres ne sont que l'exagération d'un sentiment, comme le désir immodéré de dominer et de se procurer des honneurs, d'obtenir des éloges, d'être approuvé, ce que certains hommes cherchent à tout prix; la tendance incessante à vénérer le pouvoir, l'antique, à s'enthousiasmer pour tout ce qui paraît extraordinaire, surprenant, merveilleux; le goût insurmontable pour les projets, pour le jeu, pour les entreprises hasardeuses; l'impulsion irrésistible qui

pousse certains sujets à rendre service aux autres, ou bien celle toute contraire qui porte certaines personnes à refuser ce qu'on leur demande, à chercher des défauts, des vices, des ridicules à tout le monde et à en faire des objets de sarcasmes ou de risée; la jalousie et l'envie qui s'appliquent à divers objets selon les diverses prédominances de nos facultés. En somme, lorsqu'un ou plusieurs organes sont très développés et très actifs, on est toujours sous leur influence tyrannique. Alors le public dit d'un pareil homme : « Il a telle passion ; » c'est-à-dire il souffre l'influence de ce désir, de cette aversion; il est passif, il est subjugué par ses désirs et ses impulsions.

Cependant quelquefois on dit : Il a le désir de plaire, le goût de la coquetterie, de la parure, le besoin de se faire valoir, etc., expressions qui désignent un moindre degré de force dans nos facultés sentimentales.

A l'intellect, même application. On dit : Il a la passion de l'étude, la passion des mathématiques, du calcul, de la mécanique; on le voit toujours s'occuper de telle chose, c'est chez lui une passion, ou bien on fait remarquer qu'il n'en a que le goût. Voyez quels sens différents on donne au mot *passion!*

Quant à la question de la peine et du plaisir, considérés comme mobiles des passions, l'ancienne doctrine a besoin d'être réformée. Le fait

est qu'il y a toujours un sentiment agréable qui accompagne la satisfaction d'un besoin, et un sentiment de peine lorsque le besoin n'est pas satisfait. Mais ce n'est ni la peine ni le plaisir qui produisent les passions. C'est l'impulsion des organes, comme il vient d'être dit : on a du plaisir à la satisfaire ; on éprouve de la peine si l'on trouve des obstacles qui s'y opposent.

Il n'y a pas, à proprement parler, de jouissance dans toutes les impulsions, à moins qu'elles ne comportent par elles-mêmes un certain degré de satisfaction, soit par leur nature, soit par l'effet de l'espérance et de la merveillosité, qui sont les organes de l'illusion. C'est ainsi que les désirs de l'amoureux sont par eux-mêmes des plaisirs, et que la passion de posséder flatte, car l'espérance et l'illusion procurent à l'homme des jouissances imaginaires, mais qui sont toujours des jouissances. Le plus souvent, dans nos désirs, il n'y a qu'une espèce d'inquiétude plus pénible qu'agréable. Mais la satisfaction amène de toute nécessité le plaisir, comme la cessation, avant la satiété, produit la peine, qui porte alors le nom de regret. Donc, le plaisir et la peine, considérés au moral, ne sont pas les moteurs des passions ; ce sont deux modes généraux de sentiments intérieurs attachés à l'exercice des fonctions intellectuelles, sentimentales et instinctives.

On peut observer dans ces passions des variétés qui sont proportionnées à la grosseur des organes. Les passions les plus fortes sont celles qui viennent des organes les plus puissants, des organes qui peuvent mettre en action le plus de muscles, le plus de viscères. Aussi l'amour, la colère, qui vient de l'organe de la destruction, lequel est plus ou moins lié au besoin d'alimentation, et la passion de posséder, sont-elles souvent des passions violentes et tenaces. En général, plus les passions tiennent de l'instinct, ou besoin général d'exister et de se reproduire, plus elles ont de force, d'impétuosité, plus elles poursuivent l'homme dans sa carrière ; elles ne l'abandonnent quelquefois que sur le seuil de la tombe.

La phrénologie enseigne donc que le plaisir est attaché à la satisfaction d'un organe, et la peine à la non-satisfaction de cet organe. Cela est vrai ; mais elle ne tient pas compte du plaisir et de la peine ou douleur qu'on appelle physiques. Or, ceci est une chose fort importante, et je me plains ici que la phrénologie n'y ait pas encore donné assez d'attention ; car la douleur physique et le plaisir physique changent tout-à-fait les mouvements intrinsèques du cerveau. Celui qui souffre dans certains viscères, tels que le bas-ventre, est toujours porté vers les passions tristes. Celui dont l'état de souffrance chronique ralentit la circulation du sang, voit tout en noir ; pour peu que la circonspection,

la méditation, soient fortes chez lui, cet homme tombe dans la mélancolie, et même dans une espèce de délire qui peut le conduire à la folie. Le cerveau reçoit encore d'autres influences de l'état morbide. Dans les affections primitives du cœur et des poumons, la circulation est souvent accélérée, le sang stimule le cerveau plus qu'à l'ordinaire ; alors le malade est rempli d'illusions, les passions gaies tendent à se développer, comme on le voit chez ceux qui portent une hypertrophie commençante du cœur, ou qui sont phthisiques.

Il y a des rapports très intimes entre les viscères et le cerveau. Chaque viscère agit d'une manière particulière sur le cerveau, comme chaque organe du cerveau agit d'une manière particulière sur les viscères. Dans la terreur, c'est votre cœur qui bat, et les palpitations primitives vous causent un sentiment de terreur sans motif; l'inquiétude vous oppresse en accumulant le sang dans le poumon et l'oppression ou dyspnée primitive vous met dans un état permanent d'inquiétude. Dans la tristesse, votre épigastre se resserre; dans la constriction primitive de votre estomac vous éprouvez une tristesse dont vous ne pouvez expliquer le motif. Dans la crainte, ce sont vos muscles qui se roidissent convulsivement, ou qui tombent dans le collapsus; toutes les tensions excessives et les faiblesses qui se déclarent dans les muscles, vous inspirent malgré vous de funestes pressenti-

ments. L'homme surtout ne voit jamais ses forces motrices défaillir sans en tirer de tristes augures. Dans le désespoir, tout est en désordre; cela vient du cerveau. Eh bien! lorsque l'homme dont l'intellect est encore sain, voit toutes ses fonctions se détraquer violemment, il a besoin d'une grande force morale pour ne pas s'abandonner au désespoir.

Quant aux douleurs physiques qui viennent de l'extérieur, comme les blessures, les plaies, les déchirures, les brûlures, les torsions, les tortures de tout genre, telles que les ont inventées l'amour-propre et le fanatisme outragés, la force morale peut y résister lorsque les grands viscères sont intacts, car la volonté jouit alors d'une puissance qu'elle n'a pas dans les maladies de ces organes. C'est ce que nous ont prouvé les martyrs de tous les genres dont l'histoire abonde. Il est même des excitations d'organes cérébraux vraiment morbides, ou des genres de folies qui portent l'homme à se torturer lui-même, ce qu'on ne lui voit pas faire, lorsque l'innervation cérébrale est entravée par des souffrances profondes et continues, quoique peu vives, des principaux appareils viscéraux.

Tels sont les faits que je reproche aux phrénologistes de n'avoir pas mis en ligne de compte dans leur histoire des passions.

Association des idées. — Les philosophes modernes considérant les idées comme des substances

douées d'attributs, les avaient assujetties à des lois, comme on y assujettirait des corps gravitant les uns autour des autres, ou des corps se combinant diversement dans leurs rapports chimiques ; et ils avaient fait ainsi une espèce de roman sur l'association des idées. Telle idée devait naturellement, suivant eux, amener telle autre idée. Tantôt elles s'engendraient réciproquement, tantôt une affinité nécessaire les rapprochait. On trouve de tout cela dans l'école purement logique de Condillac.

Les phrénologistes se sont élevés contre cette théorie, et il me semble qu'ils ont bien fait ; les idées s'associent suivant les organes de perception, de réflexion, de sentiment ou d'instincts avec lesquels l'organisation les met en rapport. Vous allez le voir à l'instant. Je puise les exemples dans l'ouvrage de Combes, où il y a vraiment des choses précieuses. On place un homme sur une élévation : Combes avait choisi une hauteur qui domine Londres; M. Fossati y a substitué, dans son manuel, la butte Montmartre. De ce point, les spectateurs voient un peuple immense en mouvement dans des rues, des places, des monuments, des asiles de vices et de vertus extrêmement multipliés! eh bien! quelle association d'idées pensez-vous qui doive se faire chez les différents observateurs? Celui qui a du goût pour l'architecture, qui est exercé à cela, saisira tout de suite, dans le spec-

tacle qu'il voit, l'aspect des monuments, le goût, le style qui en ont dirigé la construction, la grandeur, l'alignement, la direction des rues, etc. Celui qui pense aux mœurs, verra tous les inconvénients de ces plaisirs bruyants, de ces guinguettes dans lesquelles le peuple de la capitale va consommer toutes ses économies, détruire sa santé, s'étourdir sur son avenir. Un autre songera au commerce, aux avantages qui résultent de cette vie dissipée, de ce luxe qui fait gémir l'homme moral, etc. Ainsi pas d'association tenant à des affinités prétendues naturelles des idées ou perceptions, mais une association fondée sur la prédominance des instincts, des sentiments, des habitudes de réflexions; c'est-à-dire que parmi les mille perceptions que ce spectacle peut donner, celles-là seules auront de l'effet qui seront fécondées par les facultés cérébrales prédominantes; ou bien, si vous aimez mieux, les facultés qui prédominent se mettront en action, à l'occasion de celle des mille perceptions qui sera la plus propre à les exciter. Voilà l'association vraiment naturelle. Voyez comme cela concorde avec la première phrase de notre physiologie intellectuelle et morale : *les excitations sensitives font mouvoir l'organe qui est le plus disposé à réagir sur les corps extérieurs.*

Sympathies. — Les philosophes ont beaucoup disserté sur les sympathies ; ils les ont fait exister comme

des espèces de puissances non définies, mais sur lesquelles on peut faire de fort belles phrases. En effet, les sympathies, les antipathies surtout, sont un beau texte pour peu qu'on y mêle du merveilleux. On vous cite des exemples plus ou moins frappants, on les rapporte avec plus ou moins de talent, avec des couleurs plus ou moins vives, et on fait de fort belles pages; mais au bout de cela, que reste-t-il de bien démontré?

Les phrénologistes sont intervenus et ont dit: Les sympathies ne sont autre chose que des similitudes de facultés ; ainsi vous avez du goût pour tel genre d'occupation; moi j'en ai aussi; nous allons nous y livrer ensemble. Vous aimez tel genre de jouissances intellectuelles, la lecture, par exemple, je l'aime aussi, et voilà une sympathie. Vous aimez la bonne chère, je ne la hais pas ; nous sommes en sympathie. Voilà ce qu'ont dit les phénologistes, ils ont ajouté : Il y a cependant des passions qui se repoussent. Ainsi deux homme avides, deux avares, ne sympathiseront ensemble qu'autant qu'ils pourront satisfaire tous les deux leur passion ; et si l'un voit que l'autre a plus d'avantage que lui, il y aura antipathie ; il en est ainsi chez tous les scélérats qui se rapprochent pour commettre le crime. Eh bien! le crime étant commis, quand il s'agit de se partager les produits, les antipathies surviennent, parce que tous veulent avoir la meilleure part,

Ainsi la similitude d'organes ne suffit pas pour donner l'explication des sympathies.

Voici d'autres faits que les phrénologistes n'ont pas révoqués. Très souvent une personne qui aime à parler sympathise avec une autre personne qui aime à se taire, parce que celle-ci l'écoute. Une autre personne qui veut dominer ne sympathise pas toujours avec celle qui veut dominer aussi. Voilà pourquoi, dans les ménages, il est assez difficile de trouver un mari et une femme qui sympathisent complétement. Cela se rencontre non seulement dans les liens du mariage, mais dans toutes les liaisons possibles.

Ainsi, la sympathie ne me paraît pas suffisamment éclairée par la définition qu'en donnent les phrénologistes, indépendamment de leur observation, d'ailleurs très judicieuse, que les organes essentiellement égoïstes se repoussent les uns les autres; il y a plusieurs autres nuances de sympathies. Nous sympathisons quelquefois physiquement avec un personne; son extérieur nous plaît sans que nous puissions dire pourquoi; nous nous rapprochons d'elle; cela se justifie ou ne se justifie pas.

L'amour est dans le même ordre, c'est souvent une sympathie, puisqu'on n'aime pas également tous les individus d'un sexe opposé : on en aime toujours quelques uns plus que les autres, d'abord sur l'aspect extérieur; ensuite vient la fré-

quentation, le rapprochement intime, et l'on trouve alors des motifs d'antipathie, de manière que tels amants qui se rapprochaient avec empressement, se séparent presque aussitôt qu'ils commencent à se bien connaître. En outre, il arrive souvent que deux conjoints sympathisent pendant quelque temps, parce que chacun faisait des sacrifices : ensuite le charme de l'amour étant rompu, le caractère, chez chacun d'eux, veut prendre son essor; il se trouve des antipathies. Il en est ainsi de l'amitié. Vous le voyez, le mot sympathie est assez difficile à définir. Ceux qui sympathisent avec nous sont ceux qui nous font plaisir au moral comme au physique, et auxquels nous en faisons également; cela suppose des combinaisons de facultés qui ne se heurtent pas, qui quelquefois sont semblables jusqu'à un certain point, qui d'autres fois sont contradictoires; il y a là-dedans beaucoup de combinaisons dans lesquelles je ne puis pas entrer, faute de temps. Quelquefois on voit se réunir deux amis qui ont le même goût, qui désirent ardemment le satisfaire, et qui marchent au même but avec une disposition secrète à se porter envie ; la sympathie est prête à se rompre ; mais l'un d'eux fait des sacrifices à l'autre, parce que son organisation le lui permet, et que, sous d'autres rapports, il se trouve satisfait ; la sympathie relâchée se resserre, et la liaison n'est point interrompue.

En général, la sympathie s'expliquera par la combinaison des organes de plusieurs individus qui se rapprochent : si cette combinaison est telle que l'un ne heurte pas l'autre ou les autres, ne leur fasse pas de peine, il y aura de la sympathie; mais d'ordinaire elle n'est bien parfaite qu'entre deux personnes. Il peut y avoir, pendant quelque temps, une certaine sympathie passionnée entre deux individus du même sexe, puis il est possible qu'elle disparaisse et qu'il ne reste qu'une douce amitié; c'est ce qu'on observe plus souvent encore dans la réunion des sexes opposés, tel que le lien du mariage.

Ce qu'il y a de bien plus fort, c'est qu'on a de la sympathie pour quelqu'un qu'on n'aime pas, qu'on n'estime même pas ; on se trouve d'abord bien avec lui, bientôt après, ou on le repousse, ou l'on vit, en murmurant, sous l'espèce de joug qu'il nous impose. Rien n'est donc plus variable que la sympathie, et sans les données phrénologiques, il est impossible d'y rien comprendre.

Habitudes. — Les philosophes ont fortement invoqué les habitudes pour expliquer les actions des hommes, et, surtout depuis que la phrénologie fait des progrès, les adversaires de cette science en sont revenus aux habitudes, et ils ont dit : Par l'éducation, par l'habitude, on parvient à faire des choses dont on n'a pas l'organe, dont on n'avait pas la disposition innée. On peut ré-

pondre sans hésiter que rien n'est plus faux. L'habitude ne nous donne une grande facilité que lorsqu'il y a des organes qui lui répondent. Vous avez une foule de personnes qui s'obstinent à vouloir cultiver une science ou un art pour lesquels elles ne sont pas nées; aussi jamais ne les voit-on réussir; elles sont victimes de leur entêtement; elles obéissent à une impulsion qui ne peut rien produire, parce qu'on leur en a fait prendre l'habitude, et qu'elles sont ou trop âgées ou trop enchaînées par les circonstances pour écouter celle de la faculté prédominante. Quelquefois, c'est l'amour-propre qui les pousse à faire ce qui ne convient pas à leur organisation, ou bien c'est le désir de la fortune. Ainsi l'on voit des gens qui veulent être auteurs malgré Apollon et Minerve; d'autres s'obstinent à cultiver la peinture, sans en avoir l'aptitude. Un homme se figure qu'il possède un talent qu'il n'a pas : il se met donc à l'œuvre, mais il a beau s'exercer, l'habitude ne lui donne pas la facilité, elle lui procure seulement moins de difficulté; mais, mettez en parallèle avec cet homme qui fait des efforts si pénibles, un autre homme qui possède l'organe bien développé de la même faculté, il va le sur-
[illegible] peu de temps. Il n'y a rien de plus
[illegible] sortes d'erreurs. Au surplus cette
[illegible] ne vous le sentez, dans celle
[illegible] que les parents disent :

Mon enfant n'a pas maintenant d'aptitude pour la musique; mais en s'exerçant beaucoup il deviendra un grand musicien ; ou bien : Il n'a pas de goût pour les sciences, cependant je veux en faire un naturaliste, un médecin; il n'a pas le talent naturel de la parole, toutefois je veux en faire un avocat, parce qu'on a dit : *fiunt oratores*. Autant d'erreurs : on ne s'élève jamais haut dans les genres pour lesquels on n'est pas né; et quant aux orateurs, le *fiunt* ne doit s'appliquer qu'aux sujets qui, quoique ayant la parole un peu, et non pas très difficile, sont d'ailleurs pourvus de facultés supérieures qui peuvent donner plus tard à la parole la facilité qui lui manque. Rappelez-vous d'ailleurs ce que nous avons dit à ce sujet en traitant de l'organe du langage.

Au surplus, les philosophes, en accordant trop à l'habitude, ont été dupes d'un fait qui se présente toutes les fois que l'organe d'une faculté quelconque est bien prononcé ; c'est qu'alors on acquiert une telle facilité, une telle promptitude à faire les choses qui sont du ressort de cette faculté, que cela paraît, en quelque sorte, naturel, et toute la gloire en revient à l'opiniâtreté du travail qui a créé l'habitude. On ne voit pas que l'ardeur de faire dépendait de la facilité à faire et du succès qui en résultait. Les philosophes ont dit : Travaillez et vous réussirez. Les pères de famille sont tous les jours victimes de ce préjugé. Une homme habile qui a trouvé tant de fa-

cilité à contracter l'habitude d'un travail pour lequel il était né, se figure que son fils l'acquerra aussi s'il veut travailler, et il attribue son dégoût à la paresse, sans se douter que l'organisation de ce fils est toute différente de la sienne.

Le goût et *l'hérédité.* — On a fait encore du goût une entité particulière; les phrénologistes ont aussi traité cette question. Elle est importante, messieurs, comme les précédentes, car tous ces mots, dont je cherche le sens devant vous, sont continuellement sous la plume des écrivains, de ceux qui font des journaux, des romans, des ouvrages de littérature. S'ils ne le comprennent pas, ce sens, ils peuvent propager de fausses idées, des préjugés nuisibles aux progrès du goût dont nous allons parler en le considérant comme existant par lui-même et encourageant les ineptes à un travail difficile et nécessairement infructueux.

Qu'est-ce que le goût? C'est l'aptitude à bien juger d'une œuvre quelconque, soit physique, soit morale, et l'on en juge d'autant mieux qu'on a l'organe qui produit cette œuvre mieux développé et plus exercé : mais pour que le goût soit bon, il faut non seulement que l'organe spécial de l'œuvre que l'on veut juger existe chez soi, mais il faut encore le jugement et même des facultés supérieures. En proclamant cette vérité les phrénologistes ont rendu service à toutes les sciences et à tous les arts.

Vous sentez, d'après ces réflexions, qu'on hérite plus ou moins de ces heureuses dispositions. Nous ne les avons pas nécessairement parce que nos parents en étaient doués; mais il y a plus de raison pour les leur devoir, qu'au hasard. D'ailleurs, que signifie ce mot hasard? Il faut au moins que nos facultés soient dans la race à laquelle nous appartenons; un Caraïbe, un Nouveau-Hollandais ne produiront ni un grand artiste, ni un grand poëte. Souvent nos parents n'ont pas eu la faculté que nous possédons, mais nos ancêtres l'avaient. L'hérédité ne peut pas être niée, puisque les nations présentent des organes prédominants, surtout les nations qui n'ont pas été mélangées; elles ont une forme constante; mais chez celles qui ont été croisées par les confluences de plusieurs peuples, comme l'est la nôtre, on ne peut vraiment compter sur aucune hérédité immédiate; tantôt on se ressent de son père, d'autres fois de sa mère, de son aïeul, ou de plus loin encore. Ce que je vous dis de l'hérédité n'est pas relatif au goût seulement. Mais le goût tient aux aptitudes, et les aptitudes sont dans les nations. les races, les familles, où elles se reproduisent assez régulièrement quand il n'y a pas eu de croisements, fort irrégulièrement lorsque les croisements se sont répétés à plusieurs reprises et se répètent encore journellement.

Regardez donc la question de l'hérédité comme

applicable à toutes les facultés qui sont l'objet des études phrénologiques.

Du sommeil. — J'aborde la question du sommeil qui se présente à son tour. Qu'est-ce que le sommeil ? On a dit : C'est le repos du cerveau. Il est certain que dans le sommeil, il y a des parties du cerveau qui agissent beaucoup moins que d'autres. Les hémisphères, en général, les parties supérieures et antérieures surtout, entrent dans une espèce d'inaction. D'abord, le monde extérieur est soustrait, car les sens ne sont plus en rapport avec leurs excitants. Or, les sens sont de grands moyens de rectification, tant qu'il n'y a pas trop d'excitation ou de torpeur dans l'intérieur du cerveau ; la vue des objets suffit pour nous remettre sur la voie de la raison, lorsque le délire du sommeil nous envahit après avoir fermé les yeux (1). Mais lorsque l'on

(1) C'est ce qu'on peut vérifier sur soi, en les ouvrant soi-même, si l'on peut, ou se les faisant ouvrir par un autre lorsque l'assoupissement vient de les fermer et que l'on commence à rêver, et chez beaucoup de fébricitants qui ne délirent plus dès qu'on les leur fait ouvrir. Cela nous prouve que la lumière est un des plus puissants excitants de l'encéphale ; aussi, le premier effet de l'instinct du sommeil est il de clore les paupières pour l'écarter. Cette clôture qui dépend, non d'un relâchement, mais d'une contraction musculaire, est un phénomène actif très impérieusement voulu par l'instinct. Il doit encore figurer parmi ces antagonismes dont l'encéphale offre beaucoup d'exemples, et dont nous n'avons pas le secret. Nul doute que le muscle releveur de la paupière supérieure ne soit l'antagoniste de l'orbiculaire, et que leurs nerfs ne viennent

a cédé, que tous les sens sont dans le repos, et que les organes cérébraux qui leur correspondent immédiatement, j'entends les organes de rapport, agissent moins, la réflexion cesse, les organes des sentiments et des passions se reposent. Si tous ces organes se reposent en même temps, le sommeil est complet; il n'y a aucune représentation d'idées, aucune insurrection d'instincts ni de sentiments; tout dort dans le domaine du sentir. La portion inférieure de l'encéphale qui préside à la respiration et à la circulation est la seule qui ne se repose pas, quoiqu'elle agisse beaucoup moins.

Mais l'homme ne jouit pas toujours de ce degré complet de repos; très souvent le calme est empêché par des irritations nerveuses ou inflammatoires qui sont dans les viscères, dont l'action continuelle sur le cerveau est si bien démontrée. Le sommeil alors ne peut être complet; à plus forte raison ne le sera-t-il pas s'il existe une irritation dans le cerveau lui-même, pourvu qu'elle n'ait pas encore produit un engorgement sanguin, un épanchement, une compression. Voilà donc des causes évidentes d'un sommeil incomplet. Nous avons cité les inflamma-

de deux régions également antagonistes de l'encéphale; toutefois, l'anatomie n'a jusqu'ici fourni aucune donnée, ni sur cet antagonisme, ni sur celui qui doit exister également pour les origines cérébrales des nerfs qui président aux muscles antagonistes de la respiration et de la locomotion.

tions comme causes perturbatrices du sommeil, mais il y a une foule d'irritations purement nerveuses qui peuvent produire le même effet. Tantôt elles sont dans les viscères, par exemple une digestion pénible; tantôt dans la circulation, à cause de l'irritabilité ou de la gêne du cœur (1); tantôt enfin dans le cerveau lui-même, et nous citerons toutes les passions, qui ne sont en réalité que des excitations des organes des instincts et des sentiments, qui ne s'apaisent pas durant le sommeil. Ainsi, outre les causes morbides de la perturbation du sommeil, en voilà de naturelles ou normales qui sont inséparables de la vie sociale, et qui sont beaucoup plus fréquentes que les premières.

Cependant, il y a quelque chose qui se repose nécessairement lorsque le sommeil s'effectue; eh bien! ce sont les sens, et avec eux les organes réceptifs et réflectifs; cela est nécessaire. Vous ne concevez pas de sommeil sans la cessation de l'action des sens, et, par conséquent, sans une diminution considérable d'action des organes perceptifs et réflectifs qui y correspondent immédiatement (2).

(1) En augmentant l'irritabilité nerveuse et précipitant les battements du cœur, le café cause l'insomnie.

(2) Nous disons diminution, car si l'on ne voit pas dans le sommeil léger, on peut entendre; mais le bruit, les sons même articulés ne réveillent pas comme le fait l'impression de la lumière. On entend les phrases d'un orateur, d'un lecteur, dans le sommeil léger; mais on ne réfléchit pas sur le sens, et l'on ne s'en souvient pas.

Alors, s'il y a une irritation de celles que nous venons d'indiquer, qui ne puisse réveiller ni les sens ni les organes perceptifs et réflectifs, cette irritation agira sur les sentiments et sur les instincts, si elle n'y est déjà établie; ces facultés se réveilleront, exciteront les organes des idées, et les feront agir dans leur sens. Pourquoi cela, direz-vous peut-être? Le voici : C'est parce que les organes de la réflexion ne peuvent plus être rectifiés par les sens et les organes réceptifs, qui seuls nous tiennent en rapport avec le monde réel. Les organes de notre pensée, ceux des hautes facultés intellectuelles, étaient durant l'état de veille sous deux influences : celle des sens extérieurs et des organes réceptifs, et celle des instincts et des sentiments. Dans l'état de sommeil, ils ne sont plus que sous l'influence des sentiments et des instincts; de là, les aberrations de la pensée ; les instincts et les sentiments font de l'intelligence tout ce qu'ils veulent. Ainsi, l'avare rêve qu'il a des richesses; l'ambitieux, qu'il est puissant ; celui qui aime l'autre sexe se représente les jouissances; celui qui a l'organe du merveilleux se transporte au ciel; et voilà un vrai délire que l'on qualifie du nom de rêve ; il dure jusqu'à ce qu'enfin, le sommeil ayant cessé par le rétablissement de l'action des sens et des organes perceptifs, ceux de la pensée se soient remis en rapport avec le monde extérieur ; l'équilibre se trouve

alors rétabli dans l'innervation intellectuelle, parce que les organes de la pensée n'étant plus affaiblis par le sommeil et se trouvant soutenus par l'influence des sens, résistent aux impulsions des instincts et des sentiments, et nous représentent les choses telles qu'elles sont.

Après les explications qui précèdent, en voici une qui nous paraît nécessaire : S'il n'y a pas de maladie dans les organes, si la santé est parfaite, le sommeil vous offre, comme nous l'avons dit, dans les rêves, s'il y en a, la satisfaction de tous vos désirs; mais s'il y a beaucoup d'irritation et des douleurs obtuses ou confuses dans les viscères, vous trouvez toujours des obstacles à la satisfaction des besoins. J'ai vu soutenir une thèse, par un élève du Val-de-Grâce, sur le sommeil considéré comme signe de maladie. Elle était fort intéressante, sous le rapport du diagnostic ou de la reconnaissance des maladies par les rêves. En voici quelques exemples : Lorsque la circulation du sang se fait difficilement dans le cœur et dans les poumons, le sommeil est souvent troublé par le cauchemar. On veut fuir, ou du moins se remuer pour se soustraire à la compression d'un corps vivant ou inerte, qui vous serre la gorge ou vous pèse sur la poitrine, et l'on ne peut pas exécuter le moindre mouvement. L'angoisse est extrême jusqu'au réveil. Ceux qui ont de la souffrance dans l'abdomen, éprouvent dans leurs rêves, des contrariétés, des malheurs, ou se croient

coupables de mauvaises actions. Vous sentez que la conformation du cerveau exerce aussi son influence sur la nature de ces rêves morbides. Mais vous voyez toujours, par ces faits, que la mémoire des idées est sous l'influence d'un état de souffrance consécutive du cerveau.

Il y a encore le somnambulisme, qui appelle notre attention. Le somnambulisme, qui n'est pas toujours morbide, doit être distingué de toute autre espèce de rêve; mais on y trouve toujours un fond de ressemblance. On est obligé d'admettre encore ici, comme fait fondamental, la cessation d'action des sens, et par conséquent de la stimulation des organes perceptifs, ce qui toujours laisse les organes réflectifs sans défense contre les influences qui viennent de l'excitation des instincts et des sentiments. Mais nous croyons pouvoir affirmer que le caractère distinctif du somnambulisme est d'offrir une excitation des organes de la réflexion incomparablement plus régulière, plus voisine de l'état normal, que celle de toute autre espèce de rêve. L'extension qu'a déjà prise ce travail ne nous permet pas de nous arrêter davantage sur ce sujet, qui réclame un ouvrage *ex-professo*, basé sur le rapprochement d'un grand nombre de faits.

Mimique des facultés en général. — La question de la mimique a été traitée par des phrénologistes; c'est encore une grande question. Il ne s'agit plus

de la mimique d'un organe, mais de la mimique des organes, et voici la position de la question: Dans tous nos sentiments, dans tous nos états intellectuels et instinctifs, nous faisons certains gestes qui sont en rapport avec ce que nous sentons. Ces gestes, direz-vous peut-être, sont appris. — Non, messieurs, on les perfectionne en leur donnant de la grâce ou de la dignité, mais il y a un fond qui est toujours le même. Ainsi, toujours celui qui est en colère tendra les muscles et fera le mouvement de s'élancer sur son ennemi. Les animaux en feront autant. Celui qui craint, laissera toujours ses muscles dans un état de relâchement, ou bien il les roidira et se disposera à la fuite. Celui qui espère, s'agitera toujours avec des mouvements vagues comme il arrive au chien lorsque son maître se prépare à partir et à l'emmener avec lui. L'orgueilleux dresse la tête et le torse, regarde avec fierté en abaissant la paupière supérieure, et régularisant tous les traits de son visage, comme pour se donner de la dignité. S'il entend quelque chose qui puisse le blesser, à l'instant tous ces états de l'action musculaire deviennent plus prononcés; il se donne en même temps l'expression de la fierté et celle de l'indignation. Qu'il le fasse d'une manière grossière ou selon les règles de la pantomime théâtrale, il le fera nécessairement, ainsi que l'animal : car la nature le veut ainsi. Je pourrais passer en revue tous

les organes pour justifier cette assertion ; mais cette matière a été si bien traitée par l'illustre Gall, que je puis m'en dispenser. Je voulais seulement arrêter un peu votre attention sur cette mimique, et vous dire que chaque passion, chaque sentiment, ou bien si vous voulez que nous reprenions notre langage, chaque instinct, chaque sentiment et chaque opération intellectuelle déterminent des mouvements musculaires, soit dans les membres, soit dans la physionomie, soit dans les muscles respirateurs. Souvent même il en résulte des changements dans la circulation, manifestés par ceux de la coloration, de la chaleur de la face, et qui sont en rapport constant avec telle ou telle passion. Au surplus, les changements d'excitation ne se bornent pas à l'extérieur du corps : il s'en opère aussi dans les viscères, et les pathologistes vous diront combien sont puissantes et multipliées les causes morales de nos maladies inflammatoires et nerveuses.

Tous ces faits, qui concernent la mimique générale des organes, doivent encore être rangés au nombre de ceux que messieurs les psychologistes n'auraient jamais devinés. C'est Gall qui les a expliqués, car les physiognomonistes y avaient déjà fait attention ; mais ils étaient restés bien loin derrière lui sous le rapport de la description et de l'appropriation des gestes à nos passions et à nos facultés intellectuelles. Rien d'étonnant d'ailleurs en cela,

puisqu'ils n'en connaissaient ni la valeur ni le nombre.

Me permettrai-je maintenant de vous exposer mes idées sur l'explication de la mimique ? je n'ai pas la prétention de l'avoir trouvée bien complète ; je vous communiquerai mes vues, et vous les féconderez s'il y a lieu.

J'ai dit que les fibres nerveuses motrices, qui se rendent aux muscles, sont partout dans le cerveau en rapport avec les organes de nos facultés, et, je le répète, c'est ce qui constitue le volume énorme du cerveau. Il en résulte que chaque faculté a son action directe sur les muscles, sans qu'il soit besoin de la permission du *moi*. Il n'est donc pas nécessaire qu'elle aille dire au *moi* : « Accordez-moi le mouvement de tel muscle, dans telle direction. » Ce qui le prouve, c'est que cette mimique existe chez tous les animaux et chez les enfants aussitôt qu'ils commencent à être en rapport avec le monde extérieur. Ce qui le démontre encore non moins péremptoirement, c'est que cette mimique se manifeste, sans qu'on y pense, aussi bien que la mimique spéciale dont nous avons parlé en son lieu. On s'aperçoit que l'on imite, qu'on a pris telle attitude sans y avoir songé. Cependant il a fallu, non pas que l'attention fût là, mais que le cerveau ne fût pas malade, car, dès qu'il l'est, la mimique se trouve changée. Elle obéit alors à l'impulsion

maladive. Au surplus, c'est toujours le même phénomène dans le fond. Ces faits, messieurs, concourent à prouver que l'on ne saurait admettre un *sensorium commune* auquel il faille que tout soit rapporté. En effet, ces faits étant réunis, avec l'intermittence du *moi* et de la volonté, avec son tardif développement chez l'enfant, avec la disparition long-temps avant la mort, chez le malade, du sentiment de la personnalité; il en résulte la démonstration parfaite qu'il n'y a pas nécessité d'un centre commun pour expliquer les phénomènes du moral humain, et qu'ainsi Gall eut raison de le nier.

Maintenant nous allons terminer la séance par la méthode d'observation.

DE LA MÉTHODE D'OBSERVER EN PHRÉNOLOGIE.

La principale question, la seule qui donne les moyens de bien exposer cette méthode, a déjà été soigneusement traitée. Nous partirons, en effet, de nos trois grandes divisions : les instincts qui règnent dans la partie postérieure et latérale inférieure; les sentiments qui siégent dans la partie supérieure, jusqu'à se mettre en rapport avec les instincts; les facultés intellectuelles qui se divisent en facultés réceptives et réflectives.

Lorsque vous voulez étudier une tête, vous commencez par établir mentalement cette division, et

par vous demander à vous-mêmes, laquelle de ces trois régions prédomine, si ce sont les instincts, les sentiments ou les facultés intellectuelles. Il ne faut pas d'abord vous jeter dans la spécialité des organes, il faut commencer par vous exercer sur ces trois grandes divisions.

Nous pouvons maintenant vous indiquer les limites de ces divisions; les instincts s'élèvent en arrière jusqu'au-dessus de l'habitativité, et descendent au-dessous de la circonspection, pour venir se mettre en rapport avec les facultés intellectuelles; ils forment une ceinture inférieure. Les sentiments règnent dans la partie supérieure, ils commencent au-dessus de l'habitativité, de l'estime de soi, sont bornés par la circonspection, par la conscience, par l'espérance, par le merveilleux, par l'idéalité, et arrivent à la partie antérieure, jusqu'aux limites de la bonté. Au-dessous de la bonté et de la mimique, se trouvent les deux hautes facultés qui sont la comparaison et la causalité; tout le reste du front appartient aux facultés réceptives. Eh bien, si vous voulez faire la part de l'intelligence, il faut tracer une ligne qui parte de la partie antérieure de la construction; conduisez cette ligne obliquement, pour la faire passer entre la bienveillance et la comparaison, et redescendre par le côté opposé; tout ce qui est antérieur à cette ligne appartiendra aux facultés intellectuelles; tout le reste se rapportera aux

deux autres sections. Pour reconnaître ces deux autres sections, vous vous y prenez de la manière suivante : vous tracez de chaque côté une ligne demi-circulaire qui part de la constructivité, passe au-dessus de l'acquisivité, de la sécrétivité, au-dessous de la circonspection, se continue entre l'approbativité, l'affectionivité et l'estime de soi, pour venir se terminer à la partie supérieure de l'habitativité. Tout ce qui est au-dessus de cette ligne circulaire se rapporte aux sentiments ; tout ce qui est au-dessous appartient aux instincts. Alors il vous est facile de juger quelle est celle de ces trois sections qui se trouve prédominante sur les deux autres, ou si elles sont à peu près égales. Désirez-vous vous assurer si votre appréciation a été bien faite : vous choisissez pour point de départ le conduit auditif qui correspond au-dessus du trou occipital, alors vous examinez ce qui est le plus éloigné de ce point. Pour bien apprécier, vous tracez trois lignes en demi-cercle, toutes trois partant de ce conduit, et dirigées, l'une par dessus la protubérance occipitale, pour arriver au conduit auditif opposé ; la seconde, par le sommet de la tête et qui revient également au conduit auditif opposé ; la troisième, enfin, qui passe par dessus la partie la plus saillante du front et va se terminer, comme les deux autres, au conduit auditif opposé. Il vous est alors aisé de juger lequel de ces trois demi-cercles est le plus grand,

car vous pouvez les comparer, si vous les avez tracés avec un ruban ou un fil. Cette comparaison faite, vous pouvez en établir d'autres pour reconnaître quels sont, parmi les organes qui forment les trois masses, ceux qui l'emportent sur les autres.

Vous avez à considérer dans chaque organe, la longueur ou la distance qui le sépare du conduit auditif, et la largeur qui peut différer, à distance égale de ce conduit. C'est pour cette raison qu'il ne faut pas se borner à mesurer avec un fil l'espace qui sépare chaque organe de ce point, mais tracer toujours le demi-cercle indiqué et le faire passer sur tous les organes saillants des différentes têtes, en notant quel est celui qui lui donne le plus d'étendue. L'œil vous sert d'ailleurs, en même temps, pour estimer la largeur aussi bien que la longueur de chaque organe.

Faisons maintenant quelques remarques sur les trois masses.

En examinant la partie antérieure, vous avez une idée de la ligne de Camper. Camper avait établi que plus l'angle facial était ouvert, plus il y avait d'intelligence. En effet, le plus souvent, cette disposition dépend de ce que les facultés supérieures du haut du front sont très développées, et, par conséquent, fort éloignées du centre. Mais il est très possible, quoiqu'elles en soient fort distantes, que celles de la ligne inférieure le soient encore davantage. Voici

une coupe qui a été faite sur cette tête par Spurzheim, pour résoudre cette difficulté. Je suis fâché que l'objet soit si petit; je vais vous l'expliquer. Si vous examinez la tête en profil, de ce côté, il vous semblera d'abord qu'il y a peu de facultés réceptives, quoiqu'il y en ait encore beaucoup, puisque le bas du front est sur le même plan que le haut, qui est assez éloigné du conduit auditif; c'est qu'on a retranché la saillie qui correspond au sinus frontal. Cela fait que les facultés du haut du front prédominent, et que l'angle frontal paraît droit. Si vous l'observez par l'autre profil, où l'on n'a rien retranché, vous serez frappés de l'avance que font ces sinus. Elle est telle, que le haut du front, qui dominait le bas de l'autre côté, paraît fuir de celui-ci. Si cependant vous mesurez la distance du conduit auditif à l'organe de la comparaison, il est clair que vous ne la trouverez pas moindre de ce qu'elle est du côté où la rognure du sinus fait que le haut du front se trouve sur le même plan que la racine du nez. Il ne faut donc jamais vous contenter du premier aspect pour juger les proportions des facultés intellectuelles, mais mesurer l'espace qui sépare chacune d'elles du conduit auditif; car il est possible que les facultés supérieures du front soient très développées, quoique celles du plan inférieur soient rendues par le sinus assez saillantes pour les déborder.

Lamarque offre cette conformation. Voyez son

buste. Je suppose que j'aie retranché le sinus frontal, il y aura encore une assez grande distance de l'oreille à la ligne inférieure du front; mais la supérieure, qui vous paraît fuyante, se trouvera presque au niveau de l'individualité, des localités, et l'angle facial sera devenu presque droit, sans que j'aie rien ajouté à la saillie en avant du haut du front; je n'aurai fait que retrancher le superflu de la saillie du bas qui appartient en grande partie au sinus. Vous pouvez maintenant vous convaincre par ces observations, que cet homme a beaucoup de facultés supérieures, quoique les inférieures paraissent bien plus saillantes. Elles ne sont plus saillantes que parce que le sinus frontal s'y ajoute. L'angle paraît obtus, tandis que si le sinus était affaissé, l'angle serait presque droit. Voilà le fondement de cette distinction.

Maintenant, pour vous aider dans l'observation comparative, en prenant pour base les trois masses, je vais partager les têtes en un certain nombre de sections ou de genres dont nous chercherons la signification.

Dans un *premier genre de têtes*, les instincts sont prédominants, et les facultés intellectuelles et les sentiments sont faibles. Ce sont les têtes brutes, les têtes de la plupart des scélérats, des gibiers de potence ou de guillotine. J'y mets Fieschi, parce que la masse des instincts et des sentiments d'égoïsme

49

prédomine sur celle des belles facultés et de l'intelligence. Telle est mon opinion, quoiqu'on ait dit que cette tête ne différait pas de celle d'un honnête homme.

Le parricide est le plus grand crime de la société ; nos têtes de parricides sont les plus misérables. En voilà deux : Martin et Boutilliers. Vous voyez au premier coup-d'œil que la partie animale l'emporte sur la partie intellectuelle ; c'est à vous de chercher ensuite, dans vos études particulières, ce qui prédomine dans chacune des trois masses ; car enfin, dans la plus petite de ces masses, il y a toujours quelque chose de plus saillant que le reste. Il en est ainsi des masses les plus grandes ; c'est l'étude des organes en particulier.

Deuxième genre de têtes. — Les sentiments dominent sur les instincts et sur l'intellect. Ce sont les têtes toutes sentimentales et crédules. Voyez-vous cette grande masse du haut de la tête qui domine le cercle qui sépare les sentiments des instincts? ce sont les têtes encore plus crédules et trop vénérantes. La vénération, le merveilleux, l'espérance, forment une saillie considérable dans plusieurs de ces têtes. L'estime de soi et le désir de l'estime des autres, avec beaucoup de fermeté, s'y ajoutent souvent, et si les deux facultés intellectuelles supérieures se trouvent faibles, vous n'avez plus que des têtes de visionnaires qui finissent ordinairement

par la folie. Nous en possédons des exemples que vous connaissez.

Troisième genre. — Les facultés intellectuelles réunies prédominent sur tout le reste.

Il faut des instincts, des passions fortes pour mettre les têtes en action ; c'est encore une observation de Spurzheim très importante. On rencontre quelquefois dans la société des hommes dont presque tout le cerveau est en avant des oreilles, qui ont toutes les facultés intellectuelles fort développées, tandis que le courage, la combativité, les affections, l'amour physique sont presque nuls. Ces têtes manquent d'énergie, surtout seules. Je dis seules, car il y a deux espèces de *stimulus* : les extérieurs et les intérieurs. Quelquefois, ces hommes sont obligés de travailler, parce que le soin de leur fortune, leur position sociale, qui sont des *stimulus* extérieurs, les y forcent. Alors ils ont de grands succès. Mais aussitôt que leur avenir est assuré, ils tombent dans leur inertie naturelle par le défaut de la passion ou du *stimulus* intérieur, et laissent leur siècle marcher sans y prendre part ; tandis que les hommes stimulés par l'ambition, la destruction, etc., continuent de se mettre en avant, et ne renoncent à l'action que lorsque toutes leurs forces sont épuisées.

Quatrième genre. — Les facultés réceptives l'emportent sur les réflectives. Ce sont les têtes des

hommes qui observent pour le plaisir d'observer et sans savoir conclure. Ces têtes sont très communes; mais quand j'en aurais, je ne vous les présenterais pas, parce que ce sont les têtes qui peuplent les principaux corps savants, surtout dans la partie d'histoire naturelle, dans la mécanique, dans tous les genres descriptifs. Il y a beaucoup de savants en France qui observent pour le plaisir d'oberver, et dans le silence, c'est là leur bonheur ; mais si de plus ils possèdent le talent de la parole, ils font valoir leurs observations, et rien de plus naturel. Ce sont des instruments très nécessaires, que ces hommes, aux progrès des sciences. Ils amassent les matériaux, mais ils ne les fécondent pas.

Cinquième genre. — Les facultés dites théâtrales, qui sont trois : la mimique, le merveilleux et l'imitation; même on peut ajouter comme quatrième l'idéalité qui s'y associe souvent, l'emportent sur les réflectives. Eh bien! si avec ces quatre organes se trouvent coïncider des organes de réception très considérables, tels que ceux qui composent la section précédente, vous avez des têtes d'artistes, exécuteurs en tous genres, mais exécuteurs des inventions des autres, en musique, en peinture, au théâtre. Ces têtes ne sont pas créatrices (vous allez voir ce qu'il faut pour la création), mais elles sont parfaites pour l'exécution et le font avec intelligence; en deux mots, elles sentent bien et rendent

bien. Vous avez des poëtes et des peintres sans invention qui vous présentent de jolis tableaux dont le fond est tout d'emprunt. La majeure partie des artistes et des hommes où brille le talent d'imitation, rentre dans cette catégorie.

Sixième genre. — Ces mêmes facultés, c'est-à-dire les facultés réceptives et les facultés théâtrales, combinées avec de beaux sentiments, des instincts assez prononcés et les facultés supérieures de l'intelligence, pourvu qu'elles ne soient pas trop dominantes (ce qui est fort rare d'ailleurs, car il en résulterait un volume prodigieux), ce sont les têtes des *génies* créateurs dans divers genres. Toutefois, ne prenez pas ce mot dans toute sa rigueur, car l'homme ne crée rien de toutes pièces. Il découvre seulement de nouveaux rapports entre lui et les objets, ou bien entre les objets comparés les uns aux autres, et il fait ressortir par le talent de représentation, ces rapports qui sont les mêmes chez tous les sujets bien organisés de son espèce; sans cela personne ne se mettrait à l'unisson avec lui, il resterait seul dans ses nouveaux aperçus, dans ses sentiments nouveaux, et au lieu de paraître un homme de génie, il serait traité de fou. Au surplus, ce malheur arrive quelquefois aux hommes qui découvrent trop loin dans l'avenir, ou qui font marcher vite une science; leurs contemporains, qui n'ont pu les suivre, les traitent

d'une manière satisfaisante aux personnes ainsi conformées, lorsqu'elles leur demandent le diagnostic de leurs facultés.

Huitième genre. — Mais voici une autre division fort importante à noter. Dans une tête médiocre, souvent même assez inférieure, se trouve quelquefois un organe prédominant; ce sont les têtes les plus favorables pour l'étude de la phrénologie, car ce sont elles qui font le mieux connaître le rôle de chacune des parties du cerveau, que vous ne pourriez jamais distinguer dans les têtes où il y a beaucoup d'organes simultanément développés. C'est en effet de ces têtes que Gall est parti pour jeter le fondement de la phrénologie, car des hommes assez médiocres et communs sous tous les autres rapports, deviennent extraordinaires dès que l'on provoque l'action de leur faculté prédominante. Ainsi l'un se distingue par la mémoire des mots, l'autre par le sentiment et la représentation des couleurs, un troisième par l'exécution parfaite de la musique, etc.; mais sortez-les de là, ils sont peu de chose. Vous direz peut-être : Ils sont beaucoup si l'intelligence supérieure est l'organe prédominant. C'est une erreur, messieurs; ils comprendront et raisonneront fort bien sans doute, mais seulement quand on les y forcera. Abandonnés à eux-mêmes, ces sujets ne tireront aucun avantage de leur haute raison; ils ne l'appliqueront à rien de grand, à rien

d'influent sur l'ordre social, s'ils ne sont entraînés par des passions énergiques. Ils rentrent dans la section déjà indiquée tout à l'heure des génies manqués (*troisième genre*).

Nous avons répondu, page 258, à l'objection des antiphrénologistes, qui ont remarqué que l'organe de la destruction ne prédomine pas toujours chez les voleurs repris de justice. Mais nos adversaires ont ajouté : « Beaucoup d'honnêtes gens ont cet organe plus prononcé que les condamnés pour vols. » Cette objection n'est pas plus redoutable que la précédente. Si ces honnêtes personnes n'ont pas eu de motifs pour voler; si elles trouvent pour acquérir, pour arriver à la possession, but primitif de l'organe, des moyens suffisants dans la profession qu'elles exercent, il ne leur est pas difficile de s'abstenir du vol, dont la raison leur fait d'ailleurs connaître les inconvénients; mais supposons qu'elles aient eu le malheur d'être reprises une seule fois par la justice, et rendez-les à une société qui les repousse, qui leur refuse le travail et les moyens d'existence, vous verrez qu'elles seront forcées de s'associer aux premiers malfaiteurs qu'elles rencontreront, pour se livrer avec eux à l'exercice du brigandage.

D'ailleurs, messieurs, soyons francs, combien n'est-il pas de gens qui savent s'emparer du bien d'autrui sans s'exposer à la rigueur des lois? Le nombre en est si grand dans notre état social, qu'il serait

presque ridicule de s'y arrêter. Fixez un peu fortement votre attention, et vous serez bientôt convaincus qu'il s'y trouve une foule de sujets, médiocres sous toute autre espèce de rapports, mais extrêmement habiles et supérieurs à beaucoup d'intelligences du premier ordre dans l'art de satisfaire l'organe prédominant de la possession. La ruse lui prête sans doute un grand secours ; mais tous les autres organes sont également à la disposition de cette faculté, et quelque médiocres qu'ils soient, ils donnent de grands résultats lorsqu'ils sont toujours maintenus en action par l'influence de l'organe prédominant.

Dans la plupart de leurs objections, les antiphrénologistes affectent de fermer les yeux sur les influences des organes les uns sur les autres et sur la puissance des habitudes. Cependant, messieurs, pensez-y, n'est-ce pas de là que proviennent les mœurs ? Les mœurs sont-elles autre chose que des concerts habituels d'action entre les organes ? L'immense majorité des têtes humaines s'y laisse aller parce qu'elle se rattache à cette médiocrité dont nous traitons maintenant. De là le précepte des phrénologistes : « Exercez les organes dans l'intérêt de l'ordre social, et non dans celui des individus agglomérés en coteries sacrées ou profanes. » Ils répètent : « Ces organes croîtront et se fortifieront d'autant plus que vous les exercerez davantage. » Ils ajoutent : « Nous avons des moulures de différens âges qui attestent que les organes bien exercés ont grandi

jusqu'à cinquante et soixante ans, lorsque la santé était bonne. » C'est quelque chose que cela; il y a du moins motif de vérification pour les philanthropes consciencieux.

Neuvième et dernier genre.— Dans ce dernier toutes les facultés sont au plus haut degré où l'espèce puisse les présenter. Ce sont les têtes introuvables, ce qui se rapporte parfaitement avec la perfection complète de l'humanité, parce que la perfection en tout n'est qu'idéale. L'hypothèse de la perfection est applicable au moral comme au physique. Quelle est la tête qui n'a pas ses défauts ? L'une pèchera par la précipitation, l'autre par la lenteur. Tout le monde a son démon, tout le monde a ses faiblesses. L'homme ne peut que s'approcher plus ou moins de la perfection; mais il en trouve les éléments dans ses différens organes et dans les facultés qui leur sont inhérentes.

INFLUENCES DU TEMPÉRAMENT SUR LES ORGANES CÉRÉBRAUX.

Nous avons maintenant encore à vous parler de l'activité que les phrénologistes mettent en comparaison avec le volume, et dans ce but ils prennent pour base les quatre tempéraments des anciens. Comme ces tempéraments ne sont pas des choses bien distinctes, je ne puis pas m'en rapporter complétement aux phrénologistes sur ce point; mais

il y a des signes par lesquels on peut juger de la force et de l'activité des hommes. On a pour principaux indices le développement du corps, la fermeté des chairs, la coloration de la peau, la force musculaire, et surtout le complet développement des principales cavités viscérales. Si toutes ces conditions sont réunies, on peut être sûr que le cerveau doit avoir autant d'activité qu'il peut en posséder. Il ne s'agit plus que de constater le volumè auquel il est parvenu et l'exercice qui a rendu plus ou moins facile l'action des fibres cérébrales, car le plus beau cerveau ne produit presque rien de remarquable s'il n'est pas exercé par l'éducation; mais s'il l'a été d'une manière convenable, on n'a plus qu'à tenir compte des organes prédominants, afin de s'assurer si l'action de l'exercice a porté sur eux.

Mais notez bien que la richesse du développement n'est pas toujours une garantie de l'énergie de l'action. Il y a des constitutions dites lymphatiques, où la contraction est accompagnée de peu d'activité; alors les chairs, quoique bien nourries, n'ont ni fermeté, ni vivacité dans l'action. Quelle que soit la coloration de la peau et des poils; il ne faut donc jamais juger du premier coup d'œil, mais observer les mouvements nerveux et musculaires, et prendre des renseignements sur les habitudes avant de se prononcer.

Dans d'autres cas, le jugement est moins diffi-

cile : il s'agit de ceux dont les chairs sont molles, la nutrition faible, et chez qui le sang est peu abondant, le sérum prédominant, et qui ont les mouvements musculaires faibles, aussi bien que la locomotion, etc. ; alors on conçoit que le cerveau peut participer de la débilité générale. Mais encore, messieurs, combien d'exceptions ! Vous avez des hommes qui sont d'une froideur, d'une mollesse extraordinaire, et qui ont un moral extrêmement fort. Le système nerveux jouit d'une vie particulière. La force des autres tissus nous fournit des données, mais ne nous donne pas de certitude sur la vitalité qui l'anime. D'ailleurs, des mouvements nerveux, faibles et lents, peuvent donner des résolutions fermes, inébranlables et des vues intellectuelles fort étendues, lorsque les organes, qui correspondent à ces phénomènes nerveux sont très développés. Ces hommes agissent froidement et lentement, mais avec une persévérance que rien ne déconcerte, que n'épuise jamais la sur-activité de l'innervation ; et les résultats sont immenses. L'activité, le volume absolu et relatif, l'exercice, fruit de l'éducation, et les habitudes constituent donc autant d'éléments essentiels dont aucun ne doit être négligé par les phrénologistes. Ne croyez pas que le fameux Talleyrand soit un homme athlétique, il est d'une constitution assez frêle. Voyez pourtant quel rôle ce personnage a joué dans notre temps. Montes-

quieu aussi était fort délicat de constitution, mais le système nerveux cérébral jouissait d'une action puissante. Il n'est nullement nécessaire, je le répète, que les organes nerveux excitent de grands mouvements des muscles pendant leur action, que les gestes soient précipités et expressifs, qu'il y ait une voix de tonnerre, des yeux étincelants, etc. Il suffit que l'encéphale pousse avec persévérance vers un genre d'action pour que les résultats soient considérables; car les hommes les plus pétulents se lassent d'une résistance inconséquente et désordonnée qui épuise leurs forces nerveuses, et finissent par céder à l'influence douce et lente, mais juste et continue, de la froide raison. Nous pouvons aller plus loin, et affirmer que le courage et la persévérance peuvent, avec la plus grande froideur, porter les masses à des actes de force et même de violence dont la fougue désordonnée des chefs les plus robustes n'obtient pas toujours l'exécution, malgré l'électrisation morale qu'ils ont le privilége d'inspirer.

On a vu des personnes qui avaient été rachitiques dans leur enfance, qui étaient restées lymphatiques, engorgées à la suite de cet état morbide, et qui n'ont pas laissé d'influencer puissamment l'ordre social par leurs conseils et par leurs écrits; tant il est vrai que la force nerveuse est souvent indépendante des autres forces.

Enfin, il nous reste à parler de la constitution qu'on appelle nerveuse en physiologie, et dont les gens du monde n'ont qu'une idée imparfaite. Chez ces individus tout est nerf; la tête l'emporte, en proportion de volume, sur tout le corps; il n'y a pour ainsi dire pas de graisse; les muscles souvent sont grêles, mais les mouvements nerveux sont très faciles et souvent précipités. La rapidité de conception, la vive pénétration de ces sujets, qui saisissent et retiennent tout avec facilité, surprend les personnes de constitutions différentes; mais la santé n'est pas toujours robuste, et les convulsions, tant des muscles extérieurs que des viscères, éclatent souvent pour des causes assez légères. C'est là surtout que les médecins trouvent les mélancoliques, les hypocondriaques, les hystériques; mais si de tels sujets parviennent à la vieillesse, ils l'ont assez robuste et fréquemment très prolongée, malgré leur extrême maigreur. Ce tempérament est donc très favorable à l'exercice des organes cérébraux, qu'il offre aussi, comme nous venons de le dire, bien développés. Toutefois gardez-vous de croire qu'il donne la garantie d'une constante supériorité morale ; vous ne la trouverez jamais que dans la bonne combinaison des organes. Admettez qu'elle se rencontre dans le tempérament nerveux, vous observerez de grands résultats ; mais si elle est malheureuse ici, comme chez le sanguin, vous n'aurez que de bien tristes personnages ; il y

aura des sentiments, des facultés intellectuelles qui se neutraliseront mutuellement avec une déplorable précipitation. Cela ne produit que des hommes insignifiants, des brouillons, qui pourront toutefois offrir de très grosses têtes, mais dont le volume dépendra plutôt des instincts ou des sentiments que des organes de l'intelligence, ou, parmi ces derniers, de la végétation excessive de quelques uns aux dépens des autres.

Il ne faut donc jamais mesurer le mérite par le volume des têtes, mais par la concordance d'un certain nombre d'organes propres à arriver à un but déterminé, et de nature à influer sur l'ordre social. Lorsque plusieurs organes tendant à produire un grand effet se trouvent réunis et sont doués d'une activité suffisante, l'homme devient supérieur, et peut être fort utile à ses semblables. Dans ces cas, quoique sa tête soit de quelques pouces moins volumineuse que celle de bien d'autres hommes, il pourra les dominer.

Telle est la solution d'une des principales difficultés qui ont suspendu la croyance de bien des personnes de bonne foi. Naguère nous entendions un professeur distingué se plaindre de ce que Gall n'avait jamais pu lui expliquer pourquoi les grosses têtes avaient souvent moins de mérite que les médiocres. C'est là, s'écriait-il triomphant, que la sagacité de l'inventeur a constamment succombé;

comment s'en tireront ses continuateurs?..... Nous ignorons ce que Gall aurait pu répondre; mais si vous voulez bien rapprocher ce que nous avons dit des organes en particulier et de leurs influences réciproques, avec ce que vous venez d'entendre, nous sommes certain que cette difficulté aura disparu pour vous, sans même qu'il soit besoin de tenir compte des cas morbides dont nous avons encore à vous parler aujourd'hui.

L'état morbide ou maladif est souvent caché dans le cerveau. Il s'y opère, quelquefois, avec beaucoup de lenteur, des désorganisations, comme des squirrhes, des tubercules, des indurations, des ramollissements, des suppurations qui exaltent d'abord, et ensuite dépriment ou anéantissent quelques unes ou la totalité de nos facultés, sans que le médecin puisse obtenir aucune certitude sur la nature et même sur l'existence du mal. Ces cas sont déplorables et faits pour jeter de l'incertutide sur la phrénologie. Heureusement ils sont rares, et l'on a pour se rectifier d'abord l'état des facultés, antérieur au développement de la lésion organique, presque toujours quelques douleurs, quelques phénomènes convulsifs, et parfois aussi la connaissance de l'action d'une cause violente, comme une chute, une contusion, une vive affection morale. Dès qu'il a pu concevoir quelques soupçons de ce genre, le phrénologiste étranger à la médecine doit suspen-

dre tout jugement et consulter l'homme de l'art. Un officier de l'armée d'Afrique était devenu d'une salacité dégoûtante; il mourut d'une affection fébrile nerveuse, et M. le docteur Baudens, chirurgien militaire très distingué, trouva dans son cervelet une concrétion qui pesait plus d'une once.

Il est des excitations occasionnées par les influences sur le cerveau d'un organe souffrant, qui changent à la longue les conditions de quelques uns de nos organes, et nous inspirent des élans de sensibilité, de perspicacité, de sublimité dans certain genre et d'éloquence auxquels nous ne pourrions jamais nous élever dans l'état normal. Ces observations se font surtout aux approches de la mort : certains phthisiques, les gens qui succombent aux progrès des cancers externes et internes, en offrent parfois des exemples.

Enfin, reste la question pathologique du délire de la folie; mais nous ne saurions l'aborder dans ce cours, qui a déjà pris une si grande extension.

Toutefois, malgré cette dernière considération, je ne crois pas devoir terminer la séance sans vous avoir fait part de quelques observations sur Fieschi, dont la tête, comme personne de vous ne l'ignore, a donné lieu à plusieurs objections spécieuses contre la phrénologie. Les mesures et les réflexions que j'ai à vous communiquer sont de M. le docteur Sarlandière, phrénologiste des plus distingués, et in-

venteur d'un crâniomètre, dont il a fait l'application sur le plâtre de cet assassin.

Vous savez que le centre cérébral est pris au milieu de la ligne qui part d'un conduit auditif pour se rendre à l'autre, en traversant la tête au-dessus du trou occipital. Eh bien ! le point le plus éloigné de ce centre est, chez Fieschi, de 37 millimètres au-dessus de l'organisation de l'enfant de deux mois, et de l'homme adulte le moins parfait qui n'est que tout juste au-dessus de l'idiotisme, tandis que le moins éloigné au-dessus de cette même organisation n'est que de 15 millimètres. La tête de Fieschi n'est donc pas celle d'un homme distingué : c'est plutôt celle d'un sujet très médiocre, ainsi que je vous l'ai dit dans une de nos précédentes leçons.

La plus transcendante dans toutes les facultés, est chez lui celle de l'étendue, c'est la plus éloignée du centre cérébral; la moindre est l'amitié, et cet homme, en effet, ne tenait pas à la conservation de ses amis, si on le juge d'après l'instruction. Il résulte de la grandeur de l'organe de l'étendue que Fieschi avait à un très haut degré la faculté de mesurer les distances, de sorte que l'opinion du phrénologiste que nous citons est que s'il n'avait pas été troublé par la vue de M. Lavocat, il est probable qu'il n'aurait pas manqué son coup. Ce ne serait pas l'amitié qui l'aurait dérangé dans l'exécution de

son projet, puisque, suivant l'auteur, c'est l'organe qui s'éloigne le moins du centre; ce serait donc plutôt la vénération, sentiment assez fort chez Fieschi, et qui l'attachait beaucoup à M. Lavocat.

Voici d'ailleurs un sommaire des prédominances obtenues par l'application du crâniomètre de M. Sarlandière, disposées suivant les séries organiques qu'il a adoptées. Ceci nous donne l'occasion de vous les exposer, chose que nous avions toujours eu le projet de faire avant la fin de ce cours. Nous pensons que les divisions de ce phrénologiste doivent être prises en grande considération, mais nous n'avons voulu ni les adopter ni les critiquer, de peur de vous jeter dans la confusion en les comparant à celles des auteurs qui sont en ce moment les classiques de la phrénologie, et dont vous devez nécessairement vous servir pour l'étudier. Plus tard, vous ferez votre profit des rectifications proposées par M. le docteur Sarlandière, puisque vous les trouverez dans le journal de la Société phrénologique, où il les a fait insérer.

La première des *connaissances*, ou la plus distante du centre sus-indiqué, est la *localité;* la première des *perceptions* est l'*étendue*; le premier des *raisonnements* est la *comparaison*. Vous voyez que ce concours en faisait vraiment un mécanicien naturel. Le premier des *sentiments de conscience* est la persévérance; le premier des *sentiments de bienveillance* est

la *vénération*; le premier des *penchants d'égoïsme* est l'*estime* de soi, ou l'orgueil. Observez en effet comme l'intelligence est dominée par tous ces sentiments. Le premier des *penchants d'aversion* est l'*appétit carnassier*. Ceci n'a pas de rapport avec le crime, mais c'est un besoin qu'il faut satisfaire..... Le premier des *attachements* est l'*érotisme*.

Ainsi, l'on ne peut douter que cet homme n'eût des instincts assez forts et des impulsions d'égoïsme tendant à la satisfaction de ces instincts également bien développés. On voit qu'effectivement son intelligence était faible, puisque la comparaison n'était pas secondée par la causalité, et que beaucoup d'autres organes intellectuels étaient au minimum. Mais il se trouve une singulière coïncidence; c'est celle de la comparaison, avec les facultés de la mesure et de l'étendue : de sorte que la comparaison générale, qui ne pouvait produire de grands résultats intellectuels, ainsi qu'on l'a pu voir lorsqu'elle s'est manifestée aux débats par quelques apologues ou sentences d'assez mauvais goût, a pu donner néanmoins de grands résultats physiques, en s'associant avec les comparaisons partielles de la distance et de l'étendue; ce qui le constituait, comme il le disait lui-même, un mécanicien fort adroit.

Du reste, la destruction ne domine pas dans sa tête, non plus que la propriété ni la ruse : ces

penchants-là existent sans doute; mais ils ont été dominés par d'autres.

Désormais, messieurs, je n'ai plus, pour terminer ce cours, qu'à réclamer votre attention pour une dernière séance, où nous ferons quelques applications de la phrénologie à l'histoire.

VINGTIEME LEÇON.

8 JUILLET 1836.

APPLICATION DE LA PHRÉNOLOGIE A L'HISTOIRE.

Messieurs,

Je vous ai annoncé que nous devions, pour terminer ce cours, étudier les organes dans le mouvement progressif de l'humanité, c'est-à-dire dans l'histoire, en grand bien entendu, car il nous est impossible d'entrer dans aucun détail. L'ignorance est l'état primitif de l'homme. On en a retrouvé des modèles dans la cinquième partie du monde qui a été découverte depuis peu, la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Zélande. On y a trouvé le langage, mais un langage extrêmement borné. Dans la partie

la moins avancée (Nouvelle-Hollande), on n'observe qu'un très petit nombre de mots ; chaque mot est d'une ou de deux syllabes, et reçoit des sens différents suivant certains claquements de la langue, ou certaines sibilations des lèvres, sortes de bruits qui sont eux-mêmes répétés une, deux ou trois fois pour augmenter le nombre des significations, tant est grande la pauvreté du langage et par conséquent celle des perceptions et des notions. Point de lettres alphabétiques, point de langue écrite ; quelques souvenirs confus du passé qui s'obscurcissent de génération en génération. Je tiens cela de M. le docteur Gaymard, qui a exploré ces contrées. Cependant, il y a eu assez d'organe du langage pour qu'il ait commencé à naître.

A cette déplorable période de l'humanité, les facultés intellectuelles ne servent, chez toutes les nations, qu'à la satisfaction des premiers besoins ou des penchants. Les sentiments sont à peine ébauchés; cependant le besoin du rapprochement existe entre les hommes; il faut qu'ils s'aident les uns les autres ; mais dès que leurs premiers besoins ont été satisfaits, ils restent dans une stupide immobilité. Ils ne sentent point l'impulsion de chercher des sujets d'observation pour satisfaire le besoin de curiosité qui n'est pas développé, et la pauvreté du langage ne leur permet pas de donner l'essor aux sentiments supérieurs. Le *secret*, qui consiste parmi nous à placer le

prévenu ou le condamné dans l'obscurité et le silence, le secret qui est pour nous un supplice tellement redouté, que l'on obtient par ce moyen des aveux que les tortures n'arracheraient pas, et qui est dans le système pénitencier le plus puissant moyen de correction, le secret ne serait pas même une peine pour ces hommes bruts.

Le sentiment qui se développe après celui d'association, d'où naît l'amitié, paraît être celui de la vénération. Ce sentiment se manifeste, avec l'espérance, en s'adressant aux hommes les plus forts et les plus intelligents, qui se mettent d'eux-mêmes en tête et desquels on espère secours, protection, bon conseil et sécurité ; les chefs en sont donc l'objet, mais cela suppose des têtes complétement organisées. Chez les peuples chasseurs, chez les peuples pêcheurs, ches ceux qui vivent de pillage, qui vivent par la force, le culte de la divinité est confus, car il faut de la réflexion pour produire un culte : ainsi il n'y en a pas, ou il y en a fort peu. Celui qui dirige le mieux la multitude pour conquérir la proie, pour vaincre l'ennemi, est le plus respecté : tant qu'il jouit de ce privilége, à lui s'attache la vénération.

Cependant, l'intelligence, qui s'exerce toujours, accroît, multiplie les moyens d'existence. On voit paraître, dans l'histoire, des peuples pasteurs qui se sont aperçus par l'observation qu'en soignant

certains animaux qui sont propres à la nourriture de l'homme, on n'est pas obligé de se donner autant de fatigue pour exister. Ces peuples pasteurs conduisent leurs troupeaux dans différents pays. Le monde n'étant pas très peuplé, ils épuisent les moyens de subsistance pour leurs bestiaux, et puis ils quittent un pacage, ils s'en vont dans un autre : ce sont les peuples nomades.

L'intelligence découvre ensuite les moyens de reproduire ce que l'on consomme. L'essence est l'agriculture, qui fournit en même temps à l'homme et aux animaux dont il se sert de quoi se nourrir et s'abriter. Alors vient la fixité ; l'homme s'arrête dans un lieu, il n'est plus nomade. C'est toujours l'observation qui marche en avant, remarques bien cela ; c'est elle qui découvre peu à peu les moyens d'augmenter les facilités de l'existence.

La multiplication des hommes, née de l'abondance, nécessite une organisation sociale meilleure. L'intelligence se met en action ; elle utilise non seulement les corps extérieurs, mais encore les instincts et les sentiments, pourvu qu'elle trouve des aptitudes. Tous les peuples, en effet, ne sont pas également propres à *progresser* dans la civilisation. Il y en a qui ne sont pas faits pour le progrès, et chez ceux-là la civilisation reste stationnaire. Nous

pouvons vous en donner des preuves par une multitude de têtes qui sont à notre disposition.

Voilà d'abord la race caucasienne, la plus belle, la plus complète de toutes; vous allez voir, si vous voulez bien me prêter une attention suffisante, que tous les progrès sont en proportion des facultés réceptives et réflectives. Vous les voyez très développées dans cette race, dont vous avez des exemples nombreux dans toutes les têtes européennes que nous vous avons présentées jusqu'ici pendant ce cours. Voyez cette masse, remarquez ce concours des facultés intellectuelles, réceptives et réflectives, avec tous les sentiments. Voilà un des plus beaux exemples qu'il soit possible de vous offrir; nous pourrions vous en présenter des modèles en abondance, puisque notre nation est de cette race, et que nous sommes tous, à peu près, conformés sur ce modèle.

Voici une autre race : les habitants de la Nouvelle-Hollande, de cette cinquième partie du monde divisée en deux : la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Zélande. La Nouvelle-Hollande vous présente une dépression effrayante de cette partie antérieure. Comparez cette race avec la caucasienne, la différence est immense dans la partie antérieure, dans la moyenne et dans la postérieure. Cette race n'a pas *progressé* en suivant la marche que je vous ai indiquée ; elle est restée en arrière. Quand on s'est

endu chez ces peuples, on a trouvé qu'ils n'avaient pas eu l'intelligence suffisante pour construire des cabanes pour s'abriter, qu'ils n'avaient pas d'agriculture, qu'ils ne savaient ni élever, ni utiliser les animaux domestiques, que leur langage était extrêmement borné, qu'ils étaient bruts; et Dieu sait depuis quand! Voilà un exemple; cela se rapporte, comme vous le voyez, à nos idiots. Que l'on dise donc que la phrénologie est nulle, que le cerveau agit en masse, et que ce ne sont pas certaines parties de cet appareil qui s'acquittent de certaines fonctions. Allez dire cela aux psychologistes et aux métaphysiciens politiques, religieux; allez leur dire: Voilà les Nouveaux-Hollandais qui peuplent une grande étendue de cette cinquième partie du monde; ils ne seront jamais civilisés, parce qu'ils manquent des organes cérébraux nécessaires pour le devenir; ajoutez-leur: Voici le Nouveau-Zélandais; sa tête se rapproche davantage de la nôtre, on y trouve les organes de l'intelligence et quelques sentiments supérieurs. Toutefois, ils ont progressé moins que nous, parce qu'ils n'ont pas communiqué avec d'autres peuples, ce qui est nécessaire, comme je vais le dire tout à l'heure, car la progression des peuples est due à leur communication; mais ils ont fait encore assez de progrès. Lorsqu'on les a découverts, l'agriculture était pratiquée chez eux, le langage beaucoup plus étendu que chez leurs voisins; voyez aussi le dé-

veloppement des organes de l'intelligence; ils avanceront peut-être cependant moins que nous, car les sentiments supérieurs et l'intelligence ne se présentent pas chez eux au degré où la race caucasienne les possède.

Voilà les nègres, qui sont de plusieurs espèces; vous voyez aussi la dépression de la partie antérieure qui est générale dans cette couleur, mais qui varie suivant les localités. Les sentiments affectueux du premier ordre sont très prononcés dans toutes les variétés; ce sont l'intelligence et surtout la réflexion qui sont le plus souvent en défaut et qui ne dominent que par exception; aussi la civilisation n'a jamais fait, chez eux, de grands progrès; toutefois comme il y en a des exemples, et que la faculté du langage est bien développée dans leur race, ces peuples peuvent avancer s'ils continuent d'être en rapport avec les nations plus civilisées; car les rapports multiplient les objets, et la langue s'enrichissant à chaque nouvel objet d'observation, fournit de plus en plus des matériaux à l'intelligence et des mobiles aux sentiments. Remarquez aussi que les peuples noirs qui progressent sont ceux qui ont été sous le joug des Européens, car le sang s'est mêlé, et les mulâtres, qui participent de ces derniers, qui, parfois, les surpassent en facultés, sont devenus assez nombreux pour que ces peuples se trouvent à notre niveau. Mais il est évident que, malgré leurs

communications avec les Européens, les nègres purs de la côte d'Afrique ne marchent point vers la civilisation; il y a pourtant des différences chez eux.

Ce nègre, dont vous voyez la tête, est de la Haute-Guinée, c'est un des plus dégradés. Voici une autre tête à peu près semblable; mais en revanche vous avez la tête d'Eustache, qui est bien nègre, et chez qui, toutefois, les sentiments supérieurs prédominaient; aussi s'est-il distingué dans toute son espèce; c'était une sorte d'anomalie; mais malheureusement nous ignorons de quelle caste ses parents avaient été tirés, car pour lui, il était né à Saint-Domingue et dans l'esclavage.

Voilà les Hottentots : les instincts dominent les sentiments et l'intelligence; et aussi point de progrès. Voici une femme de cette nation, la *Vénus hottentote*, qui est morte à Paris, chez laquelle on remarque, comme chez les nègres, une saillie extraordinaire de l'amour des enfants; mais une intelligence extrêmement bornée, et surtout des organes de réflexion très faibles.

Voici un Caraïbe. Ces Caraïbes ont soin de déprimer le front de leurs enfants par des moyens artificiels. Alors les organes de la réflexion s'arrêtent dans leur développement, et la nutrition devient prédominante dans les parties postérieures et latérales; vous voyez toujours dominer l'amour des enfants, l'amitié,

l'estime de soi, et pas de réflexion, pas de sentiments supérieurs.

Voici la nation chinoise. Cette nation est peut-être la mieux organisée qui soit connue. Les sentiments supérieurs sont extrêmement dominants, quoiqu'elle ne les cultive pas, à raison des obstacles qui résultent du langage et de sa religion. Cependant il n'existe pas de dépression notable dans ces parties non exercées : preuve certaine que les races sont distinctes, et qu'il y en a de faites pour le progrès moral et intellectuel, pendant que d'autres sont condamnées à rester dans les rangs inférieurs, comme des intermédiaires entre l'homme parfait et l'orang-outang. Les Chinois sont d'ailleurs fins, rusés, trompeurs, voleurs, et vous pouvez constater le développement des organes de la ruse, de la circonspection et de la propriété. C'est là ce qui paraît dominer dans cette nation, et c'est à cause de cela qu'elle tend toujours à s'isoler, car elle voit des ennemis dans tous les Européens qui la fréquentent, et ne se mêle jamais avec eux. Au surplus, l'intelligence y est bonne : on y trouve des philosophes, des théologiens, des penseurs profonds et creux; mais les connaissances en histoire naturelle, qui seules peuvent rectifier les notions de l'homme, y sont imparfaites, et lorsque l'intelligence chinoise ne s'exerce pas sur les arts, où vraiment elle excelle, sans les multiplier, vu son isolement, elle n'opère

que sur les signes innombrables d'une langue que la vie d'un homme n'est pas assez longue pour connaître, et ne produit que des chimères ontologiques. Si la nation chinoise, revenue un jour de ses préventions, se prêtait franchement aux communications; si surtout elle envoyait des jeunes gens pour être élevés dans nos capitales, et initiés à toutes nos connaissances, on ne saurait douter qu'elle n'y pût faire de grands progrès, lorsque toutefois elle aurait réformé sa langue. M. Sarlandière, qui a mesuré dans divers sens les crânes chinois, a reconnu que si l'on fait passer par le sommet de la tête une ligne tirée d'un conduit auditif à l'autre, la partie antérieure s'y ouvre plus forte que chez aucune autre nation; et cependant les connaissances ne marchent pas !.... Jugez par là, messieurs, de l'influence des méthodes, de l'éducation, et rangez-vous, si vous le pouvez, du parti des hommes qui, comme les antiphrénologistes, se refusent aux progrès, pour croupir dans la métaphysique et dans la théologie.

Voici un Calmouk, comparez-le avec le Chinois. C'est un peuple de la partie nord de la Russie. Vous voyez comme les facultés intellectuelles et les sentiments sont déprimés. On en trouve beaucoup parmi les Cosaques, et malheureusement nous avons pu les apprécier de très près. Ce sont des gens bruts, qui ne font attention qu'à ce qui

est dans leur intérêt, et leur intérêt est celui des besoins instinctifs. Nous avons vu qu'on les gouverne en leur donnant le knout et en leur brûlant la cervelle : il serait peut-être inutile de s'adresser à des sentiments supérieurs aussi faibles. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette nation n'est point observatrice, et qu'elle n'a pu faire aucun progrès.

Il y a dans l'Afrique, qui nous intéresse beaucoup présentement à cause de notre colonie, différents peuples qui se rapprochent assez de notre organisation, ce sont les Arabes, dont les uns sont nomades et les autres fixes. Ces peuples ne cultivent pas du tout leurs facultés intellectuelles, mais ils les possèdent.

En voici un chez qui tous les sentiments d'égoïsme, l'amour de soi, l'amour de l'approbation, l'amitié, l'amour des enfants, l'amour des sexes et la ruse, l'emportent sur les facultés intellectuelles d'une manière bien manifeste. Aussi, malgré le développement de l'intelligence, le progrès ne marche pas chez cette nation, qui de tout temps a eu la réputation d'être cruelle, perfide et sujette à manquer de parole. Gardons-nous toutefois de la condamner à rester stationnaire. Il lui manque des grandes cités et un commerce suivi avec les peuples civilisés; en un mot, les Arabes ne sont point constitués en nation proprement dite. L'expérience ap-

prendra ce que peut sur eux l'exemple de l'industrie, des arts et des sciences. Parmi les têtes qu'on nous apporte de ce pays, il s'en trouve souvent de fort belles.

Voici les Maures, autre peuple de l'Afrique et de l'Asie. Ils sont bien organisés. Aussi vous savez tous quels immenses progrès les sciences firent jadis chez les Maures. Ils étaient seulement gênés par la religion de Mahomet, mais ils ont cultivé l'observation; ils ont aimé les lettres, ils ont respecté les monuments, les sciences, et on peut dire qu'ils ont couservé les précieux modèles du goût qu'avait laissés la première civilisation du globe; sans leur zèle, ces monuments auraient péri dans les époques si déplorables du moyen âge où la barbarie des peuples du Nord semait partout la dévastation; c'est une belle nation, mais le fanatisme la domine peut-être plus qu'autrefois. Le Turc est plus que jamais [illegible] au Koran. Le Pacha d'Egypte, qui nous envoie des élèves à former, est une exception qui tient du prodige. Elle vous apprend aussi ce que peut un homme sur les masses, et combien sont coupables ceux qui leur impriment des mouvements rétrogrades.

Voici encore une tête de l'une de ces îles du grand Océan où les progrès sont forts lents; pas de constructivité, presque pas de langage. Voyez en comparaison cette tête de Kabaïle que je viens de

vous montrer, dans laquelle la ruse et toute la partie latérale sont très développées ; on les donne pour fabricateurs continuels de fausses monnaies, et pour des gens extrêmement rusés. C'est ainsi que les habitants de la côte-nord de l'Afrique ont toujours été signalés dans l'histoire. *Fides punica,* disaient les Romains, la foi *punique ou carthaginoise* quand il s'agissait de signaler la perfidie. On ne pouvait avoir aucune confiance à cette nation, et nos Français n'en ont eu que trop de preuves depuis la conquête d'Alger.

Voici, pour comparaison, des peuples de la plus belle race, de la race caucasienne. Ce sont des prêtres de l'ancienne Thèbes. Voyez comme la partie antérieure, bien prononcée, correspond avec le développement des sentiments supérieurs ; c'est une chose extrêmement remarquable ; si l'on veut se donner la peine d'observer, il ne sera pas difficile de saisir ces différences : vous pouvez déjà le sentir, en comparant ces têtes avec celles de nos suppliciés. Quand les mœurs concordent, chez une nation tout entière, avec l'organisation, il y a de quoi frapper les plus incrédules. Vous savez que cette antique ville de Thèbes fut un des premiers berceaux de la civilisation. C'est une des nombreuses nations qui ont disparu ; mais la race caucasienne persiste et fleurit.

Voici le chef d'une de ces îles océaniques dont

je vous parlais tout à l'heure. Les habitants de ces îles, qui sont isolés sur différents points du grand Océan, ne sont pas aussi obtus que ceux de la Nouvelle-Hollande. Cependant, le front fuit jusqu'à un certain point, et vous voyez ce tatouage, qui est une application de l'organe du désir de plaire : c'est la vanité qui est, en général, très forte chez ces peuples. Voilà un crâne de la Nouvelle-Hollande où vous voyez la même disposition. La partie postérieure domine ; cela tient du singe ; c'est l'intermédiaire entre le singe et l'homme.

Voici des Indiens de l'Asie. Cette nation est assez belle sous le rapport de la conformation encéphalique ; l'intelligence et les sentiments supérieurs s'y trouvent, mais la partie qui correspond à la destruction est tout aplatie. Aussi ces hommes vivent-ils de végétaux et répugnent-ils au meurtre, tandis que plusieurs autres, comme les Calmouks, ont cette région latérale extrêmement prononcée.

Depuis environ cinquante ans, les phrénologistes s'occupent de ramasser, dans les crânes comparés de toutes les nations, des preuves qui viennent à l'appui des observations faites sur les particuliers. Vous pouvez juger, messieurs, d'après ce que nous venons d'avoir l'honneur de vous exposer, que leurs peines n'ont pas été perdues. Vous comprendrez aussi pourquoi le progrès de civilisation, que je vous signalais au début de la leçon, n'a pu se continuer que dans la race la mieux organisée, la race cau-

casienne dont nous faisons partie, parce que seule elle possède tous les organes encéphaliques bien développés. Mais, messieurs, veuillez retenir ceci : ces organes cérébraux ne s'approchent de la plénitude de leurs fonctions qu'en proportion des progrès des connaissances. Et voilà ce que je tiens à vous démontrer : les peuples les mieux conformés sont aussi bruts que les autres dans le commencement, jusqu'à ce que leurs organes d'intelligence aient trouvé de la pâture et surtout du loisir pour s'exercer; car lorsque l'homme ne peut satisfaire ses premiers besoins que par un travail musculaire pénible et qui absorbe tout son temps, son intelligence ne fait aucun progrès. Aristote l'avait dit, il y a bien long-temps; et le fait se vérifie encore journellement par l'ignorance et la superstition de ceux de nos paysans qui sont éloignés des villes populeuses. Les chefs du catholicisme la connaissaient aussi cette vérité lorsqu'ils assujettirent certains ordres religieux à des pratiques bigotes ou à de durs travaux qui leur enlevaient tout loisir. Sous prétexte de prévenir l'oisiveté et la tentation, on entretenait l'ignorance, et l'on obtenait une soumission plus aveugle. Heureusement tous les moines ne furent pas traités avec la même rigueur; il y eut quelques papes et quelques fondateurs d'ordres religieux un peu philosophes. Aussi vit-on certains ordres, dans le moyen âge, imiter les Arabes dans la culture des sciences et des lettres; car si l'oisiveté a des in-

convénients pour l'homme à faible portée intellectuelle, que dominent les instincts grossiers, elle a de grands avantages pour l'homme à forte intelligence, s'il trouve à sa portée les moyens de la cultiver. Les jésuites surent faire un triage parmi leurs élèves, mais ce n'est plus aujourd'hui au profit des sciences qu'ils leur permettent d'exercer les hautes facultés : ils en ont reconnu le danger...

Ces réflexions avaient pour objet de vous bien pénétrer de l'importance attachée à la question du progrès. Nous allons maintenant la reprendre au point où nous l'avons laissée, pour vous éclairer par la comparaison des têtes des nations, sur les principales causes des différences que l'on remarque dans la marche générale de la civilisation. Il faut, disions-nous naguère, une organisation sociale ; mais cette organisation ne vient pas si les facultés intellectuelles sont trop peu développées pour tirer parti des faits et mettre en action les instincts, et surtout les sentiments, dans l'intérêt de l'industrie et des mœurs, ou, si le sol est peu productif, tels sont les forêts, les déserts, les îles stériles ; les peuples restent isolés, sous des chefs grossiers, sans lois, sans culte organisé, mais avec quelques superstitions religieuses provenant ou de l'apothéose de leurs anciens chefs, qui se perd dans la nuit des temps, ou de croyances qui leur ont été imposées par un vainqueur, comme le mahométisme aux tributs encore nomades de l'Atlas ; quelquefois avec des sacrifices

humains, comme les anciens druides. Ils négligent les arts et ne s'agglomèrent pas dans de grandes cités. L'isolément des plages qu'ils habitent, le défaut de fleuves, l'éloignement du commerce des autres peuples, quelquefois imposé par une religion qui leur en inspire la haine, contribuent à prolonger cet état demi-sauvage.

Il y a donc trois éléments nécessaires de perfectionnement dans la civilisation primitive, savoir : l'intelligence, la fertilité du sol et les communications des peuples entre eux; car le sol doit offrir à l'intelligence ses moyens d'action, et l'exemple doit les augmenter. Ces trois conditions sont indispensables pour que la multiplication devienne considérable.

Maintenant nous voici transportés dans une civilisation qui va progresser, car l'aisance va produire le loisir, et le loisir va permettre aux facultés de l'intelligence de se livrer à l'observation et à la méditation. Les passions, toutefois, comme vous le comprenez, n'ont pas cessé d'exister; de là des conflits entre celles des particuliers et celles des chefs dont l'autorité s'affaiblit, chacun aspirant à conquérir la vénération et l'estime qui ont créé et qui maintiennent les chefs. Le remède se trouve dans l'organe de la vénération. Les chefs invoquent le secours des dieux et menacent de leur vengeance la multitude rebelle. Mais direz-vous, qu'est-ce qui fournit les dieux? quelle est l'origine du polythéisme? Je répondrai sans hésiter : C'est l'observation et la comparaison

secondées par la causalité, mais par une causalité mal entendue, comme elle peut l'être aux temps de l'ignorance et de la barbarie. On place dans le soleil un Apollon, dans l'air un Jupiter qui est le dieu suprême, modelé sur le chef dont les facultés et la durée sont soumises à la règle de la multiplication. La mer est gouvernée par un Neptune; un dieu subalterne règne dans chaque fleuve; les prairies ont leurs Nappées; les arbres leurs Dryades; la vigne a son Bacchus; mais c'est aussi un conquérant, ce qui retrace le souvenir de quelque ancien chef qui aurait enseigné l'agriculture.

Quelques auteurs prétendent que le polythéisme ne se compose que d'allégories aux mouvements des astres et à la succession des saisons. Mais je ne crois pas à cette profonde sagacité de nos premiers pères. Dire que les chefs, les prêtres, les mages de l'Orient ne croyaient pas à la force et à la puissance causatrice des dieux qu'ils offraient aux peuples pour objet de culte et de terreur, c'est leur supposer des connaissances en physique, en astronomie, en histoire naturelle, qu'ils ne pouvaient pas avoir. Il est facile d'en juger par les systèmes des anciens philosophes de la Grèce, qui les avaient puisés à leur école. Au surplus, que les sages aient expliqué la création et la conservation d'une manière plus ou moins confuse et vague par le feu et l'eau, par les quatre éléments, par l'esprit, ou par une puissance supérieure à tout cela; que le peuple en ait

fait honneur et en ait rendu hommage à des dieux plus ou moins multipliés, le point phrénologique est toujours le même : on y voit l'observation, rendue possible par la richesse et le loisir, qui fournit des matériaux à la causalité ; et la vénération qui se met en action avec le merveilleux pour exciter l'espérance et la crainte ; la crainte surtout, car les chefs en avaient besoin pour contenir leurs subordonnés. Les prêtres ne pensèrent que beaucoup plus tard à diviniser l'homme pour lui procurer des jouissances éternelles : cet honneur ne fut accordé par eux d'abord qu'aux princes; mais comme toute idée une fois émise doit progresser, la multitude finit par y participer.

Nous n'avons encore parlé que des conflits entre les particuliers et les chefs auxquels on dispute le pouvoir, mais il naît des conflits entre les peuples ; ce sont les guerres. Il ne s'agit plus des guerres du premier degré de civilisation, mais des guerres du second degré, de celui où les hommes sont réunis en nations considérables. Les dieux alors sont invoqués par les chefs non plus contre des sujets rebelles, mais contre des nations, et ils soutiennent leur cause ; le peuple est exalté par cette idée ; on lui présente du merveilleux ; les augures sont là, les dieux parlent, tout se fait sous l'inspiration réunie des chefs et des prêtres. Alors les vaincus, après la guerre, deviennent esclaves.

ıns les nuances inférieures de civilisation que
; avons indiqués sommairement, les vaincus sont
assacrés pour être plus facilement spoliés, ou dévorés suivant l'organisation cérébrale des vainqueurs (Caraïbes, Nouveaux-Hollandais, quelques Américains, etc.), leur degré d'ignorance et de vagabondage, etc., mais on ne garde pas de vaincus vivants parce que leur nombre deviendrait incommode aux vainqueurs, parce que d'ailleurs les sentiments supérieurs ne sont pas assez développés ou assez cultivés pour inspirer de l'humanité. Mais dans le degré qui comporte les grandes cités, un exercice soutenu de l'intellect, le développement de la vénération, de la bienveillance, de la justice, de la propriété, etc., le massacre n'a plus lieu que sur le champ de bataille; l'anthropophagie a disparu, le vaincu est épargné, mais il devient esclave, il est converti en propriété; ainsi il reste en dehors du droit commun; point de justice pour le vaincu. Ce sentiment, inné comme tous les autres, commence à être écouté dans le degré de civilisation que nous signalons; mais il n'est d'abord appliqué qu'aux citoyens; on n'a pas encore acquis assez de connaissances, on n'a pas assez réfléchi sur les intérêts pour en faire l'application à d'autres peuples. Enfin les hauts sentiments n'ont pas encore pris assez d'essor, vu l'ignorance de la nature et des lois qui la régissent, pour que l'on se sente porté à respecter le malheur et à con-

sidérer tous les hommes comme égaux devant elle, en un mot comme des frères.

La justice ne règne donc que pour les vainqueurs. Elle est à leur profit, au profit de leurs chefs, au profit de leurs dieux; pas de justice pour les vaincus. La devise est : *væ victis!* Malheur aux vaincus ! La barbarie règne encore.

Mais enfin, par l'effet de la diminution des guerres et par l'agrandissement des peuples, arrivent un plus haut degré de prospérité et des loisirs pour une foule de particuliers qui n'en avaient pas; car le sentiment de propriété qui a commencé la civilisation, s'est accru, s'est appliqué non seulement au butin, mais au territoire lui-même; alors l'intelligence se cultive, et cela par l'observation; mais, messieurs, quelle est l'observation qui cultive l'intelligence, qui la relève? C'est l'observation de la nature; Aristote arrive, ou tel autre, Théophraste, etc., la nature est observée, une foule de comparaisons sont faites sur l'homme et sur les animaux. Des points de contact sont aperçus entre les corps animés de toutes les espèces et les corps bruts. De grandes lois sont découvertes. C'est l'intelligence qui a fait toutes ces conquêtes. Alors les instincts changent peu à peu de direction; les arts s'y joignent, le prestige des dieux factices disparaît par les progrès des connaissances naturelles; ces dieux sont laissés au petit peuple. Tous les savants et les gouvernants,

qui sont éclairés par eux, les méprisent, la religion tombe dans le discrédit ; j'entends la religion des oles, des faux dieux. Qu'est-ce qui lui succède ? es intérêts et les sentiments supérieurs. Ces puissances gouvernent alors les chefs, et le peuple seul obéit à ces dieux factices qui gouvernaient autrefois les chefs.

Pendant que ces progrès ont lieu, des guerres, moins barbares, terminées par des alliances, le commerce, les voyages, la faculté de traverser l'Océan, produisent la communication et la fusion des peuples; les connaissances se multiplient; car la richesse et la population ont pris de tels accroissements, que les guerres n'enlèvent pas les loisirs à tous les citoyens : d'ailleurs les écoles, les universités se sont établies, et fournissent une multitude d'observateurs et de penseurs. L'égoïsme national s'affaiblit donc ; le droit des nations, le droit des gens s'élève sur les débris de l'ancienne barbarie; le sentiment de justice s'applique à l'espèce entière, incomplètement à la vérité, mais enfin il a cette tendance; la loi est vénérée comme le vœu de la majorité, comme exprimant les besoins de l'état social. Ce mot loi, qui est le signe abstrait d'un fait facile à saisir par tout le monde, s'attire les respects; alors un grand changement se fait dans la civilisation Si cela continuait sur le même pied, bientôt elle aurait fait d'immenses progrès; mais il y a des sentiments qui doivent exercer leur influence : des hommes instruits, mais plus

égoïstes que bienveillants, plus serviles que généreux, utilisent en faveur du pouvoir le sentiment de vénération; car il faut toujours que le pouvoir soit consacré; il n'a pas de force par lui-même; plus les nations deviennent grandes, plus le pouvoir, physiquement parlant, devient petit, devient faible; la vénération accordée aux qualités supérieures ne tient pas, parce que la comparaison du chef avec beaucoup de ses subalternes l'affaiblit. Il faut donc une vénération supérieure; eh bien! le sentiment religieux, qui s'était affaibli par les progrès des connaissances naturelles, est ranimé par les soins des gouvernants et des prêtres, et reprend un nouveau degré d'action. Mais il est changé, il est transformé; les connaissances acquises en physique, en histoire naturelle, sont adroitement mises à profit pour ce changement. Les dieux des prairies, des fleuves, des mers ont disparu, mais la cause première découverte par les observateurs est sentie, le Dieu unique est proclamé, et les prêtres viennent se placer dans les joies célestes à côté des rois qui seuls y figuraient chez les anciens. Voilà les germes de la religion véritable, mais ce n'est que dans les races parfaitement organisées que ce perfectionnement a pu s'effectuer. La religion a donc progressé avec le reste.

La faculté de causalité qui, en vertu d'une induction régulière et juste, a découvert le Dieu

s'en tient pas là ; elle crée des substances
ıles par cette réalisation des abstraits que
avons expliquée, des légions de puissan-
intermédiaires entre Dieu et les hommes
inventées; ou plutôt on perfectionne celles
premiers temps de la civilisation, et l'on
ure Dieu d'une cour modelée sur celle des
ces qui se piquent de plus de faste et de pompe.
mme, après sa mort, est déifié plus hardiment
autrefois; les ennemis des prêtres sont torturés
la manière la plus ingénieusement féroce, pen-
cette même éternité de bonheur que l'on fait
ırer à leurs amis; tous les substantifs abstraits,
représentent les qualités supérieures de l'homme
qui se rapportent à ces sentiments élevés que
ıs connaissez, tels que vertu, courage, généro-
site, sainteté, etc., sont personnifiés et spirituali-
sés, car le peuple vient maintenant s'asseoir dans le
ciel à côté des rois et des prêtres.

Voilà la théologie, mais le mouvement réalisa-
teur de la fausse causalité n'est pas à son terme :
après avoir érigé en substances la somme des facul-
tés, c'est-à-dire des fonctions intellectuelles, senti-
mentales, instinctives du cerveau de l'homme sous
le nom d'esprit, ce mouvement fait subir la même
transformation à chacune de ces facultés, à chacun
des actes de ces facultés, et la métaphysique se peu-
ple d'une foule innombrable d'êtres sacrés et profa-

nes, auxquels on s'empresse à l'envi de rendre hommage. Mais ce n'est pas encore tout; la vénération est dirigée non seulement vers les êtres intermédiaires entre Dieu et les hommes, mais aussi vers les facultés supérieures de ceux-ci, pendant que leurs facultés inférieures sont l'objet de la haine, de la colère et de l'exécration.

Voilà, direz-vous, un beau progrès; il y a bien certains vices, ajouterez-vous, mais la raison en fera justice avec le temps... Sans doute c'est un très grand progrès; cela est fort beau et ne s'observe pas chez les peuples qui ont le front déprimé. Mais voici ce qui va se passer avant que la raison soit venue apporter les rectifications que vous demandez.

Les sentiments supérieurs sont déifiés, c'est à merveille, mais les instincts et les sentiments inférieurs, quoique maudits, n'ont pas été effacés et ne peuvent pas l'être, parce qu'ils sont dans l'organisation humaine, et que la science n'en a pas encore rectifié l'application. Que feront donc les interprètes de la métaphysique? Rien de plus simple; tout en continuant de condamner les instincts en général et dans les applications profanes, ils les loueront et les approuveront toutes les fois qu'il les verront agir dans les intérêts sacrés. Le meurtre, l'incendie, le pillage, la confiscation, la spoliation, l'infidélité, la perfidie, la trahison, la ruine entière des particuliers, des familles, des nations, sera

sanctifiée par le motif; il suffira que ces horreurs aient pour but la gloire de Dieu et le bien de ses ministres, pour que les hommes qui s'en seront souillés soient canonisés, au lieu d'être dévoués aux feux éternels. Ainsi seront sanctifiées les guerres religieuses en faveur du droit divin, et si l'autorité s'est associée aux prêtres, en faveur du droit sacré des princes; les ministres de ces deux puissances seront des divinités; il y aura des juges pour les causes civiles; il y en aura pour les causes religieuses; ces juges ne seront mus que par les sentiments métaphysiques; ils condamneront tous ceux qui auront fait le mal dans des intérêts profanes; ils absoudront ceux qui l'auront commis au profit du prince le plus fort ou des prêtres de son parti, et l'on verra les mêmes crimes condamnés et bénis dans le même temps, durant les discordes civiles et religieuses, par des princes et des prêtres d'un côté, par des prêtres et des princes de l'autre, qui se feront des guerres d'extermination. Les tortures seront employées pour obtenir l'aveu du crime, l'inquisition interviendra; les mots profanation, anathème se feront entendre de toutes parts; et indiqueront un sentiment de colère, avec le projet de proportionner le supplice à la grandeur du crime qui sera mesuré sur la hauteur de la puissance religieuse ou civile que le coupable aura offensée. On ne trouvera plus de peines assez atroces pour venger l'offense

faite à la majesté du Dieu ou du prince, à la sainteté du souverain pontife, et les lacérations, les dislocations, la brûlure à petit feu, seront les plus douces jouissances de ces hommes, qui se donneront pour les interprètes et les représentants de la Divinité sur la terre.

Pourquoi tout cela, Messieurs? parce que les sciences n'ont pas encore éclairé l'homme; parce que la nature n'est pas assez connue; parce que les comparaisons entre tous les êtres vivants, n'ont pas été assez répétées; car ce sont elles qui font sentir à l'homme que les sentiments de justice, de bienveillance, de commisération, doivent s'appliquer à tous les individus de l'espèce, et non pas exclusivement à ceux qui sont de notre opinion en religion aussi bien qu'en politique.

Ce n'est pas tout, observons encore que les instincts et les sentiments inférieurs n'ayant pas perdu leur prédominance par le développement de la métaphysique, les hommes qui font leur profit des personnifications ne savent se priver d'aucune jouissance; aussi la confiscation, la spoliation, sous prétexte de profanation, vont-ils remplacer le vol à main armée. L'impôt après la victoire tiendra lieu de la rançon du vaincu, on dépouillera donc l'impie, l'exécrable, l'odieux mécréant qui a osé profaner la Divinité ou ses interprètes, ou ses adhérents, ou quelqu'un des

membres de cette hiérarchie métaphysique, et ceux-ci se procureront toutes les jouissances, toutes les délices de la vie aux dépens des malheureux qui ne sont pas de leur opinion. C'est ce que prouve l'histoire des siècles; je n'ai pas besoin de détails, on m'entend.

Vous le voyez, Messieurs, la métaphysique n'a pas remédié aux malheurs qui peuvent résulter du développement des passions; elle s'est conciliée avec les passions les plus basses, les plus plus méprisables; elle a su consommer l'alliance du crime avec la vertu, c'est-à-dire, des sentiments supérieurs avec les instincts du plus bas égoïsme. Dans ce monde de fanatiques, tout a spolié, tout a joui des dépouilles des victimes, tout a insulté à quiconque n'était pas dans l'opinion et dans les croyances du plus fort. Voilà le règne de la métaphysique, et par métaphysiciens je n'entends pas seulement les philosophes organes du pouvoir, mais aussi les sectateurs des religions dont la doctrine se fondait avec celle des souverains de cette époque désastreuse.

Je comprends tout cela sous le nom de métaphysique, car c'est la consécration des mots ou des signes érigés en substances réelles, considérés comme des pouvoirs et soutenus dans leurs effets sur l'ordre social par les passions et par les intérêts de ceux dont l'ignorance avait

effectué ces réalisations : croyez-vous que les choses puissent rester ainsi ? oui certes, si les connaissances ne font point de progrès. Le fanatisme stationnaire des peuples dont les facultés intellectuelles sont très faibles ou entravées dans leur action par l'isolement complet des nations plus avancées, en est une preuve suffisante. Mais si des peuples bien organisés sous le rapport intellectuel communiquent entre eux, et si l'aisance persiste au point de permettre l'étude des sciences, ce funeste état de choses doit changer. C'est en effet l'observation qui est encore aujourd'hui notre unique ressource, c'est l'observation qui vient fournir le remède à tant de maux. En effet les facultés intellectuelles travaillent toujours tant que les matériaux ne leur manquent pas ; les inférieures recueillent les faits, les supérieures les méditent pendant que les passions gouvernent. Mais peu à peu la lumière luit aux yeux de la portion opprimée et lui fournit des moyens puissants de réaction. Enfin, par suite du progrès des connaissances, la métaphysique a contre elle les sciences naturelles, qui, après avoir marché long-temps dans le silence, découvrent tout-à-coup les arts industriels, et dévoilent le charlatanisme du langage métaphysique. Les prestiges commencent à se dissiper, les arts industriels enrichissent les particuliers laborieux, et la vénération de la multitude se partage entre

eux, les grands et les prêtres, qui en avaient eu jusque là le privilége exclusif : la lumière d'une part, la richesse de l'autre, s'associent contre un pouvoir oppresseur. Un obstacle s'élève peu à peu contre cette métaphysique envahissante qui reste dans l'ignorance, qui signe avec le pommeau de son épée; les progrès des sciences et des arts sont lents, mais ils sont sûrs : ainsi, messieurs, ce sont les facultés intellectuelles qui ont amené cette résistance.

Au bout d'un temps plus ou moins long, survient un partage d'influence et de pouvoirs dont je dois vous épargner la gradation, car votre intelligence et votre savoir y suppléront surabondamment. Alors le monde se divise, comme il l'est encore actuellement, en deux grandes sections : dans la première on trouve les hommes qui vivent des souvenirs du passé, qui sont attachés à cette personnification des abstraits, et qui l'appliquent à la politique aussi bien qu'à la religion; ce sont des hommes qui ferment les yeux aux connaissances, tant que les connaissances ne favorisent pas leurs jouissances et ne tendent pas à prolonger leur bonheur; aussi les voyez-vous protéger les arts en même temps qu'ils repoussent les sciences. Ces hommes sont naturellement stationnaires, parce qu'ils veulent continuer à jouir, à posséder les priviléges que l'ignorance leur avait assurés dans les temps de métaphysique, et parce qu'ils n'ont

pas des sentiments assez généreux pour y renoncer. C'est ce que vous avez vu à la révolution : les hommes priviligiés se sont alors partagés en deux ordres ; les uns ont suivi le mouvement de leur caste, les autres s'en sont séparés généreusement ; ces derniers ont été vraiment d'une minorité humiliante pour l'espèce humaine.

L'autre camp se compose des hommes progressifs qui vivent sous la direction de l'observation de la nature, et font valoir les sciences, l'industrie et les arts, uniques sources des richesses légitimes. Heureusement l'industrie est le remède par excellence de la métaphysique ; car, d'une part, elle détourne l'intelligence des vaines spéculations fondées sur les métamorphoses des signes, pour la fixer sur des faits réels, productifs, et de l'autre elle élève l'influence de l'industriel enrichi au-dessus de celle du riche ignorant et paresseux qui ne sait que jouir, au milieu du progrès, de l'opulence transmise par ses ancêtres.

Enfin, l'époque arrive où les riches héréditaires sont forcés de prendre part aux sciences et à l'industrie, pour n'être pas complétement débordés par le peuple, et l'émulation s'éveille de toutes parts. Toutefois, malgré cette tendance remarquable, il reste toujours dans l'état social des hommes qui ne vivent que de métaphysique ; car ainsi le veut impérieusement l'organisation de notre cerveau.

Vous voyez que j'arrive peu à peu au temps présent. La question devient alors plus délicate. Tant que la métaphysique n'honore que les facultés supérieures, qui seules peuvent faire le bonheur des hommes, elle est respectable. Ainsi les mots vertu, justice, devoir, bienveillance, qui rappellent des actions nécessaires au bonheur des hommes, seront toujours prononcés avec des sentiments de respect et de reconnaissance; de plus, il est nécessaire que les hommes soient gouvernés, et que, par conséquent, le mot loi, qui rappelle la volonté des sages d'une nation, soit l'objet d'un culte réel. Il faut par conséquent que les hommes qui sont chargés de mettre la loi en exécution soient entourés de respects, et qu'à eux, ainsi qu'à nos parents et à nos maîtres, s'adresse notre sentiment de vénération. Nous les devons également au savoir, aux services rendus à la société, à la pratique des vertus, à la vieillesse et au malheur. Voilà la métaphysique vraiment sacrée; mais il est bien facile de l'apprécier; on saisit tout de suite l'application des mots qui retracent des souvenirs honorables, et alors on est porté à respecter ceux qui travaillent au bonheur de leurs semblables, soit en fournissant à leurs besoins, soit en les éclairant, soit en faisant exécuter les lois qui assurent à chacun la jouissance de ses droits.

Cependant les progressifs qui se sont enrichis par l'économie, l'industrie, et qui se sont éclairés par les sciences, ont compté avec les gouvernants. De là

le gouvernement représentatif. Ce gouvernement, une fois établi, est un progrès immense. L'utilité qui s'y rattache étant reconnue et généralement avouée, il en résulte pour tous la consécration des représentants de la nation, du chef du pouvoir exécutif et des hommes qui le représentent, soit pour administrer, soit pour rendre la justice, soit pour protéger par les armes les citoyens et l'État. Mais tout cela est patent : chacun se représente avec facilité les hommes et les choses que désignent les mots député, roi, loi, règlement, administration, justice, etc. Ces mots sont associés sans peine à ceux de vertu, devoir, obligation, obéissance, dévouement, fidélité, etc.; il n'y a point là de métaphysique proprement dite, quoiqu'il y ait beaucoup d'abstrait, parce que cet abstrait trouve toujours son explication dans les perceptions, dans les réflexions, dans les sentiments, dans les instincts mêmes, et qu'il est justifié par la conscience.

Parlerai-je des cultes? La matière est délicate; cependant il faut l'aborder, puisque c'est là que se trouve la métaphysique la plus influente sur l'ordre social. Les cultes sont de deux espèces générales. Ceux qui ne sont que la prolongation de l'ancienne ignorance continuent de personnifier Dieu, en lui prêtant toutes les facultés cérébrales et implicitement tous les organes de l'homme. Les ministres de ces cultes l'ont entendu, l'ont vu, l'entendent et le voient encore; ils lui font intervertir capricieusement

s'il ne lui était pas présenté avec un appareil de mensonges, de contradictions et d'absurdités, car c'est vraiment ici le mot propre. La réforme que réclame l'état actuel de nos cultes est nécessaire et inévitable, selon nous. Il suffira de la liberté, contenue dans les bornes de la loi, pour qu'elle s'effectue avec le temps, mais il y aurait tyrannie à ne protéger que les cultes déjà établis ; il faut que l'autorité laisse aux associations la liberté de multiplier à leur gré les formes du culte à la charge par elles d'en faire les frais. Car le culte tend naturellement à se diversifier, et il n'y a que la violence, toujours injuste, qui puisse le maintenir dans l'uniformité. Cette concession est d'ailleurs le seul moyen dont on puisse disposer pour empêcher les prêtres d'exercer de l'influence sur les gouvernements. Chose importante, car cette influence est, de sa nature, perturbatrice. Telles sont nos opinions, et nous serions affligés qu'on nous fît dire qu'il faut ravir aux peuples leurs objets de vénération, leurs temples, leurs images, leurs pasteurs, et ces dimanches et ces fêtes qui sont leurs jours chéris, souvent si désirés, de réjouissances et de repos.

J'ai déjà fait entendre, en traitant de la notion de Dieu, que les métaphysiciens modernes aspiraient à une religion plus raffinée que celles qui dominent en Europe. Ils prennent la voie du sentiment de personnalité pour s'élever jusqu'à Dieu, qu'ils mettent directement en rapport avec le moi et avec la con-

science, en refusant de le modeler sur ses créatures. De cette manière, ils séparent Dieu de tous les attributs de la matière, comme ne tombant pas plus sous les sens que la conscience elle-même. C'est un progrès, on doit en convenir, car ils se trouvent par là fort au-dessus des adorateurs de Christ, quels que soient les perfectionnements que leurs réformes aient fait subir au catholicisme papal. En effet, il ne faut pas croire que Dieu se révèle à nous, comme les inductions relatives à la matière. Si je vois l'ombre d'un corps que je n'aperçois pas, j'en conclus à l'existence de ce corps, parce qu'auparavant les sens m'avaient fait voir cette ombre comme un effet de la présence de ce corps; mais je n'ai jamais vu Dieu, et c'est par un sentiment développé en moi à l'aspect de l'ordre de la nature que j'acquiers la conviction de son existence. Dieu est donc prouvé par le sentiment de causalité, comme nous l'avons dit, et ceux chez qui ce sentiment est faible peuvent ne pas sentir la conviction de son existence, et même la nier, alléguant qu'aucun de leurs sens ne leur en a révélé l'existence. En somme, le Dieu des psychologistes modernes se trouve nécessairement sans attributs sensitifs, mais avec des attributs de force et de puissance qui sont eux-mêmes d'origine purement inductive.

Mais quel culte les psychologistes modernes prétendent-ils instituer sur cette base qui interdit toute

définition de la divinité, fondée sur le témoignage des sens? Ce ne peut être qu'un culte de sentiment semblable à celui des déistes purs; mais ils n'ont pas osé le dire, et tout en blâmant celui des chrétiens, ils n'y ont encore rien substitué. Cependant leur embarras est extrême, car ils veulent gouverner, et la crainte d'échouer dans ce projet les empêche de toucher au culte chrétien dont ils redoutent, non sans motifs, la réaction. Ils ont donc pris le parti de se rapprocher des ministres de ce culte; ce qui les oblige à des efforts prodigieux de dialectique pour concilier leur psychologisme subtil avec le matérialisme grossier, incessamment reproduit, et toujours nié, des catholiques orthodoxes.

Alors intervient la phrénologie, qui doit nécessairement avoir contre elle toutes les croyances qui modèlent Dieu sur les attributs de la matière, fournis par les organes perceptifs de la ligne transversale et inférieure du front. Ce n'est pas seulement sous le rapport des cultes qu'elle les trouve en opposition avec elle, c'est sur toutes les questions qui concernent le moral humain, puisque ceux qui professent ces croyances réalisent toutes les facultés cérébrales, et au lieu d'y voir des phénomènes de l'action nerveuse, n'y trouvent que les qualités d'un esprit qui gouverne le moral à son gré, sans qu'on puisse rien conclure des formes variées du cerveau sur les capacités de l'homme et sur le mode d'édu-

cation qui lui convient, ce qui s'oppose aux utiles applications de cette science.

La phrénologie trouve aussi de l'opposition parmi les psychologistes purs. Car, sans déclarer positivement que les facultés de l'homme sont douées des attributs perçus par la ligne inférieure, ils les en décorent par leur langage métaphorique, tout en affirmant que ce sont des substances, des principes ou des forces qui n'ont rien de commun avec la matière; d'ailleurs, ils les réduisent arbitrairement, soit au moi, soit à la conscience, qu'ils subdivisent encore non moins arbitrairement, comme on l'a vu, assurant que ces entités sont spirituelles, puisqu'elles ne tombent point sous les sens, et refusant de n'y voir que des phénomènes ou manifestations de l'action nerveuse. Cette manière de voir est tellement obscure et contradictoire avec elle-même par son énonciation, que personne ne les entend et qu'ils ne s'accordent jamais les uns avec les autres, de sorte que bien des personnes ne voient entre eux rien de commun que le projet de déprécier toutes les doctrines sociales, afin de parvenir à la direction de la société, sauf à faire les concessions que le temps et les circonstances exigeront pour ne révolter aucun parti et les subjuguer successivement tous, sans paraître sortir de leurs principes, qu'ils ont pris soin de ne jamais exposer avec clarté. Nous pensons en effet qu'ils n'en ont point en philosophie, et que le titre d'éclectiques

qu'ils se donnent ne leur sert qu'à voiler le défaut de conviction en tout genre, le véritable scepticisme. D'après ces considérations, nous inclinons vers l'opinion de ceux qui pensent que leur mobile principal est l'ambition, qui se sert de beaucoup d'autres facultés, et surtout de la ruse, pour arriver à son but. Ainsi donc, au lieu de doctrinaires, on pourrait les appeler *adoctrinaires*.

Toutefois, il faut l'avouer, ce sont encore les hommes de France les moins dominés par les préjugés; on les a vus attaquer le fanatisme catholique, aussi bien que le sensualisme du XVIII[e] siècle, lorsqu'ils croyaient ce moyen nécessaire pour arriver au point où ils sont parvenus; ils doivent tendre à la destruction de l'une et de l'autre si le succès continue de répondre à leurs efforts. Mais que doit-il résulter de cet envahissement des sceptiques du jour? Personne, suivant nous, ne saurait le dire encore. Qui même peut prévoir a mesure et la durée de leur influence? Trop de doctrines et d'ambitions sans doctrine sont en présence pour qu'il nous soit possible de rien annoncer.

Tous les partis que nous venons de signaler ont ceci de commun, qu'ils se servent de la logique pour soutenir leurs doctrines, sans tenir compte des faits nouvellement découverts dans la physiologie du cerveau. Ils s'obstinent à puiser les prémisses de leurs raisonnements dans ce que l'on savait au-

trefois des fonctions de cet organe, et repoussent Gall et ses successeurs, sous les prétextes rebattus d'absurdité, de matérialisme, d'athéisme, de fatalisme ou d'inapplicabilité, suivant eux, généralement avouée; ce qui les dispense d'examiner les faits essentiels. Ne perdez pas de vue ce point important, messieurs, je vous en supplie, car c'est le point fondamental. Un adroit logicien n'emploie que peu de mots pour rejeter la majeure qui pourrait nuire à son projet. Il se garde bien d'arrêter l'attention du lecteur sur le fait qu'il veut rejeter; il se hâte d'en poser un autre. Puis on le voit procéder avec rigueur dans ses déductions et s'étendre avec complaisance sur les preuves de détails dont l'impression doit rester prédominante, suivant son plan, dans l'intelligence de ses lecteurs. Ce fut ainsi que procéda Condillac, et vous savez tous combien la régularité et le charme de son argumentation lui ont fait de partisans dans nos écoles.

D'une autre part, la phrénologie est en présence des hommes progressifs dont vous connaissez l'origine, puisqu'ils procèdent de ceux qui ont cultivé les sciences, et de ceux qui ont fait valoir l'industrie. Eh bien! qui le croirait? ces hommes progressifs ne sentent pas ce que peut leur valoir la phrénologie; ils ont tenté d'abord de se réduire à l'empirisme, à l'observation pure et simple des faits. Mais cela ne suffit pas; quelque nombreux que soient

au déshonneur ! L'espoir d'une récompense dans l'autre vie a pu en déterminer quelques uns ; mais on a eu des exemples de ces sacrifices chez des incrédules, chez des athées. Eh bien ! ces hommes obéissaient aux impulsions des sentiments supérieurs qui sont souvent assez puissants pour annuler les effets de la réflexion.

Voilà la redoutable barrière qui s'est opposée aux progrès de la philosophie du XVIIIe siècle ; or les métaphysiciens croyants en ont profité ; ils sont tombés là-dessus à bras raccourcis, et ont soutenu vigoureusement, ou que les hommes susceptibles de ces belles actions étaient mus par l'espoir des récompenses d'une autre vie, ce qui n'est pas toujours réel ; ou que la vertu était une puissance invincible placée par la main de Dieu dans le cœur de l'homme qui les guidait dans leurs sacrifices, allégation qui ne pouvait être rectifiée que par la connaissance des organes dont cette vertu est l'action. Mais les partisans du XVIIIe siècle n'avaient pas cette réponse à leur opposer ; ils étaient réduits au silence, et les prêtres en ont profité pour jouir de leur triomphe en les accablant d'injures et de sarcasmes ; ce qui n'était ni généreux, ni charitable, ni digne enfin des partisans de cette vertu dont ils faisaient tant d'étalage. Mais nul ne sait retourner le fer dans la plaie avec autant d'adresse et de persévérance qu'un psychologiste sacré.

Dénués, comme ils l'étaient des données phrénologiques, qu'ont pu faire les progressifs, héritiers des doctrines du XVIIIe siècle ?... ils ont été réduits à demander l'aumône aux métaphysiciens modernes, dont le fiel est moins amer que celui des prêtres, quoique pourtant ils dussent les considérer comme leurs adversaires. Ils se sont donc épuisés en efforts superflus pour concilier les dogmes qu'ils empruntaient aux soi-disant éclectiques, avec les *débris* des doctrines du XVIIIe siècle, auxquelles ils ne pouvaient renoncer entièrement. Sur ce, les psychologistes purs de prendre un air superbe et de leur dire avec hauteur: « Vous avez bien raison de vous placer sous notre égide, car vous êtes des hommes inférieurs, de pauvres *matérialistes*, des gens grossiers qui ne connaissez, comme votre *pitoyable Condillac*, que les sensations transformées qui n'expliquent *point le* moral humain; si vous adoptez une seule de nos propositions, nous saurons bien vous forcer d'accepter le reste. » Aussi avez-vous vu, pendant quelque temps, notre jeunesse tourner vers un ascétisme bâtard dont elle commence à rougir, sentant bien que le mysticisme ne peut se concilier avec les progrès toujours croissants des découvertes en histoire naturelle ; mais sa position est pénible, parce qu'elle ne peut reculer vers le XVIIIe siècle. De là le parti, en quelque sorte désespéré, qu'elle prend de se jeter dans l'empirisme expérimental, et de se refuser à

toute systématisation des faits, à toute vue un peu large, fondée sur l'exercice de la causalité, dans la crainte bien légitime, ou de tomber dans les faux systèmes, ou de paraître séduite par ce psychologisme hier encore tout-puissant, mais dont aujourd'hui le charme est rompu.

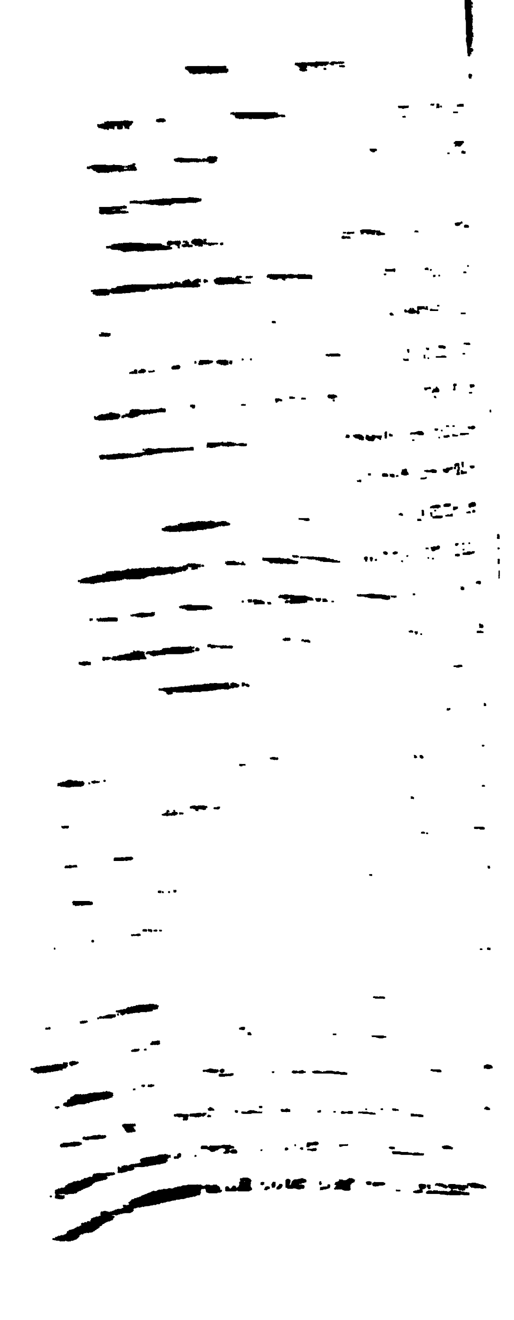
Pardonnez-moi ces réflexions: vous savez que ma nature est de dire franchement ce qui me paraît être la vérité. Eh bien! messieurs, les progressifs ne s'aperçoivent pas que leur ressource est dans la phrénologie, et je vais vous le prouver.

Pour cela résumons la doctrine des phrénologistes, en ajoutant à leurs conclusions celles que l'observation des faits, que nous étudions comme eux, va nous suggérer. Vous êtes maintenant assez avancés dans cette science pour distinguer dans ce résumé ce qui pourrait être un progrès sur Gall, Spurzheim, etc.; vous ne répugnerez pas non plus, j'ose l'espérer, à jeter avec moi un dernier coup d'œil sur une science encore nouvelle, et dont les matériaux, déjà multipliés depuis Gall, sont épars et n'ont point encore été rassemblés.

Il résulte, pour nous, de la doctrine des phrénologistes et de leurs découvertes, il résulte, disons-nous, soit qu'ils l'avouent, soit qu'ils n'en disent rien.

1° Que toute connaissance de corps et de phénomènes ou modifications de corps, complète et démontrée de manière à commander à tous la con-

Dénués, co
logiques, qu'e
doctrines du
mander l'aut
dont le fiel
quoique pou
leurs adversa
perflus pou
taient aux s
doctrines d
renoncer en
de prendre
teur: « Vou
égide, car
vres matér
sez, com
sations t
moral hu
propositi
cepter le
temps, n
tard dont
le mystic
toujours
turelle ; n
ne peut r
en quelqu
ter dans l'e



des attributs des corps, et de l'autre par celui des facultés de l'intelligence.

4° Que des limites sont posées par ce triple fait aux connaissances ou notions directes, et aux notions ou connaissances indirectes dont l'homme est susceptible, puisqu'il ne saurait aller au-delà des rapports que lui permet son organisation.

J'ai lu avec beaucoup d'attention les ouvrages d'une secte particulière qui aspire à un perfectionnement indéfini, et qui par conséquent ne met point de limites aux progrès de ce qu'elle appelle l'esprit humain. Je vous avoue franchement que je n'ai pu la comprendre; mais que j'ai distingué dans son langage une foule d'abstraits réalisés, c'est-à-dire traités comme des corps, et qui à chaque instant enfantaient d'autres abstraits non moins féconds en productions nouvelles du même genre, sans qu'il m'ait été possible de prévoir le terme de cette génération successive. Je n'ai pu que comparer ce système à celui de l'emboîtement des germes qu'on disait autrefois avoir été tous créés au même moment par Dieu, et avoir été enfermés les uns dans les autres pour se développer en temps opportun. J'attendrai donc que cette secte soit devenue plus claire pour l'interroger de nouveau, et je ne crois pas devoir vous en parler davantage.

5° Que l'homme possède en lui les germes, disons mieux, les mobiles de ses bonnes et de ses mauvai-

viction vient de l'extérieur, par le minist
cinq sens. En ce point nous nous trouvons
avec le XVIII[e] siècle.

2° Que tout instinct et tout sentiment es
port avec des objets extérieurs, et serait
signifiant, s'il n'était spécialisé par les p
Je défie qu'on prouve le contraire, et
un homme privé en même temps d
l'ouïe depuis sa naissance, qui pos
sances, des notions, et qui m
ments. L'observation l'a prouv
peut manifester que quelques
Il ne peut que saisir l'alim
rien chercher dans l'extéri
assez de correspondanc
trouve, ni en sentir les
besoins. Ainsi non se
encore la spéciali
puis parler ainsi, d
à-dire leur appli
nent des percep

3° Que les n
qui ne concern
substance, de
ree, d'étendue,
origine des corp
corps nous en s
ces notions est

heur; 2° habituer au travail l'homme né avec peu d'intelligence, et les masses qui n'ont pas l'aisance et les loisirs qu'exige l'instruction ; leur faire prendre l'habitude des belles et des bonnes actions ; travailler sans relâche, par l'exemple et par les discours, à développer chez eux les sentiments supérieurs, et concilier toutes ces choses avec l'enseignement des connaissances les plus nécessaires sur la nature et sur l'état social, réduites en propositions sommaires d'une grande clarté.

Or, je vous ai prouvé que la phrénologie fournit seule les moyens d'atteindre ce double but, et certes elle y réussit beaucoup mieux que les terreurs d'une autre vie. En effet, ces terreurs n'existent point pour ceux chez qui la vénération, l'idéalité et le merveilleux sont très faibles ; ces hommes ne peuvent se représenter assez vivement un monde dont les sens ne leur ont point révélé l'existence. Vous le voyez par la plupart des suppliciés. La vie intellectuelle est nulle pour eux. Ils s'en moquent, et ne s'occupent qu'à satisfaire leurs instincts. Ils sont charmés qu'on n'ait pas d'autres raisons que celles tirées des tourments de l'enfer pour condamner leur conduite criminelle : aussi dès que, la réflexion leur a démontré la futilité des menaces des prêtres, ils ne sont plus susceptibles de remords, et rien ne peut plus les arrêter dans leurs déportements. On devrait, en prenant pour guide

la phrénologie, s'attacher à leur faire sentir leurs devoirs envers la société, à leur prouver que la vertu et la justice sont dans la nature, et ne sont pas des choses de l'autre monde ; qu'une vie criminelle est incompatible avec l'état social et qu'ils possèdent en eux les mobiles des actions qui doivent les faire sympathiser avec leurs semblables. Certes si l'on joignait à cet enseignement la garantie pour ces malheureux d'un travail capable d'assurer leur existence et l'obligation de s'y livrer, on ferait beaucoup plus en faveur des mœurs qu'on ne fait avec la menace d'une mort qui n'est pour eux que le terme de leurs maux, et avec la perspective d'une punition éternelle de l'âme, incapable d'effrayer des hommes qui ne conçoivent d'autres souffrances que celles du corps.

Prouver que la vertu et la délicatesse de conscience sont *dans la naturé organique* est donc un point important. La morale qui en découle serait également entendue des malfaiteurs *comme il faut* qui ont assez de pouvoir, d'intelligence et d'adresse pour commettre le crime sans s'exposer à la vengeance des lois, et qui ne sont pas plus retenus par la crainte de l'enfer que ceux qui vont finir à l'échafaud. Ne serait-il pas avantageux à la société que tout le monde eût le signalement phrénologique de leurs mauvais penchants, et qu'ils pussent prouver à tout venant par leur conduite qu'ils travaillent à

les neutraliser en exerçant sans relâche les facultés opposées ? On ne verrait pas les chefs des gouvernements être si souvent dupes des mines hypocrites, et si fréquemment réduits à changer de ministres après des épreuves toujours plus ou moins préjudiciables au bien public. Quelqu'un va sans doute rire de cette réflexion : mais si le sort place un jour sur un trône un prince phrénologiste, on n'en rira plus, et chacun saura se tenir sur ses gardes. Le fait est que l'ordre social aura beaucoup gagné lorsque l'on pourra dire aux incrédules, qui sont nombreux dans notre civilisation d'Europe, et qui très certainement y remplissent les premiers emplois : « Vous feignez de croire à la vertu, mais trop imbus des préceptes d'un siècle que vous affectez de déprécier, vous n'y croyez pas ; votre intérêt, vos jouissances sont vos seules divinités. Prenez-y garde cependant : la vertu n'est pas un vain mot, elle est empreinte dans votre cerveau avec la justice et la raison ; écoutez les inspirations de ces facultés ; elles vous commandent le bien, le juste, le grand, la vénération, qui s'adresse depuis l'Être suprême, jusqu'au dernier ministre de la loi ; depuis les auteurs de vos jours et toutes les supériorités intellectuelles, jusqu'au plus obscur bienfaiteur de ses semblables. Si vous éludez ces lois sacrées, tout le monde portera ses regards sur votre tête, et si l'on y trouve l'accord d'une conduite per-

verse avec une organisation malheureuse, vous serez à jamais perdus ; chacun vous reprochera de n'avoir rien fait pour procurer aux germes des vertus tout l'avantage qu'ils devaient acquérir sur ceux des vices. Vous serez déclarés coupables et condamnés par la voix publique à l'expiation. » Croyez-le bien, messieurs, ces paroles auront du retentissement, parce que la vérité en pourra être démontrée par l'observation, qui est devenue la souveraine du siècle où nous vivons, et qui ne répond jamais lorsqu'on l'interroge sur le sort des bons et des méchants dans une autre vie.

Vous n'aurez pas oublié que j'ai pris soin dans les détails de vous présenter les auxiliaires et les opposants de chaque faculté. Mon but était de vous fournir les moyens d'appliquer la phrénologie à l'éducation, à la morale, au système pénitencier, à toutes les grandes vues qui doivent améliorer l'ordre social. Eh bien, vous devez sentir maintenant que les preuves qui jailliront de cette observation réelle auront plus d'influence sur les mœurs que la représentation des farfadets, des loups-garous, des diables armés de griffes, de cornes, de torches ardentes, etc., puisque cette représentation ne peut se faire que chez les personnes à cerveau faible et sans instruction, puisqu'elle tend sans cesse à s'effacer à mesure que les connaissances et la raison font des progrès chez l'homme social; tandis que les

vérités d'observation, confirmées par le raisonnement, ne redoutent aucun progrès. Au surplus, toute cette fantasmagorie de l'enfer a été déjà rejetée depuis long-temps par tous les philosophes et même par une portion considérable des religionnaires.

Convenons-en donc, messieurs, et c'est encore une des conséquences des travaux des phrénologistes, l'observation de l'homme par l'homme est plus utile au perfectionnement des mœurs et de la morale que tous les motifs imaginaires. N'est-ce pas insulter à l'homme que de lui dire : « Si vous ne vous conduisez pas bien, vous serez brûlé pendant l'éternité ? » C'est au moins lui dire : « Vous êtes d'une nature perverse, et vous ne pouvez en sortir que par moi qui vous introduirai dans une nature essentiellement bonne. » Le prêtre ajoute : « Vous ne croyez pas à l'enfer! Oh ! je ne me fierais pas à vous ; vous allez me voler et m'assassiner, si vous pouvez le faire sans craindre la justice des hommes. » Voilà certes une impertinence des plus complètes! une injure atroce !..... C'est ma conscience qui m'empêche de te spolier, de te meurtrir, malgré la grossièreté de ton insulte, et ma conscience est en moi et n'est pas dans ce monde fantasmagorique dont tu veux me vendre l'entrée.... Rien n'est plus frappant pour le philosophe que le soin qu'ont pris tous les pères chrétiens de ne montrer dans le monde réel que le crime et le

malheur, afin que les fidèles vinssent acheter à tout prix les vertus et la félicité de leur monde imaginaire. Or c'est se rendre l'écho de ces choquantes absurdités que de répéter, comme le font encore innocemment quelques freluquets de salon : « Si vous ne croyez pas à une autre vie, vous êtes capable de tous les forfaits. »

6° Le dernier résultat que je découvre aujourd'hui comme conséquence des travaux des phrénologistes, c'est une assimilation vraiment remarquable de toutes les sciences, qui ne pouvait être sentie tant qu'on croyait à l'existence d'une science appelée métaphysique. N'est-il pas prouvé désormais que l'observation préside aussi bien à la morale, qui croyait tout devoir au monde métaphysique, qu'à toutes les sciences physiques proprement dites? C'est la même opération de l'intelligence, dirigée seulement sur des objets différents, qui découvre et élabore toutes ces connaissances.

Allons plus loin, messieurs; confessons sans hésiter que l'observation par les sens, à laquelle nous devons les vérités phrénologiques, est le seul garant de la conservation de ce que nous avons acquis en civilisation. Si nous cessions d'observer, et si l'observation ne s'appliquait pas à l'homme de la manière dont les phrénologistes ont donné l'exemple, nécessairement la métaphysique reprendrait tout l'empire qu'elle a perdu. Observez-la; elle

tend toujours à reconquérir du terrain; elle y travaille avec ses personnifications ordinaires, ses anathèmes depuis long-temps formulés contre les découvertes en histoire naturelle. Elle a ses phrases banales, toujours sonores; ses vers harmonieux qui parlent à l'oreille par les tons et par la mesure, et qui enflamment l'imagination. Les métaphysiciens qui se disent sacrés vous attaquent simultanément par les instincts et par les sentiments, avec leurs descriptions, leur pompe représentative du merveilleux, leur musique : ils vous circonviennent de toutes parts, et vous n'avez pour résister à des armes si multipliées et si puissantes que l'observation fécondée par l'intelligence. En langage phrénologique, ce petit groupe d'organes qui est placé dans la partie antérieure du cerveau, a contre lui, par les suggestions de cette prétendue science, toutes les énormes masses qui forment les régions postérieures, latérales et supérieures. Si donc vous négligez l'observation, vous vous trouvez sans défense, et la métaphysique vous entraîne à reculons vers les prestiges, les miracles. Déjà elle exalte les passions, divise les familles, refuse les prières et la sépulture; elle est toute prête à dresser les échafauds, à allumer les bûchers et à recommencer toutes les scènes du moyen âge.

Les métaphysiciens profanes sont moins redoutables; mais ils sentent le besoin de laisser faire, jusqu'à un certain point, dans leur intérêt, leurs

sacrés prédécesseurs, et ils se préparent à en profiter, assurément dans un but qui n'est pas celui des naturalistes ou des véritables observateurs. Or, messieurs, je vous l'ai dit, vous n'avez de garantie contre ces invasions que dans l'observation faite par les sens, et dans l'induction bien déduite de cette observation. Les hommes vraiment progressifs d'intention, qui ne sentent pas l'importance de la phrénologie, sont hors d'état de se défendre; car ils n'ont pour ressource que la philosophie du XVIII[e] siècle *qui* est en arrière des connaissances actuelles, et qui d'ailleurs a dû tomber, parce qu'elle est fondée sur de mauvaises bases. Son intention était excellente; elle a fait de précieuses découvertes relativement aux sensations, en suivant la route tracée par Aristote; elle a vraiment montré que toute connaissance venait des perceptions; mais elle n'a pas été assez loin, parce qu'elle a confondu les connaissances avec les instincts et les sentiments, ou bien encore, parce qu'elle a considéré les facultés comme dépendantes d'un principe unique qui seul présiderait à tout le moral. C'est l'école écossaise qui la première a signalé les sentiments; mais c'est la phrénologie qui seule les a distingués et les a mis à leur place dans la tête humaine.

Ce progrès est immense, et les métaphysiciens qui nous appellent continuellement sensualistes n'en ont aucune idée, et ne peuvent en prévoir les

conséquences. Ils affectent toujours de nous assimiler aux philosophes du XVIIIe siècle, à Loke qui a donné l'impulsion à la doctrine des sensations, en subordonnant également l'intellectuel, l'instinctif et le sentimental, à un principe de connaissance. Ces faux philosophes ne cessent de nous reprocher que nous rapportons tout à la sensation transformée, assertion que nous combattons comme démentie par l'observation et destructive de tout progrès. Mais la phrénologie suit une marche toute différente. Après avoir rectifié le rôle des sensations, qu'elle distingue des perceptions, elle caractérise les instincts, les sentiments, et en montre les rapports avec les perceptions : fait important, auquel nulle secte philosophique n'avait songé. C'est ce qui lui donne une supériorité incontestable, mais c'est aussi ce que refusent de comprendre les hommes du progrès qui mettent des obstacles continuels à la phrénologie, alléguant qu'elle porte atteinte à la morale, qu'elle tend à propager la doctrine du fatalisme, ou qu'elle n'est qu'une chimère. Qu'ils prennent la peine de l'étudier, et bientôt ils sentiront l'injustice de pareils reproches. C'est la seule réponse que nous puissions faire en ce moment à leurs objections. Mais nous devons les avertir qu'ils ont un grand intérêt à ne pas la dédaigner ; car, comme nous l'avons dit, elle seule peut les protéger contre l'obscurantisme qui les circonvient

S ·
sa
ter
na
sie
ces
sen
vati
qui
sont
ress
en a
leurs
mau
a fai
sens
elle
venai
loin,
avec l
parce q
dantes
tout le
miere a
logie qui
place dans
Ce progr
qui nous ap
n'en ont aucu

Il me reste, messieurs, à vous témoigner les sentiments dont je me sens pénétré en terminant ma tâche. C'est avec un très grand plaisir que j'ai fait ce cours : je l'avais entrepris dans le désir de vous être utile ; je ne me proposais pas de lui donner un aussi grand développement ; mais l'empressement que vous avez mis à le suivre, la constance avec laquelle vous avez travaillé à renverser les obstacles qui s'opposaient à nos réunions et à nous procurer les moyens de continuer notre entreprise, m'ont vraiment modifié d'une manière toute différente. Je me suis fait un devoir de profiter d'un moment d'enseignement libre, indépendant de mes fonctions universitaires, pour pénétrer dans les détails de la phrénologie, et vous faire sentir les rapports qui la lient avec tout ce qu'il y a de plus relevé dans les connaissances humaines. Je ne saurais trop vous exprimer combien j'ai été touché de l'attention si bien soutenue que vous m'avez prêtée dans une atmosphère étouffante de chaleur. Le plaisir que j'en ai ressenti m'en a dissimulé toute l'incommodité. Voilà tout ce que l'état où je me trouve me permet de vous dire en finissant.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Page 195, ligne 6. *Chez le renard suisse*, supprimez *suisse*.
Page 220, ligne 25. *Et aux rongeurs*, supprimez ces mots.
Page 251, ligne 2. Il est *déprimé* chez le chevreuil, lisez *exprimé*.
Même page, ligne 3. Avant ces mots : *chez la plupart des oiseaux*, ajoutez : *il est médiocre*.
Même page, ligne 8. *L'organe manque chez ces animaux*. Supprimez cette phrase.
Page 261, ligne 25. *Chez le dinde ordinaire*, lisez : *chez le coq ordinaire*.

EXPLICATION

DES ORGANES INDIQUÉS SUR LA PLANCHE.

PENCHANTS.

1. Amativité.
2. Philogéniture.
3. Habitativité (concentrativité).
4. Affectionivité (adhésivité).
5. Combativité.
6. Destructivité.
7. Secrétivité.
8. Acquisivité.
9. Constructivité.

SENTIMENTS.

10. Estime de soi.
11. Approbativité.
12. Circonspection.
13. Bienveillance.
14. Vénération.
15. Fermeté.
16. Consciencíosité.
17. Espérance.
18. Merveillosité.
19. Idéalité.
20. Gaieté ou esprit de saillie.
21. Imitation.

FACULTÉS PERCEPTIVES.

22. Individualité.
23. Configuration.
24. Étendue.
25. Pesanteur, résistance (tactilité).
26. Coloris.
27. Localité.
28. Calcul.
29. Ordre.
30. Éventualité.
31. Temps.
32. Tons.
33. Langage.

FACULTÉS RÉFLECTIVES.

34. Comparaison.
35. Causalité.

N. B. En avant de l'oreille, on voit, sur la gravure, deux XX, dont le supérieur correspond à l'*alimentivité*, et l'inférieur à l'*amour de la vie* : organes douteux.



